Ville de Nivelles.

Nom : Variantes, étymologie.

La ville de Nivelles, l'une des plus anciennes de la Belgique et la première qui, en Brabant, ait acquis de l'importance, paraît remonter, par la dénomination sous laquelle elle est connue, jusqu'à la période gallo-romaine. En effet, son nom se retrouve sous une forme tout à fait identique dans différentes parties du pays wallon et de la France, jusque dans des contrées sur lesquelles l'influence du langage germanique n'a pu s'exercer que faiblement. Ainsi on rencontre : *Nivelle,* dépendance de Montauban (département de Tarn et Garonne); *les Nivelles,* à Saint-Martin-sur-Ocre; *la Nivelle,* à Meimg-sur-Loire; *Nivelle,* à Saint-Privé-Saint-Mesmin (ces trois localités dans le Loiret); *Nivelles,* commune du département du Nord ; *Nivelle-sur-Meuse,* à Lixhe (province de Liège). Le même vocable désigne un petit fleuve, la *Nivelle* ou *Nivonne,* qui prend sa source en Espagne, dans les Pyrénées, à proximité de l'abbaye d'Urdax, pénètre en France, et, après sun parcours de 45 kilomètres, se jette dans le golfe de Gascogne, à Saint-Jean de Luz; son nom parait constituer un diminutif de celui de *Nive* (du latin *nix, hivis* neige), rivière voisine, qui a plus de longueur que la Nivelle et qui réunit ses eaux à celles de l'Adour.

On a quelquefois cherché l'origine du mot Nivelle dans l'idiome des anciens Francs : le flamand ou bas-allemand. Ce mot signifierait, selon M. Chotin, nouvelle halle, de *nieuwe* et *halle,* ou, selon M. Piot, nouvelle villa, de *nie* et *viella* ou *villa.* Une monnaie mérovingienne offre, il est vrai : *Nivialcha,* avec une terminaison fortement accentuée et toute teutonique; mais une règle presque générale a fait prévaloir la forme moderne, parfois faiblement modifiée : *Nivella (Viede saint Bertuin, Annales Metenses,* 765,877,992, 1003. 1040,1041,1048,1201), *Nivelle* (972, -1070, 1170), *Nivellis* (1 155, 11 82, 1 \ 85) et adjectivement *Nivellensis* (1209), *Niviella* (797, monnaie carlovingienne), *Niviele* (980), *Nivigella* et adjectivement *Nivigellensis, Ni-vialla* (*Vies de sainte Àldegonde* et *de sainte Gertrude)* et adjectivement *Nivialensis (Vie de sainte Gertrude,* 877, 897, 1040, 1059, 1112) ou *Nyvialensis* (1011). En flamand, on écrit *Nyvel* (1301), *Nivelé* (1301,1334, VAN HEEI.U, VAN BOENDALE, qui écrit aussi *Nivelle* ou *Nyvellé)* ou *Nycelle* (1374).

Nevele (Flandre orientale) a sans doute une origine identique, car dans les anciens diplômes on l'appelle toujours *Nivella* (1084, 1146, 1147, 1222, 1230, 1233, 1235).

Dans l'acte de partage du royaume de Lotharingie, en 870, Nivelles figure sous le nom *d'Abbatia Niella.* Ce fait et la circonstance que, d'après M. Grandgagnage, Nivelle-sur-Meuse se prononce en flamand *Niel,* rattacheraient à l'origine étymologique de notre localité la nombreuse famille des Niel : *Niel-près-d'Ascii, Niel-près-de-Saint-Trond* (Limbourg), *Niel-près-de-Boom* (Anvers), *Niel* entre Clèves et Nimègue, *Niel* près de Ruremonde, *Niehl* près de Cologne, et peut-être aussi le ruisseau le *Nil,* qui baigne les quatre hameaux de Nil en Brabant, ainsi que les Nielles ou Nielle du Pas-de-Calais,qui sontau nombre de *quatre(Nielles~lez-Ardres, Nielles-lez-Bléquin, Nielles-lez-Calais, Nielles,* dépendance de Thérouanne).

Dans ses *Etudes sur les noms des villes, bourgs et villages du département du Nord,* M. Mannier donne pour étymologie au mot Nivelles le bas-latin *noa, noia, neia,* qui signifie marécage, et l'assimile aux formes *Noyelles, Nielles, Nesle,* toutes fort communes, puisqu'il n'y a pas moinsde 19 Noyelles, de 4 Nielles et de 14 Nesles en France. Son opinion nous semble manquer de justesse, et il nous répugne d'admettre une origine identique à deux noms aussi dissemblables que Nivelles et Noyelles, et donnés à des localités appartenant à la même région. Si la terminaison est la même dans l'un et dans l'autre, le radical offre , dans toutes les variantes du mot Nivelles, une différence constante dont il est important de tenir compte.

Situation.

La commune de Nivelles est limitrophe de celles de Baulers, Thines, Houtain-sur-Dyle, Rêves (Hainaut), Buzet (Hainaut), Obaix (Hainaut), Petit-Roeulx-lez-Nivelles (Hainaut), Arquennes (Hainaut), Monstreux, Bornival, litre, Haut-Jttre et Ophain.

Nivelles est à 2 1/2 kilomètres de Monstreux, 3 k. de Baulers et de Thines, 4 k. de Bornival, 5 k. d'Arquennes, 5 1/2 k. de Petit-RoeuIx-lez-Nivelles, 7 k. de Houtain-sur-Dvle, 7 1/2 k. de Buzet et de Haut-Ittre, 8 1/2 k. d'Ittre, 9 1/2 k. d'Obaix et d'Ophain ,11 k. de Rêves, 31 k. de Bruxelles.

L'église de Sainte-Gertrude, à Nivelles, est située par 56 grades 22 de latitude N. et 2 grades 21 de longitude E. L'altitude du pavement de celte église est de 97 m. 23, d'après le nivellement terminé le 16 octobre 1849 par l'architecte Carlier. Ce nivellement donne au pavé de l'église la cote 10 m. 03, en partant d'un zéro pris au haut de la pile ou à la naissance de l'arche du pont de Béreau sur la Thines, au faubourg de Soignies; ce zéro est situé à 89 m. 62 au-dessus de la basse mer d'Ostende, ou à 87 m. 20 au-dessus du niveau moyen de la mer.

Territoire.

Le cadastre divise le territoire de Nivelles en 6 sections : la *section A* ou *du Nord-Ouest,* la *section B* ou *du Nord,* la *section C* ou *de l'Est,* la *section D* ou *du Centre,* la *section E* ou *de l'Ouest,* la *section F* ou *du Sud.*

La section *D* occupe à peu près le centre du territoire; elle comprend la partie urbaine de la commune de Nivelles et se trouve limitée par une ceinture de boulevards qui longent le contour desanr.iftn-; rpmnarts Ho lu ville. Les autres sections, *B, C, F, E,* rayonnent autour de la section *D.*

La section *B* est contiguë aux sections *C, D, E, A,* et aux territoires de Ittre, Haut-Ittre, Ophain et Baulers.

La section *C* est contiguë aux sections *F, D, B,* et aux territoires de Baulers et Thines.

La section F est contiguë aux sections *E, D, C,* et aux territoires de Thines, Houtain-sur-Dyle, Rêves, Buzet, flhaiy a(Dalil_BA„..U l~„ VT:....II_..

surprise ou a une attaque nocturne, l'eut-ètre, dans Je principe,a-t-on utilisé le ruisseau leMerson, dont lecours a travers la ville, aujourd'hui souterrain, contourne vers l'est les alentours de la collégiale.

Plus tard, lorsque le bourg acquit de l'importance, on Feovironna d'une enceinte, qui, dans sa partie septentrionale, était beaucoup plus étendue que les boulevards actuels. Sous le nom de *Vieux fossés,* que l'on connaissait déjà en 1400, alors que ces défenses étaient abandonnées, ellacommençait vers les Guillemins (aujourd'hui Villa Bornai}, traversait l'emplacement des Ateliers de construction, passait près de la Ferme de la Tourette et des Trois Coquelets, suivait le chemin de Sotriamont, arrivait au Ri Brayaux, puis rejoignait la Thines en deçà de Quertainmont et se rapprochait de la ville vers le Cura. De la sorte, elle enveloppait la montagne Saint-Roch et particulièrement l'église et le béguinage Saint-Cyr (Pâturage emprès S. Soire, gisant al ruelle des Vieu" Fossez, 1527; — à S.-Syre emprès Nivelles, près des Vieux Fossés, 1582). Ma"is, déjà en 1286, le béguinage est signalé comme se trouvant auprès de Ja ville *{clomus regia apud Nivellam),* et bientôt on voit les chefs de la commune disposer à leur gré des Vieux Fossés et les affecter à différents usages.

Une partie de cette enceinte passait à travers les jardins de Jean de la Neuve-Rue, dont le château paraît avoir existé au Cura. La commune, après avoir toléré que ce seigneur en usât, prélendit qu'elle avait tout autour de la fille la propriété d'un espace large de GO pieds, et, en conséquence, ordonna d'abattre les arbres qui y étaient plantés et de rétablir les Vieux-Fossés. Jean de la Neuve-Rue se plaignit amèrement, mais une sentence portée parla duchesse Jeanne, le 14 novembre 1400, donna gain de cause à la ville. Après avoir entendu son conseil et avoir fait visiter la localité par le conseil de la ville de Bruxelles, cette princesse déclara que Jean de la Neuve-Rue resterait propriétaire du bien contesté, à charge de payer à la commune un cens de 6 gros; que toutefois, si cette dernière voulait améliorer ses fortifications et rouvrir les Vieux Fossés, elle en avait le droit, à la condition de renoncer au cens précité pour aussi longtemps qu'elle disposerait du terrain litigieux ; que Jean ayant adressé aux chefs de la commune des paroles « malgracieuses et mal séantes», il irait en pèlerinage à Notre-Dame de Roquemadour.

Eu l'année 1535, les rentiers, les jurés et le conseil de la ville donnèrent en arrentement aux Guillemins, moyennant un cens annuel de deux livres d'Artois, Ja partie des Vieux Fossés qui longeait le couvent de ces religieux et une autre partie qui traversait leur houblonnière. Depuis cette époque, on mentionne encore l'ancienne enceinte dans quelques actes, mais elle ne larda pas à disparaître. Il y a quelques années, on voyait dans une prairie située entre les faubourgs de Soignies et de Sainte-Anne une levée de terre que l'on considérait comme un débris de ces anciennes fortifications; aujourd'hui il n'en subsiste plus le moindre vestige.

Comme la ville disposait librement de ces anciens fossés, on doit supposer qu'ils avaient été creusés aux frais des habitants. Mais à quelle époque remontaient ces travaux? Dès l'année 1193 , on constate l'existence des remparts *[mûri Nivellenses),* c'est-à-dire de la grande enceinte. Lorsque la chronique intitulée *Antiquité z de Nivelles* nous apprend que la ville fut eramuraillée vers l'année 1270 ou 1280, elle entend parler, suivant toute apparence, de la seconde enceinte ou enceinte restreinte.

Cette dernière, qui était presque ronde, présentait un développement d'environ 3,000 p:is; l'espace qu'elle enveloppait comprenait 35bonniers 1 journal 44 verges (29 hect.29 ares 67 cent.).Elle était percée de sept portes:

La *Porte de Belyane* (1526) ou /M/anne (1569-1570; « où pend la hache », ajoute un document de l'année dans le voisinage; elle fut plus connue dans la suite sous le nom de *Porte de Namur.*

La *Porte du Charnyer* ou *Charnier,* ainsi nommée d'un charnier ou ossuaire voisin ; elle était déjà murée au temps de Gramaye et resta condamnée jusqu'à l'époque de la démolition des remparts.

La *Porte de le Saulx* (1526) ou *del Saul,* dont la dénomination était empruntée à une ferme adjacente et qui prit ensuite le nom de *Porte de Charleroi,* l'une des entrées de la ville qui furent bâties en 1417.

La *Porte Montoise* (1287,1526) ou *de Mons;* les rentiers la firent bâtir vers l'an 1520 et, en 1528, payèrent 19 livres pour la construction des voussures du pont situé en avant de cette porte. En 1597, elle brûla par la faute des soldats et des bourgeois qui y montaient ensemble la garde, et, comme l'incendie se communiqua au refuge de l'abbaye de Bonne-Espérance, ce monastère réclama à la ville nue indemnité, mais ses prétentions furent repoussées par le conseil de Brabant.

La *Porte Caudrecherue* (1440) ou de *Cliaidderue* (1526), dite plus tard *Porte de Soignies,* était aussi précédée d'un pont, dont les voussures furent édifiées par le maçon Etienne de Hove, en 1333-1534, moyennant 50 livres.

La *Porte de Hal* (1526) ou *Porte del Y aulx* (1569-1570), d'après sa situation dans la vallée, prit le nom de *Porte Sainte-Anne,* d'après la chapelle de ce nom, qui n'en est pas éloignée. La prison de l'officialité de l'évêque de Namur, en Brabant, y fut établie aux frais des Etats de la province et du consentement du magistrat, et les travaux d'appropriation furent entrepris sur les plans de l'architecte Bonnet et en vertu d'un ordre des Etats en dale du 24 octobre 1732.

La *Porte de Bruxelles* s'appelait aussi *Porte de Noeufve-Rue* (1569-1570).

Il existait, en outre, onze tours, notamment la *Tlwur Margo* (1525-1526). dont la ville fit redresser « les restiaux », en 1526-1527, et réparer le pont (1534-1535); la *Thour Aubert* (1526-1527) ; la *Tliour Simonne* (1636); la *tfhour devant le Wychet* (1547-1548). Ce Wichet ou guichet était une poterne s'ouvrant en face de la Dodaine et qui communiquait aussi par un pont (le *Pont devant le Wychet,* 1552-1553) avec l'extérieur. En 1526. six des portes et sept des onze (ours étaient habitées, et trois des portes occupées chacune par deux familles.

Une partie des fossés était remplie d'eau et l'autre n'offrait que des gazonnements. En l'année 1525-1526, ils étaient loués :

LES FOSSES ET EAWES

de la Caudoscc rue al Vaul, moyennant	7 livres	10 sous
de Bcliannc au Charnier.	27 »	

LES FOSSES ET HERBES

du Charnier al Saulx.	Il livres	10 sous,
del Dodaine al Montoise rue.	4 »	4 »
del Montoise rue à la Caudcscc rue.	7 »	*Vô* »

En 1764-1765, la location était divisée en sept lots :

Le premier, comprenant les fossés entre la Dodaine et la Porte de Mons, ne fut pas affermé celte année ;		
Le deuxième, de la Porte de Mons à celle de Soignies, affermé.	8 florins	
Le troisième, de la Porte de Soignies à celle dite Sainte-Anne, affermé.	13 »	
Le quatrième, de la Porte Sainte-Anne au Pont d'Arche, affermé.	10 »	
Le cinquième, du Pont d'Arche à la Porte de Bruxelles, affermé.	4 »	10 sous
Le sixième, de la Porte de Bruxelles à celle de Namur, affermé.	7 »	
Le septième, de la Porte de Namur à celle de Charleroi, affermé.	12 »	

Les remparts furent entretenus avec soin tant que la commune conserva de l'importance, mais ils paraissent n'avoir jamais élé augmentés d'ouvrages en rapport avec les développements modernes de la science militaire. Pendant les guerres du temps de Louis XIV,

La section *E* est contiguë aux sections *A, B, D, F,* et aux territoires de Petit-Roeulx-lez-Nivelles, Arquennes et Monstreux.

La section *A* est contiguë aux sections *B, E,* et aux territoires de Monstreux, Bornival et Ittre.

Au 1er janvier 1859, ces sections se trouvaient morcelées en 4,118 parcelles, appartenant à 839 propriétaires, donnant un revenu cadastral de 372,298-53 fr. *(sol* 222,216-53; *bâtiments* 150,082-00) et ayant une contenance de 3,439 hectares 81 ares 00 centiares *(imposable* 3,351 hect. 0893; *non imposable* 88 hect. 7207).

Cette contenance globale sesubdivisaitainsi en 183i :

Terres arables. .	1,930	40	83<	En 1686,1,735 bonniers.
Jardins légumiers	83	09	10	
Jardins d'agrément . . .	13	80	50	
Prés cl pâtures	3il	20	66	(En 1686, 790 b.)
Vergers.	319	79	53	
Bois.	6i5	20	78	(En 1686,99 b.,outre 370 b. 3 joiim. du bois de Nivelles.)
Étangs et mares	3	07	62	(En 1086,2 b. 2 j.)
Bâtiments et cours . . .	35	19	37	
Cimetière.		43	53	
Routes, chemins et rues .	6i	50	53	
Rivières et ruisseaux . .	3	81	57	
TOTAL. . .	3,439	56	08	(En 1686, 2,626 b. 2 j., outre les 376 b. 3 j. du bois de Nivelles).

Dépendances.

On comptait : en 1374,1,420 ménages imposables, outre 20 à Grambais; en 1435, 1,148 foyers, dont 99 non imposables; en 1464,1,300 foyers; en 1472,1,112 foyers; en 1480, 735 foyers, plus 10 à Grambais; en 1496,772 foyers, dont 596 dans la ville et 176 au dehors; en 1526,1,004 maisons, se répartissant comme suit :

	Nombre total de maisons,	Maisons inhabitées,	Maisons à 2 foyers.
Ville de Nivelles.	669	26	10
Faubourg de la porte de Belyanc(oudeNamur). . .	96	2	1
Faubourg de la porte du Charnier	16	»	»
Faubourg de la porte de le Saulx (ou de Charleroi) .	54	4	»
Faubourg de la porte Montoise	42		
Faubourg de la porte de Chaud-de-rue (ou de Soignics). .	36	1	»
Faubourg de la porte de Halle (ou Sainte-Anne) . . .	46	1	»
Faubourg de la porte de Bruxelles.	45	1	
Grambais.	20	»	»
TOTAL. . .	1,004	35	11

Parmi les habitations figuraient les 7 portes et les 11 tours des remparts; les hôpitaux et les hospices de la Madeleine, de la Charité, de Saint-Jacques, de Saint-Nicolas et du Saint-Sépulcre (ce dernier au faubourg du Charnyer), avec une population totale de 85 personnes; le prieuré d'Orival (à Grambais), les couvents des Récollets et des Guillemins, et trois béguinages, contenant ensemble 72 personnes. Une sentence du conseil de Brabant du 15 décembre 1610 évalue de 1,300 à 1,400 le nombre des ménages habitant Nivelles. En 1686, il existait à Nivelles ... maisons, dont ... maisons ordinaires, 14 amorties (c'est-à-dire appartenant à des mains-mortes), 12 tenues à titre féodal. 28 habitées par des ecclésiastiques, 10 prétendant franchise d'impôts, 13 moulins, 14 brasseries, 10 hôtelleries, 18 tavernes, 91 boutiques, 314 petites maisons ou maisons de pauvres. En 1725, les 659 maisons de Nivelles étaient réparties comme suit par paroisses :

	Maisons en ville,	Maisons au dehors.	Totaux.
Paroisse Notre-Dame .	130	81 (dont 14 à Grambais)	211
— Saint-André . . .	59	5 (hors la pi'de Bruxelles)	64
— Saint-Jean l'Évangéliste(nuSaint-Nicolas)	122	»	122
— S lint-Jean-Baptiste .	110	5ouC	110
— Saint-Jacques . . .	113	33	146
TOTAL. . .	534	125	659

Au 31 décembre 1856, on comptait 1,602 maisons, dont 39 inhabitées.

trois hameaux sur le territoire ae la commune : le *Bois de Nivelles,* qui a 61 maisons; *Grambais,* 27 maisons; le *Bois du Sépulcre,* 37 maisons.

Le nombre des maisons comprises dans l'enceinte de la ville est de 979 ; on en compte *extra muros* 498, qui se répartissent approximativement de la manière suivante : *Faubourg de Bruxelles,* 64 ; *Faubourg de Namur,* 115; *Faubourg de Charleroi,* 85; *Faubourg de Mons,* 97; *Faubourg de Soignies,* 67; *Faubourg Sainte-Anne,* 70.

La ville de Nivelles est située dans la vallée humide et assez profonde de la Thines; presque toute l'agglomération s'étale sur le coteau exposé au N.-N.-O., qui forme le versaut gauche de cette petite rivière; il est probable cependant que, dans l'avenir, les constructions se développeront de préférence sur la rive droite de la Thines, que parcourt le chemin de fer de Manage vers Wavreet où viennent des'établir les vastes ateliers de la Compagnie centrale pour la construction et l'entretien de matériel de chemins de fer. La *ville* proprement dite, ou *intra muros,* se compose des habitations qui étaient autrefois renfermées dans l'enceinte fortifiée et qui ne sont plus entourées aujourd'hui que d'une ligne de boulevards bordée d'arbres et décrivant à peu près un pentagone. Les rues de Nivelles sont généralement étroites, à l'exception des grandes artères qui conduisent aux faubourgs et auxquelles se rattachent les roules vers Hal, Bruxelles, Namur, Charleroi et Mons. Ces chaussées jse rejoignent au centre de la ville, près de l'église de Sainle-Gertrude, de l'hôtel de ville et du palais de justice, pour former plusieurs belles places : la Grand'place, la place Bléval, la place Saint-Paul et le Marché au bétail. La place Saint-Paul est plantée de tilleuls et garnie de bancs de pierre; des fontaines ornent la Grand'place et le Marché au bétail. On remarque à Nivelles un plus grand nombre de demeures élégantes et vastes que ne semblerait le comporter l'importance de la localité : ce sont, en général, les anciens hôtels des dames chanoinesses séculières, dont le chapitre noble fut supprimé à la révolution française. La ville n'est pas encore éclairée au gaz, mais tout porte à croire qu'elle le sera bientôt, lorsque la Compagnie de matériel de chemins de fer aura construit son gazomètre. Pour le service des eaux potables, Nivelles a devancé les cités les plus populeuses : elle possède une distribution d'eau depuis le commencement du seizième siècle, et l'on vient d'en créer une seconde pour desservir les quartiers élevés.

Suivant Divaeus et Gramaye, Nivelles aurait eu une enceinte de bois ou de palissades, dès les temps antérieurs aux Normands, et aurait ensuite été entourée de murs en maçonnerie, avant l'année 1220, par ordre de

Nivelles jouit d'une espèce de neutralité; toutefois, en 1691, le maréchal de Luxembourg envoya quelques troupes pour pratiquer des brèches aux remparts. En 1746, les Français, après avoir occupé la ville, commencèrent à en détruire les murs et les portes. En 1781 , l'étang ou fossé qui s'étendait de la Porte de Soignies à celle de Hal fut comblé et transformé en jardins. Enfin, après la bataille de Waterloo, on démolit ce qui restait des portes et des murs, on combla les fossés, et on vendit l'emplacement des fortifications, sauf ce qui fut utilisé pour former les boulevards, dont les uns ne sont que de simples rues et les autres (ceux à l'est et au sud) sont plantés d'arbres. Il ne reste plus des anciens remparts qu'une longue muraille, derrière l'Ecole normale, et, entre les rues de Soignies et de Mons, les bases de deux tours converties en pavillons. On vient d'en démolir deux autres entre les portes de Soignies et de Sainte-Anne, que l'on connaissait sous le nom de *Tours de l'aile (Tour des Lerres,* 1618).

Le faubourg de Bruxelles s'appelait autrefois la *Neuve-rue* ou *Quartier de Neuve-rue (Nova platea,* GRAMAYE; *Noeve rue,* 1289, 1325; *Quarte rium novi vici,* 1312; *Noeuve rue,* 1373; *Noeve ruwe,* 1374; *Nuefve rue,* 1440; *Neufcerue,* 1500, 1550; *Neuf rue,* 1528, 1599; en flamand, *Nuwe straete,* i486), et en partie *la Basse Noeuffrue(&u* lieu dit *la Basse Noeuff'rue,* passant le faulx rieu à travers, 1582). Ce quartier doit son nom actuel à la grand'route qui conduit de Nivelles à Bruxelles, en passant par Monl-Saint-Jean. On y remarque, au bord occidental de la chaussée, à 1,300 m. N.-N.-E. du centre de la ville, le château de *Fonteneau,* qu'embellissent des cascades et deux étangs ombragés d'arbres séculaires; cette charmante habitation est occupée par madame Deprelle. A 300 m. plus avant, on rencontre, du même côté de la route, le château, les beaux jardins et la ferme de *la Potte (Terres de le Pote,* 1415; *Biens de Pottes,* 14*6; *de la Potte,* 1648; *del Potte,* 1597, 1711,1727 ; *del Porte,* 1787). Vers la limite occidentale du faubourg, sur un coteau qui domine la station du chemin de fer, est établi le pensionnat des Sœurs de l'enfant Jésus, auquel est annexée une école normale de filles; une partie des bâtiments portait autrefois le nom de *Grande* et *Petite Poulée.*

Le faubourg de Namur est de tous les faubourgs de Nivelles celui qui se développa le plus tôt et le plus rapidement. Là se trouvait le *Quartier de Bognon,* centre du grand fief du même nom *(Feodum Bognon,* 1210; *Quartarium Boignon,* 1231; *Bougnon,* 1312, 1403, 1490, 1511, 1563; *Boignon,* 1324, 1452, 1557; *Bougnons,* 1533), dont le possesseur rivalisait en influence, à Nivelles, avec l'abbesse elle-même. Là se forma, vers la ferme Saint-Jean, autour d'une chapelle dédiée à ce saint, une agglomération que l'on appelait la *Chapelle près de Nivelles (Capella prope Nivellam,* 1225, 1231 *;* *Cappelle deleis Nivelle,* 1363, 1406; *Chapelle empres Nivelle,* 1510), et qui, divisée parfois en *Haute* et *Basse-Chapelle (Haulte Chappelle lez Nivelles,* 1578-1579; Maison de Rougnon , à la *Basse Cappelle,* 14601, présentait encore une autre fraction, que l'on nommait, à cause des libertés dont les ducs de Brabant se plurent à la doter, les *Frans Staus (Franc Staux,* 1333, 1783 ; *Frans Staulx,* derrière le chapelle deles Nyvelle, 1357; *Frans estaus,* 1397; *Francquestaulx,* LE ROY). La seigneurie de *Heriamont* (*Herialmont,* 1452, 4460) était encore dans ce faubourg. Après avoir été cruellement dévasté pendant les troubles de religion, il a repris de l'importance depuis la construction de la chaussée de Namur, qui le traverse, puis se dirige vers Thines, où elle se bifurque pour rejoindre d'un côté les Quatre-Bras, Marbais et Namur, de l'autre Genappe, Wavre et Louvain. C'est dans ce faubourg que s'élève l'église du Saint-Sépulcre. Le long de la route, on remarque le pavilton de M'C. Bornai, les maisons d'ouvriers bâties au *Goûta* par le bureau de bienfaisance et la villa Crousse, construite sur l'emplacement de l'ancienne ferme du Malgras, dont il ne reste plus guère que le pigeonnier. Au bord de la Thines se trouve un établissement de bains chauffés à la vapeur, qui a été créé par l'administration communale.

Le faubourg de Charleroi est voisin du faubourg de Namur, mais au lieu d'être situé dans la vallée, comme celui-ci, il occupe le point le plus élevé des abords de Nivelles; c'est ce qui a engagea le choisir pour emplacement du cimetière Saint-Pierre et du réservoir de la la nouvelle distribution d'eau. Il longe la route de Charleroi, au bord de laquelle se trouve la ferme del Saule *(Quartarium Salicis,* 4 231 ; *Le Sauch,* 1460; *Al Saulch,* paroisse Saint-Maurice; Emprès la *Croix al Saulch,* 1569-1570; *Al Saulx,* 1787), qui donnait jadis son nom au faubourg ; cette ferme, qui faisait partie de la dotation de l'hospice des Douze Apôtres (d'où sou autre nom de *Censé de la Charité),* se louait, en 1787, avec 14 bonniers de terre adjacents ; les bâtiments ont été reconstruits, en grande partie, depuis peu d'années, comme ceux de la plupart des propriétés des hospices ; cependant, sur l'un d'eux, on lit encore la date 4633. On rencontre, au faubourg de Charleroi, plusieurs de ces jardins d'agrément, nécessairement accompagnés d'un *cabinet* plus ou moins rustique, où les habitants aisés de Nivelles vont passer l'après-dinée pendant la belle saison.

Le faubourg de Mons s'étend le long de la chaussée qui conduit à Mons en traversant Manage ; il est séparé du faubourg de Charleroi par la charmante promenade de la Dodaine. Jadis le ruisseau qui prend sa source près de la ferme de Grand'peine et qui parcourt la ville sous le nom de Merson, formait en amont des remparts une pièce d'eau que l'on appelait la Dodaine (un vivier appelé *la Dodaine,* emprès Nivelles, 1510-1541), peut-être d'après un mur en *dos d'âne,* qui donnait accès en ville aux eaux du ruisseau. Cet éiang était devenu, il y a une quarantaine d'années, un véritable marécage; des travaux dirigés avec intelligence ont transformé ce foyer pestilentiel en un jardin public d'environ 5 hectares. Dans le principe, on y ménagea deux belles pièces d'eau, séparées par une cascade. En 1853, on a supprimé l'un des bassins pour y mettre des parterres de fleurs et y élever un kiosque chinois, où l'on donne des concerts. Des arbres de haute futaie, des bosquets et un tir à la perche embellissent la Dodaine et en font un objet d'envie pour plus d'une ville de second ordre. Autour du kiosque, on voit les bustes du sculpteur L. Delvaux, qui a habité Nivelles et orné cette ville de beaux ouvrages, et du bourgmestre Dangonau. Sur les 4 faces du socle de ce dernier buste, qui est signé C.François (élève de l'académie de dessin de Nivelles), 1853, on lit : « AM.J.-B. Dangonau, la ville de Nivelles reconnaissante | Encurement des rivières, Place S^{u}Paul, Hôpital Général, Mont-de-Piété, Promenade de la Dodaine | Académie de Dessin, Caisse d'épargne, Hospice de la Régence, Hospice de la Maternité, Ecole de Musique , Ecole communale | Maire de 1808 à 1814, Bourgmestre de 1818 à 1830 ». Une inscription encastrée entre deux petits escaliers de pierre bleue, dans la muraille qui surmonte le déversoir de l'étang, du côté du boulevard, rappelle l'origine de la promenade:« *Favenle N. Digne ffe subprœfecto, \ inveniente J. B. Dangonau urbis prœside, \ curante J. J. Devillers municipii consiliario, \ annona sœviente, alendisegenis, \ epaLVDe pestlLente, fossaM et VIreta feCére Cl Ves* ».

Le faubourg de Soignies, auquel aboutit la nouvelle route de Hal, doit son nom au chemin de grande communication qui longe la Thines et traverse la commune de Monstreux pour se rendre à Braine-le-Comte, où il rejoint la route de Soignies. L'administration des hospices a fait construire, au commencement de ce chemin et près du chemin de fer, dix maisons groupées deux à deux et destinées à être habitées par des ouvriers : elles sont devenues presque toutes des cabarets.

On vient de creuser, dans le faubourg, au bord du Ri Samiette, un bassin de natation en plein air, destiné à remplacer celui que l'on avait d'abord placé au faubourg de Namur, près de l'établissement de bains, dans un ancien marais. On comprend habituellement dans le faubourg de Soignies, bien qu'elles soient situées a l'extrémité du territoire de Nivelles, une vingtaine de maisons, disséminées dans le voisinage du chemin de fer et se nommant collectivement les *Haies* ou *Wailles,* comme quelques habitations appartenant à la commune de Monstreux.

Le faubourg Sainte-Anne commence au bord de la Thines, dont il remonte le versant droit, ou Tienne Saint-Roch, en suivant l'ancien chemin de Hal; après avoir rejoint la nouvelle route de Hal, ce chemin envoie versTubise une bifurcation, au côté oriental de laquelle fut construite, en 4 53), une chapelle, que l'on dédia à Sainte-Anne et qui donna son nom au faubourg. Le voisinage de la station du chemin de fer et la création des ateliers pour la construction de matériel de chemins de fer ont considérablement accru i'importance du faubourg Sainte-Anne.

Le hameau du Bois de Nivelles est situé à 3,500 m. S.-E. de l'Hôtel-de-ville, sur un plateau que l'on a successivement défriché. Les maisons éparses qui le composent sont occupées par de petits cultivateurs. On y remarque le château de Dinant, qui, malheureusement, est caché par les bâtiments d'une ferme ; cette propriété appartient à M. Gouttier, ancien conservateur des hypothèques. On rattache au Bois de Nivelles le petit écart de la *Guenelte* ou *Genelte* (d'après une métairie appartenant jadis aux jésuites de Nivelles, à qui elle avait été donnée par Marie-Josèphe Hamcourte, le -18 septembre 4723), qui ne compte que 4 maisons, situées à 3,200 m. S. de l'Hôtel de ville, à la lisière du bois du Petit-Rœulx.

Lehameain1eGrambais(Granrô«/s,4209,4224,4 304. 1480, 4520"; *Grambais,* 4245, 1312, 4492, 4593; *Grambays,* 4312, 4367, 4 382, 4435; *Grantbays.* 1369, 4377; *Grantbaye,* 1547) est formé d'habitations disséminées à la limite des communes de Monstreux et Bornival, et dont le groupe principal avoisine le château de Grambais, à 3,300 m. O.-N.-O. de l'Hôtel de ville. L'extrémité S.-E. du hameau se coufond avec le village de Monstreux.

Le hameau du Bois du Sépulcre est encore moins aggloméré que les précédents, car cette dénomination s'applique à toutes les maisons qui entourent, à près de 600 m. en tous sens, le bois du Saint-Sépulcre, dont le centre est à environ 2,300 m. N.-O. de l'Hôtel de ville. La partie N.-E. du hameau se nomme ordinairement le *Spinoit* ou *Saint-Pierre.* La partie S.-E. s'appelle *YArdenelle (Ardinella,* 992; *Ardenelle,* 4232, 4274, 1310) ; elle ne compte que 6 maisons assez misérables.

MAISONS ISOLÉES.

A 3,500 mètres N. de l'hôtel-de-ville se trouve le *Laid patard,* ferme, au bord occidental de la route de Hal ; — à 2,450 m N., la *Station,* au bord occidental de la même route, près de l'endroit nommé le *Bon DieudepWé;* — à 600 m. N., la *Petite Poulée,* et à 500 m. N., la *Grande Poulée,* noms que portaient jadis deux bâtiments occupés aujourd'hui par l'établissement religieux des Sœurs de l'Enfant Jésus ;—à 700 m. N. le *Petit Sotriamont,* métairie; — à 700 m. N.-N.-E., *le Grand Sotriamont* (au XVI[e] siècle, on distinguait déjà deux fermes du nom de *Sotriamont,* l'une dans la paroisse de Saint-Sire, l'autre dans la paroisse de Notre-Dame au Goulhal), ancienne ferme presqu'entièrement démolie et remplacée par un grand nombre de maisons d'ouvriers; — a 1,100 m N.-N.-E., le *Petit Paradis;* — à 4,800 m. N.-N.-E , le *Château de la Potte,* à la source du Ri Herman, — à 4,750 m. N.-N.-E., la *Ferme de la Potte;* —a 4,400 m. N.-N.-E., le *Petit Baulers [Minor Balleir,* 4249; *Petit Bailler,* 4648, 4680, 4688; *Petit Baller,* 4'.46, 4503-1504; en flamand, *Cleyn Baler,* 4 523; *Censé du Petit Bailler,* 4582), ferme; — à 4,400 m. N.-N.-E., le *Château de Fonteneau,* sur le Ri Herman ; —à 4,750 m. N.-E., *l'Hôtellerie,* en wallon *Hoslellerée (Court doit Sépulcre,* parce quelle appartenait à l'hôpital de ce nom. 4312; *Hostelrie,* 4374, 4446; *Hostellerie,* 1523, 4568, 1648 ; *Hôtellerie,* 4 727), ferme au bord occidental de la route de Bruxelles; — à 4,450 m. N.-E., le *Moulin du Bleu,* anciennement *Moulin du Change* ou de *Neufrue (Moulin des K anges,* 4354 ; *Moulin del Neufrue,* 4432; *Moulin des Changes,* 4636; *Moulin de Bleu,* 4779), scierie de pierres activée par la Thines; — à 900 m. N.-E., le *Moulin Maxile (Moulin du Pont de Pierre,* 1636), sur la Thines. au pied d'un rembiai du chemin de fer ; —à 850 m. N.-E., *Qtiertainmout* ou *Querleumont (Kertenmont,* 4531 ; sur la carie de Ferraris, *CartimoiU),* de l'autre côté du chemin de fer, sous lequel est pratiqué un viaduc menant au moulin Maxile; —à 4,400 m. N.-E., *Par delà l'eau,* métairie, entre la Thines et le chemin de fer ; •— à 4,450 m. N.-E., la *Maillebolte,* ferme d'u ne construction grossière et ancienne, au bord du chemin de fer; —à 4.P50 m. N.-E., *Hildebroux (Hildebroucque,* XVI[e]siècle), ferme, située en partie sur le territoire de Baulers; près du chemin de fer; — à 900 m. E.-N.-E., le *Colombier,* (en wallon *Coulbi),* ancienne ferme, transformée en maisons d'ouvriers; — à 4,400 m E.-N.-E., le *Grand Malgras,* ancienne ferme, démolie en grande partie et remplacée par la *Villa Crousse;*— à 4,350 m. E.-N.-E., le *Petit Malgras,* ferme; — à 950 m. E.-N.-E., les *Armes de Malte* ou la *Croix de Malte,* Auberge, sur la route de Namur; —à 4,850 m. E., la *Trappe à rats* ou *Barrière des Sept douleurs,* cabaret sur la route de Namur; —à 2.000 m. E., *A l Ancienne Barrière;* — à 2,100 m. E., *A Sept Douleurs* ; — à 900 m. E., *Saint-Jean,* ferme occupant l'emplacement d'une ancienne chapelle des Templiers; - à 4,000 m. E., le *Franc Etait* (maison appelée *le Franc Staux,* gisant emprès la chapelle Saint-Jean, 4582), guinguette où se réunit la société musicale des Échos de la Thines, et où les Nivellois vont manger la fameuse, tarte al djotte, composée de fromage et d'herbes;—à 1,150 m. E., le *Sécherait Médard;* — à 4,350 m. E., le *Moulin des C tarisses,* ou plutôt *Moulin de Clarisse,* sur le Ri Michaux, dont la dénomination provient d'un nom propre, et non, comme on le prélei d, de la limpidité des sources qui l'avoisinent et qui a'imentent la ville *(Molendinum de Rognon,* 1221; *Moulin de Clarice,* 4 636 ; *Moulin des Clarisses ,* 4 787) ; — à 4,750 m. E., le *Berdacheau;* —à 600 in. E., *l'Établissement de bains;* — à °00 m. E., le *Moulin d'En bas* ou *del Fosse (Moulin del Fosse,* 4432, 4 "01, dit aussi *de Couparti,* 4531, 4636) et le *Moulin d'En haut,* tous deux sur le Ri Michaux; —à 1,000 m. E., *Malgré Madame,* métairie jadis entourée de fossés; — à 4,300 m. E., les *Baraques de Clarisse,* maisons de journaliers ; — à 4,000 m. E.-S.-E., *Coparti (Cortparti.* 1204, 4229; *Coupartit,* 4440 ; *Censé de Couparty.* 4574), ferme ; — à 750 m. S.-E., *Rognon {Maison de Rougnon,* à la Basse Cappelle, 1460;, belle ferme dont les bâtiments sont modernes, et que l'hôpital Saint-Nicolas affermait, en 4787, avec 41 bonniers de prairies et 72 bonniers de terres; — à 850 m. S.-E., la *Tour Renard (Le Tourna,* XVI[e] sièc.'e; *Censé de la Tour Renard,* 1787), ferme composée de vieux bâtiments, et que l'on vient de restaurer en partie; — à 4,050 m. S.-E., *A Julie,* maison de plaisance; — à 5,100 m. S.-E., *Guillaume Cosse;* — à 4,600 m. S.-E., la *Ferme du Garde;* — à 4,200 m S.-E., les *Baraques;* —à 5,000 m. S.-E., le *Berger;* — à 3,800 m. S.-E., le *Flan* ou *YAgneau;* — à 3,550 m. S.-E., *Spilmont* ou *Spiemon (Spilmon,* XVI[e] siècle), ferme ; — à 5,000 m. S.-E., *Taille voie,* dernière maison du hameau de ce nom, dont la partie principale est sur le territoire de Buzet ; — à 2,700 m.

S.-S.-E., les *Trois tilleuls,* métairie et barrière, qui doivent leur nom à trois tilleuls plantés au bord delà route de Charleroi, à l'emplacement d'un ancien lieu de supplice; —à 3,400 m. S.-S.-E., *Hulutu,* cabaret et petit groupe de maisons au bord du chemin de Gosselies; — à 4,300 m. S.-S.-E., la *Belle-Vue,* au bord occidental de la route de Charleroi; — à 4,400 m. S.-S.-E., le *Sabotier* ou *Maison Palette;* — à 2,100 m. S.-S.-E., la *Petite Sainte Gertrude* (en wallon *Sainte Gêdrude);* — à 2,850 m. S.-S.-E., le *Maçon;* — à 4,050 m. S.-S.-E., *Pécrot;* — à 3,150 m. S.-S.-E., *Dînant,* château et ferme, qu'un embranchement rattache à la route de Charleroi ; — à 3,050 m. S.-S.-E., la *Tourelle,* métairie,désignée parfois du nom d'*Argentcourt* qui semble appartenir plutôt à une autre maison du Bois de Nivelles; le 3 janvier 1628, elle fut donnée par l'abbesse Van Zuylen d'Erpe aux Jésuites, qui en firent leur maison de recréation; — à1,150 m. S.-S.-E., *Jamart;* — à 1,600 m. S.-S.-E., *Charles des Fauvettes;* — à 1,500 m. S.-S.-E, la *Relevée;* — à 3,200 S.-S.-E., *Crinqiiaille,* ferme; — à 1,900 m. S.-S.-E., *Grand'peine [Grand'Paine,* XVI[e] siècle), ferme;— à 4,350 m. S., *Stoisy,* ferme, autrefois château *(Stoissy,* XV[e] siècle; *Stoisi,* 1440 ; *Stoisy,* 4604) ; —à 2,250 m. S., le *Pérou,* cabaret; — à 1,700 **jfi.** S., *Henricourt,* ferme; — à 3,250 m. S., *Vertes haies,* ferme; — à 3,150 m. S., le *Fournil Dereume;*—à 3,100 m. S., la *Haute Guenelte,* ferme ; — à 950 m. S., le *Sablon* ou *Jias-Sablon,* ferme;—à 3,300 m. S.-S.-0.,la *Basse Guenelte,* ferme ; — à 1,350 m. S.-S.-O., la *Coqueille,* métairie; •— à 800 m. S.-S.-O., le *Colombier,* métairie; — à 550 m. S.-S.-O., *Mont cheval* ou *Gueule de veau,* métairie; —à 1,350 m. S.-S.-O., *Palette,* maison de maraîcher; — à 600 m. S.-S.-O., la *Tourelle,* métairie; — à 800 m. S.-S.-O., le *Pioche* ou *Haut Sablon* (le *Hatill Sablon,* 4582), ferme ; — à 1,100 m. S.-O., *Saint-Antoine,* grande ferme, au bord oriental de la route de Mons ; après avoir appartenu au couvent des Jésuites de Nivelles, elle fut retraittée en l'année 4726, en vertu d'une sentence du conseil de Brabant ; — à 4,200 m. S.-O., *Willambroux, [Willambroc,* XIII[e] siècle; *Maison des Ladres à Willombroucq,* 4452; *Wyllembroux,* 4 550; *Vaillant Bruck,* FERRARIS), ancienne léproserie, aujourd'hui belle et vaste ferme, au bord occidental de la même route; — à 4,700 m. S.-O., le *Cul retourné* ou *Happart,* situé à peu de distance de l'endroit où s'élevait, de l'autre côté de la route de Mons, l'ancienne *Justice* ou gibet ; — à 1,550 m. S.-O., *Mal assise,* métairie; — à 800 m. S.-O., *Bouremans;* — à 1,950 m. O.-S.-O., *A la Fontaine aux Corbeaux,* métairie; —à950 m. O.-S.-O., *Bouziche;* — à 900 m. O.-S.-O., *Camby;* — à 950 m. O.-S.-O., *Dewez;* — à 4,850 m. O.-S.-O., la *Maison brûlée;* — à 1,700 m. O.-S.-O., *Cheron;* — à 1,500 m. O.-S.-O., *Spilvent;* -- à 4,600 m. O.-S.-O., *Pain blanc;* — à 900 m. O.-S.-O., le *Baron;* — à 4,000 m. O.-S.-O., le *Panier vert,* métairie; — à 1,300 m. O.-S.-O., le *Haut Patin* ; — à 1,700 m. O.-S.-O., *Poulain;* — à 1,100 m. O., la la *Fabrique de tuyaux de drainage;* — à 1,650 m. O., *Folle emprise* (maison nommée *Folle emprise,* à La Waille près Nivelles, et qu'un sentier séparait d'un autre héritage appelé *Malonny,* 1582) ; — à 1,300 m. O., la *Panneterie* ou *Geronster;* — à 700 m. O., *Lebrun;* — à 650 m. O., *Muriel;* — à 750 m. O., les *Hautes hurées,* métairie, qui doit son nom à sa situation sur une berge élevée ; — à 650 m. O., *Bridoux;* — à 950 m. O., la *Maison Tombeur,* près d'une tranchée du chemin de fer; — à 1,050 m. O., le *Moulin de Godron* (1354,143-2,4636), papeterie sur la Thines; — à 4,150 m. O., *Bloquerie;* — à 750 m. O., la maison *Bette* ou *Placé,* au pied du talus du chemin de fer ; — à 900 m. O., le *Petit Paris* ou le *Petit Jean de Nivelles,* groupe de maisons d'ouvriers, ainsi désignées du nom de deux cabarets ; — à 2,000 m. O., le *Moulin Clipotiau* ou *Papeterie Brabant [Moulin de Clippoteau,* 1636), sur le Ri Saint-Pierre, en ruines: — à 2,050 m. O., la *Borne,* à la limite de Monstreux; — à 2,200 m. O., *Bailleux;* — à 2,350 m. O., le *Plat Pachis,* vieille maison qui semble avoir eu quelque importance; — à 2,450 m. O.-N.-O., le *Rosier ;* — à 2,250 m. O.-N.-O., *A la Fontaine Bergeot;* — à 1,650 m. O.-N.-O., la *Ferme Havaux;* — a 700 m. O.-N.-O., le *Posty* ou la *Ravisée;* — à 750 m. O.-N.-O., le *Moulin des Prés* (1279 ; *Moulin des Prez,* 1586 ; *Moulin des Prêts,* 1588), sur la Thines; — à 3,500 m. O.-N.-O., le *Château* et la *Ferme de Gratnbais ;*— à 1,600 m. O.-N.-O., le *Ramoni,* maison occupée autrefois par un faiseur de balais ; — à 1,600 m. O.-N.-O., *Jean Detry,* ferme ; — à 2,900 m. O.-N.-O., la *Rose [Censé de Grambais,* nommée *la Rose,* 1582), ferme ; — à 3,400 m. O.-N.-O., le *Bosquet* ou la *Petite Censé,* ferme; — à 1,900 m. O.-N.-O., *VArdenelle,* ancienne ferme, divisée aujourd'hui entre plusieurs journaliers; — à 850 m. N.-O., la *Belle Maison* (1625), métairie de construction assez ancienne; — à 3,050 m. N.-O., *Rouge Barrette,* ferme; — à 3,000 m. N.-O., la *Haie Maquette,* ferme (que les Jésuites de Nivelles achetèrent aux Conceptionisles, avec 11 bonniers, moyennant 3,272 florins, le 49 janvier 1722); —à 650 m. N.-O., *Denis; —a* 1,300 m. N.-O., le *Grand Marquais [les Markays,* XVI[e] siècle), ferme qui appartenait jadis aux Guillemins de Nivelles, et qui fut, le 3 ventôse an V, vendue, avec 50 bonniers, à Jean-Baptiste Paulée, moyennant 28.000 livres ; — à 3,000 m. N.-O.. *Orival [Aurea vallis,* 1232,1234; *Orivaus,* 1292 ; *Orivaulx,* 4374,1452,1479 ; *Orivalx,* 1488), ancien prieuré de Trinitaires, transformé en ferme; — à 500 m.N..-0.,la *Tourelle,* ferme qui, en 1787, appartenait à l'hospice des Orphelins; — à 2,300 m. N.-O., le *Paltoquet,* ferme; — à 2,800 m. N.-O., *Hoiders* ou *Holers,* ferme ancienne ; — à 800 m. N.-O., les *Champs Flysées,* cabaret au bord occidental de la route de Hal; — à 800 m. N.-O., *Vas-y-vir,* cabaret, au bord oriental de la même route; — à 2.150 m. N.-N.-O., *Colinet,* métairie; —à 2,250 m. N.-N.-O., *Fichefet,* métairie; — à 2,150 m. N.-N.-O., *Taminiau,* métairie; — à 3,400 m. N.-N.-O., la *Tournette* (XVI[e] siècle), ferme et maison de campagne, appartenant à M. le sénateur Van Schoor ; — à 2,450 m. N.-N.-O., *Longpré,* métairie; — à 2,400 m. N.-N.-O., le *Petit Houlers,* cabaret auquel on vient de donner pour enseigne *Aux deux Vallées;*— à 2,350 m. N.-N.-O., la *Viane,* métairie ; — à 850 m. N.-N.-O., *Bernimont* ou *Colinet* (le 13 janvier 1570, Adrien De Bonne acheta la *Censé à Biernemont),* métairie; — à 3,000 m. N.-N.-O. la *Loge,* ferme; — à 600 m. N.-N.-O., les *Trois Coquelets,* où est né M. le représentant Jules Guillery; — à 750 m. N.-N.-O., le *Bâtard [le Bastard,* XVI[e] siècle, 1735), ferme dont la façade porte la date 1611 ; — à 3,000 m. N.-N.-O., *Montifaut [A Montiffaulx,* près le chemin de Nivelles à Hal, 4555), fermeà laquelle conduit une montagne rapide, ce qui ferait croire que son nom doit s'écrire *Monte il faut;* — à 2,450 m. N.-N.-O., la *Papeterie Demulder;* — à 2,350 m. N.-N.-O., le *Spinoit [Censé de Spinoy,* gisant en la Champagne emprès la chapelle Sainte Anne, 4582), ferme dont les bâtiments sont délabrés et divisés en plusieurs habitations; c'étaitautrefoisun fief relevant de la seigneurie de Neuve-Rue , et on y remarque encore une tourelle carrée en briques;—52,250 m. N.-N.-O., le *Guedet,* petite maison où l'on élève des dindons; — à 3,700 m. N.-N.-O., la *Ferme Moulin,* ancienne ferme, dont il ne subsiste plus qu'une partie dépendant de la ferme Smette, qui est sur le territoire de Haut-IUre;— à 4,600 m. N.-N.-O., *SainleAnne,* maison qui doit sou nom à une chapelle fondée en 4531 ; — à 2,500 m, N.-N.-O., le *Moulin Demulder* ou *Moulin Saint-Pierre,* moulin à vent qui servait à broyer des chiffons pour la papeterie Demulder; — à 850 m. N.-N.-O., la *Brique;* — à 1,200 m. N.-N.-O., la *Barrière,* cabaret sur la route de Hal.

VILLE DE NIVELLES.

LIEUX DITS.

Section A.

La *Flache; Closière de la Rose;* le *Fréchau,* prairie marécageuse; *Pré nouveau; Bois de Grambais; Bois dit Chapitre; Petite Malassite; Onze bonniers; Grand vivi; A la Baille; A la Fontaine ; Bois d'Orival (Silva d'Orivauls,* 4377) ; *Grande pièce; Pièce de la Toumetle; Derrière la Grange; Fortams;* le *Bois; Pré des Poulains; Dessous Houlers; Pré de la Loge ;* le *Frénoit; Cinq bonniers; Grande prairie; Huit bonniers; Quinze bonniers; Bigote;* le *Flacon,* emplacement d'un cabaret démoli; *Bosquet Guillemin; Sartiel ;* les *hoquettes ; Campagne de la Rose;* la *Cour; Satuhaie; Grande Malassite; Closière Moyette; Pré d'Orival; Campagne Saint-Joseph ; Pré de la Rosière; Pré cornu ; Bois du Sépulcre ; Maison Druet ; Maison Vanderbeke ; Carrière Havaux ; Puits Clipotiau,* à la limite de Monstreux ; *Calvaire de Montifaut; Chapelle N.-D. des Sept Douleurs,* à la papeterie Demulder; *Chapelle Saint-Antoine,* au chemin de Baudémont; *Chapelle N.-D. de Hal,* au chemin des Morts ; *Chapelle de Notre Sauveur Jésus-Christ,* à la ferme du Bosquet ; *Chapelle N.-D. de Lorette,* à Grambais ; *Chapelle N.-D. de Marcou fosse (Marcoufosse,* \ 787), à Grambais ; *Croix deVEpine,* a l'Ardenelle.

Chemin 4 de l'Atlas de la voirie vicinale ou *Chemin de Tubise,* mitoyen avec la section B; *Chemin 18* ou *de Baudémont,* mitoyen avec la section B: *Chemin 8* ou *du Grand bailli,* mitoyen avec les sections B et E ; *Chemin 1* ou *de Braine-le-Comle,* citoyen avec la section E et avec Monstreux et Bornival ; *Cliemin 28* ou *du Bois de Marcou fosse,* mitoyen avec litre ; *Chemin 16* ou *de Ronquières à Bois-Seigneur-lsaac,* mitoyen avec Ittre ; *Chemin 22* ou *des Morts* ou *de l'Ardenelle à Montifaut ; Chemin 14* ou *d'Orival* ou *de Grambais à Baudémont ; Chemin 27* ou *du Bois d'Orival* ou *du Bois de Grambais; Chemin 13* ou *de Grambais* et *des Champs de Grambais; Chemin 45* ou *Avenue de Grambais* ou *Chemin de Grambais à Bornival; Chemin 34* ou *du Petit Gendarme; Chemin 33* ou *du Bois du Sépulcre* ou *Avenue du Bois; Chemin 52* ou *Sentier de Grambais au Bois du Sépulcre* et *Sentier de Saint-Pierre; Chemin 42* ou *Sentier du Bois du Sépulcre* et *Sentier de Baudémont; Chemin 89* ou *Sentier du Grand Marquais au Bois du Sépulcre; Chemin 53* ou *Sentier de Monstreux au Bois du Sépulcre ; Chemin 54* ou *Sentier du Bois du Sépulcre; Chemin 69* ou *Sentier de l'Ardenelle ; Chemin 46* ou *Sentier d'Orival à Grambais et A Monstreux; Chemins 37, 50* et *51* ou *Sentiers du Chêne; Chemin 91 bis* ou *Sentier de la Borne ; Chemin 90* ou *Sentier du Pré du, Plat Pàchis; Chemin 44* ou *Sentier d'Orival; Chemin 43* ou *Sentier de la Toumetle; Chemin 88* ou *Sentier de Huleux; Chemin 45* ou *Sentier de Grambais à Baudémont ; Chemin 49* ou *Sentier du Croiseau; Chemin 48* ou *Sentier du Bois de Marcoufosse à Grambais; Chemin 47* ou *Sentier de Grambais à Huleux; Chemin 67* ou *Sentier de Grambais; Chemin 58* ou *Sentier de Baudémont.*

Section B.

Seize bonniers; le *Bois; Pré dessous; Campagne de la Ferme Moulin;* le *Bonnier; Quatorze bonniers; Terre dHoulers ; Campagne du Laid Patard; Campagne de V Hôtellerie ; Au Bon Dieu de Pitié; Bonnier cornu; Bois de l'Hôpital; Bois du Spinoit;* le *Bagnia* ou *Bois Bagnia,* oseraie; le *Chiffre d'or,* en wallon *Tchippe d'or* (au XVI[e] siècle, il existait une ferme nommée *le Chieffd'or); Closière Minaire; Au Bour; Cinq bonniers; Pré Lorette ; Bailli Dieux,* maison située au bord du chemin de Hal et désignée ainsi du nom de son propriétaire ; *Clair ménage,* maison démolie pour faire place aux ateliers de matériel de chemins de fer; *Moulin des Fossés* ou *Moulin brillé* ou *Moulin Decort e* ou *Moulin Theys* (*Moulin de Brulle,*\ 432 ;*Mollin Brusiez,* 1636; *Moulin des Tanneurs,* 4573), sur Ja Thines; *Moulin des Archers* ou *Moulin des Foulées* ou *Moulin Paul (Moulin des Archiers,* 1432 ; *Moulin des Poullées,* I636, 4 787), sur la Thines; *Faubourg Sainte Anne; Ateliers de la compagnie pour la construction et l'entretien de matériel de chemins de fer; Station du chemin de fer;* la *Rochelle ,* masures bâties sur le roc, au bord de la Thines; *Faubourg de Bruxelles; Saint-Hubert,* auberge ; *Prairie du Toure* ou taureau ; *Tienne Saint-Roch ;* les *Coulurelles; Onze bonniers ; Au Ri Brayaux,* petit cabaret sur la route de Bruxelles, au bord d'un ruisseau auquel il doit son nom (cette désignation est probablement altérée, car on trouve dans des documents du siècle dernier la mention de « Jean *Bliart,* trésorier de Ja fabrique du Saint Sépulcre, sur le *By Bliart* ») ; *Désirée,* maison sur la route de Bruxelles; *Dessus la Fontaine Herman; Moulin Deprelle* ou *Tordoir du Fonteneau,* sur le Ri Herman, inactif ; la *Briqueterie; Pré au fourrage; Aux Saules; Cinq journaux; Campagne du Petit Baulers; A l'Ardenelle; A la Belle-Vue,* cabaret; *A la Cantine,* cabaret sur la route de Hal ; *Auberge Croone,* sur la route de Bruxelles; *A la Cloche,* auberge sur la route de Bruxelles; *Croix du Ri Brayaux,* à la route de Bruxelles ; *Chapelle Notre-Dame de la Salelle;* à la Brique; *Chapelle du Saint-Sang,* à la Petite Poulée; *Chapelle N.-D. d'litre,* au mont Saint-Roch ; *Chapelle Saint-Pierre à Broquettes,* au Spinoi *t*^ qui doit son surnom à ce que les femmes stériles y vont en pèlerinage et glissent une petite broche de bois à travers le grillage qui défend la statue du saint ; *Chapelle N.-D. de Walcourt,* à Sainte Anne ; *Chapelle N.-D. de Tongres et N.-D. de Lorette,* à la Station, sur la route de Haï.

Route de Bruxelles, mitoyenne avec la section C ; *Route de Hal; Chemin 30,* mitoyen avec la section D et formant le *Boulevard des Archers* et une partie du *Boulevard des Arbalétriers ; Chemin!* ou *de Braine-le-Comte,* mitoyen avec la section E ; *Chemin 8* ou *du Grand bailli,* en partie mitoyen avec la section A ; *Chemin 18* ou *de Baudémont,* en partie mitoyen avec la section A ; *Chemin A oade Tubise,* en partie mitoyen avec la section A ; *Chemin 16* ou *de Ronquières à Êois Seigneur-lsaac,* mitoyen avec Ittre; *Chemin 17* ou *de la Ferme Moulin au Laid Patard; Chemin 21* ou *de Montifaut au Laid Patard; Chemin 19* ou *de l'Hôtellerie à la Potte ; Chemin 20* ou dit *Petit Baulers ; Chemin 6* ou *du Petit Paradis* ou *de la Procession ; Chemin 5* ou *de Solriamont; Chemin 2* ou *de Hal* ou *iu Tienne Saint-Roch; Rue de la Station,* longeant le chemin de fer, au sud, depuis le chemin 2, près de la poste aux lettres à l'entrée du faubourg Sainte-Anne , usqu'au chemin 5 ; *Chemin 7* ou *de la Belle-Maisonet ies Trois Coquelets ; Chemin 33* ou *Ruelle des Poulées ; Chemin 32* ou *Impasse Saint-Roch; Chemin 31* ou *Impasse des Archers; Chemin 29* ou *de Saint-Hubert ; Chemin 38* ou *Sentier de la Houssière* ou *Sentier de Haut-lttre; Chemin 39* ou *Sentier du Flacon* ou *Sen-'ier de Haut-lttre; Chemin 40* ou *Sentier des Seize bonniers* ou *Sentier d'Ittre ; Chemin 41* ou *Sentier de Saint-Pierre* ou *Sentier d'Ittre; Chemin 36* ou *Sentier le Bagnia ; Chemin 36* ou *Sentier du Bonnier cornu ; Chemin SU* ou *Sentier Sainte-Anne; Chemin 57 ou Sentier du Spinoit; Chemin 58* ou *Sentier de Baudémont; Chemin 59* ou *Sentier de Nivelles à Sainte-Anne ; Chemin 42* ou *Sentier du Bois du Sépulcre: Chemin 89* su *Sentier du Grand Marquais au Bois du Sépulcre ; Chemin 65* ou *Ruelle du Bailli Dieux,* supprime depuis l'établissement du chemin de fer et remplacé par un sentier qui longe le railway, au nord, depuis la route de Hal jusqu'au chemin 5 ; *Chemin 66* ou *Sentier des Guillemins,* supprimé ; *Chemin 91 ou Sentier du Moulin brûlé,* supprimé; *Chemin 63* ou *Sentier Saint-*

Hubert ; Chemin 62 ou *Sentier du Petit Paradis; Chemin 60* ou *Sentier des Onze bonniers; Chemin 61* ou *Sentier du Petit Baulers ; Chemin 64* ou *Sentier de Sotriamont.*

Section C.

Grande prairie; Au petit Merly ou *Marlier,* dépendances d'une maison située sur Baulers ; *Campagne du Saint Nom de Jésus ; Campagne des Sept Douleurs; Pré des Hospices; Faubourg de Bruxelles ;* le *Toure qui brouille{\e* taureau qui renâcle), ancienne auberge ; la *Vache; Faubourg de Namur;* le *Cornet;* le *Cura; Moulin de Stiroux* ou *Moulin Lemye {Moulin de Grantpon,* 1432; *Moulin de Tirel* dit *Grantpont,* 4636 ; *Moulin Tiroux,* 1787), sur la Thines; *Pont d'Ache* ou *d'Arche ; Moulin du Charnier (Molendinum de Charnier,* 1224) ou *Moulin Sibille,* sur le ri Michaux ; *Esplanade,* espace triangulaire planté d'arbres et situé près du boulevard qui lui doit son nom ; *Faubourg de Charleroi; Campagne des Quatre-Vents; Pré à Frasnes* (frênes) ; *Prairie à la Baille ; Roblet (Roblet,* 1597 ; *Robbiet, Robelet),* groupe de maisons situées à l'extrémité du faubourg de Namur; *Villa Charles Bornai; Tivoli,* pavillon ; *Cité ouvrière de Goûta,* groupe de maisons d'ouvriers construites par le bureau de bienfaisance sur remplacement de l'ancien *Béguinage de Gouthal* ou *Gotissaut (Gotallum,* 1237; *Gotael,* 4273; *Goutial,* 1282; *Goutissaul,* 1280; *Goutisiaux,* 1282; *Gotisiaul,* 1288; *Goutijsal,* 4 354; *Goutisial,* 1452; *Goûta,* 4576); la *Flache; Tienne à deux vallées; Fond Gilles aux vaux;* la *Tricolerie; Buisson des Loups; Campagne de la Vieille Cour; Campagne d'Agau; Campagne de Spilmont ; Tienne Pater; Campagne des Trois tilleuls; Cimetière Saint-Pierre; Croix Gabriel,* dont il ne reste plus que la base à l'angle des chemins 102 et 403; *Croix Marc,* qui se trouvait à l'angle des chemins 4 03 et 420 ; *Croix Gilbert,* vers l'angle des chemins 102 et 107 ; *Eglise du Saint-Sépulcre ; Chapelle N.-D. des Sept Douleurs,* récemment reconstruite à la limite de Baulers ; *Chapelle Saint-Françoisd'Assise,* au bord de la route de Namur, en face de la Villa Bornai et de l'endroit où s'élevait autrefois la chapelle N.-D. de Bohême, qui a donné son nom au chemin 103; *Chapelle N.^D. du Mont Carmel,* au bord de la route de Charleroi ; *Chapelle Saint-Pierre* ou *del Saule,* près du cimetière, aujourd'hui convertie en habitation.

Route de Bruxelles , mitoyenne avec la section B ; *Route de Namur,* en partie mitoyenne avec Thines ; *Route de Charleroi,* en partie mitoyenne avec la section F ; *Chemin 92* ou *de Wavre* , en partie mitoyen avec Baulers ; *Chemin 93* ou *de Thines,* mitoyen avec Thines; *Chemin 125* ou *d'Agneau, miloyen* avec la section F ; *Chemin 103* ou *du Grand bailli, Vert battis et Chemin de Bohême,* en partie mitoyen avec la section F ; *Chemin 105* ou *Petit Chemin du Bois de Nivelles,* mitoyen aveo la section F ; *Chemin 94* ou *de Gosselies,* mitoyen avec 5a section F; *Chemin 112,* mitoyen avec la section D, et formant les *Boulevards de l'Hôpital général, de l'Esplanade* et *de la Fleur de lis; Chemin* .97 ou *de Baulers; Chemin 98* ou *des Sept Douleurs* ou *du Saint Nom de Jésus* ou *de la Procession ; Chemin 99* ou *du Moulin du Bleu; Chemin 110* ou *de Goûta ; Chemin 111* ou *du Long fétu* ou *du Saint Nom de Jésus ; Chemin 115* ou du *Petit Malgras ; Chemin 108* ou *des Deux Faubourgs ; Chemin 109* ou *du Faubourg de Bruxelles; Chemin 134* ou *Ruelle Pâquelle; Chemin 100* ou *Rue Roblet; Chemin 102* ou *Ruelle Coupe Gueule* et *Chemin de la Vieille cour ; Chemin J06* ou *delà Tour Renard* ou *du Cimetière; Chemin 120* ou *Vert chemin; Chemin 121* ou *du Mont Carmel,* supprimé; *Chemin 119 on Vert battis; Chemin 116* ou *de la Procession ; Chemin 117* ou *du Buisson des Loups ; Chemin 118* ou *du Grand bailli* ou *de la Brassine ; Chemin 113* ou *du Moulin Clarisse; Chemin 114* ou *du Berdacheau; Chemin 124* ou *des Prés Wemmel et Cooremans,* supprimé ; *Chemin 1§7* ou *de Coparti* et *du Tienne à deux vallées; Chemin 137* ou *Sentier de Baulers; Chemin 143* ou *Sentier du Moulin Maxile,* supprimé ; *Chemin 141* ou *Sentier du Moulin du Bleu; Chemin 142* ou *Sentier du Pré des Hospices; Chemin 136* ou *Sentier du Colombier ; Chemins 138* et *139* ou *Sentiers du Cura,* supprimés de fait ; *Chemin 140* ou *Ruelle de la Rivière; Chemin 147* ou *Sentier du Saint-Sépulcre; Chemin 148* ou *Sentier Roblet,* supprimé ; *Chemin 149* ou *Sentier de Coparti,* supprimé ; *Chemin 153 ou Sentier de Rognon,* supprimé; *Chemin 151* ou *Sentier du Moulin d'En bas ; Chemin 152* ou *Sentier de Saint-Jean ; Chemins 150, 154* et *189* ou *Sentiers du Moulin Clarisse; Chemin 184* ou *Sentier du Berdacheau; Chemin 146* ou *Sentier de Thines,* mitoyen avec Baulers et Thines; *Chemin 144* ou *Sentier du Petit Malgras; Chemin 145* ou *Sentier de Clacbois* ou *Sentier de Baulers; Chemin 155ou Sentier des Voleurs; Chemin 159* ou *Sentier de Hututu; Chemin 160* ou *Sentier de la Vieille cour,* en partie mitoyen avec Thines ; *Chemin 182* ou *Sentier de Gosselies* ; *Chemin 183 ou Sentier du Mont Carmel,* supprimé ; *Chemin156* ou *Sentier des Quatre vents,* supprimé; *Chemin 158 ou Sentier de Julie; Chemin 157* ou *Sentier de la Tour Renam,* supprimé.

Section D:

Hôtel-de-ville ou *Maison communale,* et *Palais de justice* ou *Tribunal,* qui, réunis, formaient jadis *XHôtel abbatial ; Hôpital général,* jadis *Couvent* et *Eglise des Récollets; Hospice des Orphelins,* occupant l'emplacement du *Refuge de l'abbaye de Bonne Espérance; Mont de piété,* jadis *Refuge du Prieuré d'Orival; Prison* ou *Maison d'arrêt,* jadis *Couvent des Carmes; Collège communal; Ecole normale,* jadis *Séminaire de Namur* ou *Collège de Buisseret ; Ecole communale ; Académie de dessin; Ecole des Frères,* jadis *Hospice du Petit Saint-Jacques ; Ecole des Sœurs de l'Enfant Jésus* et *Ecole Gardienne Louise-Marie,* jadis *Béguinage,* et plus anciennement maison dite *la Tourelle; Ecole gardienne Sainte Gertrude; Gendarmerie,* jadis *Hôtel de Wemmel,* voisin du *Couvent des Annonciades; Boucherie* et *A battoir,* jadis *Eglise* et *Hôpital Saint-Nicolas; Vauxhall,* salle de concerts, dont le rez-de-chaussée est occupé en partiepar *\ePoidsde la Ville; Eglise collégiale de Sainte-Gertrude ; Cloître roman ; Eglise Saint-Nicolas,* jadis *Eglise Saint-Jean-VEvangéUste; Chapelle du Béguinage; Chapelle* et *Couvent des Conceplionistes; Couvent* et *Pensionnat des Sœurs de l'Union au Sacré Cœur de Jésus; Couvent de la Fleur de lis; Refuge de Villers; Refuge d'Afflighem; Refuge de Saint-Feuillen; Moulin du Wichet,* sur le Ri de la Dodaine ou Merson.

Grand'place ou *Place du Marché,* commençant à la Place Bléval, près del'hôtel-de-ville, finissant au Marché au Bétail, près delà Rue de Namur; la partie de la Grand'place, qui fait faceau portail occidental de l'église Sainte-Gertrude, est parfois nommée Place Sainte-Gertrude ;

Place Bléval ou *Place du Tribunal,* commençant à la Grand'place, faisant face à l'hôtel-de-ville, finissant à la Place Saint-Paul ;

Place Saint-Paul (jadis *Aire Saint-Paul),* commençant à la Place Bléval, finissant au Marché au Bétail, près de la Rue de Bruxelles; sous le régime français elle porta le nom de *Place du Roi de Borne ;*

*Marché au Bétail,*commençante laPlaceSaint-Paul, finissant à la Grand'place; sa partie méridionale se nomme aussi *Marché aux Cochons;* l'endroit où le bétail est exposé en vente est l'emplacement de l'ancien cimetière de Notre-Dame;

Marché de la Poissonnerie , commençant à la Rue Sainte-Anne, finissante la Rue deBruxelles; il est formé de la *Rue aux Loups,* récemment élargie;

Place Saint-Maurice ou *de la Baume,* à la jonction, des Rues Saint-Maurice, de la Religion et de Charleroi ; elle doit le premier de ses noms à une église supprimée dont elle occupe en partie l'emplacement, et le second à un abreuvoir quiestcomblé depuis quelques années ;

Place Saint-Nicolas, à la jonction des Rues Saint-Jean l'Evangéliste, des Pécheurs, Fausse porte et Saint-Maurice, devant le portail de l'église Saint-Nicolas;

Rue de Bruxelles, commentant Place Saint-Paul, finissantentre les Boulevards des Archers et de la Fleur de lis;

Rue de Namur, commençant Marché au Bétail, finissant entre les Boulevards de la Fleur de lis et de l'Esplanade ;

Bue de Charleroi. [Rue del Saulx, 1646, 1652), commençant Grand'place, finissant entre les Boulevards de l'Hôpital général et de la Dodaine ;

Rue de Mous (In vico Montensi, 1231 ; *In Montana vico, juxta puteum,* 1232; *Montoise rue,* 1313; *Monloiseruwe,* 1354), commençant Grand'place, finissant entre les Boulevards de la Dodaine et de la Batterie;

Rue de Soigtiies (en latin, *Calida platea,* Gramaye ; *Chaudresse rue,* 1313; *Caudreche rhe,* 1440 ; *Chaulde rue.* 1526 ; en la *Chaudes rue,* derrière la Prison de la Ville, 1582; en la *Chaudes rue,h* l'opposite du Lombard, 1582; ce nom vient, suivant Gramaye, d'un violent incendie qui dévasta une partie de la ville, et non, comme on l'a dit récemment, de ce que la Rue de Soigniesélait jadis peuplée de prostituées), commençant Grand'place, finissant entrelesBoulevardsdela Batterie et des Arbalétriers;

Rue Sainte-Anne (Rue Sainte-Anne, aliàs Del Vaulx, au coin de la Rue des Prêtres, 1680), commençant Place Saint-Paul, finissant entre les Boulevards des Arbalétriers et des A rchers ;

Rue des Bouchers (derrière l'église Saint-Jehan des Maiseaux, au coin de la *Rue de la Boucherie,* 1582), commençant Grand'place, finissant Rue de l'Evèché ;

Rue des Vieilles Prisons (la Vieille prison, près de la Boucherie, faisant le coin de la rue pour aller aux Jésuites, 1787), commençant Rue des Bouchers , finissant Rue de l'Evèché ;

Rue de l'Evèché, jadis *de ÏEvêque* (peut-être la *Rue Saint-Jehan des Maiseaux,* 1494), commençant Rue de Namur,finissant RueSaint-Georges; pendant la domination française, elle porta le nom de *Rue de la Révolution;*

Rue Saint-Georges, commençant Rue de Charleroi, finissant entre les Boulevards" de l'Esplanade et de l'Hôpital; l'extrémité voisine de la Rue de Charleroi s'appelait jadis *Rue du Sanglier;* l'autre bout se nommait *Rue de la Madeleine,* et plus anciennement *Rue du Charnier (in Vico de Carnerio,* 1334);

Rue de la Tranquillité, commençant Rue.de Charleroi, finissant Ruedes Vieilles prisons ; ellese nommait jadis *Petite Rue de l'Evéque ;*

Rue des Conceptionistes, commençant Rue de l'Evèché, finissant Rue Neuve ;

RueNeuve, commençant Rue Saint-Georges, finissant Rue des Conceptionistes; cette rue a été entièrement percée, au siècle dernier, sur l'emplacement du Couvent des Jésuites, ainsi que la précédente;

Rue al Caille (Rue Dame Gage , paroisse Saint-Georges, 1569-1570), commençant Rue Saint-Georges, finissant Rue de Charleroi ;

Rue des Brasseurs, commençant Grand'place, finissant Rue Bavard,et dont les environs formaient ce que l'on appelait, eu 1622, le *Quartier des Brassines;*

Rue Saint-Jean l'Evangéliste (Rue du Loup, 1780; *Rue du Petit-Loup,* 1637), commençant Rue des Brasseurs, finissant Rue des Pécheurs;

Ruedes Pécheurs (Rue de Gilbert, qui se dit présentement la *Rue Pécheur,* 1645), commençant Rue Saint-Jean l'Evangéliste, finissant Rue de Charleroi ;

Rue Fausse Porte, commençant Rue de Charleroi, finissant Place Saint-Nicolas ;*

Rue Saint-Maurice, commençant Rue de Charleroi, finissant Place Saint-Maurice;

Rue de la Coquerne (en wallon *Coquiénne : Rue del Hault Coquierne,* près des remparts, 1582), commençant Rue des Brasseurs, finissant Rue des Juifs;

Rue des Juifs, commençant Rue de la Coquerne, finissant Rue Saint-Maurice;

Rue de la Religion ou *des Annonciades,* commençant Rue des Juifs, finissant Place Saint-Maurice; elle a été percée, en 1787, sur l'emplacement du couvent des Annonciades ;

Rue du Haubergeon (Rue du Hoberjon, 1582 ; *ruelle de la Hauberjon,* près du Grand Marché, 1582), commençant Grand'Place, finissant Rue des Brasseurs;

Ruff Sainte-Gerlrude, commençant Grand'Place, finissant Rue des Brasseurs;

Rue Bayard (Tienne Bayard, 1786), commençant Rue de Mons, finissant Rue des Brasseurs ;

Rue du Coq (Rue allant du Marché à la fontaine GilliarHebbe, 1582), commençant Rue Sainte Gertrude, finissant Rue Bayard ;

Rue de la Dodaine, commençant Rue Bayard, finissant Boulevard de la Dodaine; cette rue a été percée vers 1820 ;

Rue Marlel (Ruelle Marlet, 1569-1570; *Ruelle Marie,* 1582; *Tienne Marlet,* 1786), commençant Rue de Mons, finissant Rue de Soignies ;

Rue de l'Ecole,- commençant Rue de Soignies, finissant Rue Marlet; avant fa construction de l'école communale, il n'existait qu'une partie de cette rue, donnant Rue de Soignies et connue sous le nom de *Cour Renard (le Cournanx);* c'est un arrêté royal en date du 31 décembre 1855, qui a autorisé l'ouverture de la Rue de l'Ecole ;

Rue du Béguinage ou *des Béguines,* commençant Rue de Soignies, finissant Boulevard des Arbalétriers ;

Rue Blevai (Rue <'e Blettevaul, 1409; *le Bletval,* paroisse Notre-Dame, 1568-1569; que l'on dit *Au Brouwet,* et vulgairement *en la Bletvaul,* 1550), commençant Place Bléval, finissant Rue des Arbalétriers;

Rue des Arbalétriers, commençant Rue du Béguinage, finissant Rue Bléval ;

Rue des Prêtres (1680), commençant Place Saint-Paul, finissant Rue des Choraux;

Rue des Choraux, commençant Rue Sainte-Anne, finissant Rue des Prêtres; elle doit son nom à une maison où l'on apprenait jadis le plain-chant aux enfants de chœur; dans Je principe, elle était comprise dans la Rue des Prêtres, puisque cette dernière aboutissait à la Rue Sainte-Anne;

Rue Saint-André (Rue Saint-Andrieu, 1569-1570), commençant Rue Sainte-Anne, finissant Rue de Bruxelles ;

Rue du Vauxhall, commençant Rue Saint-André, finissant Marché de la Poissonnerie;

Ruedes Canonnicrs, commençant Rue de Bruxelles, finissant Boulevard des Archers*;

Rue du Pont Gotissart ou *des Neuf boulettes,* commençant Rue de Bruxelles, finissant Rue de Namur;

Rue du Messager d'Anvers, commençant Rue de Namur, finissant Rue du Pont Gotissart; elle se nommait auparavant *Rue du Poivre ;*

Rue du Géant, commençant Rue de Namur, finissant Boulevard de l'Esplanade; elle portait jadis le nom de *Ruelle d'Afflighem,* et plus anciennement celui de *Ruelle de Rameru [Ruelle de Rameru,* que l'on dit maintenant *de Haffleghem,* 1550; en la *Ruelle de Rameru,* devant la thoure de Boillon, près des murs de la ville, 1550); les trois noms successifs de cette rue provinrent de ce que l'on y trouvait l'hôtel des sires de Rameru, Tubise etc. , ou refuge de l'abbaye d'Afflighem, et la grange où la ville conservait les géants figurant dans la grande procession annuelle;

Impasse des Conceptionistes, Rue de l'Evèché ;

Impasse ou *Culot de la Madeleine (le Culo,* paroisse Saint-Jean-Baptiste, 1582; *Culot de la Madeleine,* 4786), Rue Saint-Georges;

Petite Impasse de la Madeleine, Impasse de la Madeleine;

Impasse de la Coquerne, Rue de la Coquerne ;

Impasse du Wichet, Rue de la Coquerne;

Impasse Gillard Heppe, Rue Bavard ;

Impasse Comptoir, Rue de Mons ;

Impasse de la Grosse Pompe, Rue Marlel ;

Impasse du Bahuy, Rue Marlet ;

Impasse des Amourettes, Place Saint-Paul, vis-à-vis de l'ancienne *Ruelle des Amourettes,* qui se trouvait entre l'église de Saint-Paul et le jardin de l'abbesse ;

Impasse du Jardin rompu, Rue Sainte Anne ;

Impasse ou *Culot Saint-André,* Rue Saint-André;

Impasse de la Porte rouge, Rue de Bruxelles;

Impasse de l'Etuve, Rue de Bruxelles ; elle doit sans doute son.nom à des étuves ou bains publics qui y auront existé;

Impasse de la Violette, Rue de Namur;

Impasse Wellington, Marché au Bétail ;

Boulevard de la Fleur de Lis, de la Rue de Bruxelles à la Rue de Namur ;

Boulevard de l'Esplanade, de la Rue de Namur à la Rue Saint-Georges ;

Boulevard de l'Hôpital général, de la Rue Saint-Georges à la Rue de Charleroi ;

Boulevard de la Dodaine, de la Rue de Charleroi à la *Rue* de Mons;

Boulevard de la Batterie, de la Rue de Mons à la Rue de Soignies ; l'extrémité supérieure a porté Je nom de *Boulevard de Mons :*

Boulevard des Arbalétriers, de la Rue de Soignies à la Rue Sainte-Anne ; jadis *Boulevarddu Béguinage ;*

Boulevard des Archers, de la Rue Sainte-Anne à la Rue de Bruxelles.

Nous avons rencontré dans d'anciens documents les noms de quelques rues dont il ne nous a pas été possible de préciser la situation, telles sont :

La *Ruelle Colard Brokle, Collart* ou *Collart Broutle (Ruelle Collart Broide,* paroisse Saint-Jehan des Maiseaux. 4569-4670 ; *Rue Collart,* vis-à-vis la Grange du Géant', 4518 ; *Rue Collart Broutte,* 4582) ;

La *Chiennie rue* (1569-4570) ou *Cheninne rue* (4582), paroisses Saint-Georges et Saint-Nicolas ;

En Labeau et *en La Periere,* paroisse Saint-Jacques (4569-4570);

Ruelle del Thour, paroisse Notre-Dame (4569-4570) ;

Rue des Houssières, vis-à-vis de l'église des Sœurs Grises ou Conceptionistes (4 787) ;

Ruedel'Agasse(t582);

Rue Jehan de Clabecque (1582) ;

Ruelle des Arbalétriers, près du local primitif du serment de ce nom, qui occupait une partie de l'emplacement du Séminaire, aujourd'hui école normale ;

Marché aux Fromages *(Forum Caseorum,* 434 2).

Section E.

Les *Vignobles; A l'Ardenelle; A l'Enfant; Bonnier cornu; Pré à la Chapelle;* la *Falise,* guinguette(/1tf *Faliziam,*\232; *AlFalize,*paroisseNotre-Dame, 1569-1570); *Moulin de Béreau* ou plutôt *Béraut (Moulin de Berart,* 4279; *Moulin Berart,* 4432; *Moulin de Beraulx,* 4540, ou *de Bérau,* 4573), sur la ïhines; *Faubourg de Soignies; Villa Désiré Bornai,* occupant l'emplacement du couvent des *Guillemins* ou *Guillelmites; Maisons des hospices,* habitations d'ouvriers construites récemment et occupées presque toutes par des cabarets; *Grand-Belgrade (Bellegrade,* 4 784), barrière ; *Jean de Nivelles,* auberge; *Champ du Prévôt; Maluni (Malonny,* 4 582); *Gueule de Veau; Closière de Bel Air; Campagne du Happart; Huit bonniers; Pré à fossés; Agaie; Warchimont* (maison dite *Warchomont,* 4545; *Warsomont,* \ 4582) ; *Ecole de natation; Pré échappé; Cheval blanc,* ferme (une hôtellerie nommée *Le Blancq Cheval,* 4582; *Grand Cheval blanc,* paroisse Saint-Jacques); *Pré des Bouchers; Faubourg de Mons;* les *Huttes,* emplacement d'une maladrerie, dont ou retrouve encore les fondements en creusant le sol au S.-O. de Willambroux, de l'autre côté de la route de Mons : on y voit les restes d'un bassin destiné à recevoir les eaux d'une source abondante qui se réunit au Ri Samiette; la *Briqueterie; Pré Michotte; Pré Lambert; J'erre de Villers; Bonnier marcotte* (belette); *Champ de l'Abbaye; A la Grosse borne; Au Bois du Petit-Rœulx ; Monceau du Berger (Tombe du Berger,* FERRARIS); *Quatorze bonniers;* les *Tiennes; YEspinette; Séminaire; Arbre de Sainte-Gertrude,* tilleul planté à la limite de Monstrëux; *Chapelle Saint-Antoine,* dans le mur de la ferme du même nom ; *Chapelle N.-D. des Victoires,* sur la même roule, près de Malassise: *Bon Dieu de pitié,* dans le mur d'un cabaret au faubourg de Soignies, avec le chronogramme : *CeLsIssIMo DICo; Chapelle N.-D. de Tongres,* près du Panier vert; *Chapelle N.-D. de Grâce,* près du moulin de Béreau ; *Chapelle N.-D. de Souffrance,* près du moulin de Godron, sur laquelle on lit l'inscription suivante : « Nre-Dame de | souffrance icy plas | see le 46 de juillet | 4654 et battit cest | chapelle par | Alexandre de Bornai | et Louysse Dartevelle | sa compaingne ».

Route de Mons, en partie mitoyenne avec la section *F* et avec Monstreux; *Roule de Fiai; Chemin 96* ou *de Fontaine-l'Evéque,* mitoyen avec la section *F; Chemin 130* ou *de la Basse-Guenetle,* mitoyen avec la section *F; Chemin 129* ou *de Seneffe,* en partie mitoyen avec Arquennes; *Chemin H* ou *de Soignies,* mitoyen avec Monstreux ; *Chemin 9* ou *du Grand bailli,* ou *du Happart,* en partie mitoyen avec Monstreux; *Chemin 3* ou *de Monstreux,* en partie mitoyen avec Monstreux ; *Chemin 26* ou *de l'Enfant,* mitoyen avec Monstreux ; *Chemin 12* ou *de Godron* ou *de l'Enfant (Ruelle de Godron,* 4279), en partie mitoyen avec Monstreux ; *Chemin 1* ou *de Braine-le-Comte,* en partie mitoyen avec les sections *A* et *B; Chemin 8* ou *du Grand bailli,* mitoyen avec la section *A; Chemin 13* ou *de Grambais,* mitoyen avec la section *B; Chemin 30,* mitoyen avec la section *D* et formant une partie du *Boulevard des Arbalétriers* et le *Boulevard de la Batterie; Chemin 25* ou *des Haies* ou *Ruelle du Berger; Chemin 24* ou *du Ri Samiette; Chemin 23* ou *de la Procession* ou *de Sainte-Barbe; Chemin 10* ou *du Panier vert* et *Avenue du Pré aux Corbeaux; Chemin 403* ou *du Grand bailli; Chemin 67* ou *Sentier de Grambais; Chemin 68* ou *Sentier de la Belle maison; Chemin 70* ou *du Pré des hospices,* supprimé de fait; *Chemin 71* ou *Sentier de l'Enfant; Chemin 72* ou *Sentier de l'Arbre Sainte-Gertrude ; Chemin 73* ou *Sentier du Champ du Prévôt; Chemin 74* ou *Sentier de Monstreux; Chemin 75* ou *Sentier de Folle emprise; Chemin 76 ou Sentier Poulain; Chemin 77* ou *Sentier des Haies; Chemin 78 ou Sentier Camby* ou *Sentier du Panier vert; Chemin 79* ou *Sentier du Pré aux Corbeaux; Chemin 80* ou *Sentier de la Fontaine aux Corbeaux* ou *Sentier de la Tuilerie; Chemin 81* ou *Sentier de la Maison brûlée; Chemin 82* ou *Sentier Spilvent; Chemin 83* ou *Sentier des Huit bonniers; Chemin 84* ou *Sentier de Willambroux; Chemin 85* ou *Sentier de Combie; Chemin 86* ou *Sentier du Cheval blanc ; Chemin 87* ou *Sentier du Bi Samiette; Chemin 185* ou *Sentier du Bois du Petit-Rœulx; Chemin 186* ou *Sentier de Seneffe; Chemin 188* ou *Sentier du Monceau du Berger,* mitoyen avec Arquennes.

Section F,

Faubourg de Charleroi; Faubourg de Mons; Hôtel Radelet; la *Dodaine,* promenade; *Marnière; Pré des Poulains;* la *Saule,* ferme ; *Bagatelle,* pavillon ; *VErmitage,* métairie; *Dessus le jardin de Grand'peine; Pré à*

lait; Barrière noire; Pré à foin; Pré des sorcières; Pré du milieu; Spiritus sanctus; le *Vallois; Campagne de Henricourt; Sablon des Carmes; Bonnier à l'ortie; Campagne d'Agau; Terre Marcotton; Campagne de Crinquaille ; Campagne de la Guenette; Campagne des Vertes haies; Bois de Nivelles; Bois'cle Faux; Bois de la Bruyère; Campagne des Trois tilleuls; Argent court,* métairie dont la destination première semble avoir été de servir de maison de campagne et qui est plus connue aujourd'hui ^ous le nom du locataire *Arcoli; Denheux,* maison; le *Croli,* maison; *Campagne de Hututu; Tienne Pater; Croix des Trois tilleuls,* rappelant un meurtre commis le 14 avril 1638; *Chapelle Sainte-Barbe,* sur la route de Mons;

Route de Mons, mitoyenne avec la section *E ; Boute de Charleroi,* en partie mitoyenne avec la section *C; lioute* ou *Chemin de Dînant; Chemin 94* ou *de Gosselies,* en partie mitoyen avec la section *C ; Chemin 105* ou *Petit chemin du Bois de Nivelles,* en partie mitoyen avec la section *C ; Chemin 103* ou *du Grand bailli^* en partie mitoyen avec la section *C; Chemin 125* ou *d'Agneau,* mitoyen avec la section *C* et Thines; *Chemin 95* ou *de Fontaine-l'Evèque à Bruxelles,* en partie mitoyen avec Thines; *Chemin 190* ou *de Fontaine-l'Evéque à Bruxelles,* mitoyen avec Buzet; *Chemin 127* ou *d'Agau* ou *de Luxensart,* en partie mitoyen avec Petit-Rœulx ; *Chemin ISO* ou *de la Basse-Guenetle,* mitoyen avec la section *E ; Chemin V6* ou *de Fontaine-l'Evéque à Nivelles,* en partie mitoyen avec la section *E; Chemin 11%,* mitoyen avec la section *D* et formant le *Boulevard de la Dodaine; Chemin t28* ou *Ruelle du Monde; Chemin 123* ou *Ruelle de Sloisy; Chemin 101* ou *du Sablon des Carmes; Chemin 132* ou *des Vertes haies; Chemin 131* ou *de la Haute-Guenette; Chemin 104* ou *de Grand'peine ; Chemin 122* ou *de Pécrot; Chemin 133* ou *du Pré à lait; Chemin 126* ou *de Crinquaille; Chemin 162* ou *Sentier d'Houtain* ou *Sentier du Chêne à Waide; Chemin 163* ou *Sentier de la Vieille Cour à Bèves ; Chemin 168* ou *Sentier de Thines à la Taille voie* ou *Voie du Tri ; Chemin 160* ou *Sentier de la Vieille Cour; Chemin 161* ou *Sentier de Bèves; Chemin 179* ou *Sentier de Luxensart à la Taille voie; Chemin 180* ou *Sentier de Luxensart à Buzet; Chemin 167 ou_Sentier de Buzet; Chemin 16b* ou *Voie du Long bois; Chemin 166* ou *Sentier des Bois; Chemin 164* ou *Sentier de la Taille voie; Chemins 159* et *174* ou *Sentiers de Hututu; Chemins 177, 178* et *181,* ou *Sentiers du Bois* rte *Nivelles ; Chemins 175* et *176* ou *Sentiers de Spilmont; Chemin 187* ou *Sentier de Gosselies; Chemin 173* ou *Sentier du Maçon; Chemin 185* ou *Sentier du Bois du Petit-Rœulx; Chemin 170* ou *Sentier de la Longue haie; Chemin 162* ou *Sentier de Stoistj; Chemin 1Tf* ou *Buelle de Stoisy ; Chemin 135* ou *Buelle du Pioche; Chemin 169* ou *Sentier de Grand'peine; Sentier de la Dodaine.*

Lieux dits anciens.

Al Waille, ferme, paroisse Notre-Dame (XVI^e^siècle); *Héritages de Notre-Dame d'Ardenelle* (4787); *Prairies de Béreau* (1787); *Prelz de Godron* (1787); *Béguinage de Saint-Cyr* ou *de la Boyaulteit* (1452; *Beginagium S.-Siri,* 1282; *Maison la Boyne,* 1284; *Domus Regia,* 1286); *Pré Piramont* (hors de la porte del Vaulx, devant le Béguinage de Saint-Syre, 1582); *Terre du Pont* et *Bois de le Kokierne,* à Grambais (1377); les *Deux frères à la Cockerne,* ferme de la paroisse Saint-Cyr, ainsi que la suivante (XVI^e^ siècle) : *Censé de Roberse* ou *Bobiesart; Justice du bailli de Brabant,* au Chemin de Bruxelles; le *Petit bois de Nivelles (TenuisSilva,* 1231 environ); *CambedeBalleir[Cambe de Baler,* 1364, 1523). verger de 3 journaux, situé entre la prairie ou commune de la Potte, les biens de l'Hôtellerie et le chemin de Nivelles à Bruxelles; il existait en cet endroit, en l'année 1427, une brasserie *(camba, camme)* et hôtellerie ; le *Sleenebrugge* ou *Pont de pierre,* près de l'Hôtellerie (1688); les *Prez d'Hildebroux,* prairie de 2 bonniers, appartenant à l'hospice des Douze-Apôtres (1787); *Moulin Thirion* (1636); *Quartier de Labiaul,* en la Basse-Neuf rue (1440); *Belliane,* maison et brasserie située hors de la porte de Namur, près du moulin Thiron, entre la chaussée et la *rue de Beaufroys* (1369,1787); *Fontaine de Robelet* (1547); *Fontaine de Clarisce* (1555) ou à *Clarisse* (1606); *Fontaine al Bonche* (1606); Censés dites *Gureaux* et *Halle,* paroisse Saint-Maurice (XVI^e^ siècle); *la Foresterie (In loco dicto la Foresterie, prope silvam Nivellensem,* 1376; la *Foresterie deseur le Sart,* 1440; la *Foresterie de Schaulx,* 1558) ; le *Chemin royal,* qui longeait le bois de Nivelles (1529); le *Bois Beynart* ou *de Neuffrue (Régnier bos,* 1374; *Beynersbosch,* 1423; *Benaerts bosch,* 1569; *Bois Renart,* 1589); *Beaurewart,* près de Willambroux (1550), où il existait une ferme, laquelle, en 1452, était tenue à cens, avec 23 1/2 bonniers, du fief de Roguon ; le *Paradis des Chevaux,* hors de la porte Monloise (1575); *Sombreffe,* prairie d'un bonnier, située près de la chapelle Sainte-Barbe (1582); *Berlecocq, Haleulicquel, Samiette,* prairies appartenant à l'hospice des Douze-Apôtres (1787); *Malvo,* prairie de 3 bonniers, appartenant à l'hôpital du Saint-Sépulcre (1787); *Hoion* (1582); *Al Jonquire* (1403); le *Mer au Tielleul* (1374).

A l'intérieur de la ville : *Maison de la. ville,* au Marché aux Bétes ; la *Prison de la ville,* près de la rue de Soignies; le *Blancq Leverier* (1543) ou *Blanc Levrié* (1761), maison judiciaire du fief de Rognon et qui servit plus tard d'hôtel de ville ; le *Lombard,* près de la rue de Soignies (1582); le *Moulin des Etuves* (1611, 1636); le *Pont del Tourna* (1534); la *Fontaine de Gilliart Hebbe* (1525) ou *Gilla Heppe* (1606), et la *Fontaine Saint-Mauris* (1526,1532) ou *Del Saux* (1606), dont nous reparlerons plus amplement à l'article *Hydrographie ;* la *Grange de la Gayon.* rue d'Affligliem, où la ville conservait les géants qui figuraient dans la grande procession ; la *Grange du Chapitre,* à l'angle N.-E. de la place Saint-Paul; *le Spier (ou épier),* où se déposaient les grains provenant des biens et dîmes appartenant aux « appréhendés » du chapitre deSainte-Gertrude, au coin de l'Aire Saint-Paul et de l'Impasse des Amourettes; les *Eglises Saint-Paul, Notre-Dame, Saint-André, Saint-Jean-Baptiste, Saint-George* ou *des Jésuites, Saint-Maurice* ou *des Annonciades, Saint-Jacques* et *la Madeleine;* la *Maison des Jésuites;* les *Hôpitaux* ou *hospices* dits *de Froidmont, Betphages, Turquoy;* les *Béguinages* dits *Del Ducke, des Ghoettes* et *de Hérialmont* (1452); le *Befuge de l'Évcché de Namur ;* le *Refuge d'Aywières,* rue Saint-Georges; le *Refuge de Cambron* (1293); le *Refuge de Chantraine* ou *Vaillampont;* le *Befuge de Nizelle;* le *Befuge de Bois-Seigneur-Isaac,* etc.

Sol.

Le territoire de Nivelles est traversé, dans sa partie centrale, par la vallée de la Thiues , qui se dirige approximativement de l'est à l'ouest et dans laquelle s'est établie l'agglomération uebaine ; à celte vallée , nettement accusée , viennent se rattacher quelques ramifications de second ordre occupées par les affluents de la rivière. Les rives de la Thines s'élèvent d'abord assez rapidement, mais, à une distance de 500 à 600 mètres, la pente devient beaucoup moins sensible ; vers le nord on rejoint les plaines qui séparent les bassins du Hain et du Ri Ternel de celui de la Thines ; au sud on atteint le plateau qui jadis était couvert par le bois de

Nivelles et qui appartient à la ligne de partage des bassins de l'Escaut et de la Meuse. C'est sur ce plateau qu'est le point culminant du territoire de la commune ; la carte du nivellement général du royaume y constate, près du sentier de la Taillevoie à Thines," l'altitude de 1 58 mètres, soit 80 mètres au-dessus du moulin Clipotiau, qui semble être le point infime. Cet endroit est donc l'un des plus élevés du Brabant; car, depuis que cette province a été sillonnée de nivellements, on a reconnu l'erreur de M[r] .1. Kickx père qui, s'appuyant sur de simples observations barométriques, donnait 208 m. d'altitude à la chaussée de Namur, près Marbais.

Le limon hesbayen du système diluvien recouvre une grande partie du territoire et ne laisse, pour ainsi dire, apparaître les terrains inférieurs que dans les vallées et les chemins creux.

A l'extrémité septentrionale de la commune, près de l'ancienne terme Moulin, qui s'élève vers la limite d'fltre, M. Dumont a observé le sable laekenien.

Les sables bruxelliens se rencontrent, recouverts du limon hesbayen, sur tous les plateaux; on les voit affleurer en beaucoup d'endroits et particulièrement dans le voisinage du Ri Michaux, du Ri de la Tournette et du Ri Samiette; ils sont exploités dans de nombreuses carrières. Ils renferment ordinairement des grès calcaires; à la Petite Sainte-Gertrude , ils contiennent du grès lustré, dans la partie supérieure. Dans le bois du Sépulcre, M. Dupont, maître des forges au Fayt, a fait extraire de la limonite, en vertu d'une convention conclue, en 1855, avec le Conseil des hospices de Nivelles.

Les deux étages du système yprésien existent sous le terrain bruxellien et se montrent particulièrement à mi-côte des vallées. On trouve du sable yprésien près de Spiivent, du Ramonier, du Petit Houlers, d'Orival, de Grambais, de l'Hôtellerie etc. ; la glaise yprésienne se remarque près du Tilleul Sainte-Gertrude, de la Ferme Havaux, de l'Ardenelle, du Fonteneau etc.

M. Dumont a signalé la glaise larulénienne au pied du Mont Saint-Roch, vers l'endroit où s'élèvent aujourd'hui les ateliers du chemin de fer.

Le système coblentzien est assez développé sur les deux rives de la Thines, du Ri Saint-Pierre et du Ri Samiette; il est caché, aux points les plus éievés, par le limon hesbayen. Ou rencontre le quartzophyllade près du moulin Maxile, le phyllade près du moulin de Godron et du moulin Clipotiau, le schiste près du moulin de Bereau et du moulin des Fossés.

M. Dumont a observé à Niveiles un typhon d'eurite quartzeuse, dont il a rencontré des traces en cinq endroits : 4° en fragments disséminés près du Ri Saint-Pierre, à proximité delà vanne de retenue du moulin Clipotiau ; 2° en roche, au S.-E. de ce point, à l'angle du chemin de Braine-le-Comteetdu chemin du Grand bailli; 3° en roche, dans une prairie au N.-O. du moulin de Godron; 4° en roche, contre le boulevard, au faubourg de Soignies; 5° en fragments, dans le Ri Michaux, entre le moulin del Fosse et le moulin du Charnier. Ces gîtes étant situés à peu près suivant une droite, M. Dumont les regardait comme constituant la ligne de fracture d'un même filon ; le savant géologue n'a point eu connaissance des gisements nouveaux découverts dans la rue de Mons et au faubourg de Charleroi, ni de celui que l'on vient de traverser dans la rue de la Coquerne en plaçant les conduits de la distribution d'eau. L'eurite dé Nivelles est généralement compacte, dure, assez fragile, à cassure droite ou largement conchoïde, écailleuse, à bords tranchants, d'un aspect mat, translucide, blanche ou jaunâtre par altération vers la surface du sol ; elle est quelquefois subgrenue, à cassure inégale, ou subcelluleuse, et ressemble beaucoup, dans tous les cas, à certains silex crétacés du calcaire de Maestricht. On exploite actuellement, sous le nom de kaolin , deux gîtes d'eurite. L'un d'eux est situé vis-à-vis de la ferme Havaux, au bord du chemin du Grand bailli; l'extraction a commencé en cet endroit il y a environ trois ans; antérieurement elle avait lieu de l'autre côté du chemin, à l'emplacement indiqué par M. Dumont. L'eurite s'y trouve à 4 ou 5 mètres de profondeur et forme des espèces de couches inclinées , séparées par du silex et traversées par des filons de quartz en cristaux ; on avait pratiqué une galerie de 12 mètres de longueur dans le lit principal, qui a 1 m. de puissance, mais la difficulté de circuler dans un espace aussi resserré a fait préférer l'exploitation à ciel ouvert; une petite pompe, mue à bras d'hommes, sert à l'épuisement des eaux. Malgré les nombreuses taches d'oxide de fer qui la souillent, celte eurite est employée dans les fabriques de porcelaine de Mons, Valenciennes et Maestricht. Le second gîte exploité se trouve à l'entrée du faubourg de Soignies, à l'angle du boulevard de la Batterie et du chemin de Monstreux; l'eurite ressemble beaucoup à la précédente, mais est plus superficielle ; l'exploitation se fait parM. Parmentier. Onaextraitclandestinement, pendant quelque temps, une eurite beaucoup plus blanche chez le cabaretier Englebin , rue de Mons; mais le danger d'excavations pratiquées au milieu de la ville n'a pas permis de poursuivre les recherches.

On a fréquemment fouillé les environs de Nivelles dans le but d'y trouver de la houille et des métaux , mais les tentatives de ce genre ont toujours échoué. Ces recherches ont successivemont provoqué les octrois suivants : Octroi accordé à Pierre Fabry, maître de forges à Namur, pour rechercher des mines de plomb au quartier de Nivelles (20 décembre 4642) ; octroi accordé à Henri de Perry pour exploiter, pendant dix-huit années, les mines de cuivre jaune et rouge, situées dans un rayon de deux lieues à i'entour de Nivelles, tantenHainaut qu'en Brabant, à la condition de ne pas s'approcher, de plus de cent pas, des remparts de la ville (12 mii 1063) ; octroi accordé à Benoît Poliard et C'" (renouvelé en faveur de Joseph Garin et C[ie] le 11 février 1779), pour exploiter les mines de houillequi se découvriraient à Nivellesetaux environs, de Seneffe à Baisy et de Trazegnies à Ittre, à charge de ne pas faire de recherches dans le territoire compris dans la concession du vicomte Desandrouin (Voyez WAUTHIER-BRAINE) et de payer au domaine le 120[e] de la houille extraite (25 septembre 1766).

Hydrographie.

COURS D'EAU.

Le territoire de Nivelles appartient en entier au bassin de l'Escaut, qui confine au bassin de la Meuse vers l'extrémité S.-E. de la commune, à la limite de Buzet. Tous les cours d'eau qui arrosent Nivelles sont tributaires de la Samme; deux d'entre eux, la *Thines* et le *Ri de la Guenelte*, se réunissent directement à cette rivière ; les autres sont des affluents de la Thines. On les nomme : le *Rides Corbeaux*, le *Ri Saint-Pierre*, le *Ride Grambais*, le *Ri de la Tournette*, le *Ri dOrival*, le *Ri de Marcoufosse*, le *Ri du Grand Marquais*, le *Ri de la Belle Maison*, le *Ri Samiette*, le *Ri de la Dodaine*, le *Ri de la Coqueille*, le *Ri Michaux*, le *Ri de Rognon*, le *Ri Brayaux*, *le Ri Herman* et le *Ri du Petit Baulers*.

La *Thines* vient de Baulers, qu'elle quitte à égale distance d'Hildebroux et du Petit Merly ; coule entre la chaussée de Bruxelleset le chemin de fer de Manage; active le moulin du Bleu par une chute de 2 m. 61 ; reçoit le *Ri Herman* (r. dr.), vis à vis du Fonteneau ; active le moulin Maxile par une chule de *i* m. 11 ; reçoit, immédiatementaprès, le *Ri Braijaux{v.* dr.); passe

sous un remblai du chemin de fer et baigne le manoir de Quertainmont; se grossit (r. g.) de la source du Pré des Hospices ; puis se sépare en deux bras, au faubourg de Namur. Le bras droit ou septentrional a été creusé de main d'homme, pour servir de déversoir lors des fortes eaux; le bras gauche ou méridional active le moulin de Stiroux par une chute de 2 m. 34, coule souterrainement jusqu'au boulevard de la Fleur de lis, reçoit *le Ri Michaux* (r. g.), entre en ville, reprend son cours à ciel ouvert, traverse le boulevard des Archers et rejoint le bras droit dont la longueur est de 400 mètres. La Thines active ensuitele moulin des Archers par une chute de 2 m. 04; reçoit le *Ri de la Dodaine* (r. g.), à l'entrée du faubourg Sainte-Anne ; active le moulin des Fossés par une chute de 2 m. 03 ; longe le boulevard des Arbalétriers; passe entre les vastes ateliers de la société pour la construction et l'entretien de matériel de chemins de fer et la villa D. Bornai, en coupant la chaussée de Hal; active le moulin deBéreau, au faubourg de Soignies, par une chute de 1 m. 75, puis reçoit le *Ri Sarniette* (r. g.) ; passe sous un remblai du chemin de fer; active le moulin des Prés par une chute de 1 m. 69; reçoit le *Ri de la Belle Maison* (r. dr.); active le moulin de Godron par une chute de 3 m. 13; devient mitoyen avec Monstreux; reçoit le *Ridu Grand Marquais* (r. dr.) ; et abandonne enfin le territoire de Nivelles. Le cours de la Thines décrit quelques grandes courbes, mais sa direction générale est de l'O.-N.-O. à l'E.-S.-E. ; sa longueur développée est de 4,600 mètres, y compris 400 mètres mitoyens avec Monstreux.

Le *Ri des Corbeaux* ne traverse pas le territoire de Nivelles; sur toute sa longueur il est mitoyen avec Monstreux, où il pénètre après un parcours de 800 m. dans la direction du S. au N.

Le *Ri Saint-Pierre* ou *Ri de la Rosière* est formé, près de la chapelle de *Saint-Pierre à broquettes,* par la réunion de plusieurs sources abondantes qui émergent au bord du chemin de Tubise, et dont l'une porte le nom de *Stepp/ifontaine,* dans un acte de l'an 1290; jadis l'une de ces sources jaillissait plusau N., dans l'ancien bois du Spinoit. Le Ri Saint-Pierre, dès son origine, alimente l'étang de la papeterie Demulder, où il activait jadis une roue hydraulique par une chute de 8 m. 26; il coule un instant dans un aqueduc pour reparaître bientôt au jour et recevoir le tribut de plusieurs sources; passe près du Petit Houlers; longe le bois du Sépulcre, où on le trouve parfois désigné sous le nom de *Ruisseau de Jeduize;* reçoit le *Ri de Grambais* (r. dr.); traverse le pré de la Rosière; se grossit dessourcesde rArdeuelle(r.g.) et de la FontaineBergeot (r. dr.) ; passe près du moulin Clipotiau , qui tombe en ruines aujourd*hui, mais qu'activait jadis une chute de 8 m. 28; et pénètre sur le territoire de Monstreux, après un parcours de 2,750 mètres dans la direction, d'abord du N.-E. au S.-O., puis du N.au S.

Le *Ri de Grambais* a sa source dans les étangs du château de Grambais ; passe au bas de la ferme de la Rose ; reçoit (r. g.) le *Ri de Marcoufosse* et le *Ri de la Tournette;* et se réunit au Ri Saint-Pierre (r. dr.) vers la campagne Saint-Joseph, après un parcours de 1,550 m. dans la direction, d'abord de l'O. à l'E., puis du N. au S.

Le *Ri de la Tournette* prend sa source au N.-E. du château dont il porte le nom et dont il arrose les vastes pelouses; passe près de la vieille ferme d'Houlers et del'ancienprieuréd'Orival ; reçoit *\eRid'Orwal(r.(lr.};* et se réunit au Ri deGrambais (r. gJ, vis-à-vis du bois du Sépulcre, après un parcours de 1,700 m. dans la direction générale de N.-N.-E. au S.-S.-O.

Le *Ri d'Orival* prend sa source près de la ferme qui lui donne son nom ; reçoit le tribut des eaux delà Baille (r. dr.); et se réunit au Ri de la Tournette (r. dr.), après un parcours de 400 m. dans la direction du N.-N.-O. **au S.-S.-E.**

Le *Ri de Marcoufosse* prend sa source à l'E. de l'ancien bois de Marcoufosse, près des sapinières qui ont remplacé le bois du Chapitre : il se réunit au Ri de Grambais (r. g.), près du confluent du Ri de la Tournette, après un parcours de 1,100 m. dans la direction générale du N.-O. au S.-E.

Le *Ri du, Grand Marquais* prend sa source à la fontaine du Sépulcre ; passe près de la ferme du Grand Marquais, où il alimentait autrefois un étang; et se réunit à la Thines (r. dr.), en face de la maison de l'Enfant, qui est sur Monstreux, après un parcours de 1,150 m. dans la direction du N.-E. au S.-O.

Le *Ri de la Belle Maison* prend sa source au bord de la route de Hal, dans une prairie située au N. de Bernimont ; passe près de la Belle Maison ; et se réunit à la Thines (r. dr.), en aval du moulin des Prés, après un parcours de 750 m. dans la direction du N. au S.

Le *Ri Sarniette,* qui doit son nom à une prairie déjà citée en 1787, prend sa source dans la campagne du Happart; reçoit (r. dr.) les eaux de la Fontaine des Huttes et d'une autre source moins importante ; traverse la route de Mons près de la ferme de Willambroux ; alimente le nouveau bassin de natation ; disparaît un instant dans un aqueduc; puis se réunit à la Thines (r. g.) en face du moulin de Béreau, après un parcours de 2,100 m. dans la direction générale du S.-S.-O. au N.-N.-E.

Le *Ri de la Dodaine* est formé, près de la ferme de Grand'peine, par la réunion de plusieurs belles sources qui émergent l'une dans le Pré à lait, les autres dans les berges des chemins ; ces poureesviennent d'ètredétournées presque totalement pour le service de la nouvelle distribution d'eau de Nivelles. Le Ri de la Dodaine aura désormais pour source principale la fontaine à Boutry (rieu qui se coulle de la Fontaine de Boutty à la Dodaine, 1550), qui émerge près de la ferme de Stoisy, et qui jadis alimentait des étangs dont on dislingue encore les digues; il reçoit (r. dr.) les eaux du vivier Lagasse ; franchit le Ri de la Coqueille au moyen d'un pont-aqueduc : tombe en cascade dans la pièce d'eau qui orne la promenade de la Dodaine, reçoit (r. dr.) le *Ride la Coqueille;* traverse le boulevard pour entrer en ville (au trau [ou trou] de la Dodaine, empres le moulyn de Wichet, 1527-1528), où il est connu sous le nom de *Mer son (Merchon,* 1550 ; les *Mersons,* 1615 ; les *Miersons,* 1628 ; *Merçon,* 1783; c'est probablement le cours d'eau que l'on désigne, en 1525-1526, comme « le Fauls rieu del Dodaine , dedans la ville ») ; active le moulin du Wichet par une chute de 8 m. 64 ; parcourt sou terra inernent la rue des Brasseurs et le marché au Bétail ; se divise en deux bras qui se rejoignent près du Mont de piété ; sépare le boulevard des Archers du boulevard des Arbalétriers ; et se réunit à la Thines (r. g.), après avoir reçu le tribut de tous les égoûts de la ville. Le Merson a, en moyenne, une largeur de 1 1/2 mètre et une pente de 8 millimètres par mètre. Son parcours total est de 2,250 mètres dans la direction générale du S. au N. Des pluies torrentielles firent quelquefoisdéborderleMerçon,notammentle20 juin 1622 ; le quartier des Brassines fut alors inondé; «sur le marché aux bétesce n'était que ciel eteau»,et les eaux, couvrant la voie publique, passaient par devant la halle au b!é. Le chapitreet la ville se partageaient l'entretien du ruisseau. En novembre I549, la ville fit réparer les quatre ponts qui se trouvaient entre l'église Sainte-Gertrude et le Wichet; l'année suivante, elle fit curer une partie du cours d'eau. Une ordonnance émanée du bailli et des trois membres de la ville mit ce curage à la charge des riverains (8 mai 1615) ; mais, soit que l'exécution de cette mesure ait rencontré des difficultés, soit qu'elle n'ait produit qu'un faible résultat, la commune changea de système. Le 27 juillet 1628^ elle alloua 80 florins pour nettoyer le ruisseau , « jus qu'aux vieux pilots », c'est-à-dire jusqu'à vif fond depuis le Petit-Saint-Jacques jusqu'à la rivière hors'

la porte Sainte-Anne. De son côté, le chapitre, du consentement de l'abbesse et du magistrat, résolut, le 17 juin 1783, de voûter le Merson, depuis le pont situé dans la rue de Bruxelles jusqu'à la maison de madame la prévôté.

Le *Ri de la Coqueille* est un petit filet d'eau qui prend sa source près de la maison de même nom ; longe la ferme du Sablon ; passe sous le Ri de la Dodaine; et se réunit à ce ruisseau (r. dr.), en amont du moulin du Wichet, après un parcours de 1,150 m. dans la direction générale du S.-O. au N.-E.

Le *Ri Michaux* prend sa source à la fontaineMichaux et coule souterrainement jusqu'à l'étang du moulin Clarisse, qu'il active par une chute de 7 m. 84 ; après avoir reçu les eaux de quelques petites sources, il fait mouvoir le moulin d'En haut, par une chute de 5 m. 30, et le moulin d'En bas, par une chute de 4 m. 96 ; passe près de l'établissement des bains publics; acti vêle moulin du Charnier par une chute de 5 m. 13; reçoit le *Ride Rognon* (r. g.); suit souterrainement le boulevard de l'Esplanade; et se réunit à la Thines (r. g.), près de la route de Namur, après un parcours dé 1,700 m. dans la direction de 10.-S.-O. à l'E.-N.-E.

Le *Ri de Rognon* prend sa source près de la ferme dontilpor.te le nom ; il seréunitauRi Michaux (r. dr.), au moulin du Charnier, après un parcours de 550 m. dans la direction du S. au N. Ses eaux étant détournées pour le service de l'hôpital général, ce ruisseau est presque tari.

Le *Ri Brayaux,* qui est désigné dans des documents du siècle dernier sous le nom de *Ri Bliart,* prend sa source au N. de l'ancienne ferme de Sotriamont, près du sentier de Saint-Hubert; traverse la chaussée de Bruxelles; et se réunit à la Thines (r. g.), au moulin Maxile, après un parcours de 500 m. dans la direction, d'abord de l'O. à l'E., puis du N. au S.

Le *Ri JJerman* prend sa source dans le parc magnifique qui entoure le château de la Potle; reçoit le trop plein de trois pièces d'eau qui alimentent des sources abondantes et limpides; baigne la propriété du Fonteneau et reçoit le *Ri du Petit Baulers* (r. dr.) ; passe près d'un ancien tordoir à l'huile qu'activait une chute de 4 m. 56 ; traverse la chaussée de Bruxelles; et se réunit à la Thines (r. dr.), après un parcours de 1,200 m. dans la direction du N.-N.-O. au S.-S.-E.

Le *Ri du Petit Baulers* est formé par la jonction de plusieurs sources émergeant dans les prairies marécageuses qui s'étendent entre le Petit Baulers et le Petit Paradis; il se réunit au Ri Herman (r. dr.) près du Fonteneau, dont il alimente les cascades, après un parcours de 500 m. dans la direction générale de l'O.-N.-O. à l'E.-S.-E.

Le *Ride la Guenette,* ou *Ri de la Belle Fontaine,* prend sa source dans le verger de la Basse Guenette ; passe sur le territoire de Petit-Rœulx ; devient mitoyen entre cette commune et celle de Nivelles ; et finit par couler uniquement sur Petit-Rœulx. Son parcours, dirigé de l'E. à l'O., est de 700 m., y compris 500 m. mitoyens.

FONTAINES, DISTBIBUTIOXS D'EAU.

La banlieue de Nivelles compte une infinité de fontaines, qu'il serait fastidieux d'énumérer; parmi les plus remarquables, nous nous bornerons à citer : la *fontaine des Huttes* et la *fontaine Saint-Antoine,* au faubourg de Mons ; la *fontaine Dieu-le-père* (par corruption , sans doute, pour *Tieulber,* dont le nom se retrouve sur une pierre tumulaire de l'église de Sainte-Gertrude), et la *fontaine de la Rochelle,* au faubourg de Soignics ; la *fontaine Saint-Roch,* au faubourg Sainte-Anne; la *fontaine Pâquette* et la *fontaine Roblet,* au faubourg de Namur.

A l'intérieur de la ville, les fontaines publiques sont très-nombreuses.

Ce fut, paraît-il, dans la première moitié du x?i"siècle que l'attention des magistrats de Nivelles se dirigea de ce côté. La ville supporta les frais des travaux, mais le chapitre et le corps des chapelains y intervinrent, ceux-ci, pour 12 livres, comme ils le décidèrent le 18 juillet 1525. Vers cette époque on publia deux slatuts défendant d'endommager les fontaines. Le premier commine contre ceux qui causeraient quelques dégâts aux fontaines du Grand Marché une amende de 30 sous d'Artois ou, faute du payement de cette somme, un bannissement de trois mois. Le second parle des trois fontaines placées, l'une au grand marché, la deuxième derrière la maison de ville, et la troisième devant le *Spier(o\l* épier) ou maison du doyen (ailleurs, *Fontaine derrière Saint-Pol,* 1611), et interdit de les escalader, d'y attacher des « sayaux, chauerons, vaisseaux, etc. »

Ce que l'on appelle dans ces règlements la *Fontaine au Grand Marché,* ou la *Grande fontaine sur le marche,* date encore, en partie, de cette époque. Elle se trouve sur la Grand'place. au bas de la rue de Mons, à proximité d'un peuplier d'Italie qui a élé planté en 1830 comme arbre de la liberté; le bassin, déforme hexagone, reçoit les eaux jaillissant d'une colonne centrale. La partie inférieure, élégamment décovée d'arcatures trilobées, contraste avec l'ignoble colonue dont on l'a surmontée dans ce siècle. Les *Antiquités de Nivelles* rapportent qu'elle fut placée eiv1523, au lieu et place d'un perron qui s'élevait au même endroit, et que l'on y amena l'eau au nïoyen de tuyaux de plomb placés en terre, d'une localité dite Clarisse, à une demi-lieue de la ville. En 1525-1526, la commune dépensa pour la fontaine seule 773 livres 7 sous 5 deniers, soit un peu moins du septième de sou budget total, qui s'éleva à 5,21)5 livres 7 sous 4 deniers; en 1532-1533, elle paya encore 9 livres 6 sous à Robert le chauderlier ou le chaudronnier, pour des gargouilles mises à la Grande Fontaine. Par résolution en date du 23 août 1618 , les rentiers, les jurés et « la plus saine partie » des membres du conseil de ville décidèrent d'en orner le perron de la statue d'un des ducs de Brabant, et chargèrent un « tailleur d'images » de Mons de l'exécuter, pour la somme de 96 livres. La statue représentait l'archiduc Albert, comme le dit une résolution des receveurs et jurés, en date du 30 juillet 1630, et ordonnant à Barthélemi Bernard de la réparer. Plus tard cette représentation d'un de nos princes fut remplacée par une statue de Saint-Michel.

A l'autre extrémité de la Grand'place s'élève une seconde fontaine, figurant un obélisque en pierre bleue, d'où l'eau jaillit par quatre mascarons ; c'est l'ancienne *Fontaine devant la Maison de ville* ou *Fontaine à l'aigle.* En 1529, Thomas, « le plombier de Bruxelles », reçut de la commune 14 Iivres4sous0 deniers, pour les nouVelles buses de plomb qu'il avait livrées et transportées à Nivelles et qui servirent à amener de l'eau à cette fontaine. Alors aussi on paya 37 livres 19 sous 6 deniers pour l'aigle qui la surmontait et qui, selon le *Compte de la ville* pour cette année , ne fut posé qu'en 1535. Cette fontaine allait en se détériorant lorsque les jurés, par résolution du 13 mars 1686, en ordonnèrent la translation « dans le pavé du lieu où ci-devant at été mise la maison de ville », là où on la voit encore sous une forme nouvelle.

Une fontaine de pierre bleue, façonnée en prisme carré, d'où jaillissent deux filets d'eau, a été construite, il y a quelques années, dans la rue de Charleroi, sur l'emplacement de l'ancien abreuvoir de la Baume. Là a existé la *Fontaine Del Saux* ou *de Saint-Maurice,* à laquelle on travailla en 1526 et en 1532-1533; le 13 septembre 1595, on constata le rétablissement des sources qui l'alimentaient et qui se perdaient dans les prés de la Ferme de Rognon, et, le 8 août 1606, les receveurs et jurés firent encore fouiller ces sources.

On peut citer ensuite la fontaine Saint-Jacques, rue de Mous, vers l'emplacement de l'ancienne église

de ce nem; le saint est représenté sur la fontaine, en costume de pèlerin. Aucune particularité ne distingue les fontaines qui existent dans la cour de l'hôtel-de-ville, rue de Soignies *(Fontaine Sainte-Gertrude)*, vis-à-vis du Vauxhall, rue de Bruxelles, rue de Namur etc. On mentionne anciennement la *Fontaine de Gilliart Hebbe*, qui est remplacée par une pompe dans l'impasse de même nom, et la *Fontaine al Ronge* ou *al Bonche*, dont la source, perdue depuis plus de cent ans, fut retrouvée par les soins des jurés en 4706. Presque toutes ces fontaines et un grand nombre de maisons particulières sont alimentées par des sources, aussi abondantes que limpides, qui émergent entre la chaussée de Namur et le moulin Clarisse (c'est ce que les documents appellent la *Fontaine à Clarisse)* et que des conduits souterrains amènent en ville. Ces sources débitent S,500 hectolitres par 24 heures ; l'aqueduc qui les reçoit a un regard dans la prairie située au N.-O. du moulin Clarisse, et un autre, plus bas, entre la ferme Saint-Jean et Roblet. Malheureusement, ces eaux ne sourdentpasà une altitude assez grande pour desservir les quartiers élevés de Nivelles. On a remédié, en partie,}) cet inconvénient, au moyen dessources de Rognon qui ont été dirigées vers la rue de Charleroi ; mais elles suffisent à peineàla consommation de l'hôpital général, de l'école normale et de la fontaine de la Baume. Pour compléter le service de la distribution d'eau, l'administration communale vient de faire construire au faubourg de Charleroi, c'est-à-dire au point le plus élevé de l'agglomération urbaine, un vaste réservoir, dans lequel un aqueduc long de 1,550 mètres amène les sources de Graud'peine, soit 4,500 hectolitres par 24 heures. Les travaux, autorisés par un arrêté royal du 3-1 mai 4860, ont été exécutés sous la direction des ingénieurs Carez et Trouet; ils viennent d'être inaugurés, sous l'administration de M. le bourgmestre Paradis. Le trop plein du réservoir du faubourg de Charleroi sera dirigé vers la Dodaine pour alimenter la cascade et nettoyer le Merson par des chasses hebdomadaires. La plupart des jardins situés en ville ou à proximité sont ornés de petits jets d'eau alimentés par les fontaines publiques.

Nous mentionnerons, en terminant, un aqueduc établi le long du chemin de fer deManage, pour amener à la station les sources de la Maillebotte.

ÉTAXCS.

Il existe à Nivelles plusieurs étangs, dont le plus important est le bassin rectangulaire qui orne la promenade de la Dodaine; viennent ensuite les pièces d'eau des châteaux de la Potte, du Fonteneau et de Grambais. Le vivier de Willambroux, l'étang de la papeterie du Spinoit et les retenues des moulins établis sur le Ri Michaux méritent à peine d'être cités.

Habitants.

Les anciens auteurs sont remplis d'exagérations au sujet de la population de Nivelles au moyen-âge, et Gramaye va jusqu'à porter à 2,000 le nombre des maisons des faubourgs qui disparurent pendant les guerres duXVKsiècle.Cependanton pourrait admettrequ'avant cette époque de désastres, la ville n'avait guère moins de 45 à 20,000 âmes, car un document officiel évalue à 6,000 le nombre des personnes qui y moururent de la peste en 4578, à une époque où Nivelles avait déjà été dépeuplée par les guerres et les persécutions. Dans les temps postérieurs, la décadence est effrayante. Suivant un feuilleton inséré dans le *Journal de Nivelles*, la ville aurait eu 8,943 habitants en 4640 ; mais, au lieu de ce renseignement, nous en avons recueilli un autre d'après lequel Nivelles n'aurait compté, en 4641, que 2,800 à 2,000 communiants (ou personnes ayant fait leur première communion; soit, au total, environ 3,500 habitants de tout âge) savoir :

Dans la paroisse Notre-Dame	. . . .	700 communiants;
— Saint-André	. . . .	350, plus six ou sept familles, hors la ville ;
— Saint-Jcan-1'Evangéliste	. .	700;
— Saint-Jean-Bapliste	. . .	300, plus six familles au dehors ;
— Saint-Jacques	. . . .	350;
Dans l'annexe du Saint-Sépulcre	. . . .	400 et plus.

Une visite ecclésiastique opérée les 4 5 et 16 mai 4 718 accusa à Nivelles un nombre tolal de 3.620 communiants. En 4755, la population ne s'était guère accrue, car il n'y avait que 4,359 habitants, répartis comme suit :

Paroisse Notre-Dame,	1,127,	dont	712	en ville et	ilo	au dehors ;
». Saint-André,	»	»	S39	»		»
» Saint-Jean-1'Evangéliste,	1,272,	»	1,080	»	192	»
» St-Jean-Baptistc,	»	»	56 i	»	»	»
» Saint-Jaeques.	502,	»	ili	»	178	»
Annexe du Saint-Sépulcre,	»	»		»	365	»

En 4784, une augmentation considérable se manifeste : la population est de 6,370 âmes, distribuées comme suit :

Parqisse Notre-Dame,	2,014,	dont	1,372	en ville et	Ci2	hors ville ;
i Saint-Jean-l'Evangélistc,	1,101,	»	821	»	280	»
Paroisse Saint-Jacques,	2,i31,	dont	1,031	en ville et	800	hors ville ;
Annexe du Sainl-Sépulcrc,	»	»	622	»		

Dans ce nombre (qu'un autre document élève à 6,400), se trouvaient 73 prêtres séculiers (ou 70), *86* (ou 82) religieux, 22 (ou 42) religieuses, 4,966 (ou 1,960) hommes, 2,855 (ou 2,890) femmes, 648 (ou 643) garçons, 720 (ou 713) jeunes filles. Les différences que présentent ces deux renseignements proviennent de ce que l'un de ceux-ci émane de l'autorité civile, et l'autre de l'autorité religieuse ; les ressorts respectifs des deuxautorilés n'étant pas identiques.

Enfin on comptait : en 4786, 6,380 habitants; en l'an **XIII,** 6,508 habitants; au 3i déc. 4831, 7,646 habitants.

Au 31 décembre 1856, on a recensé une population de droit de 8,269 habitants (3,838 masc., 4,434 fém.), formant 1,806 familles ou ménages. La population de fait constatée par Je recensement général de 4856 s'élevait à 8,390 habitants; en ajoutant à ce nombre 431 habitants de Nivelles, absents le jour du recensement, et en soustrayant 252 personnes qui se trouvaient temporairement à Nivelles le même jour, on obtient la population de droit, soit 8,269.

Tout le territoire de Nivelles appartient à la région wallonne de la Belgique.

Les registres de l'état-civil commencent :

Pour la paroisse Notre-Dame : baptêmes, 4 601 ; mariages, 4612; décès, 4746;

Pour la paroisse Saint-André, baptêmes, 4593; mariages, 4 611 ; décès, 1601 ;

Pour la paroisse Saint-Jean-Baptiste, baptêmes, 4630; mariages, 4623; décès, 4608;

Pour la paroisse Saint-Jean-l'Evangéliste ou Saint-Nicolas, naissances et mariages, 4580; décès, 4633;

Pour la paroisse Saint-Jacques, baptêmes, 4644; mariages et décès, 4642 ;

Annexe du Saint-Sépulcre, baptêmes, 4671 ; mariages, 4675; décès, 4670.

Les registres de Saint-André et de Saint-Jacques prirent fin lors de la suppression de ces paroisses; ceux-là, en 4766; ceux-ci, en 4757. 11 existe en outre, aux archives communales, des obituaires, ou registres aux annotations des décès, du Chapitre de Nivelles, des Récollets , des Conceptionistes et du Béguinage, commençant respectivement en 4683, 1513, 4507 et 4722.

Agriculture.

Le territoire de Nivelles , où il n'existe plus que quelques bosquets, dont les moins insignifiants sont le *Bois du Sépulcre,* de 23 hectares, et une sapinière de 4 hect., à proximité de l'ancien bois dit du Chapitre, offrait autrefois des plantations considérables, formant deux groupes principaux : au midi, vers la limite de Petit-Rœulx, près Nivelles et Buzet, le *Bois de Nivelles,* à proximité duquel se trouvait le *Bois de Regnart* ou *de Neufrue;* au nord, vers la limiled'Ophain et d'Ittre : le *Petit Bois de Nivelles,* le *Bois du Spinoit,* le *Bois d'Orival,* le *Bois de Grambais,* le *Bois de la Kokierne.*

Le Bois de Nivelles, qui, dans le principe, se prolongeait vers l'est sous les noms de Bois du Hazoit (sur Loupoigne), de Bois de Bossut et de Hez (sur Baisy), et vers le nord-est par les bois immenses qui couvraient les territoires de Thines et de Vieux-Genappe, ne laissant guère à la culture de ce côté que les rives de laDyle, comprenait encore sur Nivelles, dans ces derniers temps, 380 bonniers. D'après un rapport daté de 1761, le sol y était très-bon partout et le fond uni comme un tapis. Le mode d'administration auquel on avait soumis ce bois et quelques autres, appartenant par moitiéauducde Brabantet au chapitrede Nivelles, se rattachait à l'organisation judiciaire et administrative, et sera exposé plus loin avec tous les détails nécessaires. Ici, nous nous bornerons à dire que le gros gibier peupla longtemps le bois de Nivelles ; on y tua encore un cerf en 1767 et un autre en 1768. Le 25 septembre 1776, le chapitre, voulant témoigner de sa déférence pour le prince Charles, qui gouvernait alors la Belgique au nom de l'Autriche, porta une défense absolue et générale, de courir le gros gibier dans les bois qui lui appartenaient, aussi longtemps que le prince habiterait le pays. Les causes qui amenèrent ailleurs le dépeuplement de nos bois , exercèrent également leur influence sur le bois de Nivelles, qui a été complètement défriché, il y a quelques années, par ordre de Wellington, à qui le roi Guillaume en avait abandonné la propriété, après la bataille de Waterloo.

Le Bois de Regnart, dont l'étendue était de 17 bonniers, constituait un fief du duché de Brabant. Jean., fils de Jean Vander Zennen, de Bruxelles, le vendit à un pécheur de Nivelles, Henri Hebbe (relief en date de l'année 1379-1380), dont le petit-fils, Pierrart ou Pierre, en fit abandon à Adrien de Busseit ou Busset, en 1423. L'année suivante, Jean de Neuve-Rue l'acquit de ce dernier et depuis lors il fit partie de la seigneurie de Neuve-Rue, dont on lui donnait quelquefois le nom.

Le Bois du Sépulcre, d'une étendue de 27 1/2 bonniers. appartenait à l'hôpital de ce nom, ainsi que le Bois du Spinoit, qui n'avait que 4 bonniers; celui d'Orival faisait partie de la dotation du couvent de ce nom. Quant au Bois de Grambais, il se divisait en deux parties, de 12 bonniers chacune, qui constituaient, la première une propriété de l'hôpital Saint-Nicolas, la seconde une dépendance du château de Grambais, dépendance que l'on tenaiten "fief du duchéde Brabant.

Les belles campagnes qui avoisinentNivellesau midi et au nord paraissent avoir été exploitées de temps immémorial. On y cultive la pomme de terre depuis plus d'un siècle; le produit de cette culture devint bientôt assez considérable pour que le chapitre de Nivelles prescrivît d'en demander la dîme (31 juillet 1756), résolution qu'il prit aussi pour Baulers, le 19 octobre 1767, et pour Clabecq, le 9 novembre suivant. Qu'était-ce que le *blé d'Autriche,* que le même corps se décida à accepter pour payement des redevances appelées *pastes* (20 décembre 1692)?

D'après les recensements généraux, les exploitations agricoles de Nivelles se classaient de la manière suivante par rapport à leur étendue :

	1846	1856
De 23 ares et au-dessous	„.„	416
— 26 » à 50 ares	rflb	n
— 51 » à 1 hectare	27	33
— 1 hectare à 2 hectares	38	34
— 2 » à 3 »	27	22
— 3 » à 4 »	23	19
— 4 » à 5 »	21	19
— 5 » à 10 »	44	38
— 10 » a 20 »	22	23
— 20 » à 30 »	8	7
— 30 » à 40 »	3	2
— 40 » à 30 »	1	3
— 50 » et au-dessus	16	12
TOTAL	~546	649"

Les exploitations de plus de 50 hectares sont : *Willambroux* (154 hect.), tenue par M. Degrez (L.), appartenant aux hospices de Nivelles; la *Tournetle* (111 hect.), tenue par M. Philipperon (E.), appartenant au sénateur Van Schoor; *Rognon* (104 hect.), tenue par M. Badart (J.-B.), appartenant, aux hospices; *Grand'peine* (102 hect.), tenue par M. Bauthier (L.), appartenant à M. d'Overschie ; *Saint-Antoine* (101 hect.), tenue par MM. Mercier frères, propriétaires; la *Saule* (100 hect.), tenue par M. Lambert (X.), appartenant aux hospices, ainsi que la suivante : *{'Hôtellerie* (98 hect.), tenue par M. Lisart (J.-B.); *Spilmont* (88 hect.), tenue par M. Taminiaux (F.), appartenant à M^e^ Wirix; *Grambais* (59 hect.), tenue par M. Lequy (A.), appartenant à M^e^ D'Herpigny, née Seutin ; *Orival* (58 hect.), tenue par M. Gailly (G.), appartenant au général Jaqueminot; *Montifaut* (52 hect.), tenue par M. Descotte (A.), propriétaire; *Sainte-Anne* (50 hect.), tenue par M. Demulder (J.-B.), propriétaire.

Le chiffre des animaux domestiques constaté à Nivelles par les recensements généraux s'élevait à

	1846	1856
Race chevaline	557	541
— asine et mutine	1	?
— bovine	1,153	1,101
— ovine	392	369
— porcine	480	473
— caprine	.u	?

Les terres exploitées par les cultivateurs de la commune se réparlissaient ainsi :

	1846	1856
Froment	425h.3(i	483U.S3
Méteil	5 (J2	6 83
Seigle	320 41	288 53
Orge et escourgeon	13» «3	](J3 10
Avoine	280 31	296 64
Pois, vesccs et mélanges	41 \fl	9 y;
Fèves et féveroles	117 73	109 14
Pommes de terre	63 82	91 71
Navets ctc	9 45 \	
Carottes et panais	2 14 I	27 33
Betteraves fourragères	4 68)	
Trèfles, luzerne etc	233 58	231 63
Prairies	il 7 02 j	
Vergers	30 *M* *i*	4Ti 89
Betteraves à sucre	» »	28 03
Houblon	96 \	
Tabac	8	10 79
Chanvre	4 06)	
Lin	11 80	27 18
Colza etc	» »	4 60
Cultures diverses	10 83	» »
Jachères	115 78	34 03
Terrains légumiers	86 30	79 26
Parcs, bois, pépinières etc	405 66	41 88
Saris, bruyères etc	4 11	21
TOTAL	2,831 89	2,431 84

Ce chiffre total se subdivisait en biens exploités :

	1846	1856
A titre de propriété ou d'usufruit.	807h.10	496h.04
A titre de location	2,024 74	1,938 80

En moyenne l'hectare de terre était estimé :

	1830	1835	1840	1846	1850	1856
Valeur vénale .	2,500	3,000	4,500	4,300	3,000	5,500
Valeur locative.	70	80	90	100	100	120

Industrie et commerce.

Les plus anciennes usines sont les nombreux moulins à farine établis sur les divers cours d'eau qui sillonnent le territoire de Nivelles. Ils présentent cette particularité digne de remarque que presque tous ont un nombre de meules supérieur à celui que pourrait mouvoir la force actuelle des chutes d'eau ; dans trois d'entre eux, on a même dû adjoindre la vapeur aux roues hydrauliques. On ne peut s'expliquer ce fait important qu'en admettant que le défrichement des vastes forêts qui entouraient la ville de Nivelles a amené une diminution sensible dans le produit des sources.

Sur la Thines, on rencontre successivement 6 moulins :

Le *Moulin Maxile* (exploité par la veuve Dulier) a I roue activant 3 paires de meules. En 4636, on l'appelait *Moulin du pont de pierres;* il appartenait à la dame de Saintes et aux héritiers Tasse, et payait à la vénerie de Boitsfort une redevance de 5 quartauts d'avoine.

Le *Moulin de Stiroux* (A. Lemye) a une roue hydraulique, une machine à vapeur dé la force de 14 chevaux et 3 paires de meules. Cette usine, que Ion tenait en fief de l'abbesse de Nivelles, existait dès l'année 1432 sous le nom de *Moulin du Grantpon.* On l'appelle aussi *Moulin de Tirel [de Thirot,* 1550; *Moulin Thiron,* près de la brasserie Belliane, 4369; ou *Tiroux,* 1787) dans un relevé des moulins de l'an 4 636, qui mentionne en outre un *Moulin Thirion;* ce dernier payait à la vénerie ducale le même cens que le Moulin du Pont de pierre, et, en outre, 40 muidsdeblé,paran, à M. Vander Beken. Il appartenait, en 4636, à Jean Stordeur, tandis que le Moulin Tirel était alors la propriété de Jean Gobart.

Il a existé en ville, sur la Thines et près de la Ruelle de l'Etuve, un moulin du même nom, qui appartenait au chapitre (dès l'année 877, ce corps était propriétaire d'un moulin à Niv.lles). En 4 636, il était entièrement en ruines. Dès le 9 août 4 611, le chapitre avait résolu de vendre les œuvres vives du *Moulin des Etuves.*

Le *Moulin des Archers* (V. Paul) a une roue et 3 paires de meules. Après avoir servi à moudre des écorces, le *Moulin des Poullées,* tenant aux Archers, c'est-à-dire adjacent au local du serment de ce nom, était devenu, en 1636, un moulina grain à deux tournants. A cette époque, l'hospice de la Charité l'avait déjà vendu ; cette usine payait au chapitre 4 muids de blé par an.

Le *Moulin des Fossés* (J.-B. Decorte) a une roue et 3 paires de meules. En 1573, on le connaissait déjà sous la dénomination de *Moulin des Tanneurs,* d'après la corporation à laquelle il appartenait encore au siècle dernier, et qui l'avait transformé de moulin à blé en moulin à écorces. En 1636, il payait à des particuliers 48 florins d'or et 2 muids de ble. Sous le nom de *Moulin brûlé,* il était alors devenu de nouveau un moulin à grain à deux tournants.

Le *Moulin de Béreau* (J. Sibille) a une roueet4 paires de meules. Cité dès 4279 sous le nom de *Moulin de Bérart,* il parait identique au *Moulin de Falize,* cité en 1312, et relevait pour une moitié du duché de Brabant et pour l'autre moitié de la seigneurie de Rognon, devenue depuis propriété domaniale. Le 3 septembre 4573, Jean des Fos, de Nivelles, obtint de la chambre des comptes l'autorisation de hausser les ventelles (ou vannes) de cette usine, afin de remédier aux dégâts que les eaux y causaient, par suite des travaux que les tanneurs avaient exécuté à leur moulin en le transformant de moulin à blé en moulin aux écorces; pour cette concession, il s'assujettit à payer un cens annuel de 40 sous.

Le *Moulin des Prés* (A. Tumerelle) a une roue et 3 paires de meules. Cette usine n'est pas moins ancienne que la précédente et n'avait également, en 1636, qu'un seul tournant. Le propriétaire payait au domaine un cens annuel de 4 livres d'Artois pour le droit d'en hausser les vannes, droit qui avait été accordé à la veuve de Martin le Tordoir, le 48 décembre 1586, après que cette usine eut été ruinée pendant les guerres, puis réédifiée par ce Martin.

Sur le Ri Michaux, on trouve 4 moulins :

Le *Moulin de Clarisse* (C. Bornai) a une roue et 3 paires de meules, dont l'une sert à moud rede la chicorée. L'abbayed'Aywières, qui avaitacquisde Rodolphe Baars etdesoin frère un tiers et la gardedecette usine,appelée alors Je *Moulin de Rognon,* en fit abandon, en 4224, à Helewide, fille de Robert, échevin de Nivelles, pour aussi longtemps qu'elle ne serait ni mariée, ni cloîtrée, et à charge d'entretenir le moulin, d'y exercer une surveillance, de faire ferrer les ânes qu'on y employait au transport des grains, etc. Si Helewide venait à mourir ou à se marier, l'abbaye s'engageait à payer 60 livres à maître Guy, à maître Jean, son frère, et à maître Libert ; si elle entrait dans un cloître, la même somme devait être remise à la communauté dans laquelle elle entrerait. En 4 787, l'abbaye louait le moulin, avec 50 bonniers de terres, moyennant 542 florins par an.

Le *Moulin d'en haut* (L. Bonde) a une roue hydraulique, une machine à vapeur de la force de 5 chevaux et 3 paires de meules.

Le *Moulin d'en bas* (L. Gilain) a une roue hydraulique, une machine à vapeur de la force de 8 chevaux et 3 paires de meules Sa proximité de la ferme de Couparty nous a fait supposer que c'est l'ancien *Moulin del Fosse,* dit *de Couparty,* dont le meunier fut condamné par les échevins du fief de Rognon, parce qu'il retenait les eaux au préjudice de quelques-uns de ses confrères (12 juin 1501). En 1636, l'usine appartenait au grand-bailli du Brabant wallon, et plus anciennement elle servait à la fois de moulin à blé et de tordoir d'huile.

Le Moulin du Charnier (D. Sibille) a une roue et 3 paires de meules. En 1217, Walter *de Ravia* ou Rêves, du consentement du duc Henri I[er], son suzerain, donna à l'hôpital du Saint-Sépulcre ce moulin, avec l'étang contigu et l'étal *(stallum)* ou demeure du meunier Henri, récemment décédé, et de sa femme Helewide. En 1224, le duc détermina les obligations réciproques de l'hôpital et du meunier héréditaire *(molendinarium heredem molendini de Charnier),* d'après la décision arbitrale d'Arnoul Kache, de Godin de la Falize et de Gombert *de Valle.* C'était à l'hôpital à faire conduire au moulin le bois nécessaire à l'entretien des bâtiments, à faire construire ceux-ci et à amènera l'usine un filet d'eau ayant une chute de sept pieds; le meunier, de son côté, était tenu de faire abattre dans la forêt le bois de charpente et de faire placer les planchers. En août 1377, l'hôpital acheta les droits de Henri dou Hasoitsur le moulin , qui était tenu en fief de la seigneurie de Rognon; mais les mambours ou administrateurs de cette « Maison-Dieu », du consentement de l'abbesse

de Nivelles et des frères et sœurs de l'hôpital, en firent abandon, pour cent ans et un jour, à Melchior Le Vos ou De Vos, receveur du domaine à Nivelles, à charge d'une redevance annuelle de 12 muids de blé, dont 3 au profit de la commanderie de Vaillampont, qui était tenue à laisser prendre dans ses forêts le bois de charpente nécessaire pour l'entretien du moulin (9 décembre 1497). Le 21 avril 1512, les héritiers de De Vos et d'Etienne Stassart cédèrent le moulin au domaine pour la somme de 500 livres, et le domaine, à son tour, l'arrenta, le 9 février 1588, à Martin Lebrun, à la condition de payer 3 muids de blé par an. Lebrun fut autorisé, le 1er juin 1612, à en hausser les ventailles jusqu'à 5 pieds « au-dessus des chevilles », et se reconnut, à cette occasion, redevable d'une seconde redevance annuelle de 3 rasières de blé.

Sur le Ri de la Dodaine est établi le *Moulin du Wkhet* ou *de ta Ville* (G. Sibille), qui a une roue et 4 paires de meules. 11 fut probablement érigé à la suite des travaux et des acquisitions qu'entraîna la construction des remparts.

Le Ri Saint-Pierre activait jadis le *Moulin Clipotiau* ou *de Clippoteau,* lequel, en 1636, appartenait à la veuve Eustache Febvre et ne devait qu'une rente de 18 florins aux propriétaires antérieurs.

Comme établissements servant à la fabrication de denrées alimentaires, citons encore : une distillerie—vinaigrerie (du temps d'Oudiette, il existait 9 distilleries), employant une machine à vapeur de la force dç 3 chevaux ; 6 brasseries, exigeant 18 ouvriers (déjà, en l'année 877, le chapitre de Nivelles possédait dans cette ville 2 brasseries); une fabrique de chicorée, employant 5 ouvriers ; 2 raffineries de sel.

La préparation d'objets d'habillement, d'étoffes de toute nature, était autrefois très-importante : les mulquiniers de Nivelles, leurs batistes élégantes *(pepulœ Nivellenses,* comme on les nomme en l'an 1379 dans les *Comptes du fief de Brabant)* étaient célèbres et conservèrent leur réputation jusqu'à l'émeute de 1647, qui provoqua l'émigration de cette industrie florissante, de même que les troubles de religion avaient entraîné la disparition d'un grand nombre de tanneries. Au XVe siècle, Nivelles ne comptait pas moins de 110 maîtres mulquiniers, 40 maîtres lisseurs de drap, 11 maîtres foulons, 73 maîtres tondeurs de drap et teinturiers, 88 maîtres tanneurs et cordonniers. Deux cents ans plus tard, toute cette splendeur industrielle s'était éclipsée. En l'an 1686, on mentionne l'existence d'une « blancherie », ou buanderie, et, du temps d'Oudiette, on cite des fabriques de dentelle, une manufacture d'étoffes de laine, une fabrique de siamoises. Actuellement, il existe 6 tanneries, employant 16 ouvriers et auxquelles sont annexées 4 corroyeries et une hongroyerie; 6 fabriques de tissus de laine, molleton, couvertures de coton etc., employant ensemble une trentaine d'ouvriers; une filature de laine cardée (Gilain frères) mue par la vapeur, comptant 560 broches en activité et travaillant uniquement à la façon.

Les arts industriels se rapportant aux besoins ordinaires de la vie, d'un ordre secondaire, comptent : 2 pressoirs d'huile, mus par 2 machines à vapeur d'une force réunie de 18 chevaux et occupant 9 ouvriers; 2 savonneries; 2 fabriques de chandelles; 2 corderies; 2 ateliers à enfumer les sabots; 2 ateliers à battre le lin. Un moulin à l'huile, dont nous avons parlé à l'article BAULERS et qui porte les noms de *Moulin Deprelle* et *Tordoir du Fonteneau,* existe encore, mais inactif et presque ruiné, sur le Ri Herman ; cette petite usine doit être assez ancienne, à en juger par l'une do ses portes, qui est surmontée d'une ogive en accolade et ornée de deux écus si encroûtés de badigeon qu'il ne nous a pas été possible de les blasonner. Les deux autres, activés par une machine à vapeur, ont été établis, le premier, par arrêté ministériel en date du 23 novembre 1835, accordé à L. Samain; l'autre, par décision de la députation permanente du conseil provincial du 26 juin 1851, en faveur de A. Carlier.

Un atelier de facteur d'orgues et 2 papeteries doivent se classer à part. Ces deux dernières sont véritablement importantes. La papeterie de Godron est exploitée par M. Herman Siffer; les moteurs sont une roue hydraulique et 2 machines à vapeur de la force de 24 chevaux, qui donnent l'impulsion à 5 piles et à une mécanique continue; un gazomètre éclaire les ateliers. Le moulin à eau de Godron est du nombre de ceux qui datent au moins du **XIIIe** siècle. Sous le nom de *Moulin aux êcorces (Molendinum corticis)* ou de *Moulin de Lestorcke,* il constituait déjà, en 1312 et en 1354, une dépendance de la seigneurie de Neuve-Rue, et on le tenait en fief de l'abbesse et du prévôt de Nivelles. Le 2 avril 1514-1515, les jurés des rivières de Brabant et les échevins du fief de Rognon rendirent, au sujet des « ventelages du moulin d'Argenteau », une sentence en faveur de P. des Maretz, propriétaire du moulin de Godron, et au désavantage de l'hôpital Saint-Nicolas, propriétaire de l'usine d'Argenteau (sur Monstreux), sentence par laquelle ce dernier établissement était condamné à une amende d'un réal d'or pour chaque pouce dont la retenue d'eau de son moulin excédait sa jauge. La papeterie du Spinoit, exploitée par M. Demulder (L.), a pour moteurs 4 machines à vapeur de la force de 75 chevaux, qui activent 10 piles et 2 mécaniques continues; 2 piles, qui étaient commandées par un moulin à vent en briques, construit en vertu d'un arrêté de la députation permanente du 6 novembre 18?i 5, chôment aujourd'hui; avant l'établissement des machines à vapeur, l'usine avait pour moteur une roue hydraulique, placée sur le Ri Saint-Pierre à la suite d'un arrêté du 23 août 1838.

Un arrêté royal du 12 octobre 1822 autorisa M. Pennart à établir sur la ïhines, au faubourg de Bruxelles, vis-à-vis de son moulin à grains, une scierie de pierres, qui se compose de deux armures, mues par une roue hydraulique. Le propriétaire, M. Pennart, de Féluy, laisse tomber en ruines une seconde roue, qui commandait jadis 2 autres jeux. Le *Moulin du Bleu,* qui se compose de ces deux roues, s'appelait primitivement le *Moulin des Ranges* ou *des Changes,* il payait à la vénerie de Boitsfort une redevance annuelle de 5 quartauts d'avoine, relevait en fief de la seigneurie de Rognon et appartenait (déjà en 1354 et encore en 1636) aux sires de Neuve-Rue, d'où le nom de *Moidin de Neufrue* qu'on lui donnait quelquefois.

Cinq petites fonderies au creuset s'effacent devant le bel atelier de construction de M. Louis Gilain, où l'on fabrique toute espèce de machines fixes et de mécaniques ; le moteur est une machine à vapeur de la force de 10 chevaux, qui sert en même temps à la filature de laine dont nous avons parlé plus haut. Un arrêté ministériel du 9 avril 1828 a sanctionné l'érection de cet établissement remarquable.

Mais Nivelles n'a pris vraiment place dans le monde industriel que depuis la fondation des vastes ateliers de la Compagnie centrale pour la construction et l'entretien de matériel de chemins de fer. Cette société anonyme, au capital de 3,000,000 de francs, a été autorisée par arrêté royal du 23 août 1858, pour une durée de 50 années; elle a son siège à Bruxelles, mais ses ateliers ont été placés à Nivelles, et ils ont été mis en activité dès le commencement de 1860, sous l'habile direction de M. Aimé Durieux. Cet établissement considérable emploie 380 ouvriers; il s'étend sur presque tout l'espace compris entre le chemin de ferde Manage, le mont Saint-Roch , la Thines et la route de'Hal. On y remarque trois bâtiments principaux : l'un renferme îa fonderie (encore inactive); le deuxième est occupé par la forge, qui compte 28 foyers et un marteau ; le troisième réunit les 2 machines motrices, de la force de 40 chevaux, et les locaux destinés aux ajusteurs, aux menuisiers, aux monteurs, aux peintres, aux garnis-

seurs etc. On se fera une idée de l'importance des constructions, en sachant que ce dernier bâtiment compte 36 travées et qu'il borde le chemin de fer sur 200 mètres de longueur. Nous passons sous silence les hangars à remiser le bois, les fosses des scieurs de long etc., etc.

M. Durieux, qui est en même temps chef de l'exploitation du chemin de fer de Manage vers Wavre (jonction de l'Est), dirige en cette qualité les ateliers de réparation qui s'élèvent aux abords de la station de Nivelles; une quarantaine d'ouvriers y sont employés et une machine à vapeur de 8 chevaux y fonctionne.

Nous aurions encore d'autres détails à ajouter sur les industries qui ont fleuri à Nivelles, mais ils trouveront mieux leur place dans les pages que nous consacrerons aux anciens corps de métier, dont les membres constituaient la fraction la plus énergique et la plus remuante de la commune.

Suivant Gramaye, c'est en 4446 que Nivelles obtint du duc de Brabant le droit d'établir une halle et d'avoir une foire annuelle. Pendant que cette dernière avait lieu, la justice se rendait dans la ville par le grand-baiili lui-même. Un décret impérial en date du 4 2 août 4807 a fixé au 29 septembre, jour de Saint-Michel, la tenue de cette foire, qui devait durer 40 jours et qui, actuellement, se prolonge pendant une quinzaine, à partir du dimanche après la Saint-Michel. On y vend toute espèce de marchandises.

Le 26 janvier 4825, le roi Guillaume autorisa l'établissement de deux foires annuelles aux chevaux. Ces foires ne se tenaient plus depuis un certain nombre d'années, lorsque, le 40 août 4857, on en établit de semblables, mais mensuelles. La foire ou marché aux chevaux se tient le 44 de chaque mois, ou le lendemain si le 44 est un dimanche. Tous les samedis, il y a marché au bétail. Les transactions qui s'opèrent à ces marchés atteignent le chiffre annuel de 1,000,000 de francs. Tous les jours, il y a marché aux légumes et au laitage; mais l'affluence est beaucoup plus grande le samedi que le reste de la semaine.

Nivelles fit longtemps partie du ressort de la chambre de commerce de Bruxelles. Elle n'en a été séparée qu'il y a une dizaine d'années, par l'arrêté royal du 27 décembre 4850, qui y institua une chambre composée de 9 membres et étendant sa juridiction sur l'arrondissement. Cette même année 4830, il y eut une exposition des produits de l'industrie nivelloi.se.

L'ancienne verge linéaire a 1G 4/2 pieds de Nivelles ou de Sainte-Gertrude. Le pied de Nivelles se divise en 40 pouces, composés chacun de 4 0 lignes; sa valeur métrique est de $0^{m}27635$, si l'on admet que, comparé au pied du Rhin, le pied de Nivelles vaut 0.882 et le pied de France 4.036 : la longueur de ce dernier ayant été fixée à $0^{m}32484$ par Uf commission du système métrique. Si l'on s'appuie, au contraire, sur les opérations de la commission nommée le 44 pluviôse an VI par l'administration centrale du département de la Dyle pour comparer au mètre la verge-étalon de 20 pieds de Bruxelles, et si Ton admet que, par rapport au pied du Rhin, le pied de Bruxelles vaut 0.878, la valeur du pied de Nivelles devient $0^{n.}27700$. Le bois de Nivelles se mesurait à 20 pieds la verge.

Voies de communication.

Le chemin de fer de Manage vers Wavre, dont l'inauguration a eu lieu le 8 août 4854, traverse le territoire de Nivelles sur une longueur de 3,600 mètres. Une station est établie au N.-O. de la ville, à mi-côte du mont Saint-Roch; le bâtiment qui renferme les bureaux et les salles d'attente est construit en briques rouges, dans le style massif que l'on a adopté pour toutes les stations" de cette ligne. Les travaux d'art exécutés pour le passage du chemin de fer sont 2 ponts sur la Thines et 4 grands viaducs. En vertu d'une convention conclue entre la ville et la société concessionnaire, l'atelier de réparation a été établi à Nivelles.

A plusieurs reprises, on a proposé de rendre plus faciles et plus rapides les relations mutuelles de Bruxelles et de Nivelles. Un chemin de fer de Nivelles à Groenendael a été concédé à la Grande compagnie du Luxembourg, qui, faute d'avoir usé de cette concession, en a été dépossédée. Le rejet par la législature du projet de railway entre Lultre et Denderleeuw a ajourné uno seconde fois l'espoir qu'avaient conçu les habitants de Nivelles de voir s'améliorer la situation commerciale de leur ville.

Quelques-uns des chemins qui sillonnent le territoire de Nivelles remontent certainement à une époque très-reculée. De ce nombre est le *Chemin du Grand-Bailly,* dont la dénomination et la direction fournissent une ample matière à réflexion. A en juger par le nom qu'il porte depuis des siècles, ce devait être une ancienne voie royale où l'autorité, la police, était réservée au souverain, et, eu effet, on mentionne à proximité du Bois de Nivelles un *Chemin royal.* Or le Chemin du Grand-Bailly apparaît dans la partie méridionale du territoire de Thines, non loin du même bois, et de là se dirige vers Nivelles, qu'il contourne presque entièrement, puis il prend la direction du nord et se confond: avec d'autres voies vicinales. Est-ce un ancien *diverticulum* ou embranchement de la chaussée romaine de-Bavai à Tongres? est-ce un chemin ouvert plus tard? L'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas de décider cette question.

Au moyen âge, non-seulement on avait percé et pavé la plupart des rues sillonnant Nivelles (à l'intérieur des boulevards), mais on avait également transformé en chaussée les grands chemins aux abords de la ville et particulièrement le chemin conduisant vers Genappect Namur, au moins jusqu'au Franc-Etau (à la Cappelle, sur la Cauchie, où on lient le prison, 1460). En 4625, le 2 septembre, les membres de la ville volèrent 400 florins pour mettre en bon état les « chaussées des portes» et, en particulier, la Chaussée de la porte de Mons jusqu'à la hauteur de la ruelle allant à la maison Jean Des Champs, celle de la porte de Chaudesrue jusqu'au ruisseau descendant au Moulin de Berau , et celle de la porte de Bruxelles (ou *Cauchie de le Noeverue,* 1531-1532) jusqu'à la hauteur de la ruelle conduisant au Moulin des Changes. Une ordonnance émanée des bourgmestres, rentiers, jurés et conseil, en l'an 4456, et relativeaux pierres des « cauchies », témoigne de la sollicitude qu'on avait déjà pour l'entretien de la voie publique. D'après les. *Comptes de la ville,* on se servait d'ordinaire de cailloux (ou pierres) extraits des carrières de Sartmoulin, sur Braine-l'Alleu, et qui, eu 4525-1526. coûtaient 3 livres le mille pesant.

Nivelles était resté en dehors du réseau des belles et larges routes pavées dont les Etals du Brabant avaient sillonne cette province, lorsqu'un des administrateurs de cette ville, le juré Pierre-Joseph Cravau, conçut le projet de faire cesser un isolement qui devenait de" plus en plus préjudiciable. Sur sa proposition, les trois membres résolurent de construire deux routes, l'une allant de la Censé de l'Hôtellerie (ou du Fonteneau) jusqu'à la ferme de Mont-Saint-Jean (sur Braine-l'Alleu, aujourd'hui sur Waterloo); la seconde, de Nivelles au Pont de pierre, près des carrières d'Arquennes. L'octroi nécessaire fut dépêché le 2 août 1751. Les travaux eurent pour résultat de rattacher Nivelles, d'une part, à de fécondes carrières; de l'autre, à la route de Bruxelles vers Charleroi et Namur, où régnait alors une activité remarquable.

Le succès de cette première entreprise en provoqua

d'autres. Les maîtres de carrière de Féluy soumirent au conseil privé une requête dans laquelle ils sollicitaient pour leur localité un embranchement de la chaussée d'Arquennes, que l'on prolongerait en outre vers Binche. Renvoyée par le conseil au magistrat de Nivelles, à qui elle fut présentée parle premier juré le 42 avril 4756, cette requête souleva quelques débats. On hésita sur le tracé de la route vers Binche. Les uns proposaient de la faire aboutir à cette ville même, les autres préféraient la direction de Bray, parce que, de cette manière, on se rapprochait davantage de Marimont, où les gouverneurs généraux des Pays-Bas résidaient fréquemment en été. Une décision en ce sens fut prise par le magistrat dès le 49 mai 4756. Ce ne fut toutefois que quelques années après que le gouvernement se décida. Du 4er mars 4762 date l'octroi pour la construction de l'embranchement allant du Pont neuf, sur la chaussée d'Arquennes, jusqu'à l'Equipée, sur Féluy. Le 34 octobre 4764, on autorisa encore la ville de Nivelles à construire deux routes qui vont, l'une de la chapelle Sainte-Barbe ou du Pont de pierre, à Arquennes, jusqu'à Bray, sur la route de Mons à Binche, que les Etats de Hainaut ont fait construire, et l'autre de Nivelles aux Trois-Bras (aujourd'hui, les Qualre-Bras), sur Baisy, à l'endroit où la chaussée de Bruxelles vers Charleroi et Namur se bifurque pour gagner ces deux villes. La première route fut promptement achevée, mais la seconde ne fut entreprise que plus tard. Conformément aux désirs du gouvernement, on la dirigea de manière à éviter les bois que le domaine et le chapitre de Sainte-Gertrude possédaient en commun à Loupoigne (le Bois du Hazoy), quoique les jurés fussent d'un avis contraire. On n'était pas encore d'accord à ce sujet au mois d'octobre 4 774.

Les campagnes voisines de Nivelles retirèrent de ces travaux de grands avantages. On y voyait beaucoup de terres en friche et et de bruyères, qui ne tardèrent pas à disparaître complètement, au point que cette partie du Brabant passa bientôt pour un des cantons les mieux cultivés de la province. La ville n'eut pas autant à s'en féliciter. Après avoir dépensé 289,494 florins, savoir :

Pour la route de Mont-Saint-Jean	fl.	83,296
Pour la route vers Bray et l'embranchement de Féluy		108.528
Pour la route vers les Quatre-Bras		71.228
Pour les maisons de barrière		26,137

elle se vit entourée de difficultés financières. Le grand développement que présentent les routes dont nous venons d'esquisser la création, les pluies si fréquentes dans notre pays, majorèrent le chiffre des dépenses qu'entraînaient tous les ans les travaux d'entretien. Or, bien loin de mettre la ville en état de faire face à ces dépenses, le revenu des barrières placées sur les routes ne suffisait pas à payer les intérêts des capitaux levés pour la construction. De 4780-4784 à 4787-4788, ces barrières produisirent :

CHAUSSÉE PE MONT-SAINT-JEAN.			
Barrière de Witterzée	fl.	15,063	
» Mont-Saint-Jean		15,703	
			30,766
CHAUSSÉE DE NIVELLES VERS BRAY.			
Barrière Saint-Michel	fl.	22,934	
» deSeneffe		10,417	
» du Fayt		4,663	
Demi-barrières de Haine-Saint-Paul et de Péronne		18,409	
			56,423
Embranchement de Féluy	fl.		3,720
CHAUSSÉE VERS LES QUATRE-BRAS.			
Barrière des Sept-Douleurs	fl.	5,723	
» des Quatre-Bras		4,628	
			10,331
TOTAL GÉNÉRAL.			101,260
Soit, par an			14,464

Somme peu supérieure à l'intérêt, à 5 p. c, du capital dépensé (capital, 289,000 florins; intérêts, 44,450 florins).

Les routes étaient dues surtout à l'esprit d'initiative du corps des jurés. Le gouvernement autrichien, en anéantissant ce corps pour favoriser l'échevinage et en augmenter les attributions, amena au pouvoir des hommes peu favorables aux entreprises de l'administration antérieure. Dès l'année 4782, nous voyons le magistrat de Nivelles attribuer- à celle-ci la détresse financière de la ville et proposer la cession des routes de la commune aux Etats de Brabant. Cette offre avait été renouvelée plusieurs fois sans succès, lorsque survint l'invasion française. ^Le gouvernement nouveau s'empara des routes et des péages qu'elles produisaient, ne laissant à la ville que le soin de payer les intérêts des sommes énormes qu'elle avait dépensées pour les construire. Ces intérêts n'ont plus été payés depuis longtemps, faute de ressources suffisantes. Les prétentions que la ville a de ce chef élevées à la charge du gouvernement ont été condamnées par un arrêt de la cour d'appel de Bruxelles du 30 décembre 4843, et repoussées par la chambre des représentants, à laquelle la ville s'est adressée, en 4854, pour obtenir que ses dettes fussent déclarées dettes de l'Etat.

Le règne actuel a vu se développer considérablement le réseau de routes dont Nivelles est le centre. La province a l'ait construire, en 4836, la route qui relie cette ville à Hal, et, en 4838, celle qui, se séparant entre Thines et Promelles (sur Vieux-Genappe) de la route vers les Quatre-Bras, court vers Wavre, en suivant constamment la vallée de la Dyle, à la fois si accidentée, si populeuse et si industrielle. Depuis, le gouvernement a livré à la circulation, en 4847, la chaussée de Nivelles à Gosselies (ou Charleroi), dont la partie située en Brabant comporte 4,658 mètres (outre un embranchement de 4,434 mètres vers la ferme de Dinaut).

Ainsi, actuellement, des six anciennes sorties de la ville, cinq ont chacune une route, conduisant respectivement à Bruxelles (par Mont-Saint-Jean), Namur, Charleroi, Mons (par Bray) et Hal. Elles constituent quatre grandes voies de communication : la route de l'Etat de Nivelles vers Charleroi traverse Je territoire de la commune sur 4,650 mètres; celle de Nivelles vers Namur traverse le territoire sur 2,600 m. et le longe sur 600 m.; celle de Bruxelles et Mont-Saint-Jean vers Mons traverse le territoire sur 4,200 m. et le longe sur 700 m.; la route provinciale de Nivelles à Hal traverse le territoire sur 4,4 00 m.

La partie de Nivelles comprise à l'intérieur des boulevards est soumise au régime de la voirie urbaine ; les boulevards et tous les chemins extérieurs dépendent de la voirie vicinale

Toutes les rues de Nivelles sont pavées; la grande voirie sur une longueur de 4,713 mètres, la petite voirie sur environ 6,000 m. On emploie presque exclusivement les pavés en pierres de marne, qui coûtent de 44 à 48 francs le mille.

On compte 78 chemins vicinaux et 442 sentiers, mesurant ensemble 465,355 m., dont 44,000 m. environ étaient pavés au 34 décembre 4860. Le chemin de grande communication n° 4 4 longe le territoire sur 2,800 m.; le chemin n° 74 le traverse sur 4,350 m. et le longe sur 4,628 m. Un arrêté royal du 40 décembre 4855 a autorisé la ville à emprunter 30,000 francs pour achever le pavage du chemin vers Braine-le-Comte. On a pu de même terminer, jusqu'à la limite de Petit-Rœulx, l'empierrement du chemin de Fontaine-l'Evêque, grâce au prêt, sans intérêt, d'une somme de 7,000 francs, que M. Badart, de Petit-Rœulx, a fait à la ville, à la seule condition de lui rembourser annuellement 4,500 francs. Par arrêté royal du 4" octobre 4857, la commune de Nivelles a été autorisée à percevoir un péage, pendant 40 années, sur ces chemins de grande communication.

C'est ici le lieu de parler des différentes tentatives qui se firent pour doter Nivelles d'une voie navigable. Dès le commencement du XV^e^ siècle, les magistrats de Bruxelles voulurent canaliser la Senne en amont de cette ville, et ils obtinrent à cet effet un octroi de Philippe le Bon, en 4436; mais leurs démarches pour réaliser ce projet n'aboutirent pas, soit à cause des difficultés que présentait la partie supérieure de la ville, soit parce qu'il fallait s'entendre avec les autorités du Hainaut, d'une province autre que celle à laquelle ils appartenaient. Les résultats favorables de l'ouverture du canal de Willebroeck et le développement que l'extraction de la houille prit au commencement du XVII^e^ siècle ramenèrent les esprits vers cette tentative, qui ne devait se réaliser qu'après quatre siècles d'efforts, en 4831, par la construction du canal de Charleroi.

Nivelles, qui est située presque à mi-chemin de Bruxelles et de la Sambre, espérait profiter de ces travaux, sans tenir compte de sa situation dans un vallon secondaire, à un niveau bien supérieur à celui des eaux delà Sennette, dont on devait nécessairement suivre la direction pour atteindre le point de partage des vallées de l'Escaut et de la Meuse, ou, si l'on veut, 3e la Senne et de la Sambre. Le peu d'attention avec lequel on traitait jadis ces questions essentielles se révèle dans le plan que le juré Jean Gaudré proposa aux receveurs, échevins, jurés et maîtres des métiers. Utilisantla Senne et la Samme jusqu'à Ronquières, « où la rivière est encore si forte qu'elle peut être rendue navigable », le canal, d'après lui, devait suivre la Thiues, par Nivelles, jusqu'à la Censé de Viescourt (sur Thines), puis traverser les bois jusqu'à une grande fontaine située à Sart à Rêves, fontaine qu'on canaliserait jusqu'au moulin de Luttre, où on gagnerait le Piéton, puis, par ce cours d'eau, que l'on munirait d'écluses, on atteindrait la Sambre à Marcinelle. près de l'endroit où on bâtit, en 4666, Charleroi. Gaudré, après avoir entretenu de ses démarches les trois membres, leur proposa de s'adresser à tous les corps constitués qui pouvaient faciliter la réalisation de son projet : au conseil des finances, aux Etats de Brabant, à la ville de Bruxelles, dont le commerce ne pouvait qu'y gagner, aux autres villes de la province et à celles du Hainaut, de Njmur, qui devaient également se ressentir de l'ouverture d'un canal au cœur du pays. Par résolution des trois membres du 26 février 4654, le pensionnaire de la ville Dufour. fut adjoint à Gaudré pour faire, par écrit ou en personne, toutes les démarches nécessaires.

Le magistrat da Bruxelles accueillit la proposition avec beaucoup de faveur. Il fit remarquer que, depuis la construction du canal de Willebroeck, les terres voisines avaient doublé de valeur, et que la même circonstance se présenterait probablement à proximité du canal proposé; il insista sur le concours que l'on était en droit d'attendre des provinces et des particuliers intéressés. « Pour ce qui est de nous, ajoutait-il, nous croyons la chose faisable et y contribuerons tout ce que serat de nostre pouvoir ». Il terminait en exprimant l'espoir qu'une bonne paix avec la France donnerait •s. plus de couraige et moyens à un chacun pour seconder cette nouvelle navigation » (44 mars 4651). Les Nivellois remercièrent chaleureusement leurs voisins de ces témoignages de sympathie et leur demandèrent d'user de leur influence pour que des ingénieurs du roi vinssent examiner les localités (26 mai 4654). En effet, le 48 avril de l'année suivante, Henri Sauternel, Jacques Van Weerden et Frédéric Van Langeren, reçurent du conseil des finances l'ordre de se transporter sur Jes lieux et d'examiner, de concert avec Gaudré et le pensionnaire de la ville, tout ce qui se rattacherait à la direction et à l'alimentation du canal, à la construction des sasses ou écluses, ainsi que de lever une carte ou plan. Ces travaux préliminaires s'effectuèrent immédiatement, mais sans aboutir. Une lettre du chevalier Roberti, seigneur d'Ayne, surintendant des fortifications et conseiller des finances, du 42 juin suivant, nous apprend que l'affaire était soumise au gouverneur général.

Le 6 avril 4656, Chrétien-Martin Béer, Hubert Ranthou, Florent de Minez et C^ie^ obtinrent un octroi pour construire un canal entre Bruxelles et Charleroi; mais ces particuliers ne purent réaliser leurs plans. II leur fut impossible de s'entendre avec la ville de Bruxelles au sujet de l'emploi de l'eau de la Senne pour l'alimentation du canal. La ville, d'ailleurs, prétendait obliger les bateliers qui navigueraient sur cette voie de communication à faire étape chez elle, et elle désirait rester chargée de la construction. En 4660, la question fut remise sur le tapis, et Ranthou réclama, sans succès, une réponse aux conditions qu'il avait proposées à la ville, tandis que celle-ci sollicitait un octroi a son profit (avril 4660). Une nouvelle visite des lieux, qui fut effectuée alors, signala comme préférable la direction par Arquennes, Renissart, Henriamont (sur Pont-à-Celles); mais, ni à cette époque, ni en 4659, ni en 4699, on ne donna suite aux incessantes réclamations de la bourgeoisie de Bruxelles en faveur du canal proposé. Le projet du canal de Charleroi fut encore repris en 4750, en 1783, en 4801. En 4750, le bruit s'étant répandu qu'on allait le creuser en s'écartant de Nivelles, la population de cette ville s'émut, et, sur la proposition du premier juré, les trois membres envoyèrent à Bruxelles des délégués chargés d'exposer leurs doléances au gouverneur général, au conseil privé, au magistrat (46 février 4750). La question fut enfin tranchée sous l'empire français, par le mémoire que l'ingénieur en chef Viounois soumit au gouvernement, le 4 germinal an XI, et dont les indications furent presque entièrement suivies lors de la construction du canal, en 4826-4834.

L'établissement de la première diligence qui ait fait le service entre Nivelles et Bruxelles fut autorisé le I^er^ décembre 4772, par l'abbesse et les trois membres. Elle partait tous les deux jours et arrivait en cinq heures à Bruxelles, d'où elle repartait le lendemain. Le prix de transport s'élevait à 28 sous.

HISTOIRE

depuis les temps les plus reculés jusqu'à la seconde moitié du **XIIe** siècle.

Bien que le pays voisin de Nivelles soit resté longtemps parsemé de grands bois, une partie fut de bonne heure défrichée et habitée. La *Carte de Ferraris* y signale, à l'extrémité N.-O. du bois de Nivelles, à peu de distance de l'E. du chemin d'Arquennes, une *Tombe du Berger,* monticule qui a aujourd'hui complètement disparu. Nous avons mentionné le *Chemin royal,* qui longeait la lisière du bois dont nous venons de parler. Enfin on a découvert des débris de tuiles romaines au N.-E. delà Maillebotte, en creusant une tranchée pour le passage du chemin de fer de Manage. L'antiquité de la ville même résulte des bouleversements que le sol y a subis. « En peu d'endroits, dit un écrivain, on y trouve la terre vierge ; en creusant à dix, vingt et même quarante pieds de profondeur, on rencontre des pavements ou chaussées, des souches d'arbres, d'anciennes constructions, des puits ».

Une charte du roi de Germanie Henri NI, de l'an 1040, semble attribuer à sainte Gertrude le défrichement du sol de Nivelles; mais l'expression dont il se sert *(quamvis ipsum locum propriis excoluerit manibus,* « quoique sainte Gertrude ait cultivé ce lieu de ses propres mains ») doit évidemment être prise au figuré, dans un sens mystique. Il résulte, en effet, du texte de la légende de la fondatrice du monastère ou chapitre nivellois, que ce dernier fut installé par Ide, mère de Gertrude, dans le palais même où habitait son époux, Pépin, si connu dans l'histoire sous le nom de Pépin de Landen. le leude ou noble puissant qui gouverna l'Austrasie (ou partie orientale de la monarchie franque) pendant les règnes de Clotaire II et de Dagobert I[er], avec le titre de maire du palais et avec une autorité qui contrebalançait celle du souverain lui-même. Plus que Landen, dont la gloire ne repose guère que sur d'antiques traditions et sur quelques chroniques postérieures de longtemps au **VII[e]** siècle, Nivelles peut s'honorer d'avoir été le berceau de cette race carlovingienne. dont l'épée a protégé à la fois l'Europe contre les Sarrasins, les Saxons et les Avares, et que la Belgique revendique à bon droit comme une de ses nombreuses illustrations. La localité, au surplus, avait déjà de l'importance, et elle comptait, à la fin du **VII[e]** siècle, d'autres habitants que ceux de la corporation religieuse qui s'y établit et ses serfs, car la *Légende de saint Bertuin* nous montre ce personnage se rendant à Nivelles et s'ad ressaut, pour se procurer du fer, « au prince Eppon », qui y séjournait.

Un autre fait à noter comme preuve de l'importance qu'avait Nivelles à cette époque, c'est qu'on y a battu des monnaies où l'on voit, à l'avers, le mot NIVIALCH et une tête vue de profil (sans doute celle du roi régnant), et, au revers, AICANAIUO, que l'on suppose être le nom du monétaire ou officier chargé de la fabrication des monnaies, et une croix. On pourrait supposer, d'après cette circonstance, que les rois mérovingiens possédaient, au moins en partie, le territoire de Nivelles, mais on admet généralement aujourd'hui que dès cette époque les grandes familles, et celle des Pépins plus que toute autre, avaient obtenu le droit d'établir dans leurs domaines une rrionnaierie.

Pépin de Landen ou le Vieux avait épousé une dame noble originaire d'Aquitaine, Ide ou Iduberge, qui lui donna trois enfants : Grimoald, Gertrude et Begge, la fondatrice de l'abbaye noble d'Andenne, que l'on dit avoir été la mère de Pépin de Herstal. Gertrude fut élevée par sa mère dans les pratiques d'une dévotion austère. Dès l'âge le plus tendre, elle manifesta un mépris extrême pour les plaisirs du monde, et elle en donna une preuve éclatante. Un jour que le roi Dagobert (qui mourut en 638 ou, selon une autre opinion, en 644) avait pris place à la table de Pépin, le fils du duc des Austrasiens, émerveillé de la beauté de la jeune fille, la demanda en mariage; mais, appelée devant le monarque et les nobles de sa cour, Gertrude refusa, en déclarant qu'elle ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ. Suivant une deuxième biographie de la patronne de Nivelles, Pépin crut que le refus de sa fille prenait sa source dans un caprice futile et voulut absolument la marier; elle persista et parvint à .se cacher, puis se réfugia dans la France orientale ou Franconie, à Carleburg, où elle bâtit une église, dont elle confia la direction à ses compagnons de fuite, le prêtre Atelong et le diacre Bernard.

Quatorze ans après, Pépin mourut, et la joie et les plaisirs cessèrent d'animer la résidence de ce prince. Grimoald, son fils, hérita d'abord de son autorité. Pendant le règne de Sigebert, fils de Dagobert, il exerça une influence d'autant moins contestée qu'elle s'appuyait sur l'étendue des possessions de sa famille. Son administration ne fut pas des plus heureuses : s'il réussit à vaincre ses rivaux, et particulièrement Othon, qu'il fit assassiner par le duc des Allemands Leuthaire, il ne put réprimer la révolte des Thuringiens, et une défaite des troupes austrasiennes sur les rives de l'Unstrutt rendit pour un temps l'indépendance à ce peuple de la Germanie. Lorsque Sigebert mourut, Grimoald crut que le moment était venu d'anéantir la puissance de la dynastie mérovingiennne au profit de sa propre famille. De concert avec l'évêque de Poitiers Didon, il fit lonsurer le jeune Dagobert, fils de Sigebert, qui fut conduit dans les îles Britanniques, tandis que Grimoald, produisant un testament faussement attribué au roi Sigebert, plaçait la couronne sur la tète de son fils Childebert. Cet acte audacieux ne réussit pas : les Austrasiens dressèrent des embûches à Grimoald, l'arrêtèrent et l'envoyèrent à Paris, où lui et son fils périrent en prison, par les ordres de Clovis II, roi de Neustrie.

Pendant que son fils montait au faite de la puissance, la veuve de Pépin se consacrait toute entière à la prière et à la distribution d'aumônes. Elle prenait plaisir à héberger et à secourir les pèlerins et les pauvres de toute espèce. Saint Amand, évêque de Tongres ou de Maestricht (diocèse dont Nivelles dépendait), étant venu la consoler, elle le pria instamment de lui donner le voile et de transformer son habitation en monastère. Le prélat se rendit à ses désirs. Tous les biens d'Ide devinrent la propriété de cette abbaye, mais non sans de longs et sanglants débats. Quelques grands réclamèrent la main de la jeune Gertrude, d'autres n'aspirèrent qu'à la possession de son héritage. Les serviteurs et les serfs de la veuve et de la fille de Pépin furent poursuivis par le fer et le feu, leurs maisons livrées au pillage et leurs champs dévastés. Ide, accablée de reproches et de calomnies, resta inébranlable et préféra enlaidir sa fille plutôt que de lui laisser violer ses vœux. S'armant d'un fer, elle lui coupa la chevelure « en forme de couronne », action héroïque, d'après la légende, et qui transforma ses ennemis en admirateurs. Les *Annales Xantenses,* chronique du VIII'- siècle, placent en l'année 650 la fondation du monastère de Nivelles, dont la date est reculée de deux années par

les vers suivants, que Gramaye a rencontrés dans un vieux manuscrit de la localité :

In anno scxcenteno quinquageno duodeno
Fiunt Nivellæ Gertrudis claustra puellæ.

La consécration de la sainte se fête le 2 décembre.

Douze ans après la mort de Pépin, Ide mourut à son tour. Elle était âgée de 60 ans et reçut la sépulture aux côtés de sou mari, dans le monas'tère de Nivelles et l'église de Saint-Pierre *(in Nivialla monasterio, sub tegmine beati Pétri apostoli).* Sa fille avait depuis longtemps pris la direction de la communauté qu'elle avait fondée et qui se composait alors de personnes des deux sexes : de religieuses *(virgines, sanctæmoniales, sorores)* et de religieux *(monachi, fratres* et quelquefois *canouici),* ces derniers plus particulièrement gouvernés par un abbé. Un des abbés de Nivelles, au VII^e^ siècle, s'appelait Sobin. Nous voyons, dans la légende de sainte Aldegonde, que la fondatrice de Maubeuge lui racontait ses visions *(cuidam viro religioso Subino, abbati de Nivialensi monasterio...).*

La fille de Pépin se rendi t vénérable par une vie exemplaire. Sa continence, sa sobriété, son esprit de charité, ses jeûnes et ses prières continuels frappaient d'étonnement tous ceux qui l'entouraient. Conseillée et aidée par des prêtres studieux, tels que Feuillen, Ultan et autres missionnaires venus des îles Britanniques, elle ne négligea rien pour établir dans son monastère une discipline rigoureuse, en même temps qu'elle prodiguait ses richesses pour bâtir des églises et secourir les orphelins, les veuves et les prisonniers. Elle n'oublia pas de se former une bibliothèque, et fit venir des livres, non-seulement du voisinage, mais des pays éloignés et notamment du pays des Scots (ou Irlande). La pieuse abbesse elle-même brillait par ses connaissances : elle possédait à fond les Ecritures et les expliquait parfaitement. « Des miracles, ajoute son légendaire, attestèrent bientôt combien ses actions étaient agréables à la Divinité ; un jour qu'elle était agenouillée dans l'oratoire de Saint-Sixte, on vit descendre sur elle un globe de feu, qui resplendit pendant une demi-heure ».

Gertrude n'avait que trente-trois ans lorsqu'elle expira, un dimanche, le 46 des calendes d'avril ou 47 mars. La date véritable de sa mort ne peut se fixer avec certitude. Comme ce 47 mars était un dimanche, on a adopté l'année 659 ou 064, mais, dans un antique récit des miracles qui s'opérèrent à son intercession, on identifie la 427^e^ année après son trépas à la 45^e^ année du règne de Charlemagne, c'est-à-dire à l'année 783 (car le roi Charles ne datait ses actes que de son avènement au trône de Neustrie, en 768, et ne tint jamais compte de son avènement au trône d'Austrasie, en 772). Sainte Gertrude serait donc morte en 656. D'après le même calcul, le seul peut-être dont la base offre toutes les garanties désirables, elle serait née en l'année 623.

Si l'on acceptait comme authentique la légende de sainte Gertrude, Nivelles aurait compté dès lors plusieurs églises, et notamment Saint- Pierre , devenu depuis la célèbre collégiale *(in ecclesia Beati Pétri, ad sepulchrum sanctæ Geretrudis);* Saint-Paul, qui servit plus spécialement de temple aux religieux, et Notre-Dame, depuis l'église paroissiale, celle où la fille de Pépin aimait à prier *(in ecclesia Sanctæ Dei Genitricis Mariæ..., ubi beata Geretrudis orare cousueverat).* C'est dans la chapelle de Sainte-Agathe, dont l'emplacement semble avoir été compris dans celui qu'occupe la façade de régi ise de Nivelles, qu'elle couchai t et qu'elle mourut *(oratorium Beatæ Agathæ, in quo ipsam sponsam Christi e corpore migrasse testatur).* A côté s'élevaient le réfectoire, le dortoir et les autres bâtiments claustraux.

Outre Nivelles, la sainte laissa à la communauté un très-grand nombre de biens, que l'on ne peut désigner toutefois avec une certitude absolue, parce qu'ils s'accrurent plus tard par de nouvelles donations, tout en subissant des démembrements par suite d'usurpations. Il s'en trouvait en Aquitaine, en Neustrie, sur les bords du Rhin, en Frise, en Zélande, en Toxandrie (ou Campine), mais le groupe principal était concentré dans ce que l'on appelait alors le Brabant, aux environs de Nivelles, de Lennick et de Bruxelles.

Peu de temps avant sa mort (en décembre 655 ou 658), sainte Gertrude, sentant approcher sa fin, avait résigné son autorité à sa nièce Wulfetrude, qui était fort belle, très-bonne et fort aimée des religieuses. Par haine pour son père Grimoald, des rois, des reines, des évêques essayèrent de lui faire quitter la vie monastique, afin de pouvoir disposer des biens de l'abbaye de Nivelles; mais ni leurs exhortations, ni les violences auxquelles on recourut ensuite, n'amenèrent d'autre résultat que de faire admirer sa fermeté, et les ennemis mêmes du monastère se montrèrent pour elle pleins de bienveillance. Wulfetrude ne put jouir longtemps de sa dignité. Au bout de onze ans (en 666 ou 669, le 9 des calendes de décembre ou 23 novembre), elle mourut, ayant à peine atteint la trentaine. Fille de Grimoald, elle ne pouvait espérer que dans la tombe un repos complet; l'Auslrasie était alors livrée à de trop cruels déchirements, la famille de Pépin comptait trop d'ennemis, pour que sa situation ne fût pas constamment environnée de dangers.

Sous lesabbessesqui suivirent,l'histoire de Nivelles devient de plus en plus légendaire. On n'a conservé la mémoire d'aucun fait se rattachant aux annales mêmes de la localité ; on ne nous a transmis que le souvenir de quelques miracles, où apparaissent, à de rares intervalles, des indications précieuses, perdues au milieu de récits bizarres.

Dix ans après la mort delà sainte, un viôlentincendie menaça le monastère et l'église d'une destruction complète. Les religieuses, épouvantées,s'enfuirent hors des murs de l'abbaye et se dispersèrent. Déjà on désespérait d'arrêter les progrès du feu, lorsque le chef de la communauté, c'est-à-dire l'abbé, ce dignitaire dont nous avons déjà signalé l'existence, aperçut sainte Gertrude au.sommet du réfectoire et étendant son voile sur les flammes qui s'éteignaient à son approche.

L'église avait probablement considérablement souffert, car, peu de temps après, l'abbesse Agnès en fit commencer une nouvelle, où on plaça solennellement le lit de la sainte qui, quelque temps auparavant, avait été transporté à Saint-Paul. Alors aussi eut lieu la translation de sainte Gertrude, c'est-à-dire l'exhumation de ses restes, que l'on déposa dans une châsse ; cette cérémonie fut depuis fêtée tous les ans, le 4 0 février.

Celte abbesse Agnès était également une nièce de la sainte, auprès de laquelle elle avait été élevée: elle fit rédiger la première légende de Gertrude par deux religieux, dont l'un avait assisté à ses derniers moments et dont l'autre se nommait Rinchin. Leur œuvre nous est parvenue, mais non, à ce qu'il parait, sans avoir subi des mutilations et des interpolations, qui s'expliquent par les passions politiques. La seconde légende, dont le style est plus orné et qui présente des détails évidemment ajoutés après coup, ne date, semble-t-il, que du XI^e^ siècle. Enfin, il en existe encore une troisième, plus concise que les précédentes, celle qui a été imprimée dès le XV^e^ siècle : en 4483, à Cologne; en 4485, à Louvain.

La huitième année de l'administration de l'abbesse Eggeburge, eut lieu la guérison d'une jeune aveugle, Adelberge, qui futamenée deSaint-Valery en Vimeu, au tombeau de la patronne de Nivelles. Plus tard, une autre malade, Richburge, du comté de Ripuarie, après avoir été présentée à Hildegarde, la femme de Charlemagne, fut conduite à Nivelles, l'an 45 du règne du grand monarque franc, 427 années après la mort de la

fondatrice de Nivelles (783). Celle-ci apparut à plusieurs reprises à Richburge : une première fois, dans la chambre où elle reposait; une seconde fois, après qu'ellese fut fait transporter dans la maison où la sainte avait été élevée ; là, après avoir recouvré la santé, elle vit sa protectrice au lieu où elle était morte, dans le porche dédié à sainte Agathe, *(in porticu quæ est dedicata in honorem S. Agathæ).* La femme qui gardait Richburge, émerveillée de la voir guérie de la paralysie dont elle était atteinte depuis son enfance, la conduisit dans l'église de Sainte-Marie, devant la stalle où la sainte priait d'ordinaire, puis, toute la communauté enthousiasmée l'entraîna au tombeau de sainte Gertrude, dans l'église de Saint-Pierre, en proclamante haute voix le nouveau bienfait de son illustre fondatrice.

Un lettre adressée par le savant Alcuinà l'archevêque de Saltzbourg, Arnon, nous apprend qu'au mois d'août 797, la reine Lutgarde, femme de Charlemagne, et ses filles devaient se rendre à Nivelles pour y célébrer la fête de l'Assomption.

Du temps de Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, il y eut à Aix-la-Chapelle un concile dans lequel on réglementa la vie monastique. Les évêques, à leur retour de cette assemblée, en promulguèrent les décisions dans leurs diocèses. Walcand, évêque de Liège, en qualité de sous-légat de Brunon, archevêque de Cologne (!), les signifia, dit-on, aux dames de Nivelles, d'Andenne etc., en leur notifiant qu'elles devaient suivre la règle de saint Benoît et faire voeu de chasteté. Cette déclaration mécontenta extrêmement les chanoinesses, qui se concertèrent avec celles du diocèse de Cambrai, de Mons, deMaubeuge, et celles de Cologne, de Mayence et d'autres villes d'Allemagne. Toutes convinrent de ne point acquiescer à ce qu'on exigeait d'elles, mais d'en appeler au futur concile et au pape Pascal I^{er}. Lorsque le souverain pontife approuva lesdécretsd'Aix-la-Chapelle, il chargea l'évêque Walcand de déterminer les dames chanoinesses, sinon à admettre la règle de saint Benoît, du moins à accepter le vœu de chasteté. Elles demandèrent six mois pour délibérer, et après avoir eu, a Nivelles, une réunion générale, elles répondirent par un refus ; toutefois, elles consentirent à garder la chasteté, mais sanss'astreindre par un vœu ; elles promirent en outre d'obéir à leurs abbesses et de mener une vie régulière. En vain Walcand et les seigneurs qu'on lui avait adjoints (le duc de Louvain ! Albon, comte de Mons ! etc.) insistèrent ; ils ne purent rien obtenir. Par égard pour ces dames, ajoute-t-on , l'empereur s'entendit avec le pape, et on se borna à leur tracer quelques formules d'une vie honnête, mais non assujettie à des vœux. Toutefois, pour punir l'abbesse de Mons de son opposition énergique, on supprima sa dignité, qui fut donnée au comte de Hainaut. C'est depuis lors, selon la plupartde nos chroniqueurs, que les religieuses de Nivelles, de Mons, d'Andenne, de Maubeuge,se voient qualifiées de dames chanoinesses ou de chanoinesses séculières.

Les annales manuscrites de Nivelles, et particulièrement la chronique du chanoine Deshayes, reproduisent cet épisode, et pomment Iduberge l'abbesse qui vivait alors. Le père bollandiste Smet s'est déjà chargé de montrer l'invraisemblance de ce récit, où les anachronismes fourmillent. Depuis, on a voulu en maintenir le fonds comme véritable, prétention qu'il est difficile de soutenir.

Au neuvième siècle, cette résistance que les chroniqueurs retracent avec tant de complaisance, n'aurait pas été possible. Les empereurs de la race de Charlemagne disposaient, avec uneautoritéabsolue, des biens des monastères, qu'ils donnaient à des favoris ou soumettaientà d'autres communautés, tantôtde leur propre gré, tantôt du consentement des évêques, qu'ils réunissaient fréquemment en synodes. Lorsqu'elles étaient d'accord, leur volonté et celle du pouvoir épiscopal ne rencontraient que peu de résistance. On peut avancer, sans crainte de se tromper, que ce fut par suite d'un relâchement insensible de la discipline et à la faveur du développement continuel de la féodalité, que les religieuses de Nivelles, qui toutes étaient de naissance libre, ou, si l'on veut, nobles, en vinrent à ne plus mener qu'un simulacre de vie religieuse, à constituer une communauté qui n'avait de monastique que l'accomplissement de quelques devoirs et de quelques cérémonies : ne faisant pas de vœu de chasteté, puisque les chanoinesses pouvaient quitter le chapitre et se marier; n'observant pas celui de pauvreté, car chacune d'elles avait sa prébende particulière et toutes défendirent les moindres de leurs droits avec un acharnement sans égal ; nesecroyant pas liées par un vœu d obéissance, car leurs contestations avec leurs abbesses ne cessèrent pas pendant toute la durée de l'existence du chapitre ou abbaye. La transformation que subit la communauté ne s'opéra que lentement, et c'est par suite de cette circonstance que l'on ne peut en déterminer la date. Un fait, cependant, nous semble résulter de l'examen des documents : Encore maintenue dans la régularité à la fin du X^{e} et au commencement du XI^{e} siècle, alors que les frères et les sœurs conservaient la dénomination primitive sous laquelle on les avait longtemps connus, alors que la sépulture de la sainte, illustrée par de fréquents miracles, jouissait d'une éclatante réputation, la communauté ne tarda pas à décliner par suite de querelles intestines. En 1059, apparaît la division de ses dotations en prébendes, et dès le milieu du XII^{e} siècle, la vie commune a complètement cessé d'exister, puisqu'on mentionne des maisons claustrales, formant des propriétés distinctes. L'abbaye a encore uneabbesse à sa tête, mais elle est devenue un chapitre : elle se compose de chanoines et de chanoinesses . celles-ci plus spécialement dirigées par une prévôté et une doyenne ; ceux-là présidés par un prévôt et un doyen. La communauté conserve des bâtiments conventuels, mais pour le nom seulement, sauf le cloître, que beaucoup de véritables chapitres gardèrent aussi.

Le monastère de Nivelles fut longtemps du nombre de ceux dontnossouverainsgratifièrent des princesses, soit leurs femmes elles-mêmes, soit d'autres de leurs parentes. L'abbesse Gisèle, qui vivait en l'an 897, était née duroiLothairell. Mathilde, la femme du roi Henri l'Oiseleur, compta parmi ses biens l'abbaye de Nivelles, que son petit-fils, l'empereur Othon II, comprit ensuite parmi les biens dont il dota, le 44 avril 972, sa femme Théophanie. Adèle, citée comme abbesse en 4003, dut également sa dignité à sa naissance, à sa qualité de fille du comte palatin Ezzelin, que l'empereur Henri II combla de dons, lui et sa famille, afin de se les attacher.

Ces abbesses tentèrent de s'attribuer la propriété exclusive des biens communs, et ce ne fut qu'à la longue et en vertu de concessions successives, que leschanoinesseset les chanoines reprirent possession delà plupart des domaines primitivement légués à labbaye. Deux diplômes, l'un de l'empereur Charles le Chauve, filsde Louis-le-Débonnaire, l'autre du roi de Lotharingie Zuentibold, arrière-petil-fils de Louis de Germanie, frère de Charles, contribuèrent à cette œuvre de restitution. Dès lors aussi, on constitua une dotation particulière pour l'hôpital, c'est-à-dire pour l'enlretien des malades et des pauvres, et tout le surplus resta entre les mains de l'abbesse, ou, si l'on veut, du souverain lui-même. C'étaitceque lesdiplômes mentionnent sous le nom *(Vindominicatus.*

Lors du partage de la Lotharingie, en l'année 870, l'abbaye de Nivelles *(abbalia Niella)* fui comprise dans la part de cette contrée qui échut à Charles le Chauve, qui gouvernait le pays appelé actuellement la France. De quel comté faisaient partie, à cette époque, la ville de Nivelles et ses environs? la question offre matière à controverse. Une règle presque générale atteste que

les divisions en comté, introduites par les Francs, se sont basées sur les anciennes divisions en cités ou évêchés, qui datent du temps des Romains. Nivelles, qui, jusqu'en 4559, reconnut l'autorité spirituelle de l'évêque de Tongres ou de Liège, aurait donc appartenu à un comté découpé, si nous pouvons nous exprimer ainsi, dans l'ancienne cité des Tongrois, tel que le comté de Darnau, où se trouvaient Gembloux, Walhain et d'autres localités voisines de Namur, de la Sambre et de la Dyle. Mais il semble n'en avoir pas été ainsi pour la ville dont nous nous occupons. Elle est très-formellement placée en Brabant, dans un comté qui dépendait presque entièrement de l'évêché de Cambrai, par un diplôme du roi Henri III, de l'an 1041 *[est ecc/esia quedam in pago Bracbatensi sita vulgo Nivella dicta).* Baisy, qui se trouve entre Nivelles et la Dyle. est aussi indiqué comme se trouvant en Brabant (Voyez CANTON DE GENAP*>E, p. 36), ainsi que Mellet, village un peu plus méridional, et que l'on retrouve, croyons-nous, dans deux chartes, l'une de l'an 946, l'autre de \ \\ 2, sous le nom de *Me lin* ou *Me lien.* Dans le Brabant de cette époque , qu'il ne faut pas confondre avec le Brabant féodal, il y avait au moins quatre comtés inférieurs. Nivelles et ses alentours en constituaient probablement un, qui comprenait la partie S.-E., et dont l'étendue est reconnaissable en ce qu'on y suivait généralement la coutume de Nivelles ; les cantons de Nivelles et de Genappe, tels qu'ils existèrent depuis, en reproduisaient à peu près la circonscription.

A la demande de sa femme Richilde, Charles le Chauve assigna a l'usage particulier de la communauté nivelloise quelques-uns des biens de l'abbaye : Lennick, Wambeek, Goyck, Tubise, Rebecq, Hennuyères, Ittre, Baulers, Buzet, Vorst (dans la Taxandrie) etc.; puis, preuve manifeste que cette assignation avait déjà été faite par uu de ses prédécesseurs, il y ajouta quelques autres biens, et notamment le village de Broele ou Brùhl, près de Cologne, avec ses vignes. Le revenu de trois manses (c'est-à-dire trois fois une étendue de 4 2 bonniers) devait couvrir les frais de luminaire et les autres charges de l'église, et une dotation particulière (le petit village de Monstreux, la dlme de tous les domaines abbatiaux etc.) fut attribuée à l'hôpital du monastère. La possession de Nivelles même, sauf deux manses (24 bonniers), un moulin, deux brasseries, n'est pas comprise dans cette donation f diplôme daté de Pontion, le 9 juillet 877).

Après la mort de Charles le Chauve, la Lotharingie eut cruellement à souffrir des querelles intestines des descendants de Charlemagne, ainsi que des ravages des Normands. Nivelles ne fut pas plus épargnée que le pays environnant, mais aucun texte ancien ne fia rie de ses malheurs. Elle fut probablement dévastée à plusieurs reprises, et en particulier en 879, lorsque le Brabant tout entier fut parcouru par les hordes des hommes du Nord. La dignité abbatiale de Nivelles était alors occupée par Gisla ou Gisèle, fille du roi Lothaire II et de sa concubine Waldrade. Lorsque le roi des Normands GoJel'roid offrit à l'empereur Charles le Gros d'embras er le christianisme, il exigea le don du royaume de Frise et la main de Gisèle, mais il ne tarda pas à vouloir davantage, et, pour s'en débarrasser, on l'invita à une entrevue, dans laquelle il fut assassiné Gisèle, restée veuve après trois années de mariage (882-885), vécut jusqu'à la fin du siècle. Ce fut avec son consentement que le roi Zuentibo'd , l'arrière-neveu de Charles le Gros, se trouvant à Nivelles, confirma, le 26 jiillet 897, les stipulations de la (harte de Charles le Chauve. Les frères et les sœurs de l'abbaye de Nivelles, qui était « concédée à Gisèle », furent maintenus dans la possession de leur dotation particulière, que l'on augmenta alors de la dîme de Nivelles môme. Le 30 du même mois, le roi était déjà de retour à Aix-la-Chapelle, où, à la demande de sa parente, il lui abandonna en toute propriété le village de *Septem-Fontes* ou Seffent et quelques autres dépendances du domaine d'Aix.

Au X^{e} siècle, l'abbaye de Nivelles et ses biens immenses, qui ne comprenaient pas moins de 14,000 manses(468,000 bonniers), firent presque constamment partie de la dotation de nos souveraines. Mathilde, femme de Henri l'Oiseleur (morte en 968), et Théophanie, femme d'Othon II, petit-fils de Henri (morte en 999), en furent successivement dotées. Il y avait pourtant, à cette époque, une abbesse. Elle s'appelait Adalberine, et elle paraitavoir joui de quelque influence.

S'étant rendue à Maestricht, accompagnée de quelques religieuses, Adalberine y trouva l'empereur Othon le'-, qui, à sa demande, confirma un grand nombre de donations faites à la communauté de Nivelles par différentes personnes et entre autres par des membres de la famille des René, comtes de Hainaut et de Hesbaie (24 janvier *966).*

Othon II autorisa Adalberine et les abbesses qui lui succéderaient à ouvrir un marché à Lennick, l'une des propriétés les plus importantes de l'abbaye (27 juin 978). Deux années après, il lui donna, dans les villages de *Suisant* et de *Gersicha* (localités qui sont mentionnées en 966 comme des îles voisines de celle de Beveland, en Zélande), le ban, c'est-à-dire la haute juridiction, avec interdiction à tout comte ou autre juge, sauf l'avoué choisi par l'abbesse, d'y tenir des plaids, d'y comminer des amendes etc., et restitua en même temps à l'abbaye une église de Nivelles , qui jadis en avait été séparée (diplôme daté de Nimègue, le 27 juillet 980).

Au règne de l'empereur Othon III et de l'abbesse Gode appartient la fondation (ou la reconstruction) de l'église Saint-Paul, qui était particulièrement assignée aux religieux ou, comme on prenait de plus en plus l'habitude de les désigner, aux chanoines.

En l'an 1005 mourut le duc de Lotharingie Othon, le dernier rejeton mâle de la race de Charlemagne. Ce prince, selon les chroniqueurs brabançons et particulièrement seion A-Thymo, reçut la sépulture à Nivelles; d'autres disent qu'il fut enseveli à Sainte-Marie du Capitole, de Gologne.

L'abbaye avait alors choisi pour avoué, en vertu d'un droit qui lui fut reconnu très-tôt, le beau-frère d'Othon, l'époux de sa sœur Gerberge, Lambert, comte de Louyain. Ce belliqueux personnage, après avoir longtemps guerroyé avec son frère René, comte de Hainaut, contre les empereurs Othon I^{er} et Othon II, était rentré en grâce et avait affermi sa position par son mariage avec Gerberge de France, fille du duc de Lotharingie Charles de France, le malheureux compétiteur de Hugues Capet. A sa part dans le patrimoine paternel, qui comprenait Louvain et de grands domaines aux alentours, il ajouta les avoueries des abbayes de Nivelles et de Gembloux, ce qui lui procura la haute juridiction et des droits étendus dans les possessions de ces monastères ; après la mort d'Othon, qui ne laissa pas d'enfants, il devint le possesseur de Bruxelles et de tout son comté. Ces biens, déjà considérables, ne lui semblèrent pas suffisants, et toute sa vie ne fut qu'un long enchaînement de combats et d'intrigues; elle se termina enfin, le 12 septembre 4015, dans les champs de Florennes, où le belliqueux comte et René, son neveu, furent vaincus, et Lambert tué d'un coup de lance.

L'abbaye de Nivelles était alors entrée dans une période de prospérité. De nombreux miracles y exaltaient l'antique réputation de sainteté de la patronne, et un nombre considérable de vierges consacrées au Seigneur peuplaient le monastère *(monasterium Sanclæ Gertrudis, situm in villa Nyvialense, super fluvium Tigna, qito ejas bénéficia creberimis miraculorum celebritatibus exubérant, et Oda gratia Dei prooeniente abbali.ssa, cum non modica multitudine sacrarum virginum ibidem Deo servientium...,* dit un diplôme de

J'an 101 1). Un usage assez généralement adopté portait les personnes libres à se donner aux oratoires vénérés. C'était à la fois se placer sous la protection spéciale des patrons de ces oratoires et sous la garde de leurs avoués. De nombreuses chartes nous montrent Je respect qu'inspirait le temple de Sainte-Gertrude. En l'an 1003 (et non 1030, comme on lit dans A. Ryckel), une dame gantoise, Gisèle, « née de parents libres », se déclara la serve de la sainte, et se soumit à payer à son autel, elle et toute sa postérité, un cens annuel d'un denier, plus un autre denier en cas de décès. Un nommé Ansfrid, qui avait été converti au christianisme, et que son père spirituel, nommé Dodon, avait gratifié de 12 bonniers de terres, s'était également voué à sainte Gertrude et reconnu redevable d'un cens annuel de 12 deniers; Berlende, sa parente et son héritière, renouvela cet engagement pour elle et sa postérité, en 1005.

D'autres donations de personnes, accomplies sans cette spontanéité, n'en constituèrent pas moins une amélioration dans la position de ceux qui en étaient l'objet. S'ils n'obtinrent pas une liberté véritable, leurs obligations, du moins, furent définies, et on détermina les charges qui pesaient sur eux. C'est ainsi qu'eu donnant à l'autel de Sainte-Gertrude, en i'an 1011, deux manses situés à Vualzeghem, dans le Brabant, au comté de Bisit, et 24 serfs, le comte Arnoul détermina que chacun de ceux-ci ne payerait par an que 2 deniers, plus, à sa mort, ce qu'il aurait exécuté ou acheté de meilleur *{quicquid melius élaboration vcl acquisitum habeanl).* En l'an 1070, une serve du nom de Benecin et sa postérité furent également données à charge du même cens, et *lecustosou* sacristain de l'église de Nivelles ou son délégué leur fut formellement assigné comme tuteur.

La ville et sa populat ion grandissaient en importance. Les lois du roi anglo-saxon Elhelred (978-1016) mentionnent Nivelles, à côté de Huy et de Liège, parmi les localités dont les marchands commerçaient librement en Angleterre, aux seules conditions de montrer leurs marchandises et de payer un tonlieu.

Sous les rois carlovingiens, la monnaierie de Nivelles avait continué à exister. On connaît entre autres une monnaie de Charles le Chauve, offrant, d'un côté, le monogramme de ce prince et la légende GRATIA DI REX, et, au revers, MVJELLA VICU. Plus tard, les abbesseset le chapitre obtinrent le droit de battre monnaie, qui leur fut solennellement restitué en l'an 1040. Leur monnaie est fréquemment citée dans des diplômes de l'époque (notamment en 1125). Elle présente : tantôt un buste de sainte Gertrude, vu de profil, et tenant en main la crosse avec la légende GERTRUI, et, au revers, un portail d'église; tantôt une tète de face dans un nimbe perlé et les mots s. GERTRUD, et, au revers, un portail encadrant une crosse. Aucune indication précise n'en révèle la date avec précision, mais les numismates sont unanimes à la faire dater du XI^{e} ou du XII^{e} siècle.

Le comte Lambert accrut considérablement l'influence dont sa famille jouissait à Nivelles, influence qui, plus tard, après des luttes et des contestations sans nombre, devait éclipsercomplétement celle de l'abbesse et des chanoinesses. Il entretenait une liaison doublement coupable avec une de celles-ci, qui, joignant la superstition au dérèglement, lui attacha à la chemise des reliques précieuses, à son départ pour son expédition de Florennes. Pendant le combat, les reliques tombèrent, et le comte, privé de cette défense miraculeuse, fut frappé d'un coup mortel. L'évèque Gérard, de Cambrai, de qui Balderic, l'auteur de la *Chronique d'Arras et de Cambrai,* tenait ce fait, ne put d'abord croire à ce qu'on lui en rapporta, mais une enquête ouverte par ses soins et par ceux de l'évèque de Liège Balderic en donna la preuve. La coupable, convaincue par la rougeur qui lui monta au front, fut obligée d'avouer sa faute.

Gerberge, la femme de Lambert, disposait des biens de l'abbaye à peu près comme de ses propres domaines. En l'année 1018, elle fondaà Gembloux un anniversaire pour le repos de l'ûme de son époux. Pour l'instituer, que fit-elle? Elle donna aux religieux de Gembloux un bien nommé Ennée, voisin de ce monastère, et qui appartenait aux religieuses de Nivelles, et à celles-ci elle assigna en échange le lieu nommé Tortose, sur Baisy, qu'elle enleva à Gembloux. Cette princesse, si habile à se poser en bienfaitrice sans bourse délier, fut ensevelie à Nivelles, sous une tombe où, au rapport de Van Boendale, on la qualifiait de comtesse de Bruxelles.

La faiblesse de l'autorité impériale, les troubles qui suivirent la mort de l'empereur Henri II, les querelles des grands et des évéques, permirent aux descendants du comte Lambert de se rendre presque indépendants dans leurs domaines, en étendant leur autorité sur les abbayes qu'ils auraient dû protéger; à Nivelles, ils poussèrent si loin leurs usurpations que le bénéfice des comtes, ou, si l'on veut, leur juridiction, s'étendait jusque sur le cloître même voisin de l'église. Ils trouvèrent un appui assuré dans les habitants, qu'un diplôme royal appelle une « race féroce et à la cervelle dure, à cause du voisinage des indomptables Français». Telle était l'impuissance du pouvoir le plus respecté, de l'Eglise, que des personnes du diocèse de Cambrai qui étaient excommuniées pour avoir incendié des temples et commis des brigandages, furent, sans difficulté, ensevelies à Nivelles, où on donna également la sépulture chrétienne à des laïcs du diocèse de Liège coupables des mêmes excès; voilà ce que l'évèque Gérard écrivait, vers l'an 1040, aux archidiacres de ce dernier évèché. Ces désordres amenèrent un grand relâchement dans la dévotion du peuple, et l'on en vint à négliger absolument le sacrement de l'Eucharistie, ce qui, selon un chroniqueur, fut puni par un incendie de l'église de Sainte-Gertrude.

Plusieurs empereurs essayèrent, mais en vain, de porter un remède à ces maux. Ils crurent enfin avoir trouvé une occasion favorable, lorsque la colère divine eut frappé tous ceux qui avaient occupé, à titre héréditaire, les possessions de l'abbaye, c'est-à-dire, sans doute, le comte de Louvain Henri, fils aîné de Lambert I^{er}, et son fils Othon , les prédécesseurs du comte Lambert II, frère de Henri.

Par deux diplômes datés, le premier, de Stavelot, le 5 juin 1040 ; le second , d'Aix-la-Chapelle, le 3 juin de l'année suivante , le roi Henri III ordonna de restituer à l'abbaye le bourg de Nivelles, les serfs des deux sexes qui y résidaient, les terres exploitées par les habitants, le marché, le tonlieu , la monnaierie, la *maceria* ou fabrique de la drèche, les brasseries, les moulins, les prés et les bois qui se trouvaient dans le bourg ou qui en dépendaient. Il fut interdità tout comte ou avoué d'y poser quelque acte de juridiction que ce fut, sinon à "la demande expresse de l'abbesse; nul autre que l'avoué ou un de ses chevaliers, choisi par l'abbesse, ne pouvait y assisteraux trois plaids généraux. Le second de ces actes fut publié à l'intervention des archevêques de Cologne et de Trêves, de l'évèque de Liège et de dix-huit autres prélats, à la demande des ducs de Lotharingie Gothelon et Godefroid, et du consentement du comte Lambert lui-même.

Cinq ans plus tard, en 1046, eut lieu la bénédiction solennelle de l'église actuelle de Sainte-Gertrude. Henri III avait ordonné de différer celte cérémonie jusqu'à son arrivée Pour donner au chapitre une marque plus éclatante de sympathie, il voulut porter sur ses épaules, en celte occasion , la châsse de la sainte ; puis il fit de grands dons à l'église, et il ordonna d'en rédiger un acte, auquel il apposa, non son sceau ordinaire, mais son sceau secret. De son côté, le pape Clément II, qui n'occupa le trône pontifical que pendant neuf mois, en 1046-1047, prit le chapitre sous sa protection par une bulle (en date du 21 mai, au I^{er} et non IX de son pontificat), que l'abbesse Richette et

le prévôt Godescalc soumirent ensuite au pape Léon IX, et dont ils obtinrent la confirmation par ce pontife, le 27 juillet 4049. La bulle de Léon IX et une charte du jeune roi Henri IV, du 26 avril -1059, sont pleines de doléances sur le triste sort des abbayes et églises voisines de la France ; la charte stipule la séparation complète des biens de l'abbaye de Nivelles en trois parts : celles de l'abbesse, de la communauté et de l'hôpital. Les dispositions des diplômes de 877 et 897 sont conservées, sauf qu'on spécifie les biens appartenant à l'abbesse. La congrégation ne peut, de son gré, disposer des biens de celle-ci, à qui , par contre , il est défendu de rien usurper sur elle. Nivelles tout entière doit obéir au chapitre , sauf que l'autel de Sainte-Gertrudeetla *familia,* c'est-à-dire les sujets du chapitre, sont sous la juridiction de l'abbesse.

Les pouvoirs spirituel et temporel s'étaient unis pour étendre leur protection sur la vieille collégiale. Vains efforts, essais stériles ! Le chapitre dut se résigner à perdre sans retour la presque totalilé de ses possessions en Zélande et beaucoup de biens en Brabant, notamment à Bruxelles. Les premières de ces usurpations peuvent être attribuées aux comtes de Hollande, qui, toujours en lutte avec l'autorité impériale et les évèquesd'Utrecht, usèrent sans ménagement des domaines abbatiaux situés dans leurs états, et notamment de ceux du monastère d'Epternach. Les dernières furent, sans doute, l'œuvre des comtes de Louvain, qui poursuivaient une politiquesemblable par les mêmesrnoyens. En agissant ainsi, ils ne faisaient qu'adopter un usage général chez tous les avoués (ou défenseurs) de monastères, usage dont il existe des tracessans nombre dans les documents de l'époque. Les comtes n'en conservèrent pas moins l'habitude de se faire enterrer dans l'église de Nivelles, où on déposa successivement les dépouilles mortelles de Henri le Vieux, fils de Lambert 1er et de Gerberge de France ; de Lambert II, son frère; de Henrill, fils de celui-ci, et de Henri III, filsde Henri II, qui périt dans un tournoi à Tournai, en 4 095, laissant pour héritier son frère Godefroiddit le Barbu, qui joignit à ses états héréditaires le titre de duc de la Basse-Lotharingie et la possession du marquisat d'Anvers. Malheureusement ce fait ne nous est attesté que par des épitaphes fabriquées après coup et ou plus d'une erreur a trouvé place.

Du temps de Henri III, qui cependant s'appliqua à maintenir la tranquillité dans son comté, le chapitre de Nivelles était encoreexposé à des vexationscontinuelles. En 1089, suivant des récits dont toute l'Allemagne se préoccupa, des brigands, qui dévastaient aux environs de Nivelles le patrimoine de Sainte-Gertrude, furent brûlés avec leurs bannières, leurs armes, leurs chevaux; puis le feu se communiqua à leurs serviteurs, leurs enfants et leurs troupeaux. Les guerres civiles qui ensanglantèrent le règne de l'empereur Henri IV, des famines, de grandes mortalités accrurent les malheurs que causaient ces brigandages dans la France occidentale, c'est-à-dire dans la partie de l'empire germanique, située à l'ouest du Rhin. A ces calamités, se joignit,'en 1099, une épidémie terrible, qui commença ses ravages à Nivelles *[circa Nivialensem Sanctæ Gertrudis ecclesiam)* ; les chroniques contemporaines en parlent comme d'un « feu ardent », qui jeta la terreur dans les populations.

Ces fléaux accumulés et les plaintes des chrétiens d'Orient provoquèrent la première croisade, à laquelle tant de Belges prirent part. Le plus célèbre, Godefroid de Bouillon ou d'Ardenne, duc de la Basse-Lotharingie, ayant besoin d'argent pour entreprendre cette expédition, vendit au chapitre de Nivelles les villages de Baisy et de Vieux-Genappe, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, et, selon des actes de l'an 4400 environ, lui céda également des biens à Tubise et à Hennuyères, où , en effet, il existe de temps immémorial une *Haie* d'^rcte/me.Lesacquisitionsse firentàun prixtrès-élevé, et l'abbesse Richette dut, pour les accomplir, épuiser le trésor de l'église. (Voyez CANTON DE GEN.VPPE, p. 3.)

Saint Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré, vint prêcher à Nivelles en l'année 4122. A cette occasion, sa légende nous fournit une preuve de la co-existence dans cette ville des deux idiomes que l'on parle en Belgique : le wallon et le flamand. On amenaau célèbre prédicateur une jeune fille possédée du démon et sur laquelle on multiplia en vain les exorcismes ; comme pour se moquer des cérémonies religieuses, le diable débita tout le CantiquedesCantiquesetle traduisit ensuite, d'abord en langue romane, puis en langue teutonique. Cependant, pressé de plus en plus par les prières de Norbert, il annonça l'intention de partir, mais non ce jour-là, et en effet il s'en alla le lendemain, laissant après lui une odeur fétide. On doit voir dans ce fait une preuve que la lecture de la Bible et sa traduction en langue vulgaire s'étaient propagées à Nivelles et que les doctrines de Tanchelin et d'autres hérétiques de l'époque avaient pénétré dans cette ville.

En 114 2, l'évèque de Cambrai Odon autorisa l'abbaye à « tenir sans personnat », c'est-à-dire avec le droit d'y placer, non des prêtres ou curés jouissant de toute la dotation de la cure , mais seulement des investis ou curés jouissant de certains revenus, les églises qu'elle possédait dans son diocèse : Ittre, Rebecq et son annexeHennuyères, Goyck, Meerbeek, Lombeek, Wambeeketson annexeTer-Nath, Attre,\V'ellin,Louverval. Cette concession ne fut guères respectée, caria collation de presque toutes ces églises fut enlevée au chapitre, on ne sait comment : à lttre, à Meerbeek, c'était le seigneur qui nommait le curé ; à Rebecq, à Goyck, à Wambeek, les fonctions presbytérales continuèrent à former un personnat. Les volontés d'Odon restèrent donc à l'état de lettre morte.

Les relations entre lesabbesseset la communauté ou chapitre, après avoir été longtemps peu cordiales, se rétablirent sur un meilleur pied. En l'année 4 420, l'évèque de Cambrai Burchard rendit « l'autel de Len- « nick,prèsBruxelles, aux religieuses etaux chanoines, « à qui il avait jadis été donné canoniquement et par « l'autorité épiscopale, mais qu'on leur avait injuste- « ment enlevé ». C'étaient lesabbesses qui prétendaient alors s'approprierl'église. Plusieurs fois, la communauté se plaignit de leur usurpation, tantôt à l'empereur, tantôt à l'évèque de Liège, mais elles réussirent toujours à faire ajourner la décision de cette affaire, en cachant avec soin le diplôme par lequel l'empereur Henri IV avait, en dernier lieu, séparé les possessions respectives de la communauté et de sa supérieure. Enfin, le 28 février 4 426 , l'abbesse Ode reconnut les droits du chapitre, dans une assemblée tenue à Liège, en présence des dignitaires du diocèse et des chanoines de Saint-Lambert. Un diplôme impérial de l'an 4136, en confirmant le partage des biens sanctionné déjà en 4059, témoigne de l'entente qui réégnait alors entre I l'abbesse et le chapitre.

Depuis la seconde moitié du XHe siècle jusqu'au commencement du **XV^{e} (1150-1406).**

La seconde moitié du XII^{e} siècle fut marquée à Nivelles par des troubles longs et sérieux et par de terribles catastrophes. Mais les uns et les autres ne nous sont connus que par de sèches mentions dans des chroniques, ou par des actes, dont la plupart manquent de dates. Le lecteur appréciera, par cette dernière circonstance, les difficultés dont notre travail a été entouré , les ténèbres qu'il a fallu dissiper pour jeter quelque jour sur une histoire qui n'avait jamais été étudiée et qui abonde en épisodes intéressants.

Depuis longtemps Nivelles possédait une administration municipale ; son échevinage existait déjà en l'année 4075; mais ce tribunal qui n'était, ou que la continuation de l'échevinage d'un ancien comté franc, d'une subdivision du grand comté de Brabant, ou qu'un corps analogue créé par l'abbaye pour rendre la justice dans ses domaines, n'avait pas absolument les mêmes intérêts ni les mêmes tendances que la population qui s'était insensiblement agglomérée autour de l'église de Sainte-Gertrude, et qui, en augmentant en importance et en richesses, réclama des garanties et des libertés, comme les autres bourgeoisies du pays.

Une charte sans date, que les uns placent vers l'année 4466 et les autres entre 4194 et 4201, révèle l'insouciance des abbesses pour la tranquillité de leur principal domaine. D'après ce que porte la charte, elles y laissèrent vaquer l'important emploi de maire : bientôt les crimes s'y multiplièrent dans d'énormes proportions. Des malfaiteurs s'y livrèrent impunément au meurtre, au vol, au pillage; ils osèrent même dévaster la ville et y commettre des rapts. Les échevins et les plus sages habitants, craignant la destruction complète de Nivelles, implorèrent l'appui de l'avoué supérieur du monastère, le duc de Lotharingie ou de Brabant ; riches et pauvres lui exposèrent leurs motifs de plainte et le prièrent d'y remédier. Le duc, de leur avis, institua à Nivelles, *pour la seconde fois*, une paix *[qui, ipsorum consilio , quia quondam ila feceral, pacern ordinavit in eodem oppido),* d'après laquelle tous sans exception seraient jugés, et qui devait rétablir la splendeur de la ville, tout en maintenait les droits de l'abbesse, du chapitre et de tous les autres seigneurs qui prétendaient y exercer quelque juridiction.

Vers le même temps deux incendies terribles dévastèrent Nivelles. En 1166, la collégiale, toutes ses dépendances et une partie de la cité devinrent la proie des flammes; en4177,la calamité ne fut pas moins atfreuse.

L'autorité que le duc Godefroid III exerçait alors à Nivelles sans rencontrer d'opposition, ne tarda pas à être contestée. L'abbesse Berthe, qui appartenait a la famille impériale des Hohenstauffen, puisque Frédéric Barberousse la qualifie de sa cousine *(neptis nostr-a),* paraît avoir profité de l'antipathie de ce prince pour le duc, antipathie qui se manifesta ouvertement par les faveurs qu'il accorda au plus ardent ennemi de Godefroid, le comte Baudouin de Hainaut. Berthe comparut à la diète de Mayence, où Frédéric avait réuni les princes et la chevalerie de l'empire, et là elle réclama la possession de Nivelles, en produisant les privilèges accordés jadis à l'abbaye par les souverains de la Germanie, ainsi que les bulles des papes Clément 11 et Léon IX. Le diplôme qu'elle obtint, le 23 mai 4182, à la suite d'une sentence prononcée par la diète, témoigne de l'exagération des prétentions de l'abbesse. A sa demande, on ne lui assigne, on ne lui restitue rien moins que la liberté (c'est-à-dire la possession libre) de Nivelles, avec tous ses revenus et toutes ses dépendances : le marché, le tonlieu, la monnaierie, les tables des changeurs, le lieu où on fabriquait la drèche, les brasseries, les moulins, les prés, les terres cultivées et incultes, les pâturages, les bois, les chemins, les eaux, les serfs *(familia),* les biens héréditaires acquis ou à acquérir par tous ceux qui résidaient à Nivelles, en quelque lieu que ces biens fussent situés. Personne, libre ou serf, bourgeois ou paysan, quelle que fût sa profession ou sa condition, ne pouvait réclamer la propriété, à titre féodal ou héréditaire, de la monnaierie, du tonlieu, du lieu où on fabriquait la drèche et des tables des changeurs.

Malgré l'énorme amende (de cent livres d'or pur) comminée contre ceuxqui enfreindraient ces dispositions, le duc Godefroid, qui assista à la promulgation du diplôme impérial, n'en resta pas moins maître delà ville, ainsi que son fils Henri I^{er}. Dans un acte passé à Nivelles, le 4er mai 4485, figure son serviteur *{ducis famvlus)* Simon Stajon, et le 4^{cr} septembre suivant, deux autres de ses serviteurs, Guillaume de Baisy et Éverard, paraissent à côté des échevins nivellois, dans une charte de l'archidiacre de Cambrai Nicolas. En 4489, des troupes brabançonnes défendirent la ville, que menaçaient les Heniiuyers. Pendant l'hiver de 4493-4494, le comte de Looz y commanda au nom de Henri 1er, fils de Godefroid III, lorsque le comte de Hainaut s'avança jusqu'à Arquennes, où son armée fut prise la nuit d'une terreur subite, que l'on attribua à l'intercession de sainte Gertrude. En 4194, Nivelles est mentionnée parmi les cités du duché qui garantirent le maintien du traité conclu entre le duc et son puissant voisin, le comte Baudouin.

L'union intime de Nivelles au Brabant résulte de tous ces faits; d'autres détails témoignent que la ville fut alors agitée par de violents débats. Une lettre adressée par Je cardinal U., légat du saint-siége, au doyen E. (Evrard, sans doute, que l'on cite dans d'autres documents, de l'an 4 4 70, 4 4 75, etc.) et aux autres prêtres de Nivelles, lettre qui ne porte pas de date, mais que nous inclinons à placer en l'année 4 484 environ, contient quelques circonstances curieuses. Il y avait alors dans la ville une *commune jurée,* dont les statuts, suivant le rapport fait au cardinal, étaient, les uns inconciliables, les autres compatibles avec l'équité. Les habitants sévissaient violemment contre les prêtres, leur refusaient les droits que l'on payait d'habitude au clergé des paroisses, et appliquaient aux habitations et aux serviteurs de ce corps des usages contraires au droit canonique, des coutumes abusives L'un de ces prêtres, nommé H. (Henri?), avait vu sa maison détruite et ses serviteurs chassés de Nivelles, contrairement aux prérogatives de son ordre. Le légat chargea le doyen et ses collègues d'ouvrir à ce sujet une enquête et d'excommunier les bourgeois, s'ils ne pouvaient les décider à changer de conduite.

Vers 4 4 94, la persécution dont l'église de Nivelles souffrait depuis sept ans (c'est-à-dire depuis 1484 environ) n'avait pas cessé de sévir. La « noble et honnête congrégation» decette ville se détermina enfin à exposer ses malheurs et ceux de la cité à l'évèque de Liège A. (Albert de Louvain, élu en 4494, ou Albert de Réthel, élu en 4 4 94?). Le prélat accueillit avec respect les reliques de sainte Gertrude, qui lui furent présentées; il écouta avec bienveillance la requête qu'on lui soumit, et, pour venir en aide a la pauvreté du chapitre, il adressa à tous les fidèles une invitation de lui accorder des secours pécuniaires.

Nivelles échappait donc de plus en plus à la domination abbatiale, en dépit du diplôme de Frédéric \$^{iT}$; en dépit d'une bulle du pape Célestin, datée de Rome, le 44 mai 4191, et confirmant au chapitre tous ses biens, notamment la ville de Nivelles; en dépit d'une charte de l'évèque de Liège, Rodolphe (mort en II9I), charte où on rappelle en général les actes déjà nature des précédents, et où la phrase suivante spécifie les innovations auxquelles Rodolphe, de même que l'empereur et le souverain pontife, voulait s'opposer : « Nul ne peut usurper ou s'approprier les biens de « l'abbaye, leur causer quelque dommage, ou appor- « ter des modifications à leur état ; ni transférer, si ce « n'est du consentement del'abbesseet du chapitre, le « marché et la vente des denrées en un endroit difl'é- « rent de celui où ce marché est fixé, où cette vente « s'exerce ».

De ce temps date l'établissement de l'office de bailli de Nivelles, ou, comme depuis on l'appela de préférence, du grand bailli du Brabant wallon, qui représentait le prince dans toute la partie du duché où on parlait le wallon ou français, et dans quelques villages flamands au sud et à l'ouest de Hal. Cette nouvelle division du pays, non plus que ses subdivisions, ne tinrent aucun compte des fractionnements antérieurs que ce dernier avait subis. Toutes se basèrent princi-

paiement sur les rapports féodaux. L'importance que les ducs attachèrent à la possession de Nivelles les détermina à y fixer le siège d'un de leurs principaux officiers, et ils lui subordonnèrent d'autres officiers, des maires, comme on les appelait, qui étaient au nombre de douze : ceux de Nivelles, Genappe, La Hulpe, Mont-Saint-Wibert, Grez, Incourt, Jodoigne, Saint-Jean-Geest, Jandrain, Geest-Gerompont, Orp-le-Grand et Hannut. Nous observerons ici que Jodoigne et ses environs composèrent d'abord un bailliage distinct, qui ne fut, paraît-il, réuni à celui de Nivelles qu'au XIV[e] siècle, après que le domaine de Jodoigne eut cessé de former le douaire des duchesses. Le Roy et le *Guide (idèle* mentionnent d'autres mairies, telles que Gembloux, Melin, Dongelberg et Jauche, juridictions qui n'avaient de rapport avec le grand bailli que pour l'exécution des ordres du souverain, et où la justice, la seigneurie, appartenait à des particuliers.

La mairie de Nivelles comprenait un grand nombre de localités, dont voici le tableau, accompagné de l'indication de leurs cotes respectives dans l'aide accordée en \383 :

Nivelles paya un 54[e] de l'aide entière votée par le duché, soit en vieux écus . . . . . 1852 »

VILLAGES AU DUC.

La Chapelle près de Nivelles	33 1/3
Monstrcux	4 2 3
Baulers	en
Thincs	8J
	127 »

VILLAGES SEIGNEURIAUX.

Grambais (sur Nivelles)	6 2 3
Bomival	13 1. 3
litre	55 2 3
Petit-Rœux près de Braine	18 »
Gouy près de Lessincs (qui, dans la suite, fut considéré comme une dépendance du Hainaut)	18 »
Famillereux	18 »
Seneffe	122 2 3
Arquennes	22 1/3
Petit-Rœux près de Nivelles	6 2/3
Gouy sur le Piéton	06 2/3
Celles ou Pent-à-Celles	22 113
Buzet	il 11/1
Odomont (sur Rêves)	
Trazegnics	33 1/3
Tubise	
Becrte ou Brages	
Bogacrden	
Pepinghen (Ou huit villages du sire d'Enghien.)	0,999/1
Ronquières	
Leerbeek	
Rebccq	
Hennuyères	
	637 0

Cette liste ne parle pas de la terre franche de Souvret, que les *Comptes des baillis de Nivelles* ajoutent aux localités comprises dans la mairie.

Les guerres civiles dont l'empire fut le théâtre après la mort de Henri VI, fils et successeur de Frédéric Barberousse, accrurent démesurément la puissance du duc Henri 1[er], qui sut, avec plus d'habileté que de loyauté, servir tour à tour les deux prétendants au trône : Philippe de Souabe, frère de Henri VI, et Othon de Saxe ou Othon IV. Ce dernier, dont Henri I[er] soutint d'abord la cause, lui donna l'abbaye de Nivelles avec tous les droits qu'y possédaient les empereurs et les rois des Romains. Lorsque Henri se rallia à la cause triomphante de Philippe, ce prince renouvela cette cession, le 42 novembre -1204, à la seule condition de tenir en fief de l'empire Nivelles et les autres domaines impériaux qu'on lui abandonnait.

Philippe ayant péri assassiné, Othon, voulant sans doute se venger de la défection du duc de Brabant, annula le don qu'il lui avait fait et, sur les plaintes de labbesse Berthe, confirma en tous points la charte impériale de l'an i 482 (17 mai 1209). Ses ordres ne furent pas exécutés, car, en cette même année 1209, nous voyons le duc Henri enrichir de ses libéralités les Templiers de Valiompont, en présence des échevins de Nivelles. D'ailleurs Othon ne tarda pas à se rapprocher de Henri, dont il épousa la fille Marie; puis, la donation du roi Philippe fut ratifiée par son neveu Frédéric II, le vainqueur d'Olhon IV : une première fois, en 1214 ; une seconde fois, le 29 avril 1249.

Les abbesses et le chapitre entrèrent à cette époque en contestation, à propos des biens de la communauté qui avaient été aliénés. Celle-ci prétendait que l'abbesse Ode devait les récupérer à ses frais, ce que Ode niait. Enfin, après une enquête minutieuse, l'abbesse reconnut qu'elle était soumise à cette obligation, mais comme elle s'attirait par là des injures et des inimitiés, le chapitre consentit à intervenir pour une moitié, pendant dix ans, dans les frais que des démarches de cette nature lui occasionneraient (jugement arbitral, en date de la nuit de la Purification, 2 février 4248). A la suite de cet accord intervint un acte qui témoigne de la rigueur avec laquelle le chapitre entendait percevoir ses revenus. D'après un statut qui fut adopté en assemblée générale, au mois de juillet 4248, l'abbesse faisait tous les ans sommer les tenanciers de Lennick et des autres domaines de la communauté, de payer leur cens au jour fixé; sinon elle partait pour les y contraindre, ou elle envoyait, en sa place, une chanoinesse et deux chanoines; à moins d'empêchement légitime, ni elle ni ceux-ci ne pouvaient s'exempter de cette désagréable corvée, ni revenir sans avoir prélevé le cens, sous peine d'une amende de 6 sous *blancs* pour chaque jour de retard; la même peine était prononcée contre toute personne qui devait recueillir pour le chapitre de l'argent, du pain ou de l'avoine, et qui ne remettait pas : le pain au jour fixé, l'argent pendant le mois de l'échéance, et l'avoine à la fête de saint Jean ou pendant le mois de juillet. Le retardataire devait en outre implorer son pardon, et en «aucun cas il n'obtenait un délai : le demander et l'accorder constituaient également une offense.

Les chanoinesses apportaient la môme sévérité à maintenir intactes leurs moindres prérogatives. L'abbesse ne leur fournissant plus des tartes et des gâteaux semblables à ceux qu'on leur distribuait auparavant en son nom, elles en firent régler la forme, la dimension, la composition : les *placentæ* devaient être faits de bon fromage et d'un cramique *(crimmicha)* d'un pied et demi de large et de trois doigts d'épaisseur. Les *canistelli* ou canestiaux n'offraient qu'une farine aux œufs choisis, et consistaient en trois cercles superposés. Ces derniers ne pouvaient être confectionnés que par des hommes d'une honnêteté et d'une capacité éprouvées (juillet 4248).

La transformation presque générale que subissait alors la société amenait à chaque instant des conflits nouveaux. Chacun voulait améliorer sa position ; chaque officier, chaque fonctionnaire aspirait à rendre héréditaire et féodal l'emploi qu'il occupait. A Nivelles même les d'Arquennes élevèrent cette prétention pour la mairie de cette ville, mais ils y renoncèrent en 4225. A Meerbeek près de Ninove, un nommé Brantin essaya sans succès une usurpation analogue, comme en fait foi un acte de l'an 4 229.

Pendant ces querelles stériles, le duc Henri marchait d'usurpation en usurpation, affermissant de plus en plus son autorité. L'un de ses vassaux, Walter de Rêves, ayant donné à l'hospice du Saint-Sépulcre le moulin du Charnier, le duc, en l'an 4 223, permit à cet hôpital de reconnaître la juridiction des échevins de Nivelles, mais à la condition que les amendes qui écherraient dans ses biens appartiendraientà lui et non au chapitre ou à d'autres. De son côté, il s'engagea à

faire rendre justice à l'hôpital, à le protéger contre tous, soit en personne, soit par son bailli de Nivelles Ici apparaît pour la première fois cet officier du prince, qui étendit ensuite son autorité sur toute la partie méridionale du Brabanl, le Brabant wallon, et dont l'influence annihila complètement celle du maire de l'abbaye.

Le chapitre possédait aux environs de Nivelles plusieurs bois magnifiques, notamment ceux de Bossut et de Heis ou Hez (sur Baisy), de Genappe et de Forest (sur Vieux-Genappe}. Le duc parvint à s'en faire céder la moitié, du moins quant nu revenu et à la juridiction ; les deux parties, de concert, devaient y établir un maire, deséchevins et de.? forestiers, et chacune d'elles était libre d'y faire opérer des défrichements, à ses propres frais* et à son bénéfice exclusif, si l'autre partie refusait d'intervenir dans les dépenses occasionnées par ce travail. Cet accord, qui se conclut au mois d'octobre 1223, fut approuvé par Henri, le fils aîné du duc : une première fois, à la même époque; une seconde fois, en 1244-. Il fut suivi de la mise en culture des bois de Genappe et de Forest, que Henri II et le chapitre cédèrent, en 1243, à l'abbaye d'Afflighem, qui y établit plusieurs grandes fermes ; ceux de Bossut et de Hez, dont une partie avait été abandonnée aux religieux de Villers, continuèrent à subsister.

Lorsque Frédéric II partit pour l'Italie, où il fut presque constamment retenu par ses démêlés avec les papes et les villes guelfes, il laissa le pouvoir entre les mains de son fils Henri, quelquefois appelé Henri VII. Ce jeune prince ratifia d'abord les concessions de son père en faveur du duc (mai 1222), mais se montra ensuite moins favorable à lui qu'aux abbesses et au chapitre de Nivelles. L'abbesse Haburgis étant venue le trouver à Aix-la-Chapelle, obtint de lui une confirmation des privilèges de l'abbaye et en particulier du diplôme de Frédéric I[ir] (30 mars 1227). Elle ne tarda pas à mourir, car deux mois après, le roi approuva l'élection de l'abbesse Ode, l'investit des fiefs et des régales faisant partie de la dotation du chapitre, et la prit sous sa protection (9 juin). Le lendemain, deux chartes royales furent encore scellées : l'une plaça sous cette même protection le chapitre, en révoquant toutes les aliénations de ses biens qui auraient été opérées antérieurement ; l'autre défendit, sous les peines les plus sévères, d'empiéter sur ces biens. Une diète réunie au palais de Nurenberg déclara que tout bien aliéné par les abbesses qui avaient précédé Ode devait être réintégré dans le domaine commun, et que tout acte contraire aux privilèges accordés par ses prédécesseurs à l'abbaye, était annulé de plein droit. Ainsi l'attesta, plus tard, en juin 1230, l'évêque de Bamberg Conrad. Tous ces actes étaient évidemment dirigés contre le duc. Le 11 juin 1227, on voulut essayer de l'isoler de la bourgeoisie de Nivelles : il fut défendu de causer du tort, soit à l'abbesse, soit aux bourgeois, à l'occasion de la guerre qui venait d'éclater entre le duc de Brabant, le comte de Flandre et d'autres princes. A la même époque, les domaines du duc ayant été mis en interdit à cause de l'injure causée par Henri 1[er] à Barthélémy, chanoine de l'église Saint-Barthélémy de Liège, l'archevêque de Cologne déclara que cet interdit ne s'étendait pas sur la ville de Nivelles (mardi après la fête de Saint-Pierre es liens, en 1227).

Les bourgeois avaient, peu de temps auparavant, prouvé une fois de plus leur adhésion à la politique des ducs. Un ménestrel vagabond s'étant présenté comme étant le comte de Flandre et de Hainaut, Baudouin IX, empereur de Conslantinople, le duc s'empressa de le reconnaître en cette qualité. Nivelles montra également une vive sympathie pour l'aventurier. Lorsque l'imposture de celui-ci eut été dévoilée, et qu'il fut forcé de quitter le Hainaut, la comtesse Marguerite de Constantinople le fit poursuivre, et parant à le faire arrêter à Nivelles ; mais les bourgeois le délivrèrent et lui donnèrent un sauf-conduit pour continuer librement son voyage.

Le roi Henri VII, dont l'autorité n'était que nominale, car il n'avait à cette époque que seize ans environ, le mariage de son père n'ayant eu lieu qu'en 1210, se montra toujours favorable au clergé, tandis qu'il poursuivait de ses rigueurs les communes. Mais il ne put longtemps continuer son œuvre. S'étant révolté contre son père, il fut emprisonné par ordre de celui-ci, et envoyé en Italie, où il mourut: Le duc Henri I[er] qui, dans ses dernières années, avait comblé de privilèges les bourgeoisies de ses Etats, sans doute afin de mieux s'assurer leur appui, jouissait d'une grande influence à la cour de l'empereur Frédéric II, mais il atteignait alors une extrême vieillesse et, après avoir amené à Frédéric II sa nouvelle épouse, il mourut à Cologne en 1235. Il avait gouverné le Brabant pendant plus de soixante ans, d'abord de concert avec son père Godefroid III, puis seul.

Ce fut de son temps que Nivelles parvint à son plus haut degré de prospérité. Dans la vaste enceinte de murailles qui l'entourait, on voyait s'élever de nombreux édifices civils et religieux. On n'y comptait pas moins de treize églises (y compris trois qui se trouvaient dans la banlieue : Notre-Dame de Gouthal, le Saint-Sépulcre, Thines), tandis qu'il n'y en avait que six ou sept au plus à Bruxelles, la résidence favorite des ducs. En remplacement de l'antique hôpital du monastère, plusieurs maisons charitables s'ouvraient aux malades, aux pèlerins, aux infirmes : Saint-Nicolas, le Saint-Sépulcre, les Douze-Apôtres (qui existait déjà en l'an 1225), et plusieurs léproseries, dont l'une, celle dite de Willambroux, était devenue célèbre par la piété et la charité d'une bourgeoise de Nivelles, nommée Marie, qui alla ensuite mourir au couvent d'Oignies. L'institut des béguines, institution mixte, qui tenait à la fois de la vie laicale et de la vie ascétique, prit à Nivelles un développement extraordinaire et, si l'on en croit Thomas de Cantimpré, ne compta pas moins de 2,000 adhérentes, chiffre évidemment exagéré, comme tout ce que nous raconte ce crédule écrivain, et dans lequel on englobait sans doute non-seulement les béguines proprement dites, mais les béghins ou bogards, les récluses, les sœurs desservant les léproseries etc.

Jadis l'accumulation d'un grand nombre d'habitations dans un espace très-resserré et l'absence de toute prescription hygiénique provoquaient fréquemment des épidémies. En 1226 il en naquit une d'une gravité extrême parmi les béguines de Nivelles. Un feu ardent les dévorait, attaquant chacune d'elles, ajoute le pieux légendaire que nous venons de citer, dans le membre par lequel elle avait péché. On les porta dans l'église Sainte-Gertrude,où elles recouvrèrent la santé. Ce fléau paraît avoir fait suspecter leur vertu, car on ne s'expliquerait pas autrement cette parole échappée à une jeune fille, qui se trouva également infectée : « O sainte Gertrude, je ne suis pas béguine, et cepen- « dant je brûle aussi », paroles coupables, selon Cantimpré, qui furent instantanément punies par la chute d'un des bras de la malade.

Malgré la peste, malgré les guerres, la population de Nivelles se développa dans de si fortes proportions, qu'il fallut, au mois de juillet 1231, augmenter le nombre des paroisses : l'église-mère de Sainte-Marie ou de Notre-Dame, qui se trouvait entre l'église des chanoinessesou de Sainte-Gertrude et celle des chanoines ou de Saint-Paul, ne garda qu'une minime partie de son ressort, dont le reste fut partagé entre dix autres églises : Saint-Jacques, Saint-André , Saint-Jean-Baptiste, Saint-Georges, Saint-Maurice, Saint-Jean-l'Evangéliste , Saint-Cyr, le Saint-Sépulcre , Notre-Dame de Gouthal et Thines.

Le duc Henri II continua la politique de ses ancêtres. D'une part, il joignit à son domaine de Nivelles les revenus, les habitations, cens etc., qui apparte-

liaient à la demoiselle de Rêves, fille de Walter dont nous avons parlé (diplôme de cette dame, en date du soir de la Division des apôtres, en 1237) ; d'autre part, il accorda son appui aux bourgeois, dont les querelles contre l'abbesse avaient recommencé. Cette fois, on se disputait le droit de percevoir les tonlieux ou impôts sur les marchandises ou denrées de toute espèce. Guy, évêque de Cambrai, l'abbé de Jette, remplaçant l'abbé deVillers, qui s'était excusé, et Boniface, ancien évêque de Lausanne, prononcèrent à ce sujet une sentence arbitrale, à Saint-Feuillen du Rœulx, le mardi après les Rameaux, en avril 1239-1240. Outre que les bourgeois furent condamnés à donner satisfaction à l'abbesse, celle-ci fut reconnue en droit de percevoir les tonlieux sur le vin vendu en détail *{ad brokam),* le pain, les toiles, les filets de lin et de laine, les peaux et cuirs, la friperie, la drèche. Ces tonlieux furent fixés comme suit :

Les taverniers en vin *(vinarii)* payaient par tonneau : un neuvième de setier, pour le vin d'Avalterrc ou du Rhin; un demi-setier, pour le vin de France ;

Les boulangers, une demi-obole par fournée de pain ;

Les marchands de toiles, 2 deniers pour chaque centaine d'aunes de toiles;

Les marchands de filets *(fileti,* ce qu'on appela depuis de la batiste), 1 denier par filet du prix de 5 sous, 1 obole par filet valant 12 deniers;

Les marchands de peaux et cuirs, 2 deniers par douzaine de peaux, I obole par cuir;

Chaque personne qui débitait des friperies au marché payait dans la même proportion que les marchands de filets ;

Les bouchers donnaient des fragments de chairs ou une bouteille *(cupa)* de vin.

Quoique Je duc de lirabant soit, à cette époque, intervenu eu faveur de l'abbesse, les bourgeois ne se soumirent pas aisément. En mai 1244 ils étaient de nouveau en querelle avec le chapitre; à cette époque, l'évêque de Liège, Robert, enjoignit au gardien et aux frères mineurs de Nivelles de regarder comme excommuniés et interdits ceux qui étaient excommuniés par le chapitre et le peuple de cette ville *[et plebam istius oppidi.* Diplôme daté du lundi avant la Pentecote). Henri II sut habilement profiter de l'occasion. Les chroniques de Nivelles disent qu'il reçut le serment des magistrats communaux, les jurés* qui commencèrent à cette époque à siéger avec les échevins, qu'ils devaient ensuite éclipser, et il leur confia, ajoute-t-on, les clés des portes de la ville.

Ce qui contribua particulièrement à assurer la victoire de l'élément populaire, ce fut la série interminable de querelles qui s'élevèrent entre le chapitre et l'abbesse. Ces contestations ne s'assoupissaient que pour renaître avec plus de violence. Chaque réélection d'abbesse amenait des interprétations nouvelles et de nouvelles luttes, bientôt suivies d'autres transactions.

Le chapitre voulut de nouveau obliger l'abbesse à reprendre, à ses frais, les alleux de la communauté qui avaient été aliénés, et notamment la mairie du village de Goyck et les biens de Berg-op-Zoom. Sur son refus, il cesse le service divin pendant plus de quatre ans. L'abbesse réclame auprès des autorités ecclésiastiques et prétend avoir supporté une perte d'au moins 1,000 livres de Louvain , et une dépense de 100 marcs sterlings; privée de ses revenus particuliers, elle perd plus de 500 livres ; dépouillée à Nivelles de son tonlieu, elle en perd encore 1,500. De son côté, le chapitre élève des prétentions analogues. Ses membres vont jusqu'à se plaindre de ce que, sans sa participation, l'abbesse a invité le duc à punir les excès de quelques bourgeois de la ville. Pour cette cause le doyen de Liège la condamne, mais en vain, à une amende de 400 marcs. Un accord daté du mardi après la Saint-Clément, en novembre 1241, en repoussant presque toutes les prétentions des deux parties, mit momentanément fin à leurs débats.

En dehors de la ville, les biens de la communauté étaient partout mis au pillage et ses prérogatives amoindries. Henri II, à son avènement au duché, trouva l'interdit jeté sur le Brabant à cause de quelques usurpations de ce genre; il en obtint la levée en entrant en négociations avec le chapitre et en s'engageant à lui faire restituer la mairie de Goyck, dont Arnoul de Wesemael avait pris possession, et les biens de Berg-op-Zoom, alors occupés par l'avoué de Béthune au nom du jeune sire de Bréda. Mais le duc ne remplit pis ses engagements, ou son successeur, Henri 111, les viola, car la situation redevint ce qu'elle était auparavant, encore plus intolérable peut-être. Les sires d'Enghien, à Tubïse, Hennuyères, Leerbeek ; le sire de Rêves, à Buzet; le sire de Meerbeek, dans te village de ce nom, près de Ninove ; les chevaliers d'Aerschot, à Vorst en Campine ; le sire de Wesemael, à Duffel, empiétèrent sur les droits du chapitre. Le duc de Brabant, leur suzerain commun, s'engagea, lo jour de Saint-Fabien et de Saint-Sébastien, 20 janvier 1253-1254, à réprimer leurs usurpations avant la Saint-Remi suivante. Et comme ses propres officiers étaient les premiers à donner l'exemple, il promit de rétablir la communauté dans ses droits et de l'indemniser de ses pertes, avant la fête de Pâques de la même année , conformément à la sentence de quatre arbitres, dont deux, sire Conson et sire Henri de Sterrebeek, avaient été choisis par lui, et deux parla partie adverse : le doyen de Nivelles et le chanoine Gérard de Hodeberge ou Huldenberg. Il promit notamment de restituer au chapitre le larron et le meurtrier, c'est-à-dire la juridiction sur les coupables de vol et de meurtre ; de ne plus s'ingérer, à Nivelles, dans les questions de dettes ou d'héritage (c'est-à-dire dans les causes réelles), et de ne plus y publier des bans (ou ordonnances de police). Ses baillis avaient, en son nom, abattu des maisons , séquestre des meubles, dans les possessions du chapitre; ces officiers, comme il le déclara, durent, non-seulement s'abstenir d'actes pareils, mais encore faire satisfaction au chapitre assemblé (accord en date du samedi après l'Epiphanie, en 1253-1254).

Si l'influence ducale fléchit de la sorte devant la volonté de l'abbesse et du chapitre, ce ne fut pas du gré de la bourgeoisie, qui profita de la première occasion pour s'insurger. Lorsque, après la mort du duc Henri III, les villes brabançonnes conclurent entre elles une étroite alliance, Nivelles, qui se considérait comme l'une d'elles, entra dans cette ligue, et se confédéra notamment avec Bruxelles, le 24 juillet 1261, et le jour de la Trinité, en 1202. Dans la suite, Nivelles ayant perdu ses chartes, les magistrats de la résidence favorite de nos princes donnèrent un *vidimus,* c'est-à-dire une copie authentiquée de leur union avec Nivelles, de l'an 1202, le lundi après le dimanche où l'on chante *Jubilate,* en 1304-1305.

Les bourgeois , par la même occasion , organisèrent leur commune sur de nouvelles bases; ils s'imposèrent, sous peine d'amendes , l'obligation d'y adhérer, la dotèrent d'une administration particulière de la justice, de justiciers (ou jurés?), d'un forestier, d'un nouveau sceau, d'une prison et de nouveaux statuts, ces derniers comminant contre les contrevenants, dans certains cas, la peine de mort et de la confiscation. L'abbesse et le chapitre se montrèrent très-mécontents de ces innovations. Aussi le peuple se porta-t-il bientôt à des actes de violence. Il força l'entrée de la maison abbatiale et en détruisit les portes, puis, après avoir chassé les gardiens établis par le maire et les échevins, il les remplaça par d'autres, à qui les clés des portes de la ville furent confiées. Craignant sans doute qu'on ne transformât l'église de Sainte-Gertrude

en forteresse, les bourgeois s'y introduisirent à main armée et brisèrent les serrures des tours, qu'ils firent modifier.

L'abbesse implora l'appui du roi des Romains Richard de Cornouailles, qui se trouvait en ce moment en Brabant. Un diplôme de ce prince, daté de Louvain, le 5 juillet 4 262, confia la décision de la querelle à l'évêque de Liège Henri de Gueldre, qui exerçait alors en Brabant les fonctions de régent, au nom des fils mineurs de Henri III. Malgré la haute position qu'il occupait en Belgique, le fougueux prélat ne triompha que difficilement de la résistance des Nivellois. Il invita d'abord tous les prêtres et chapelains du doyenné de Fleurus à se réunir en ce dernier endroit et à menacer d'interdit les membres de la commune, leur maire et leurs jurés, s'ils ne consentaient à se soumettre aux ordres du chapitre, à annuler leur confédération et à indemniser ceux qu'iis auraient lésés. Si les bourgeois persistaient huit jours de plus dans leur rébellion, la sentence d'excommunication serait étendue à leurs femmes et à leurs enfants; on allumerait des cierges dans l'église, on sonnerait les cloches tous les dimanches et fêtes, selon les rites adoptés pour les circonstances de ce genre. Dans le cas où la soumission des habitants se ferait encore attendre huit jours, l'administration des sacrements cesserait tout à fait, sauf qu'on donnerait le baptême aux nouveaux-nés et la sépulture aux morts (charte datée du jeudi avant la Nativité de la Vierge, en 4 263).

Nivelles persista cependant, pendant plus de deux ans, à repousser toutaccommodement. Enfin,de guerre lasse, l'évèque de Liège conclut un accord sur les bases suivantes : La commune renonça à ses chartes et à son sceau, qui devaient être remis à l'abbé de Sainte-Gertrude de Louvain, pour être détruits à jamais, et elle s'engagea à réédifier la maison abbatiale (jour de la Division des apôtres, en 1265). Le dimanche suivant, dans une assemblée qui se tinta Nivelles, en présence d'un grand nombre de prêtres, de chevaliers et d'autres personnes, quatre bourgeois déiégués à cet effet par les maire, échevins et commune : Hugues de Rougnon, Rodolphe de la « Porte brûlée » *(de Combustâ porta)*, Simon du Wichet *[de Postito)* et Emorandus, remirent les chartes et le sceau proscrits à l'abbé de Sainte-Gertrude de Louvain et à B. (Baudouin?) de Bossut, chanoine et officiai de Liège, qui les firent immédiatement détruire. L'évèque était présent, car le même jour il approuva tout ce qui s'était fait en son nom. Son intervention en faveur du chapitre fut encouragée par le pape Clément IV, dont on connaît deux bulles en faveur du chapitre : l'une, scellée le 1er juillet 1265, confirme en général les possessions de ce corps; l'autre, en date du 17 septembre 4 265, ordonne à Henri de Gueldre de protéger le chapitre, «qui « avait reçu de graves atteintes dans ses biens». Entre autres pénalités pécuniaires qui furent alors infligées à la ville, « quand on fit paix de débat entre madame « Odain,abbesse de Nivelles, et les bourgeois de la com« mune», on doit citer le payement d'une somme de 400 livres pour fonder une chapellenie, somme dont les trois cinquièmes furent payés en 1273, comme l'atteste une quittance donnée par l'abbesse Elisabeth, au mois de septembre de cetfe année.

Il semble que Nivelles garda néanmoins son sceau ou en fit graver un nouveau, puisqu'elle scella : le 44 mai 4 267, la réconciliation du duc Jean Ier et de la ville de Louvain ; le 34 décembre 1304, le grand privilège accordé par Jean lia Malines; le 27 septembre 4342, la célèbre charte dite de Cortenberg ; le 30 août 4 334, le contrat de mariage de Jean, fils du duc Jean III et d'Isabelle de Hainautetc.

L'abbesse Ode étant morte, Elisabeth de Bierbais lui succéda. Cette abbesse accepta le rôle d'une vassale du duché, car, en cette qualité, elle figura parmi les nobles du Brabant, qui, en 1267, attestèrent solennellement à Cambrai que le fils aîné de Henri III, Henri, dont les facultés intellectuelles laissaient beaucoup à désirer, avait renoncé au patrimoine paternel en faveur de Jean, son frère.

Jean Ier s'étant trouvé en besoin d'argent, les habitants consentirent, à deux reprises, à lui payer une taxe, à la condition qu'il leur serait permis de lever des assises ou maltôtes, c'est-à-dire des impôts sur les denrées et autres objets mis en vente. L'abbesse et le chapitre sanctionnèrent ces arrangements et reçurent du duc, à cette occasion, des lettres de non-préjudice où il s'est stipulé que leur approbation était indispensable dans un cas semblable, et que le produit et l'emploi des assises seraient constatés par-devant ceux qui en opéreraient la perception et par-devant l'abbesse (charte du duc, en date du lundi après les octaves de l'Epiphanie, en 4272-4273). Depuis lors, la perception des assises, de ce qui a subsisté jusqu'à Tannée dernière sous le nom d'octroi, se fit à Nivelles en vertu d'autorisations accordées par nos souverains, pour un terme plus ou moins long, et à charge d'une rente annuelle en faveur du domaine.

L'abbesse Elisabeth vécut en bonne harmonie avec le duc, mais non avec son chapitre, qui ne tarda pas à élever contre elle des griefs formidables :

Un poids, c'est-à-dire un local pour peser les marchandises, avait été établi; on y percevait un droit s'élevant à 4 obole pour 6 livres, et dont la ville recevait une moitié et les peseurs un tiers; les contrevenants au réglementde cepoidspayaient une amende de 60 sous, au profit de l'abbesse et de la ville, par moitié ;

La vente des draps et des toiles avait été assujettie à un contrôle qui était exercé par des mesureurs instituas par l'abbesse et les échevins ;

Un statut émané des mêmes autorités défendait d'intenter un procès pour cause grave, si on ne déposait au préalable une somme de 100 sous de Louvain, qui était confisquée lorsque l'accusation n'était pas prouvée.

Ces innovations utiles, mais qui avaient le tort grave d'admettre la commune à participer au pouvoir abbatial, soulevaient la bile de la noble corporation. A ses yeux,c'était là une dilapidation scandaleuse de ses biens. A plusieurs reprises, elle se plaignit, et, n'étant pas écoutée, elle ordonna, en 1278, de cesser le service divin.

La querelle, cette fois, dura longtemps. On demandait à l'abbesse de veiller à l'entretien des bâtiments conventuels, et elle ne s'y refusait pas, mais à la condition que si une reconstruction était nécessaire, ce travail devait s'exécuter aux frais du chapitre. On réclamait toujours la possession des alleux jadis aliénés et de la juridiction dans Nivelles. Tenter cette entreprise, c'était entrer dans une voie pleine de difficultés, soulever la colère de barons puissants ; il valait mieux, et on le reconnut, ajourner cette question. A ces conditions un accord fut conclu par les six arbitres acceptés par les parties : Erlebald, Gérard de Hodeberge, Jacques *de Montana Vico*, la prévôté Jeanne, la doyenne Yolende et la chanoinesse Emma *de Turre*, tous membres du chapitre. Toutefois, ils condamnèrent Elisabeth de Bierbais à payer 30 livres de Louvain comme arrérages des revenus de la prébende dite de Brabant, revenus qu'elle était obligée à faire rentrer (accord daté de la veille de l'octave de Saint-Martin d'hiver, en 1282).

L'évèque et le chapitre de Liège approuvèrent cette convention ; mais la discorde ranima bientôt ses feux. L'abbesse reçoit une plainte dressée par-devant notaire. C'est un nouvel acte d'accusation, non moins curieux que le premier : elle garde mal l'église, qui est ouverte aux animaux, accessible aux porcs, à tous les jongleurs et autres immondices, entourée de lupanars et de tavernes, qu'on laisse subsister malgré toutes les observations. Les grandes cloches sont cassées ; on ne

les répare pas et la collégiale reste muette. Le du c de Brabant et ses officiers usurpent la juridiction du chapitre, les bourgeois lèvent des assises etc. etc. Conclusion, l'office divin doit cesser (19 avril 4286). La paix se rétablit Tannée suivante et les parties renoncèrent à toutes procédures et appels, mais en déclarant ne pas abdiquer l^urs droits respectifs, clause qui dut fort réjouir leurs hommes d'affaires (dimanche après laSaint-Remi, en 1287).

Les béguines étaient, à cette époque, en très-grand nombre à Nivelles. Parmi elles, il y en avait une qui était, disait-on, douée d'un esprit prophétique. Lorsque Marie de Brabant, sœur de Jean I[cr] et femme de Philippe le Hardi, roi de France, fut accusée d'avoir empoisonné un enfant que son époux avait eu d'un premier mariage, et conspiré avec les ennemis de l'Etat, Philippe III, qui hésitait à croire à sa culpabilité, envoya à Nivelles Matthieu, abbé de Saint-Denis, et Pierre, évèque de Bayeux. Ce dernier, ayant devancé son collègue auprès de la béguine, en obtint une réponse, mais il se refusa à la faire connaître au roi, en prétextant que c'était un secret de confession. Le monarque, très-mécontent d'aboutiràun pareil résultat, chargea l'évêque de Dôle et Arnoul de Wesemael, qui était alors chevalier du Temple, du soin d'interroger la béguine. Cette fois, on lui rapporta des paroles qui témoignaient de l'innocence de Marie, en rejetant l'empoisonnement du fils du roi sur un des courtisans du souverain français. On sait comment le chambellan de Philippe, Pierre de la Brosse, l'accusateur de la reine, se vit à son tour accusé, et périt enfin sur l'échafaud. Le duc de Brabant, sa sœur et tous leurs parents, qui étaient nombreux et puissants à Paris, essayèrent, mais en vain, d'envelopper dans la ruine de La Brosse l'évêque de Bayeux , qui était son ami et parent de sa femme. D'autre part, Marie n'oublia pas celle qui avait confondu ses ennemis, et ce l'ut évidemment pour perpétuer le souvenir de sa reconnaissance qu'elle fonda, à Saint-Cyr, versl'an 1280, un hôpital pour les béguines pauvres, le *Béguinage de la Royauté,* qui n'eut, il est vrai, qu'une existence assez obscure et éphémère.

L'opinion générale voyait alors, avec peu de faveur, les usuriers ou prêteurs sur gages, les lombards, les cahorsins, qui s'introduisaient de plus en plus dans nos villes et qui faisaient de brillantes affaires, grâce à leur habileté et à l'utilité que présentaient leurs capitaux à des princes toujours endettés et à des industriels actifs. Le duc Henri III, par zèle religieux, avait résolu à son lit de mort de les chasser du pays, mais son successeur n'exécuta, en aucune façon, cette partie du testament paternel. Los cahorsins continuèrent à subsister à Nivelles. L'évêque de Liège, s'en étant assuré en passant par cette ville, en exprima son mécontentement et ordonna de cesser le service divin. Les usuriers abandonnèrent leur trafic, et le recommencèrent bientôt. L'abbesse. d'après le conseil que les nobles et les jurés lui donnèrent, se rendit en personne devant la maison d'un de ces « marchands d'or » ; elle la trouva fermée, mais néanmoins elle fit parvenir à celui qui l'occupait une défense de trafiquer. Les cahorsins s'adressèrent aux deux serviteurs du bailli ducal,qui les engagèrent à continuer, et l'abbesse ayant réclamé auprès du duc lui-même, celui-ci n'hésita pas à répondre que cela le concernait seul : que s'il y avait péril pour son âme, il en acceptait la charge; qu'au surplus il négocierait à ce sujet avec le pape et l'évêque de Liège. Ce dernier fut alors supplié d'intervenir (jeudi avant la Nativité de la Vierge, en 4280). Ses deux mandataires, maître Nicolas *de Qverceto,* chanoine de Liège, et Jacques *Castanea* , chanoine de Nivelles, exprimèrent l'opinion que les usuriers nivellois étaient publiquement reconnus pour tels, et que le duc de Brabant avait des supérieurs qui étaient en droit de l'obliger à céder; pour le cas où il persévérerait, ordre fut donné au doyen du chapitre de faire cesser Je service divin (21 septembre 1280). L'affaire n'eut pas d'autre résultat, Jean I[er] n'étant pas homme à céder facilement. Daus la suite, le chapitre manifesta encore des opinions très-hostiles aux lombards : de concert avec l'abbesse Yolende de Steyne, il voulut exécuter le statut du concile de Lyon contre les usuriers ; mais l'abbesse fit remarquer que son bon vouloir était neutralisé par les seigneurs séculiers, dont les ordres étaient suivis plutôt que les siens, comme l'évêque Adolphe de la Marck le reconnut (diplôme d'Adolphe, du 1[er] avril 1315).

Les vassaux de l'abbaye de Nivelles combattirent à Woeringen pour la défense des droits de Jean P>- sur le Limbourg. Daus cette célèbre journée , la bannière de Nivelles était portée par Gérard de Louvain, prévôt du chapitre et, en cette qualité, premier homme de fief de l'abbesse.

Lorsqu'il fut question de conclure un arrangement entre Jean I[er] et son ennemi, vaincu et prisonnier, le comte Renaud de Gueldre, on conduisit ce prince à Nivelles. L'un des arbitres choisis, Guillaume, évèque de Cambrai, ordonna qu'il serait livré entre ses mains en échange des châteaux de Limbourg, de Rolducetc., dont le duc serait remis en possession, mais, après avoir approuvé ces accords, Jean *h'*- se refusa à délivrer son captif, et ce fut sans succès que ce dernier, en présence de l'évêque de Liège et d'autres personnes, délivra à Guillaume une ratification de ce qu'il avait négocié (décembre 1288). Renaud ne fut mis en liberté que deux ans plus tard.

Peu de temps après, et sans doute en remerclment de l'aide qui lui avait été donnée, le souverain du Brabant fit quelques concessions à l'abbesse Elisabeth, mais, ce qui peint bien l'ascendant croissant de la bourgeoisie, c'est en faveur de cette dernière que les deux partis stipulent : Quand les échevins ont fixé le taux d'une amende, le bailli du duc ne peut la majorer. — Quand un bourgeois a méfait, s'il se présente devant la loi (ou la justice), on ne peut le punir que conformément aux statuts. — On n'ordonnera plus aux bourgeois d'aller à Genappe ou ailleurs (c'est-à-dire de comparaître devant des juridictions étrangères et notamment devant la Cour de Lothier, à Genappe).— On reconnaît à l'abbesse le droit de *cerkemener* (c'est-à-dire d'ouvrir des enquêtes solennelles), tandisqueleduc s'engage, à « faire ôter », comme illégalement établis, « la prison et les fers à la Capelle à Nivelle et autre « parlen la justice de l'abbesse», ce qui nous apprend qu'alors déjà le duc avait une juridiction et une prison au Franc-Étau. — Il est interdit au bailli ducal de s'ingérer dans le recouvrement des dettes, et, d'aulre part, le bailli, le maire, le forestier du prince sont déclarés non-justiciables de la magistrature municipale, sauf pour leurs dettes (dimanche après les octaves de l'Epi-, phanie, en janvier 1280-1290).

Parmi les griefs que les membres du chapitrearticulèrenl contre l'abbesse on 128rise trouve l'accusation de toérer l'aliénation et le défrichement de leurs bois et spécialement du bois de Nivelles. Le duc Jean était sans doute compris dans ce reproche, lui qui avait toujours besoin d'argent et qui accablait ses sujets d'impôts. Au mois de mai 1290, il conclut un accord ana'ogue à celui que son bisaïeul, Henri I·[r]. avait négocie à propos d'autres bois. La propriété nu bois « con dist de Nivelles » fut maintenue au chapitre; le duc et les siens ne pouvaient en céder la moindre fraction ; si on le mettait en culture ou si on y bâtissait des villages, les produits devaient être partagés, par moitié, entre les doux parties contractantes. Ainsi que dans les bois de Bossut et de Hez, les coupes d'arbres devaient se faire à douze ans. Tout, chanoine ou chanoinosse pouvait y chasser ou y oiseler (c'est-à-dire poursuivre les oiseaux avec des faucons) à son gré, et chacune des deux parties fut autorisée à y placer

trois forestiers. Un tarif détermina le taux des amendes qu'y encouraient les délinquants. Le duc, afin de donner au chapitre plus de garantie pour l'observation de l'accord, le fit sceller par son fils Jean If, qui ne tarda pas à lui succéder.

En 4290, le duc Jean, de l'avis de ses vassaux et de ses sujets, et afin d'améliorer la condition des habitants du bailliage de Nivelles, leur octroya une keure ou charte semblable à celles qu'il accorda la même année aux autres parties du Brabant. La keure pour le « Romanch pays de Brabant » ou Brabant wallon est rédigée en français, tandis que les autres sont en flamand ; toutes n'étaient obligatoires que pour les localités rurales. La plupart des dispositions comminent des amendes ou des peines corporelles, quelquefois très-cruelles, contre les criminels ou les délinquants ; quelques-unes offrent des garanties contre l'abus que les officiers du duc pouvaient faire de leur pouvoir. Une disposition très-rigoureuse, qui ne se trouve que dans dans la keure de Nivelles, interdit à tout officier de justice, autre que le bailli, d'exempter du service militaire, sous peine d'être privé à jamais de tout emploi. Cette keure fut confirmée par le duc Jean II au mois de mai 1312.

Parmi les prérogatives que se disputaient les ducs et le chapitre ne figure plus le droit de battre monnaie, que ce dernier avait réclamé en l'an 4040, et, de nouveau, en 4 482 et 1209. On n'en rencontre pas la moindre mention dans les actes postérieurs. Les ducs ne tolérèrent jamais dans leurs Etats d'autres ateliers monétaires que les leurs, et ils parvinrent, paraît-il, à supprimer celui de Nivelles au **XIII**[p] siècle, car, après cette époque, on ne trouve plus de monnaies à l'effigie de sainte Gertrude. Toutefois nos princes ont peut-être utilisé cet atelier pour leur propre usage, et il ne serait pas impossible d'attribuer à Nivelles les pièces à l'aigle, que l'on trouve si souvent confondues avec d'autres monnaies brabançonnes. Cet aigle, qui rappelait peut-être les concessions impériales en vertu desquelles les ducs possédaient Nivelles, figura sur plusieurs monuments de cette ville. Nous avons déjà parlé de la Fontaine à l'aigle qui ornait le marché ; un aulre aigle orna longtemps le sommet de la collégiale, à l'extrémité du toit de l'abside. Ces circonstances sont de nature à faire considérer comme nivelloises les monnaies portant cet emblème et que l'on ne sait trop à quel atelier attribuer. Ajoutons ici qu'une charte d'une abbesse de Nivelles, de l'an 1209, mentionne un monétaire nommé Ibert *(Iberlus monetarius).*

Butkens, dans ses *Trophées de Brabant,* raconte qu'en 1295 la nouvelle abbesse de Nivelles, Yolende de Steyne, s'étant adressée au roi Adolphe de Nassau pour relever de lui ses fiefs, sous prétexte que le duc de Brabant Jean II n'avait pas encore fait le relief de son duché, ce dernier fit saisir les biens du chapitre et contraignit ainsi Yolende à reconnaître ses torts.

Ce fait a besoin de quelques éclaircissemenfs. La possession de Nivelles n'était plus, à cette époque, contestée aux ducs de Brabant. Le roi Rodolphe de Hapsbourg et Adolphe de Nassau l'avaient confirmée à Jean I«««, le premier en 1283, le second en 4292, et Albert d'Autriche, le vainqueur et le successeur d'Adolphe, en fit autant en 4298. Jean I[er] vivait encore quand Yolende de Steyne fut élue, puisque le chapitre de Liège s'adressa à l'élu de Liège, Guy de Hainaut, pour obtenir de lui une sanction de cette nomination, dès le vendredi avant la fête des SS. Simon et Jude, en 4293. L'abbesse ne pouvant se rendre en personne auprès du roi pour relever ses régales, « ce qui aurait pu causer « un grand tort à l'église de Nivelles, qui est, dit « Adolphe, notre chapelle particulière *(quæ nostra « specialis capella exstitit)* », le chef-de l'empire, le 4 janvier 1294, chargea du soin de recevoir son hommage le comte Arnoul de Los et sire Jean de Cuyck. Par lettre en date du vendredi avant la **Conversion** de Saint-Paul, en 4293-4294, le comte de Looz invita le chapitre et les maire, échevins et bourgeois à reconnaître Yolende en qualité d'abbesse. Jean I" vivait encore et comptait Arnoul et Jean parmi ses sujets les plus dévoués. Il est donc probable qu'en choisissant de la sorte ses représentants, le roi entendait éviter de blesser le duc, tout en paraissant déférer aux désirs du chapitre. De même, en 1298, lorsque nous voyons Waleran, sire de Fauquemont, et Jean, sire de Cuyck, déclarer que le' roi Albert, en leur présence, a chargé le chevalier Arnoul de Steyne de recevoir l'hommage d'Yolende de Steyne (acte en date du samedi après l'Annonciation, en 4298), nous devons douter qu'il se soit à cette occasion élevé un conflit, car deux de ces personnages étaient les conseillers dévoués de Jean II, et le troisième un parent d'Yolende, selon toutes les probabilités.

Le goût de la guerre était alors si prononcé que quelques clercs ne craignaient pas de se couvrir d'armes, et de diriger les luttes sanglantes qui éclataient entre les familles. Il arrivait parfois qu'on réclamait des magistrats de Nivelles des trêves; ces faux clercs, alléguant leur qualité, refusaient d'en accorder, afin de ne pas encourir d'amendes pour le cas où la trêve serait violée. Ces abus étant venus à la connaissance de l'autorité épiscopale, l'official de Liège autorisa le maire et les échevins à sévir contre de pareils clercs, à les forcer à entrer dans les trêves, et à les emprisonner au besoin, s'ils refusaient de payer les amendes (acte en date de la veille de la Division des Apôtres, en 1294). Toutefois, les désordres continuèrent; ils allèrent si loin que l'évêque Hugues de Châlons autorisa, pour une année, l'abbesse à faire arrêter les clercs en cas de flagrant délit, à la charge de les remettre dans les trois jours à l'official, qui devait procéder contre eux (dipiôme daté du jour de Tous les Saints, 1[er] novembre 1299).

Il y avait alors à Nivelles 14 échevins, qui restaient en fonctions jusqu'à révocation. Par le conseil et du consentement du duc, et pour le plus grand profit de la ville, on les invita à renoncer à leur office. Ils furent remplacés par sept échevins, que l'on réélisait tous les ans (charte du duc, du lundi après la Saint-Luc, en 1296).

Au commencement du XIV[e] siècle, lorsque la plupart des bourgeoisies du Brabant se soulevèrent, en réclamant des institutions plus démocratiques, Nivelles s'associa de nouveau aux démonstrations des villes voisines. C'est ce qui résulte à l'évidence de l'acte par lequel le maire Henri Mostarde, les sept échevins, cinquante autres personnes, qui sont nominativement désignées, et toute la commune, réunis au couvent des Frères mineurs, le dimanche après la Division des apôtres, en 1306, reconnurent devoir au duc Jean II la somme de 20,000 livres de petits tournois noirs (16 deniers évalués à 1 vieux gros), savoir : 4,000 payables à la Noël suivante et 2,000 à la Toussaint, les années suivantes. A la prière de la commune, le maire et quatre des échevins apposèrent leurs sceaux à cet acte.

Le duc ayant fait briser les portes de la prison abbatiale, d'où on enleva, par ses ordres, Ansiau, fils de Jacquemart de Samme, et une autre personne, que l'on accusait de la mort de Jean Des Canges, reconnut ensuite qu'il avait excédé ses droits et donna une déclaration en ce sens, le vendredi après l'octave des SS. Pierre et Paul, en 4307.

Une place d'échevin étant venue à vaquer, les six autres, malgré l'abbesse, se choisirent un collègue. Yolende de Steyne réclama l'intervention de Jean II, et celui-ci reconnut qu'elle avait le droit d'établir les échevins et de les destituer, à sa volonté; l'autorisa à sévir contre eux, **lui** permit même de les conduire hors de Nivelles pour les forcer à **une** plus **prompte soumission,** et s'engagea à **ne donner**

aucun appui à l'échevinage ni à la ville, aussi longtemps qu'ils ne seraient pas rentrés dans le devoir (charte du samedi après la Saint-Pierre, au commencement d'août, en 1308).

Ces débats paraissent avoir eu des suites fâcheuses pour les finances communales, qui se trouvèrent, à la fin du règne de Jean II, dans l'état le plus déplorable. Les dettes dues par Nivelles aux Lombards et à d'autres s'élevaient à plus de 20,000 livres. A la demande des habitants,l'abbesseoblintdu duc Jeanla facultédelever un impôt, à deux, trois ou quatre reprises, de concert avec ceux qu'elle convoquerait à cet effet. Chaque bourgeois ou bourgeoise, ayant des biens à Nivelles, devait être taxé suivant sa fortune, de manière à ce qu'on pût réunir la somme de 26,000 livres. Ordre fut donné par le duc à son bailli de Nivelles et à tous ses autresjusliciersde prêter main-forte, au besoin, pour le recouvrement, des cotes imposées(liavril 1312). Sur le produit de l'impôt, on paya au duc 2,500 livres, et encore 132 livres qui lui avaient été promises, et Jean II donna quittance de ces deux sommes, le jeudi après la Pentecôte suivante, à l'abbesse, au chanoine Henri de Houlain, qui avait sans doute la surveillance delà perception de la taxe, et aux bourgeois.

En la même année mourut Jean II. Ce prince avait séjourné plus d'une fois à Nivelles, où, le 11 mai 1308, lui et plusieurs princes voisins : Guillaume, comte de Ilainaul ; le comte Henri de Luxembourg, son beau-frère, depuis roi des Romains sous le nom de Henri VII; Jean de Flandre, comte de Namur; le comte de Juliers, Gérard, et le comte de Looz, Arnoul, conclurent une alliance défensive et offensive contre tous, sauf contre les rois d'Allemagne et de France. Le comté de Flandre et revécue de Liège restèrent en dehors de celte confédération, dont la création, toutefois, n'entraîna pas de guerre générale en Belgique. Ce fut encore à Nivelles que le duc Jean et d'autres arbitres, en 1309, adjugèrent le château et la terre de Mirwart au comte de Hainaut, à la condition qu'il les relèverait de l'évèque de Liège.

Une institution de premier ordre, par laquelle Jean II signala la dernière année de sa vie, attacha au duché, plus intimement encore, la ville de Nivelles. Nous voulons parler du conseil de Cortenberg, tribunal supérieur qui devait surveiller l'administration de la justice et la gestion des officiers du prince. Il se composait de chevaliers ou nobles et de députés choisis par les principales villes. Nivelles n'acquit pas immédiatement, mais seulement en 1330, le droit d'y envoyer un député, quoiqu'elle eût concouru à cette institution nouvelle, dont elle scella la charte. Nous avons vu la ville intervenir dans presque tous les" grands actes qui concernent le Brabant ; elle continua à avoir ses représentants aux étatsdu duché, dont les archives restèrent longtemps déposées dans ses murs, sous la protection de sainte Gertrude, et les ducs, à leur avènement, eurent toujours soin de venir prêter à la bourgeoisie et recevoir d'eiic des serments réciproques : de protection, d'une part; de fidélité, d'autre part. C'est ce que firent, entre autres : Antoine de Bourgosnc, en 1406 ; Jean IV, en 1418; Philippe de Saint-Pol, en 1427; Philippe de Bourgogne, en 1430; Charles le Téméraire, en 1408, et Philippe le Beau, en 1496.

Lorsque, à l'avènement du duc Jean III, en 1314, l'administration des domaines du Brabant fut confiée à deux nobles et aux députés des principales villes, Nivelles futeomprise parmi celles-ci. L'année suivante, on la trouve au nombre des cités brabançonnes qui conclurent avec Malines une alliance défensive et offensive. Ce dernier acte avait pour but de défendre Malines contre le comte de Hainaut, qui venait d'y acquérir, probablement contre le gré des habitants: la souveraineté et seigneurie, par cession de l'évèque et de l'église de Liège, et l'avouerie, par cession de Florent Berthout. Il s'ensuivit entre le comte et le duc une rupture momentanée : Le 12 février 1315-1316, les deux princes déclarèrent par devant notaires renoncer à toutes les aliiancesetconfédérations qu'ils avaient antérieurement conclues, formalité qui s'accomplit dans l'église de Sainte-Gertrude de Nivelles, par leurs députés : Gérard, sire de Diest ; Arnoul, sire de Wesemael;Othon de Cuyck, Gérard delà Marck,siredeRedichem, Daniel de Bouchout, Arnoul de Hellebeke, Jean d'Ophain, chevaliers, de la part du duc; Walter, sire d'Enghicn , Godefroid , sire de Naast ; Eustache'du Rœulx,Baudouin, sire de Fontaines; Guillaume, sire de Gomignies; Walter de Rêves, Jean deCruningen et Everard Floresies, de la part du comte. Peu de temps après l'achat de Malines fut annulé.

Le 21 octobre 1324, le duc accrut considérablement l'influence qu'il exerçait à Nivelles, en achetant, pour le réunir à son domaine, un fief considérable que la famille de Trazegnies possédait dans cette ville et aux alentours, et que l'on connaissait, de temps immémorial, sous le nom de *Fief de Rognon :* C'est ce qui résulte de l'acte suivant :

« Nous, Jehans, sires de Trasignies, faisons savoir à tous que nous avons vendu bien et loialement a haut princlie et puissant, Jehan, par la grasce de Dieu duc de Lothrike de Brabant et de Lembourch, nostre chier et ameit seigneur, tout nostre fief gysant à Nivelle ke on apielle le fief do Roignon, ense comme nous le tenimes de lui, en cens, en rentes, en terres, en bos, en preis, en aiwes, en bleis, en aveines, en capons, en poilles, en toutes autres manières de revenues quelles que elles soient, avoeques tous les hommages appartenais au dit fief gysansà demielieuwc près de Nivelles, et recognissons quil a asseiz fait envers nous en droit dou fief dessus dit, et len clamons quitte pour nous et pour nos hoirs et pour nos successeurs pour a tous jours Et lui avons en couvent et promettons loiaulment que aussi tost comme nous porrons chevauchiet, que nous nos trairons deviers lui et ii ferons asseis dou fief dessous nommeit en toutes les manières que nous les sommes tenu a faire et que nous le porrons le miex et le plus seurement faire pour lui, par quoi che sera asseiz pour a tous jours pour lui pour ses hoirs et pour ses successeurs. En tesmoignage desquelles choses nous avons mis nostre sceel il ces présentes lettres en seigne de veriteit, faictes et données le jour des onse mille virgines en l'an de grasce mil trois cent vint et quattre ».

Immédiatement après avoir signé cet acte, le sire de Trazegnies remit aux éohevinsdu fief le serment qu'ils lui avaient prêté et les renvoya au duc afin qu'il agréât leurs services et qu'il reçût d'eux un autre serment. Outre ce fief et juridiction, où il avait haute, moyenne et basse justice sur presque toute la banlieue de Nivelles (plus de 1,900 bonniers), un cens très-considérable, des arrière-fiefs etc., Jean III maintint !a petite commune qui, sous la protection de ses prédécesseurs, s'était formée aux environs de la chapelle Saint-Jean, et qui avait pris le nom de *Franc Staux* ou *Franc-Etau,* parce que de grandes franchises y avaient été accordées aux habitants. La charte suivante, en date du 24 janvier 1333-1334, constitue la plus ancienne preuve de ces franchises :

« Nous Jean, par la grâce de Dieu, duc de Lothier, de Brabant et de Limbourch, faisons scavoir à tous que corne nous (nos) gens de Fransslaux estant deles le chapelle de les Nyvelle, nous aient acest fois fait aucun service de leur argent si comme de payer plusieurs grosse some d'argent, que ly Roy de France nous a prononcie a payer a ceux qui contre nous estoient alyes, que ce n'ont ilh nie faict de nul droiz, que ilh nous estoient tenus de faire, par grâce nous ont ilh faict, si leur promeetons et avons en couvens que nous les teiirons et feront tenir desorenavant (dorénavant) paisiblement on tel droict comme ilh estoient devant ceste grasse (grâce) sansmalengien, par le temoing lettre sail~

lée de nostresaylle. Donnet à Bruxelles le lundy devant le conversation Sainct Pol l'an mil trois cent XXXIII ».

De ce document et d'autres que nous mentionnerons plus loin, il résulte que les tenanciers jurés de Franc Etau jugeaient au civil et au criminel, que seuls ils avaient qualité,dans le ressort de leur juridiction, pour accorder des subsides au duc et les faire percevoir. Appuyés par les habitants de cette juridiction, par les tenanciers de Rognon, par la bourgeoisie de Nivelles, qui épousait constamment leurs intérêts, par leurs nombreux vassaux du Brabant wallon, les ducs de Brabant étaient en réalité tout-puissauts dans les domaines du chapitre, et les démonstrations puériles de ce dernier n'aboutissaient en réalité qu'à témoigner de leur influence toujours croissante.

Deux frères de Soignies ayant grièvement frappé de leurs glaives un Nivellois nommé Gérard le Brulhoire, au point qu'on craignit pour sa vie, les coupables se réfugièrent dans l'église de Sainte-Gertrude. Les officiers de justice exigèrent qu'on les leur livrât, mais le chapitre y mit opposition en alléguant le droit d'asile. L'évêque de Liège, chef du diocèse, termina le débat en décidant que les coupables ne pouvaient jouir de l'immunité ecclésiastique (diplôme en date du jeudi après le dimanche *Judica,* en 1324).

Jean III, redouté de ses voisins, eut fréquemment à lutter contre eux. Un de ses plus ardents adversaires fut le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, son cousin. Au mois de décembre 4328, ce prince vint à Nivelles pour terminer ses contestations avec le duc, mais, au lieu de lui apporter des paroles d'amitié, il l'accusa, dans une conférence qu'ils eurent près de cette ville, d'avoir fait surprendre et démanteler la ville de Fauquemont ; Jean III nia que cette surprise eût eu lieu par son ordre, et les deux parents se quittèrent fort mécontents l'un de l'autre.

Quelques années après, le roi parvint à former contre le duc une puissante coalition ; une première guerre de courte durée, en 1 332, fut suivie d'une courte trêve, et celle-ci d'une seconde prise d'armes, en 1334. Dans cette dernière, le roi de France se déclara l'allié de Jean III, et lui envoya des secours, sous le commandement, de Charles, comte d'Alençon, frère du roi ; de Philippe, roi de Navarre, et du "comte d'Etampes, son frère. Forcé de marcher vers la Meuse, le duc ne put aller en personne à la rencontre de ces princes, mais il y envoya deux de ses barons : les sires de Wesemael et de Leefdael, qui les rencontrèrent près de Nivelles. A la suite de cette guerre et de la paix assez onéreuse qui s'en suivit, le duc de Brabant, de concert avec les nobles et les villes de ses Etats, ordonna, en l'année 4 334, d'ouvrir une enquête générale sur la gestion des officiers de justice, tant ceux du prince que ceux des seigneurs particuliers. Dans le Brabant wallon cette mission fut confiée au bailli Egide ou Gilles Le Clerc, et à Amelric Was ; ce qui donna de nouveau occasion au chapitre de protester: la haute et basse juridiction, disait-il, lui appartenante Nivelles et l'enquête ayant été ordonnée sans son consentement (2 août 1335)."

Le 24 juin 1337, à la requête de l'abbesse, l'official de Liégeexempta la ville et sa banlieue de l'interdit qui avait été jeté sur le Brabant, parce que le duc avait usurpé quelques biens appartenant au chapitre de Saint-Denis de Liège ; l'abbesse avait remontré à l'official que les droits du duc se bornaient à l'avouerie.

Deux ans plus tard, la ville de Nivelles adhéra au traité d'alliance qui, grâce à l'influence de Jacques d'Artevelde, se négocia à Gand entre le Brabant et la Flandre; mais lorsqu'elle fut engagée à le sceller, elle déclara n'avoir pas de sceau particulier et se servir de celui de l'abbé de Gembloux. Elle en agit de même en 1354, lors de la conclusion d'une alliance entre les nobles et les villes pour la défense du duché ; mais elle eut ensuite un sceau propre, qu'elle apposa, en 1372, à la charte de Cortenberg, et, en 1415, à une nouvelle confédération des Etats de Brabant et de Limbourg.

L'année 1340 fut marquée par la mort de l'abbesse Yolende qui, en testant, laissa au chapitre le château d'Argenteau, qu'elle avait bâti à Monstreux. L'élection d'Elisabeth de Liedekerke fut suivie d'une longue anarchie. A peine était-elle choisie, que des chanoines et des chanoinesses vinrent, au nom du chapitre, la sommer de relever ses régales de celui de qui elle devait les relever, d'après l'antique usage, et de telle manière que l'église n'eût pas à en souffrir. C'était provoquer de nouveau une rupture avec le Brabant. Elisabeth leur ayant demandé conseil, ces délégués répondirent qu'ils n'étaient pas tenus à lui en donner un (21 août 1340). Dans son embarras, et comme Louis de Bavière, frappé des foudres de l'excommunication, était inhabile à recevoir son hommage, l'abbesse crut tout sauver en envoyant un fondé de pouvoirs à Avignon et en offrant de relever du pape, mais lorsque ce mandataire se présenta au palais pontifical, le concierge, Guillaume Bourdin, répondit que ce n'était pas le moment de se présenter devant le souverain pontife, et de son côté le chapitre protesta de nouveau (5 mars 1341). Ces démarches n'aboutirent, à ce qu'il semble, qu'à une nouvelle confirmation par Benoît XII des biens du chapitre et des exemptions d'impôts dont ce corps jouissait (27 janvier 1341).

Le duc Jean III se montra peu disposé à souffrir ce mépris deson autorité. Il manda auprès de lui, à Louvain, et cita à comparaître devant son conseil, en cette ville, quelques bourgeois. Ceux-ci, n'osantpartir, n'osant rester, communiquèrent leurs craintes à des chanoinesses, qui les déterminèrent à obéir, en les engageant à ne rien faire contre les droits du chapitre (8 mars 1341). Deux joursaprèsparutune charte, par laquelle Jean III, en punition de la félonie de l'abbesse, destituait son maire etseséchevins, et nommait un autre maire, Henri Cache, et de nouveaux échevins : Jacques Malchachies, Godefroid Baie, ThibaudBalenze, Jean Elbaus et Nicolas Capelle, à qui il promit de les protéger de tout son pouvoir et de faire exécuter les décisions qu'ils prendraient, les sentences portées par eux. Une protestation du chapitre, en date du lendemain, n'aboutit à aucun résultat. Le sénéchal de Brabant, Jean Pulleman, occupa à main armée les biens de la communauté, et des chanoinesses, qui voulurent résister ou provoquer à la résistance, furent insultées et battues par ses gens.

Le plus sage eût été de céder, en se bornant à protester, mais le chapitre, ou du moins quelques-uns de ses membres restèrent livrés à une vive exaspération. A leur instigation, le chapitre se décida à envoyer de nouveau une requête au pape. L'abbesse, consultée sur la question de savoir si elle voulait que son nom y fût ajouté, répartit sèchement qu'elle devait aviser à ce sujet; peu satisfait de cette réponse ambiguë, le chapitre lui fit savoir que, si elle le désirait, il enverrait, de concert avec elle, interroger les docteurs de Liège. « J'y enverrai bien seule », s'écria alors l'abbesse. Jeanne de Houplines, l'âme de tout ce débat, ayant encore pressé Elisabeth de Liedekerke au sujet des régales, ne reçut pas de réponse plus positive. La requête au pape, que cette chanoinesse avait rédigée, fut adoptée en assemblée générale le 14 mai 1342. Mais l'abbesse avait pris son parti, et elle y persévéra d'autant plus qu'elle reçut un diplôme impérial de Louis de Bavière, daté duchâteau de Furstemberch, le 15 septembre 1343. et lui ordonnante elle, au doyen et au chapitre, d'obéir au duc en tout ce qui concernait les régales, les fiefs et le temporel de leur communauté. Les chanoinesses adressèrent vainement plusieurs protestations à l'évêque de Liège ; ce prélat, alors en guerre avec ses propres sujets, avait le duc pour principal allié, et ne pouvait songer à le froisser. Le 25 août 1347, le chapitre reconnut Elisabeth pourabbesse, mais en déclarant qu'il ne cédait qu'à la force et qu'il n'entendait pas approuver sa conduite. Le lendemain, les cha-

noinesses se plaignirent d'elle parce qu'elle prétendait agir en qualité de princesse ; le 29 du même mois, elles formulèrent une nouvelle déclaration, où elles disent que si elles ne résistent pas, c'est par crainte du duc, qui les a privées de leurs prébendes.

Des scènes analogues se renouvelèrent après que Louis de Bavière eut cessé de vivre. Bien que Charles de Luxembourg, qui occupa alors le trône impérial, vécût dans l'entente la plus cordiale avec Jean III, le chapitre recommença ses éternelles et inutiles protestations. Charles crut un moment que c'était de lui que l'abbesse devait prendre ses régales, mais il s'empressa bientôtdeconfirmeret de proclamer les prérogatives de son paient. Il intima à l'abbesse l'ordre de reconnaître la suzeraineté de Jean III (diplômes, au nombre de deux, datés de Wustkerck, le 27 février -1349) et confirma à ce prince les concessions émanant de ses prédécesseurs, et en dernier lieu d'Albert d'Autriche (25 juillet 1349). L'autorité papale se montra plus favorable au chapitre. Le 21 mai 1350, Clément VI, par une bulle donnée à Villeneuve près d'Avignon , rappela et ratifia les célèbres diplômes du roi Henri III (de l'an 1040) et de l'empereur Oihon (de Lan 1209), qui avaient essayé d'anéantir le pouvoir des comtes de Louvain et des ducs de Brabant dans la ville de Nivelles.

Plustard, lorsque MalhildedeLeeuwenberchsuccéda à Elisabeth de Liedekerke, le roi Charles renouvela ses injonctions et prescrivit au prévôt et au chapitre d'obéir à Jean III (diplôme daté de Wratislau, le 26 novembre 1351). Un épisode curieux révèle l'ennui que causaient ces débats. Les ebanoinesses Mathilde de Schleyden et Agnès de Fa i II y étant allées chez Jean, lecuré de Notre-Dame, porter un ordre du chapitre de Liège, cet ecclésiastique se cacha pour les éviter, de telle sorte qu'on ne put le trouver; aussitôt nouvelle protestation (20 avril 1352). Après plusieurs efforts inutiles pour la défense de ses droits, le chapitre ordonna à ses délégués d'aller implorer l'appui de l'archevêque de Cologne (24 novembre 1352). Mais, vainement il rappela qu'il n'avait jamais reconnu Elisabeth de Liedekerke pour une vraieabbesseet qu'il ne lui avait obéi que par force (12 février 1353); vainement il protesta contre l'acte par lequel Mathilde avait pris ses régales du duc (2 mars de la même année). Un diplôme"impérial, daté du 14 mars de l'année suivante, enjoignit aux chanoinesses et aux chanoines d'obéir à Mathilde. Accablées de menaces par le duc, se voyant depuis plusieurs années privées de leurs revenus,les chauoinesses se décidèrent enfin à céder, mais en déclarant encore que les régalesdevaient être relevées de l'empereur lui-même, ou, en son absence, de son délégué (6 décembre 1354).

En 1356, Nivelles fut prise par le comte de Flandre Louis de Mâle, et, peu de temps après, reprise par le duc Wenceslas de Luxembourg, époux de Jeanne, fille aînée de Jean III. Pendant la guerre, Nivelles, ainsi que les six autres principales villes du duché, avait avancé à Wenceslas et à Jeanne, pour leur entretien, la somme de 15,000 vieux écus d'or, que ces princes s'engagèrent à leur rembourser, le 5 juin 1356-. Quelques seigneurs firent hommage à Louis de Mâle après la baiaille de Scheut, et l'un d'eux, Gilles Le Clerc, d'Itlre, fut nommé par ce prince bailii du Brabant wallon, le 26 septembre 1356; mais la plupart des grands vassaux, et notamment l'abbesse de Nivelles, les sires de Ma ruais, de Braine-le-Château, de Perwez, de Walhain etc., restèrent fidèles à leur prince, dont les ennemis ordonnèrent, le 4 octobre, de confisquer leurs terres.

Nivelles ayant à payer des sommes assez fortes pour sa cote dans l'entretien des gens d'armes que Wenceslas avait postés à Bruxelles, les administrateurs miinicipa'ix : les échevins et ceux appelés *les Quatorze* (c'est-à-dire les jurés, parmi lesquels il y en avait quatre plus spécialement chargés des finances), sollicitèrent l'autorisation de lever une taille sur tous les habitants, tant sur ceux qui habitaient dans la juridiction du duc que sur les sujets de l'abbesse et des autres seigneurs, de quelque condition qu'ils fussent. Cette taxe était basée sur le revenu annuel, à raison de 6 sous par muid de blé. L'abbesse, invitée à donner son consentement, ne le refusa pas, mais le chapitre s'empresa de saisir l'occasion de témoigner de ses sentiments, et, à sa demande, l'official de Liège invita les magistrats de Nivelles à exempter ce corps et ses biens, sous peine d'encourir une sentence d'excommunication et une amende de 50 flori ns d'or (17 mars 4 357). Le jugement arbitral de Guillaume de Hainaut, qui mit fin à la guerre, condamna plusieurs villes du Brabant, et Nivelles entre autres, à servir à leurs dépens le comte Louis de Mâle, une fois par an et pendant six semaines, avec leur bannière, accompagnée de 25 hommesd'armes.

Plusieurs privilèges récompensèrent à celte époque l'attachement des Nivellois à leurs souverains. Le 20 août 1357, en remerciment du dévouement qu'ils avaient montrés pendant la guerre de Flandre, Wenceslas et Jeanne approuvèrent la construction de la halle qui avait étéédifiée du consentement de l'abbesse, et du commun accord des échevins et bonnes gens, et déclarèrent qu'eux et leurs successeurs ne feraient bâtir aucune halle pourla vente du grain, ni aucun poids public, à une lieue à l'entour de Nivelles, aussi longtemps que cette ville leur paierait, pour le premier de ces édifices, un cens annuel de dix sous de Louvain, et pour le second un cens de cinq sous.—Le 1er novembre 1357. une charte autorisa les bourgeois à repousser par les armes les afforains ou gens du dehors qui attaqueraient un bourgeois, et les exempta de toute pénalité pour le cas où une querelle de ce genre occasionnerait des meurtres ou des blessures. — Le 1er juillet de Tannée suivante, l'abbaye de Cambron en Hainaut fut condamnée à fournir, à la ville, chaque fois qu'on ferait travailler aux fortifications, et comme elle l'avait fait de temps immémorial, ce que l'on appelait le *beinaul de Haurut,* c'est-à-dire un chariot, avec chevaux et valets, provenant de la ferme de Haurut, située à Ronquières et appartenant au monastère précité. — Le 4 juillet 1358, en considération de ce que les bonnes villes et le pays de Brabant leur avaient accordé une aide à la condition que les bourgeois des villes ne pourraient être arrêtés pour les dettes de leurs princes, et que les villes ne seraient tenues qu'à payer le montant de leur cote, Wenceslas et Jeanne défendirent sévèrement de saisir les biens des bourgeois de Nivelles. — Le 2 mai 1366, à la suite de quelques plaintes contre les officiers de justice à Nivelles, les souverains du Brabant déclarèrent que les bourgeois ne pourraient être jugés que par leurs magistrats, et que « les gouverneurs de la ville qu'on appelle les quatre » auraient la faculté d'accenser une partie des fortifications.

Le chapitre se trouvait à cette époque dans une position difficile. Après avoir accepté Jean T'Sercfaes pour arbitre de ses débats contre l'abbesse (3 novembre 1357), et signé avec celle-ci un accord qui stipulait l'observance des anciens règlements et l'obligation, pour l'abbesse, de faire percevoir les revenus dits de la prébende de Brabant (10 mai 1359), le chapitre fut signalé à l'évêquede Liège comme se trouvant dans un état déplorable, sous le rapport de la discipline. Engelbert de la Marck prescrivit l'observance de nouveaux statuts, qui furent publiquement lus à Nivelles, le 13 mars 1361. Mais le chapitre, se prétendant exempt quanta ce qui concernait ses membres eux-mêmes, de la surveillance du chef du diocèse, en appela à Rome. L'évêque ne recula pas. Il adressa au pléban ou curé de l'église de Notre-Dame et au prêtre de l'église du Saint-Sépulcre, de Nivelles, un monitoire, dans lequel il dépeint, sous les couleurs les plus noires, l'esprit d'insubordination qui animait le chapitre, et il ordonne à ces deux ecclésiastiques de procéder à une seconde lecture de ses statuts et d'en prescrire l'dbser-

vance, sous peine pour les contrevenants d'être frappés des foudres de l'église (12 juillet 4363). Ses ordres furent exécutés, le jeudi après la fête de Saint-Jacques et de Saint-Christophe, en la même année, mais sans que l'on tînt grand compte de ses injonctions.

L'évêque Jean de Hornes, son successeur, ayant voulu suivre son exemple, vit également se produire un appel au pape, mais il déclara « s'émerveiller fort » de cette résistance et vouloir exécuter « ce à quoi il étoit tenu » (29 janvier -1368). Malgré les protestations de la prévôté Marie de Spontin et de ses partisans, les chanoinesses comparurent au palais épiscopal et se soumirent, le 7 août 4 370; le 13 mars 1372, elles reçurent de nouveau, du mèmeévêque, l'ordre de respecter les statuts d'Engelbert.

En 4 361, à la suite de négociations qui se poursuivirent entre le comte de Flandre et le duc et la duchesse de Brabant, une partie des archives ducales furent transportées de Louvain à Nivelles, où on les plaça dans une tour de l'église de Sainte-Gertrude. Cette opération s'effectua par les soins de quatre délégués : deux de la part du duc, Jean,sire de Bouchout, et Bernard, sire de Bornival, et deux delà partdu comte, Henri deFlandre et Henri de Namur. Eux seuls devaient avoir la clef de ce dépôt.

Le duc Wenceslas séjourna maintes fois à Nivelles, notamment en 4 364, 4366, 4367 etc. Le jeudi avant la Saint-Barthélémy 4364, il partit de Nivelles pour aller â Binche, escorté par le bailli Libert de Liroul, à la tête de 198 cavaliers, dont 72 hommes d'armes; Libert reçut de ce chef la somme de 509 livres 2 sous payement. En 4 366, le duc fut pris pour médiateur entre la ville et l'abbesse, qui avaient un débat à vider. La veille de la Saint-Jacques 1367, le duc se trouva encore à Nivelles et y dépensa, lui et plusieurs seigneurs, 450 livres 48 sous payement.

Jeanne et Wenceslas ayant placé dans l'échevinage deux personnes de Nivelles, FrankartCapelle et Renard Hott, qui étaient « francques », c'est-à-dire qui étaient exemptes des charges qui pesaient sur la bourgeoisie, ou prétendaient l'être, et ayant ordonné aux autres échevins de les accepter pour collègues, la ville réclama contre cette infraction à ses droits et obtint, en effet, des lettres de non-préjudice, qui portent la date du 46 février 4372-1373. La bonne harmonie qui avait existé entre Nivelles et ses souverains fut plus sérieusement troublée, lorsque Wenceslas se montra mécontent des difficultés que les communes du Brabant apportaient à lui octroyer des subsides. Il rassembla une armée à Genappe et, le 9 avril 4 374, s'approcha de Nivelles dans l'intention d'en faire le siège; mais l'évêque, le chapitre et le pays de Liège interposèrent leur médiation, qui amena la conclusion du traité de Braine-•l'Alleu.

A la mort de l'abbesse, on choisit pour lui succéder Catherine de Halewyn, que le duc, à l'invitation de son neveu, l'empereur Wenceslas (datée de Prague, le mardi après la Saint-Georges, en l'an 4381), investit de ses régales par lettres patentes données à Bruxelles, Je 2 septembre de la même année. Catherine vécut jusqu'en 1417.

Le règne de la duchesse Jeanne marque l'époque de la plus grande puissance de la commune nivelloise. Les concessions que celle-ci obtint, tant de la souveraine du Brabant que des abbesses, assurèrent le triomphe de ses libertés, que tant d'orages avaient menacées dans les temps antérieurs.

La perception des assises, la principale branche des revenus locaux, fut définitivement assurée à la ville. Déjà, en vertu d une charte de Wenceslas et de Jeanne, du 4 septembre 4375, c'était aux jurés, dont le nombre était alors fixé à dix, à nommer ceux qui les prélevaient et qui étaient au nombre de quatre, comme on le voit par un diplôme de Jeanne. Ces quatre rendaient compte tous les ans, en présence des jurés, au bailli du duc et à son lieutenant; l'abbesse ou son maire pouvait aussi intervenir dans ces occasions, mais s'ils ne se rendaient pas à la convocation qu'on leur adressait, il était passé outre à la vérification. Un diplôme du 3 décembre 1385, qui sanctionna un règlement arrêté la veille par le sire de Witthem, sénéchal, et par le receveur du Brabant, autorisa les jurés à punir les *quatre* qui se permettraient quelque abus dans l'exercice de leurs fonctions, et les laïques ou ecclésiastiques qui tenteraient d'amoindrir le produit des assises.

On affectait cependant, à la cour de Bruxelles, de paraître respecter certaines prérogatives de l'abbesse. C'est ce que prouvent plusieurs missives écrites par la duchesse Jeanne afin d'obtenir d'elle un ordre pour faire sonner la cloche dans la ville et en armer lés habitants. Une première lettre de ce genre fut écrite le 24 mai 4387, lorsqu'il fut question de réprimer les grands torts que le duc de Gueldre causait au pays; une seconde fut expédiée le 6 mai de l'année suivante, à l'approche de l'expiration des trêves conclues avec ce prince.

Le 20 juillet 43C0, la duchesse Jeanne déclara que la perception des assises se ferait dans toute l'étendue des dix paroisses (la onzième, ïhines sans doute, était exemptée). Elle confirma une récente concession de l'abbesse en vertu de laquelle tout méfait commis à Nivelles devait être jugé dans cette ville par les échevins. dans les trois jours après la perpétration du délit, et de plus, elle permit à la commune de poursuivre les malfaiteurs dans toute l'étendue du Brabant wallon.

Une charte du 4 novembre 4391 conféra aux valets ou sergents établis parles quatre (ou rentiers) le pouvoir de « panner et wagier » (d'arrêter et de forcer à donner caution) ceux qui se refuseraient à payer les assises.

Jusqu'à celte époque, on se bornait à bannir, en leur coupant le poing, les coupables qui ne pouvaient payer les amendes auxquelles ils étaient condamnés. Cet usage amena de graves abus, auxquels la duchesse, de concert avec l'abbesse, les prévôts du chapitre et le maire, essaya de pourvoir, le 26 octobre 4396. La ville fut autorisée à convertir en prison, à ses frais, une porte de son enceinte, où, à défaut de payement, on garderait au pain et à l'eau, pendant trois ans, ceux qui auraient encouru une amende de 60 mailles d'or ; pendant deux ans, ceux dont l'amende ne s'élèverait qu'à 20 mailles; et pendant un an, ceux qui ne devraient qu'une amende de 40 mailles. Dans le cas où des aumônes seraient données pour les captifs, on améliorerait la «condition de ceux-ci. Les parents pourraient en cas d'urgence, faire enfermer dans cette prison ceux de leurs enfants qui se conduiraient mal.

Un record du 48 janvier 4403, émané du magistrat, agissant de concert avec les maîtres des métiers, que l'on cite alors pour la première fois, interdit aux bourgeois de céder à « des frankes gens (nobles, prêtres etc.) ou à des afforains (ou étrangers), un bien mouvant du bourg de Nivelles » (c'est-à-dire, qui ressortissait à la juridiction locale et en suivait la coutume), et autorisa les parents ou d'autres à en revendiquer la possession, en en payant vingt fois le revenu.

Renforcée par l'admission dans son organisation d'un élément plus démocratique, la commune se montrait de plus en plus turbulente et audacieuse. Le Brabant avait pour sénéchal le sire de Hesewyck qui, en soutenant ses amis, exilés de Bois-le-Duc, avait provoqué dans cette ville des troubles violents. Fier de sesalliancesavecla majeure partiedesnobles du duché, ce seigneur ne ressentait sans doute que du dédain paurlesbourgeoisies.il arrêta, on ne sait pour quelle cause, un habitant de Nivelles, mais la population de cette ville le lui arracha des mains. La duchesse Jeanne se montra très-mécontente de cette offense; toutefois elle pardonna aux coupables, à la demande des villes de Louvain et de Bruxelles (1403).

Depuis le commencement du XV[e] siècle jusqu'à la prise de Nivelles par le prince de Parme (1406-1580).

Malgré des orages passagers qui avaient troublé leurs relations avec leur souveraine, les Nivellois restaient toujours dévoués aux princes brabançons. Us en donnèrent la preuve en 4 406, lorsqu'après la mort de la duchesse Jeanne le pays passa à une autre dynastie, à une branche de la famille de Bourgogne. Les rentiers (ou quatre), les dix jurés, les maîtres des métiers et la généralité des habitants, réunis, déclarèrent unanimement qu'à Nivelles « on ne tenoit aucun seigneur que « monseigneur de Brabant, etque madame, c'est-à-dire « l'abbesse, n'y possédoit que ce que ses échevins lui « adjugeoient ». Défense fut faite d'accepter un emploi de la commune à ceux qui porteraient des draps ou des parures (ou livrées) d'un seigneur ou d'une dame, et comme on travaillait alors aux fossés, il fut interdit de donner, au nom de la ville, « aide et comfort » à celui qui refuserait de contribuer à cette dépense.

D'après un manuscrit du XV[e] siècle, voici en quels termes les ducs de Brabant juraient le maintien des libertés nivelloises :

« N., duc de Lothier, de Brabant, de .Lembourg et marquis du saint empire, jure et promelh que je lenray et feray tenir, bien et loyauimentà la ville de Nyvelle, et à tout le Romanch pays de Braibant, si comme boin et loyaul seigneur est tenus de faire, tous leurs drois, privilleges, Chartres, status, usages, coustumes, frankises et liberteis, si comme ycelle ville de Nyvelle et le Romanch pays de Braibant les ont eu de nos prédicesseurs, aux et ducesses de Brabant, et de nous sans enfraindre. Si moy aide Dieu et ses sains et tous les sains de paradis, saveit et wardeit les drois de madamme sainte Gertrud et del église ».

Les bourgeois répondaient par le serment suivant :

« Nous tous ensamble et chacun de nous promettons, jurons et creantons que a notre très redoublé seingneur monseingneur le duc de Braibant et de Lembourg , doresenavant serons bons et loyaulx son droit et seignorie aidier maintenir et garder et son tort aidier defFendre contre chacun , et faire en ce et servir en toutes choses comme bons et loyaulx subges sont tenus de faire a leur droiturier et naturel seigneur. Si nous aide Dieu et tous sens saints de paradis ».

Ces textes prouvent que ce fut le duc Antoine de Bourgogne et non la bourgeoisie, comme le dit à tort l'historien De Dynter, qui, lors de l'avènement de ce prince, en 1406, réserva, dans son serment, les droits de l'abbesse et de l'église de Nivelles.

En 1403, lorsque le comte de Hainaut, marchant contre les Liégeois, brûla Fontaine-l'Evèque et plusieurs autres localités voisines de la Sambre, quelques habitants de ce pays vinrent habiter Nivelles, en emportant ce qu'ils purent sauver. Ils n'entendaient pas, cependant, manquer à leurs devoirs envers leur patrie, car ils partirent pour voler à sa défense, après avoir demandé au bailli de Nivelles l'autorisation de revenir, « quand il leur plairoit », auprès de leurs femmes et de leurs enfants.

Au commencement de l'année 1411, Piérard de Samme, de Nivelles, fit emprisonner le chevalier Jean dePol tes, pou ru ne somme d'argent dont celui-ci lui était redevable. L'arrestation ayant été faite par Gérard de Marbais, sergent de l'abbesse, dans une maison qui ressortirait à la juridiction ducale, le bailli fit saisir Gérard lui-même, que l'on conduisit à Genappe, et qui n'obtint sa liberté qu'à la condition de payer 120 couronnes ou 22 livres de gros (lettres patentes datées du 1[er] février 1410), somme dont Piérart garantit le payement.

Lors de la vacance de l'abbatialité, en 1417, le bailli de Nivelles fut chargé par le duc Jean IV de garder cette ville pendant qu'on y procéderait à l'élection d'une nouvelle directrice du chapitre. 11 s'y rendit avec 15 « compagnons » d'armes et y resta 3 jours, ce qui coûta au domaine 20 couronnes (ou 4 livres-13 sous 4deniers). La nouvelle élue, Isabelle deFrankenberch, suivit l'exemple de quelques-unes de celles qui l'avaient précédées : après avoir obtenu de Jean de Bavière, élu de Liège, l'approbation de sa nomination (16 décembre), elle s'adressa à l'empereur Sigismond pour obtenir ses régales, et fut en effet déclarée princesse de l'empire, le 6 février 1418. Cette démarche provoqua la saisie de tous les biens, hauteurs et juridictions qui lui appartenaient en Brabant, saisie dont elle n'obtint, à la fin de l'année, que la révocation provisoire, en attendant la décision du duc.

En l'année 1420, les rentiers, les dix, les maîtres des métiers de l'année 1419, et ceux qui devaient les remplacer en 1420-1421, déclarèrent inhabiles à occuper un emploi communal ou les fonctions de maître d'un métier, ceux qui habitaient clans une maison franche, c'est-à-dire non sujette à l'impôt, ou qui étaient au service de l'abbesse et du chapitre.

Nivelles avait été, en 1415, du nombre des sept villes auxquelles les trois Etats de Brabant : le clergé, la noblesse et les villes, confièrent le choix des tuteurs du jeune duc Jean IV. En 1420, elle participa à toutes les mesures que la majeure partie de la même assemblée prit contre ce prince et ses ministres. Ses députés approuvèrent la sentence qui fut prononcée contre ceux-(îi,au mois d'août, puis assistèrent, le 26 novembre, dans la grande salle de l'hôtel de ville de Bruxelles, à la séance solennelle dans laquelle les Etats s'emparèrent du gouvernement du duché, et le confièrent au frère de Jean IV, Philippe de Saint-Pol, définitivement proclamé ruward ou régent du duché.

Un bourgeois, nommé Jean le Barbier, ayant, à cette époque, été pris par ordre du bailli « pour cas incivil », et conduit au château de Genappe, ses concitoyens le réclamèrent et parvinrent à obtenir qu'il leur fût remis.

L'abbesse, le chapitre et même les curés étaient alors en dissentiment avec la ville. C'est ce qui résulte du procès-verbal de la réunion qu'eurent au couvent des Frères mineurs, le 9 juillet 1421 ,les rentiers,échevins, dix jurés, maîtres des métiers, bourgeois et toute la commune. Après qu'on veut entendu un exposé des torts que le chapitre et les curés causaient à la ville et de ce qui s'était dit à une assemblée tenue à Anvers, en présence d'un cardinal, du prévôt et des membres du chapitre, les maîtres des métiers, par l'organe de Jean Piercot, déclarèrent à l'avance approuver toutes les mesures que prendraientles rentiers, échevins et jurés. Le prévôt du chapitre, Michel Del Kelle ou Vanderkelen le jeune, maire de Nivelles, et Jean Dou Bos, seigneur de Bois-Seigneur-Isaac, avaient produit en justice un rôle contenant l'énumération des griefs de l'abbesse ; Jean Piercot, parlant de nouveau au nom des métiers, manifesta la ferme volonté de maintenir les privilèges communaux et reconnut aux rentiers le droit de punir ceux qui y contreviendraient.

En mars 1422-1423,le samedi après la fêtede l'Annonciation, le bailli et Henri de Ranst furent envoyés par le duc Jean IV à Nivelles, où l'abbatialité était devenue vac.inte par la mort d'Isabelle de Frankenberch. Le bailli y retourna le mardi avant Pâques pour assister

à l'élection d'une nouvelle abbesse. On appela à ces fonctions Christine, la sœur d'Isabelle, comme pour donner un nouveau témoignage d'adhésion à la conduite de cette dame, et Christine, à l'exemple de sa sœur, demanda à l'empereur la ratification de sa nomination.

La lutte du chapitre et de la commune se ralluma plus vive que jamais. L'abbesse réclama le droit d'hériter des bâtards, soutenant qu'ils étaient inhabiles à tester; elle prétendit pouvoir accorder grâce; elle dénia à la ville le droit d'emprisonner des bourgeois ou habitants et de les condamner à des pèlerinages. Elle se plaignit que la ville eût mis arrêt sur la part qui.lui revenait dans le produitdu droit de louche, et défendu au clergé d'acquérir des biens, sinon avec la faculté, pour les laïques, d'en effectuer le rachat en payant un prix équivalant à 20 fois le revenu Bientôt ces débats s'envenimèrent : l'abbesse, ayant accordé sa grâceàColart de Brancquenies, les jurés, qui l'avaient condamné, le firent garder par des archers; le maire, Hubert Pillereyn, ayant voulu percevoir le droit de louche, par ordre et au nom de l'abbesse, fut tué par un nommé Jean Erbaut.

L'abbesse, ne pouvant trouver d'appui dans le duc, qu'elle avait mécontenté, se rendit au concile de Bâle, dans l'espoir d'en obtenir une déclaration favorable à ses prétentions ; elle essaya d'attraire la ville devant l'empereur, mais l'autorité de ce dernier était presque impuissante en Belgique* Ces démarches n'aboutirent pas. Une nouvelle décision, prise le jour de la Saint-Martin, en 1429, par les rentiers, dix jurés, maîtres des métiers, et commune, réunis aux Frères mineurs, nous les montre de nouveau comme repoussant tout autre seigneur que le duc, et comme résolus à n'accepter l'autorité de l'abbesse que lorsqu'elle cesserait de méconnaître les privilèges que la commune devait au pouvoir ducal. Il fut déclaré en outre que tout bourgeois qui soutiendrait un seigneur ou une dame ayant une contestation avec la ville, ne recevrait aucune aide de celle-ci.

Les Nivellois ne s'arrêtèrent pas dans cette voie : ils créèrent pour diriger leur commune des bourgmestres, ou plutôt donnèrent ce nom aux vrais chefs de leur communauté, les rentiers ou receveurs. En effet, une ordonnance du 48 janvier 4435, prescrivant quelques mesures d'économie dans les dépenses ordinaires de la ville, émane du maire, des échevins, des bourgmestres et rentiers et des dix jurés. En vertu d'une ancienne coutume, le clergé et ia population conduisaient en procession tous les ans, le jour de Saint-Michel, le corps de Sainte-Gertrude, et ce jour-là était un jour de franchise illimitée. En 1436, un gentilhomme qui accompagnait dévotement la procession, fut arrêté par ordre du magistrat; le chapitre l'ayant réclamé, en alléguant les immunités de la fête", et refusant de persister à marcher, les chefs de la commune soulevèrent la population, qui maltraita le clergé, s'empara de la châsse de la sainte et continua la procession. Vainement le chapitre demanda satisfaction ; il ne put rien obtenir. De même les requêtes que maître Pierre Marchant présenta au conseil de Brabant au nom de l'abbesse Marguerite d'Escornaix, n'aboutirent pas. Dans ces documents, on représente les bourgeoiscomme attentant constamment à l'autorité abbatiale : Ils nommaient des rentiers ou receveurs, seize maîtres des métiers, un greffier ou secrétaire, un clerc ou employé, plusieurs serviteurs; ils excluaient les échevins de toute participation au gouvernement de la ville, dont les clés étaient confiées aux rentiers: ils s'assemblaient, à leur gré, aux Frères mineurs, publiaient des statuts, agissaient enfin commes'ils eussent été les seuls maîtres dans Nivelles.

A cette époque survinrent, entre le duc de Brabant, le chapitre et la ville, d'une part, et Engelbert d'Enghien, sire de Tubise, quelques difficultés relatives à la juridiction que ce seigneur exerçait dans ce village, concurrement avec le chapitre. Engelbert réclamait en outre l'argent qu'il avait dépensé lors de la guerre contre le Hainaut, en 1424 et1425. Un traité conclu entre lui et le duc Philippe de Saint-Pol, et signé à Louvain, le 20 juillet 1430, lui alloua, de ce dernier chef, 8,000' couronnes; mais, au préalable, il y eut quelques hostilités, et il fallut placer des troupes et notamment des archers ou tireurs à gages des serments de Louvain et de Bruxelles dansNivelles, pour la protéger contre les attaques des vassaux d'Engelbert, ce qui coûta encore au Brabant 4 627 couronnes. D'autre part, les différends au sujet de la juridiction de Tubise se terminèrent quelques années après au désavantage d'Engelbert.

Nous avons vu p'us haut que les archives ducales avaient été en partie déposées dans l'égiise de Sainte-Gertrude. Cette disposition fut modifiée en 4 430. La Joyeuse-Entrée du duc Philippe de Bourgogne, qui, dans son article 52, prescrit de conserver au Brabant la ville de Nivelles, ordonne que toutes les chartes du pays, tant celles que l'on gardait à Nivelles qu'ailleurs, seraient réunies à Anvers, pour y former un seul dépôt. C'est à la suite de cette décision que survint l'événement suivant, auquel les chroniques de Nivelles ont donné une couleur exagérée.

« Du depuis, y est-il dit, par une dédicace ou feste de Nivelles, estant toute l'église en la dicte ville empeschée et occupée à la procession dehors, conduisant le corps madame sainte Gertrude, lesdits de Bruxelles vindrent avec ferrerieurs rompre les serrures (comme il est encore manifeste), par violence et force, et enlevèrent et emportèrent les di.cts privilèges qui sont pour le présent à Vilvorde ».

En 1430-4436, un échevin. nommé Jean Maissetfe, ayant été accusé d'avoir entretenu un commerce coupable avec la sœur de sa femme, fut destitué et condamné à ne pouvoir plus, ni occuper une fonction, ni témoigner en justice. Il aurait encouru une peine plus forte s'il n'avait acheté sa sécurité, en payant 72 *clinckae.rts* au drossard ou sénéchal de Brabant, au profit du trésor ducal.

L'abbesse Christine n'ayant pas encore relevé du duc ses régales, le bailli arriva à Nivelles, au mois de juin 4 432, accompagné de quatre hommes de fief et d'autres cavaliers, et mit sous séquestre les biens de l'abbesse. Celle-ci obtint du conseil de Brabant main levée de cette saisie (lettres datées de Bruxelles, le 24 juin 4432), saisie qui fut. décidée de nouveau le 2 septembre suivant. Le bailli revint à Nivelles pour créer, au nom du duc, des officiers : un maire, des échevins. un receveur, un clerc etc.; mais il eut beaucoup de peine à trouver des candidats ; les Nivellois, avec beaucoup de raison, supposaient que le duc et l'abbesse se réconcilieraient facilement et que les personnes qui consentiraient à servir celui-là seraient ensuite abandonnés sans appui à la vengeance de celie-ci. Le bailli ne put compléter la nouvelle magistrature qu'en y adjoignant quelques personnes de sa suite. Et en effet, le 13 du même mois, la saisie fut de rechef annulée, et le conseil de Brabant ajourna toute décision jusqu'à la Noël suivante, afin de pouvoir examiner les pièces du procès et prendre des inform.tions pius précises. Le 8 juillet 1435, Jean de Huldenberg accomplit enfin la cérémonie du relief des régales, au nom de l'abbesse, à qui on voulut faire payer un marc d'or, mais :es hommes de fief de Brabant, semonces par le *stadhouder* de la cour féodale, ne l'imposèrent qu'a dix couronnes.

En 4433, l'abbesse de Nivei.es ayant nommé échovins deux habitants , Colart Marlinal, bourgeois de Louvain, et Baudouin de Four, bourgeois de Bruxelles, les Nivellois refusèrent de les reconnaître, à moins qu'ils ne renonçassent à leur affiliation à la bourgeoisie de ces villes, et ils obtinrent de leur dame le remplacement de ces magistrats. Par la même raison ils firent

aussi annuler l'élection d'un autre bourgeois de Bruxelles, Pyraet ou Pierre Hebbe, qui avait été nommé juré de son métier. Informées de cette affaire, les deux villes s'adressèrent au chancelier de Brabant pour revendiquer le maintien de leurs droits, en disant qu'elles n'admettraient pas une pareille prétention pour miiie *phiiippus*. Elles obtinrent, en effet, le 14 juin '1434, un arrêt interlocutoire qui consacra leurs prérogatives de chei's-villes, et les autorisa à poursuivre Nivelies en dommages et intérêts.

L'année suivante, des bourgeois de Bruxelles ayant été arrêtés dans la même ville, le magistrat de la capitale, auquel se joignit celui de Louvain, fit prier le maire de Nivelles de les mettre en liberté sous caution. Ceiui-ci était disposée accéder à cette demande, lorsqu'un des rentiers, Henri de Willenbroeck, non-seulement déclara s'y opposer, mais refusa d'entendre lecture des lettres des deux villes, jeta à terre les copies qui lui avaient élé adressées, accabla le maire de menaces et défendit au sergent d'obéir à cet officier. Dès qu'elle eut connaissance de ces outrages, Bruxelles condamna l'audacieux rentier à deux pèlerinages, l'un à Rome, et l'autre à Saint-Jacques de Compostelie, racbetables chacun par vingt florins du Rhin au profit des deux chefs-villes insultées, à deux années de bannissement du pays, et à dix années d'exclusion de toutes fonctions publiques (26 mai 1435). Wi.lenbroeck ne s'étant pas soumis à cette condamnation et continuant à se montrer publiquement à Nivel.es, il fut sommé, le i(2 juin, d'obéir dans les huit jours, sous peine de bannissement perpétuel, et, comme il n'obtempéra pas encore à cette sommation, le 23, il lui fut ordonné de partir dans les vingt-quatre heures, sous peine de mort. 11 n'est plus fait mention de ce rentier dans les acles poslérieurs, et l'on doit supposer qu'il ne poussa pas plus loin la résistance.

Peu de temps après, Bruxelles et Nivelles eurent un autre différend. Henri Moustarde, Jean del Tourna", Jean de Traiseingniez, Jean le Massart, Arnoul del Rue, Franc des Preis, Pierrart le Bruns, Godefroid de Stoysis,Hubert Bande, Colard Remy, Hubert Poillondor et Pierrart Bouda, ayant fait constater par les échevins deNivelles nommésà la Saint-Jean 1438, qu'ils n'avaient aucune franchise (ou bourgeoisie) autre que celle de cette ville, la commune bruxelloise les condamna, le 23 juin 1439, à un pèlerinage à Bâle, comme coupables d'attentat à ses droits ainsi qu'à ceux du duc et de ia ville de Louvain. Il leur fut enjoint de partir dans les quarante jours ou de payer une amende de six florins. Cet ordre fut immédiatement exécuté.

Une réconciliation, au moins momentanée, des trois pouvoirs qui régissaient Nivelles se manifesta par quelques décisions importantes.

Le 24 décembre 1438 parut une charte ducale, destinée à améliorer l'administration de la justice. On essaya surtout d'y « mesurer » ou proportionner aux délits les amendes ou peines pécuniaires. Chaque fois, y est-ii dit, qu'on aura à procéder à quelque information au sujet de ces amendes, ce soin incombera au maire de l'abbesse, et, « afin degarder, comme de rai- « son. le droit d'un chacun, un notable homme qui « bon sembera a monseigneur le duc » sera appelé à assistera ces information^, et la ville pourra également en envoyer un autre.

Le peu d'élévation du taux des amendes ayant pour résultat d'encourager les malfaiteurs, on le modifia de telle sorte qu'en remplacement d'une maiile on p..ya H vieux gros de Brabant. Le grand dîner, qui se donna'! chaque fois qu'il y avait une exécution capita'e, fui supprimé et remplacé par la distribution d'une gel te de vin à chacun des juges, sauf que le maire recevait deux geltes. Enfin, on étendit la nouvelle tarific.ilion des amendes à toutes les seigneuries comprises dans le bailliage de Nivelles ou tenues en fiei' de l'abbesse. Par une charte particulière, du même jour, injonction fut faite déjuger promptement les débiteurs emprisonnés.

Le 7 octobre 1440, le conseil de Brabant régla le mode d'après lequel on procéderait dorénavant aux ventes d'héritages qui étaient possédés par le chapitre ou ses suppôts : — Tous les héritages qui avaient été acquis par eux et à propos desquels on avait minuté un chirographe suivraient les conditions établies dans cet acte. — Si le chirographe constatait qu'un laïque et homme de loi n'en était pas investi, on pouvait s'en servir sans devoir lever une lettre de loi (c'est-à-dire, sans doute, une lettre échevinale). — Plus tard, si le chapitre voulait aliéner un bien de l'espèce, il pouvait le l'aire sans 1 intervention d'homme lay (ou laïque) et de loi. — Le chapitre l'ut autoriséà acheter ou à vendre des biens, sans l'intervention d'homme de loi, à la condition que si, à piopos de ces biens, il s'élevait un procès par devant le maire et les échevins, le chapitre et ses suppôts seraient tenus, quand la partie adverse l'exigerait, de frire garantir par des laïques qu'ils comparaîtraient en justice et se soumettraient au jugement prononcé. — Tout suppôt du chapitre, attrait en justice par un laïque, devait, au besoin, fournir la même garantie. — Ces suppôts étaient libres d'impôts pour leurs personnes, pour les biens qui étaient de fondation, pour les habitations où ils demeuraient et pour tout autre bien amorti, c'est-à-dire acquis par le chapitre avec ie consentement du souverain. — Enfin le chapitre et chacune de ses fractions étaient exempts pour les biens acquis par eux, mais cette franchise ne s'étendait pas aux acquisitions faites par les chanoines, en leur propre nom.

La question des impôtsfut terminée par une sentence datée du 8 août 1450 : le chapitre fut reconnu en droit de faire entrer en ville, en franchise d'assises, et de faire vendre a tous venants, les vins provenant de dépendances de l'héritage de Sainte-Gertrude. à la condition qu'il n'achèterait pas de nouvelles vignes et qu'il n'en planterait pas là où il n'y en avait plus existé depuis 40 ans. Les membres du chapitre, en leur particulier, pouvaient acheter et encaver librement du vin, mais non le revendre, ni en boire qu'avec leurs domestiques ou des étrangers.

A la mort de l'abbesse Christine, le chapitre poussa l'audace jusqu'à décider queia nouvelle abbesse devrait relever ses régales du roi des Romains. Marguerite d'Escornai x,après a voir été élevéeà ces fonctions et avoir reçu de l'évêque de Liège la confirmation de sa nomination, jura l'observation de ce statut. Mais le duc Philippe de Bourgogne n'était pas un de ces princes dont on peut impunément se jouer, Marguerite reçut une sommation de relever de lui ses régales et une défense formelle de prendre possession de son domaine temporel. L'abbesse essaya de s'excuser; elle demanda un délai, en alléguant l'absence du duc, qui guerroyait alors dans le Luxembourg, « qui est bien loingtain du « pays de Brabant », et l'approche de la fête de la patronne delà ville; ces considérations furent accueillies par la duchesse Isabelle de Portugal, qui, le 26 septembre 1443, autorisa Marguerite à se faire recevoir en qualité de dame deNivelles, à la condition qu'elle relèverait ses régalés dans le courant du mois qui suivrait le retour de son mari. Dans l'entretemps, le conseil de Brabant, après avoir fait visiter par ses commissaires un livre que le chapitre déclara « estre son ordinaire », lui enjoignit d'annuler le statut dont nous venons de parler (8 novembre 1443), ce qui fut accompli le 16 du mois suivant. Le chapitre «cassa et annula le statut, « en tous les points, pour être et demeurer à toujours « comme non-avenu, et en arrêta un nouveau, enjoi- « gnant à toute abbesse qui serait dorénavant élue, de « relever ses régales du duc de Brabant, et au chapitre « de la recevoir de cette manière, nonobstant tout dé- « cret papal ou impérial qui y serait contraire ». Ce nouveau statut fut enregistré dans le cartulaire du

chapitre et scellé de son sceau, et deux mois après, Phiiippe-le-Bon reçut l'hommage de l'abbesse. Depuis, les dames qui.succédèrent à Marguerite trouvèrent trop dure la leçon qui lui avait été infligée et ne se permirent plus d'incartades pareilles à la sienne.

En 1443 et 4444, le Brabant wallon fut menacé de la visite des Ecorcheurs, bandes d'aventuriers formées de la lie des armées qui avaient combattu en France pendant les trente dernières années et d'une foule de vagabonds et de misérables. Le 4 juillet f 443, le bailli du Hainaut annonça leur approche au conseil de Brabant, et, quelque temps après, pria le bailli de Nivelles de venir à sou aide; mais cet officier reçut du conseil l'ordre de se borner à garder les frontières brabançonnes. Pendant près de 2 mois, il tint sur pied un grand nombre d'hommes armés, qui furent entretenus aux frais des habitants du pays; puis, en vertu d'un ordre en date du 26 mai 1145, il réunit la chevalerie, les vassaux et les officiers de son bailliage, ainsi que le plus grand nombre possible de crenekineurs ou arbalétriers, et il marcha vers le Namuroisafin d'y faire sa jonction avec le sénéchal de Brabant et le seigneur de Croy. Son expédition dura environ six semaines.

En 1450 ou 145!, i! se passa à Nivelles une scène qui peint les mœurs du temps. Gilles Moriaus et Jean Raghon de Liège s'y comportèrent d'une manière inconvenante dans l'es étuves ou bains publics, où ils entrèrent tout aimés, « en le plachcoù les bourgeois et « bonnes gens de la ville estuvoient (ou se baignaient) « et estoient nus, sans dire mot. mais en faisant au- « cunes dérisions ». Ils furent condamnés chacun à se rendre en pé.'érinage à Roquemadour, ce qu'ils accomplirent en personne.

La guerre de Philippe de Bourgogne contre les Gantois eut quelque retentissement à Nivelles, car, en celte année, les magistrats de cette ville prirent des mesures énergiques pour la préserver d'une attaque. Le l"[1]- mai, les rentiers et les jurés, de l'avis de leurs collègues de l'année précédente et de plusieurs membres de chaque métier, défendirent à toule personne du dehors, si elle n'était du nombre desguetteurs ou autres commis par eux, de se trouver sur les portes, tours et murailles. Le 9, ordre fut donné aux chefs d'hôtel ou chefs de ménage de monter la garde, soit par eux-mêmes, soit par un remplaçant ayant habile Nivelles au moins pendant un an et un jour; en même temps, les jurés convinrent qu'ils veilleraient tour à tour à la sûreté commune. Le 20 juin, on interdit aux étrangers, sous peine de 3 ridders , de circuler en armes dans le territoire de Nivelles et d'aller en ville, sans lumière, après 10 heures; celte dernière interdiction fut alors renouvelée pour les bourgeois.

En l'année <145G, Philippe de Bourgogne guerroya dans l'évèché d'Utrecht. Le receveur du domaine de Nivelles, Antoine Levisse, ayant pris les armes en celte occasion, se fit, avec l'autorisation du souverain, remplacer par Jean Piercot.

Deux ans après qu'Agnès de Frankenberch eut remplacé Marguerite d'Escornaix, le bailli de Nivelles, accompagné de quatre cavaliers, parcourut tout le Brabant wallon, en vertu d'un ordre daté du '10 avril 4 ï64, pour opérer Je recensement des feux et maisons habitées, maisons inhabitées, maisons « spirituelles » ou séculières. Après avoir employé huit jours à ce travail, pour lequel il lui fut alloué 4 écus par jour, il se rendit à Bruxelles pour y comparer ses calculs avec ceux des autres officiers du duché.

A celte époque et jusqu'à la lin du XV[e] siècle, les petites villes envoyaient encore des députés aux Etats de Brabant ; ce ne fut que plus tard et non sans quelques réclamations de leur part, que cette prérogative leur fut enlevée.

Des doctrines hétérodoxes commencèrent vers ce temps à se répandre dans Nivelles et les environs. En l'année '1459-1460 une nommée Aélis ou Alice, que l'on accusait d'être vaudoise, fut livrée parles juges de la seigneurie de Neuve-Rue aux échevins de l'abbesse. Elle avoua, dit-on, « certaines oeuvres diaboliques », comme, par exemple, « d'avoir fait ardre ou brûler une « maison et livré quelques-uns de ses membres ». Quoiqu'elle niât ensuite ce qu'elle avait confessé, et que la torture fût impuissante à lui arracher de nouveaux aveux, on la bannit de tous les pays de la domination du duc de Bourgogne. En l'année 1471, suivant une *Chronique de Bruxelles*, une nouvelle croyance se répandit à Nivelles parmi les hommes instruits, dont quelques-uns furent emprisonnés et punis. Trilhême place vers l'année \ 495 l'origine de cette hérésie, contre laquelle un carme, docteur de l'université de Paris], l'évèque dcDarien, Hubert Léonard, écrivit un traité divisé en 28 chapitres.

En 1474, la possession de l'abbatialité fut disputée par Marguerite de Langastre et Guillemine de Frankenberch. Maximiiien d'Autriche ayant été invité, en 1477, à prononcer entre ces dames, soumit leur différend à des commissaires, qui se prononcèrent en faveur de Marguerite.

En '1485, il régnait si peu de sécurité aux environs de Nivelles, « à cause de aucuns foullars et aulres malci veillants assemblés » de ce côté, que le chancelier de Brabant et le seigneur de Beersel, après avoir assisté aux obsèques du sire de Rameru,dont ils étaient les exécuteurs testamentaires, furent obligés de se faire accompagner par quelques gens de guerre.

La ville intervint, deux ans après, dans les conférences qui s'ouvrirent pour la délivrance du roi Maximiiien, alors prisonnier des Brugeois ; mais elle ne tarda pas à se ranger parmi les ennemis de ce prince. Lorsque Philippe de Clèves, sire de Ravestein , qui s'était misa la tète des Flamands insurgés, fut reçu dans Bruxelles et dans Louvain, Nivelles, ainsi que la plus grande partie du Brabant, suivit l'exemple de ces villes, et coopéra aux attaques qu'elles dirigèrent contre les châteaux des partisans de Maximiiien : Bornival, Facuwez, Askempont, Braine-l'Alleu, La Folie (sur Ecaussines) etc. La bourgeoisie nivelloisefut renforcée par des soldats français, qui pillèrent toutes les campagnes environnantes. Pour se mettre à l'abri de leurs vexations et de celles des défenseurs du parti opposé, les paysans réfugièrent tant de bétail en ville que bientôt il s'y vendit à vil prix : une vache ne coûtait que trois ou quatre sous, abondance fatale, qui fit bientôt place à un renchérissement énorme de toutes les denrées alimentaires. Ne trouvant plus de locataires pour leurs biens, les ecclésiastiques se virent réduits à les donner, en grande partie, en ernphytéosc, pour un terme de cent ans ; dans la suite, ayant négligé de conserver leurs titres, ils perdirent un grand nombre de possessions, dont ils ne purent réclamer la propriété.

Les nobles, et, plus lard, toute la province de Hainaut, soutenant Maximiiien, lesNivellois et la garnison française de leur ville exercèrent des actes d'hostilité sur le territoire hennuyer. Us dirigèrent notamment une attaque contre le RœuIx.Ces attaqueset celles des Bruxellois contre Mal appelèrent dé ce côté l'attention des généraux ennemis : Albert, duc de Saxe, et le prince deChimai. Celui-ci invila les villes du Hainaut à lui fournir des troupes, de l'argent et de la poudre, ce qu'elles promirent de donner si on assiégeait la ville de Nivelles Mais celle entreprise ne fut pas tentée, les deux généraux n'ayant pas de forces suffisantes et leur attention ayant élé appelée ailleurs; le prince se borna à reprendre les forleresses voisines de Nivelles, afin de resserrer cette ville, tout en arrêtant les courses de sa garnison dans le Hainaut. Les châteaux d'Heetvelde, de Rebecq, de Bornival, de Genappe furent successivement emportés; les Nivellois, de leur côté, se vengèrent des secours que les Montois avaient fourni au seigneur de Chimai, en incendiant les hameaux et

les fermes qui leur appartenaient. Malgré les succès du parti contraire, ils ne cédèrent qu'en même temps que Bruxelles; ces deux villes se réconcilièrent avec Maximilien en lui payant 200,000 florins (août 1-5S9).

On trouve dans les anciens *Comptes des maires de Nivelles* des traces curieuses de l'irritation que ces événements avaient jetée dans les esprits. À ceîte époque, il était très-dangereux de parler trop librement; l'outragé s'empressait de recourir aux tribunaux pour obtenir vengeance d'une insulte. Plusieurs jugements punirent des paroles injurieuses adressées aux Nivellois, principalement à cause de leur conduite politique. En 4490-1491, on condamna à un voyage à l'Ile de Chypre (rachetable moyennant 4 620 plarques) et à une rétractation dans les quatorze jours, Colart ou Nicolas Dau, de Goy (ou Gouy), « pour ses déraisonnables et abominables langages dits et proférés «sur les bourgeois et bourgeoises de Nivelles, si « comme de les avoir nommés tous faux et traîtres à « leurs seigneurs le roi des Romains et monseigneur « l'archiduc son fils, et que les femmes de Nivelles « étoient toutes ribaudes, et que les Français les « avoient toutes chevauchées ». L'année suivante, la même accusation de trahison fut imputée aux Niveliois par un nommé Simon Stassart, qui, outre une rétractation immédiate, dut faire un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, pour lequel il partit immédiatement, après avoir pris, suivant l'usage, l'écharpo et le bourdon.

Ces colères individuelles se justifiaient jusqu'à un certain poirjt par l'état déplorable du pays. La ville était obérée, les campagnes, déjà appauvries et dépeuplées, se voyaient livrées sans défense aux soldats de Maximilien; tout le pays souffrit cruellement d'une peste terrible, qui y sévit pendant deux années, et de la famine que l'abandon momentané, mais presque général, desvillages et des champs, amena nécessairement à sa suite. Pendant le second semestre de l'année 1498, le Brabant wallon était encore infesté de gens d'armes allemands et wallons, cavaliers et piétons. Le bailli, accompagné de son écuyer, Jacques de Castre, et de dix autres cavaliers, se rendit successivement à Nivelles, à Genappe, à Jodoigne etc., et, au bout de 12 jours, parvint à faire partir de son ressort ces hôtes importuns. Le pays était alors surchargé de dettes : un octroi en date du 2 juillet 1i95 permit aux habitants du Brabant wallon de convoquer leurs créanciers, afin d'obtenir d'eux la remise d'une partie de ce qui leur était dû.

La ville, ayant besoin de ressources extraordinaires pour satisfaire à ses dépenses et à ses obligations de toute nature, sollicita de l'archiduc Philippe le Beau, fils de Maximilien, l'autorisation de lever une imposition extraordinaire, une taxe par tèle sur tous les habitants, sans distinction de rang et de profession. L'abbesse Isabelle de Herzelles saisit cette occasion pour contester à la commune le droit de répartir et de percevoir le nouvel impôt. Dans une remontrance qu'elle présenta au conseil de Brabant, elle réclama le droit d'accorder au magistrat l'autorisation qui était nécessaire à cet effet, et la suspension de l'octroi qui lui avait été concédé au nom du prince. La ville persistant dans ses demandes, l'abbesse soutint que, dans ce cas, le clergé ne pouvait être tenu à payer sa part dans les impôts proposés, et le conseil de Brabant lui donna gain de cause. L'autorisation accordée'à la ville fut maintenue, mais à la condition que l'impôt serait réparti par tous les magistrats, tant la loi (c'est-à-dire lechevinage) que les-rentiers et jurés, sauf le maire, qui ne pourrait coopérer à ce travail, et qui, d'un autre côté, serait chargé du recouvrement de l'impôt. Le clergé fut reconnu exempt, et le conseil fit connaître à l'abbesse qu'elle pouvait s'adresser à lui, si elle entendait soutenir qu'à elle, et non au souverain, appartenait le droit de donner des privilèges ou des règlements à la ville (31 octobre 1500). Pendant de longues années, pour venir en aide aux finances de la ville, la chambre des comptes lui accorda la remise d'une moitié de sa cote dans l'aide. Cette réduction lui fut encore octroyée le 12 mai 1531 ; le 3 juillet 1537, on la réduisit au quart de la cote.

Un autre conflit s'éleva, à la même époque, entre le bailli Paul Ooglic et le maire de Nivelles. Un jeune homme, ayant été tué dans cette ville par trois personnes, l'une de celles-ci, du consentement du bailli, vint à Nivelles, mais, comme elle n'avait ni payé une composition à l'abbesse, ni satisfait les parents de la victime, le maire procéda, en plein jour, à son arrestation, sur le marché, le 4^{cr} août 1502, et l'aurait fait exécuter, si le bailli nes'y était opposé, armé de lettres obtenues du chancelier de Brabant. Ooghe, en même temps, réussit à faire défendre au maire d étendre sa juridiction sur quelques maisons voisines du marché et qui dépendaient, sans doute, du fief de Rognon. Le maire, en soutenant ses droits, dépensa de l'argent dont il réclama la restitution en présentant le compte de sa gestion à la fin de l'année; mais la chambre des comptes la lui refusa, ces frais ayant été provoqués par une contestation soutenue au préjudice des prérogatives du souverain.

Il se manifesta alors une tendance générale à renforcer l'action et l'influence du pouvoir central au détriment des juridictions particulières ou locales. Le gouvernement profita des embarras de tout genre qui assiégeaient la commune pour obtenir une part d'intervention dans l'élection des rentiers et des jurés de Nivelles, qui jusque-là s'était accomplie librement. En 1509, à la suite d'un record, c'est-à-dire d'une déclaration des anciens jurés ou jurés sortants et d'autres « gens de bien et officiers », il fut reconnu que c'était aux commissaires du prince à établir dorénavant ces magistrats.

L'année suivante, le procureur général du duc en Brabant remontra au conseil que l'abbesse de Nivelles, sans cause raisonnable, molestait les « bourgmestres, « rentiers et jurés », sous prétexte que c'était elle qui les avait chargés de l'administration de la justice, tandis qu'ils tenaient ce mandat du souverain lui-même, en vertu d'un ordre exprès qui leur avait été transmis. Au mépris de cet ordre, l'abbesse avait ordonné de procéder contre eux. Un décret émané de l'archiduc Charles (depuis l'empereur Charles-Quint) ou, en réalité, de sa tante Marguerite d'Autriche, qui gouvernait les Pays-Bas en son nom , notifia à l'abbesse que ce prince entendait maintenir intacte son autorité, et lui interdit de continuer la procédure entamée, en ajoutant que si elle avait quelque réclamation à élever, elle pouvait s'adresser au conseil de Brabant (21 juillet I5I0).

En 4506 (le document où nous puisons ce détail dit à tort en 1406), l'archiduc Philippe, ayant ordonné la translation à Nivelles de la cour de Lothier, déclara que cela ne causerait aucun préjudice à la juridiction locale. Ce changement paraît n'avoir été que momentané, car la cour conserva l'habitude de siéger, comme elle le faisait antérieurement, au château de Genappe ou au village de Vieux-Genappe.

En 4 515, lorsque Charles d'Autriche, roi de Castille, fut reçu en qualité de duc de Brabant, le grand bailli, Adrien d'Orlcy, ayant porté devant le jeune monarque sa verge de justice, qu'il suspendit ensuite à une fenêtre de la maison échevinale, l'abbessy considéra ce fait comme une atteinte portée à ses droits et obtint, à celte occasion, des lettres de non-préjudice.

Ce faible succès ne tarda pas à être chèrement payé. Isabelle de Herzelles vivait encore qu'on fit au chapitre une singulière proposition au nom delà régente, Marguerite d'Autriche. Fatiguée sans doute des démêlés continuels auxquels donnait lieu l'exercice de la juridiction à Nivelles, cette princesse demanda qu'à la

première vacature du siège abbatial le roi fût investi de cette dignité et mis en possession du pouvoir temporel dans Nivelles, sauf que les revenus de l'abbatiali-lé seraient réunis en entier, non au domaine, mais au patrimoine du chapitre; le roi se chargeait de faire approuver par le pape cet arrangement, qui provoqua de grands dissentiments au sein du chapitre. L'abbesse, qui y avait peut-être adhéré secrètement, était à peine morte depuis deux jours, qu'on sollicita individuellement le consentement des chanoines et chanoinesses. L'universilé deLouvain. consultée par eux ,ayant condamné une pareille mesure, qui entraînerait l'extinction d'un membre, d'une fraction du chapitre, cette opinion fut acceptée par ce dernier. Lorsque le baron deTrazegnies, le chancelier du Brabant, le greffier de l'ordre delà Toison d'or, Laurent du Blioul, se rendirentpour cette aïïaire à Nivelles, le 27 janvier 1520, au nom de Marguerite d'Autriche, ils ne reçurent pas d'autre réponse des délégués du chapitre, les chanoines maître Jean du Trilz et Richard de Neuse, et le secrétaire. Les commissaires se montrèrent fort ébahis, prétendirent qu'on n'avait pour but que d'établir dans le chapitre une union plus étroite, et insistèrent pour que la nomination du maire, deséchevins, du greffier, appartînt désormais au roi. Leur nouvelle démarche n'ayant pas abouti davantage, ifs revinrent le lendemain, 29, annoncer au chapitre que la régente trouvait sa réponse fort étrange; toutefois ils se bornèrent à revendiquer de nouveau pour le souverain l'institution du maire et des échevins, sauf que ces officiers prêteraient serment à l'abbesse. N'ayant pas réussi à obtenir cette concession, ils produisirent un induit du pape qui attribuait au souverain de nos contrées le choix de tous les chefs des corporations religieuses, et ils intimèrent au chapitre l'ordre d'élire Marguerite d'Esne. Les chanoines et les chanoinesses réclamèrent vainement le droit de se donner à leur gré une supérieure, en promettant de donner leurs voix à Marguerite, les commissaires refusèrent durement, en ajoutant que : « quand bien même ils seraient certains « de l'élection de cette dame, ils ne voulaient pas « qu'elle devînt abbesse autrement qu'en vertu de « l'induit du pape ». Marguerite fut désignée sans opposition, et immédiatement installée. Si le projet d'annexer l'abbatialité de Nivelles au duché de Brabant, comme celle de Sainte-Waudru l'était, depuis des siècles, au comté de Hainaut, ne put réussir, le chapitre ne conserva plus qu'un droit apparent à la nomination de l'abbesse; depuis, il n'eut plus qu'à ratifier un acte émanant du souverain seul, qu'à procédera un simulacre d'élection.

Les magistrats de Nivelles ayant allégué qu'ils avaient à juger de toutes les causes en matière de tailles et d'aides au quartier de Nivelles, et de tout ce qui concernait les assises et la police de la ville, le conseil de Brabant leur permit, le -1er mai 1 532. de se faire graver un sceau aux anciennes armes de Nivelles (d'argent à une crosse de gueules), chargées de l'écu de Brabant (de sable au lion d'or), avec la légende : SIGILLUM BIR-**GIM(a(//A7)R0RUM ET JURATORUM DUCIS BRABANTI.* I.** OPPIDO sco NIVFALENSI (sceau des bourgmestres et jurés du duc de Brabant en sa ville de Nivelles). Ils s'empressèrent de faire peindre ces armoiries sur la façade de la maison de ville, au-dessus de l'horloge; sur des verrières, et sur des bannières que l'on portait à la grande procession. L'abbesse Adrienne de Saint-Omer, dite de Moerbeque, présenta requête au conseil de Brabant en protestant contre ces innovations, qu'elle considérait comme attentatoires à ses droits ; elle prétendit qu'il n'y avait pas de bourgmestres à Nivelles ; qu'il n'y existait pas de sceau communal, celui de la ville ayant été détruit par ordre de l'évoque de Liège ; que depuis lors les actes dépéchés par les rentiers et les jurés étaient, non pas scellés, mais, de même que dans toutes les villes du Brabant wallon, signés par le pensionnaire. Les députés de la ville, mandés au conseil de Brabant, s'excusèrent eu disant qu'ils n'avaient pas voulu attenter aux droits d'autrui, qu'ils avaient agi en vertu d'un octroi, qu'au surplus, ils s'en remettaient à la volonté de l'empereur. L'abbesse n'était pas précisément dans le vrai lorsqu'elle niait l'existence à Nivelles des bourgmestres et d'un sceau, attendu qu'il y était d'usage de qualifier de bourgmestres les rentiers ou une partie d'entre eux, et que la ville possédait un sceau dont nous avons signalé l'apposition à nombre de documents d'une haute importance. Ces erreurs ne paraissent pas avoir été relevées et ne sont pas signalées par les chroniqueurs. L'abbesse, cependant, consentit à l'octroi d'un sceau, avec l'inscription : **SIGILLI?^"»- *HECEP{tOril)m* ET *IVTl(atOru)m* DUCIS BRAB** *(anti)æ* IN sto OPPIDO NIVELLENSI AD CAUSAS (scel aux causes des rentiers et jurés du duc de Brabant en sa ville de Nivelles) ; toutefois, elle réclama le droit de faire la police et elle insista sur l'enlèvement des nouvelles armoiries. Elle obtint gain de cause sur tous ces articles, sauf que la police fut reconnue appartenir aux rentiers et jurés et que l'on maintint, comme parfaitement légaux, les actes qui avaient été scellés du sceau dont la ville avait usé en vertu de l'octroi de 1532 (19 novembre 1534). Cette sentence fut mise à exécution ; Jean de Tournay reçut 35 sous pour avoir ôté les armoiries dont la ville avait orné le gadron (ou horloge).

A cette époque appartiennent plusieurs ordonnances de police, dont quelques-unes ne portent pas de date. Elles témoignent de la variété des objets sur lesquels l'attention des magistrats devait se fixer. L'un de ces statuts est dirigé contre ceux qui achètent des marchandises à des jeunes gens de moins de 24 ans, leur fournissent à crédit, les logent ; contre ceux qui ne vont pas à l'office divin ou au sermon, ou empêchent les autres d'y aller.—Un deuxième, qui émane de l'abbesse, du maire, des bourgmestres, rentiers, jurés et maîtres de métiers, prohibe sévèrement le jeu de dés, défense qui fut étendue aux jeux de cartes, le 17 décembre 1527 et le samedi avant la Noël 1564. — Un troisième concerne ceux qui vont boire hors la ville, dans un rayon d'une demi-lieue aux alentours, rayon qui, dans l'intérêt des assises, fut étendu, le 7 mai 153il et le 8 février I540, à une étendue de deux lieues à l'enlour de Nivelles, avec commination contre les contrevenants d'une amende de 6 carolus d'or et d'un emprisonnement de 24 heures, suivi d'un bannissement pendant 40 jours.—Un quatrième est relatif aux fyens (fientes) et ordures « qui se faisoient journellement», en prescrit l'enlèvement, et défend d'engraisser à domicile des porcs, qui devaient être mis en la herde «commune», c'est-à-dire confiés au herdier ou porcher commun, qui les conduisait pâturer. — Un cinquième, du 22 février 1538, punit ceux qui vendent de la boisson dans des pots non jaugés.

Quelques ordonnances spéciales réglementèrent la police de la ville pendant les maladies contagieuses, qui devinrent alors fort communes. Les personnes infectées furent assujetties à porter une blanche verge (un bâton blanc), longue d'une aune et demie, et les maisons où il y avait des malades durent être signalées par une « lorquette » d'étain. Au sortir d'une de ces maisons on ne pouvait ni s'approcher d'une des trois fontaines publiques, ni assister à la messe que de 5 heures à 7, et seulement dans les chapelles, les hôpitaux et les couvents, et non à Sainle-Gertrude, à Saint-Paul ou dans une des dix églises paroissiales. La peste de 1534 fui. des plus violentes. Le 28 août de cette année, deux délégués de l'abbesse et du chapitre, de commun accord avec le magistrat, proposèrent de transférer les béguines de Gouthal au béguinage de Saint-Cyr ou à l'hôpital de Roblet (sauf à réserver dans ce dernier établissement une chambre pour les con-

frères de Notre-Dame de Roblet), et de convertir le béguinage supprimé en infirmerie, à l'entretien duquel on affecterait les revenus suivants : les 5 muids de blé dus par les Guillemins aux dix paroisses, les 30 patars dus par les soeurs grises, les 5 muids provenant de Bonterlé, les biens de l'hôpital Turquoy, avec les 2 lits qu'y avaient les pauvres; les deux lits de l'hôpital de Roblet, et de plus une somme d'argent à payer par l'hôpital Saint-Nicolas, où on ne voulait pas recevoir les malheureux infectés, et par la Suprême charité. L'abbesse ayant refusé son consentement à la suppression du béguinage de Gouthal, ce projet ne se réalisa pas. Un nommé Jacquemart ou Jacques Rose accepta, le même jour, la pénible mission d'assister les malades et d'ensevelir les morts, mission que Bernard le Coureux remplit aussi, pendant 116 jours; Bernard reçut de ce chef, au mois de décembre, une indemnitéde 11 livres 42 sous, à raison de 2 sous par jour. La pesle reparut encore à Nivelles, à plusieurs reprises, notamment en 1552, sous le nom « de maladie de blanc et du « brun mal, qu'on dit de lèpres », et en novembre 1554.

Comme véritables événements, nous avons peu de circonstances à signaler :

En 1528, une somme de <> livres fut payée par la ville à des capitaines de piétons espagnols, venus avec M.deRœulx,pour que leurs troupes ne séjournassent pas dans les faubourgs. C'est le premier témoignage connu du peu de sympathie que la population montra toujours pour les logements militaires.

Pendant le mois de juillet 1531, on fit trois processions pour la prospérité de l'empereur, qui retourna vers cette époque en Allemagne.

En décembre 1534, la princesse de Danemark et M^me^ de Fiennes étant venues à Nivelles, la ville leur offrit 12 cannes de vin (valant ensemble 5 livres 9 sous 6 deniers).

En 1537, un nommé Eustache Trico dit hautement que les ruiïiens (ou libertins) vivaient des femmes, c'est-à-dire à leurs frais, comme les échevins précédents (ou dernièrement sortis de charge) vivaient des hommes de bien ; il fut condamné à rétracter ces paroles injurieuses, à porter un dimanche deux torches de deux livres chacune à l'église Sainte-Gertrude , où il les allumerait et les placerait devant le Saint-Sacrement, et enfin, a partir, dans les quinze jours, pour se rendre en pèlerinage à Saint-Nicolas de Warangeville.

L'entrée de Van Rossem dans le Brabant et des Français dans le Luxembourg jeta dans le pays une grande terreur, en l'année 1542. Le gouvernement réunit immédiatement une armée du côté de la Sambre, et, le 30 août, enjoignit aux paysans habitant à deux lieues à l'entour de la ville , d'y aller travailler à tour de rôle aux fortifications, un jour par mois. L'année suivante, de grandes mesures militaires furent également prises. Tandis que l'empereur Charles, pour résister au roi de France, appelait aux armes toute la population valide, de 20 à 50 ans, chaque ville se préparait à une résistance énergique. Le 6 juillet, le chapitre, le bailli et les trois membres de Nivelles ordonnèrent de sonner de nouveau la cloche pour annoncer l'ouverture et la fermeture des portes de la ville, en interdisant aux gardiens de ces portes de les quitter avant l'arrivée de ceux qui devaient les remplacer. Le 13, on défendit de se substituer, pour faire le service militaire, un autre qu'un homme en état de combattre, sous peine de 40 sous d'amende; de manquer à la garde, sous peine de 30 sous; de circuler après la cloche de nuit ou couvre-feu, sous peine d'une maille ; de se promener sur les murailles. Ordre de partir dans les dix jours fut donné aux étrangers qui seraient originaires de pays ennemis et qui n'habiteraient pas en ville depuis un an. Le lendemain, nouvelle ordonnance : défense est faite aux habitants, jusqu'à nouvel ordre, de s'absenter sans autorisation, sous peine de bannissement, et aux étrangers de sortir de chez eux, sans porter de signe distinctif; d'autre part, on invite : les femmes à rester chez elles pour surveiller les enfants, les hommes et les jeunes gens à se munir d'armes pour leur défense , ceux qui possèdent des biens au dehors, à 400 pieds des fossés, au plus, à en emmener à l'intérieur de l'enceinte la dépouille ou récolle.

La ville ne courut aucun danger, les ennemis ne dépassèrent pas les alentours de Binche et les troupes impériales ne tardèrent pas à prendre l'offensive ; mais le pays souffrit beaucoup : un grand nombre de « vagabonds, brimbeurs et brimberesses » se répandirent dans le pays, mendiant ou pillant selon que l'occasion se présentait. Les magistrats en firent saisir une bande, composée de cinq personnes « en la grange de « la censé et là enthour de l'Hostelerie », entre nuit et jour. « Sous umbre de tirer raynes », on dévastait fréquemment les jardins potagers, les colombiers, les viviers; on péchait des carpes et autres poissons. C'est ce qui détermiua l'abbesse, son maire, les échevins, bourgmestres, rentiers et jurés, les maire et échevins du fief de Rognon, et les maîtres des métiers, à comminer une amende de 30 sous contre ceux qui entreraient dans les jardins, les champs cultivés etc., et y causeraient du dommage; à défendre d'y pénétrer avec des armes et d'y tirer, de tirer en ville, sauf dans les berceaux affectés à cet usage, de vendre des herbes ou légumes provenant des héritages et prés d'autrui (45 juin 4546).

Une autre cause de désordre ne tarda pas à se joindre à celles qui aggravaient déjà la situation pénible du pays, menacé d'invasions incessantes et accablé d'impôts. Le protestantisme s'infiltra à Nivelles, où, comme nous l'avons vu plus haut, l'hérésie avait déjà fait des ravages au XV^e^ siècle. Les édits rigoureux de l'empereur furent impuissants à en arrêter les progrès. Le 4^er^ août 4545, l'empereur chargea le maire et les échevins d'ajourner et de juger quelques habitants de Nivelles « qui, infectés de la secte luthérienne et autre « hérésie » , s'étaient enfuis de cetie ville. En 4547-4548, « un petit garçon blasphéma publiquement la « sainte Vierge immaculée, mère de Dieu » ; ce malheureux, après avoir été emprisonné, chargé de fers, pendant 42 jours, eut la langue percée. L'année suivante, une autre personne fut poursuivie pour avoir joué aux échecs en plein marché, pendant la procession générale du jour de l'Assomption. Le 5 juillet 4548, Jean de Loir et Jean del Warde furent constitués gardiens des biens de la veuve de Jean Grevai, qui était suspecte d'hérésie, mais fugitive; ils y restèrent jusqu'au 25 janvier suivant, que Jean Bacheler, huissier du conseil de Brabant, vint opérer la saisie de ces biens au nom de l'empereur.

Le 30 avril 45'i9 eut lieu l'entrée d'une nouvelle abbesse, Marguerite d'Estourmel, à laquelle la ville offrit trois aimes de vin blanc à 14 livres l'aime. L'élection de cette darne avait été marquée par un incident d'un nouveau genre : les commissaires de l'empereur s'étaient présentés pour y procéder, le 9 décembre 1548, mais les lettres dont ils étaient porteurs ne s'adressant qu'aux chanoinesses, le chapitre refusa de les admettre. Ils revinrent porteurs de pouvoirs mieux en règle, et munis d'un ordre qui prescrivait la nomination de Marguerite.

Peu de temps après, le fils unique de l'empereur, le sombre Philippe II, si funeste à notre pays, fut solennellement reconnu en Belgique comme le futur héritier de nos provinces. Sa réception par les états de Brabant se fit à Louvain au mois de juillet ; la ville de Nivelles y fut représentée par Odry Gil et le pensionnaire' Erasme Le Roy, à qui on paya de ce chef 40 livres (à raison de 20 sous ou d'une livre par jour, pour chacun).

Lors de l'invasion de la Belgique par le roi de France Henri II, en 4554, Nivelles fut menacée d'un siège. A

J'annonce de l'entrée des ennemis dans le pays, au mois de juin, deux députés, Jérôme Gillenghicn et Erasme Le Roy, se rendirent à Bruxelles, auprès de Marie de Hongrie , pour demander l'assistance de quelques troupes; le mois suivant, Le Roy et un des magistrats, Odry Basset, firent une seconde démarche du même genre, qui aboutit à i'envoi à Nivelles de la bande (ou compagnie) de M. de Carondelet. Le 20 juillet, Henri H campa à Jumnt, et envoya, pour surprendre Nivelles, « le comte Rodolphe, avec ses pistoliers, son « régiment d'Aliemans, la compagnie de M. le duc de « Bouillon et deux moyennes pièces de campagne » ; mais la ville était en état de défense et les Français se bornèrent à en brûler les faubourgs. A cette époque se rapporte une ordonnance, sans date, du gouverneur de Nivelles, de l'abbesse, de son maire, des échevins, des bourgmestres, rentiers et jurés, par laquelle ordre est donné : aux hôteliers d'indiquer exactement le nom des étrangers qui logeraient chez eux, aux habitants de placer sur la façade de leurs maisons des lanternes allumées etc. Cette échauffouréo coula à la commune -173 livres 15sous, outre la poudre et les autres munitions qu'elle fournit, et 99 pots de vin qui furent livrés lors de l'arrivée de dix enseignes d'Allemands commandées par Lazare Zwendy.

Le clergé et les bourgeois se querellaient alors, à la suite, paraît-il, de sermons prononcés par un prédicateur ou dominicain trop ardent. L'autorité suprême dut intervenir pour rétablir la tra liquidité dans la ville. Tandis que le chapitre enjoignait aux ecclésiastiques de l'église de Sainte-Gertrude et aux curés de ne causer aucun déplaisir aux bourgeois, ni en paroles, ni par voies de fait, le conseil de Brabant envoya un ordre semblable aux habitants, le 9 août 1551. Le clergé réclamait de nouveau son exemption d'impôts, ce qui provoqua l'envoi aux états généraux d'une députation de la commune , chargée de combattre cette prétention.

L'année suivante, Charles-Quint renonça solennellement à ses Etats, au profit de son fils Philippe IL Adrien de Bonne et Erasme Le Roy assistèrent, au nom de la ville, à la cérémonie solennelle qui eut lieu à cette occasion à Bruxelles, le 25 oclobre 1555. Leur voyage leur valut une indemnité de 20 sous par jour, le premier pour -10 jours, et le second pour 5 jours d'absence.

Une ordonnance du 16 mai 1558 reproduit la plupart des mesures hygiéniques que l'on regardait à cette époque comme les plus efficaces : défense y est faite d'accumuler des ordures sur les marchés et dans les rues ou ruelles; ordre est donné de garderies porcs en lieu clos jusqu'au matin, que le porcher de la commune les conduira aux champs, réunis en une herde (ou troupeau) commune. Enfin, on interdit d'engraisser des porcs en ville et d'y tenir des oisons, des canards etc.

Quelques années de tranquillité précédèrent l'explosion de la tempête terrible qui devait engloutir l'antique prospérité de nos provinces. Le nombre des •adhérents à la réforme avait augmenté à Nivelles, où l'opulence des établissements religieux fut menacée, en 1566, par les iconoclastes. A l'annonce des premiers ravages exercés par ceux-ci, les curés, les chapelains et lesautres suppôts du chapitre se réunirent le23 août aux rentiers et à d'autres députés de la'commune. Ces derniers ayant fait remarquer qu'on semblait surtout en vouloir aux gens d'église et à la religion catholique, le chapitre s'engagea à fournir tous les jours, pour faire le guet concurremment avec la bourgeoisie, H personnes, outre six autres qui garderaient la collégiale.

Vers ce temps, une ordonnance non datée prescrivit les mesures de précaution suivantes : on ne tiendra ouvertes que trois portes : la porte Montoise, le Saul-x et Belianne, dont chacune serait occupée par six hommes, tant gens d'église que laïques, outre 16 personnes qui veilleraient sur le rempart; chaque chef de mén;ige sera assujetti à faire le guet lui-même ou à se faire remplacer par une personne apte au service; tout habitant apportera le nom de ses hôtes à la maison de ville, le soir, après la fermeture des portes; soir et matin on sonnera la c!oche pendant u-ne demi heure, pour annoncer celte fermeture et la réouverture des, portes; après six heures, personne n'entrera plus en ville, sans une permission du rentier ayant la garde des clés ; les gens des faubourgs apporteront à l'intérieur les échelles qu'ils auronten leur possession etc.

Plusieurs Nivellois furent poursuivis comme coupables d'avoir participé aux premiers mouvements insurrectionnels. Le fougueux Grouwels, drossard de Brabant, condamna à être pendus Gérard Coopman, sa femme et Guillaume Servais (2 mars 1568-1569), et on bjiinit Léonard de Sart (21 juin 4569), François des Traulx, Henri de la Gruese, qui avaient pris la fuite. François possédait, à Couparty, des biens assez considérables, dont son fils obtint plus tard la main-levée; quant à Henri, il laissa un fils du même nom, qui, après la mort de sa mère, Anne Herdincx, réclama du conseil de Brabant la propriété du patrimoine de celle-ci. et en obtint en effet la restitution, le 1 6octobre 1570.

L'hiver de 1571-1572 fut signalé par les mesures de rigueur à l'aide desquelles le duc d'Albe essaya d'obliger nos populations à consentir à la perception du dixième et du centième denier. En vertu d'un ordre du duc, du 21 novembre 4571, le lieutenant bailli prescrivit aux maires et aux échevins des treize villages de la mairie de Nivelles de procéder à cette perception, en ajoutant que sinon on s'en prendrait à eux-mêmes.

L'occupation de la Brielle par les gueux de mer, la surprise de Mons par Louis de Nassau et l'entrée du prince d'Orange dans le pays à la tète d'une forte armée de réfugiés et de mercenaires entourèrent de périls le duc d'Albe et la domination espagnole. L'habileté et la prudence du duc le firent triompher, au prix, il est vrai, des provinces septentrionales. Nivelles fit alors réparer ses fortifications, pour lesquelles le chapitre lui accorda la coupe d'un bonnier du Bois de Nivelles (28mai 1572). Le prince d'Orange, étant arrivé à proximité de la ville, la somma de lui fournir des vivres et de l'argent ; ses habitants refusèrent d'abord, dans l'espoir que le duc d'Albe leur enverrait des secours , mais ce général n'ayant pas voulu affaiblir l'armée qui bloquait Mons, ils furent obligés d'entrer en composition. Lorsque ses tentatives pour la délivrance de la capitale du Hainaut eurent échoué, Guillaume le Taciturne fit occuper Nivelles par des troupes, qui en sortirent bientôt. Elles furent suivies dans leur retraite par quelques habitants, ennemis de l'Espagne, et entre autres par Pierre Vander Linden et Adolphe du Chaisne dit Malihan. Le duc d'Albe, après avoir fait prendre des informations à la charge de ceux-ci (27 mai 4 573) et constater leur défection, ordonna de confisquer leurs biens (12 juin 1573), dont Jean Vander Linden, tuteur des enfants de Pierre et de Marie de Beerssele, Jean et Marie, obtint, le 9 juin 1576, la restitution, notamment pour ce qui concernait une ferme voisine de la porte del Saul, que Pierre avait acquise des Malihan en 4571, et le moulin del Fosse. A partir de 1572, la ville fut accablée de logements militaires, et ses habitants furent ruinés par les exactions, tant des chevaucheurs ou cavaliers espagnols que des fantassins wallons et allemands.

On vit alors s'entamer, pour cause de vauderie et de sorcellerie, des procès sans nombre, où le ridicule se mêla à fodieux. C'était principalement des femmes, et surtout des paysannes affaiblies par l'âge et les infirmités, que ces condamnations frappèrent. Souvent, après les avoir torturées, on n'osait les condamner qu'au bannissement, mais il y avait toujours confiscation des biens. Quelquefois les victimes devaient être

relâchées, parce qu'on les soumettait vainement à la torture froide, puis à la torture chaude , sans leur arracher un aveu. Reinette Del Sart, Annelette de Brombays, Marguerite Marcq et Véronique des Mares furent exécutées, comme vaudoises ou sorcières, de 1594 à 1601. Les années suivantes, le bailli en fit mettre à mort une, à Limelette, et en condamna deux de Bierges et une de Nodrange, sans compter une foule d'autres qui périrent à Jodoigne. Ces crimes judiciaires étaient souvent profitables au domaine, parce qu'on sévissait contre des fermières opulentes; mais, en d'autres occasions, les frais absorbaient le produit; ainsi, vers l'an 1572, le seigneur de Moriensart ayant à livrer deux sorcières au bailli, celui-ci dut aller les prendre, avec quatre cavaliers et sept piétons, parce que les chemins n'étaient pas sûrs, par suite des troubles.

En 1573, une maladie contagieuse sévissant avec violence aux environs de la ville et particulièrement à Iftre, on défendit aux habitants de ce village d'entrer dans Nivelles, sous peine d'être fustigés ; l'année suivant, le 28 septembre, on interdit aux paysans des endroits infectés de venir en ville, et aux habitants de les héberger, s'ils n'étaient porteurs de certificats de santé.

L'année '1575 fut marquée par une tentative nocturne sur le couvent des Guillemins. Le 21 juin, des briseurs d'images y pénétrèrent par une fenêtre et y commirent quelques dégâts de peu d'importance, mais sans rien enlever. Les religieux, éveillés par le bruit, voulurent prendre la fuite, et rencontrèrent dans la chambre des hôtes les assaillants, dont un reçut un coup de marteau d'armes. Les briseurs d'images s'enfuiccnt, mais pour revenir quelques jours après. Cette fois les religieux se tinrent coi, et leurs visiteurs partirent au bout d'une demi-heure. Les rentiers ayant fait garder le couvent par trois veilleurs et deux dogues, on trouva à Saint-Cyr le billet suivant : « Pouvres gens « que vous estes, vous gardez les ymaiges et les pres- « très voz femmes; nous ne cherchons point voz « ymaiges ; les rompeurs sont en voye au diable; nous « cherchons avoir le belistre moine qui at blessé nostre « compaignon; nous le trouverons bien a descouvert « qu'il n'aura point de garde emprès de luy». Dans une lettre anonyme adressée au prieur des Guillemins, Jean Silvius, qualifié de « maître moine du couvent », ceux qui l'avaient rédigée disaient n'être ni brigands, ni larrons, mais zélateurs d'équité; quinze jours auparavant, ajoutaient-ils, ils avaient aboli dans sa chapelle les principaux emblèmes de superstition, et ils s'étaient retirés, parce que quelques personnes qui s'étaient jointes à eux avaient voulu commencer à piller. La chose étant trop mal interprétée, et l'esprit de la population peu stable, ils comptaient en rester là et invitaient le moine à cesser des poursuites inutiles.

« Au grand regret des gens de bien », on répandait à cette époque, presque journellement, des billets ou pamphlets dirigés contre le doyen du chapitre. Le 27 juin 1575, dans une assemblée de ce corps, on proposa d'ouvrir à ce sujet une enquête, afin de prouver à l'évidence la non-culpabilité des membres et des suppôts du chapitre, ainsi que celle des habitants. Mais les chanoinesses, à qui on demanda de jurer qu'elles n'étaient en rien informées du fait précité, s'y refusèrent, parla crainte, dirent-elles, des conséquences; si elles savaient quelque chose, ajoutèrent-elles, elles en donneraient connaissance sans y être invitées. Les doyen, chanoines et chapelains, interrogés à leur tour, protestèrent immédiatement qu'ils ne savaient rien.

Les insultes n'épargnaient pas même l'évêque de Namur, dont l'autorité spirituelle s'étendait, depuis 1559, sur le Brabant wallon. Ce prélat avait fixé à Nivelles le siège de son officialité en Brabant (les Brabançons, en effet, ne pouvaient être, pour aucun motif, cités en justice hors de leur pays), et l'exercice de sa juridiction l'avait aussitôt brouillé avec le chapitre, qui avait, le 7 mars 1569, accepté les statuts envoyés par le prélat, « mais seulement pour éviter les cèn- « sures ecclésiastiques» ; le 26 juin 1570, refusé d'envoyer des députés au synode provincial convoqué à Namur; et enfin, contesté au chef du diocèse jusqu'au droit de visiter les églises. L'évêque Havet et son vicaire Hugues de Noyelles te voyaient à chaque instant diffamés , et ce dernier, à plus de cinquante reprises, fut qualifié, dit-on, par le chanoine La Grue de larron, de fils de ribaude, de bâtard. Havet exprima ses motifs de plainte dans une lettre qu'il adressa au conseiller d'Assonville, et qui est conçue dans les termes suivants :

« Monsieur,

« Vous verrez par les copies cy joinctes ce qu'est « advenu en ung faulxbourg de Nivelle et en quel « temps. De quoy je vous supply en advertir Son Ex- « cellence, pour y remédier comme elle trouvera con- « venir, m'ayant auparavant chassé de leure ditte « ville à force d'actes injurieux, lesquels ils continuent « journelement. Je n'ay sceu faire aultre chose sinon « de les abandonner, suyvant l'ordre qu'e^n a donné « Nostre SauiveurJhesu Christ en S. Mathieu, Xlchap., « à ses aposlres, et transférer le consistoire Episcopal « en la ville de Gembloux, attendu que je ne puisau'- « cunement y remédier et qu'ilz tiennent l'aucthorité « Episcopale ridiculeuse.

« Je liens ces informations origineles auprez de moy, « le mayeur dudict Nivelle est si malheureux qu'il a « mis en avant que le cas estoit advenu par le prieur « et qu'il estoit tombé en phrénesie, ce qui est très- « faulx. Piustost oseray-je dire que cest par faulte de « justice, et que la dicte ville de Nivelle c'est la danse « des crapaux, chascun est son maistre, nulle correcte tion se fait des délinquantz : seulement on cherche « des amendes.

« A tant,'Monsieur, je prie Dieu vous don en santé « bonne et longue vie, me recommandant humblement « en vostre bonne grâce. De Namur, le XVI<- de juil- « let 1575 ».

Vostre humble orateur et serviteur,
F. ANTH. HAVETILS.

Cette lettre provoqua des ordres du gouverneur général Requesens, en date du 25 juillet 157-5, invitant l'évêque à se rendre à Nivelles pour y prendre des informations au sujet de l'attaque contre les Guillemins, et le substitut du procureur général de Brabant à procéder contre les personnes qui injuriaient le prélat. Celui-ci n'obtint qu'une assez pauvre satisfaction. A son départ de Nivelles, le doyen fit arrêter le chapelain JeanDomont, que le chanoineLaGrue désignaiteomme l'auteur des pamphlets incriminés. On l'enferma dans une « bonne chanjbre-», où ses collègues allaient « faire « bonne chère » avec lui, et on avait l'intention de le condamner simplement à un pèlerinage à Cologne ou *h* Aix-la-Chapelle, mais l'évêque intervint, pour qu'on le gardât à la disposition du gouverneur général (8 août 1575).

Vers la même époque, l'archevêque de Cambrai ayant réuni un synode dans sa ville métropolitaine, afin de faire accepter les dispositions du concile de Trente, l'abbesse Marguerite de Noyelles y députa maître Alphonse de Ylleren. Ce délégué, dit une chronique, exposa au synode que les chanoinesses n'étaient pas tenues à faire profession conformément aux prescriptions du concile, mais il s'engagea à adhérer aux décisions que prit l'assemblée, pour ce qui concernait les dîmes.

Le désordre dans les esprits s'accrut encore à la mort de Requesens. La Belgique entière se souleva contre les Espagnols, et Nivelles ne fut pas la dernière à s'armer pour la défense de la cause nationale. Le 25 juillet et le 10 août 1576, tous les bourgeois, grands et petits, furent sommés de se procurer des armes, « pour le

« service de Sa Majesté et la défense de leurs corps ». Un complot avait élé tramé entre les soldats espagnols, et les Allemands du régiment de Polweiler, en garnison dans Nivelles, pour s'emparer de la ville; mais les bourgeois en fuient avertis, appelèrent à leur aide deux compagnies de Wallons, et égorgèrent les Allemands.

Par une ordonnance du 28 janvier 1577, qui fut depuis renouvelée, le 3 janvier 4 58-1 et le 31 août 1582, labbesse et les magistrats enjoignirent aux habitants, sous peine de 40 sous d'amende, de faire le guet ; sous peine de 2sous, d'arriver armés pour la parade, au premier son du tambour; sous peine de 3 sous, de ne pas quitter la garde, sans permission. Tous les habitants, hommes mariés et jeunes gens, étaient astreints à ce service, et les veuves devaient payer un remplaçant, qui ne pouvait exiger que 4 sous par jour.

Don Juan, après sa réception en qualité de gouverneur général au nom de Philippe II, ne tarda pas à se brouiller avec les états généraux; s'étant ménagé des intelligences dans Nivelles, il espéra s'en rendre maître ; mais les étals, pour déjouer ses intrigues, y envoyèrent, Ib 7août 1577, une garnison, que lesNivellois reçurent, non sans quelque difficulté.

La bataille de Gembloux, que don Juan gagna sur les troupes des Etats, lui livra plusieurs villes du Brabant et répandit la terreur jusque dans Bruxelles. Après avoir pris Louvain et tenlé sur Vilvorde une attaque qui ne réussit pas, Charles de Mansfeld, «à la tète de troupes levées en France par ordre de Philippe II, se porta vers Nivelles. A son approche chacun s'enfuit et, à partir de cette époque, la plupart des villages du voisinage restèrent inhabiles pendant plusieurs années. Le sire de Villers, Josse De Zoete, commandait dans la ville, et avait sous ses ordres cinq compagnies d'infanterie et deux de cavalerie. Une première sommation ayant élé fièrement repoussée, huit canons ouvrirent contre la ville un feu terrible, mais ni cette canonnade , ni trois furieux assauts n'ébranlèrent le courage du sire de Villers. Toutefois, le prince d'Orange et le sire de Boussu l'ayant autorisé à capituler, et don Juan étant venu renforcer Mansfeld, Villers se rendit, le 12 mars 4578, à la condition que ses soldats pourraient sortir l'épée au côté et les chefs et capitaines à cheval ; que tous jureraient de ne plus servir contre le roi : ses sujets, jamais; les autres, pour un terme d'un an ; et qu'ils seraient escortés par Mansfeld jusqu'à Braine-le-Comte. La capitulation, que ce général signa le 11, au faubourg de Namur, fut très-mal observée: les défenseurs de Nivelles faillirent être massacrés à l'improviste par quelques ennemis, tandis que les vainqueurs pillaient et rançonnaient les bourgeois, dont quelques-uns furent pendus, pour avoir dirigé la défense. Les assauts coûtèrent aux assiégeants environ 800 hommes, dont les corps encombraient les fossés de la ville. Le siège fut très-funeste aux faubourgs, où le magistrat fit incendier le moulin du Charnier, «comme nuisableà la ville », et où les Français brûlèrent nombre de maisons, notamment, le 7 mars, une maison située « al Saulx ».

Les soldats' français de don Juan ne pouvant se plier aux coutumes adoptées par les vétérans espagnols, leurs compagnons d'armes, se soulevèrent, en exigeant le paiement de ce qu'on leur devait pour leur solde. Don Juan ne céda pas à leurs exigences et se fit livrer les chefs de la sédition, qu'il aurait tous envoyés à la potence, sans les prières de ses lieutenants. Un seul des coupables fut exécuté; puis don Juan partit, le 46 mars, après avoir confié la défense de la ville au sire de Lenoncourt, gentilhomme lorrain, et à trois compagnies. Cette garnison exploita sans pitié les malheureux paysans auxquels, au mois de mai, elle enleva, en moins de deux jours, environ 600 têtes de bétail, non par suite de manque de *y* ivres, mais **uniquement pour** assouvir sa soif de pillage.

Un succès remporté à Rymenant ayant rendu quelque courage aux états généraux et obligé don Juan à se retirer à Namur, un des généraux belges les plus estimés, le sire de Boussu, reprit l'offensive. Après avoir inutilement essayé d'emporter Louvain, il se dirigea sur Nivelles, qu'il investit le *M* septembre, et dont la garnison obtint la faculté de sortir avec ses armes, mais sans drapeaux. Un officier de don Juan, Georges Basta, avait réussi à entrer en ville par la porte de Namur, et en était reparti sain et sauf, après avoir remis les lettres dont il était porteur. Ce fut alors que les Espagnols brûlèrent la « maison du duc de Brabant « hors la porte du Charnier », dont le locataire l'avait abandonnée après la bataille deGembloux. Le receveur du domaine nommé par les Etats voulut profiter de l'occasion pour faire payer une somme qui était due par un habitant de Monstreux, mais cet homme et sa femme étaient morts de misère, leur avoir avait été pillé et leur maison incendiée.

La peste joignit ses ravages à ceux que causait la guerre. On mentionne à cette époque « la maladie con- « tagieuse qui estoit en ladite ville si véhémente que « en mourut environ le nombre de six mil personnes, « sans qu'il y eust en la même ville quasi une maison « sans infection ». Le.fléau sévissait encore en 1581 ; le 25 août de cette année, le chapitre autorisa les rentiers à inhumer ceux qui en mouraient dans l'église Saint-Maurice, où le service divin ne se faisait plus. En outre, les chemins étaient si dangereux que « quasi *< journellement on trouvoit gens meurdris etdétrous- « sez par les voleurs»; ce malheur arriva en juillet f 519, au receveur du domaine, qui se rendait à Nivelles de Bruxelles, où il y avait « une grande émotion, à cause « de la prise de Maestricht et de la nouvelle rivière » (c'est-à-dire des éclusesdu canal de Wiliebroeck) par les Espagnols.

Une résolution des états généraux, du 26 décembre 1578, approuvée par l'archiduc Matthias et le conseil des finances le.28 du mois suivant, autorisa la ville de Nivelles à faire effectuer, afin de payer la garnison, une coupe extraordinaire dans les bois voisins, appartenant par moitié au souverain et au chapitre. Les bois de Hez et de Bossut n'étant pas abordables, on se borna à couper les bois de Hazoy et de Nivelles, où les ventes d'arbres produisirent 337 livres, au moyen desquelles on paya le gouverneur, Simon de la Personne, seigneur de Couteviile, et sa compaguie d'infanterie, et le capitaine Elie Lion et sa compagnie de chevau-légers.

Couteviile prit quelques mesures pour proléger les environs de la ville, qui étaient exposés à d'incessantes dévastations. Le 2 et le 31 janvier 1579, il défendit d'y abattre des arbres à fruit, d'y démolir des maisons, même ruinées etc., sans l'autorisation des propriétaires. Les paysans qui s'y étaient réfugiés prétendaient, « sous umbre des guerres présentes, mettre les M biens en commun, chose illicite et par troppréjudi- « ciable », défense leur fut faite de laisser leurs bestiaux pâturer dans les prairies et les jardins, sous peine de dix patars par tète de bétail (3 avril 1579).

Une scission profonde se manifesta à cette époque parmi les défenseurs de la cause nationale. Indignés des attaques que les calvinistes dirigeaient contre le catholicisme et de l'influence qu'ils acquéraient de plus en plus au détriment du clergé, les provinces wallonnes se séparèrent des états généraux et, sous le nom de *Malcontents* ou Mécontents, se rallièrent à don Juan. Nivelles suivit, en celte occasion, l'exemple que lui donnèrent l'Artois, la Flandre française et le Hainaut.

• Cette défection n'avait pas été accueillie avec faveur par toute la population, et quelques bourgeois entrèrent en négociation avec Olivier Vanden Tympel, le gouverneur de Bruxelles. Us promirent de lui livrer la ville, à condition qu'elle serait exempte de pillage et que les habitants n'auraient qu'à payer un droit de

iii^s à la garnison qui viendrait l'occuper. Le *2o janvier 1580, la garnison do Bruxelles, commandée par Denis, frère d'Olivier, parut devant Nivelles, au moment de l'ouvert lire- des portes; la gardeopposaquelquc résistance, et plusieurs personnes furent tuées, mais les assaillants l'emportèrent et pénétrèrent dans la ville. M. de Glymes, qui en était gouverneur, avait été averti de la tentative projetée, et n'en avait pas cru la réalisation possible; ii se cacha dans une étable, où on le lit prisonnier Les relations, on le conçoit, varient sur les circonstances qui suivirent. Les auteurs exagèrent ou atténuent les dégâts commis par les vainqueurs, selon le parti auquel ils appartiennent.

D'après ce que disent les *Chroniques* manuscrites, écrites surtout au point de vue catholique et presque lentes par des ecclésiastiques, les églises eurent énormément à souffrir : les Gueux coururent à Sainte-Gerliiide dans l'intention de piller l'église et d'enlever les niietnents de bronze qui l'ornaient en grande quantité. La prévoie Anne de Namur, que sa courageus3 conduite en cette occasion lit plus tard choisir pour abbesse, eut le courage de se jeter au milieu d'eux cl de reprocher au gouverneur ces attentats contraires a la promesse qu'il avait faite à ceux qui lui avaient livré la ville. Le gouverneur, en effet, ordonna à ses soldats de se retirer et la collégiale ne souffrit en rien. Remarquons cependant que le service y cessa dès le 23 janvier, de même qu'à S.nnt-Paul, où les autels furent démolis, les imagesbrisées,etoùl'on introduisit ensuite le culte calviniste.

Les églises de Saint-Jean l'évangéliste, de Saint-Maurice etc., furent complètement dévastées, ainsi que celle des Cordeliers, où l'on mit en pièces de magnifiques vitraux, dons de grands personnages, et que l'on dépouilla de ses ancres, afin d'en accélérer la chute. Le couvent des mêmes religieux fut totalement abattu, lesGuilleminset Orival furent incendiés, ainsi que le prieuré de Bois-Seigneur-Isaac et l'abbaye de Nizclle; les chapelles de Saint-Anne, du Petit Saint-Jean, de Roblet, de Saint-Jean de Jérusalem, de Notre-Dame des Sept-Douleurs furent spoliées de leurs ornements et profanées.

Ces faits déplorables ne peuvent être révoqués en doute, quoiqu'on doive dire que la destruction des églises et des couvents au dehors de la ville fut en partie commandée par la nécessité de protéger Nivelles contre une surprise ou un siège, et que les dégradations à l'intérieur ont été exagérées. Ainsi, comme l'administration communale le prouva plus tard, l'égliscdcSainte-Gertrudene fut aucunement dévastée; on l'assaillit une seule fois, mais le gouverneur en chassa les pillards. Dans la première fureur et aussi, sans doute, par esprit de parti, on commença à piller les habitations bourgeoises, comme l'avoue l'historien Le Petit, mais cela ne dura pas, car un accord fut conclu par la ville, qui s'engagea à payer une *branschat* ou rançon de 7,750 florins. Deux ou trois chanoines, qui avaient été faits prisonniers et conduits à la maison communale, promirent, au nom de leurs collègues, que le chapitre paierait le tiers de cette somme. Cet engagement ne fut pas tenu : une réunion eut encore lieu dans la maison de la prévôté, et on y amena, sous l'escorte d'officiers, les mêmes chanoines. La ville offrit de payer un demi-mois de solde à la garnison, dont l'entretien ultérieur serait mis à la charge du chapitre. La prévôté et quelques chanoinesses ayant refusé leur assentiment à cet accord, les députés de la commune déclarèrent qu'ils donneraient 4,000 florins à la cavalerie et aux fantassins écossais, afin d'accélérer leur départ, et demandèrent au chapitre de contribuer dans cette dépense le plus possible. Le chapitre vola 642 florins, sans qu'un arrangement définitif pût intervenir, et la ville dut se charger du surplus. Huit ans après, elle cita le chapitre à comparaître devant le conseil de Brabant qui, en effet, condamna ce corps à payer le tiers de la rançon citée plus haut, déduction l'aile des (i'i *î* florins dont nous venons de parler (31 octobre 1002!. La partie vaincue souleva vainement de no ivelles difficultés; elle dut enfin s'exécuter et rembourser l,7t>0 florins à la commune.

Un témoignage non équivoque des violences que les troupes de Denis Yanden Tynipel exercèrent d'abord résulte des observations que firent les nations de Bruxelles en consentant à la demande d'Olivier, son frè~e, pour l'envoi de canons et de poudre à Nivelles (•l[e]" et 3 février 1380) : cllesengagèrent Olivier à « iraiif ter les habitants de cette vilie avec douceur, afin « (feu attirer d'autres à la généralité ». L'habile Vaudou Tympe! se rendit à Nivelles, où il rétablit la discipline dans la garnison et où il laissa son *(rère* en qualité de gouverneur. Ceci eut lieu vei's le 1/ février, quand létaux de la rançon fut fixé. A son retour a Bruxelles,ii y conduisit l'abbessc Marie de Hoensbroeck, la prévôté Anne de Namur, Jeanne de Malbergh, Jeanne de lfcrzclles, Anne deCroisilles *alias* de Monlmorenci et quelques autres jeunes chanoinesses, qui furent enfermées dans la prison dite l'Amigo. Le receveur du domaine au quartier de Nivelles voulut les suivre; mais, arrivé à la porte, on lui enleva son argent (133 livres 19 sous) et ses papiers. Il alla se plaindre à. Denis Vandeu Tympel, qui. lui aurait répondu, selon ce que le receveur déclara plus tard, « que les « spoliateurs avoient bien fait, et qu'au cas qu'ils lui « eussent coupé la gorge ou jeté derrière une haie, que « les plaintes n'eussent venu si avant ». Ayant réclamé de nouveau à Denis et aux magistrats communaux, en présence de maître Jean Jlouwaert, membre de la chambre des comptes, on lui conseilla de poursuivre les coupables, avis dérisoire, car ceux-ci étaient morts ou gens peu endurants. Comme il continuait ses doléances, on l'arrêta et on le retint en captivité jusqu'au mois d'août. Alors, par ordre de l'archiduc Matthias, on le ramena à Bruxelles, où il arriva malade et sans avoir pu obtenir la moindre restitution.

Il fallut bientôt songer à rétablir l'ordre dans Nivelles, où l'administration locale était complètement désorganisée. Un ordre en date du 19 février 1580 confia à Josse Vander Vorst, échevin de Bruxelles, Guillaume Vander Beken, commissaire des montres *Ion* revues)des gens de guerre, et Sébastien Keymbouts la mission de procéder aux convocations habituelles, de destituer les magistrats étant en fonctions et de les remplacer par les personnes dont les noms se trouvaient sur un billet fermé, joint à l'ordre même. Denis Yanden Tympel avait pris de fait le commandement de la ville, mais ses lettres patentes de gouverneur *m* furent signées que le 8 juin ; le gouverneur général les motive sur la nécessité de « commettre quelque per« sonnage, à lui, féal et confident, pour tenir sa « ville de Nyvelles, et y avoir par provision le gouver« nement et .superintendance (ficelle ». Mais Denis ne succéda pas à Jacques de Glymes en qualité do bailli ; ces fonctions, à la recommandation du prince d'Orange, furent données, le 23 juillet, à Guillaume DeHertoghe, seigneur d Orsmael.

Une ordonnance du 8 mars avait satisfait à une plainte très-fondée qu'élevaient les habitants : les paysans réfugiés à Nivelles avaient l'habitude de conduire leurs bestiaux sur les champs et de faucher les prairies, sans s'inquiéter du consentement des propriétaires. Défense l'ut faite d'en user de la sorte, en môme temps qu'on autorisait les propriétaires lésés à s'emparer de ces bestiaux, à charge de les remettre à l'officierouau sergent, afin d'être vendus : pour une moitié, au profit des travaux de fortification; pour un quart, au profit de l'officier, et pour un quart, au profit du propriétaire lésé. Les trois membres donnèrent à l'officier les pouvoirs nécessaires pour procéder à l'exécution rigoureuse de cette ordonnance.

Le chapitre, pendant toute celte crise, fut traité sans

ménagement. On le surchargea de logements militaires. Son trésor l'ut mis au pillage. 11 ne garda en ornements d'égiise que ceux qu'on avait eu la précaution de sauve, à Mous. Ses sceaux furent perdus; ses archives bouleversées ne prirent de l'ordre que longtemps après, à la suite d'une résolution de les reclasser, qui date du 23 décembre 15[i"]7. Non-seulement ce corps dut fournir ou salarier constamment 50 hommes pour les travaux de fortifications,m.lis le conseil d'Etat le taxa, le 21 mars,à 2,000 florins, en rédemption de la couverture de p omb de la collégiale, plomb qui, d'après un usage devenu alors général, aurait dû èlre confisqué au profit du vainqueur. A lademande du maire, des rentiers, des jurés et des bourgeois, cette somme fut affectée par les états généraux à la réparation des fortifications, et, le 18 avril, on autorisa le gouverneur et le magistrat à se la procurer en aliénant des biens du chapitre, avec cette réserve seulement qu'un délégué du chapitre serait présent à la vente. Le 24 juin, le premier huissier du conseil de Brabant somma ce corpsdepayer immédiatement, sous peine de voir saisir la Censé de Baulers, qui fut, en effet, cédée à un tiers, moyennant 1 ,325 livres 14 sous, mais revint ensuite à ses anciens possesseurs. Le surplus de la somme, 674 livres 6 sous, fut donné par les états'généraux, le 8 octobre, au pensionnaire de la ville de Nivelles Jean Deschamps, en récompense des grands services qu'il avait rendus à la généralité et des dépenses qu'il avait supportées dans l'intérêt public. Afin de fournir ce surplus, on permit à la commune de vendre une redevance annuelle de 40 muids de blé et 40 muids d'avoine, qui était hypothéquée, au profit du chipitre, sur les cens, seigneuriaux de Wambeek (21 octobre 1580). Deschamps était, paraît-il, le principal auteur de la prise de Nivelles; son fils expia plus tard son dévouement à la cause des Etats par une mort cruelle ; il fut écarlelé à Mons.

Olivier Vanden Tympel, en partant pour Anvers, avait chargé son lieutenant de faire enlever les cloches de la collégiale et de les envoyer à Bruxelles par le premier convoi qui partirait pour cette ville, où on les vendrait à son profit. Mais des réclamations ayant été adressées à l'archiduc Matthias, gouverneur général, ce prince adressa à Denis Vanden Tympel des ordres contraires et bu' demanda à quel titre il entendait agir de la sorte. Les cloches, à ce que disent les chroniques, furent brisées, et le convoi de transport, chargé de métal, se trouvait déjà dans la rue de Bruxelles, en partance pour cette ville, lorsqu'une querelle s'éleva entre les capitaines des troupes des Etats : l'un d'eux , Sohaut (on Souhay), qui était wallon de naissance, déclara aux capitaines écossais qu'il entendait avoir une part de ce butin. Le convoi fit halte et on conduisit le métal des cloches à la Halle au blé, où on le retrouva lors de la prise de la ville par les Espagnols.

Le service divin, suivant le rite catholique, ne recommença à Sainte-Gerlrude qu'au mois de juin, à la suite de quelques mesures prises, le 3, par le chapitre assemblé dans le chœur des Dames.

Les communications étaient toujours très-difficiles entre Nivelles et Bruxelles, d'où la première devait tirer des secours de toute espèce ; les autres villes du voisinage étaient retombées ous la domination des ennemis, dont la cava'erie battait les campagnes environnantes. Au mois de mai, la garnison de Bruxelles conduisit des vivres et des munitions à Nivelles, où elle laissa un rrnfort de deux compagnies de gens de pied et une de cavaliers ; à son retour, elle rencontra deux cornettes de cavaliers albanais, qui, étaient sorties de Braine-le-Comte, et qui furent chargées et forcées de fuir, laissant 30 ou 40 prisonniers entre les mains des soldats d'O'ivier Vanden Tympel.

Cette situation se prolongea jusqu'au mois d'octobre, que le prince de Parme chargea le comte de Mansfeld d'assiéger Nivelles, qui fut investie le 5 et prise trois jours après (ailleurs on dit le \[t]T octobre ou le 30 septembre). Toute la garnison et entre autres huit capitaines furent faits prisonniers de guerre; Denis Van den Tympel fut échangé contre l'abbesse et M. de Glymes, qui reprit son office de bailli. Mansfeld souilla son triomphe par les cruautés qu'il exerça sur les bour-, geois, dont huit furent pendus comme traîtres : Henri des Fossés, Hubert Doulce, Hubert Schot, Jacques Mensnaige , Jacques Quairé, Michel Del Vigne, Nicolas Rugge et Valentin le Bacque. Nombre d'autres furent bannis ou se condamnèrent eux-mêmes à l'exil : Adrien et Louis De Bonne, André Pade, Adrien et Jean Bouillon, Adrien, Guillaume et Charlotte, enfants de Servais Stilman; Adrien Durant, Bastien et Grégoire Marin, Charles Descamps,ClémentBoart, François Waenberg, François Du Rapoy, qui avoit contribué à livrer la ville à Vaïïdeu Tympel et qui alla demeurer à Bruxelles; François Des Traux, François Du Healme, Godefroid Du Try et les enfants de Guillaume Du Try, Guillaume Foullon, Guillaume des Aublins et Jean, son fils; Hélie des Moulins, Henri de Guilengien, Hubert le Jeusne, Hubert Quairé, Jacques Molquin, Jacques Darmelle. le procureur Jean Deschamps, un autre Jean Deschamps, qui avait épousé Charlotte Le Prince; la veuve et les enfants de Jean Crespin, Lambert de Wavre, Lambert Camby, bâtard; les héritiers de Léonard du Sart, la fille de Nicolas Waide, qui se retira à Bruxelles, où elle alla habiter auprès du capitaine Marenau ; Jean De Cou, Jeau Vrosne, Jean Vigneron, l'escailteur ou ardoisier Jean Le Prince, le prêtre Pierre Le Prince, qui avait aggravé son adhésion à l'hérésie par son mariage ; Jean Brusle, Jean Camby, Jean Trilleman, Pierre le Cyre, Pierre la Grue. Pierre Comele, Pierre Penuile. Philippe Walem, Thierri Vander Beken, seigneur de Neul'rue, qui habitait Anvers; Marie Stilman, femme de Michel Barginel ; Guillaume le Chariier. la veuve de maître Antoine Hanick, Françoise, fille de Michel Huyon et de Judith Dubois, et son fils Jean Waelcm: Waleran Camar et sa femme Judith Delmoite, et Vincent Walem et sa femme Barbette Huyon. Toutes ces personnes appartenaient à la classe bourgeoise, et la plupart possédaient, outre des biens meubles, des maisons ou des terres. Malgré l'avilissement des immeubles, il s'en trouva tant de confisqués que la recette du domaine, de ce chef, s'éleva, en 1582, à 757 livres.

Depuis lors, le calvinisme disparut de Nivelles; du moins, on n'en retrouve plus de traces sensibles. Au mois de novembre 1581 , le gouvernement espagnol prescrivit, le tout sous peines arbitraires, à ceux qui détenaient des meubles ayant appartenu à des églises, hôpitaux etc., et ayant été pillés pendant les Iroubies, d'en opérer la restitution dans les trois jours, et à ceux qui auraient en leur possession des « livres hérétiques, «scandaleux, réprouvés et damnés », de le déclarer immédiatement. L'opinion de la majorité ne tarda pas à se manifester ouvertement dans le sens catholique : le 8 mai 1587, les jurés ordonnèrent aux rentiers de réquérir « bien et certes » madame de Nivelles de, « par sa justice», faire sortir de Nivelles tous ceux qui s'étaient éloignés de la ville pendant les troubles et qui n'auraient pas obtenu du roi et de l'évêque de Namur leur réconciliation avec l'autorité suprême et avec l'Eglise. L'hérésie conserva néanmoins des partisans, car, le 43 février 1592, un appréhendé (ou vieillard ayant prébende) de l'hôpital Saint-Nicolas fut privé de son « pain », parce qu'il fréquentait les hérétiques.

L'intérieur et l'extérieur de la ville présentaient l'aspect le plus déplorable. Outre les édifices publics, qui tous étaient endommagés, on apercevait un grand nombre de propriétés privées converties en ruines. Ainsi, on mentionne, dedans les murs :« une place où éloit une « belle maison, du tout ruinée jusqu'aux fondemens, « près de la grange de la ville dite de la Gayon ;—une « maison où estoit un ouvroir de mulquinerie, assise « en la paroiche S.-Jean-Baptiste, joindanle la grange « de la ville appelée la Grange de la Gayon », et Sont il

ne restait que la « muraille et le toit; — une maison, « Ruelle des Arbalétriers, présentement du tout ruinée « par le canon , qui a donné à l'endroit de cette mai- « son ; — une place où souloit estre une belle hôtellerie «à présent fort ruinée, nommée la Tète d'or, près de «l'hôlel de ville; — une place vague où souloit estre «une hôtellerie près de la Porte Montoise, nommée «Saint-Michel;— une p'ace vague où souloit estre «une tannerie sise en la Rue de Bruxelles, en la pa- «roisse S. André, près de la rivière ». Les faubourgs avaient cruellement souffert," particulièrement vers le nord et vers l'est, où les habitations étaient nombreuses et trés-agglomérées. Laissons parler les documents : « Une place vague où souloit estre une tannerie près « Nivelles, hors la porte dei Vaulx ; — une place vague «oùsouloit estre une tannerie (appartenant à Hubert « LeJeusne),borsde la porte del Vau x, joignant à une «place où aussi ci-devant souloit estre une autre «tannerie, appartenant à Roland de Guilenghien, à « cause que illecq toutes tanneries sont vagues et gas- « (ées, situées hors la ville, et dont les marchands ne «s'en voudroient servir, durant la guerre; — une place « vague, où il y avait deux maisons brûlées et ruinées, «au faubourg du Sépulcre, près le moulin; — un « jardin où souloit avoir une maison appelée le Franc « Staux, près de la chapelle Saint-Jean; — un pâlu- «rage, propriété du sire de Neuve-Rue, où souloit «estre une censé près de la chapelle Saint-Jean, à « présent brûlée et ruinée; — un jardin où soloit avoir « une hôtellerie nommée *le Blancq Cheval;* — un pré « où souloit estre une belle maison nommée Folle « emprise, à la Waille près Nivelles, contenant six « bonniers;—un grand etbeau jardin où il y avait une « belle maison, à présent ruinée, en tout huit bonniers, « situés au Haull-Sablon, le long du grand chemin de « Binche et de Petit-Rœulx ». Le château de Stoisy n'avait pas subi le même sort, mais le Moniin de Godron, la Censé du Spinoit, une ferme du hameau de Grambais, une maison à Boblet etc. n'offraient plus que des décombres. Les églises paroissiales de Saint-Cyr et de Gouthal avaient également disparu.

L'artillerie de Mansfeld avait pratiqué dans Jes murs, enlre Jes portes Beliane et du Charnier, une large brèche, qui ne fut fermée que pendant les années 16-19 et 4(320, en vertu d'une autorisation donnée par les trois membres aux rentiers, le 25 janvier 4619. La maçonnerie fut reconstruite en cet endroit de fond en comble, et tout le travail entraîna une forte dépense.

Depuis la prise de Nivelles par le prince de Parme, en 1580, jusqu'à l'époque actuelle.

Les événements que nous venons de raconter avaient porté à la prospérité de Nivelles un coup dont elle ne se releva jamais. La population diminua dans une proportion si efirayante, qu'il fallut réduir» de cinq le nombre des paroisses; les richesses de la bourgeoisie furent épuisées pour payer des taxes continuelles; l'activité industrielle s'éteignit ; l'esprit d'indépendance et de liberté, énervé par le découragement et l'oppression, perdit son ancienne vigueur. Les Nivellois, cependant, continuèrent à lutter contre l'adversité, et leur histoire, pendant les deux derniers siècles, offre encore plus d'une page honorable

LeprincedeParmedonna legouvernement de la ville àWarnier de Cerf, qui réclama et obtint de la commune une allocation mensuelle de 50 florins. Cette charge élail d'autant plus onéreuse pour les bourgeois, qu'ils étaient devenus moins nombreux et appauvris par plus de vingt années de guerres et de troubles. La ville avait si peu de ressources et de crédit qu'elle ne parvenait plus à l'aire face à ses dépenses. En 4583, afin de payer 550 florins que ses députés avaient accordés au prince de Parme pour l'entretien, pendant 45 jours, de la compagnie du capitaine Mario Mertinego, il fa'lut taxer les habitants, en leur promettant la restitution de leur cote respective dans les six premiers mois (6 mars 1583). Le maintien d'une garnison était indispensable, car une attaque nouvelle était encore à craindre. C'est dans cette prévision que, le 19 avril 1582, on enjoignit d'enclore de fortes haies et de fossés les jardins et les prés voisins de la ville, afin que les ennemis, c'est-à-dire les partisans des Etats, ne pussent y entrer ni y enlever des bestiaux; en outre, on ordonna aux bourgeois de faire connaître, chaque jour, le nom de leurs hôtes, et, sous peine de 10 florins, on défendit aux brasseurs, aux cabareliers, aux revendeurs, de continuer à débiter après neuf heures du soir. Le 27 mai de l'année suivante, des troupes ennemies se présentèrent encore devant la ville; la garnison ayant montré beaucoup de résolution pour se défendre, les trois membres lui votèrent immédiatement une allocation extraordinaire de 40 livres de poudre. La sécurité ne renaquit à Nivelles qu'après la soumission de Bruxelles à l'autorité royale, au commencement de l'année 1585.

Les habitants et la garnison, souvent à bout d'expédients, ne se gênaient pas pour abattre des maisons abandonnées, des arbres, des haies, usage qui donna lieu a une ordonnance de 1 abbesse et du magistrat, du 16 janvier 1581 , et qui fut de nouveau prohibé, le 15 février 1582. par les soins du gouverneur de Cerf.

Le chapitreétait alors dans un véritable état de gêne. Le 3 novembre 1580, ce corps résolut d'engager à Jean de la Vigne, orfèvre de Mons, pour une somme de 600 florins, les joyaux de la fabrique de Sainte-Gertrude, consistant en : un bassin d'argent du poids de 4marcs4onces 7 esterlings; un autre bassin semblable, ayant la sainte au mitan (c'est-à-dire au milieu) et bordé d'or, du poids de 3 marcs 5 onces 15 esterlings ; un haut gobelet, avec couvercle doré, pesant 4 marcs 42 onces 42 1/2 esterlings; deux coupes dorées, du poids de 5 marcs 5 onces 7 4 2 esterlings; une troisième coupe dorée, ornée de trois lions, du poids de 3 marcs 5 esterlings, et une quatrième, garnie d'argent et du poids de 2 marcs 2 4/2onces.Tous ces joyaux ne furent évalués qu'à 43 patars l'once, parce qu'ils n'étaient fa'ts que d'argent d'Allemagne. Le 8 juin 1582. en considération de la misère générale, le chapitre réso'ut de supprimer provisoirement une partie du personnel attaché à la collégiale. Les vicaires, les chantres, les organistes furent congédiés, ef on décida que deux *plantniiers,* pris parmi les chanoines, célébreraient la messe pour les chanoinesses et feraient aux vêpres i'office de psaumiers. Enfin, le chapitre décida, le 41 octobre 1585. qu'une requête serait adressée au prince de Parme, afin d'obtenir l'autorisation d'aliéner des biens jusqu'à concurrence de 40,000 florins, et notamment Brûhl et Walem , en Allemagne, et Villers Sainte-Gertrude et Tenneville, en Ardenne. L'abbesse avait, dès le 4 juillet 1584, consenti à cette aliénation, que l'on ajourna ensuite jusqu'à son retour à Nivelles, retour qui eut lieu le 46 août 4585; on en reprit le projet en 4587, mais sans y donner suite.

Le corps de sain'e Gertrude avait été transporté hors de Nivelles en 4 576 ou 4577; on le ramena de Mons le 42 août 4585. Des bourgeois armés, au nombre de 200, allèrent à sa rencontre. Au moment où le cortège arriva à une demi-lieue des remparts, les cloches sonnèrent à toute volée; aux portes de la ville, il trouva les membres du chapitre, les frères mineurs, les guillemins, tous la torche à la rnain. Le 47 septembre, les reliques vénérées de la patronne de Nivel es furent replacées dans l'église, et, la même année, à la dédicace ou fête locale, le jour de la Saint-Michel, on célébra par de grandes réjouissances leur retour triomphal.

Depuis, les événements militaires n'eurent puisqu'un faible retentissement à Nivelles. Le 25 octobre 1o87, par suiie d'une alerte, on ordonna que, chaque jour, une demi-compagnie de bourgeois monterait la garde. Vers cette époque, un soldat originaire de Nivelles, nommé Pierre Lhifour, fut arrêté à Lillo et avoua qu'il avait accepté la dangereuse et honteuse mission d'assassiner le comte Maurice de Nassau, le successeur de son père, Guillaume le Taciturne, dans le gouvernement des provinces-unies des Pays-Bas, soulevées contre l'Espagne.

En 1594, lorsque l'archiduc Ernest vint prendre possession du gouvernement des Pays-Bas espagnols, la ville acheta, pour les lui offrir, trois aimes de vin blanc et un poinçon de vin rouge, mais ce prince ne passa pas par Nivelles.

Les magistrats de la commune ayant, selon l'usage, compris les chanoines au nombre des personnes qui avaient à loger des gens de guerre, il intervint un ordre du comte de Fuenles, en date du 4 8 décembre 4 595, qui confirmait aux chanoines leur prétendue exemption de celte charge. Comme le firent remarquer les magistrats, un privilège de ce genre, basé sur des motifs faciles à comprendre, n'avait jadis été accordé qu'à l'abbesse et aux chanoinesses ; l'étendre davantage, l'étendre aux personnes habitant les plus belles maisons de la ville, c'était aggraver outre mesure la situation des bourgeois. Une apostille du 10 janvier 4 5% accueillit les plaintes de ceux-ci, et déclara subreptice l'ordre mentionné plus haut, sans toutefois mettre fin à la contestation.

Le 9 février 45%. à 3 heures après midi, arriva à Nivelles, venant d'Espagne, l'archiduc et cardinal Albert d'Autriche, chargé de succéder à Ernest. 11 était à cheval et entièrement vêtu de rouge ; devant lui marchaient le comte de Fuenles et le prince d'Orange {Guillaume, jadis appelé le comte de Bueren, qui était âgé de 37 ans);derrière Albert se louaient le comte de Solre et quelques autres seigneurs. Le maire, les échevins, les rentiers, les jurés, les maîtres des métiers, tous ayant des haches ou torches en main, attendaient le cortège hors de la porte de Beliane, au ponl près du moulin. A l'approche de l'archiduc, le pensionnaire dit en latin en s'agenouillant : « Sérénissime prince », mais Albert le fit relever, et ce fut debout qu'il continua sa harangue de bien-venue. Quand elle fut terminée, les maîtres des inétiersprirent les devants, et les magistrats se rangèrent aux côtés de l'archiduc. A la porte, à l'intérieur, on trouva Je clergé séculier, les religieux de tous les ordres, le chapitre, et, lorsqu'on parvint à la maison de l'abbesse, l'oficial prit la parole au nom de ce dernier Corps, La garnison . qui se composait de sept compagnies espagnoles du terce de don Louis de Velasco, était rangée sur le marché et lira des salves en l'honneur de l'archiduc. Lesoir, on alluma dans les rues des tonneaux de pecq(ou de goudron) et des flambeaux, et deux grands feux, un près de la Fontaine à l'Aigle et un près du perron de l'hôtel-de-ville. Au soir, les rentiers et le pensionnaire se rendirent au palais de l'abbesse, où ils remirent au maître d'hôtel d'Albert, comme cadeau pour ce prince, un poinçon devin de France et un poinçon de vin du Rhin.

Nivelles se trouvant sur la roule directe de Bruxelles à Binche, recul souvent la visite d'Albert. En 4 598, il y vint à plusieurs reprises. Le 4(S juillet, la ville lui présenta 12 cannes de vin, moitié viu rouge, à 33 sous la gelte, et moitié vin blanc, à 2 livres. Sept cannes furent données aux personnes de sa suite :1e duc d'Aumale, le prince d'Orange, lecomled'Egmont, M. deChassey etc., qui dinèrent, ce jo'.ir là, chez M. de Bassigny (alors seigneur de Neuve-Rue par alliance), et autant au colonel la Bourlolte, à M. de Moriensart et autres, qui banquetèrent au logis du colonel Paton.

Après que l'archiduc, en partant pour l'Espagne, où il devait épouser l'infante Isabelle, eut déposé à Haï son habit de cardinal, il se rendit à Binche par Nivelles, où on le salua pour la première fois du titre de due de Brabant. A cette occasion , la ville distribua : a l'huissier de sa chambre, 2 livres ; à ses cinquante hallebardiers, 15 1.; à ses archers, 23 1. 43 sous; à ses quatre trompettes, 3 I. fi s.; à ses fourriers, 40 1. 8 s.; à ses laquais, 9 I. 48s.; aux gens (ou domestiques) de M. de Moriensart, 7 I. 42 s.; aux tamboureurs de l'archiduc, 33 I.; aux trois compagnies bourgeoises qui avaient été à la rencontre de ce prince, 36 1.

Le 30 août 4599, Albert et Isabelle, venant d'Espagne, partirent de Namur, dinèrent à Fieurus, et arrivèrent à 8 heures du soir à la chapelle AI Saulx, où se trouvaient les rentiers, les jurés, le maire, les échevins et les maîtres des métiers. Le pensionnaire harangua les nouveaux souverains des Pays-Bas et leur offrit les clés de la ville; Albert lui rendit les clés et répondit assez longuement à sa harangue Quand il eut fini, le pensionnaire s'écria : « Vivent ses Altezes », puis on se remit en marche. La ville était illuminée et ornée de mais; trois compagnies de bourgeois et une de jeunes gens occupaient les places publiques et tiraient des salves d'honneur. Trois « théâtres de rhétorique », suivant l'usage du temps, avaient été élevés : le premier, au coin de la Maison de Viilers (ou refuge de l'abbaye de ce nom), « où étoit Vérité », c'est-à-dire une représentation allégorique de cette vertu; le deuxième, contre la Maison des Corduaniers (ou Cordonniers), vis-à-vis la rue de Saulx, « où Justice mettoit « la guerre à bout », et le troisième, près la « Grande « maison, pour louange de la bien-venue ». L'hôtel-de-ville était décoré de trois draperies aux couleurs de l'infante : rouge, bleu et blanc, et offrant les armoiries des archiducs, placées entre celles du Brabant et celles de Nivelles. A la porte de la collégiale était rangé le chapitre, qui offrit aux archiducs l'Evangile à baiser; Albert et Isabelle descendirent de leur coche et se mirent à genoux pour accomplir cet acte de piété. Apres le souper, qui se donna au palais abbatial, les rentiers et le pensionnaire offrirent les cadeaux de la ville : trois pièces de fine batiste (du prix de 168 livres d'Artois), trois pièces de « couvrechieffs » (valant 94 L), un poinçon de vin rouge (valant Gi I.) et un poinçon de vin du Rhin (valant 72 I.). Une grande quantité de vin, en cannes, fut offerte aux gentilshommes de la suite des archiducs. Les courtaux et mulets qui les accompagnaient, au nombre de 500 à 600, logèrent dans les faubourgs, entre lesquels ils furent répartis par les soins des rentiers.

Les archiducs trouvèrent à Nivelles les Etats de Brabant, qui les complimentèrent par l'organe de leur pensionnaire, Philippe Macs, et les assurèrent de leur soumission. Le lendemain, ils partirent pour Hal, escortés par six compagnies bourgeoises et une compagnie déjeunes gens. Ces compagnies reçurent de la ville 10 livres d'Artois chacune, en récompense du service qu'elles avaient fait à l'occasion de la réception des archiducs (résolution en date du 45 octobre). Après leur premier voyage dans leurs Etals, ces princes passèrent de nouveau à Nivelles, le 27 février 1600, se rendant de Binche à Bruxelles.

Les finances communales sortaient difficilement de leur état de pénurie. Un octroi accordé à la ville, en 1593, porte à plus de 50,000 florins la somme qu'elle avait dépensée pour reconstruire une grande partie des fortifications et satisfaire à d'autres obligations impérieuses. Se voyant pressée de rembourser la rente de 387livres fOsous d'Artois, que les trois membres,sous leur responsabilité personnelle, avaient levée pour éviter un saccagemenl, en 1580, elle aliéna un communal , qui avait été engagé à Louis de Malihan pour un terme de 400 ans et movennant 20 florins par an ; une moitié de ce bien avait été confisquée sur le fils de Malihan, mais le domaine renonça àsesdroitsen faveur de Nivelles (lettres patentes du 45 octobre 1591). La

ville parvint, à cette époque, à faire valoir ses prétentions sur le chapitre, pour Ja part de ce corps dans le payement de la rançon de la ville. Celte dernière, après l'arrivée des archiducs, se trouva chargée de 300 florins par mois, pour sa part dans l'aide de 18,c00 florins volée par les Etats de Brabant, et de l'entretien de 2Q0chevaux et eourtaux, entretien qui coulait mensuellement 630 florins. Pour lui faciliter les moyens de l'aire face à ces dépenses, un octroi du -18 novembre 1o9!) réduisit de 300 à 200 florins pais.mois la cote de Nivelles dans l'aide, et l'autorisa à vendre quelques héritages communaux et cens, à la condition de payer au domaine I palais par bonnier vendu.

Une partie des troupes s'étant soulevée et les trois membres ayant élé avertis par M. de Bassigny qu'il était urgent de se précautionner contre ces « amuti- « nés », deux personnes furent chargées d'aller s'informer du lieu où ils se trouvaient; on invita les habitants des faubourgs à se retirer à l'intérieur des murs et les bourgeois à s'armer; on résoluld'acheler 100 piques et 500 livres de poudre, et on établit des gardes de nuit (23 février 1600). Les désordres continuant, le chapitre ordonna le transport à Mons de ses archives et de celles de l'hôpital (Il juillet 1602), qui furent réclamées au boutdedeux mois (résolution du lOseplembre;. Des craintes semblables renaquirent, en 1604. A l'approche des ennemis joints aux soldais mutinés, 574 paysans entrèrent, le 30 avril, en ville, où ils restèrent jusqu'au 7 mai. Le seigneur de Bornival, François d'Ai'iin, qui avait élé désigné pour commander a Nivelles, leur lit distribuer du pain pour 138 livres (outre 26 l. 6 sous de frais de cuisage), du fromage pour oTL.du fromage de Flandre pour 4 I. 10 s., 2.) 1/2 tonneaux de cervoise ou bière pour 117 1. 10s., 12 tonneaux de petite cervoise pour 10 1. 16 s. Leurs officiers furent gratifiés de 6 gel tes de vin, qui coulèrent. 7 1. If) s. Le 5 mai, on donna aux soldats du capitaine lilancquet, qui arrivèrent la nuit, deux tonneaux de bière ; valant 10 1.) et 100 œufs (valant 28 s.). Le 8, les paysans furent rappelés et revinrent au nombre de 'i00 environ. Ces deux alertes coûtèrent 1,827 livies 14 sous 3 deniers, que les archiducs payèrent, sauf 2i 1.19 s. 3 d., ainsi qu'il résulte d'un compte arrêté par les rentiers, le 21 juillet 1604, en présence de M. de Bornival.

Le 22 juin, sur la représentation de ce seigneur, on résolut de nouveau de faire garder Ja ville. François d'Arlin montra aux trois membres des lettres du marquis d'Havre qui enjoignaient à la commune de le reconnaître pour gouverneur . Le 25. il déclara avoir reçu mission de lever 100 hommes, qui recevraient un phiippus par mois aussi longtemps qu'ils resteraient chez eux et4philippus quand on les appellerait aux armes. De l'avis de la commune, il choisit pour lieutenant Lancelot de Dave. Mais le danger ne parut pas longtemps redoutable, car, dès le 28 juin, le chapitre fit revenir de Mons ses archives. Peu de temps après, l'abbesse de Hennin fit son entrée (le 31 août). Elle était à peine installée que M. de Bornival annonçait l'invasion du pays par 2,500 ennemis (10 septembre), et que 18 compagnies espagnoles, sous les ordres du sergent-major don Luis cle Bcaumont et de Navarre, entraient dans la ville, dont les habitants se montrèrent fort mécontents de ce surcroit de charges.

Eu 1005, Ja pesle ravagea Ophain, Bois-Seigneur-Isaac et les villages suivants, dont la population reçut une défense formelle de venir à Nivelles (II août), défense qui lut ensuite étendue aux habitants de toutes les localités infectées, sous peine de 50 florins pour les contrevenants.Des gardes, placés aux portes del Vaulx, de Bruxelles et Beliane, durent assurer l'exécution de cet ordre. Néanmoins, la contagion pénétra en ville, où, le 2 novembre suivant, le prêtre Adrien Dufour fut désigné pour entendre la confession des personnes qui étaient atteintes de la pesle.

Le 7 août 1607, le nonce apostolique Benlivoglio, qui arrivait d'Italie, entra dans Nivelles à 7 heures du soir. Les cordeliers et les chanoines, avec la croix et les gonfanons, allèrent le recevoir à la porte de Namur ou Beliane; l'abbesse et les chanoinesses i'allendaient au grand portail de la collégiale et le conduisirent au chœur, où on entonna le *Te Dcum,* et de là à l'hùlei abbatial, où le nonce logea et où la ville lui offrit trois cannes de vin blanc et de vin rouge.

Le 5 mai 1609 on publia la trêve de douze ans, conclue avec les Provinces-Unies, à la grandojoie des habitants. Par ordre des trois membres, on alluma (rois grands feux sur les marchés. Les renliers, échovins et jurés se rendirent en corps à la collégiale, où Ja grosse cloche sonna pendant une heure, de 11 heures à midi, tandis que le chapitre chaulait le *Ta Dctim.*

Plusieurs événements fâcheux avaient récemment attristé la ville. Le seigneur de Romeries, Pierre-Philippe de la Viesville, avait failii tuer, à une dcsporles, l'avocat Désiré Malcotte, mais on était parvenu à détourner Je coup. Le bailli du Brabant wallon fit procéder contre Viesville, dont l'emprisonnement à Mons fut ordonné par les archiducs. Par bonheur pour lui, quelques personnes de marque inlervinrent en sa faveur et, après s'être accordé avec la partie adverse, il obtint sa grâce au prix d'une somme de 150 livres (1606-1611)." Le maire de La Hulpe, François de Herissem, fut également blessé par des soldais espagnols du régiment de don Luigo de Borelia (1607-161 *]).*

Quoique la \ ille restât obérée, quoique la bourgeoisie continuât à se plaindre des charges qui pesaient sur elle, Nivelles reprit quelque vie. Le premier quart du XV1P' siècle y vif naître plusieurs institutions, nouvelles : Je séminaire épiscopal, les couvents des Jésuites et des Annonciades. On essaya aussi défaire refleurir le commerce Les fermiers du tonlieu d'Anvers, par eau, ayant voulu prélever ce droit à charge de Nivellois, le pensionnaire fut envoyé à Anvers pour prendre *des* informations à ce sujet et, comme la prétention des fermiers était nouvelle, la commune résolut de présenter requête au conseil de Brabant à l'effet d'être mainlenue dans ses franchises (4 novembre 1613). De grandes faveurs furent accordées à deux « maîtres fai- « scurs de drap », qui désiraient s'établir en ville. Les Irois membres leur votèrent à chacun une allocation annuelle de 40 florins, l'entrée gratuite dans la bourgeoisie et le métier, une franchise entière de guet, do garde, de logements militaires et dupaiementdelamaltôle ou assise de bière. Ces fabricants furent autorisés à vendre en détail, mais seulement pendant un an, afin qu'on pût le leur interdire si cela présenlaitdesinconvénienls; ils devaient payer la maltole de la laine pour toutes les étoffes vendues en détail, et enseigner leur industrie à deux pauvres ouvriers, qui, après avoir habité trois ans avec eux, seraient tenus d'en instruire d'autres à leur tour (28 juin 1014).

Une maladie contagieuse sévit à Mons, au mois de juillet 1615. Les échevins ayant, à cette occasion, interdit l'entrée à toute personne venant de cette ville, les rentiers et les jurés, de concert avec les maîtres des métiers, décidèrent qu'ils plaideraient contre celte usurpation de pouvoirs, et qu'ils provoqueraient l'annulation «des ordonnances faictes contre la république » (13 août). Deux sœurs grises étant mortes de la contagion, la commune fit fermer leur couvent et enjoignit aux rentiers de fournir le nécessaire à Ja communauté (1^{ir} août 1616). Une sœur du même ordre, mais du couvent de Hal, nommée Barbe, se chargea de soigner les malades, moyennant 18 florins par mois, outre son entretien, que la ville prit à sa charge, ainsi que la distribution gratuite des médicaments aux pauvres (15 septembre 1616). Le 19 décembre suivant, la peste s'était rallumée au faubourg de Mons, et en 1617 elle n'avait pas cessé ses ravages.

Le mardi 25 janvier 1617, vers trois heures après-

midi, arriva l'évèque de Namur, Jean Dauvin. Les magistrats el les compagnies bourgeoises allèrent le recevoir hors Ja porte del Saulx et le conduisirent au marché. La le cortège fit halte et les bourgeois formèrent une double haie, au milieu do Jaqueilel'évèque passa pour se rendre a son hôtel. Le lendemain, le clergé vint le chercher et le conduisit à la collégiale, où lesebanoinesses l'ai tendaient au portail.

En 1619, eut lieu la réception des restes de quelques-uns des martyrs de Gorcum, restes qui furent déposés au couvent ues Hecoliels. En 1622 se donna la sanglante bataille de AJeilet ou Fleurus, a la suite de laquelle un grand nombre de blessés furent transportés a Nivelles ; on le.s pi a ça à la grande école, où les commissaires de l'hôpital royal et les pères jésuites allèrent les vij-iter; cette année, le corps de sainteGertrude fut ôté de la châsse et transporté à Bruxelles, le 28 août, veille de la bataille, et ramené à Nivelles le 25 novembresuivant. En 1023, la peste désolant Marbaiset d'autres vidages vers Namur, ordre fut donné aux capitaines de Ja bourgeoisie de fournir à tour de rôle huit hommes, qui ne laisseraient entrer en ville que des personnes connues ou munies de certificats de santé (9 septembre). En 1024, le 9 octobre, entra en ville le prince de Po.ogne. accompagné des ducs de Croy et d'Aerschot. Bientôt écata dans les campagnes voisines de Nivelles une nouvelle maladie contagieuse, contre iaquebe on essaya de se précaulionner, le '18 août 1625 et le 28 mai 1627. Ce fut alors que pour pouvoir placer à l'écart les infectés,dont le nombre augmentait sans cesse, la vil.e fil bâtir des huttes hors la porte de Mons, sur nu tenain qui avait été cédé pour cet objet par le chapitre (résolution des (rois membres, du 28 juin 1627;. Au 28 juillet 1628, le fléau n'avait pas cessé.

En 1632. la guerre recommença entre la France et l'Espagne. Dans la prévision d'une attaque de l'armée ennemie du côlé de Ja Thiérache, on ordonna, à la bourgeoisie de fournir tous les jours une demi-compagnie pour la garde des remparts, et on plaça une vigie au sommet ue la tour delà collégiale (17 août). A la demande du giand baiili. des députés de la ville se rendirent au mois de novembre à Bruxelles, afin d'y participera un arrangement au sujet de la contribution à payer a Ja France pour éviter des dévastations. Nive.les consentit a payer par semestre 900 florins, dont la ville fournirait Jes deux tiers, et le chapitre le tiers restant.Mais cette fois Nivelles ne courut aucun danger, non p,us qu en 1633, lors de l'arrivée autour de Maestricht d'une puissante armée hoilandaise, renforcée d'un corps nombreux de cavalerie suédoise; ni en 1635, quand les Français et les Hollandais coalisés saccagèrent Tirlemont et assiégèrent vainement Louvain. Le 21 juin 1635, ordre fut donné aux habitants de se trouvera deux heures après midi, au grand marché, nantisde munitions de guerre et, autant que possible, d'armes, et tous : bourgeois et serviteurs, grands et petits, laïques et ecclésiastiques, sans exception, durent aller aider a obstruer les portes de Namur, de Chaude-Rue et de Sainte-Anne. Le lendemain, le seigneur *de* Bornival accepta le commandement de la vihe. à la demande des trois membres, qui lui volèrent une allocation de 100 florins. Le corps de sainte Gertrude ne fut remis dans la châsse que le 20 septembre, après qu'il eut été caché dans l'église même pendant trois mois.

Plus encore que la guerre, la peste frappait nos contrées sans relâche. Le 1632 à 1636, elle fit à Nivelles d'affreux ravages. Elle se déclara chez Pierre Senet, à la suite de l'arrivée de vieil.es bardes qui, dit-on, venaient de Malines ; le 28 novembre 1632, parut une défense aux fripiers de fréquenter le marché de Bruxelles. Le mal al.ant en croissant, on prescrivit de faire sortir de la ville les porcs, les chèvres, les lapins, les canards, les oisons etc. Quelques bourgeois malades s'étant retirés aux Huttes, Nicolas Wouthier, de l'auberge le *Monde,* hors la porte de Mons, fut nommé leur pourvoyeur, parce que sa demeure communiquait avec les Huttes au moyen de chemins très-écartés (20 juin 1633;. Le 25 juillet suivant eut lieu une procession solennelle, dans laquelle le corps saint, c'est-à-dire le cercueil de sainte Gertrude, fut porté par les chanoines. Le 4 août, on fit veuir de Namur un médecin qui s'était fait une réputation pour ces cas spéciaux, Nicolas Sainct-Rock, à qui la ville alloua un traitement mensuel de 53 florins. Le 12 mai 1634,1e chapitre décida que ses membres et ses suppôts qui mourraient de la contagion seraient enterrés dans la vieille grotte, c'esl-à-uire dans la crypte de la coilégiaie, et les serviteurs des deux sexes de ce corps, au cimetière Notre-Dame. Des ordonnances des 7 septembre 1635, 16 mai, 16 et 23 juin 1636 nous apprennent que la contagion ne cessait pas. Le 21 octobre 1636, un membre du chapitre en mourut et fut enseve.i, de nuit, uans l'église. Celte fois, quatre ou cinq chanoines et chanoinesses avaient été frappés mortellement par la peste.

Le 18 août 1637, le corps saint partit de nouveau pour Bruxelles, d'où il ne revint que le 14 novembre.

Le 20 septembre 1641, parsuile de la crainte qu'inspiraient ies courses des Ho landais, l'abbesse ne consentit pas à ce que le chapitre accordât le corps saint aux magistrats, pour la procession de la Saint-Michel.

En 1643, les Français s'avancèrent jusqu'à Biuche. Le gouvernement espagnol envoya 700 soldats espagnols renforcer la garnison de Nivelles, où on les logea chez les habitants, sans exception, et où il se trouvait déjà des soldats wallons du terce de hibaucourt. Le lendemain de leur arrivée, 1er juin, les ennemis se montrèrent aux environs des « *Trois Tillieux,* près de « Couparty, deseure la Cosière de Clarice ». Ls se répandirent dans les campagnes, ravage, ent les habitations et s'emparèrent d'une quantité de bestiaux et de quelques personnes. Gassion, qui les commandait, fit sommer la ville de se rendre, mais on lui répondit qu'il y avait une bonne garnison bien résolue de maintenir la place, avec l'aide de la bourgeoisie. La ville avait fait conduire sur les remparts quatre vieilles pièces de fer; quelques coups de canon et des sorties déterminèrent à la retraite les assaillants. Le même jour, le lieutenant maître de camp général, Quevedo, vint visiter les fortifications, dont on accrut la force. La chambre des comptes accorda douze chariots de bois pour ces travaux, qui furent repris sous la direction de Jean Le Roy, sergent-m .jor ou commandant de la bourgeoisie (2') août). On construisit aiors, en avant de la Tour dite des Cordeliers, une demi-lune, qui, à la demande des sœurs grises, fut démolie deux ans après, comme étant de peu d'utilité. Le corps saint avait été envoyé au mois de juin à Bruxelles, escorté de 15 a 16 bourgeois armés; les rentiers ayant offert de l'envoyer chercher dans cette ville, aux frais de la commune et sous bonne garde, le chapitre le leur accorda pour la grande procession (5 septembre). En récompense des preuves de dévouement qu'elle avait données, la ville fut, le 15 août, exemplée de garnison pour un terme de six ans commençant le 1er novembre, moyennant le paiement d'une somme de 9,000 florins.

Le 18 mai 16i4, le corps saint futcaché, dans la prévision de nouveaux dangers.

Le 7 janvier 1646, la ville pria le chapitre de choisir des députés qui, de concert avec les siens, essaieraient de prévenir l'envoi d'une garnison ; mais ce corps, toujours plus préoccupé de ses prérogatives que dévoué à la cause publique, se borna à répondre que cela ne le regardait pas. Dans l^{l}s circonstances extrêmes où se trouvait le pays, les Étals de Brabant, faisant acte de vigueur, comprirent le chapitre dans la capitation qu'ils votèrent, mais, cependant, « pour cette fois seule« ment et sans tirer_à conséquence». L'abbesse fut

taxée à 1,000 florins, la prévôté et le prévôt à 90 fl. chacun, le doyen à 30fl., chaque prébende à 20fl.etc. le tout payable dans les huit jours (4 3 août). Vainement les réclamations surgirent : l'abbesse,entreautres, se plaignit sans succès que son bénéfice ne valait pas 40 ou 12,000 florins, mais seulement 3 à 4,000, et que, depuis l'année précédente, les campagnes environnant Nivelles étaient ruinées par les Lorrains qui y étaient cantonnés.

L'année 1647 l'ut marquée par des événements déplorables : une émeute terrible fut provoquée par les maîtres mulquiniers ou fabricants de fil et par leurs ouvriers. Pour interdire le retour de désordres semblables, les trois membres ordonnèrent Je départ dans les vingt-quatre heures de tous les ouvriers mulquiniers non natifs de Nivelles ou n'y ayant pas résidé depuis l'année 1637 inclusivement, et défendirent de les héberger dorénavant, sous peine d'une amende de 100 florins ou d'un bannissement à perpétuité ^ordonnancedu 25 septembre). Ces événements eurent de fâcheux résultats pour Nivelles : un grand nombre d'artisans quittèrent cetle ville pour se rendre à Cambrai, à Valenciennes etc., où ils portèrent l'art de fabriquer la batiste, art qui y est resté florissant. On essaya inutilement quelques palliatifs : on défendit aux mulquiniers d'acheter du fil fin sinon pour le mettre en œuvre ou le faire mettre en œuvre dans la juridiction de Nivelés, sous peine de 20 florins d'amende et de la confiscation des fiis (ordonnance du 10 lévrier 1653). Le coup était porté; il causa un tort irréparable.

Est-ce par suite de celte sédition funeste qu'on cacha le corps saint, qui fut replacé le 8août, ou est-ce à cause des désordres des troupes, désordres qui devenaient excessifs? Le 17 septembre, le magistrat ordonna au sergent-major d'ailer, avec 2 officiers et 80 bourgeois volontaires, arrêter des déserteurs à la taverne dite *Bellâtre,* et à celle dite *Crévecœur,* sur Monstroeux ; il devait les conduire en prison, à tout prix, avec recommandation, toutefois, de n'employer les armes qu'a la dernière extrémité.

Le 5 juin 1648, la conclusion du traité de Munster, entre l'Espagne et les Provinces-Unies, fut célébrée avec enthousiasme. Le pensionnaire donna lecture de ce traité, sur un beau théâtre qu'on éleva en avant de la maison de ville. Un *Te Devin* fut chanté à la collégiale et les cloches des églises et des couvents sonnèrent à toute volée. Le soir , les rues étincelèrent des feux que projetaient au loin des tonneaux remplis *ûepeck* et de fagots, et les chandelles placées sur Jes façades des maisons.

Par malheur, la guerre continuait avec la France et prolongeait les souffrances de nos populations. En 1fi49, les habitants reçurent ordre de se pourvoir d'armes et de travailler aux fortifications (27 et 29 août). Le 22 juin 1652, on signifia à tous les pauvres étrangers, qui étaient venus s'établir en ville sans autorisation, qu'ils eussent à partir dans les trois jours. En 165i, les Français s'étant de nouveau avancés jusqu'à Binche, on ordonna à tous les habitans de travailler aux fortifications (14 septembre). L'abbesse et les chanoinesses s'enfuirent à Bruxelles, où elles conduisirent le corps saint, que quelques chanoines et la jeunesse armée allèrent rechercher, le 26 septembre. Le ministre Fuensaldagna avait envoyé à Nivelles, dès le 10, le sergent-major Peiousez et un petit corps de troupes, qui fut renforcé, le 13, par 300 fantassins et 100 cavaliers. En 1655, la ville se vit de nouveau exposée à un siège. Dans cette prévision, le chapitre envo>a le corps saint à Bruxelles, chez la veuve De Coninck, et chargea ceux de ses membres qui resteraient à Nivelles de s'arranger pour le mieux, « s'il arrivoit quelque foule «à la prise de la ville» (2 août). Ces craintes ne se réalisèrent pas ; le corps saint revint le 24 du mois suivant, et le chapitre alla à sa rencontre jusqu'à la porte de la cité. Par résolution du 2 novembre 1658, Je corps saint partit de nouveau ; il fut transporté à Namur, avec l'orfèvrerie et les archives de la collégiale, chez le vicomte Desclez, et ne revint que le 10 août 1659, escorté par six hommes de chaque serment.

La peste continuait à joindre ses ravages à ceux de la guerre. Ils provoquèrent, le 25 mars 1651, une défense détenir des porcs. En 1652, la contagion fit de nombreuses victimes à Soignies, Braine-1 Alleu etc.; on défendit alors, sous peine de 50 florins d'amende, de loger les personnes venant de ces localités et on interdit aux bourgeois d'y passer ou de recevoir des charretiers qui y auraient passe (ordonnance du 2 juillet). Le 22 juin 1655, le chapitre résolut de faire chanter une messe pour que Nivelles fût préservée du même fléau.

Les autres événements que, nous avons à signaler sont peu importants.

Le 16 décembre 1651, on offrit aux drapiers qui voudraient s'établir en ville de les admettre librement dans la bourgeoisie, à la seule condition de se faire recevoir dans le métier; les trois premiers auraient le droit de faire brasser sans payer de maltote, et seraient exempts du guet, de la garde et des logements militaires.

Le 21 août 1654 eut lieu l'entrée de la reine Christine de Suède. Cette illustre princesse vint deBruxelles, accompagnée des comtesses de Rennebergh et de Grimberghe, de madame Pimentelli, et d'un grand nombre de cavaliers. Après avoir dîné à Bornival, elle entra dans Nivelles par la porte de Chaude-Rue, où se trouvait la bourgeoisie en armes. Elle fut reçue à l'entrée de l'église par l'abbesse et le chapitre, et le magistrat lui présenta à l'hôtel abbatial les compliments et les cadeaux d'usage.

A u mois de septembre 1655, l'évèque de Namur, Jean de Wachtendonck, vint a Nivelles pour la première fois. Ce prélat n'était pas très-pressé de visiter cette partie de son diocèse, mais il s'y décida, à la suite d'une lettre en date du 22 juin de cette année, dans laquelle le magistrat lui déclara que le peuple attendait son arrivée avec une vive impatience, et que « s'il y avoit « eu une faute commise à la dernière élection de l'ab« besse»,cela n'avait été que l'œuvre de quelques particuliers. L'évèque ayant annoncé sa venue pour le 3 septembre, les rentiers et d'autres chefs de la commune allèrent au devant de lui, accompagnés des bourgeois et de la jeunesse en armes; mais on ne le rencontra pas, parce qu'il avait pris un chemin différent. Un incident fâcheux attrista cette journée. Le maître des ouvrages, Jean de Moitemont, fut tué, prés des Conceptionistes, d'un coup de canon tiré pour la solennité.

Le 19 mai 1662, un *Te Deum* fut chanté à la collégiale, à l'occasion de la déclaration solennelle par laquelle le cierge avait adhéré au dogme de l'Immaculée Conception.

Depuis quelques années on se plaignait que les dépenses de la vil.e ne fussent pas en rapport avec ses ressources ; les magistrats communaux eux-mêmes reconnurent cette vérité et, par ordonnance du 11 septembre 1653, introduisirent de grandes économies dans leur gestion financière ; mais, soit que les réformes n'eussent pas paru suffisantes ou été suivies d'exécution, quelques «zéleux», se plaignirent de l'élévation excessive des impôts et du favoritismequi présidait à la nomination aux emplois. Leurs réclamations provoquèrent une réunion générale des trois membres, où on mit en délibération les moyens de soulager la bourgeoisie, et où on résolut de demander un avis par écrit à chacun d'entre eux (20 novembre 1662). D'après l'exposé qui leur fut soumis, il était dû. en arrérages, 6,000 florins, outre 15,000 florins dus aux états de Brabant pour la cote de la ville dans les aides et subsides, et dont le receveur des États pressait le recouvrement au moyen d'exécutions judiciaires à charge

lie la commune ou des bourgeois notable? ; de plus, les louis, les remparts etc., tombaient en ruine, et, pour subvenir à toutes ces dépendes, on ne pouvait compter, en moyenne, que sur une recettede 10,000 florins. L'opinion de la majorité fut d'emprunter immédiatement 3,000 florins, afin qu'on pût contenter les États, mais les métiers insistèrent pour que les rentiers rendissent d'abord les comptes qui étaient encore en souffrance. Comme on ne parvint pas à s'entendre, l'affaire fut renvoyée au conseiller de Brabant Cuyerman, commissaire du gouvernement pour le renouvellement des magistrats de Nivelles, et à l'officier fiscal, avec prière do décider que, si une exécution judiciaire frappait les habitants, on la fît retomber sur ceux qui n'avaient pas accueilli le projet d'emprunt (résolution du 1tr décembre). Ces contestations décidèrent le gouvernement à modifier l'organisation municipale de Nivelles, par un règlement qui porte la date du 1er février 1603.

Le nombre des jurés, qui avait été réduit à huit, fut fixé à neuf, et on supprima les fonctions de rentier. — Au lieu des rentiers, qui avaient la gestion des finances communales, on créa un emploi de receveur, dont le titulaire jouirait d'un traitement annuel de 300 florins, serait nommé par le gouvernement, à chaque renouvellement du magistrat, parmi trois candidats présentés par les trois premiers jurés, et devrait être bourgeois de Nivelles et fournir une caution de i-,000 florins. — Les propositions seraient dorénavant soumises aux trois membres par le premier juré ou le pensionnaire ; elles seraient considérées comme adoptées dès qu'elles seraient accueillies par deux des membres, et. dans le sein de chaque membre, par la majorité des personnes qui en faisaient partie. — Les maîtres des métiers ou troisième membre ne devaient plus être convoquésque pour des affaires importantes, et seulement par les soins du premier juré ou de son consentement.—Les émoluments desmagistrals furent maintenus à leur ancien taux, sauf que ceux du premier jure furent fixés à 150 florins.

Ces dispositions n'ayant pas calmé tous les dissentiments, on y ajouta un règlement additionnel, où on inséra de nouvelles mesures restrictives. On réduisit de seize à huit le nombre des maîtres des métiers.— Chaque métier présentait aux jurés etaux échevins, le jour de sainte Catherine, une liste triple de candidats, parmi lesquels ces magistrats faisaient leur choix.—Nul ne pouvaitètre élevé à ces fonctions ni à celles de juré s'il était procureur postulant par devant un échevinage ou un autre tribunal, ou officier assermenté de l'abbesse du chapitre. — Aucun des trois membres ne pouvait s'assembler hors de l'hôtel de ville, sinon les échevins. lorsqu'ils avaient à rendre la justice.—Tous les banquets, rétributions en vin etc. furent supprimés sans réserve (19 novembre 1676). Lorsque, le 7 janvier suivant, les deux premiers membres procédèrent à l'élection des maîtres des métiers, il s'éleva une assez vive discussion à propos de l'article 13 du règlement additionnel: les nouveaux maîtres des métiers déclarèrent qu'ils n'entendaient p :s intervenir dans le procès que leurs prédécesseurs soutenaient contre François de Huberlant, et que, dans leur opinion, la ville n'était pas tenue d'en payer les frais. Les jurés et les échevins ayant observé qu'ils s'étaient déjà prononcés dans le même sens, le 13 novembre précédent, les anciens maîtres des métiers purent considérer cette dépense comme devant tombera leur charge; mais, à !n suite d'une nouvelle délibération, la viile consentit à la payer (8 octobre 1671).

L'année lOOi- fut marquée parla célébration d'un jubilé en l'honneur de sainte Gertrude, qui, dans l'opinion de cette époque, était morte en 66-1-. Ce jubilé dura huit jours. De grandes contestations s'étaient alors élevées ail sein du chapitre. Une des chanoinesses, M'lle deSainte-Aldegonde, confiante dans l'appui qu'elle espérait trouver à la cour, intriguaitpour être nommée eoadjutrice de l'abbesse. Celle-ci, en ay,.ul été avertie, en informa le chapitre. Dans une réunion qui eut lieu le ">'i février 1664, on observa à cette demoiselle que ses prétentions étaient contraires aux statuts et, quoiqu'elle assurât ne pas savoir ce que l'on voulait dire, on chargea les chanoinesses Desclef et de Falais et le chanoine Loyens de faire les démarches nécessaires pour s'opposer aux siennes, et de se rendre à cet effet, soit à Bruxelles, soiteu Espagne. Afin de témoigner de leur ferme résolution, les chanoinesses, sauf Eiéonore-Bonne de Sainte-Aldegonde et sa nièce Claire-Ferdinande, signèrent toutes une union contre la coadjutorerie projetée (3 mars). Le bruit s'étant répandu à Bruxelies que leurs sentiments n'étaient pas les mêmes, les chanoines prirent une résolution analogue, le \~ du même mois. Le chapitre reçut, le II avril, communication de deux lettres qui'mirent fin à ses craintes: le gouverneur général informa l'abbesse de son intention de combattre le projet d'une coadjutorerie; le comte de Marsin annonça, de son côté, que les démarches faites auprès du roi et du conseil de Flandre à Madrid avaient abouti à un ordre au gouverneur général de cesser d'insister en faveur de cette innovation. Vers l'année 16' i, une dame du sang royal, Marie-Catherine d'Autriche, fille naturelle de don Juan d'Autriche, grand prieur de Castilledans l'ordre de Malte, et qui avait été gouverneur des Pays-Bas pour le roi Philippe IV (dont il était le fils illégitime), fut désignée par le roi Charles II pour succéder, à sa mort, à l'abbesse Madelaine-Therèse de Noyelles; mais le chapitre éleva de nouveau tant de réclamations, que celle dame dut renoncer à ses prétentions. Marie-Catherine d'Autriche mourut, le 26 novembre I7I î-, à Bruxelles, où son corps fut déposé dans le couvent de Berlaimont.

L'année 1667 vit recommencer les guerres entre l'Espagne et la France, qui avaient cessé six années auparavant. Le 8 mai 1667, on conduisit les reliques de sainte Gertrude a Bruxelles, chez le prévôt, Alphonse de Berghes, et, le surlendemain, le chapitre autorisa ceux de ses membres qui resteraient a Nivelles à disposer fout pour le mieux, en cas de siège ou de prise de la ville. Le gouvernement espagnol, qui n'avait que des moyens insuffisants de résistance, exigeait de ses sujets des efforts inouïs. Il manda aux Nivellois de se défendre autant que possible, et de se garder de prendre une sauvegarde de l'ennemi, sous peine d'être traités à feu et à sang. Mais que pouvaient faire les petites villes, sinon se munir contre un coup de main, placer des gardes et un guetteur, et envoyer aux environs des reconnaissances. Le I"¯juin. Nivelles, fort inutilement, envoya à Bruxelles des députés chargés de solliciter des secours. Le roi Louis XIV et son année étant venusoccuper Rcnisart (sur Arquennes), le comte de Duras approcha de la ville; par ses ordres, un trompette toucha l'appel à la barrière de la porte de Mons, et somma les habitants de se rendre, les menaçant, en cas de refus, de pillage et de feu, et ne leur donnant qu'unedomi-heure pour se décider. Après en avoir délibéré avec les principaux bourgeois, quelques membres du chapitre, le gardien des récollets et le recteur des jésuites, le magistrat chargea Emmanuel-François Compère dit de Prelle, premier juré, le maire Jérôme Sibille, l'échevin Jacques Bornai et le receveur Adrien Perceval, de se présenter, en son nom, au monarque français , pour lui déclarer que Nivelles n'entendait faire aucune résistance, qu'il n'y avait ni garnison, ni munitions de guerre (17 juin). Le 1er août, vers les o heures après-midi, la garnison deCharleroi et d'autres troupes françaises s'avancèrent jusqu'aux portes de la ville. Les ennemis incendièrent plusieurs fermes et le faubourg Al Saulx, qui étad alors le plus considérable des faubourgs. Ils menacèrent de revenir plus nombreux trois jours après et de «planter des canons » devant les murs. Les trois membres, afin d'apaiser les murmures du peuple, résolurent d'en-

viiyerdesdeputésaCharieroi. pour négocier. Les potes jésuites pariirent d'abord, afin d'obtenir des laissez-passer pour les députés du magistrat, et ceux-ci consentirent à payer, pour une demi-année de contribution, 2o0 pisl0les, dont le chapitre promit de domicile cinquième. On sut alors que la nouvelle agression des Français avait été provoquée par l'enlèvement de quelques chevaux, opéré à Braine-Ie-Comte par des Nivollois et d'autres sujets de l'Espagne, pendant que la dépulalioii de la commune allait trouver Louis XIV.

Peu de temps après, le célèbre Turenne ayant menacé Nivelles d'une démolition complète de ses remparts, si la ville n'était déclarée neutre, neutralité à laquelle il était disposé à consentir si les Espagnols voulaient s'engager à ne pas y mettre de garnison, l'abbesse et le chapitre demandèrent au gouverneur général des Pays-Bas l'autorisation de traiter avec la France de cette neutralité. Cette autorisation fut accordée le 3 octobre, et la neutralité garantie par une déclaration du vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du roi Louis XIV, datée de son camp de Gamerages, le 8 octobre. Le corps saint ne revint de Bruxelles qu'au mois de juin suivant.

Le 22 mai 1 G>8, les généraux français ducs de Roanez *e*\ de Praslin é(a-ent venus camper à un quart de lieue de la ville, les magistrats, accompagnés de quelques mayeurs ou ma ires des localités du voisinage, leur présentèrent (i()0 pistoles d'or, afin d'obtenir que Nivelles et les villages adjacents ne fussent pas « logés, « courus, fourrages et molestés ».

Le 28 août 1669,on publia une ordonnance ayant pour but d'empêcher les progrès de la peste qui sévissait alors, mais qui ne frappa pas Nivelles, à ce qu'il semble, autant que d'autres localités, notamment Bruxelles.

Le bruit s'étant répandu que le gouvernement espagnol était décidé à faire abattre les portes et les fortifications, comme H avait démantelé Soignies et Braine-le-Comle, la ville résolut de prier Fabbesse d'employer sou influence à empêcher celle mesure, et afin de l'y décider davantage, elle porta de 200 floiins à G00 l'allocation qu'elle avait votée en sa faveur, pour l'indemniser de ce que le gouverneur général avait logé dans son hôtel (21 mars 1671). La même année, un bourgeois, nommé Maton, ayant été emprisonné sans la permission des jurés, ceux-ci, réunis en corps et ac-. compagnes d'hommes armés, se présentèrent devant la prison, exigèrent la délivrance de ce bourgeois, puis, de concert avec l'officier fiscal, adressèrent au conseil de Brabant une plainte contre cet acte arbitraire des maire et échevins.

En '1072, la guerre entre la France et les Provinces-l'nies faisant prévoir une rupture entre la première deces puissances et l'Espagne, rupture qui en effet ne tarda pas, le chapitre résolut de réfugier le corps saint à Bruxelles (3 mars); mais on ne donna pas suite, selon toute apparence, à cette décision, car on la renouvela le 13 octobre 1673. On transporta alors les restes de sainte Gertrude dans la capitale, au couvent de Berlaimont. Le I!), le baron de Chauvillers entra en ville, à la tête de six compagnies de cavalerie et de deux d'infanterie; il obtint du chapitre l'autorisation de placer les chevaux de sa troupe dans les alloirs (ou galeries construites latéralement à la crypte de la collégiale), du côté de la grande école. Cet officier, lors de son départ, au mois d'octobre, invita la commune à achever les travaux commencés pour l'amélioration des fortifications. Mais déjà on négociait un nouvel acte de neutralité, qui fut signé le 25 octobre par le gouverneur général comte de Monlerey, et le 4 novembre par le prince de Condé. Pour se mettre à l'abri des vexations des Français, la ville consentit à payer une contribution de guerre de ï ,000 florins par an, payables à compter du 16 novembre 1673, outre 420 florins pour des sauve-gardes qui y avaient été placées ù l'ouverture des hostilités.

Malgré ces conventions, la ville fut attaquée par les Français, le l·'r juin 1074, et, dans le combat périt un étudiant, que l'on ensevelit à la collégiale. Mais cet engagement n'était que le fait de soldats débandés *du* l'armée ennemie, alors campée à Thiméon, et des députés étant allés, non sans de grands risques, avertir le prince de Coude, ce général envoya à Nivelles le seigneur de Belville et 14 cavaliers de ses gardes, dont l'approche mit lin à la bagarre. Le 29 du même mois, la ville fut autorisée à désobstruer ses portes, qu'on lui avait ordonné d'enterrer, c'est-à-dire de fermer à l'aide de remblais, le 30 mai précédent. A quelque temps de là, les armées alliées s'étant établies aux portes de la ville, un grand nombre de leurs soldats essayèrent d'entrer dans Nivelles; on ne put les en empêcher qu'en demandant aux généraux un détachement de 200 hommes du régiment du comte de Naumont.

En 1075, les ravages des Français causèrent d'incalculables dégâts dans tout le pays. La prévôté ayant envoyé le recteur des jésuites au roi Louis XIV, au nom du chapitre et de la ville, pour implorer sa protection, et ayant donné à cet ecclésiastique 3 patacons pour ses frais de route, cette dépense fut ratifiée dans l'assemblée capitulaire du 21 mai. Ce jour là, la commune fut autorisée à prendre des sauvegardes franç lises. Le 7 septembre, les armées espagnole et hollandaise arrivèrent à l'improvisle aux portes de Nivelles ; Je gouverneur général, duc de Yilla-Hormosa, qui prit sou quartier général au faubourg de Mous, ordonna, le 26, de faire complètement boucheries norlosdeChaude-Rue, de Sainte-Anne et de Bruxelles, afin de faciliter la garde des remparts.

En 1076, la ruine des campagnes était si complète que le chapitre ne toucha rien de ses revenus, et cependant la ville insistait pour que ce corps payât le cinquième de sa cote dans les aides et les contributions de guerre. L'abbesse et le chapitre prétendaient qu'au lieu du cinquième des aides, ils n'en auraient dû payer que le soixantième, attendu qu'ils ne possédaient à Nivelles que quelques terres et dix-huit maisons claustrales. La longue guerre qui s'était terminée en 1660, par le traité des Pyrénées, leur avait causé de grandes pertes, puis les grains s'étaient vendus à vil prix jusqu'en 1673. En 1666, ils devaient encore 5,400 florins, que les guerres de 1667 et de 1673 ne leur avaient pas permis de payer. Les trois années suivantes les avaient presque complètement ruinés; la majeure partie des paysans avaient fui, laissant leurs terres en friche; ils s'étaient vus forcés d'emprunter pour vivre et de renvoyer à leurs parents plusieurs chanoinesses et écolières. Après avoir consulté les états de Brabant, et de l'avis de l'avocat fiscal, le gouverneur général accorda à l'abbesse et au chapitre remise d'une somme de 3,607 livres de 40 gros (16 mars 1677^. Le cinquième que la ville réclamait dans la contribution de guerre montait à 2,725 florins.

En mars 1677, les Français quittèrent Nivelles, où, malgré leurs engagements* ils avaient accablé les habitants d'exactions. Lorsque l'armée alliée s'approcha à son tour, elle se livra aussi à des désordres et à des pillages, que l'on ne put empêcher qu'en demandant au gouverneur général l'envoi d'un officier et de trois cavaliers de ses gardes. Un grand nombre de paysans, notamment de Feluy, de Seneffe etc. étaient réfugiés en ville avec leur bétail. Comme ce bétail épuisait les prairies et les remplissait d'ordures, ordre fut donné à ces malheureux fugitifs de quitter la ville et sa juridiction (!) août 1677). De nouvelles lettres de neutralité furent accordées à cette époque: d'une part, le 17 octobre, par le roi de France-, eu considération de ce que le chapitre devait sa fondation à une princesse de ce pays; d'autre part, le 27 décembre, par

le gouverneur général, alors campé à La Hulpe.

Bientôt le caime commença à renaître. Le 24 avril 4676, le chapitre avait donné ordre d'aller prendre a Bruxelles je « coffre aux papiers de la vieille tréso- « rerie ». Le 24 septembre 1678, il résoiut de faire revenir de la même ville ie corps saint, a l'occasion de la Saint-Michel, sauf à le renvoyer le lundi suivant. Enfin, le 3 janvier 1679, un *Te Deum* fut chanté à l'occasion de la paix de Nimègue.

La conduite tyrannique de Louis XIV faillit bientôt remettre l'Europe en feu, mais l'Espagne resta sans appui, et, en 4 684, les troupes du « grauu roi » dévastèrent sans merci et presque sans rencontrer d'obstacies nos contrées jadis si florissantes. Telle était la détresse du chapitre, que ce corps solicita, comme une faveur insigne, de pouvoir s'approprier, pendant six années, les revenus des douze premières prébendes, moitié masculines, moitié féminines, qui deviendraient vacantes; le gouvernement y consentit, de l'avis conforme de l'évéque de Namur et du fiscal de brabant (6septembre 4o85). La vi.le n'était pas moins obérée, et, ce qui augmentait la détresse des bourgeois, c'est qu'une bonne partie du territoire situé a l'intérieur des murs appartenait à des mains-mortes. En effet, sur 25 bonniers, à 20 pieds de Nivebes la verge, il s'en trouvait : 1 b. 9 verges occupée par la collégiale, les églises de Notre-Dame et de Saint-Paul, le cloître, la maison abbatiale; 6 journaux 46 v. occupés par tes maisons du chapitre, la Maison des choraux, ie refuge de bois-Seigneur-lsaac, l'Aire Suint-Paul et ie jardin des arbalétriers ; 4 journal 52 v. occupés par les églises paroissiaies; 4 bonnier 53 v. occupés parles hôpitaux et hospices et Je refuge de l'abbaye uu l'arc; *i* journaux 2 verges occupés par le reluge de l'évéque de Namur, celui de Chantraine, celui de Viders et la maison judiciaire du fief de fiognon. En outre, les marchés, les rues, les remparts, la haile au blé absorbaient encore 4 bonniers 35 verges. Nivedes possédait dé.,a cinq couvents : ceux des récoiJets, des guillemins, des jésuites, des sœurs grises, des annonciades ; les carmes s'y installèrent aussi, malgré une opposition énergique et persistante, et, dans cette occasion, notre impuissant gouvernement n'eut pas le courage d'imiter la conduite des archiducs Albert et Isabelle, qui, malgré leur profonde piété, surent refuser aux capucins l'autorisation de s'établira Nivelles, parce qu'ils jugèrent l'admission de cette communauté inutile et de nature à devenir onéreuse pour une localité peu prospère.

Les haines que la politique de Louis XIV avait soulevées contre la France amenèrent enfin la formation d'une nouvelle coalition, et la guerre reprit en 1689. Le 23 avril, Je corps saint, l'argenterie et les principaux ornements de l'église deSainte-Gertrude partirent de nouveau pour Bruxelles et le couvent de Benaimont. En 4 690, la ville étant surchargée de garnison, le chapitre permit de placer les chevaux de celte dernière, pendant quelque temps, dans les alloirs |23 novembre). L'année suivante, après avoir pressé Nivelles pour le paiement de sa contribution de guerre, les Français voulurent la démanteler. Le 10 juin, le major-général d'Artagnan y arriva, par ordre du duc de Luxembourg, et fit pratiquer des brèches dans les remparts. Mais celte démonstration avait surtout pour but, selon toute apparence, d'arracher de l'argent aux habitants. L'abbesse parvint à sauver les fortifications en négociant la reconnaissance de la neutralité de Nivelles, à laquelle Louis XIV consentit, le 2 octobre 16 2. En 1693, ce fut aux environs de la ville que le duc de Luxembourg concentra son armée. Tout le pays voisin fut ravagé par les marches et les contre-marchss des armées belligérantes jusqu'en 16"7, qu'un *Te Deum* fut chanté à l'occasion de la paix de Ryswyck. le 3 novembre. Le 24 septembre de celte année, le corps saint fut ramené de Bruxelles, et 30 patacons furent payés par le chapitre aux dames de Berlaimont, qui lui avaient donné asile.

Le premier tiers du XVIII[e] siècle se distingue par le petit nombre et le peu d'importance des événements qui se rattachent à l'histoire de Nivelles comme à celle du pays tout entier. Pendant la guerre qui éclata en 1701, entre Louis XIV et son petit-fils Philippe V, devenu roi d'Espagne, d'une part, et l'Angleterre, les Provinces-L'nies et l'Autriche coalisées, d'autre pari, Nivelles reçut souvent des garnisons, qu'on logeait d'ordinaire dans les alioirs [résolutions du chapitre, du 23 novembre 4690, du 28 mai 1704, du 26 février 4 703 etc.), où, en d'autres occasions, on plaça de l'avoine (résolution du 8 avril 1710) et d'autres approvisionnements, sans s'inquiéter du danger que pouvait courir la collégiale. Une ordonnance publiée le 44 novembre 1703, enjoignit «à un chacun de tenir « sa chambre de soldat prête et à ceux qui n'en avoient « pas de s'en pourvoir et à faulte de ce faire les soldais « seroient logés dans leurs maisons». Ce document prouve, ce qui résulte d'ailleurs d'un grand nombre d'actes passés à cette époque, que les habitations comprenaient un quartier ou une chambre spécialement destinée à recevoir Jes militaires logés en vilie et que l'on appelait la *chambre de soldat.*

Le 20 septembre 4704, l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel visita la ville et l'église de Sainle-Gerlrude. Ce prince revenait d'Allemagne, où toutes ses espérances avaient été détruites par la bataille d'Hochstedt, qui lui enleva ses états héréditaires. Il était accompagné de son frère, l'archevêque de Cologne. La veille, le baron d'Ittre, alors grand baidi du Brabant wallon, et les trois membres l'avaient reçu à la porte de Charleroi, et le baron l'avait complimenté. La jeunesse et les trois compagnies bourgeoises étaient rangées en haie depuis la porte jusqu'à l'hôtel du vicomte d'Aruemuiden, où l'électeur logea. La ville lui présenta 12 cannes de vin et en offrit autant à l'archevêque.

L'entrée de madame de Berghesen qualité d'abbesse, le 45 mai 4 706, fut signalée par une altercation entre le maire et le premier juré. Le maire ayant fait prêter à l'abbesse son serment d'une façon précipitée, et avant qu'on en eût fini la lecture, ie premier juré, ses collègues et les maîtres des métiers demandèrent que l'abbesse le recommençât, et, en effet, elle se prêta a leurs désirs. Le soir,il y eut coliationà l'hôlel-de-viile, on but à la santé du roi et de madame, et un feu de joie, allume à neuf heures, ..nnonça la lin des réjouissances.

La bataille de Ramillies ayant livré au général anglais Mariborough les Pays-has espagnols, le chapitre lui envoya le chanoine Troyen pour le complimenter (résolution du 27 mai 1706).Nive.les se trouva, pendant plusieurs années, exposée au milieu des armées belligérantes, la Belgique wallonne étant restée en partie au roi Philippe V et a réiecleur de Bavière, tandis que les villes de la Flandre et du Brabant obéissaient à la maison impériale d'Autriche et a ses alliés. Il en résistait parfois des épisodes assez bi?arres. Ainsi, le 27 mai 4 708, a l'annonce de la prochaine arrivée du duc de Bourgogne et du duc de Vendôme, commandants de l'armée française, le magistrat chargea le premier juré d'aller porter ses compliments à ces généraux, tandis qu'il choisissait le pensionnaire pour remplir la même mission auprès des chefs de l'armée hollandaise. Le \ï avril 4710, le comte d'Eck, capitaine faisant fonctions de major, au nom du prince de Holstein-Beck, colonel du régiment impérial de Bohème, général-major au service de l'empereur, remit à la prévôté, pour être exposés clans la collégiale, dix drapeaux en place desquels il en avait donné d'autres à ses soldats. La guerre s:' faisait alors avec moins d'inhumanité que dans les luttes précédentes; toutefois, un assez grand nombre de paysans et d'étrangers

olaient encore réfugiés à Nivelles, et, en vertu d'une convention conclue pour le paiement de la contribution de guerre entre cette ville et les députés de la mairie, on les taxa, pour les objets et denrées qu'ils avaient avec eux : à 3 sous par tonne de bière et 2 sous par coffre et par muid de grain. Des visites étant nécessaires pour assurer le paiement de ces impôts, l'abbesse et le chapitre consentirent, le 19 juillet 1708, à ce qu'on en lit dans les maisons capituiaires comme dans les demeures des bourgeois.

De fréquents incendies, notamment ceux qui avaient ravagé et presque entièrement détruit les villes et bourgs du Rœulx, deGembloux, de Fleurus,de Braine-l'AUe» et de Wavre, ayant appe.é l'altention sur les dangers que présentaient les toitures en bois ou en paille, le magistrat de Nivelles sollicita et obtint du gouvernement un octroi qui lui permit : 1° d'imposer aux propriétaires des maisons couvertes de celte manière l'obligation de les munir d'une toiture d'ardoises, de tuiles ou de pierres, dans les six mois; 2° de faire procéder à la démolition de ces toitures, pour le cas où les propriétaires ne voudraient ou ne pourraient supporter cette dépense, et de se procurer les fonds nécessaires en hypothéquant les maisons mêmes (8 août 1714).

En 1725, le chapitre se plaignit de ce que les trois membres avaient fait pub ier deux ordonnances pendant que le siège abbatial était vacant, sans l'aire mention de lui. Le magistrat, après avoir consulté les archives, répondit en alléguant qu'il avait agi comme de coutume et qu'il était prêt a reconnaître son erreur, si le chapitre pouvait lui prouver, par des exemples, qu'on avait jadis mentionné son nom en tète des ordonnances (7 février 1725). Quelques années après, l'abbesse et les échevins portèrent une ordonnance au sujet de la vente du poisson, du houblon etc.: les jurés et les maîtres des métiers réclamèrent aussitôt (23 février 1728), et l'abbesse leur renvoya son ordonnance, afin qu'elle fût revue par les trois membres et repuhliée suivant la formule ordinaire, mais elie ajouta qu'elle agissait ainsi en réservant ses droits et en maintenant les conclusions qu'elle avait posées devant le conseil de Brabant, pour qu'on lui reconnût « privativement », c'est-à-dire exclusivement, le droit de publier des règlements de ponce (14 mars 1728).

En 1736, une forte pluie étant tombée lors de la procession annuelle, le chapitre transmit aux magistrats, par la plus âgée des chanoinesses, l'ordre de rentrer dans la collégiale; mais, « au grand préjudice du « corps saint et des ornements », quelques-uns des jurés s'obstinèrent à continuer la marche, et le chapitre sévit contraint de suivre la procession, bon gré mal gré. Il en conçut un vif mécontentement, et le manifesta , le 25 septembre de l'année suivante, lorsque, suivant l'usage, le corpssaint fut demandé par une députation, qui était composée de l'avocat Lemaire, premier juré; du second juré, Mon noyer; du pensionnaire , l'avocat Froment; du lieutenant-maire Lescarf, del'échevin Hourdoncq,des maîtres des métiers Al lard in el Rofessart. La prévôté, présidenle du chapitre, députa à l'abbesse, pour avoir son avis, la ohanoinessede Lannoy, le chanoine Fontaine et le secrétaire du chapitre, et l'abbesse fit savoir qu'elle était disposée à accorder .au magistrat l'objet de sa demande, mais en signalant le juste mécontentement du chapitre pour ce qui s'était passé, en 173(5. Le juré Froment ayant répondu en termes peu mesurés, que le peuple avait tout au moins autant de dévotion pour sainte Gertrudeque les chanoines et les chanoinesses, et l'avocat Lemaire s'étant écrié, par trois fois : « Ne l'accordez « pas .. ; le chapitre vit dans ces paroles des témoignages de mépris et en fit rapporta l'abbesse, qui fut d'avis d'ajourner toute décision jusqu'au lendemain. Le 20, une députation du magistrat s'étant présentée de nouveau, n'obtint qu'un refus de l'abbesse et du chapitre. Le magistrat fit encore une troisième démarche, en alléguant qu'il n'avait eu aucune part à ce qui s'était dit d'abord, et le chapitreconsenliteufin, en considération des menaces et des démonstrations tumultueuses du peuple, dont le bruit parvenait jusqu'au lieu de ses séances.

A la mort de l'abbesse Charlotte de Berlaimonl lesiége abbatial resta vacant durant seize mois, par suite d'une circonstance assez extraordinaire, témoignage évident du zèle monastique qui régnait parmi les chanoinesses Les suffrages de ces dames et le choix du gouvernement de Bruxelles avaient appelé a la dignité d'abbesse uu membre de la famille d'Ingelheim. Mais la décision de l'impératrice Marie-Thérèse tarda trop longtemps : lorsqu'elle arriva, la future abbesse venait d'épouser un seigneur de Fauquez. L'avènement de la comtesse Ursule-Antoinette de Berlo de Francdouaire, qui fut désignée pour la remplacer, fut également marquée par un incident : le jour même de son entrée dansNiveiles, le ti août 1744, un grand débat s'éleva entre les échevins et les jurés, au sujet du titre de princesse de Nivelles, que les premiers prétendaient lui donner et que les seconds lui déniaient.

La guerre de sept ans, de la France contre l'Autriche et l'Angleterre, vit se renouveler, plus perfectionné encore, le système d'exactions dans lequel excellaient les généraux de Louis XIV. Lorsque les troupes françaises vinrent camper à Feluy, en juillet 1745, MM. le marquis de Mouchy et de Beausobre imposèrent à Nivelles un certain nombre de blancs ou sauvegardes. En vain des députés du chapitre se rendirent à Feluy le 9 juillet, et d'autres (les chanoines Fontaine jeune et Bonnier) à Bost près de Sotteghem, auprès du roi. Ces derniers ne purent voir que le duc de Boufllers, qui leur conseilla de rester à Nivelles et ajouta, pour ce qui concernait les blancs, que cela ne le regardait pas. Le 13 septembre, Mouchy enjoignit au magistrat de faire renouveler ces blancs dont chacun coûtait 30 couronnes), sous peine d'exécution militaire, et comme on lui faisait observer que Nivelles payait une contribution de guerre, lui et Beausobre répondirent qu'en cas de relard, dans le paiement, l'exécution militaire aurait lieu dès le lendemain, à 4 heures du matin. Il fallut se résigner à payer immédiatement à ces avides capitaines 480 couronnes pour.16 blancs.

Au mois de janvier 1746, le maréchal de Saxe, voulant investir Bruxelles, ordonna au général d'Armentières de se porter sur Nivelles. D'Armentières avait avec lui quatre bataillons et sept escadrons ; il espérait emporter facilement cette place; mais le major suisse May, qui s'y trouvait avec 700 hommes, se défendit avec tant d'énergie que les ennemis furent obigés de se retirer (27-28 janvier). Toutefois, le voisinage d'une armée formidable ne permettant pas à May de prolonger sa défense, il battit en retraite, et le "maréchal fil occuper la ville par le brigadier de Beaucourt, lieutenant-colonel du régiment de Fleury, que le magistrat alla complimenter le S février. Le 28, les chanoines Foniaine jeune et Bonnier, le premier juré de Monnoyer et le maire Duhoux se rendirent à Bruxelles auprès du maréchal de Saxe, qui les reçut assez mal. Ce général avait ordonné à ses ingénieurs de faire sauter les portes de la vide, dans la prévision que les Autrichiens pourraient de nouveau s'y établir et s'y fortifier. Cet ordre fut exécute, comme l'atteste le chronogramme : *GaLLV.s DlrVpIt MVros ofllaqVe eXVsslt NlVeLLls,* mais seulement d'une manière partielle.

Bientôt M. d'Armenlières somma la ville de racheter ses cloches, moyennant 200 louis. On lui objecta inutilement que Nivelles n'avaitpas été assiégée; il répliqua qu'il l'avait bombardée el canonnée le 27 ou 28 janvier ; enfin, on s'accorda avec uu de ses officiers, nommé Montalembert, pour 800 livres, outreuncheval de la valeurde neuf pisloies, soit ensemble pour 450 floriuscourauts. Par bonheur, lecomted'Eu, grand-maître

doi'artilleric.stMiionlra plus conciliant ; il jugea qu'une M petite ville n'était pas tenue à racheter ses cloches, et M. de Monlalembert fut forcé de restituer Je fruit de ses exactions.

A près la prise de Bruxelles, Louis XV rejoignit son armée et fit son entrée triomphale dans la capitale des l'ays-Bas autrichiens. Le chapitre, afin de se concilier ce prince, lui envoya une députai ion composée des chanoinesses de Croix, de Berghes-Saint-Winoc, de ÎWarligny et Gultemberg aînée (mai 4 7';6). A quelque temps de là. le prince deConti investit Mons, et de l'abbaye de Bélian, où il avait pris son quartier-général, il somma le chapitre, le magistral et le maire de Nivelles de fournir des vivre:-; à son corps d'armée. Ce général ayant déclaré accorder aux biens du chapitre sa protection et une exemption complète do foarragement, les chanoines firent planter des croix du paille aux limites de leurs domaines, notamment à Buzet,et, en remerciaient, envoyèrent au prince quelques pièces de gibier (A août'[1]. Afin de pourvoir aux besoins immenses de l'armée de Louis XV , les Ktals de nos pro- \ inces firent partout réunir de grands approvisionnements. Le magistral de Nivelles, invité à préparer pour cet objet un local, demanda au chapitre de pouvoir disposer de la grande école et des allons, pour y mettre de l'avoine, du foin et de la pai.le. Dans la crainte d'un incendie, incendie qui pouvait à chaque instant être causé par l'imprudence d'un soldat, les chanoines ne voulurent d'abord tolérer qu'un magasin d'avoine dans l'école; toutefois, le magistrat, ayant insisté, ils permirent de placer du foin dans les ailoirs, mais seulement du côté voûlé. et non là où il n'y avait qu'un plancher.

Le commandement de Nivelles avait été confié au colonel et brigadier de Grassin, que le marquis du Chàk'.'et remplaça au mois d'octobre 1747. Le traité c'e paix d'Aix-la-Chapelle, en 17'»8, et le départ des Français furent fêtés par nos populations avec une joie i idicible. Au mois de mars 174!>, on ordonna une procession solennelle pour remercier Dieu d'avoir écarté les dangers que faisaient courir à la collégiale et à la ville les écuries et les magasins récemment établis, et, le 17, le corps de sainte Gerlrude fui retiré du lieu où on l'avait caché, et replacé sur l'autel. Le soir, il y eut un feu d'artifice et uneillumination si générale.qu'au dire d'un chroniqueur le moindre paysan avait placé des chandelles à sa fenêtre.

Vu jugement du conseil de Brabant, en date du 18 avril 4 750, fixa à un dixième la part du chapitre dans les contributions et exactions de toute espèce (pie les Français avaient demandées à la ville pendant la dernière'guerre.

Les années de paix qui suivirent furent marquées par la création du réseau de routes qui entourent Nivelles, et plus encore par de longs débats entre l'abbesse et le chapitre, d'une part, et le corps des jurés, de l'autre, luttes qui se terminèrent par la suppression de ces derniers. Le gouvernement espagnol avait eu le triste honneur d'anéantir le collège des rentiers, qui pendant plusieurs siècles avait administré la ville avec intelligence et avec courage, dans les moments les plus difficiles, et qui, en défendant les droits de la commune, avait également servi les intérêts du prince. Le gouvernement autrichien compléta son œuvre en supprimant les jurés, coupables des mêmes crimes.

Déjà, en l'année 4 643, l'avocat fiscal de Brabant avait contesté à l'abbesse de Lannoy le droit de se qualifier fie princesse de Nivelles, et avait voulu obliger cette dame à modifier les inscriptions placées par ses ordres sur les nouvelles cloches de la collégiale, mais ses poursuites furent arrêtées et pour le moment abandonnées. Un siècle plus tard, lors de la proclamation de l'abbesse de Berlo, la querelle recommença, cette fois, entre le maire et leséchevins, d'une part,"et les jurés, del'autre. Le 6 août 1744. lorsquecettedame fut inaugurée, lepremier jure porta sa santé, en lui donnant simplement le titre de dame de Nivelles. Alors se passa une scène extrêmement scandaleuse. Le maire et les échevins, appuyés par les maîtres des métiers, insistèrent pour la qualifier de princesse ; les jurés et le pensionnaire, s'y étant refusés, furent insultés et durent se retirer. Le procureur général porta l'affaire devant le conseil de Brabant et. un décret du gouverneur général, le prince Charles de Lorraine, du 19 février 4754, interdit à l'abbesse de prendre le titre contesté. Madame de Berlo demanda le renvoi de celte affaire en justice réglée; il lui fut répondu qu'elle n'aurait droit à la qualification de princesse que lorsqu'elle aurait produit ses titres, et que cette production était, absolument indispensable, t'n décret, du 22 octobre 4755 termina J'affaire en ce sens et enjoignit de biffer le mot de princesse dans tous les actes où il figurait.

Battue de ce côté, M""[1] de Lannoy querella les jurés sur un point bien plus important. On avait déjà songé à terminer les conflits éternels du chapitre et delà commune en supprimant, non le premier, mais la dernier*[1]. Sous le règne de Philippe V, règne dont la courte durée fut signalée par de nombreuses modifications apportées à nos institutions de tout genre, le conseil royal et l'abbesse deNoyelless'élaipntenlcnduspour unir les jures aux échevins, et le chapitre avait donné son adhésion à ce projet (8 mai 170»), en se bornant à demander pour le maire une augmentation de traitement et la confirmation de son antique prérogative de recevoir seul le serment des maîtres des métiers. Ce but lut enfin atteint, mais après de longues procédures. Madame de Berlo et les défenseurs dosa cause s'efforcèrent d'amoindrir l'importance du corps des jurés: « ils ne datent que de deux siècles, ils ne font pas partie du magistrat, ils n'ont aucun droit de police, ni le droit de publier des ordonnances, d'inspecter les rues ou les bâtiments, de maintenir la propreté et le bon aspect de la ville. Leurs véritables attributions se bornent à la perception des assises, la décision des affaires qui s'y rattachent et la surveillance des travaux publics. L'abbesse seule est dame de Nivelles, et en réalité, toute la ville, sauf 7 à 8 maisons, lui appartient. C'est comme émanant d'elle que se publient les ordonnances de police, publication qui est annoncée par celte formule: « Oyez seigneurs, oyez de par Madame et les trois mem- « bres de la ville de Nivelles ». Ses droits à cet égard sont si bien établis qu'on vient lire à l'abbesse, en son hôtel, les conditions de l'affermage des assises».

Les jurés ne se laissèrent pas dépouiller sans combat. Ils puisèrent dans les archives des données dont l'exactitude ne put sauver leur cause Ainsi ils dirent que l'abbesse n'avait que quelque bien à Nivelles et en effet, c'esl ce qui avait élé allégué, au nom de celle-ci, lorsqu'il s'était agi de reporter sur l'abbatialité et le chapitre une part des charges imposées à la ville. Les jurés ajoutèrent que l'abbesse n'était pas dame de la ville, mais seulement d'un fief qui y était enclavé, et, en effet, l'étendue respective de la ville et du fief de Rognon justifiait leur assertion. Ils firent valoir que, lors de son élection, l'abbesse devait leur présenter ses patentes originales et promettre au premier juré d'observer les chartes municipales. Ils alléguèrent la surveillance qu'ils exerçaient sur les remparts, les portes, les fossés, les chaussées, les cours d'eau ; leur droit de donner en arrentement des parcelles de la voirie et d'autoriser les empiétements sur la voirie; déjuger des délits qui se commettaient dans lès lieux publics, les biens domaniaux, ainsi que ceux qui se rattachaient aux assises; de publier des règlements et ordonnances, de répartir les logements militaires, d'établir des messageries vers les localités voisines, de louer les biens de la ville, le produit de l'enlèvement des bouesetc. Enfin, les jurés, voulant rendre à leur adversaire le coup qu'il leur portait, demandèrent au comte de Cobenzl, le principal ministre du prince

Charles, de leur attribuer toute la police et toute l'autorité sur les corps de métiers, en ne laissant aux échevins que la juridiction en matière contentieuse. Le chapitre, averti par l'abbesse, s'unit à celle-ci pour repousser ces prétentions (Il août 1739), et peu de temps après intervint un jugement du conseil de Brabant qui reconnut madame de Berlo en qualité de dame de Nivelles (28août 1759).

Les frais occasionnés par ce procès devinrent la source de grandes contestations entre les jurés, d'une part, et les échevins, soutenus par les corps de métiers, d'autre part. Ces derniers étaient à la dévotion du chapitre, par suite de la grande influence que ses membres avaient sur les marchands et détaillants de toute espèce. Complètement oublieux ou insoucieux des droits de la commune, ils auraient voulu imposer aux jurés seuls l'obligation de solder les frais de la procédure. La lutte continua. Le projet pour l'union de l'échevinage et du corps des jurés instituait un échevinage de sept membres, qui seraient nommés tous les ans : quatre par le gouvernement et trois par l'abbesse la première année, *etvice-iiersa,* l'annéesuivanlc;—lemaire, legreffierel l'huissier continueraient à être à la nomination de l'abbessc, tandis que les fonctions de premier juré seraient toujours conférées à un des échevins créés par le prince; —on proposait en outre l'établissement de deux députés du dehors, qui représenteraient les seigneuriesdeGrambais, du Temple-Notre-Dame, du Templeen Xeuvc-Ruo.de Heriamonl elc.,seraientchoisislo jour de Sainte-Catherine dans une liste double de candidats présentée par les habitants de la banlieue, siégeraient avec les maîtres des métiers, et recevraient comme eux 50 florins le jour du renouvellement des échevins et io florins à la Saint-Remi:—un maître des métiers et un député du dehors interviendraient dorénavant avec le maire et les trois premiers échevins à la verilieation des comptes de la ville , vérification qui procurerait à chacune de ces six personnes une allocation de 3 pal a espar heure;—le choix du receveur de la ville était attribué au souverain.

On conçoit combien un projet pareil devait répugner aux partisans de l'indépendance communale. Que devenaient ces puissantes institutions du moyen-ùge, dont nous avons vu l'indomptable fermeté et la persistance héroïque? Dans un mémoire du 15 octobre I759, le juré F.-P. Marcq remontra inutilement l'ascendant que l'autorité abbatiale allait obtenir au détriment de celle du souverain ; on objecta aussi le tort que causerait à la ville la suppression de l'emploi de pensionnaire, dont les fonctions, confiées au greffier, livreraient à l'abbesse les archives et les droits de la ville; l'avilissement des emplois publics qui, bientôt, de même que les places dans les hospices, ne se donneraient plus qu'à des laquais; la dégradation de la magistrature, dont on verrait les membres envoyer leurs tilles pour faire hommage à l'abbesse et lui offrir des pains de sucre, la veille du jour de l'an.

Un rapport du magistrat, du 20 novembre 1770, demanda de nouveau l'élimination des échevins du corps municipal et rappela les actes énergiques de la commune au XV^{e} siècle. En 1773, un décret interdit à l'abbesse la voie de justice et réserva an gouvernement le soin de terminer la contestation. C'est alors que parut un second projet pour la réunion des jurés et des échevins, projet qui fut présenté par l'avocat Dept, mais dont la rédaction était due à la prévôté, comtesse d'Ingelheim. In rapport du chancelier Crumpipen, du 3 niai 1775, entraîna le gouvernement dans le même sens, et la discussion aboutit enfin à un règlement qui annihila complètement la puissance communale au profit de l'influence du gouvernement et de celle de l'abbesse. Le corps que l'on substitua toutà la fois aux jurés et aux échevins sous le nom de *magistrat,* devait se composer d'un maire et de neuf échevins, assistés de deux greffiers, d'un receveur, de quatre valets de ville, d'un huissier et de deux sergents. Le maire et les secrétaires étaient nommés alternativement par le gouvernement et par l'abbesse, ainsi que le receveur; le premier choisissait toujours les valets; la seconde conférait les fonctions d'huissier et de sergents. (Juand le maire en fonctions était un mandataire du gouvernement, celui-ci ne pouvait conférer que quatre places d'échevins, et réciproquement. Quand, dans le corps des échevins, les jurisconsultes formaient le plus grand nombre, ils pouvaient décider les causes civiles par eux-mêmes, sinon ils devraient prendre l'avis do deux avocats. Pour les causes criminelles, l'avis de deux jurisconsultes désignés à l'avance était indispensable. Tous les ans, le magistrat envoyait au conseiller commissaire du conseil de Hrabant une liste de dix-huit personnes aptes à faire partie de l'échevinage et trois candidats à la place de receveur : c'était parmi elles qu'on choisissait, si legouvernementjugeaitconvcnable le renouvellement du magistrat. Les corps de métiers concouraient encore avec ce dernier à l'administration locale, mais dans une proportion presque dérisoire. Parmi leurs députés, réduits au nombre de sept, il n'y en avait plus que cinq qui restaient en fonctions, a tour de rôle : la première année, les députés des cinq premiers métiers; la deuxième année, ceux du sixième, du septième et des trois premiers, et ainsi de suite. Encore ne les appelait-on que pour les affaires qui étaient de nature à être traitées avec le concours des représentations de métiers, c'est-à-dire, disons-le brutalement, lorsqu'il s'agissait de payer. Ce règlement déplorable, qui ne contient pas moins de 103 articles, ne devait pas vivre longtemps.

Vers la fin du mois de mars 1772, éclata au marché de Nivelles une émeute qui fut causée par la cherté des denrées et particulièrement du beurre, cpie les paysans ne voulaient vendre qu'au prix de 12 sous la grande livre de six quarterons, l'nc maison où s'étaient réfugiés quelques campagnards fut assaillie à coups de pierres; par bonheur le maire Duhoux intervint et parvint à calmer la foule.

Le 5 mars 1775, à la mort de l'abbesse de Berlo, le chapitre notifia cet événement à l'impératrice par une lettre qui fut transmise au prince de Stahremberg, accompagnée d'une simple copie pour leprinceCharles. Ce procédé fut trouvé à la cour de Bruxelles assez singulier. M. De Reul. secrétaire d'Etat, renvoya la missive au chapitre, en l'informant qu'il fallait écrire au gouverneur général et lui demander de désigner des commissaires, à l'effet de procéder à une élection nouvelle; que tel était l'usage et que le gouvernement n'entendait pas s'en départir. Le chapitre prit, le 12, une résolution dans ce sens, et bientôt après eut lieu l'élection de Madame Vandernoot, la dernière des abbesses de l'antique chapitre de Nivelles.

L'empereur Joseph II, le fils et le successeur de Marie-Thérèse, se trouvant aux Pays-Bas, visita Nivelles le 21 juin 1781. Il y arriva à lïmproviste, à 7 1/2 heures du soir, accompagné seulement du général Tercy. Il venait à cheval de Tervueren, suivi à quelque distance de son équipage. Ayant reconnu M^{lle}de Thurheim à la fenêtre de la maison de M^{lle} de Trips, il mit pied à terre, entra dans cette maison, et de là se rendit à l'hôtel abbatial, puis à l'église, où il fut reçu au son des cloches et où on chanta un *Te Deum.* Il ressortit de la collégiale, donnant la main à l'abbesse, et repartit pour Bruxelles à 9 1/2 heures, au milieu des acclamations prolongées de la population. Le 27 septembre suivant, on plaça à l'hôtel-de-ville son portrait, qui avait été peint par un nivellois, nommé Lons. Le 22 octobre, tes archiducs Albert de Saxe-Tcschen et Marie-Christine, en allant à Marimont, s'arrêtèrent à Nivelles, où ils prirent du café à l'abbatialité et où les honneurs militaires leur furent rendus par les serments.

Bientôt les réformes de Joseph II. aussi louables

au fond que mal combinées, vinrent répandre dans toutes les classes de la population le mécontentement et la défiance. La plupart des mesures adoptées par ce prince froissèrent particulièrement le clergé. De ce nombre furent : la réduction à douze des trente prébendes de chanoines existant à Nivelles (en -1781); la supp ession du prieuré d'Orival et des couvents des Guiliéminsetdes Annonciades; la translation des cimetières hors vide, où on les réunit en un seul, qui lut établi près de la chapede Saint-Pierre (1784); le nouveau règlement donné aux chanoinesses, en 1786. Mais l'empereur irrita surtout la nation belge en modifiant complètement notre organisation judiciaire. On considéra comme des instruments d'un despotisme antipathique à nos mœurs les tribunaux qu'il institua et dont on installa un à Nivelles, avec le rang de tribunal de première instance ; ce tribunal se composait d'un juge royal, à la nomination du roi, et de trois assesseurs choisis par les échevins et les cinq députés des métiers et qui furent en effet, élus le 31 mars 1787.

Les cecies d'intendance, institués par l'édit du 12 mars de la même année, furent accueillis avec encore moins de faveur. Nivelles, qui fut désignée pour être le chef-lieu d'un des cinq districts de l'intendance de Bruxelles, et le Brabant wallon avaient alors pour grand-bailli le chevalier de Ham, chevalier de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, qui servait depuis 38 ans la maison d'Autriche. Par une lettre très-énergique, datée du 28 février, ce gentilhomme donna sa démission, en al.éguant que s'il admettait la suppression de son emploi, il violait le serment qu'il avait prêté lors de sa nomination, et que s'il réclamait le maintien des états du duché de Brabant, conformément à l'ancienne organisation du pays, il pourrait être, contre son gré, regardé comme un rebelle.

Pour maintenir la tranquillité publique, et aussi afin de satisfaire aux vœux du peuple, qui réclamait le maintien de ses antiques franchises, on organisa dans presque toutes les villes de la Be.gique des troupes de volontaires. A Nivelies, le 9 juibet I787, le chapitre accorda 400 florins aux officiers de la garde formée dans cette ville, afin de subvenir aux besoins des musiciens et autres personnesqui en faisaient partie et qui avaient été distraites de leurs occupations ordinaires. A plusieurs reprises des prières lurent ordonnées pour attirer sur le peuple la bénédiction divine, et lorsque le gouvernement des Pays-Bas crut devoir faire des concessions et donner satisfaction à l'opinion publique (21 septembre;, le chapitre fit célébrer : le lendemain, un salut, et le dimanche suivant une me-s? solennelle d'actions de grâces. Quelques jours après, il fut question de célébrer la fête communale par la procession de la Saint-Michel. Le chapitre refusa d'abord d'y consentir, en alléguant l'édit du 10 mai 1786, qui restreignait considérablement le nombre des cérémonies de ce genre; mais une députation de la ville se rendit à Bruxelles, et je gouvernement, de l'avis du procureur-général, qui se trouvait alors à Nivelles, déclara que rien ne s'opposait à la sortie de la procession.

Joseph II, en voulant persister dans la voie qu'il s'était tracée, ne fit que porter à l'excès le mécontentement général. Le 28 mai 1789, une nouvelle émeute éclata à Nivelles à propos de la cherté des grains; le premier échevin acheta, au prix de 5 florins 4 sous, des grains, qu'il revendit ensuite moyennant 4 florins. En même temps, il appela aux armes un officier et huit hommes de chaque serment, mais il ne fut pas obéi. Bientôt l'invasion des patriotes augmenta le désordre, et le gouvernement autrichien perdit successivement toutes les provinces de la Belgique, sauf le Luxembourg. A Nivelles, les reliques de Sainte-Gertrude furent cachées le 7 octobre et ne reparurent que le 30 décembre. Le 24 novembre, le maire, M. de Wauthier, informa le magistrat de son départ et lui renvoya lôsclés des portes. Pendant qu'on sebattaità Bruxelles, le seigneur de Mellet. comte de Clauwez, se présenta devant Nivelles, où il vint demander l'entrée pour la troupe qui l'accompagnait; sur le refus des habitants, il alla logera Vailiampont. Daus ce moment critique, le chapitre, à la demande de la commune, ordonna d'exposer le Saint-Sacrement (14 décembre). L'approche du. danger avait forcé la bourgeoisie à prendre quelques mesures de précaution. Le 12. ordre fut donné de convoquer tous les jours 30 hommes des serments, dont 10 occuperaient la porte de Mons, 10 la porte de Bruxelles et 10 différents points des remparts ; le soir, les nouvelles devenant de plus en plus inquiétantes, on porta la force de ces postes de 30 à 100 hommes ; et » le lendemain, on résolut de charger de la garde des fortifications 20 hommes de chaque compagnie. L'arrivée de 200 patriotes (16 décembre; et la retraite des Autrichiens au-delà de la Meuse ayant calmé la terreur qui régnait en ville, quelques-uns des échevins, auxquels se joignirent, le 18, les ch moines Van Diest, Lacroix, Malfroid et Brehaye, formèrent un comité chargé spécialement de veiller aux besoins des pauvres et auquel le chapitre, qui avait déjà volé un don de 200 florins pour les indigents, envoya encore 600 florins, dont 200 pour les ouvriers qui avaient pris les armes. Une messe fut chantée en remerciement de ce que la ville avait été préservée de tout m ilheur.

Dans le moment d'exaltation qui suivit leur victoire, les patriotes organisèrent militairement la bourgeoisie de Nivelles dans des proportions excessives. Le 20 on créa pour elle tout un cadre d'état-major, au moins inutile. On nomma : commandant en chef, Guillaume-Joseph, comte de Looz et de Corswarem, « libre comte « régnant de Nyel. des princes comtes de Loo/ et du « Saint-Empire, ducdeHesbiyeetc. »; major, M. Charlet, écuyer; aide-major de place, Char.es Bette; capitaine des portes, George Dehou ; lieutenant-colonel du commandant en chef. M. de Biedel ; lieutenant-colonel adjoint, le baron de Haultepenne, des comtes de Dommartin, qui tous prêtèrent serment. On se décida en même temps à organiser des volontaires qui recevraient 10 sous par jour et parmi lesquels on voulait surtout enrôler les ouvriers manquant de travail, qui auraient pu troubler la tranquillité publique. D'après un règlement qui fut arrêté le lendemain, chaque serment dut dorénavant former deux compagnies bourgeoises, fortes de 50 à 60 hommes, dont on donna le commindementà Charles Bette et Le Page, du serment des arbalétriers; Emmanuel Bette et le notaire Francotte, du serment des archers; et Michel Delporte et Adrien-Joseph Go .'eau, du serinent des canonin'ers.

Les volontaires brabançons et hennuyers, en passant par Nivelles les 16 et 17 décembre, avaient témoigné beaucoup de mécontentement de ce qu'on avait laissé en place le double aigle, surmonté d'une couronne impériale, qui se trouvait de temps immémorial au-dessus du pignon du sanctuaire (ou du pignon terminal de l'abside), du côté du Marché au bétail; ils avaient promis de le renverser s'ils le trouvaient encore à leur retour. C'est pourquoi on l'ôta, le 19 janvier 1790. et il ne fut replacé que le 1er décembre suivant. Le maire, M. de Waulhier, désigné à la vengeance populaire à cause de son dévouement pour Joseph II, fut arrêté à Manage fsur Seneffe) par les volontaires patriotes et amené à Nivelles; mais le conseil de Brabant déclara qu'il n'avait en rien démérité du pays et qu'il devait continuer à rempar ses fonctions, et ce jugement fut affiché en vertu d'une résolution du magistrat, en date du 3 avril.

Le parti Vandernootiste triompha comp'élement à Nivelles, où l'on s'efforça d'anéantir toutes les réformes introduites par Joseph II. Le chapitre de chanoines fut, au mois de mai, rétabli tel qu'il existait avant 1778. En outre, on fit de grands préparatifs pour fournir aux troupes nationales le matériel nécessaire et pour enflammer l'enthousiasme delà multitude. Le18janvier,à

la demande de Vandermeersch, le général des patriotes, OD lui avait remis les canons de la ville; le 27 mai, le chapitre vota 90 louis pour en acheter trois autres, tandis que l'abbesse et le prévôt s'engageaient chacun à fournir un autre canon. Le même corps avait déjà consenti à un don patriotique de 2,000 florins (17 avril) ; il offrit, plus tard, en considération des lourdes charges qui pesaient sur la bourgeoisie, de payer tous les jours le salaire de deux hommes de la garde locale, aussi longtemps que cela serait nécessaire (5 juin).

Les excitations de toute espèce restèrent impuissantes à inspirer de l'héroïsme à un peuple dont on n'avait pas su encourager les généreux instincts, et les Autrichiens rétablirent sans peine leur domination. *A* cette époque, le corps saint fut de nouveau mis à l'abri du danger, du 25 novembre 1790 au 3 janvier 1791. Mais déjà grondait la révolution française, qui devait anéantir et la domination de l'Autriche et celle des castes qui avaient essayé de la détruire à leur profit exclusif. Un grand nombre de prêtres et de religieux vinrent demander un asile et des secours à nos corporations, qui se firent un honneur de les aider . ainsi le chapitre de Nivelles accorda, le 28 février 1792,50 louis aux moines de la Trappe, alors réfugiés à Fribourg, et, le 25 septembre suivant, 25 louis à des ecclésiastiques. Le gouvernement autrichien, qui se savait l'objet de la haine du parti Vandernootiste, était constamment excité à prendre des mesures énergiques contre les classes privilégiées. Un mémoire secret en date du 4 février 1792 et signé Cariier, notaire et procureur, signale l'abus criant des exemptions d'impôts. Les biens amortis (ou dont la propriété avait été reconnue aux ecclésiastiques) et lesbiens féodaux ne payaient rien dans l'aide lorsque leurs possesseurs les exploitaient en régie, et, pour une moitié seulement, lorsqu'ils étaient donnés en location; en réalité, •] n'y avait qu'un huitième des biens, c'est-à-dire la fraction restée entre les mains de la classe laborieuse, qui payait l'impôt, tandis qu'on exemptait les domaines des abbés et des nobles. Carlierajoute que, d'après la rumeur publique, les gouverneurs-généraux allaient abandonner le pays au pillage pendant trois jours, qu'un propos de ce genre avait été tenu en sa présence, le 3 janvier

L'irritation était devenue si générale qu'on accueillit avec de grandes marques de sympathie les Français, après leur victoire de Jemappes. Le 13 novembre, vers les 4 heures, arriva le général Valence, dont les troupes campèrent près de l'ermitage des Sept-Douleurs. Le chapitre le fit complimenter par son secrétaire Fécher et par le bailli Biourge, à qui Valence répondit que ses compagnons d'armes n'avaient pourbut que de réintégrer chacun dans ses droits, phrase banale dont nous apprîmes bientôt à connaître la portée. Le lendemain, les bourgeois, réunis aux Récollets, nommèrent dix-sept administrateurs : Demoullin, Robert, de Villers, Lefebvre, Narez, l'avocat Lemaire, Faignart, Col, Dubois jeune, Bourgeois, Charles Belle, Medar,Daras, Brackman, Waflaert, Didion et Derbaix, et quatre suppléants : Randoux, Edouard, Lebrun et Roulez père. De Villers, Lemaire et Bette n'ayant pas accepté, furent remplacés par Randoux, Dubois père et Rascar. Les autres prêtèrent serment le 15, dans l'église de Notre-Dame.

La déchéance de la maison d'Autriche fut proclamée le 24 ; mais une scission complète ne tarda pas à éclater entre les partisans des idées françaises et, leurs antagonistes. Le 18 décembre eut lieu, au collège épiscopal, une assemblée populaire où l'on émit le vœu de voir éliminer les administrateurs en fonction et où on vota le rétablissement de l'ancien échevinage, auquel seraient adjoints vingt citoyens chargés plus spécialement des affaires civiles, politiques et conlentieuses. Ces vingt élus furent : Charlé, président; les notaires Froment, Waulhy, Roulez, Troye, Paradis : les avocats De Marbaix, **Berlàimont,** Le CleVcq, Lemaire, Parmentier; les médecins Delporte et Bornai ; le licencié en droit Dept et Narez, qui furent désignés pour secrétaires; le licencié en droit De laNieppe; le receveur Fécher, le vitrier Daras, le curé Malcorps, le chanoine Dept, le brasseur F. Pigeolet et l'orfèvre Pigeolet père. Tous furent immédiatement conduits à la maison communale et installés, sauf Narez, qui envoya sa démission et à qui on substitua Paradis comme secrétaire. Ce mouvement réactionnaire fut bientôt comprimé. Le 19, ordre fut donné à un détachement de 200 hommes du bataillon des Lombards, sous les ordres du lieutenant-colonel Lavalette, de partir pour Nivelles, et de s'y tenir à la disposition du citoyen Metman. Cet agent de la république française refusa de reconnaître les non veaux administrateurs, et une autre élection, faite sous ses auspices, à Notre-Dame, porta son choix sur les citoyens De la Nieppe, Prosper Jalhay, Desbille, médecin; Charlé, Bornai, médecin ; Paradis, Deppe et Lebon, notaires; Dereusme, pharmacien ; Pigeolet, brasseur; Théodore Jamin; à qui on donna pour suppléants : Pigeolet père, De Mainville, Edouard, Maturin, le receveur Fécher et Dieux (22 décembres

Un des premiers aclesdes représentants provisoires de la ville de Nivelles fut d'adhérer à la protestation des villes de Bruxelles et de Mons, contre le décret de la convention, du 15 décembre, qui abolissait toutes nos anciennes institutions pour organiser notre pays d'une manière démocratique (31 décembre 1792); le 12 février suivant, ils refusèrent encore de publier ce décret, comme contraire à la souveraineté du peuple ; seuls, les citoyens Rascar, Dubois et Col émirent une opinion contraire et protestèrent contre la décision de leurs collègues. Tous, comprenant la nécessité de réorganiser l'administration de la justice, instituèrent, le 18 janvier 17 3, un tribunal provisoire, qu'ils composèrent d'un maire, Dubois; de six échevins: Desbille, Lebon, Rascar, Deppe, Pigeolel et Jamin; et d'un secrétaire ou greffier, Jalhai. Cette mesure n'eut pas l'approbation de la Société des amis de la liberté et de l'égalité, qui protesta contre elle, mais sans résultat"

Bientôt les Français s'aliénèrent tous les cœurs par leurs violences et leu i sexactions. Les membresde la convention et nombre d'agents subalternes dissipèrent dans des dépenses de luxe et des malversations les ressources qui auraient pu nourrir les armées. Leur avidité les porla à s'approprier les richesses des églises, belle proie qui excitait leur convoitise. Le 8 février, en vertu d'un ordre émané de Moreton, se qualifiant de général en chef de la Belgique, et des commissaires du pouvoir exécutif Chassart etChépy, le lieutenant-colonel François Bruyant se présenta pour inventorier la trésorerie du chapitre et la séquestrer. Cet ofticier avait été envoyé à Nivelles à la tête du 1er bataillon des volontaires de la Marne et remplissait dans cette ville les fonctions décommandant militaire. Il avail au préalable mis les troupes françaises sous les armes, investi l'église et l'abbatialité avec 50 hommes, placé deux canons au grand portail et posé des sentinelles à chaque issue. Assisté de membres de la municipalité faisant fonctions de témoins, il fit sortir de l'église ceux qui y entendaient la messe, et somma le chanoine Lacroix", maître de la fabrique, de lui indiquer ce qui se trouvait sur les autels, dans la sacristie, dans l'endroit où se déposaient en temps de guerre les objets d'argenterie, et notamment la châsse, qui avait été cachée du 31 mai 1792 au 4 février 1793, sauf qu'on l'avait montrée du 26 septembre au 8 octobre à l'occasion de la kermesse. Une invitation de remettre à Charlé, nommé économe des biens du chapitre, leurs comptes et autres papiers, fut successivement adressée à tous les comptables de ce corps : le receveur de la fabrique, celui de l'argenterie, celui des bois, celui des pastes, celui des courseries, celui du *spier* ou épier.

Pendant la nuit du G au 7 mars, quelques bourgeois, craignant qu'ilnopritfantaisicaux conquérants étrangers de s'approprier la châsse, enfoncèrent la voûte de la trésorerie et les armoires qui s'y trouvaient, emportèrent les argenterie-;, enlevèrent aussi lâchasse, avec le cercueil de Sainlc-Gcrtrude, et cachèrent le tout en terre.

On peut juger du dépit qui s'empara des spoliateurs frustrés dans leurs projets. Le 1 I, en faisant des recherches dans l'église, ils enfoncèrent un tabernacle sur l'autel de Sainle-Gertrude et emportèrent un ciboire et le cercle d'une grande remontrance; le lendemain on trouva au fond du tabernacle trois petites hosties et une grande, et le commissaire français convint d'en avoir brûlé.

Charlé, peu désireux de rester chargé de la garde de tant d'objets de prix, obtint du chapitre, le 22, que ce corps reprendrait les argenteries de la collégiale, et s'en porterait' caution, « en bon père de famille » et sans inventaire.

Le jour des Hameaux, à cinq heures après midi, les Français partirent, chargés de malédictions. Le 25 mars, les administrateurs provisoires, abandonnés à eux-mêmes, organisèrent des patrouilles de nuit, formées de bourgeois armés, et le surlendemain, ils convoquèrent l'ancien magistrat pour lui remettre les pouvoirs dont ils avaient été investis; mais ils ne purent accomplir cette formalité, les échevins ne s'étant pas rendus à leur appel. Le3avril,deuxdeceux-ci, Roulez ctDelportc, partirent pour aller à Bruxelles complimenter le comte de Mettent ici i, ministre de la cour d'Autriche. Le 7, la ville l'ut illuminée. Le clergé surtout lit éclater son contentement. Le chapitre ordonna, poulie 4 avril, une exposition du Saint-Sacrement et, pour le 5, une procession solennelle, en expiation des profanations qui avaient été commises le 11 mars. Le I^{er} avril, au soir, eut lieu dans le chapitre la remise de tout ce qui avait été soustrait à l'ennemi ; et comme le cercueil de la sainte avait considérablement souffert, on en fit un nouveau , où les reliques furent placées le 25 septembre.

Prévoyant que leur suppression complète serait la conséquence inévitable d'un nouveau triomphe des Français, les corporations religieuses mirent une grande ardeur à aider le gouvernement autrichien à soutenir la lutte contre la république. Le chapitre de Nivelles, sur l'invitation de l'évèquo do Namur, vota, le 16 novembre 1793, un don patriotique de 50,000 florins, sur lesquels il paya immédiatement 19,357 florins, et, en mars suivant, 20,643 florins. Le 4 décembre, il fit encore un don de 12 lits, pour les soldats malades ou blessés Parmi les troupes alliées qui séjournèrent à Nivellcsà cette époque se trouvèrent des émigrés français, et en particulier, la légion de Bourbon, dont la conduite dans les lieux publics suscita les plaintes les plus vives (mars 4794). L'empereur François II, qui s'était rendu aux Pays-Bas pour diriger les" opérations militaires et avait fait à Bruxelles une entrée solennelle, arriva à Nivelles le 1er juin 1791. Après avoir passé la nuit à l'hôtel abbatial, il partit pour lesQua-Ire-Bras, accompagné d'une escorte d'honneur, qui se composait de cavaliers volontaires, de Nivelles. On conserve encore, au secrétariat de la ville, une très-belle clef, dorée au feu, qui fut alors présentée à l'empereur. Le 13, le prince d'Orange et le général Alvinzi, à la tète d'un corps d'armée autrichien, campèrent aux portes de la ville, depuis le Happart jusqu'à la chapelle de Notre-Dame des Sept Douleurs.

Après la bataille de-Fleurus, l'armée française de Sambre-ct-Meuse marcha vers Nivelles. Un détachement d'avant-garde occupa un moment celte ville le 5 juillet 1794. Les républicains y entrèrent définitivement le 6 La ville était dans la consternation : l'abbesse et la majeure partie du chapitre et de la noblesse avaient émigré. Ce qui restait de la population fut accablé de réquisitions payées en assignats. Le magistrat, suspect d'incivisme, fut cassé, et ses membres, le maire tic Wauthy, les avocats Berlaimont, Lemaire, Marbais; les notaires ïroye, Roulez et Froment, et Fecher fils, secrétaire du chapitre, furent arrêtés et conduits ;i Charicroi (22 messidor an IL, ou ils restèrent cinq jours, après quoi on les ramena à Nivelles, où ou leur donna la ville pour prison, a la demande et sous la responsabilité de la nouvelle municipalité. Celle-ci, qui avait été é'.ua le 11 juillet (ou 23 messidor), se composait des citoyens Lerlereq, Stocq. Picret, avocat; Leboii, Narez, Paradis, Bornai, Lons, Bette, Mercier, Theys, Pigeolet, Daras, Robert, Delbruyère. Clans, Bande, Hauchamps, Brackman et Savary. Elle se partagea en deux sections, qui devaient être alternativement de service de jour à autre, et qui eurent pour président : la première, Mercier; la seconde, Leclcrcq. La municipalité, dont Narez fut nommé secrétaire, se fit graver, le 15 août, un nouveau sceau, orné d'emblèmes ci de devises analogues aux circonstances; le 5^{l}" jour complémentaire, elle adopta pour lieu de réunion l'hôtel abbatial, et devant la collégiale on planta en grande pompe un arbre de la liberté.

Les envahisseurs, bien décidés à traiter cette fois la Belgique en pays conquis, imposèrent aux ecclésiastiques, nobles et riches propriétaires du Brabant wallon une contribution militaire de trois millions de livres (arrêté des représentants Haussman et Briez, en date *du* 23 venJémiaire an III). Le 17 nivôse suivant, les représentants du peuple près les armées du Nord et do Sambre-et-Meuse déclarèrent aux riches habitants et propriétaires de la ville de Nivelles et de son arrondissement, qu'ils étaient tous personnellement ou solidairement responsables du payement de la contribution en numéraire. « En conséquence ils feront, ajoute cet « acte, sous l'autorité des magistrats, toutes iesavan- « ces qui pourraient devenir nécessaires. La oonlribu- « tion devra être entièrement soldée au 20 du mois « prochain (c'est-à-dire au 20 pluviôse): faute de paye- « ment, elle augmentera de 25,000 livres par jour do « retard, et il sera pris chaque jour quatre otages, à « compter du 21 du mois prochain.

« Le magistrat de Nivelles enverra aux représen- « tants du peuple à Bruxelles l'état de répartition ; il « le fera imprimer et afficher dans la ville et lescom- « mîmes de son ressort, ainsi que le présent arrêté ».

(Sif/né) Haussman, Boberjot, Gillez, Dolengle, Roger-Ducos, Joubert, Briez.

Les listes des nobles imposés sont, curieuses à consulter. Le duc d'Aremberg y est taxé à 200,000 livres, le duc de Looz à 100,000, la cilovenne de Marsan à 80,000, le baron de Roose à 40,000, le seigneur de Faulquez, Morbecq, sire de Rêves; le comte de Lannoy, à 30,000 livres chacun ; le comte de Seneffe à 25,000, les douairières de Trazegnies.de Haultepenne, de Lalaing, de Celles, le marquis de Gavre, le baron de Gentinnes, la comtesse de Falais à 20,000 livres chacun. Quelques noms : Marsan, Morbecq, Gentinnes, sont biffés, parce qu'on avait mis sous séquestre les biens de cesfamijles, qui avaient émigré. Le clergé fut encore plus lourdement frappé : On imposa : le chapitre de Sainte-Gertrude à 1 40,000 livres, l'abbesse à 12,000, le prévôt à 8,000, le doyen à 2,000, le chapitre de Saint-Paul à 1,200, leschapelainsà 2,000, les quolidianes à 2,000, la fabrique de la collégiale à 1,000, l'abbaye de Gembloux à 120,000, celle d'Affliehem (pour ses biens situés dans le Brabant wallon) à 190,000 livres, le prieuré de Bassc-Wavre à 8.000, Villers à 275,000, Aywièresà 160,000. Nizellesà 12,000. Oigniesà 16,000, Wauthier-Braine à 12,000, la Ramée à 60,000, Hevlissem à 80,000, la commanderie de Vaillampoutà 30,000. celle de Chantraine à 25.000, l'hôpital de Rebecq à 8,000, les prieurés de Renisart, de Saint-NicolasauBois.deGisloux(sur Cuaumonl),d'Hcrlaymoiit, de Heigne, de Sart-les-Moines, à 6,000 cha-

cun, Bois-Seigneur-Isaacà 12,000, le couvent de Lens-Sainl-Remi à 7,000, l'abbaye de Bellinghen à 2,000, le couvent de Lérine à 6,000, etc. Nous omettons nombre d'autres établissements ou fondations, les uns à cause de ce qu'ils avaient leur siège hors du Brabant wallon, les autres à cause de leur peu d'importance. Le chapitre de Nivelles dut encore payer 1,9S1 florins 5 sous pour ses biens de Wichelen; 4,336 fl. 5 s. pour ses biens d'Appelteren, 500 fl. pour ses biens de Saint-Antelincx, 47,622 fl. 5 sous (ou 32,000 livres) pour ses biens dans le comté de Namur, soit en tout 97,431 fl. 18 s. 40 2/3 deniers, ainsi qu'il résulte d'un compte arrêté le 20 septemhre 1796.

Une nouvelle organisation fut donnée à la Belgique le 14 fructidor an III, par un arrêté du comité de salut public de la convention, que confirma la loi du 23 ventôse an V. Une partie du Brabant devint le département de la Dyle, dont le 21^{e} canton se composa de Nivelles, et des villages de Thines, de Baulers, de Monstreux et de Bornival. Au fractionnement de la ville en paroisses on substitua une division en neuf sections, trois intérieures et six extérieures : la *section de la Rivière*, de la porte Sainte-Anne à la porte de Charleroi ; la *section des Montagnes*, de la porte de Charleroi à celle de Mons ; la *section du Temple*, de la porte de Mons à la porte Sainte-Anne; les *faubourgs Saint-Hoch, des Moulins, des Fontaines, des Forêts, des Vergers* et *des Ardennes*, respectivement situés hors et à droite des portes Sainte-Anne, de Bruxelles, de Namur, de Charleroi, de Mons et de Soignies. Actuellement, la banlieue comprend cinq sections : A, au N.-O.; B, au N.;C,âl'E.;E, à l'O. et F, au S. (Voyez page 1). Quant à la ville ou partie centrale, elle forme la section cadastrale D, qui est subdivisée administrativement en 3 sections : la 4re, limitée par la rue Sainte-Anne, la place Saint-Paul, le marché au Bétail, la Grand'Place, Ja rue de Charleroi et les boulevards des Archers, de la Fleur de Lis, de l'Esplanade et de l'Hôpital général ; la 2^{e}, limitée par la rue de Charleroi, la Grand'place, la rue de Mons et le boulevard de la Dodaine ; la 3^{e}, limitée par la rue de Mons, la Grand'place, le marché au Bétail, la place Saint-Paul, la rue Sainte-Anne et les boulevards des Arbalétriers et de la Batterie.

Le 22 frimaire an IV, un arrêté des représentants du peuple plaça à Nivelles le siège d'un des tribunaux de police correctionnelle du département, et lui subordonna les cantons de Nivelles, de Tubise, de Hérinnes, deBraine-l'Alleu, de Genappe et de Melery. Le 27 du même mois, la circonscription du canton de Nivelles fut réduite à la ville seule.

La cherté des subsistances provoqua à cette époque une nouvelle émeute, qui paraît avoir eu pour but unique d'amener un changement dans le personnel de la municipalité. Des pétitions qui furent tumultueusement colportées en ville les 4 5 et 30 messidor an III, demandèrent la destitution de ce corps, que l'on accusait d'être partisan de l'Autriche, et la fixation du prix delà rasière de grain à 3 florins pour le froment, à 5 escalins pour le seigle. Une nouvelle demande du même genre fut adressée au représentants du peuple, le 16 thermidor an III ; elle était signée parla citoyenne Friscart, se disant « constituée par le peuple », et dont Je mari était portier de la porte de Mons. On répandit en outre des proclamations appelant le peuple à écraser sous l'arbre de la liberté ceux qui s'opposeraient à ses justes demandes et l'invitant à s'assembler au son du tocsin pour proclamer une nouvelle municipalité. Celle qui était en fonctions, appuyée par le commandant de place Labat et l'agent national Faignard, réprima les désordres: elle appela aux armes les serments (le 22 thermidor), destitua Friscart (le lendemain), et reçut de Bruxelles, d'où l'autorité supérieure avait déjà envoyé un ordre de disperser les émeutiers, un ordre émané du tribunal criminel et daté du 28 fructidor, prescrivant l'arrestation du notaire Carlier, de Friscart et de sa femme, de Jean Voituron, de Voituron père, de N. Genêt, déserteur autrichien; de Dubois l'aîné, de Louis Campion l'aîné, de la femme Jacquet, des domestiques du notaire Rascart, de l'ouvrier Doest et de la femme Régal, qui étaient signalés « comme des intrigants et des turbulents, se parant a « tort du titre de patriotes ».

L'arrestation des prévenus s'accomplit le 2 yendémiaire an IV, pendant la nuit ; mais, cinq joursaprès, ils furent renvoyés de Bruxelles, comme non coupables. De plus, quoique le conseil général de la commune eût approuvé la conduite de la municipalité, celle-ci fut remplacée, le 26 frimaire, par une autre magistrature, composée des citoyens Lons, maire ; du notaire Rascart, du médecin Desbille, du chirurgien Clément, de Campion, marchand, et de Lefebvre, commissaire du pouvoir exécutif. C était le triomphe complet du parti qui venait de soulever la population, et déjà Friscart était redevenu l'un des serviteurs de la ville. La nouvelle assemblée eut à lutter contre des difficultés analogues à celles qu'avait rencontrées la précédente. Le 4 0 frimaire, il y avait encore eu des troubles, parce que le marché aux grains était, pour ainsi dire, abandonné; le peuple désespéré s'attroupa et enleva le peu de blé qu'avaient apporté les paysans. Le mal allant eu empirant, on se vit enfin forcé,.le 22 brumaire, de commander à douze citoyens, membres des anciens serments, de se trouver en armes au marché, en attendant l'arrivée des troupes. Le même hiver fut marqué par les exploits du bruxellois Jacquemin, qui, KOUS le nom bizarre de *Cousin Charles de Loupoigne*, souleva les paysans du voisinage. A Nivelles on parvin ta maintenir l'ordre, mais, au préalable, on y désarma les habitants (2 ventôse).

Les tendances de l'administration municipale, composéede partisans dn nouveau régime, serévèlentdans une correspondance qu'elle engagea avec l'abbesse, qui était revenue de l'émigration. Cette dame continuant à s'entourer à l'église de serviteurs couverts de livrées, reçut la lettre suivante, qui est datée du 7 prairial an IV."

« Citoyenne,

« Il nous est rapporté dans ce moment qu'au mépris ««de la loi vous souffrez que les officiers attachés à « votre chapitre se disposent à vous accompagner à la « procession que vous allez faire dans l'enceinte de « votre église, revêtus des signes féodaux ou seigneu- « riaux. Nous voulons bien vous prévenir que si vous « ne les faites retirer d'abord avec leurs coustumes et « livrées anciennes, que nous serons obligés, malgré « nous, d'employer à votre égard ainsi qu'à leurcharge, « les rigueurs de la loy ».

« Salut et fraternité ».

La direction des hôpitaux et autres établissements de charité envenima encore des rapports qui étaient déjà peu agréables. Le 30 ventôse an IV, l'administration municipale enjoignit aux économes des maisons de bienfaisance de lui remettre la liste des personnes qu'ils avaient secourues, et de ne plus accorder de secours sans leur approbation. Bientôt, se basant sur un arrêté des représentants du peuple, du 1^{cr} germinal an III, qui avait remis aux municipalités la surveillance des établissements de bienfaisance, et se plaignant des abus qui s'y étaient introduits, à Nivelles la municipalité proclama la nécessité de substituer à des membres du chapitre des pères de famille, nomma De Villers père, économe de l'hôpital S'-Nicolas , Dupont, directeur du Sépulcre, et Daras, directeur des Orphelins, et invita les économes en fonctions à rendre leurs comptes dans les quinze jours (25 messidor an IV). L'abbesse, ayant réclamé, reçut cette m-issiveplus que cavalière, datée du 28 du même mois :

« A la citoyenne Vandernoot. se disaût induement « abbessc de Nivelles.

« Pour loulc réponse à une lettre qui nous a été « remise et signée d'individus que nous ne reconnais- « sons plus en la qualité qu'ils prennent et signée « entre autres par la citoyenne Vandernoot, se disant « indiiement abbesse de Nivelles, nous enjoignons par « cette, conformément à notre arrêté du 25 messidor, « à tous chanoine et chanoinesse de i:c plus s'immiscer « dans la gestion des hôpitaux et maisons de bienfai- « sance, ni même de s'y présenter. Nous sommes las « de celte lutte que vous voulez établir avec nous de « corps à corps , vous qui n'avez aucun caractère « public.

« Nousdéclaronsquesi, dans quinze jours, la reddi- « tion de vos comptes n'est pas effectuée, c'est devant « les tribunaux que vous serez traduite pour y rendre « compte, c'est là que vous prouverez l'emploi du palri- « moine des pauvres que vous appelez votre propriété. « C'est là que la vérité sera découverte.

« Point de subterfuge, réponse cathégorique».

L'abbesse réclama vainement auprès de l'administration générale du déparlement, en alléguant qu'elle n'avait ni comptes, ni papiers(4" Ihermidoran IV) ; la commune persisla à la tracasser. Le 4 7 thermidor de la même année, mais en y mellant un peu plus de formes, elle l'invita à renoncera la direction des béguinages. Bientôt l'heure du chapitre sonna à son tour. Il essaya de la retarder, en profitant de la réaction royaliste et catholique qui se manifesta dans la république française en l'an V. L'inspecteur de l'enregistrement et du domaine national du département l'ayant compris au nombre des établissements religieux supprimés, l'abbesse et quelques chanoinesses, d'abord (le 9 brumaire an V), puis le prévôt, le doyen et le chapitre (le 24), protestèrent en alléguant la nature séculière de leur corps. L'administration centrale déclara que la loi avait maintenu les communautés séculières (4 prairial an V); déjà antérieurement elle avait autorisé le chapitre à percevoir directement la moitié d:i produit des ventes d'arbres effectuées dans les bois qu'il possédait par indivis avec le domaine (4 ventôse an V). Celte situation dura peu. Le coup d'Etat de fniclidor rendit le pouvoir et l'énergie aux républicains qui destituèrent sans piliélesadministrations dont les tendances étaient hostiles à leurs principes. La loi du 5 frimaire an VI, qui détruisait dans les départements réunis tous les chapitres séculiers, bénéfices simples, séminaires et corps laïques des deux sexes, fut signifiée le 45 janvier 1798 au chapitre de Nivelles, dont la dernière supérieure ne survécut guère à cette décision. Elle mourut le 4 3 octobre de l'année suivante, à l'hôtel abbatial, et fut ensevelie, sans cérémonie, non pas dans l'auguste collégiale où reposaient les daines qui l'avaient précédée, mais au cimetière commun, où rien ne rappelle plus son souvenir.

La suppression des corps de métiers, la réduction du mmbre ues notaires, la fermeture des couvents, mesures qui signalèrent i'anV (4796-1797), avaient multiplié à Nivelles le nombre des ennemis du nouveau régime. Les simulacres d'assemblées primaires, qui se tinrent en l'an V, en l'an VI, en l'an VII, dans l'église Saint-Paul', devenue le temple de la loi, cl sous le nom emphatique *d'Assemblée primaire de l'humanité,* n'eurent aucune importance. Le clergé et les religieux de Nivelles animaient les esprits contre les nouvelles institutions, cequi leur attira, comme au reste du clergé belge, une sentence de déportation en masse (loi du 49 fructidor an V). Quelques ecclésiastiques ou religieux réussirent à se sauver, en se tenant cachés pendant près de trois ans; mais, les 43 et 4 5 novembre -I798, on arrêta le chanoine Pierre Alardin, les curés Charles-Jacques IVlaîcorps de l'église de Notre-Dame, André-Joseph Laforelte de l'église des Saints-Jean et Nicolas, Ferdinand-Joseph Ilanicq, de Saint-Jacques, des chapelains, des récollets, des carmes, qui tous furent envoyés vers l'Ile de Ré. Alardin n'acheva pas ce voyage cl mourut à Sainl-Maur en Touraine, le 4 janvier 4 799.

De celle époque datent nombre cl'au 1res mesures révolutionnaires. Le peup'e montrant un esprit Irès-hoslile aux soldats, et particulièrement aux gendarmes, défense l'ut faite de les insulter (19 brumaire an V). Là collégiale, le seul édifice qu'on avait laissé au culte le 42 vendémiaire an VI, fut également fermée le 45 pluviôse suivant et remplacée par les églises de Notre-Dame et de Saint-Nicolas, dont la première fut abattue quelques années après et la seconde conservée, lorsqu'on rouvrit le temple dédié à Sainte Gerlrude. Le 21 germinal an VII, on débaptisa les rues qui portaient unedénominalion peu en concordance avec le nouveau régime. On appela

La rue do Charlcroy	Ituc de Libre sur Sanilire.
La rue Sainle-Aiiiie	Ituc de Ilal'e.
La rue des Béguines	Hue de la Concorde.
La rue des Cornaux	Rue de la Malice.
La rue André	Rue de l'Egalité.
La rue Grrtrude	Rue de la Bicu'aisancc.
La rue de la Religion	Rue du Repentir.
La rue Saint-Jean l'Evangélistc.	Rue du Contrai Social.
La rue George	Rue de la Loi.
La rue de l'Kvèclié	Rue de la Ré\olut;on.
La rue des Conreptionistes	Rue de la Suppression.
L\ rue de la Magdelain^	Rue de la Réunion.
La rue d'AHligliein	Rue du Géant.
La rue Bledval	Rue de la Jeunesse.
La Pelile rue de l'Evèclié	Rue de la Tranquillité.
La rue des Juifs	Rue de la Fraternité.
La rue Maurice	Rue de la Victoire.

Ces dénominations ne subsistèrent que six ans : elles furent supprimées par un autre arrêté de l'administration municipale, daté du 8 germinal an XIII.

Les temps qui suivirent rendirent le calme au pays. L'époque du consulat et celle de l'empire s'écoulèrent sans incident remarquable. La loi du 28 pluviôse an VIII partagea le département de la Dyle en trois arrondissements communaux ; Nivellesdevint le chef-lieu du troisième, dans lequel la nouvelle organisation rangea les cantons de Nivelles, Braine, Genappe, Hérinnes, Jauche, Jodoigne, Melery, Nil-Saint-Martin, Porwcz, Tubise et Wavre. Une nouvelle division du déparlcmenlen arrondissements et justices de paix, en date du 49 nivôse an X, plaça dans l'arrondissement de Nivelles les cantons de justice de paix de Genappe, Hérinnes, Jodoigne, Nivelles (au nombre de deux), Per-WLV et Wavre. Le premier ; rrondissement de justice de paix de Nivelles eut dans son ressort la 3ᵉ section interne de la ville, les 4ʳᶜ, 5¹'et Cᵉ sections externes, Bornival, Braine-le-Châleau , Clabecq, *IUn*\ Monstreux, Oiskerque, Samme, Tubise et Virginal; le second arrondissement : les 4ʳᶜ et 2" sections internes et les 2<\ 3ᵉ et iᶜ seclions externes de la ville, Baulers, Bois-lsaae, Braine-l'Alleu, Haut-litre, Lillois, Ophain, Plancenoil, Thines, Waterloo, Waulhier-Braineet Wilterzée. Cette division a subsisté jusqu'à présent, sauf les modifications suivantes : le 30 décembre 4822, la justice de paix de Hérinnes a été supprimée, et une partie de son territoire (Rebecq, (Juenast, Rognon) réunie au Iᵉʳ canton de Nivelles; le même arrêté supprima également les cantons de La Hulpe et de Grez, pour les joindre en partie» à l'arrondissement de Nivelles, dont les limites reçurent alors d'importantes modifications. Une loi du 24 mai 4 848, réalisant ce qu'avaient déjà décrélé la loi du 22 décembre 1828 et l'arrêté royal du 6 juillet 4 830, a réuni le premier canton de Nivelles au second canton de celte ville, qui se compose actuellement de vingt communes : Nivelles, Thines, Baulers, Monstreux, Bornival, Virginal, litre», Haul-ltlre. Ophain, Lillois, Plancenoit, Waterloo, Braine-l'Alleu, Waulhier-Braine, Braine-lc-Châteaii, Clabecq, Tubise, Oiskerque, Quenast et Rebecq, comme nous l'avons dit dans le tableau qui précède notre seconde livraison.

En l'an XIII, Nivelles n'avait conservé de son ancienne importance que quelques institutions administratives, judiciaires et autres : une sous-préfecture, un tribunal de première instance, deux tribunaux de paix, une recelte de l'enregistrement, des bureaux de l'enregistrement et conservations des hypothèques, une sous-inspection forestière, une recette principale des droits réunis, une cure primaire, une «oie secondaire, une lieutenance de gendarmerie, une poste aux chevaux, une foire annuelle, un marché au bétail. De l'empire datent les limites actuelles de la commune : un arrêté du 22 prairial an XII et un autre du 30 juillet 1817 les ont fixées du côté de ïhines. Le ("juin 1813, on arrêta le procès-verbal de délimitation, qui a été modifié, le 2o juillet 1832, pour les limites vers Obaix, Pctit-Itœulx et Arquennes (province di' Hainaut); l'arrêté du gouverneur du lirabant qui approuve ces modifications porte la date du 20 dé-•vmbre I83'i.

Le 20 janvier 1814, lors de l'entrée des alliés en Belgique, un détachement de cosaques entra dans Nivelles et y l'ut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Le chef exigea le paiement immédiat d'une somme de 200 louis, dont une partie fut fournie par la caisse des hospices, ainsi que la délivrance immédiate des personnes emprisonnées et qui n'étaient pas accusées de crimes. Il fallut encore, avant leur départ, fournir des rations à ces prétendus cosaques qui n'étaient qu'un ramassis d'aventuriers, commandés par le garde-champêtre de Wagneléc. Quelques temps après, la fraude fut découverte et les poursuites dirigées par les autorités judiciaires aboutirent au remboursement de cette contribution de guerre d'un nouveau genre.

En l'année 181o, Nivelles constitua une des places d'armes de l'aile gauche de l'armée de Wellington. Ce fut de là que ce corps, sous les ordres du prince d'Orange, se porta sur les Quatre-Bras. Pendant la bataille du 18, la ville resta abandonnée à elle-même et paisible. Le 19, les Anglais victorieux revinrent camper dans les campagnes voisines, vers Thines, et les Brunswickois s'établirent près de Lillois.

La viUeeut longtemps pour maire M. Dangonau,qui marqua son administration par d'heureuses réformes : la démolition des remparts, devenus inutiles, la transformation des marais de la Dodaine en une belle promenade, la réunion des hôpitaux et des hospices dans un local unique, la création d'un refuge de vieilles femmes et d'une salle de maternité, l'établissement d'une académie de dessin, d'une école de musique, d'un mont-de-piété et d'une caisse d'épargnes, justifient les honneurs qu'on a récemment rendus à sa mémoire.

La révolution de 1830 le surprit à l'apogée de sa popularité. Fonctionnaire du roi Guillaume, il lui resta attaché, tandis que l'opinion se prononçait de plus en plus dans le sens opposé. Pendant la nuit du 23 au 24 septembre, à l'annonce des combats de Bruxelles, des habitants de Nivelles demandèrent des armes pour se porter au secours de cette ville. La régence réunit la garde bourgeoise; mais, à la suite de deux engagements de peu d'importance, cette dernière abandonna l'hôtel-de-ville, en se retirant par le cloitre et par l'égiise, où M. Dangonau se tint caché pendant quelques jours. Des excès regrettables furent commis. On poursuivit le chevalier de Cléty, dont on livra la maison au pillage. Les patriotes, victorieux, remplacèrent la régence par une commission de sûreté, tandis qu'un grand nombre de volontaires partaient pour la capitale, où ils se conduisirent vaillamment. Dans leurs rangs figuraient deux femmes, dont l'une se distingua en allant planter le drapeau brabançon au milieu *ûu* parc, sans craindre la grêle de balles qui pleuvait autour d'elle.

Trente ans de paix et de prospérité se sont écoulés depuis ces événements mémorables, trente ans de calme profond. Si 'a population de Nivelles ne s'est pas considérablement développée, la ville s'est enrichie d'établissements utiles : sa doub'e école normale, l'agrandissement et l'accroissement de ses institutions de charité, sa station du chemin de Mariage à Wavre, ses vastes ateliers de matériel de chemin de fer l'ont embellie. Le désastre qui a frappé sa vieille collégiale ne sera peut-être pas fâcheux sous tous les rapports : i! aura amené plus promplcment une restauration complète du beau monument qui a été le berceau do la cité.

La vilic de Nivelles est le chef-lieu d'un arrondissement administratif, qui est le troisième de la. province du lirabant, etsodiviseen dix cantons de milice :Braine-l'Alleu, G-ennppe, llamme, Itlrc, .laiicheleltc, Jodoigno, La Hulpe, Nivelles, Perwez et Wavre. Le canton de Nivelles, depuis l'arrêté organique du 10 lévrier 18I7, n'a comprise! ne comprend que la ville du même nom. Cette dernière est le centre d'un arrondissement des ponts et chaussées; d'une perception des postes; du septième district de voirie vicinale; du douzième district agricole, qui compte quatre médecins vétérinaires du gouvernement, et qui, réuni au treizième district ou district de Genappe, a un comice agricole organisé; et du sixième ressort d'inspection des écoles primaires publiques. Elle appartient au huitième arrondissement de la deuxième direction des mines. Ede possède deux écoles normales, un collège communal, un comptoir d'escompte de la banque nationale. Elle est la résidence d'un agent du trésor; d'un contrôleur *des* contributions, dont la surveillance s'étend sur les recettes de Chastre, Genappe, Nivelles et Marbais ; d'un receveur des contributions, dont le ressort comprend Baulers, Bornival, Monstreux, Nivelles, Thines, Houtain-sur-Dyle; d'un vérificateur de l'enregistrement, d'un receveur de l'enregistrement, ayant pour ressort le canton judiciaire de Nivelles; d'un conservateur des hypothèques; d'un vérificateur des poids et mesures; d'un géomètre du cadastre, ayant pour ressort les cantons judiciaires de Nivelles et de Genappe, sauf Quonast, Bebecq, Maransartet Bousval.

Sous le rapport judiciaire, Nivelles est le siège d'un tribunal de première instance, qui a la même circonscription que l'arrondissement, et dont la juridiction s'étend actuellement sur cinq cantons de justices do paix : Genappe, Jodoigne, Nivelles, Perwez et Wavre. Des arrêtés royaux du 22 décembre 1832 et du 8 avril 1833 ont fixé : le premier le nombre des avoués instrumentant près de ce tribunal à huit; le second, le nombre des huissiers instrumentant dans l'arrondissement à quatorze. Le canton de Nivelles compte onze notaires, dont cinq résident au chef-lieu. Nivelles a une chambre de commerce ; il s'y trouve aussi une maison d'arrêt et une caserne de gendarmerie.

Le grand nombre d'établissements publics et de fonctionnaires que l'on trouve à Nivelles contribue à conserver à cette ancienne ville le rang qu'elle a toujours occupé et justifie son titre de chef-lieu d'arrondissement. Il est permis d'espérer que l'impulsion favorable, qui y a été récemment imprimée à l'activité industrielle, ouvrira à la population do nouvelles sources de prospérité et rappelera les beaux jours de la splendeur de Nivelles, aux XIV^{P} et XV^{e} siècles.

ORGANISATION ADMINISTRATIVE ET JUDICIAIRE.

Juridiction des ducs de **Brabant** à Nivelles en qualité de souverains du pays.

On ne connaît pas, avec certitude, l'époque à laquelle les rois de Germanie, souverains de la Lotharingie, reconnurent les comtes du comté de Nivelles comme des officiers héréditaires et possesseurs en propre de ce canton. Lesprincesdelafamillede Louvain, qui étaient déjà, en l'an 4003, avoués de l'abbaye de Sainte-Gertrude, paraissent en avoir été investis de temps immémorial.

Les comtes ou juges suprêmes des comtés avaient d'ordinaire des vicomtes pour suppléants. Peut-être est-ce à ce titre que les anciens chevaliers de Ronquières portaient le surnom de *vice cornes* ou vicomte? L'un d'eux, Henri, vassal du sire d'Enghien, Engelbert, se qualifie de cette manière dans plusieurs chartes, datées de l'année 1220.

Plus tard, nos ducs se firent représenter par un bailli, dont nous avons parlé, en indiquant l'étendue du territoire qui était soumis à son autorité (voyez plus haut, p. 29). Cet officier était à la fois chargé de faire parvenir dans les localités de son ressort les ordres du souverain , de les faire exécuter, de diriger les poursuites contre les malfaiteurs là où la haute justice appartenait au prince, de percevoir les amendes comminées contre les coupables et les compositions pécuniaires auxquelles on se soumettait parfois pour éviter des poursuites, et de rendre compte des sommes perçues de ce chef. Les archives du royaume possèdent quelques comptes en rouleaux des baillis, l'un, de l'année 4282 ; les autres, de la seconde moitié du XIV^{e} siècle, et une série assez complète de comptes semblables, reliés en volumes (années 4403 à 4728, 1730 à 1733, 4761 à 4782, 4785 à 1789,1791 et 1793). Les plus anciens de ces documents sont remplis de détails intéressants. Mais, à partir de l'année 4460, ils ne contiennent plus, pour les amendes en matière civile, que celles reçues dans la « lieutenanderie » ou mairie de Nivelles. A partir de la seconde moitié du XVII^{e} siècle, ces comptes deviennent insignifiants; presque toutes les localités comprises dans le bailliage étant engagées à des particuliers, les recettes et les dépenses s'y réduisent à peu de chose, parfois même à rien. Dans les derniers temps, certains baillis n'ont pas pris la peine de les formuler.

Le produit du bailliage s'éleva : en 1282, à 286 livres 2 sous; en 1403-1404, à 24 livres 10 sous 7 deniers; de 1467 à 1477, en moyenne, à 16 livres 7 sous 3 deniers , en sus des gages ou tiers, qui était abandonné au bailli, et des frais de justice; de 1490 à 4500, en moyenne,Ji 9 livres; en l'an 4560-4561 , à 53 livres Les frais de justice en constituaient la principale charge. Le bailli avait pour appointements : en 1459, 400 royaux ou 90 livres de 40 gros de Brabant; plus tard, on lui assigna le tiers du produit. Ce produit même s'étant insensiblement réduit à peu de chose, tandis que les charges des baillis s'accroissaient dans des proportions effrayantes, l'usage s'introduisit d'indemniser ces officiers au moyen de gratifications payées par les différentes mairies de leur ressort. Des plaintes s'étant élevées à ce sujet, on se détermina enfin à allouer au bailli un traitement convenable. En 1735, il recevait 2,600 florins de la généralité du Brabant wallon et 4Ô0 fl. de la mairie de Nivelles ; ces sommes étaient payées, non par le gouvernement ou par les Etats de Brabant, mais par les juridictions précitées, sur lesquelles elles étaient réparties, conformément à un mandement en date du 19 juin 1726.

La *Justice du bailli*, comme on l'appelle dans un document de l'année 1575, se trouvait à proximité du chemin dit de Bruxelles, mais nous ne savons précisément en quel endroit. Jadis il y avait deux piloris sur la route de Bruxelles : le premier au tournant, vis-à-vis de la maison Matton, à environ 150 mètres des remparts; le second à l'entrée du chemin du Petit-Bauiers, à environ 850 m. des remparts. Us ont été vus l'un et l'autre par des personnes âgées encore existantes, entre autres par M. Froment, ancien sacristain de la collégiale, qui a connu aussi la potence voisine de la grande fontaine, sur le Marc hé. Une pierre du premier de ces piloris se trouve aujourd'hui dans la fontaine de la Rochelle, au bord de la Thines, au faubourg de Soignies.

La liste des baillis du Brabant wallon n'ayant jamais été publiée que d'une manière très-incomplète, nous la donnerons ici avec tous les détails que nous avons pu réunir.

Henri de Bierbais, cité en 1429 comme lieutenant du duc Godefroid I^{er} à Nivelles *(secundas ejus parles amministrante Nivigellensibus).*

Henri de Huleu,chevalier,bailli du duc Henril^{cr}(4 219).

Arnoul, cité en 4224; peut-être Arnoul de Limai, qui vivait à cette époque ; peut-être le suivant.

Arnoul de Saint-Paul, dit Longe-Avaine, « baillius « postius el Sart de Nivelle et de Genape de par le « duc de Brabant » (4232, 4236).

Henri de Beaurieu (1244,1246, 1255).

Jean de la Ramée (4282, 4285).

WeryLovial(1286).

Othon de Walhain (1290).

René de Grantbais (1304,1307).

Jean de Sombreffe, chevalier (1315).

Jean de Grambais (4322).

Jean de Hannut (4329).

Costin deBoudial, baillius de Nivelle et du Roman pays de Brabant (4 330).

Daniel de Stade (4334).

Gillion ou Gilles Le Clerc d'Ittre (4 334, 4348, et de nouveau, en 1356, par nomination du comte de Flandre Louis de Maie, devenu maître du Brabant).

Pierre Coutrel de Nedervsche ou Neeryssche (1359, 4 360).

Godefroid Délie Haye (1361).

Libertde Liroul (4364-4367).

Roland de Bourgneval ou Bornival (4 376).

Jean Cluetinc (1380).

Gérard de Huldenberghe (1403-1406).

Jean de la Neuve-Rue, chevalier (1407-4 409).

Arnoul de Jodoigne (1409-144 4).

Evrard Boet, sire de Crainhem et d'Ophain, chevalier (1414-4445).

Jean de Bossut, chevalier (4 416-4 418).

Evrard, sire de la Haye à Gouy (sur le Piéton), chevalier (4418-4419).

Jean de Tilly, sire d'Opprebais (4420-142*).

Baudouin de Glymes (1424-4426).

Jeau de Tilly, de nouveau (1426-1431).

Gilles de Bouler ou Bonlez, seigneur de Roux-Miroir (4434).

Jean de Tilly, une troisième fois (4434-1432).

Gilles de Bouler, de nouveau (1432-1433).

Baudouin de Glvmes, sir deBierbais, de Chaumout de Melin (1433-1434).

Henri de la Tour (1434-1435).

Baudouin de Glymes, de nouveau (1435-1443).

Jean, seigneur"de Longchamps et de Sart (4443-1444).

Arnoul de Jodoigne, sire d'Orbais (M44-1446).

Baudouin de Glymes, une troisième fois (1446-1447).

Le sire de Longchamps, chevalier, de nouveau (1447-1456).

Louis, sire de Dongelbcrg et de Seraing-le-Château (1459-1470).

Jacques de Glymes, chevalier, seigneur de Han-sur-Lesse et de Wastine (1470-1498. sauf que Baudouin Henri remplit provisoirement ses fonctions du 27 juillet 1474 à la Noël 1475).

Bernard d'Orlev, seigneur de Scneffe, Tubise etc. (1498-1501).

Paul Ooge, seigneur de Facuwez, conseiller de Brabant (1501-1503).

D'Orlev, de nouveau (1503-1505).

Philippe de Bierges, seigneur de Bierges et de Limai (1505-1507).

Jean de ViNers (1507-1509).

Philippe d'Orley, seigneur de Seneffe, Tubise etc. (JS09).

Ooge, de nouveau (4 509-4 54 2).

Ga.spar Scamp (1512-1514).

D'Orley, de nouveau (1514-1554, sauf que ses fonctions furent confiées : de 1517à 1519, à son lieutenant Scamp et, de 1519 à 1520, à Jean, baron de Trazegnies et de Silly, chevalier de l'ordre de la Toison d'or .

Le sire de Bièvre (1554-1560).

Louis de Stradio, sire de Malève (1560-156G).

Jacques de Glvmes, chevalier, sire de Franquenies (4567-1606).

Philippe-Philibert de Spangen, chevalier, gentilhomme de bouche des archiducs Albert et Isabelle ('1006-1643).

Pierre-Ignace Verreycken, baron de Bonlez et de (îesves, vicomte de Breucq (1649-1678).

Philippe-Adrien, comte de Dongelbcrg, baron de la ferre franche du Fay (1678-1694).""

Léopold-Isnace-Ferdinand de Rifflart, marquis d'Ittre (1694-4 7 28)';

Le comte de Mastaing (1730-1735).

Le prince de Gavre, en 1735.

Charles-Bonaventure , comte Vandernoot, en 4 739.

Le baron de Bonlez, en 4759.

Philippe-Roger-.Ioseph de Varick. comte de Sart, baron de Bonlez (1761-1782).

Le chevalier Colyns de Ham (nommé le 6 juin 1785).

Tous ces gentilshommes appartenaient, on le voit, aux premières maisons du Brabant. Ceux d'entre eux" dont la naissance était moins relevée, n'occupèrent cette charge que temporairement et à raison de leur titre de lieutenant-bailli ou maire; on les choisissait de préférence, afin qu'il fût plus facile au titulaire de reprendre ses fonctions lorsqu'une maladie, le service du prince ou d'autres motifs impérieux l'en éloignaient momentanément.

Les inférèts du domaine du duc étaient surveillés, à Nivelles, par un rentier ou receveur *(receptor),* dont leplusancien connu est Jean de Habbeche, qui vivait en 1312. Il avait pour subordonnés des rentiers particuliers,qui siégeaient à Genappe,Br"aine-rAlleu,LaHulpe, Grez et Mont-Saint-Wibert; mais, en 1414, la recette particulière de La Hulpe fut séparée de celle de Nivelles et réunieà la recette de Hoeylaert, qui fut ensuite annexée à celle de Vilvorde et Tervueren. On trouve aux Archives du royaume les comptes du domaine de Nivelles, depuis 1403 jusqu'en 1794.

L'ancien revenu domanial fut considérablement accru par no* anciens ducs, qui acquirent successivement : en 1225 et 1290, une moitié des grands bois voisins de la ville et appartenant au chapitre, les domaines qui devirent plus tard la seigneurie de Franc-Etauetlefief de Rognon. En 4482, la recette entière produisit 370 livres 42 sous 7 deniers de gros, chiffre dans lequel figurèrent :

Les rentes, pour	67 livres	0	sous	36	deniers.
Les fermages en deniers, pour. ..	21	»	10	»	8	»
Les revenus en seigle, p o u r	84	»	18	»	9	»
Les revenus en avoine, pour . . .	30	»	»	»	»	»
992 chapons, estimés	ai	»	16	»	»	»
67 poules, estimées	»	»	8	»	4	»
58 livres de cire, estimées	2	»	3	»	6	»
Le produit des bois, pour	40	»	»	»	»	»
Les assises de Nivelles, pour . . .	8o	»	»	»	»	»
Celles de Genappe, p o u r	3	»	»	»	»	»
1,000 carpes, provenant de l'étang de Genappe, pour „	10	»	10	»	»	»

Sur cette somme on paya :

Les gages dureeeveur	171livres	lô	sous	«deniers.
Ceux du châtelain de Genappe . . .	17	»	4	»	3	«
Aux échevins du lief de Rognon . .	»	»	6	»	»	»
A ceux de Grez	»	»	10	»	»	»
En travaux	87	»	»	»	»	»

et, en outre, une rente annuelle de 200 couronnes que la ville avait levée pour le souverain en 1474. II resta un boni de 167 livres 18 sous 5 deniers de gros. Du temps du gouvernement de Marguerite d'Autriche, ce boni montait à 750 livres. En 1624, la recette totale de Nivelles s'éleva à la somme énorme de 59,305 livres 4 6 sous 10 deniers d'Artois ; en 4 740-1741, elle n'était que de 5.969 florins, et la dépense ne fut que de 4,356 florins.

Hors des seigneuries de Franc-Etau et de Rognon, dans la recette particulière de Nivelles, nos ducs n'étaient en aucun endroit seigneurs fonciers, sinon à Odomont, sur Rêves, et sauf que, vers l'an 1400, ils furent reconnus en cette qualité dans le hameau de Besonrieux, sur Seneffe. En 4405. la chambre des comptes réclama, comme un droit ducal, la succession aux biens délaissés par » un bâtard ou une bâtarde, s'ils « n'ont hoir de leur corps de loïal mariage; et quand « un des conjoints meurt, monseigneur doit avoir tout « l'héritage du mort et partir à moitié les meubles avec « le survivant ». Ce droit odieux ne se prélevait qu'avec répugnance dans les communes; et à Nivelles il était aussi revendiqué par l'abbesse. Dans le compte du domaine pour l'année 4405-1406, sous l'influence naissante de la maison de Bourgogne et de ses avides comptables, apparaît très-nettement une tentative pour proclamer la renaissance du servage, si glorieusement, si complètement aboli par les princes de la maison de Louvain : « Des gens de serve condition, y est-il dit, « toutleur avoir est à monseigneur ; quantilsontalléde « vieà trespassement,meublesethéritaige;sestassavoir « que tous chiauls qui naissent et yssent d'une femme « qui est serve sont et demeurent serf a tous jours tant « qu'il viveront »; et plus loin : « dou meileur chattel « de gens de serve condition, comme dit est, et de ce « affranequis et par especiaul de la mortemain, par « paiant le meilleur chattel ». Aucun de ces deux postes ne produisitrien alors, mais,en 1415-1416, on confisqua « une maison et tenure à Hault-Ytlre en Henau, parti venue à monseigneur par le trépas et succession de « Goussiaul le sierf de Haulttyttre, chargiéde 7 vies gros « par an de rente héritable », et que Gossellet, fils de ce serf, prit à ferme pour douze ans, moyennant un gros par an.

Les winages ou péages de Nivelles, deux foresteries: l'une, celle du fief de Rognon, annexée à la prison en ville, l'autre, dite de la Chapelle (ou de la seigneurie de Franc-Etau) ; le greffe de la cour ou échevinage de Rognon, constituèrent longtemps des sources de revenus pour le prince ; les jeux de quilles, « boulens » et brelanz étaient jadis donnés en location, mais ces amusements avaient perdu toute vogue en 1562, car personne ne voulait plus les affermer à cette époque.

En 4403 , le receveur de Nivelles n'avait que 25 sous de vieux gros de gages, et le domaine payait

48 sous pour les draps (ou habillements) des renLiers sousNivelles(c'est-à-diredcs receveurs en sous-ordre), du clerc ou greffier du receveur et des sergents.

Sous le rapport des aides, Nivelles ressortit de bonne heure au quartier de Bruxelles. Déjà, en l'année 1421, nous voyons que celte ville fit percevoir, à son change, les cotes payées par ses propres habitants, par ceux de l'ammanie, et, en outre, par ceux des mairies de Nivelles, de Genappe et de la Hulpc. Plus tard, le quartier de Bruxelles comprit aussi la mairie de Mont-Saint-Guibert.

Anciennement Nivelles même était fractionnée, pouf le paiement des aides et subsides, en trois parties : Nivelles, Grambais et la Chapelle près de Nivelles, qui se confondirent, à ce qu'il paraît, dans le courant du XV" siècle. Le bois de Nivelles, avec d'autres bois, formait une juridiction particulière, complètement exempte d'impôls.

Des différentes juridictions qui existaient à Nivelles.

GÉNÉRALITÉS.

Un règlement du 19 mai 1773 mentionne, comme existant a Nivelles, cinq seigneuries baut-justicières : Rognon, Nivelles, Ardenelle, Neuve-Rue et Grambais; et trois seigneuries foncières : les Tenables, le Temple, Heriamont. Cette liste n'est pas précisément complète ; il serait plus exact de porter à sept ou du moins a six Je nombre des terres à haute justice :

Nivelles, où la juridiction était partagée entre le souverain , l'abbesse et le chapitre et les magistrats de la commune;

Le Franc-Etau, qui se confondit au XVII^{e} siècle avec la suivante;

Rognon, seigneurie domaniale;

Les Bois de Nivelles, seigneurie appartenant par indivis au souverain et au chapitre.

Grambais, seigneurie particulière ;

Ardenelle , au prévôt de Nivelles;

Et Neuve-Rue, seigneurie particulière.

A Nivelles même, les amendes se partageaient de la manière suivante : le souverain en percevait un tiers (quelques documents disent un sixième) et lesabbesses en prenaient les deux tiers restants, sauf nn tiers, qui était adjugé au prévôt du chapitre. Les amendes « de « la boucherie, de la poissonnerie, de la draperie, du « pain, de la mulquinerie, de la tannerie et de la cor- « biserie » se répartissaient de la même manière, bien que l'abbesse eût exclusivement le droit de nommer des ruaux (rewards ou syndics) pour la boucherie , la poissonnerie, la boulangerie, la vente du houblon et des cuirs. La part du souverain dans les amendes civiles et criminelles fut donnée en engagère, le 7 février 4560-4 SGI , à Philippe du Chesne, pour la somme de 96 livres, passa ensuite à l'abbesse de Nivelles, revint au souverain et fut enfin comprise dans l'engagère du fief de Rognon, dont elle suivit depuis les destinées.

Nous rejetterons plus loin ce qui nous reste à dire de la juridiction appelée particulièrement Nivelles, et avant de nous occuper des autres juridictions, nous dirons que la domination française les supprima toutes et dota la ville d'un tribunal de première instance. Ce nouveau siège de judicature occupe actuellement, ainsi que la justice de paix, une partie de la maison communale (ou ancienne maison abbatiale), et l'ancien couvent des Carmes sert de maison de sûreté ou prison.

LE FRANC-ÉTAU OU LA CHAPELLE PRÈS NIVELLES.

Nousavonsditplushaut que.dèslafindu XIII^{c}siècle, les ducs de Brabant avaient eu hors de la porte de Namur, à l'endroit appelé la Chapelle près de Nivelles ou le Franc-Etau, une juridiction particulière avec des juges spéciaux, des privilèges, une prison. On ne sait comment ce domaine devint la propriété de nos ducs. Cela arriva-t-il à la suite des acquisitions faites par Henri I^{e}' de Walter de Rêves et par Henri II de Béatrix de Rêves? Nous ne pouvons l'affirmer. Selon le *Guide Fidèle* on qualifiait de *fief de Francqueslaulx* une redevance annuelle de 36 muids d'avoine dont le domaine de Nivelles était redevable à la famille de Trazegnies. Cette rente, qui se relevait en fief du duché et qui n'a été liquidée que sous le gouvernement hollandais, appartenait anciennement à Helevvide de Warfusée. Un duc la racheta de cette dame, moyennant 120 livres de Louvain, et, par lettres en date du dimanche avant la fête des saints Simon et Jude, en 4256, la donna à sire Bastion ou Sébastien de Trazegnies et à ses hoirs, pour la posséder comme rente irrédimible. Walter d'iispengnies ou Heppignies, puis Jeanne de Heppengnies, dame de Trazegnies (par son mariage avec sireOthonde Trazegnies), en furent successivement propriétaires et transmirent la rente à la famille dans laquelle elle resta jusqu'à ce siècle. Cette rente, selon toute probabilité, représentait la valeur du domaine de Franc-Etau lors de son acquisition par les ducs.

Comme nous l'avons vu, les habitants de cette juridiction ne payaient au duc de Brabant que l'impôt qu'ils avaient voté. Après Jean III , Wenceslas de Luxembourg leur reconnut ce privilège, à la suite delà guerre qu'il soutint contre le comte de Flandre, son parent (lettres datées de Bruxelles, le 6 juillet 4337). Vers le même temps, la commune de Nivelles ayant voulu leur imposer le paiement des assises, ce prince lui écrivit pour qu'elle les laissât jouir de leurs anciennes immunités, et cita les deux parties à comparaître devant lui, à Bruxelles, le samedi, huitième jour après le 28 mars, en 13...?. Une aide ou taille ayant été accordée à la duchesse Jeanne pour l'entretien de « gens « à glaivesqui dévoient garder le pays », un des percepteurs, Jean Kerstcmin, en réclama une part aux habitants des « Franc-Stausde la ville de la Cappelle deles « Nyvelle », part qu'il répartit de l'avis d'autres personnes habitant la localité, mais n'en ayant pas la franchise. Sur les instances de la population lésée, qui produisit alors ses chartes, la duchesse ordonna que la somme imposée à tort aux francs habitants de la Chapelle fût prélevée sur ceux qui les avaient injustement taxés (21 août 4397).

Une enquête de cette époque établit que la population de la Chapelle ne reconnaissait en aucune façon liiutorité des officiers du voisinage. Quoique bourgeois de Nivelles, certains habitants du lieu, telsque Jean Lorais, Adam le Meunier etc., ne contribuèrent pas dans les tailles ou aides générales. D'autres : M^{c} Jean le Couteillier, Jean Viellart, Jean Lorart, Bertrand Copin etc., furent arrêtés à Nivelles par le maire, muis furent remis en liberté et reconnus justiciables seulement « des gens des Frans-Staux », du temps que cette juridiction obéissait encore aux sires de Trazegnies. Les hôtes ou tenanciersjurés du Franc-Staulx jugeaient même les crimes qui se commettaient à la Chappelle lez-Nyvelles; ainsi le déclara, le 2 novembre li-95-, le receveur du domaine à Nivelles. D'après les anciens *comptes des baillis de Nivelles,* toutes les amendes et forfaitures étaient jugées « à la Chappelle dehors Nivelles», par la coutume de la loi de Genappe.

Le domaine affermait en cet endroit, en l'année 1363, une chambre et brassine ou brasserie, que le locataire payait 20 sous par an ; c'était là apparemment que se trouvait la prison, dont il est déjà fait mention en 4290, et qui ne consistait plus, en 1533-1538, qu'en une maison de terre, où, pour cette raison, c'est-à-dire, à cause du peu de sécurité qu'elle présentait, il fallait toujours une garde. La foresterie ou sergenterie de la juridiction s'affermait aussi : en 4401 , on l'adjugea,

pour Irais ans, moyennant 20 livres de cire par an ; en 1lO(i-l'i07, moyennant 2 3 livres. Lors de la grande enpigèiv des. domaines de Brabant du temps de Philippe II, on céda à Philippe Du Chesne, moyennant 468 livres de 10 gros, la seigneurie de Francq-Kstaulx, avec haute, moyenne et basse justice, tin cens de 10 sous (i deniers oboles de Louvain, 4 vieux, gros et 22 2/3 chapons, droit de congé etc., et, moyennant 97 livres d'Artois', la haute, moyenne et basse justice et autres droits appartenant au souverain sur treize maisons et hôpitaux, situés hors de Nivelles (sur Nivelles, Baulers el-MonsIreux. Voyez BAVLERS, p. 8), et qui étaient considérés comme des iiefsde Lolhier (a/u/tr *Lot/iringc}*. La veuve de Phi.ippe, Béalrix Vandervoert, qui épousa en secondes noces Joseph Herdinck, posséda, en vertu du testament de son premier mari, celle juridiction (relief du 9 octobre 1505), qui, après elle, devint la propriété de son lils, Louis Du Chesne, dit Ma'ihan, seigneur de Bon rdeaux à Bousval, et si connu dans l'histoire du seizième siècle pour avoir été échevin et colonel à Bruxelles.

A ce guerrier rebelle appartenait aussi « une belle « maison adjacente au refuge de Villers, dans la rue «allant du Marché aux Cordeliers ou RécoJlels»; un grand terrain communal voisin de la Censé de Stoisy et qui, d'abord werissay ou terrain vague, fut converti en prés et en pâturages, et une rente annuelle de 50 livres que l'abbesse de Nivelles payait sur le fief de Rognon, qu'elle avait achetée de Philippe Du Chesne. lin 1580, le patrimoine de Malihan lut conlisqué et resta sous séqueslre jusqu'au 8 avril 1003, que les archiducs Albert et Isabelle accordèrent main-levée de la saisie, mais en maintenant la réunion au domaine de la seigneurie de Franestaulx et de la rente de 50 livres précitée. Bien que le contraire soit soutenu dans un rapport à la ch iinbre des comptes, en date du 17 novembre 1783, la seigneurie de Franc-listaux fut comprise dans l'engagère au baron deBornival des domaines de Nivelles, Edes'étendaitsur environ 00 bonniers, qui étaient enclavés dans le fief de Rognon.

LE FIEF DE ROGNOX.

On connaissailjadis,sous'le nom *de Fief de liognon,* un territoire qui ne comprenait pas moins de 1,1)00 ou 2,000 bonniers sur Nivelles, Baulers etc. Cette juridiction, qui est déjà mentionnée dans une charte de l'an 1210 environ, appartenait de temps immémorial à la famille dcTrazeguies. Egide ou Gilles, Othon et Jean, sires de 'frazegnies, en firent successivement le relief des ducs de Brabant, à qui sire Jean de Trazegnies le vendit en l'année 1321.

Le 2 mars 1558-1559, le domaine engagea, moyennant 2,035 livres de 40 gros, à messire Philippe Du Chesne, chevalier, seigneur de Malhyan ou Malihan, pour être tenu en fief du duché, Je fief de Rognon, avec haute, moyenne et basse justice, droit de congé, des lais vestis, un cens de 4 livres 15 sous 7 deniers oboles de Louvain, 12 vieux tournois, 2 pains, 123 3/4 chapons, 3 poules, 3 vaisseaux de b!é et 1 rasière d'avoine etc. Philippe en fit ensuite don à son fils Adolphe (relief du 10 juin 1562), qui restitua immédiatement le fief à son père (r. du 30 septembre suivant). En vertu d'une autorisation du conseil des finances, celui-ci vendit ses droits à l'abbesse de Nivelles, qui saisit avec empressement cette occasion d'éteindre les conflits continuels de juridiction qui s'élevaient entre elle et Je chapitre, d'une part, et le domaine, d'autre part, et qui dut prendre également en engagera, pour 787 livres 8 sous d'Artois, les cens et rentes foncières que le roi possédait à Nivelles et qui consistaient en 13 livres 16 sous 10 deniers de Louvain, 4 chapons et 2 poulets (lettres patentesen date du 15 décembre 1564). Béalrix Vandervoert, veuve de Philippe, avait fait le relief du fief le 15 septembre 1563, et n'avait renoncé à ses droits, pour elle et ses enfants, qu'après une assez longue contestation (r. du 10 septembre 1564). Néanmoins son fils Louis releva encore la même seigneurie, le 8 juin 1573.

En I004, lesarchiducs Albert et Isabelle ordonnèrent de rembourser l'engagère du fief, engagera qui toutefois ne fut payée à l'abbesse que le 22 juin 1611, par le bailli du Brabant wallon; cet officier avança les fonds nécessaires pour cette opération, et, en retour, fut mis en possession temporaire de la chasse, de la pèche et des autres menus droits de la seigneurie. Un demi-siècle plus tard, le gouvernement espagnol aliéna la terre de Rognon une seconde fois en faveur de don Fernand d'YIlan, seigneur de Bornival, moyennant 10,100 florins (27 juillet 1068). D'après un dénombrement de l'année 1684, les cens consistaient alors en : 00 florins 11 sous, 131 3/4 chapons, 4 1,2 poules, une rasière d'avoine, 3 vaisseaux de blé et un vaisseau d'escourgeon, outre 81 h*. 12 c. pour redevances délais vestis dues par l'hôpital du Sépulcre, et 04 fl. 9 s. pour redevances semblables dues par la maison de la Charité. Le fief, séquestré pour dettes de même que la seigneurie de Bornival, fut vendu avec cette terre au marquis de Roben en l'année 1769, et y resta uni jusqu'à la suppression de l'ancien régime.

Les ducs de Brabant avaient dans cette juridiction un maire et des échevins, et en confiaient l'administration à leur receveur du domaine à Nivelles. En 1406-1407, ce receveur payait aux échevins : 1°pour leurs draps, c'est-à-dire pour leurs habits de cérémonie, 10 peters ou 33 sous 4 deniers de gros, et 2" en récompense de ce qu'ils jugeaient les contestations relatives aux cens domaniaux, *G* ge.tes de vin de 8 gros de Flandre ou 4 sous de gros. Le premier de ces paiements fut alors rayé comme n'étant pas légitimé par l'usage; mais, par lettre en date du 24 février 1110-1417, le duc Jean IV enjoignit au receveur de Nivelles de compter « aux échevins de son fief de Rognon et aux « autres personnes de son échevinage, qui sont en tous «jusqu'au nombre de dix», (les sept échevins, le maire, le greffier, les sergents), les dix peters d'or, qui leur étaient alloués du temps de son père et de ses autres prédécesseurs. Ils n'avaient rien reçu depuis huit ans, lorsque, le 1er mars 1444-1415, Philippe de Bourgogne assigna pour traitement à l'échevinage le cinquième du produit des exploits de la juridiction ; mais cette concession n'eut pas de suite. Les échevins n'avaient, pour émoluments, qu'un souper donné tous les ans par le receveur, et, tous les deux ans, une somme globale de 28 à 32 livres d'Artois pour leurs robes. Sur leurs réclamations, la chambre des comptes leur accorda, le 18 août 1511, 25 livres de gros de Flandre, à la condition de se faire confectionner une robe de parure selon l'ancienne coutume, sous peine d'une amende d'un noble d'or.

D'après la remontrance que les échevins adressèrent alors à la chambre, ils avaient la connaissance de tout ce qui concernait le domaine et la justice, tant dans l'étendue du fief que dans plusieurs villages voisins, dont les échevins allaient à eux à chef de sens, et à la Chapelle lez-Nivelle; ils devaient être présents pour la recette des fiefs trois fois l'an, à la Madelaine à Nivelles, et à la Chapelle; c'étaient encore eux qui procédaient aux ventes de meubles, qui siégeaient dans les plaids convoqués par le receveur et le maire, qui faisaient la visite des rives, chemins etc., à une lieue hors de la ville, et notamment des rives de la Thines, depuis le moulin de Beraulx jusqu'au moulin de Bornival. En appel, les échevinsde Rognon jugeaient des sentences des échevins de Mellet, de Lultre, d'Orival (sur Nivelles), et do sept différentes cours qui existaient^ Seneffe:SeneffeditEnghien, Tyberchamps, Scailmont et Bois, Buisseret, Piéton, Vaillampont et Sainte-Gertrude. La coutume de Rognon parait avoir été identique à celle de Nivelles.

Les prérogatives du fief donnèrent fréquemment lieu iides contestations. En 4537-1538, Stassin de Nalinne, sergent de Rognon, ayant arrêté un «cabareteur », en sa maison sur le marché de Nivelles, l'abbesse, le prévôt du chapitre et les rentiers de la ville ordonnèrent au maire d'incarcérer trois sergents de bois qui avaient aidé Stassin, et les firent garder en prison, pendant trois jours. L'arrestation d'un nommé Herman DeHaze provoqua un autre différend entre le bailli du Brabant wallon et le receveur du domaine, qui prétendaient l'un et l'autre l'aire juger ce délinquant. Ce conflit, porté par-devant la chambre des comptes, fut décidé, le 20 juin -1539, de l'avis de l'avocat fiscal et procureur général en Brabant, au préjudice du receveur Nicolas de Beaufort. Le bailli reçut ordre de calenger Herman, c'est-à-dire de le mettre à l'amende, et les échevins de Rognon furent chargés de le juger.

En 1557-1558, un prisonnier, après 344 jours de captivité et après avoir été torturé deux fois, fut condamné à mort par les échevins de Rognon et brûlé vif; cette exécution occasionna une dépense de 12 livres 11 sous 6 deniers, que la chambre des comptes sanctionna parce qu'elle constituait un titre en faveur du droit de haute justice attribué au fief, mais en invitant le receveur à ne plus en faire de pareilles. Le baron de Bornival, seigneur engagiste de Rognon, ayant fait dresser un échafaud vis-à-vis des bailles du Blanc Lévrier, pour la fustigation d'un délinquant, l'abbesse, de l'avis du chapitre, protesta contre ce prétendu empiétement (6 30011685).

On mentionne l'existence à Nivelles : en 1433, de lolniers du duc; au 1er décembre 1455, des nouveaux tolniers appartenant au duc, et, en 1497, d'une chambre de lonlieu. Cette cour fut depuis réunie à celle de Rognon. Le 2 mai 1550, les échevins du fief de l'empereur à Nivelles, en présence du receveur de l'empereur, maître deschemins en ce quartier, fixèrent à 40 pieds la largeur du grand chemin en.tre Nivelles et Namur, à proximité du vivier et du moulin de Huisseret (ou Buchet, sur Sart-Dame-Avéline), chemin qui n'avait que 10 à 12 pieds en cet endroit, par suite des empiétements des propriétaires riverains.

Le seigneur du fief avait la chasse et la volerie, et il y réclamait le droit de pèche, ce qui provoqua entre le domaine et le chapitre un procès, du temps du receveur De Vos. Les cens y étaient considérables, et comprenaient notamment un denier de Louvain par bonnier, payable en deux termes, a la Saint-Jean et à la Saint-Remi, outre d'autres cens, consistant en chapons, sous et deniers, payables à la Noël. Les archives du royaume possèdent plusieurs *Livres censaux de Rojnon,* et, entre autres, deux registres de ce genre qui furent renouvelés, l'un en 1452, l'autre en 1460. Une somme assez forle était produite par les lais vestis que les hôpitaux et gens d'église constituaient pour chaque pièce de terre,et à la mort desquels on donnait l'équivalent de ce qui se payait en cas de vente. L'usage de ces lais vestis par-devant la cour de Rognon fut réglé par une ordonnance de la duchesse Jeanne, qui porte la date du 16 novembre 1382.

Au siècle dernier, en 1761, le revenu delà seigneurie s'élevait à 691 florins. Le receveur en prélevait le vingtième pour ses émoluments; le maire ne percevait à son profit que les amendes qui n'excédaient pas 6 florins, et le sergent ne recevait qu'une capote ou habit tous les trois ans. La seigneurie était alors séquestrée par le gouvernement: le ma ire et le greffier étaient établis par la chambre des comptes, et les échevins par les députés des états du Brabant.

Afin d'assurer la juridiction du souverain à Nivelles, le conseil des finances ordonna au receveur du domaine de Nivelles, le 7 jui lot 1543, d'acheter la maison située au marché, vis-à-vis de l'entrée de la collégiale, pour y tenir les plaids de la cour de Rognon et y établir une prison. C'est alors que fut acquis, à côté de l'hôtel actuel de la Couronne, sur un terrain dépendant du fief, les deux habitations formant la propriété dite *le Blancq Leverier* (27 mars 1543-1544), et depuis la *Maison judicielle du fief de Rognon.* Pierre Van Wynhoven, architecte renommé du temps, fit les plans pour la construction de la prison, en 1547. Par acte du 4 septembre 1618, la maison judicielle fut cédée à l'huissier de la cour de Rognon pour lui servir d'habitation, à la condition de fournir des locaux convenables pour les réunions de i'échevinage, et d'abandonner au domaine le produit de la location des greniers. Vers l'année 1760, cette demeure se louait moyennant 55 florins par an, à l'administration communale, qui l'abandonna lors de la seconde entrée des Français, parce qu'elle ne lui suffisait plus pour le placement de ses bureaux.

LES BOTS DE NIVELLES.

Sous la dénomination *de Rois de Nivelles* ou, plus anciennement, sous celle de forêt de *Grool, Heysi, Grand Hez,* on désignait de vastes espaces boisés situés à quelque distance de la ville et qui formaient une juridiction particulière appartenant par indivis au souverain et au chapitre. En vertu d'accords conclus, pour la plupart de ces bois, en 1225, et pour celui dit spécialement Je Bois de Nivelles, en 1200, les ducs de Brabant avaient été admis à partager le;; prérogatives dont les chanoines et les chanoinesses de Sainte-Gertrude y étaient en possession de temps immémorial. Après l'aliénation des bois de Genappe et de Forest, qui furent cédés à l'abbaye d'Afflighem et presque immédiatement défrichés, ce domaine continua à comprendre : sur Nivelles, le Bois de Nivelles, qui contenait 376 bonniers349 verges; sur Loupoigne, le Bois du Hazoy, de 84 b. 23 v. ; sur Baisv, le Bois de Hez, de 279 b. 240 v., et celui de Bossut," de 74 b. 333 v.; au total 815 b. 245 v., de 20 pieds la verge Los bois que la commanderie de Vaillampont eut à Thines constituaient aussi un ancien démembrement des bois de Nivelles.

Dans les bois de Nivelles et du Hazoy, le duc de Brabant et le chapitre se partageaient les revenus par moitié; dans ceux de Hez et de Bossut, le duc n'en avait qu'un sixième, tandis que les cinq autres sixièmes appartenaient par moitié au chapitre et à i'abbaye de Villers, cette dernière en vertu d'acquisitions faites du chapitre aux XIIe et **XIIIe** siècles. Les chanoines et les chanoinesses y pouvaient chasser la bête fauve, ainsi que le décidèrent les archiducs Albert et Isabelle, par sentence en date du 14juillet1612, et ce droit s'étendit même à leurs suppôts , qui sortirent triomphants d'un procès que leur intenta à ce sujet le gruyer de Brabant. Les seigneurs des villages adjacents n'avaient pas la même prérogative. Le seigneur de Marnais, ayant chassé dans les bois de Hez et de Bossut en 1620, le chapitre le fit calenger (soumettre à l'amende), et le cita devant la *Cour des bois* ; ce seigneur demanda d'abord des lettres de maintenue au conseil de Brabant, mais il se désista, paraît-il, de ses prétentions , et sollicita du chapitre une permission, qui lui fut accordée à plusieurs reprises, puis fut révoquée le 24 jam ier 1639.

Dans une charte de la duchesse Jeanne, du 7 juillet 4403, on voit que depuis l'année 1290, époque où le duc.Iean1er ellechapitreavaientrég!ementé apolicudu Bois de Nivelles, les amendes qui s'y infligeaient aux délinquants avaient beaucoup perdu de leur valeur. Pour remédier à ce mal, notre princesse statua que dorénavant les amendes seraient portées au taux de celles qui se percevaient dans la forêt de Soigne. Une ordonnance sur le mode à suivre pour h vente du bois provenant des forêts voisines de Nivelles, porte la date du 1er août 1416, et d'autres, ayant pour but d'y prévenir le maraudage, les dévastations de toute espèce, furent décrétées par Charles le Téméraire, le

28 avril 1474, et par Charles—<Jm'nl, le 10 septembre 1522. Un projet pour le redressement de quelques abus au sujet de l'administration de ces lorêts, en date du 11 juin 1686, fut sanctionné le 28 novembre 1605, par la chambre des comptes.

On appelait jadis *Verteboeck* le registre où Ton enregistrait les chevaux et bestiaux que les propriétaires et cultivateurs du voisinage pouvaient conduire dans ces forêts, moyennant une redevance déterminée, yuant* au *Keurborck* ou livre des keures ou amendes, il était le même que celui en vigueur pour la foret de Soigne. Les propriétaires d'héritages contigusaux bois de Nivelles étaient astreints à les clôturer, de manière à empêcher toute communication entre ces héritages et les bois. Si leur bétail pénétrait dans ces derniers, il était confisqué; si leur propriété était endommagée par leur faute, ils ne pouvaient réclamer d'indemnité.

Le souverain et le chapitre instituaient de commun accord une *Cour des bois*, qui se composait de deux baillis, de huit jurés et d'un greffier, et qui avait à ses ordres huit forestiers ou gardes. Les baillis, les jurés et les forestiers étaient nommés, moitié par le souverain, moitié par le chapitre, et le greffier se désignait alternativement p;;r l'une et par l'autre de ces autorités. A la tète de la cour étaient encore deux maîtres des bois ; l'une de ces charges, ceileà la co.Iation du chapitre, se donnait à un chanoine; l'autre fut fréquemment conférée au receveur du domaine au quartier de Nivelles. Le plus ancien des maîtres des bois à l'en tour de Nivelles, que noussachionsavoirété nommé par le prince, s appelait Engelbert de la Houssière; Charles le Téméraire le remplaça, le 10 septembre 1476, parGodefroid Du Chesne,dit Marischal.

La Cour des bois jugeait de tous les crimes et délits qui se commettaient dans les bois de Nivelles, l'homicide excepté, dont les souverains s'étaient réservé la connaissance. Elle pouvait exploiter, c'est-à-dire entamer une procédure, au sujet de ces crimes et délits, dans les autres juridictions, comme le conseil de Brabant le décida en sa faveur : le 14 juillet 1570, contre le seigneur de Houtain-le-Vnl ; en 1659, contre l'archevêque de Malines, en qualité de seigneur de Frasnes; en 1643, contre l'abbesse de Nivelles, en qualité de dame de cette ville. Les appels des sentences de la course portaient par-devant la cour du droit forestier ou le Consistoire delà Trompe,à Bruxelles. Un nommé Clément Bonart ayant appelé à la Cour du droit forestier d'une sentence rendue contre lui, le 20 février 1576. au profit du receveur du domaine de Nivelles, celui-ci s'opposa à cet appel par-devant le conseil de Uranant, mais il perdit sa cause. La cour avait anciennement' une chambre à l'hùtel-de-ville, où elle siégeait le samedi ; après la démolition decet édifice, vers l'année 4 080, elle adopta l'usage de se réunir chez un des baillis ou chez le greffier. Lorsqu'il fut question de construire une nouvelle maison communale, les maîtres des métiers, en reconnaissance de ce que le gouvernement avait gratuitement accordé un octroi pour cetle construction, proposèrent d'édifier tout à côté un local pour la Cour des bois, à l'entrée de la grande école. Le magistrat se rallia à cet avis, le 1er juin 1781, mais le chapitre ne trouva pas cet emplacement convenable.

Dans le principe, plusieurs foresteries du bois de Nivelles furent érigées en iiefs héréditaires, relevant du duché; mais on ne tarda pas.à" les remplacer par des sergents révocables à volonté. Un édit du 5 mars 1534-1535 destitua tous les gardes, en punition de leur négligence, et on leur en substitua d'autres, auxque's on adjoignit quatre nouveaux sergents. Jl leur fut alors interdit, d'une manière absolue, d'avoir des animaux paissant dans les bois, et on leur retrancha toute espèce d'allocation , en bois ou en feuilles. Parcontre, outre leur salaire habituel et le sixième des amendes jugées sur leur rapport, on leur accorda, par an : aux quatre sergents des bois de Hez et de Bossut, 18 florins, à charge de se faire confectionner, tous les deux ans, un hoqueton de drap aux couleurs et devise des seigneurs de ces bois ; aux quatre sergents des bois de Nivelles et de Hazoy, 9 florins, plus, s'ils se conduisaient bien, 5 mailles du Rhin tous les deux ans, pour se faire confectionner un hoqueton. Quelques années après, le salaire de ces gardes fut porté au taux uniforme de 20 livres d'Artois, par une décision commune de la chambre des comptes et du chapitre. Les quatre sergents royaux ayant remontré à la chambre des comptes l'insuffisance de leurs gages, qui ne consistaient qu'en 20 livres de 40 gros [soit un sou un denier par jour), 4 livres qu'ils recevaient tous les deux ans pour leur hoqueton, 30 sous pour leurs vacations a l'inscription du bétail pouvant pâturer dans le bois, et 25 sous pour remplacer les chênes qu'on leur allouait anciennement, ou leur accorda à chacun, le 13 octobre 1575 , 2 sous par jour (soit 36 livres par an), 6 livres pour un manteau ayant une manchette de livrée, les 30 sous et les 25 sous mentionnés ci-dessus. Ces gardes recevaient encore une gratification pour avoir soin des aires des nobles oiseaux (c'est-à-dire des nids d'oiseaux de proie). Albert et Isabelle accordèrent à tous les sergents exemption absolue de tailles, de guet, de gardes et autres charges de ce genre, ce'qui fui encore confirmé le 22 décembre 1700.

En 1560 on donnait annuellement, au receveur ducal à Nivelles, comme maître des bois, deux chênes, estimés 3 livres; comme receveur, deux chênes (soit ensemble 6 livres ou 30 sous de gros); au maître des bois du chapitre, comme maître des.bois, 4 livres d'Artois ; comme receveur, 3 livres (ensemble, 35 sous de gros) ; aux baillis des bois, à chacun, un chêne ; au clerc ou greffier du roi. deux chênes de 3 livres (soit 30 sous de gros) ; au clerc du chapitre, deux chênes de 3 livres 1 2 sous (soit 36 sous de gros) ; aux quatre sergents des bois de Nivelles et de Hazoy et aux deux porteurs de marteaux, 25 sous d'Artois chacun (soit ensemble, 37 sous 6 deniers de gros); aux deux sergents des bois de Hez et de Bossut (les deux autres étaient rétribués par l'abbaye de Villers), le même gage (ensemble, 12 sous 6 deniers de gros) ; au total 9 livres 1 sou de gros.

Des négociations s'étant entamées entre le gouvernement espagnol et le seigneur de Bornival,don Ferdinand de YUan , pour la cession à ce dernier, à titre d'engagère, de la part du domaine dans les bois de Nivelles . le chapitre s'y opposa fortement. Après une première protestation, en date du 1er décembre 1662, il refusa , le 9 du même mois, les 400 pistoles que don Ferdinand lui oll'rait en indemnité de ces droits. Le gouvernement persistant néanmoins, le chapitre consentit enfin, à la condition que, s'il le désirait, il pourraitacquérirl'engagère, et, qu'au préalable,il lui serait payé 4,500 florins, lorsqueles lettres d'engagère seraient dépêchées. Le consentement du pape Alexandre VIII à cette aliénation de la moitié domaniale des bois fut sollicité, et le souverain pontife l'accorda, le 13 juillet 1663. En 1761, le revenu des bois était évalué à 14,376 florins, soit (déduction faite des charges, qui montaient à 2,276 florins) à 12,099 florins ; le baron de Bornival avait payé, pour en devenir propriétaire, la somme de 196,984 livres de 40 gros ; le droit de nommer un bailli et d'autres officiers et celui de prélever une moitié des amendes furent compris dans l'engagère (lettres patentes en date du 27 juillet 1668).

Pendant que la terre de Bornival était sous séquestre, le conseiller des finances lmpens conseilla au chapitre d'acquérir les droits du baron sur les bois de Nivelles et d'autres revenus domaniaux; le marquis de Herzelles, seigneur de Fauquez, président du conseil des finances, en offrant déjà 14,000 florins en sus de l'engagère précédente, le chapitre devait en donner au moins 2'i,000 florins pour obtenir la préférence. Cetle proposition fut adoptée (16 janvier 1753), et le gouver-

nemont fit dépêcher des letlrcs patentes en faveur du chapitre, mais le conseil des finances les rendit inutiles. Ses membres attaquèrent les lettres patentes comme subreplices et prétendirent (pie la moitié domaniale des bois représentait mie valeur de 480,000 florins. Le chapitre, soupçonnant à cette opposition une origine intéressée, s'adressa au duc deTaroca, président du conseil suprême à Vienne (en 1754), mais ses efforts furent fructueuses.

Les étals de Brabant ayant fait opérer, en IG33, un recensement général des propriétés en Brabant, on fit un rapport de leur contenu. D'après une déclaration en date du 9 juillet, émanée de la chamb'e des comptes, ces bois n'avaient jamais élé cotisés dans les aides, parce que les souverains du Brabanten avaient acquis la moitié, a charge d'en être les avoués ou défenseurs ; le revenu s'élevait alors, pour la moitié du chapitre, à 3,829 florins. Malgré ces représentations, les états taxèrent les bois et ordonnèrent de procéder à la perceplion de leur cote, par voie dexécution; mais cette tentative échoua par suite de l'opposition du gouverneur général. Déjà, en 1 (383, la commune de Baisy s'était vu obligée de renoncer au procès qu'elle avait intenté aux possesseurs des bois de Itossul et de Hez, dans le but de les faire déclarer imposables.

Les *Comptes des grands forestiers et baillis des bo's de Nivelles,* depuis -M 12, sont déposés aux Archives du lloyaume; mais, à parlirde l'année 15'Hi, s'il y rencontre des lacunes nombreuses.

Gli.UIBAIS, ARPEXELLE, NELVE-IU E, LE TEMPLE ETC

Les seigneurs particuliers du hameau de Grambais prétendirent toujours avoir la haute justice dans leurs domaines, qui s'étendaient, en partie, dans la paroisse de Saint-Cyr (plus lard réunie à celle de Notre-Dame;, et, en partie, dans la paroisse de Monstreux. Au XVI^{e} siècle, les officiers du prince leur contestèrent, mais sans succès, cette prérogative. M. de Loupoigne, qui possédait alors le château de Grambais, ayant fait arrêter pour de petits méfaits un habitant de Monstreux , Jaco ou Jacques le Dangereulx, et. « usant de « rigueur et de haute justice », l'ayant fait bannir à perpétuité de ses domaines par ses échevins, Jacques réclama auprès de bailli du Brabant wallon, en lui représentant qu'il avait femme et enfants. Sur sa plainte, les hommes de fief du Brabant wallon décidèrent qu'il y avait là une usurpation et que le bailli pouvait révoquer ce ban (1517-1559). Malgré cet incident, la seigneuriede Grambais continua à jouir de ses anciennes prérogatives.

La localité forma longtemps une circonscription particulière, que l'on cotisait à part dans la répartition des aides et subsides. Après avoir été réunie à Nivelles, elle en fut de nouveau séparée, mais les habitants protestèrent contre celle mesure et, par acte passé le 1er août 1492, devant les échevins de Grambais, un accord fut conclu entre les rentiers, dix jurés, maîtres des métiers et communauté de Nivelles, d'une part, et les habitants du hameau, paroissiens de Saint-Cyr, d'autre part. Ceux-ci reconnurent être tenus à payer les maltotes, assises-, droit des métiers et autres charges des bourgeois, et engagèrent à cet effet, pour eux et leurs descendants, leurs biens, sauf réserve du droit du seigneur. Plus tard, quelques débats s'élevèrent à ce sujet. Les Nivellois se montrèrent disposés à se séparer de Grambais, parce que la cote de ce hameau dans l'aide coûtait plus que la maltote n'y rapportait, et que les habitants du hameau prétendaient s'attribuer la propriété exclusive de leurs biens communaux; en oulre, le seigneur de Bornival, nouvel acquéreur du château, refusait de payer la maltote des biens qu'il achetait et défendait aux sergents de la ville de remplir leurs fonctions dans ses domaines. Le 21 février 1600, douze habitants de la localité , se faisant forls pour sept autres, renouvelèrent les engagemenls pris par leurs prédécesseurs. Au mois de mars suivant un accord nouveau fut conclu. Le 23, la ville en vota le maintien, à condition que les habitants de Grambais paieraient la maltote des héritages acquis par le seigneur. Le 27, ce seigneur et ces habitants comparurent à l'hùtcl-de-ville et on stipula alors les conditions suivantes : La ville-aura le droit de vendre, pour faire face à des dépenses extraordinaires, les biens communaux du hameau , sauf un pré appartenant au seigneur et auquel la ville renonce au profit du seigneur. Aussi longtemps que celui-ci ou un de ses descendants habitera le château et en exploitera la ferme par lui-même, il sera exempt de m:illoie, mais non dans le cas où il la donnera en location. Lorsque le seigneur ou les siens aliéneront une partie de la seigneurie, ils ne payeront pas de mallole, mais dans le cas où ils rachèteraient ce même bien, ce dernier sera dorénavant imposable.

Les habitants de Grambais avaient antérieurement eu quelques débats avec leurs seigneurs, au sujet de leurs liions communaux ; ils en acquirent la propriété incontestée en en cédant une partie à Josse De Mol. Mais, à partir de 4G0I, la ville en devint propriétaire et ordonna, le 2l mars de cette année, de les affermer.

A Ardenelle, domaine qui s'étendait en dedans et en dehors de Nivelles, principalement à l'endroit portant le même nom, le prévôt du chapitre avait un maire et des échevins, qui jugeaient les cas de toute nature, sauf qu'on livrait le coupable aux officiers du souverain, pour l'exécution de la sentence, lin 1735. le maire de la Neuve-Rue « ayant été assez téméraire pour con- « duiresa cour (ou son éehevinago), le long du chemin « allant depuis Je Bastard jusqu'à la Tournette », quoique celte localité dépendit d'Ardenelle, et pour y poser des actes de juridiction , le chapitre ordonna, le 7 septembre, de protester contre cette usurpation. La prévoie possédait, dans la paroisse Saint-Nicolas, une maison où les tenaux ou tenanciers se réunissaient en plaid. Lors de la vente de cette habitation (celle de M. Gheude-Marloy, saunier, sur la Grand'Place), le 23 juin 181 G, on fit encore une réserve : *pour le cas où la seigneurie viendrait à être rétablie.*

Neuve-Rue s'étendait principalement aux alentours de la porle de Namur, outre la ville, le fief de Rognon et la juridiction du Temple. Le seigneur y avait également la connaissance des cas de toute nature, sauf remise du coupable aux officiers du souverain. En 1280, la juridiction y était déjà réclamée par le chapitre. L'abbesse et le chapilre s'en étant remis à ce sujet à la décision du duc Jean II, avec prière d'ordonner une enquête, le duc déclara, le 14 avril 1312, renoncera toutes ses prétentions sur la justice de Neuve-Rue. Quant aux seigneurs du lieu, leurs débals avec l'abbesse furent terminés par une sentence arbitrale de Roger deLeefdale, seigneur de Perck et d'Oirschot, et de Raoul Pipenpoy, chevalier, sénéchal de Brabant. L'abbesse fut déclarée haute-juslicière « délie Nuefve- « Rue qu'on dist sur le quartierFrancon, et on attribua « à Frankon délie Nueve-Rue tous les meubles trouvés «sur le sien de larcin et d'autres vilains cas, les « amendes de sept sous et six deniers que ses jugeurs « lui adjugeront ». Pour ce qui est des autres amendes, « sans burine et bans », le duc aura un tiers, et le restant, sauf un tiers qui reviendra à Francon, sera partagé entre l'abbesse et le prévôt du chapitre, comme cela se faisait en d'autres parties delà ville. Cet accord fut scellé à Bruxelles, au moustier (ou église) de Sainte-Gudule, le jour des octaves des apôtres saint Pierre et saint Paul, en 1325.

Ce qu'on nommait *le Temple* s'appelait ainsi parceque les Templiers de Vaillampont en devinrent propriétaires, par suite d'une donation faite en 1174, suivant Gramaye. Là aussi il y eut de longues contestations entre ces puissants chevaliers, d'un côté, le chapitreet la ville, d'un autre côté. Madame de Nivelles

et la justice accusèrent les Templiers de vendre du vin et firent « prendre et rompre » un tonneau de cette liqueur, « qui gisoit en la maison del major (ou maire) «dit du Temple, sor le lin condist le quartier en le «Nucve-Rue ». Frère Henri de Lille, commandeur de l'ordre en Brabant, et le commandeur de Vaillampont, frère Jore (ou George), se présentèrent devant les échevins et autres bonnes gens de la ville, protestèrent que ce vin était pour eux boire et prièrent l'abbesse de leur en rendre une « kene » (dimanche après la conversion de saint Paul, en 1285). Quelques années après on régla définitivement la question de la levée des assises sur les « mesuiers du Temple, demeurant au quartier «delà Niieve-Rue». Les bourgeois qui iraient y demeurer devaient payer les assises, et, pour ce qui concernait ceux qui y avaient fixé leur domicile dans les dix dernières années, la commune et les frères de Vaillampont consentirent à s'en rapporter au chevalier Ywain de l'Escailte et à Wery Lovial, bailli du Brabant wallon (novembre 4286). Deux années après, au mois de gisserech 1288, ces arbitres attribuèrent la franchise à un certain nombre d'habitants du quartier, comme si ils y eussent été établis de toute ancienneté. Celle petite seigneurie, après la suppression des Templiers, passa à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Le duc de Brabant y conserva la haute justice, qu'en *HL6* on donna en engagère, au seigneur de Njuvc-Rue , pour •58 livres d'Artois.

Dans un acte du lendemain de la fête de saint Jacques et de saint Christophe, en l'année 128!), les échevins du Temple se ijualifient *ù'échevins don Temple doit Tremeit en la Nocve rue à Nicelle.* Nous ignorons ce que signifie le mot *Tremeit,* que nous n'avons pas rencontré ailleurs.

Nous n'avons rien à dire ici des autres seigneuries qui n'étaient que foncières : *les Tenaublcs* ou Tenanciers, propriété du chapitre; *lieriamont,* dont l'échevinage avait juridiction au faubourg deNamur, et qui était probablement annexéeau fief de Potles, Sloisy etc. Nous y reviendrons plus loin.

Organisation ancienne et moderne du pouvoir communal.

GÉNÉRALITÉS

Au milieu des terres féodales du Brabant wallon, la ville de Nivelles présentait uncexceplion remarquable. Grâce à l'industrie et au commerce, qui y prospérèrent de bonne heure, grâce à des franchises conquises par des luttes interminables, une bourgeoisie nombreuse y perpétua le culte des libertés locales. Née et grandie malgré l'hostilité de l'abbesse et du chapitre de Saintc-Gertrude, dont les droits séculaires étaient mis eu question par elle, fortifiée par des institut ions vigoureusement organisées, la commune manifesta sa puissance par de grands travaux, par des entreprises hardies et souvent par une attitude énergique.

La position des habitants était d'autant plus difficile, qu'un grand nombre d'entre eux se trouvaient placés, par leur position et leurs intérêts, dans la dépendance du chapitre, et ne pouvaient agir aussi librement que leurs concitoyens, De là ces mesures, fréquemment répétées au moyen-âge, et ayant pour objet d'interdire les fonctions municipales aux subordonnés du chapitre, et dont la stipulation suivante, formant l'article 3 du règlement de 4670, est un dernier écho : « Personne « ne pourra être choisi au nombre des jurés ou maîtres *v* des métiers, qui est procureur postulant par devant « leséchevins de Nivelles ou ailleurs, ou qui est officier « sermcnlé de la dame de Nivelles ou du chapitre ». Les autres habitants constituaient une association dont les membres, soumis aux mêmes devoirs, jouissaient des mêmes avantages, des mêmes libertés. A moins d'être fils de bourgeois, on ne pouvait entrer dans la bourgeoisie qu'à prix d'argent. Une ordonnance du G décembre 4653 stipula en outre qu'il fallait être homme de bien et « non pour surcharger la ville », c'est-à-dire, dans un fâcheux état de fortune. Pour exercer une industrie ou un commerce, on devait se faire admettre dans la bourgeoisie et payer à la ville : 3(5 florins, si on voulait exercer un des métiers principaux; 45 florins, si on voulait devenir couturier (ou (ailleur)'Ou cabaretier; G florins, si on aspirait à un état moindre; et seulement 20 patars quand on ne voulait que devenir simple « serviteur des métiers », couvreur, scieur etc. Le particulier qui voulait fixer sa résidence à Nivelles était aussi astreint à entrer dans la bourgeoisie, à moins qu'il ne préférât payer la maltoto ou assise des bières sur le même pied que les brasseurs. Dans la suite, et en considération de ce que les finances communales étaient fréquemment chargées de l'entretien d'enfants de bourgeois pauvres, le droit de bourgeoisie fut uniformément porté au taux dcMOO florins (sauf que les gendres de bourgeois ne payaient que 50 fl.), et toute personne qui s'établissait à Nivelles dut fournir une caution de 200 florins, caution que l'on saisissait si votre entrelien venait à incomber à la commune (2 janvier 4755). Dix années plus lard, les trois membres déclarèrent que l'enfant né avant que son père eût acquis la bourgeoisie n'était pas considéré comme bourgeois (!) avril -17(35).

On désignait sous le nom des *trois membres,* la réunion des corps qui gouvernaient la commune : le corps des rentiers et jurés, les échevins, les maîtres des métiers; les premiers, d'abord élus du peuple, puis désignés par le gouvernement, véritables administrateurs de la commune, mutilés en 4670 parla suppression des rentiers, confondus en 1778 avec Féchevinage; les deuxièmes, formant, sous la présidence du maire, le tribunal au civil et au criminel (sauf la juridiction appartenant à différents cours dont nous avons parlé plus haut), et nommés par l'abbesse; les troisièmes enfin, qui, au besoin, demandaient conseil aux métiers mêmes. De ces trois corps, l'échevinage élait certainement le plus ancien, mais les rentiers et jurés conquirent ensuite une prééminence incontestée, et le premier rang fut maintenu aux jurés par un décret royal en date du 4 décembre 1074. Néanmoins, à la procession dite des Saintes huiles et aux Rogations, le maire et les échevins prétendirent avoir la préséance, et les jurés no la leur contestèrent pas, afin d'éviter un scandale incompatible avec le caractère des cérémonies à propos desquelles ce conflit se produisait.

La banlieue, qui fut fréquemment accablée de frais particuliers, surtout pendant les guerres du XVII'-siècle, essaya d'avoir des représentants particuliers. A la demande du magistrat, lechapitredéclara, le 17 mai 1688, qu'il ne reconnaissait aucune séparation du dehors d'avec le dedans, qu'il n'accueillerait pas les prétendus députés du dehors et qu'il n'accepterait pas, de leur part, la présentation de comptes séparés. On projeta dans la suite l'adjonction aux maîtres des métiers d'un certain nombre de députés de la banlieue, mais cette idée ne triompha pas lors de la rédaction du règlement de l'année 4 778.

Depuis l'invasion française, la commune de Nivelles n'a plus d'institutions distinctes. La loi du 29 février 1860 en a fixé la population officielle au chiffre de 8,52!) habitants, ce qui range la ville dans la troisième classe, celle des localités dont le conseil communal compte onze membres et où le cens électoral s'élève à 30 francs. Outre les sections cadastrales que nous avons fait connaître, il existe, dans l'agglomération centrale, trois sections administratives qui comprennent : la première, le territoire délimité par la rue Sainte-Anne, la place Saint-Paul, le marché au Bétail, la Grand place et la rue de Charleroi; la deuxième, le territoire

délimité par la rue de Charleroi, la Grand'place et la rue de Mons; et la troisième, le territoire délimité par la rue de Mons, la Grand'place, le marché au Bétail, la place Saint-Paul et la rue Sainte-Anne; on y comptait au 31 décembre 1856 respectivement 411, 303 et 265 habitations, en tout 979.

LES KENTIEKS ET LES JLHES.

Les jurés ou chefs de la commune nivelloise naquirent probablement en même temps qu'elle, pendant le XIIe siècie; mais nous n'avons pas trouvé de tracesde leur existence avant l'année 1330, quoique les chroniques nous disent qu'en 1244 le duc Henri 11 reçut leur serment et leur confia les clés des portes, et qu'en 1262-1205, ils paraissent avoir dirigé le mouvement insurrectionnel contre I'abbesse.

Leur nombre, qui s'élevait à quatorze (d'où leur nom primitif : les (Quatorze , *Quatuordecim),* reporte leur origine à une date antérieure a l'année 1296, qui vit réduire de 14 à 7 le nombre des échevins. Selon toute apparence, on composa cette institution de manière a ce qu'elle pût rivaliser avec l'ancienne magistrature abbatiale. Parmi les quatorze, il y en avait quatre qui étaient particulièrement charges de la direction des travaux, de l'administralion des finances, et qui furent successivement appelés les quatre, les rentiers (ou payeurs de rentes), et les bourgmestres (parce qu'ils dirigeaient en elfet la ville). Un renouvellement d'alliance, conclu le 1er novembre 1362, entre Louvain et Nivelles, l'ut scellé au nom de cette dernière ville, par Adam Capelle et Jean Blanche, bourgmestres; Pirart Grenval et Jean Erbaut, échevins ; Jacques Juse et Golard Belainne, jurés.

Le 2 décembre 1385, le sire de Witthem, sénéchal, et le receveur deBrabant arrêtèrent un règlement relatif aux quatre et aux dix de la vilie, règlement que la duchesse Jeanne ratifia le lendemain. D'après une enquête qui s'ouvrit le 26 octobre 1516, l'élection de ces magistrats s'opérait de la manière suivante : Ghaque année, le jour de la Sainte-Catherine (25 novembre], les métiers choisissaient dans leur sein deux nouveaux maîtres, qui se réunissaient tous, le jour de Saint-Nicoias (6 décembre suivant), et de concert avec les dix jurés sortant de fonctions, choisissaient dix nouveaux jurés, un dans chaque paroisse. Les nouveaux maîtres et les nouveaux jurés, après avoir prêté serment entre les mains du maire de Nivelles, élisaient deux nouveaux rentiers (deux autres restaient encore une année en fonctions), qui juraient fidélité au duc de Brabant entre les mains de son bailli du Brabant wallon ou du lieutenant bailli. Ce ne fut quVpartir de 1509, à la suite d'un record (ou déclaration) des jurés sortant de fonctions et « d'autres personnes de bien » et officiers, que les jurés et les rentiers furent institués par des commissaires du prince, ordinairement choisis dans le conseil de Brabant et parmi les grands officiers du duché.

Lorsque les jurés étaient réunis, ceux d'entre eux qui avaient été rentiers prenaient la parole avant leurs collègues, quels qu'ils fussent, et se plaçaient suivant leur ancienneté. Les autres se rangeaient dans l'ordre suivant, qui était celui de leurs paroisses : Notre Dame, Saint-Jacques, Saint-Nicolas, Saint-Maurice, Saint-George, Goûtai, Saint-Sépulcre, Saint-Jean de Maisials, Saint-André, Saint-Sire. Ainsi le décida une ordonnance des rentiers, dix et maîtres, qui fut promulguée le 28 décembre 1454, « afin d'honorer l'office « de la ville «. On le voit, Thines, dès lors, était classée à part, quoique formant une paroisse de Nivelles.

Entre les années 1509 et 1525, la magistrature communale fut mutilée. On réduisit à trois le nombre des rentiers, à huit celui des jurés. Jusque vers celte époque, ceux-ci prenaient quelquefois conseil des jurés sortant de fonctions, que l'oii appelait les jurés descendants ou *les Ploraulx,* et qui recevaient de la ville, tous les ans, une allocation que l'on réduisit, en 1653, à deux patacons, pour chacun. Le règlement de 1663 supprima les fonctions des rentiers, porta à neuf le nombre des jurés, dont le premier, sous le titre de *premier juré,* hérita alors des attributions des rentiers, et les posséda jusqu'en 1778, qu'on fusionna les jurés et les échevins sous le titre commun de *magistrat.* Il fui décidé, le 14 septembre 1665, que c'était le bailli du Brabant wallon qui devait recevoir le serment des rentiers et jurés. Ceux-ci, au siècle dernier, s'assemblaient régulièrement trois fois la semaine.

Non-seulement les rentiers et les jurés géraient les finances de la viile, décidaient des dépenses et des travaux et prenaient toutes les décisions dont l'importance n'exigeait pas qu'on réunit les trois membres, mais ils terminaient les contestations qui s'élevaient en matière de.taille ou d'impôt dans un certain rayon, rayon qui englobait le village d'Aiseau (décision en "date du 10 juin 1542), et probablement toute la partie du Brabant wallon, qui, en matière d'aides, était considérée comme une dépendance du quartier de Bruxelles. En outre, dans le principe, ils étaient également juges au criminel,etjuges des contestations, desquerelles,qui s'élevaient entre les bourgeois. Mais, nous l'avons vu, l'exercice de cette dernière juridiction leur fut contesté. Toutefois, il en subsista longtemps un souvenir manifeste. Nous voulons parler delà *Cour des Apaisiteurs* ou *Appesiteurs,* spécialement chargée des affaires provoquées par des querelles, des blessures etc., et qui se composait d'un rentier, de deux jurés et d'un échevin. Des habitants de Rêves ayant refusé de comparaître devant ce tribunal, malgré des lettres de maintenue déjà obtenues du conseil de Brabant, les trois membres résolurent, le 4 décembre 1613, de procéder contre eux. Avec le temps, les apaisileurs disparurent. Parmi les registres faisant partie des Archives communales se trouve : *Le livre de la courte des appaisiteurs cl juges de sangs de notre seigneur l'empereur de sa bonne ville de N.velle en liraient.* Il commence le 13 septembre 1548 et se termine le 21 mars 1590.

Outre ce qu'ils touchaient pour des vacations exceptionnelles, les rentiers et les jurés recevaient chacun tous les ans, en 1528 : les premiers 4 livres de gros de Flandre (ou 24 livres d'Artois), les jurés 1 livre de gros (ou 6 livres d'Artois). On leur donnait de plus : à chacun des rentiers, trois aunes; à chacun des jurés, deux aunes de drap, pour leur habillement de cérémonie. De fréquents b.mquets, en stimulant leur zèle, leur fournissait des occasions de fêtes. En 1663, le traitement du premier juré fut porté à 150 florins. En 1764-1765, le premier juré recevait 174 florins, les deuxième et troisième jurés 42 fl. chacun, les six autres jurés 30 fl. chacun. Tous ensemble touchèrent en outre, pour leurs réunions ordinaires du lundi, du mercredi et du vendredi, la somme de 429 florins.

Le lundi des Quaresmaux, \\ y avait un banquet où assistaient non seulement les rentiers etlesjurés, mais encore leurs femmes, les valets de la ville, le chapelain, le maître des ouvrages. Quelquefois on y invitait des personnes de distinction ; c'est ainsi qu'en 1604 on y appela le seigneur de Bornival, son lieutenant, le capitaine don Francisco, le lieutenant bailli et d'autres gentilshommes, en sorte que ce dîner coula à la commune 82 livres 11 sous.

A la Sainte-Trinité, jour de la dédicace de la chapelle de l'hôtel-de-ville, on se réunissait de nouveau.

La nuit de la Saint-Jean, lors de ré.eclion des échevins de I'abbesse, les rentiers, les jurés et les serviteurs de la ville dînaient encore a la maison communale, ce qui occasionna une dépense de 37 sous 6 deniers, en 1526; de 3 '• sous 2 deniers, en 1534.

Quand les commissaires du gouvernement arrivaient à Niveiles pour renouveler le corps des rentiers et des jurés, l'usage était de les régaler; ce dîner coûta 53 sous

en 1532. En 1653 on réduisit celte fête à un « honnête» dîner, et à un déjeuner pour le lendemain, dans le cas où les commissaires seraient encore à Nivelles, et il fut convenu qH'on les prierait de loger chez un des rentiers ou chez le pensionnaire.

Lors de la kermesse, à la grande procession de la Saint-Michel, le cortège s'arrêtait en un lieu appelé «M *ChesneSohier de Gand* (d'après un échevin de ce nom. qui vivait à la fin du XIII[e] siècie) et on y faisait un copieux déjeuner, qui coûtait énormément à la ville. D'après une résolution de 1653, il l'ut décidé qu'on s'y contenterait des « pistols » (pistolets ou pains longs?) que l'abbesse et la prévôté y envoyaient et d'un autre fourni par la ville; et que cette dernière y joindrait « un bon quartier de mouton, un jambon, une piècede «primsel, une aime de bière et honnêtement du vin», et que les serments et la jeunesseauraieiit de plus leurs aimes de bière, suivant l'usage ordinaire, et un peu de vin. On mit alors plus d'économie dans le banquet aux succades (ou sucreries), qui avait lieu la veille de la fête et au retour de la procession.

Mais le repas le plus onéreux aux finances communales était celui du baudissement ou affermage des assises.

Toutes ces fêtes, dont les trois membres volèrent l'abolition temporaire en '1653, furent définitivement supprimées en 1676. L'usage des réjouissances de celle nature fut difficile à extirper. Le 28 septembre 1784, le magistrat s'étant rendu à la collégiale pour y porter lessanlés royales au son de la musique et du canon, l'échevin Cravan ordonna d'apporter du vin, mais le maire le défendit, en déclarant que la collégiale n'était pas un lieu pour « faire de la débauche », et provoqua ensuite, de l'administration supérieure, une défense de boire, ce jour là, aux frais de la ville (16 février 1185). '

Jusqu'en 1663, époque où on les remplaça par un fonctionnaire spécialement chargé du maniement des deniers de la commune(un receveur), c'étaient les rentiers qui étaient investis de cette mission. D'après l'enquête de l'année 1516. ils rendaient compte de la situation de la caisse tous les mois, accomplissaient la même formalité tous les quatre mois en présence des échevins, et enfin rendaient compte de leur gestion au bout de l'année, par devant les jurés et les maîtres des métiers. Quelques jours après, les échevins vérifiaient les comptes rendus dans l'année tous les quatre mois, en présence de l'abbesse et du bailli du Brabant wallon, puis on collationnait ces documents avec le compte annuel. C'était une mission assez désagréable que celle de gérer les finances d'une commune à cette époque, où l'on était exposé à la fois à la défiance du peuple et aux exigences du gouvernement. Dans l'acte du prince de Parme, par lequel il autorise le conseiller de Brabant, maître Jean le Saige, à remplacer comme rentiers de Nivelles Jean et Adrien Thime, on voit que ces magistrats s'étaient plaints d'avoir dû, pendant deux ans, se livrer à un travail continuel, d'avoir été, en outre, emprisonnés, rançonnés et molestés (acte daté de Maestricht, le 8 novembre 1581). Le premier rentier avait le gouvernement de la ville et la garde des c'és des portes, attributions qui passèrent ensuite au premier juré.

Lors de la fête de Nivelles il était d'usage que les jurés se tinssent, à cheval, à côté de la châsse de Sainte-Gertrude, dont ils étaient, en quelque sorte, responsables envers le chapitre; i'es échevins, de leur cùté, suivaient la voiture de l'abbesse, également à cheval.

LE MAIRE ET LES ÉCHEVINS.

Ainsi que tous les autres échevinages, celui de Nivelles était présidé par un mayeur ou maire *(villicus),* qui était à la nomination de l'abbesse et révocable à sa volonté. Cet officier était à Nivelles le représentant de l'abbesse et du chapitre. Au XIII[e] siècle, la famille d'Archenne (ou d'Arquennes) prétendit posséder la mairie de Nivelles à titre héréditaire, mais, après de longues contestations, le chevalier Siger d'Archenne et ses frères Godefroid, Robert et Gérard y renoncèrent au profit de l'abbesse Helwide (charte du duc Henri I«[r], datéedeLouvain, au mois de janvier 1225). L'influence du maire diminua lorsque la commune grandit au détriment de i'aulorité du chapitre, et son importance s'effaça devant celle des rentiers et principalement du premier rentier ; mais, après la suppression de ces magistrats, il la reconquit insensiblement. Enfin, le règlement de I778 le plaça définitivement à la tète du corps de la ville, et lui aîioua un traitement annuel de 210 florins. Depuis cette époque, il prêtait serment entre les mains du premier échevin, et, d'autre part, c'était entre les siennes que les échevins accomplissaient cette formalité. Les Archives du royaume possèdent quelques *Comptes* (en rouleaux) *des maires de Nivelles,* pour les années 1378 à 1391 avec des lacunes], et une série complète de *Comptes* semblables, mais formant des registres, et allant de 142 5 à 1550.

Les échevins, qui, dans le principe, constituaient probablement le tribunal du comté de Nivelles, virent ensuite leur juridiction limitée aux possessions du chapitre dans Nivelles. lis étaient primitivement perpétuels et au nombre de quatorze (Grainaye dit à tort quatre, choisis dans autant de lignages) ; ce fut en 1296 qu'on réduisit leur nombre à sept et la durée de leurs fonctions à un an.

Les échevins étaient nommés par l'abbesse. qui leur donnait un collègue si, dans le courant de l'année, l'un d'entre eux venait à mourir ou à quitter ses fonctions. Ils ne pouvaient toutefois renoncer ces dernières à leur gré; le l'ait s'étant produit le 13 juillet 1588, les échevins ne voulant plus « servir », l'abbesse en donna avis au chapitre, et, de sou avis, se plaignit au gouvernement, qui donna sans doute tort aux échevins, comme il le fit en différentes circonstances pour d'autres localités.

C'était la nuitde la Saint-Jean,au mois de juin, que les échevins étaient élus; nous ne savons de quelle manière. Il y avait alors à l'hôtel—de-ville un banquet qui, en 1526, coûta à la commune 37 sous 6 deniers. Outre les émoluments que leurs fonctions judiciaires leur procuraient, les échevins avaient droit à un autre banquet qui se faisait à l'hôtel-de-ville le jour du baudissement ou affermage des assises, et en faveur duquel les trois membres votèrent, le 28 décembre 1587, 18 florins, mais en y ajoutant la réserve: « pour cette fois seulement ». En 1653 il coûtait 80 florins, outre 19 florins 4 sous que les échevins recevaient «pour leurs aubertins>; on suspendit alors cet usage, que le règlement de 1676 abolit définitivement. Dans les derniers temps, il était d'usage que la veille de la nouvelle année, chaque femme d'échevin portât à l'abbesse quatre pains de sucre blanc, du poids de trois livres , et l'abbesse leur donnait une légère collation ; la femme de chambre de l'abbesse prenait part à cette petite fête, ce qui paraissait assez ridicule à plus d'un Nivellois. En 1510, les échevins recevaient de l'abbesse, pour leur habillement de cérémonie, 18 aunes de drap chacun.

Les premiers échevins dont on connaisse les noms sont les huit suivants : Henri, Arnoul.Spurion, Goderan, Wibold, Udelin. Rase et Herward; ils figurent dans une charte du prévôt de Nivelles Godescalc, de l'an 1075 environ. On cite : en 1268, le lendemain de Pâques. Adam Baïart, Martin de Morlanweis, Henri Jusette, Mahiu ou Mathieu de Pietoul, Jean de War et Jean Le Spateit; en février 1288, Wis ou Guy de Couloingne, Sohier de Gand, Thieris li Argentiers; en 1295, le vendredi avant laChandeleur,Nicolas Portejoie, Sohier de Gand, Alard Dou

Vivier, GoJefroid Maines, Pierre Ourri, Ado m Beiarl. Coliird Nagars, qui .siégeaient « ou grand moslier», c'est-à-dire dans la grande église, peut-être sous la tour ; en I 290, le déliais ou lundi après la Chandeleur, Pieron Ourri, Walicr Çuiaremial, Adam Bciait, Nicholon ïorcol ; en 1*97, Je vendredi avant la ièle des saints Simon et Judo, Gi.lion Nzelle, .Gérard l'oul-Jondor, ïliierri li Argentiers, Colard de Sloysi ; en 1357, Colard Capelle, Jacques, Gérard Iloliandre, Jean llerbaus, Nicolas Fraiikar, Jean de Labial et Jacques Swaef. Nous citons ces nonii comme renseignement sur les l'arnilles dont se composaient à celle époque l'aristocratie bourgeoise de Nivelles.

Les échevins jugeaient an civil et au criminel (sauf les restrictions que nous avons signalées en parlant des jurés). Au criminel, leur jurisprudence avait pour base principale, no:i pas la Keure du bailliage du Roman pays de Brabant, qui n'avait force de loi que dans les vidages, dans les localités non privilégiées, mais la grande ordonnance de l438,où sont déterminées les amendes comminées contre les cn'mcs et les délits, ainsi que les détails du mode de procédure.

L'usage s'introduisit au XVI^{e} siècle d'aller chercher conseil hors de la ville, « aux frais des bourgeois et « pauvres gens», tandis qu'anciennement il n'élaiten aucune façon permis d'appeler des jugemenls qui se rendaient à Nivelles. Celle innovation étant de nature à porlcr atteinte à la considération de l'échevinage et pouvant, si on la tolérait, devenir onéreuse aux habitants, l'abbesse et son conseil, de concert avec les échevins de l'année 1449, la condamnèrent au nom de l'archiduc d'Autriche, et décrétèrent que dorénavant l'abbesse et les gouverneurs, c'est-à-dire les magistrats de «la ville feraient exécuter les jugemenls portés par les échevins (16 avril 1449).

La coutume primitive de Nivelles se ressentait de l'influence de l'ancien droit franc. Elle attribuait aux fils, à l'exclusion des tilles, le droit de succéder aux immeubles; seulement si parmi les revenus se trouvaient des *oiseaux à plumes*, c'est-à-dire des redevances en chapons, poules elc, le partage s'opérait sans distinction de sexe (art. 5). A défaut de fils, les filles héritaient; en ligne collaléralc. les entants des fils étaient aussi préférés aux filles (art. 10). Notons également que dans le ressort de la coutume de Nivelles on pouvait disposer d'un fief, sans la permission de son seigneur.

Les cou lûmes de Nivelles et de Rognon furent rédigées au XVI^{e} siècle, homologuées par Albert et Isabelle le 1er septembre 16II, publiées à la maison de ville, le 24 du même mois, et immédiatement imprimées à Bruxelles, chezJ. Mommacrt, en un volume in-quarto. On y lit entre autres dispositions, que: tous les ans, le jour du lundi parjuré, il doit se tenir à Nivelles des plaids généraux : c'élait alors que le domaine ou le seigneur revendiquait ses cens arriérés. Alors aussi celui qui avait reçu une garantie d'un débiteur était tenu de l'exhiber à la cour et d'obtenir un jugement en sa faveur; le débiteur avait alors un mois (ou s'il était a (Forain, c'est-à-dire étranger à la localité, quarante jours) pour se libérer, en ne payant que la detle et les frais. Deux fois par semaine, le lundi et le vendredi, de neuf heures à douze, on plaidait par devant l'échevinage, et le vendredi était spécialement consacré aux causes portées en appel par devant les échevins. L'article 37 accorde à tous les enfants, sans distinction de sexe, un droit égal à la succession de leurs parents. *Vnc* ordonnance relative aux procureurs, tant pour ceux plaidant par devant le maire et les échevins et qui étaient établis par l'abbesse. que pour ceux plaidant par devant les rentiers et les jurés et qui étaient à la nomination de ces magistrats, fut promulguée du temps de l'abbesse Adrienne de Lannoy, par les échevins, rentiers, jurés et conseil; elle fut modifiée par un décret des archiducs, également publié en 1011.

La magistrature nivelloise paraît avoir eu pour préoccupation de ne tolérer que Je moins possible l'amoindrissement des biens fonds qui appartenaient à la bourgeoisie. Nous avons vu qu'il était toujours loisible d'en opérer le retrait lorsqu'on les cédait à des mainmortes. En outre, toutes les rentes, de quelque nature qu'elles fussent, étaient remboursables à Nivelles et dans son ressort : une rente en argent au denier 18, c'est-à-dire moyennant dix-huit fois le capital; une redevance en grains, moyennant 18 couronnes ordinaires ou 21 inailles du Rhin de 20 palais pour 1 muid de blé.

La coutume de Nivcllos-était suivie dans un très-grand nombre de localités, et notamment : à Nivelles même, sauf dans la circonscription du Franc-Elau; à Aiseau, Appeiterre, Arquennes, Baulers, Blanmont (surChastre). Bornival, Bollebeek (surMolhcm),Brages, Bruxellesen partie (l'échevinage du chapitre à Bruxelles et aux environs), Buisseret (sur Scneffe), Chastre-Dame-Alerne, Clabecq, Corbais, Coulure-Saint-Germain, Essele (sur Tourncppe), Famillelureux, Gempioul (sur Vieux-Genappe), Glabais, Gouy-sui-le-Piélon, Goyck. Ilennuyeres, tloutaiu-le-Monl. Houtain-lc-Val, Ifde, Lasne, les deux Lcwnick, Liberchies, Ligny, Limai. Lombeek-Notre - Dame , Lombeek-Sainte-Cal herinc, Loupoigne, Machelon-Sainte-Gertrude, Maransarl, Meerbeek(près deNinove), Mellet, Monstreux, Noirmont, Pamele, Pelit-Rœulx-lez-Braine. I'etit-Bœulx-lez-Nivelles, Pont-à-Celles, Rêves, Saint-Géry, Savenlhem, Senefl'e, Slerrebeek, Strythem, Ternalh, Tiberchamps (sur Senefl'e), ïhii (sur Sart-Dame-Aveline), Tongrinnes, ïubise. Wambeek, Wanfercée, Wauthier-Rraine (l'échevinage du chapitre), Ways elc.

D'après celte liste, on peut admettre que la coutume de Nivelles était adoptée da«s la plupart des localités qui formaient le ressort des mairies de Nivelles et de Genappe,«où cependant on préférait parfoisla coutume de Genappe ou de Lothier, celle de Louvain, et plus rarement celle de Liège (à Bousval et Thilly), celle de Cologne (à Sombrcfle), celle d'Ccclc (à Oiskerque) etc. En dehors de ces deux juridictions, elle n'était adoptée qu'exceptionnellement, là où le chapitre possédait des biens.

Ce que l'on appelait *les Vieilles prisons* se trouvait, dit-on, à l'angle de la rue de la Tranquillité et de la rue dite des Vieilles prisons, dont l'autre angle était occupé par le bâtiment nommé l'Évèché. Le 20 août 1-iflO et le 17 décembre 1492, une sentence des échevins tarifa les droits dûs au geôlier. Le forestier du duc à Nivelles était gardien de la prison. En 1406, il avait le droit d'exiger, pour chaque bourgeois de Nivelles confié à sa garde, un vieux gros tournois par jour (ou 3 gros de Flandre 7 eslerlings), et en outre les dépens, c'est à-diro les frais de nourriture etc., et, pour chaque personne étrangère à la bourgeoisie, 3 vieux gros tournois, sur lesquels étaient prélevés les dépens.

Les exécutions avaient lieu tantôt sur la place, tantôt au lieu appelé le *llappart*, où les cadavres des criminels restaient abandonnés aux intempéries de l'air, aux animaux sauvages et aux oiseaux de proie. Ce monument lugubre fut reconstruit en pierres de taille et orné d'armoiries, par l'abbesse, en 1564. Les échevins « del Relhine (?) » avaient dans leurs attributions le soin de « tapper le clocque », c'est-à-dire de sonner la cloche, lorsque justice se faisait d'un malfaiteur, et, de ce chef, le domaine leur donnait chaque fois, une gelte de vin de la valeur de sept placques.

LES CORPS DE MÉTIERS.

On ignore à quelle époque les artisans de Nivelles s'organisèrent en corps de métier. Une chronique manuscrite rapporte à l'année 1421 l'institution des métiers des tanneurs, des drapiers et des tondeurs. Déjà, à cette époque, les corporations de ce genre participaient à l'administration locale. C'est en 1403 que,

pour la première l'ois, on mentionne les métiers dans le préambule des ordonnances ou résolutions de. Ja commune. Les abbesses revendiquèrent toujours et conservèrent, en effet, une part dans Ja réglemeiilalion de tout ce qui concernait les métiers, sur lesquels, dans les derniers temps, elles s'appuyèrent pour affaiblir les débris de l'ancienne puissance de la commune.

Dans le conseil de ville, dont ils formaient le troisième membre (ou troisième fraction), huit d'entre eux étaient représentés par deux députés, appelés maîtres (ou doyens), qui étaient nommés tous les ans, le jour de Sainte-Catherine, par leurs prédécesseurs et les autres membres de leur corporation, et agréés par les deux autres membres : les rentiers et jurés et les échevins. Ces huit métiers étaient : les Chambiers ou brasseurs, le métier de Saint-Eloi, les Mulquenniers, Molkeniers ou Mulquiniers, les Tanneurs, les Pelliers et Aurimiers, Lorimiers ou Lorymicrs, les Bouchers, Jes. l'ermentiers (remplacés plus lard par les Tailleurs], et les Drapiers. D'après le règlement de 1603, les maîtres des métiers n'étaient convoqués que pour les affaires concernant le service du roi ou de grande importance; ils élaient appelés par Je premier juré ou avec sa permission, ils étaient obligés de comparaître et de donner leur avis, au l)esoin par écrit, et sans pouvoir mêlera J'affaire en délibération des questions étrangères. Ils ne pouvaient tenir arrière-conseil, c'est-à-dire consulter leurs métiers respectifs, que du consentement des jurés, qui devaient, au préalable, en référer au conseil de bïabant.

Eu 1676, malgré une réclamation que le chapitre adressa à ce sujet à l'abbesse, Je 27 novembre, mais pour obéir aux prescriptions d'un décret royal, on réduisit de moitié le nombre des maîtres des métiers, qui fut encore diminué d'un, eu 1722, par suite du dépérissement du métier des mulquiniers. Il fut alors statué qu'à la Sainte-Catherine chaque méfier présenterait trois candidats aux jurés et aux échevins, qui en choisiraient un pour exercer, pendant l'année, les fonctions de maître.

Depuis 1778, il n'y eut plus que cinq de ces maîtres qui furent en droit d'assister aux assemblées du corps de ville et d'intervenir dans la reddition des comptes annuels; les deux autres, à tour de rôle, restaient in actifs sous ce rapport jusqu'à la fin de l'année. Ces sept maîtres étaient alors directement nommés par les magistrats, taudis que leurs collègues et ceux des au très métiers Fêlaient par leurs corporations respectives. Les maîtres rendaient compte de leur gestion: chez certains métiers, à leur sortie de fonctions; chez d'autres, le lundi parjuré (ou lundi perdu? le premier lundi après l'Epiphanie).

Les maîtres des métiers recevaient, à l'époque du baudissement ou affermage des assises, une allocation qui ne fut fixée qu'à \'ô florins, le 27 décembre 1588, quoiqu'ils eussent réclamé 50 florins. En 1053, elle s'élevait à 100 florins,et on en suspenditprovisoirement Je paiement, ainsi que celui des 19 florins i sous que les maîtres recevaient pour des gel tes ou pots de vin d'Espagne, en place d'une rémunération à laquelle on donnait le nom *d'Aabcrtins,* probablement parce qu'elle consistait primitivement en un certain ' nombre de pièces de monnaie frappées par le duc Aubert de Bavière, comte de Hainaut, de Holiande, de Zélande, et seigneur de Frise, qui rogna dans la seconde moitié du XIV'-siècle.

L'abbesse de Nivelles prélevait anciennement un lonlieu sur Jes « blancs bâtons, couvrechel's, fers, « grosseries, laines,menus tonnicrs,clabbiers, merciers, « vives hèles, vins, vieuwars (ou friperies), toiles mar- « chaudes, pelleteries, cuirs velus, écorces etc. », que les étrangers achetaient ou vendaient en ville. Cette exaction éloignant les marchands forains, les trois membres de la ville en obtinrent la suppression, pour la durée de la vie de l'abbesse en fonctions (terme qui devint perpétuel), moyennant une rente annuelle de 00 florins carolus de 20 patars, dont 17 1/2 payés par la ville, 2 1/2 par les chambiers, 9 par le métier de Saint-Eioi, 18 par les mulquiniers, 6 par les tanneurs, i par les bouchers et 3 par les drapiers (15 décembre 1536).

En vertu d'une résolution du 2G novembre IG0O, tout habitant voul nit dorénavant jouir du privilège de bourgeoisie dut, sous peine d'une amende de G 11. au profit clés travaux des fortifications, se faire recevoir, dans les trois mois, comme membre d'un des huit métiers précités, à moins que ce ne fût *un* maçon, un charpentier, un couvreur, un laboureur, *un* vievarier (ou fripier), un meunier, un manœuvrier, un soyeur (ou scieur), métiers que l'on ne pouvait toutefois exercer sans être bourgeois. Un rapport, dalé de l'année 1778 et signé parle pensionnaire Narez, signale,avec beaucoup de hardiesse et de sagacité, les abus qui s élaient glissés dans ces institutions. L'auteur rappelle qu'une *bolres.se* de IJége avait élé mise a l'amende, à la requête du métier de Saint-Joseph, pour avoir vendu des manches de bois, objets qui pouvaient valoir une plaquette la pièce. Il approuve le maintien des corporations principales : le métier de Saint-Eloi (les graissiers, marchands d'étoffes de soie etc.), des épiciers, éfainiers, pelletiers, que l'on séparerait des précédents; des ferroniers et maréchaux, des menuisiers (ou métier de Saint-Joseph], des tanneurs, des drapiers, des tailleurs, des orfèvres; mais en considérant comme inutiles, à cause de leur faiblesse numérique,, celles des perruquiers, des barbiers, des couteliers, des cordiers, des mandeliers, des arquebusiers, des cloutiers; et comme exerçant une action très-nuisible sur la vente des denrées alimentaires, celles des boulangers, des bouchers, des poissonniers. Aux yeux du zélé pensionnaire, cette vente devait être libre, sauf la surveillance à exercer par la police.

Le métier des brasseurs, des fabricants de vinaigre de grains, «Jes marchands de braie et de houblon et des revendeurs de bière fut réorganisé le 7 décembre IG02, comme le furent aussi ceux des drapiers, des bouchers, des fripiers, des tailleurs. En 1699, il demanda l'interdiction du débit de la bière de Horrgarde.

Dans le métier de Saint-Eloi ou des merciers étaient compris les maréchaux ou gros forcheurs, les marchands de fer, les couteliers, lescharrons. les serruriers, les chaudronniers, les étainiers, les graissiers, les gantiers, pelletiers et blancairiers, les cordiers, les mandeliers, les écreniers et menuisiers, les graissiers et épiciers, les chirurgiens, les barbiers, les vinefiers, Jes apothicaires, les pastichiers et les arquebusiers. Un nouveau règlement fut donné à ce métier par les trois memb'ies, le 18 février 1756, elapprouvé par le souverain le 17 octobre de l'année suivante. Le jour de Sainte-Catherine, plus lard à la Saint-Jean, la corporation choisissait trois c.indidals, parmi lesquels Je magistral prenait un doyen (ou maître); ce doyen, de concert avec les deux personnes qui l'avaient précédé dans cet office, désignait douze membres chargés de régler les affaires du métier et de rendre compte, tous les ans, le lundi parjuré. Les candreliers ou chaudronniers de la ville de Nivelles, avec ceux du métier de Perwez et autres du Brabant wallon, formaient une communauté qui fut établie le G février 1516 et approuvée ou confirmée Je 5 avril 1593 et le 21 juillet 1606; elle était placée sous la proleclion du grand-bailli et dirigée par quatre maîtres ou élus, sous l'approbation de cet officier. Les apprentis élaient assujettis à un travail préparatoire de deux années, et les candidats à la maîtrise tenus à exécuter un chef-d'œuvre. Cette communauté avait un sceau particulier. On organisa en branches distinctes du métier de Saint-Eloi, ayant chacune des règlements différents : le 5 mars 1687, les chirurgiens; le 30 juillet 1705-, lesboutonniers. Pour entrer dans cette dernière corporation,

il fallait prouver qu'on avait appris l'état pendant deux ans, soit à Nivelles, soit dans une autre ville; payer pour l'enregistrement de l'attestation chez le plus anéien maître du métier 6 patars, plus 40 patars de cendrin (?), et prouver sa capacité en exécutant plusieurs boutons, une floche d'épée avec cordon, une almarge de piètre. Tout nouveau maître devait, également témoigner d'un apprentissage et de sa capacité, et payer, pour droit d'entrée, 6florins. Une transaction, eu date du 15 mai 1730 et a laquelle souscrivirent les trois membres de la ville, le 19 juin suivant, sépara du métier les chapeliers, qui reçurent une organisation nouvelle Je 4 3 décembre de la même année. Cette corporation faisait célébrer une messe soienuelie le jour de Sainte-Barbe. En vertu d'une ordonnance du 7 février 1081, ses membres, à leur réception, exécutaient, comme preuve de leur capacité, trois chapeaux : un chapeau blanc rasé,de moine; un chapeau noir rasé, de.jésuite, et un vicogue noir mêlé de poils d.- lapin d'Angleterre.

Des statuts émanés du chapitre, des échevins, des rentiers et des jurés, le dernier février 456-1-1562, défendirent, sous peine de 30 patars d'amende et de confiscation de la marchandise, d'acheter les filets (ou fils de mulquinerie) des grosses toiles, avant sept heures, de Pâques à la Saint-Remi, et avant huit heures, de la Saint-Remi à Pâques. Cette mesure ne concernait pas les bourgeois qui achetaient des filets uniquement pour leur propre consommation ; elle avait pour but d'empêcher des étrangers d'accaparer les fils avant qu'on ne les exposât en vente au marché. Nous avons vu comment la mulquineriesouffrit d'une émeute en 1647, comment on essaya, en 1651, de lui rendre quelque vie par une ordonnance, qui fut renouvelée le 7 septembre 1744, mais qui resta inefficace, puisque, à partir de l'année 4722, on ne mentionne plus de juré des mulquiniers, preuve évidente que le métier était complèlement. annihilé. Ce métier avait pour patron saint Sewr. Selon la tradition, on fabriquait la batiste dans les v.istes caves voûtées qui subsistent encore sous les maisons de la rue de Mons, à droite en venant de la Grande Place, et particulièrement chez MM. Minet et. Tiévet. La température, l'état hygrométique y favoririsaient peut-être la manipulation du lin.

La tannerie alimentait, en 4 778, un commerce assez étendu et qui était en voie de prospérité. Le métier des tanneurs avait aux portes de la ville un moulin à écorces mu par l'eau. Les cordouniers,les gorliers, les pelletiers et les gantiers faisaient partie de la corporation, qui fut réorganisée le 5 avril 1544 et, une seconde fois,le 18 lévrier 1686. Elle célébrait, le jour de Saint-Crépin, une fête, à laquelle chaque maître contribuait jusqu'à concurrence de 6 patars.

D.ins les temps anciens, la venle de la viande était interdite à ceux qui n'étaient pas « du sang », c'est-à-dire, de la famille des bouchers. Les petits bouchers en constituaient une branche, et, eu 4 602, les masqueliers en faisaient partie.

Le métier des drapiers reçut des règlements : en 4456, en 4 554 et encore en 4602. Il se divisait en plein-métier et demi-métier. Là entraient jadis les marchands de laine et de drap, les foulons, les tisserands. En 1778, il existait encore à Nivelles quatre ou cinq m,irehands drapiers, mais pas un ne fabriquait d'étotl'es. Cette corporation , qui comprenait aussi les parmentiers ou passementiers, eut de longs débats avec les vywarîers ou fripiers , qu'elle accusa de vendre des accoutrements ou vêtements neufs, et qui prétendaient pouvoir le faire dès qu'ils avaient mélangé à ces vêtements des pièces de drap vieux. Des ordonnances des trois membres, du2 décembre4596et du 3 janvier4597, ordonnances que le conseil de Brabant sanctionna le9 juillet 4643, condamnèrent les prétentions des fripiers. Il en résulla, paraît-il, que ceux-ci quittèrent le métier, où, suivant leur dire, ils avaient été forcés d'entrer vers l'année 4582. L'abbesse Marie de Hoensbroeck et les trois membres révoquèrent, paraît-il, les privilèges dont les fripiers jouissaient,à. cause des abus qui s'étaient glissés dans leur corporation, à la suite des guerres. On-Ieur donna un règlement en 4 602, en leur assignant pour confrères les potiers de terre et les pourpointiers (ou giletiers). Leurs maîtres ou doyens, en sortant de fonctions, le jour de Sainte-Catherine, choisissaient des candidats, parmi, lesquels les compagnons en appelaient deux aux fonctions de maîtres. Dans son rapport de 1778, Narez déclare que l'existence de ce métier offrait des d;ingers, à cause de la pratique du recel, auxquels les fripiers ne craignaient pas de se livrer.

Nous n'avons rien à dire du métier des tailleurs des tondeurs et des teinturiers de linge et de drap.

Celui des aurimiers ou orimiers englobait à la fois celui des orfèvres, qui reçut, en particulier, de nouveaux statuts, le 46 novembre 1750 et le 41 août1762; les armoïeurs, les pelletiers, les verriers, les peintres, les tailleurs d'images, les brodeurs, les tapissiers, les selliers, les éperonniers, les goreliers (que plus haut on associe aux tanneurs), les exauliers et les annauriers. Il fut établi, ou plutôt réglementé, le 45 avril I534. Narez le considérait comme plus ridicule que nécessaire. D'après lui, il ne s'y trouvait qu'une section véritablement-importante,' celle des orfèvres, à laquelle les placards avaient déjà assigné une existence distincte. Deux doyens, élus pour un an, en avaient la direction.

Le 17 avril 4554, une organisation nouvelle fut donnée à une grande corporation qui se composait des maçons, des charpentiers, des tourneurs, des euveliers. des « espincheurs » et tailleurs de pierres et cailloux, des escailleteurs (ou ardoisiers) et couvreurs de thuilles, des platisseurs (ou plafonneurs) et blanchisseurs, des banheleurs , latteurs et soyeurs de bois (marchands el scieurs de bois). Du consentement de l'abbesse, les maire, échevins, rentiers, jurés et maîtres des méliers lui donnèrent un règlement: on plaça à la tète du métier deux maîtres, qui étaient choisis par tous les compagnons ou membres et présentés aux magistrals \>*or:* quai agréât leur nomination. Si les élus se refusaient à accepter ces fonctions, on leur imposait une amende d'une couronne de 24 patars, à moins que leur dernière sortiedecesfonclionsne datâtdemoins de trois ans. Ces maîtres furent assujettis à rendre compte tous les ans, le jour du patron, saint Joseph, sous peine d'une livre de cire au profit du luminaire delà chapelledu métier. Les charpentiers, maçons et escailleteurs payaient un droit d'entrée de 8 florins carolus; les autres artisans, 4 florins seulement. Toutes les querelles qui surgissaient entre des membres de la corporation étaient jugées par les maîtres et compagnons. Selon une ancienne tradition, le métier de Saint-Joseph fut jadis supprimé, el, en effet, nous ne le voyons jamais figurer parmi ceux qui contribuaient à Ja formation du troisième membre de la commune. 11 fut réorganisé le 14 mai 1736 et reslu longtemps fort nombreux, surtout les menuisiers, qai, suivant le rapport fait en l'an 4 778, passaient pour les plus habiles du Brabant.

D'autres professions sontà peine mentionnées : citons notamment les manouvriers, les meuniers, les poissonniers, les perruquiers, les savetiers. Les manouvriers. écartant impitoyablement les étrangers et imposant aux habitants des conditions onéreuses, provoquèrent une résolution par laquelle leur profession fut provisoirement ouverte à toute personne, lût-elle étrangère (7 novembre 458v)). Parmi les meuniers, on cite, en 4432, ceux de Monstrou, d'Argentia (sur Monstreux), de Godron , de Bérart, de Brulle, *Oes* Archiers, de Grantpon, del Fosse, del Neufrue etc. Les poissonniers reçurent un règlement le 14 mars 4728. Le métier des perruquiers ou de Sainte-Marie-Madeleine fut érigé le 4 avril 1715 ; le droit d'entrée des apprentis fut alors - fixé à 30 sous, et celui des maîtres à 12 florins, outre

30 sous pour le doyen et 6 sons pour le valet ; chaque maître pouvait faire admettre un de ses fils, en ne payant que 6 florins. Le métier recevait de ses membres une cotisation individuelle de 20 sous et payait une rente de 3 florins à 1 abbesse. Il était dirigé par un doyen qui était nommé tous les ans, le jour de sainte Marie-Madeleine. Ceux qui vendaient des cheveux, en boutique, devaient payer la moitié des droits du métier. Enfin, celui des savetiers vit réformer ses statuts le 2 décembre 4571 et le 6 mai 1686. Son doyen rendait compte de sa gestion le jour du lundi parjuré, et faisait célébrer une messe basse tous les mois et une autre le jour de Sainte-Marguerite.

PERSONNEL ATTACHÉ A L'ADMINISTRATION, ARMOIRIES, ARCHIVES.

Nivelles, à l'imitation des grandes villes du pays, eut jadis un *pensionnaire* ou jurisconsulte chargé de traiter les affaires pour la commune et de la représenter, au besoin, soit aux étals de Brabant, soit aux états-généraux. Il était anciennement nommé par les rentiers, les jurés et les maîtres des métiers, et ne prêtait serment qu'en présence du premier membre; depuis -1778, ce fonctionnaire fut à la collation des trois membres et leur prêta serment. Guillaume Florent, qui desservait cet emploi avec le titre de secrétaire, «'étant plaint qu'il avait moins de gages que son prédécesseur, Walter Estienne, tandis que la cherté des vivres et ses nombreux enfants rendaient ses charges plus lourdes, et ayant fait valoir qu'il était, depuis l'année 4504, au service de la ville, celle-ci lui alloua, au lieu de 35 livres 10 sous, un traitement annuel de 50 livres de 10 gros, en sus de ses draps (huit aunes par an) et autres émoluments ordinaires (mardi avant la Noël, en décembre 1527). Il mourut en décembre 1534 et fut remplacé par maître Pierre Le Roy. A la demande du pensionnaire Noël Falconier, ses gages furent portés de 100 florins à 200, et on lui assigna, en outre, 4 florins par jour de vacation hors de la ville (17 novembre 1614). Lorsque Falconier devint avocat au conseil de Brabant, il donna sa démission et eut pour successeur Marc-Antoine Dufour, licencié en droit (septembre 1621); celui-ci résigna sou office, le 5 septembre 1656, en faveur de Jean Blondeau>. de Wavre, à qui nous devons de curieuses recherches sur le Brabant wallon. Le 12 octobre 1678, Blondeau présenta sa démission et fut remplacé par un nommé Gilbert, à la mort duquel les échevins et les maîtres des métiers déclarèrent que son emploi était inutile. Le conseil de Brabant n'en jugea pas ainsi et, en vertu des ordres de ce corps politique, Rémi François Sotteau fut nommé pensionnaire, le 4 juillet 1724. Ces fonctions ne furent supprimées qu'en 1778.

Outre le greffier nommé par l'abbesse, et qui travaillait avec le maire et les échevins, il y en avait un autre, nommé d'ordinaire clerc juré, et plus spécialement chargé des écritures des rentiers et jurés. Le clerc juré avait, en 1525-1526, 6 livres d'Artois, 2 aunes de drap, et, en 1764-1765,83 florins et 16 sous de traitement fixe. En 1778, lors de la réunion- du magistrat en un seul corps, on maintint les deux greffiers, et un décret des gouverneurs généraux, du 20 août 1785, détermina leurs attributions respectives : le greffier encore en fonctions resta chargé de tout ce qui était relatif à l'administration de la justice; celui qu'on devait nommer en remplacement du greffier Narez devait avoir dans son lot les affaires de police et l'économie administrative des deniers (ou direction des finances) ,'y compris tout ce qui concernait la législation.

Le receveur communal, établi en 1676, jouissait, en 1764-1765, d'un traitement s'élevant à 425 florins.

Le magistrat avait quatre valets ou huissiers, qui, en 1778, étaient tous perruquiers; en 1764-1765, ils recevaient par aji : le premier, 70 florins ; le deuxième, 67 fl. 2 sous 6 deniers; le troisième, 42 fl. 6 s. 6 d.; le quatrième, qualifié de messager, 20 fl. seulement.

Longtemps la ville eut un médecin attitré et salarié. On sentit de bonne heure l'importance d'avoir un homme de l'art à la disposition de la commune, soit pour la conseiller sur des mesures hygiéniques, soit pour traiter en temps ordinaires les indigents, et, en temps de peste, les personnes infectées. Cette même sollicitude détermina les jurés, en 1533-1534, à allouer 5 livres à un maître Hieremie, le jour « de sa feste doctorale en médecine », c'est-à-dire lorsqu'il fut reçu docteur. Un maître Jean Bogaert était alors médecin de la ville, et reçut à ce titre 14 livres, pour six mois de traitement. Ces fonctions furent encore conférées, notamment : le 29 août 1586, à maître Hermès Petit, licencié en médecine, et, le 8 avril 1627, à maître Charles Romain, docteur en médecine.

Les greffiers avaient dans leurs attributions la garde des archives. Celles de Nivelles furent longtemps conservées dans la collégiale, où les rentiers, jurés et échevins furent autorisés par le chapitre, le 6 avril 1546, à disposer d'une partie de la tour, « sous les cloches, du côté de Saint-Fiacre », pour y placer les fermes (ou coffres aux titres) des échevins et de la ville. Après la soumission de la cité au prince de Parme, les rentiers et jurés rangèrent dans un ordre convenable les papiers de la ville, qui étaient dans l'état le plus déplorable ; pour ce travail, ils reçurent 10 florins des deux autres membres, les échevins et les maîtres des métiers (27 décembre 1584).

Malgré les pertes que le temps, les désastres de toute nature et les guerres leur ont fait subir, les archives de Nivelles offrent encore des documents intéressants, et nous devons ici manifester notre reconnaissance pour l'empressement avec lequel l'accès le plus facile nous a été ouvert aux archives de la ville par MM. Castelain et Paradis, bourgmestres, et M. le secrétaire Durieux, et au greffe du tribunal de première instance, par M. Je greffier Dept. C'est dans ces deux dépôts, mais surtout dans le premier, que nous avons puisé presque tout ce qui concerne l'histoire de la commune.

A l'hôtel-de-ville, outre les anciens registres des naissances, mariages et décès (voir plus haut, p. 15), et les comptes communaux , dont il sera question plus loin, nous avons principalement consulté et utilisé les documents suivants :

Un registre sur parchemin, intitulé *:Ci est li livres contenant les coup-pies des (privilèges) de la ville de Nivelle, fait et ordonne)t en l'an de {grâce) mil quattre cens et dix-huit et estoient adont rentiers de la dicte ville*..... L'acte le plus ancien que l'on y trouve est l'alliance contractée entre Nivelles et Bruxelles en 1262 , d'après un vidimus donné par cette seconde ville en 1304; puis vient un document de l'an 1340; mais ce recueil n'est complet qu'à partir de 1357.

Registre de la fin du XV^{e} siècle, intitulé : *Livre des serments et d'aulcunes ordonnances pour les mallotes de la ville de Nivelle.*

Registre, sur papier, du XVI^{e} siècle, portant pour titre : *Registre contenant les chartes, les joyeuses entrées, les ordonnances des princes qui ont possédé successivement le Brabant, depuis le duc Jean en mai 13/2 jusqu'à Philippe 11 en 4549, ainsi que la bulle d'or, les privilèges de la ville de Nivelles et les statuts de ses magistrats.* — Important pour l'histoire de la première moitié du XVI^{e}siècle ; par malheur, nombre d'ordonnances municipales n'y portent pas de date.

Registre sur papier, intitulé : *Livre de mémoire de ce qui- a concerné anciennement) la ville de Nivelle, écrit par sieur Noël Falconnier, notaire apostolique et royal admis par le conseil de Brabant, puis esté receu pour pensionnaire de la dite ville, par les rentiers, jurez et maislres de mestiers d'icelle, sans aul-*)

très, qui fut h 8e jour de juing 1695 (?)ytf *aussi aultres choses dignes de mémoire etc.* — Très-curieux pour l'histoire de Nivelles pendant le XVIe siècle. Une partie de ce volume constituait jadis un recueil appartenant à Jean Des Champs. « clercq jurez de la ville ».

Registre intitulé : *Sensuivent. plusieurs ordonnances des membres delà ville de Nivelles fai^tes depuis la S^-Prisce 1587 estant pour lors rentiers d'icelle ville* ....Ce volume commence en réalité au 25 janvier I582 et va jusqu'au 27 septembre 4655. Il forme le premier anneau d'une chaîne qui se poursuit jusqu'à nos jours.

Au greffe du tribunal de première, on conserve : les anciens greffes échevinaux de Nivelles, de Rognon, d'Ardenelle et de Grambais, qui commencent respectivement en 1600 environ, 1624,1610 et 1650, et quelques registres aux adhéritances et aux reliefs de la seigneurie de Neuve-Rue. Quant aux chirographes mêmes ou titres originaux du ferme de Nivelles, on les a transportés aux Archives du royaume, à Bruxelles.

La langue romane, ou vieux français, était déjà employée, au mois d'octobre 1273 , par les échovins de Rognon et les tenaulles du fief d'Ardenelle. Pour les éehevins de Nivelles, le plus ancien acte français que nous ayons remarqué date de 1265 ; observons toutefois que, dès l'année 1253, les ducs de Brabant rédigèrent dans cet idiome celles de leurs chartes qui concernaient l'abbaye ou la ville.

A plusieurs reprises nous avons eu occasion de parler de l'ancien sceau communal. Sa destruction en 4265, l'usage que firent les éehevins du sceau de l'abbé de Gcmbloux en 1330 et années suivantes, l'octroi d'un nouveau sceau en 1532 et les modifications qu'on y apporta en 1534 ont été signalées. Dans les derniers temps de l'ancien régime, Nivelles se servait d'un sceau charge d'une crosse et offrant, sur le tout, c'est-à-dire au centre, un petit écusson brabançon,et en chef, c'est-à-dire dans le haut, les lettres N*L.. Après 1778, on mit sur le sceau les mots : SIGILLIM MACTSTRATIS CIVIVATÏS NivKi.LENSis. Les éehevins en avaient un autre, orné simplement d'une crosse et de la légende : SICILL. PR.-KT. KT SCAU. NIVEM.. AD cAu. Sous la domination hollandaise reparut l'armoirie à la crosse et au petit écusson au lion ; elle était accompagnée de la légende : **PLAATSELYK BF.STUUR VAX NYVEJ. (ZUVD BRABAXDT).** Depuis, un arrêté royal du 16 février 1847 a reconnu à la ville les armoiries suivantes : d'argent à une crosse abbatiale de gueules, posée en pal ; sur le tout, de sable au lion d'or armé et lampassé de gueules.

FINANCES, PROPRIÉTÉS COMMUNALES ETC.

Les annales de Nivelles nous ont montré les ducs de Brabant n'autorisant d'abord la levée d'impôts dans celle ville qu'avec réserve des droits du chapitre. Les plus anciennes taxes établies par les communes, sur les personnes dont elles se composaient, consistaient, à ce qu'il semble, en cotisations proportionnées à la fortune respective de chaque bourgeois. Dans le principe, elles étaient assises par les chefs de la commune seuls, et on ne les percevait que sur les membres de la commune; mais celle-ci réclama, en plus d'une circonstance, pour qu'on les étendit aux autres habitants, et cet empiétement sur les franchises des personnes privilégiées parait avoir engagé les abbesses à revendiquer le droit d'intervenir, droit qui leur fut reconnu en 1312 et en 1500.

Les taxes personnelles cessèrent d'être d'un usage habituel au XIIIe siècle, lorsque les villes obtinrent successivement la faculté d'imposer les marchandises mises en vente; ce nouvel impôt prit le nom d'assise ou de maltôte, et correspondait parfaitement à'l'octroi communal des derniers temps. Il était de la même nature que les anciens winages et tonlieux,dont il réduisit considérablement le produit, car il empêcha qu'on n'en élevât le taux, Le tonlieu abbatial, dont les bourgeois reconnurent le maintien, en lau 1240, fut plus tard remplacé par la taxe annuelle oti cens que certains métiers payaient à J'abbesse. Celui qui se percevait au profit du souverain se divisait en grand et petit winage. Le grand s'afferma pour trois ans : à la Noël 1400, moyennant 92 mailles du Rhin, par an; à la Noël 4403, pour 95 mailles. En 1420-1421, personne ne voulut plus lé prendre en location, même pour la moitiédu fermage antérieur^ sous prétexte que fes marchands de Bourgogne et de France ne passaient plus par Nivelles depuis les guerres civiles qui.désolaient ces pays. On en opéra la levée directement, et il produisit 24 florins du Rhin ou 3 livres 16 sou» de gros, tandis qu'il n'avait rapporté l'année précédente que 3 livres (i sous.6 deniers.

Ce que l'on appelait le petit winage no se percevait que pendant quinze jours, qui commençaient à minuit, fe vendredi avant la fête de Sainte-Gertrude, au mois de mars. Le seigneur de Petit-Rœulx près de Nivelles en tenait en fief du duché un tiers, qui, en 1557-1558, était confisqué, faute par le possesseur d'en avoiropéré le relief. On l'appelait aussi les *Epingles madame.* On l'afferma, au profit du souverain : en 1403, moyennant 5 mailles du Rhin ou 13sous 9 deniers; en 1561-1562, moyennant 3 florins carolus ou 45 sous; en 4736, moyennant 7 florins.

La levée des assises par la commune ne fut d'abord permise par nos ducs, et particulièrement par Jean Ier, en 1272, qu'avec une déclaration de non préjudice des droits du chapitre. Au XIVe siècle, lorsque leur suprématie fut mieux reconnue, ils changèrent complètement de système, et ils permirent aux habitants de s'imposer en toute liberté, en se bornant à stipuler ces conditions tout à leur avantage : l'octroi n'est que temporaire et on y attache l'obligation de payer tous les ans une forte rente au receveur du domaine à Nivelles.

Par une charte donnée à Bruxelles, en 1320, le samedi après la Saint-Michel, Jean 111 permit la levée d'assises. Le jour de la Saint-Remi 1332, il abandonna aux éehevins, conseil, bourgeois et communauté do Nivelles, à la charge d'en faire opérer la perception et contrôler l'emploi par les Quatre ou par ceux que la ville voudra, « l'assise que on appelle maletoule »; celle concession est faite pour un terme de vingt années, et sauf paiement d'une rente de 500 livres (le vieux gros compté pour 18 deniers). Le 14 mars 1351-1352, se trouvant à Tervueren, le duc la renouvela.

Wenceslas et Jeanne, le 13 septembre 1370, et Jeanne, devenue yeuve, l'avant-dernier jour du mois de mars 1389, par acte daté de Cambrai, prolongèrent la levée des assises pour vingt années, à commencer en 4372 et en 1392.

Le 4 juin 1418, le duc Jean IV, se trouvant à Nivelles, confirma à la v ilJo le droit de lever des assises, pour un nouveau terme de quarante années, à partir de la Saint-Remi 1512. La commune lui paya 2,500 écus de France, qui furent remis au conseiller du duc Guillaume Del Berghe, sire d'Orbais, et elle s'engagea à prélever tous les ans, sur le produit do l'impôt, une somme de 200 couronnes d'or de France au profit du trésor ducal.

Philippe de Bourgogne, après avoir sanctionné, en 4 448 et 1450, la levée des assises de Nivelles, en autorisa la perception pour 46 ans, qui prendraient cours le 1er octobre 1452, à charge d'une rente de 200 ridd'ersd'or (10 juillet 1452).

Une faveur semblable fut octroyée aux bourgeois, aux mêmes conditions, par l'archiduc Philippe le Beau, pour vingt années commençant le 1er octobre 1499 (19 décembre 1497).

Lorsqu'un octroi semblable fut octroyé par Charles-Quint, le 31 janvier 1525-1526, il y avait, depuis 1482, contestation entre le receveur du domaine, d'une part, les rentiers, les éehevins et les jurés, d'autre part, au

sujet do la valeur du ridder d'or, que la chambre des comptes évaluait à 39 patars, tandis que les magistrats De voulaient le taxer qu'à 8 sous 6 deniers de gros de Urabant ; une sentence en date du 8 février -1526-1527 donna gain de cause à ces derniers, qui payèrent au souverain pour leur.nouvel octroi la somme de 333 livres 13 sous 3 deniers.

Le 22 mai 1540, un octroi du conseil des finances prolongea les assises pour 12 années (la ville avait demandé un terme d'une durée double), commençant à la Saint-ltemi 4542, à charge de payer 350 carolus d'or tous les ans. Le 24 octobre iSoi fut scellé un autre octroi semblable, sauf que la rente fut réduite à 300 carolus d'or de 40 gros de Flandre (ou 75 livres de gros).

Le 25 mars 4 566, on continua l'octroi précédent pour Ki ans, en réduisant la rente à 250 carolus d'or. Quoique la perception des assises ne fût autorisée par cet acte que jusqu'au 30 septembre 1584, ce ne fut que le •13 novembre de l'année suivante que d'autres lettres patentes furent dépêchées pour la légitimer. La durée ila l'octroi nouveau fut limitée à neuf années.

Le 28 mai 4 593, un nouvel octroi sanctionna en même temps la perception d'une taxe d'un denier <ïa gros par cheval entrant en ville, que la commune avait décrétée peu de temps auparavant, sans avoir demandé d'autorisation à cet effet. La commune aurait désiré obtenir un octroi pour un terme de 80 ans et à charge de donner seulement 50 livres par an ; loin de lui accorder cette double faveur, le terme nouveau ne fut que de neuf ans.

Le 5 novembre 1602, le 24 septembre 1608,1e 5 mars 1646, Je 31 mars 1623, parurent de nouveaux octrois, dont on limita la durée à six ans. A l'expiration du dernier de ces termes, les magistrats de Nivelles continuèrent à lever les assises, de leur propre chef. Sur les instances du receveur des domaines, Je conseil de Brabant leur ordonna, le 43 juillet 4652, de solliciter l'autorisation nécessaire à cet effet, mais ils ne déférèrent à cette injonction que treize ans plus lard. Des lettres patentes, toutes stipulant le paiement d'une rente de 300 livres ou florins, furent successivement accordées par le conseil précité :1e 26 novembre 4 665, pour 18 ans ; le 22 décembre 4 704, le 9 septembre 1716, le 15 juillet 4727, le 30 octobre 4739, le 44 mars 4 706, pour 42 ans.

Depuis longtemps le conseil des finances protestait contre les concessions de ce genre dont le conseil de Brabant s'attribuait la délivrance. Sur ses pressantes instances, le dernier de ces octrois fut annulé le 24 juillet 1766, comme ayant été accordé par une cour « incompétente »; puis, le 26 février de l'année suivante, on en dépêcha un autre, que le conseil des finances renouvela le 20 septembre 4777.

L'assise se percevait dans toute l'étendue de dix des paroisses de Nivelles, comme le déclara la duchesse Jeanne, en 1390; la onzième, sans doute Thines, n'était pas assujettie à cette charge. Les habitants de la seigneurie de Grambais, qui avaient prétendu s'en exempter, reconnurent, en 1492, y être tenus, et au XVI[e] siècle des octrois de l'autorité supérieure interdirent d'aller boire hors des dix paroisses à deux lieues à l'entour de la ville ; ce rayon, réduit à une lieue, fut maintenu, sous peine : pour une première contravention, d'une amende de 30 sous d'Artois ; pour une seconde, d'une amende de 2 livres (ordonnance en date du 3 février 4568-4569).

Si ces dernières stipulations contribuèrent à augmenter le produit des assises, des exemptions de plus en plus nombreuses exercèrent une influence contraire. L'abbesse et le chapitre jouissaient de temps immémorial, et en vertu d'une sentence rendue le 8 août 4 450, d'une franchise absolue pour les vins qui provenaient des vignobles dépendant du patrimoine de Sainte-Gertrude, et d'une franchise, limitée à 600 tonnes, de l'assise sur les bières. Les cordeliers ou récollets, pour ces deux consommations, et le receveur du domaine, pour la bière seule, furent aussi privilégiés. Vers l'année 4534 ou 4535, les sœurs grises curent à leur tour leur brasserie, que l'on reconnut aussi franche, et dont l'emploi provoqua de grands abus. En 4566 ou 4567, quelques personnes attachées à la cour ou incorporées dans les archers de la garde royale obtinrent des faveurs du même genre, qui se multiplièrent considérablement au XVII[e] siècle.

Momentanément abolie lors de la seconde invasion française, l'assise fut ensuite rétablie sous le nom d'octroi.*Son produit net s'éleva : en 4820. à 49,241 francs ; en 4830, à 4 5,825 francs; en 4840, à 26,857 francs; en 4859, à 36,476 francs, total égal à la part affectée à Nivelles dans le fonds communal.

Il résulte des anciens comptes de la ville que c'était là, depuis des siècles, la principale et pour ainsi dire l'unique ressource des finances communales. Sur 5,858 livres 4 sous 4 4 deniers oboles (la livre d'Artois évaluée à 20 patars, le sou à 4 palard et le denier à 6 mites), les assises figurent, en 4525-4526, pour 5,576 livres 4 1 sous 10 deniers, savoir :

L'assise dite	poulée et laine.. .	pour	143	livres;				
»	des vives bestes. .	»	173	»				
»	des fours. . . .	»	120	»				
»	de la poissonnerie	»	03	»				
»	de la croisse . .	»	82	»				
»	du boullou . . .	»	0	»	5 sous			
»	du sel et des grands fromages. . .	»	08	»				
»	des héritaiges . .	»	217	»				
»	des vins	»	1,707	»	3	»	8 deniers.	
»	des houppes. . .	»	2,304	»	0	» 10	•>	
»	l'addition des houppes.	»	290	»	7	» 7	»	
L'assise dilo la Louche(non compris oi 1. 10 s. 10 d., revenant à l'abbesse).		»	2i3	»	9	» 1	»	
L'assise du poix (ou poids, non-compris 30 s. 10 d., revenant à l'abbesse).		»	0	»	19	» 1	«	

Ce que l'on appelait la maltote des héritages se percevait non seulement en ville, mais à l'extérieur, même dans les seigneuries de Grambais, d'Ardenelle, de Neuve-Rue et de Rognon, indépendamment du droit de congé ou dixième que recevaient les seigneurs. Les maltotes de mil? du cuivre, du plomb, d*étain et du fer ne se levaient plus au siècle dernier ; une décision du conseil de Brabant, du 4 2 septembre 4 738, les avait supprimées.

Les autres revenus provenaient : 1° des cauchaiges, ou taxe perçue aux portes (61 livres 4 7 sous, dont 201. 41 s. à la Porte Montoise, 3 1.48 s. à la Porte le Vaulx, 46 1. à la Porte de Neuve-Rue, 4 3 1. 17 s. à la Porte de Bélianne, 7 1.41 s. à la Porte Le Saul); 2° de la location des propriétés communales {les fossés des remparts, le moulin le Wichet, quelques parties de la halle, des maisons ou greniers); 3° de cens et rentes diverses; 4° d'une part dans les amendes (elle s'éleva alors à 34 1. 40 s.) etc. Il y eut, cette année, un excédant de recettes de 4,850 1.4 7 s. 6 d.

Florissante pendant le moyen âge, quand Nivelles put s'entourer de fortifications, se construire une halle, s'orner de fontaines, la situation financière reçut un coup mortel des guerres de religion. En 4608, il était dû aux rentiers pour la clôture de leurs comptes 32,6641.43 s. d'Artois, et les charges habituelles s'élevaient à plus de 40,000 livres par an (charges ordinaires, 7,077 1.; travaux nécessaires, 4,202 1.; frais occasionnés par la garnison, 2,000 1.), tandis que les assises ne s'affermaient que 8,394 1. En 4623, le déficit était réduit à 9,000 ou 40,000 fl., mais les temps qui suivirent ne permirent pas de le combler. Un état des finances de la ville pour l'année 4688-4689 en évalue les ressources à 9,M6fl. 9 s. 41 d., savoir :

Maltôles (ou assises)	7,169	fl. 5 s.	»
Biens divers	521	» 14 »	»
Revenus de peu d'importance	25	» 10 »	11 d.
Moyens généraux (ou impôts perçus afin de couvrir la cote de la ville dans les aides).	1,400	» » »	»

Cet avoir était grevé d'une dette considérable : de 4,550 tl. de rentes annuelles, outre 7,787 fl. 6 s. 22 d. d'arriérés. D'après l'octroi des assises de 1727, la dette communale montait à 100,000 fl.

Le compte de l'année 1764-'! 765 présente les chiffres suivants :

RECETTES.

1° Assises.			
Mallote de poil et laine	»		
» des vives bêtes	I,t47	11.	
» des fours	221	» 10 s.	
» de la poissonnerie	71	» 10 «	
» des seels,grands fromages et graisses.	114	» 10»	
» des huilles	99	»	
» de la louce	594	»	
» des cervoises et moyens généraux	4,839	» 6 »	
» des héritages	1,230	» 12 »	
» du poids	97	» 10 »	3 il.
» des vins	178	»	
» du brandevin, de vin bouillon, eau d'anis et tabacq	633	»	
2" Chausséages.			
Des portes de Mons et de Soignies	829	»	
» de Sainte-Anne et de Bruxelles	148	»	
» de Charleroi et de Namur	208	»	
3o Locations	745	» 6 »	18 »
4° Recettes diverses.			
Rentes dues a la ville	152	» 5 »	1 »
Droit de bourgeoisie	550	»	
Amendes	10	» 19 »	18 »
Recettes extraordinaires	27	»	
5° Vingtièmes et aides au profit de la province	13,879	» 10 »	12 »
TOTAL	267066	•> »"»	2 »

Parmi les dépenses figurent : les rentes héréditaires, pour 2,504 fl.; les rentes viagères, pour 288 fl.; les aides et vingtièmes, pour 12,882 fl. 14 s. 2d. Au commencement de l'exercice, il y avait un excédant de 21,247 fl., excédant gui s'élevait, à la fin de l'année, à 21,998 fl., mais qui résultait uniquement des sommes empru ntées, à cette époque, pour la construction des routes. Nous n'en avons pas tenu compte.

C'étaient jadis les rentiers (mot équivalant à celui de receveur) ou bourgmestres qui administraient directement les finances communales. L'office de receveur, de comptable subordonné aux magistrats, ne fut institué qu'en 1663, lors de l'abolition des fonctions de rentiers. Nous en avons parlé au chapitre *Histoire*, à cette date etàl'année1778.0n possède, aux Archives du royaume, à Bruxelles, les comptes de la ville pour les années 1525 à 1526, 1528 à 1534, 1547, 1549 et 1550, 1552 à 1556 et 1764-1765, et, à l'hôtel-de-ville de Nivelles, la série des comptes à partir de 1594-:1595. Ces documents commencent au lendemain de la Saint-Prisce (ou \er décembre) et vont jusqu'au même jour de l'année suivante; plus tard, ils commencent et finissent au 1er octobre.

La domination française a introduit de grands changements dans la condition financière de la ville; ses receltes et ses dépenses se sont équilibrées, pendant le XIXe siècle, de la manière suivante :

	RECETTES.	DÉPENSES.
En 1820 fr.	33,727-62	29,875-00
En 1830	34,184-54	22,499-08
En 1840	64,574-66	35,607-89
En 1859	71,983-49	71,285-90

Voici les chiffres principaux du budget de 1859 •

Recettes extraordinaires . . . . . 12,170 fr. 96 c.

RECETTES ORDINAIRES.

l'axes communales	36,1(10	00
Centimes additionnels	0,993	81.
Taxe communale sur les chiens	823	00
Droits d'abatage à l'abattoir	3,206	25
Droit de place à la foire et aux marchés	4,110	00
Droit de concession de fontaines	1,169	52
Location de propriétés bâties	1,880	49
Id. des étaux de la boucherie	570	00
Rentes foncières	348	14
Droit de pesage	83	00
Recettes ordinaires diverses	1,424	32
TOTAL	71.983	49

DÉPENSES ORDINAIRES

Frais d'administration	10,8!!3	88
Entretien des propriétés communales.	4,699	81
Sûreté publique et éclairage	10.401	06
Salubrité publique	3,577	00
Voirie	4,594	34
Subside au collège	9,000	00
Frais de l'instruction primaire	6,3.!6	20
Frais de l'école de dessin	3,265	95
Id. de l'école d'adultes	500	00
Id. de l'école de musique vocale.	625	00
Culte, indemnité aux curés	!:00	00
Rentes perpétuelles	1,161	03
Intérêts et remboursement des capitaux.	7,033	96
Dépenses diverses	540	00
Dépenses extraordinaires	7,657	07
TOTAL	71,283	9ÏT
Excédant	697	59

Le compte de l'instruction primaire présente un total de dépenses s'élevaut à 6,356 fr. 20 c et est en déficit de 20 fr. 20 c.

Le compte des chemins et des cours d'eau présente un total de dépenses de 8,220 fr. 28 c, et solde par un excédant de 142 fr. 59 c.

Les ressources, outre l'octroi ou le fonds communal, actuellement destinée le remplacer, se composent du produit • 1° de propriétés bâties, et notamment du moulin à eau du Wichet et de la boucherie ; 2° de rentes foncières et des concessions de filets d'eau ; 3° du droit de place à la foire, au marché au bétail, au marché aux légumes; 4° des droits de pesage et de mesurage; 5° des centimes additionnels aux contributions publiques.

Au nombre des dépenses que la ville avait à supporter figuraient en première ligne les travaux de toute catégorie et le paiement des fonctionnaires qui en avaient la direction. Tel était le maître des ouvrages. En 1549, c'était un nommé Zegere, qui recevait un traitement de 15 livres; le 26 février 1614, la ville confia cet emploi à Antoine Offreman, qui, après sa mort, fut remplacé par Jacques Del Warde, le 25 juin 1630. En 1764-1765, le titulaire de cet office, Antoine Hennau, jouissait d'un traitement annuel de 40 florins. Le nettoiement du marché était confié à un « ramoneur », à qui, en 1525-1526, on paya pour ce travail 5 livres 16 sous 6 deniers. En 1764-1765, la ville donnait 32 tl. aux nettoyeurs des marchés et des portes, 35 fl. aux nettoyeurs des Merçons et rivières, 14 fl. aux nettoyeurs des chaussées. Ce dernier service fut organisé de manière à devenir profitable : le 31 janvier 1630, l'enlèvement des boues fut affermé à charge de payer 62 florins à la commune. Celle-ci nommait « un garde « des pourceaux ». Le 16 avril 1700, elle acheta une pompe à incendie, au prix de 183 florins 8 sous 12 deniers, et, le 26 mai 1717, elle résolut d'en faire confectionner une seconde.

Nous avons parlé ailleurs de la construction des remparts, de l'établissement des fontaines publiques, des projets de canal vers Bruxelles et Charleroi, de l'ouverture du beau réseau de routes qui environne la cité de Sainte-Gertrude; il nous reste à dire quelques mots des deux principales propriétés de la commune : la halle et l'hôtel-de-ville.

Construite au milieu du XIV[p] siècle, en vertu d'une résolution des échevins et des bonnes gens, avec le consentement de l'abbesse, la *halle* servit d'abord à la vente du bié, ainsi que le constate la charte du duc Wenceslas et de duchesse Jeanne, du 20 août 4357, qui en sanctionne l'établissement. On y plaça aussi le poids ou balance publique. La ville payait au domaine ducal : pour la halle, 10 sous de Louvain , et, pour le poids, 5 sous, soit 4 5 sous, ou, en 1526,35 sous 7 deniers. Quand à l'abbesse, la ville, en reconnaissance de ses droits seigneuriaux, lui abandonnait une partie du produit de la louche et du poids. Au moyen âge, une partie de l'édifice fut donnée en location aux pelletiers, aux drapiers, aux bouchers; au XVI[e] siècle, la ville avait repris l'emplacement occupé par les pelletiers et recevait par an : des drapiers, 8 sous 5 deniers; des' bouchers, 44 sous. En 4 764-4 765, eile donnait en location les greniers de la halle pour 4 1 florins 6 sous I8deniers. Vers 4 780, on proposa d'en transformer l'emplacement en boucherie, poissonnerie *et* douane, mais on ne donna pas suite à ce projet. Sous l'administration hollandaise, on remplaça la halle par un Vaux-hall, dont le rez-de-chaussée a, durant de longues années, servi de bureau des taxes municipales et de poids publ ic.

Les trois membres de la commune tinrent longtemps leurs séances au couvent des récollets, suivant une coutume qui était en quelque sorte générale. C'était une légère servitude imposée à ces religieux, en retour des dons et aumônes qu'ils recevaient de la bourgeoisie, une preuve de plus des rapports bienveillants qui existaient entre celle-ci et la corporation. Nivelles n'eut un hôtel-de-ville qu'à la fin du XIV[e] siècle, lorsque la duchesse de Brabant lui céda, à charge d'un cens de 29 sous, la maison de la ville au marché, « sur « le stordoir ». Les magistrats y firent construire une chapelle et élever un autel, et un bourgeois, Henri de Prumelies, donna 200 peters d'or pour y fonder un bénéfice. *Ui* diplôme de l'évéque de Liège Jean de Heynsberg, du 29 mars 1455, autorisa la commune à faire consacrer la chapelle et, en attendant, à faire célèbre-railleurs la messe. En 4525, le chapelain de la ville célébrait cinq messes par semaine et recevait 18 livres par an. Le célèbre *Jean de Nivelles,* œuvre remarquable par son ancienneté, avant de décorer une des tours de la collégiale, orna le haut de la maison communale C'était là « en haut, emprès Jean de « Nivelle (4633) », qu'on faisait la musique, c'est-à-dire que des instruments de musique se faisaient entendre, lors des réjouissances publiques. En septembre 4526, on paya à Philippe Oston 4 livres « pour avoir remis à « point et repoint le gaddron (ou cadran) sur la maison « de ville et l'homme qui frappe les heures ». Celui qui veillaità la marche de « l'horloge sur la maison de ville» recevait annuellement la même somme. Lorsque Jean de Nivelles et Ihorloge eurent été transportés sur l'église, de Sainte-Gertrude, la ville continua à payer l'horloger et le carilloneur, qui recevaient, en 4764-1765, le premier, 450 florins, le second, 50 fi. Les greniers de f hôtel-de-ville étaient jadis loués : le premier, aux loucheurs ou fermiers du droit de louche, pour 55 sous; le grenier contigu , pour 4 livres 44 sous; le grenier « devant le Lion », pour 3 1. 4 6 s.; le grenier « devant la Couronne », pour 4 livres. Afin d'éviter les dangers d'incendie que l'édifice pouvait courir, la ville acheta, en 4526-4527, pour 97 1. 13s., *la Brasserie du Rouge Escut,* qu'elle donna en arrentement perpétuel, ie 44 février 4 649. Elle possédait aussi la maison adjacente, dite *le Myrover* ou *Miroir,* qu'elle louait 36 sous, en 4 526. Eri 4550, Corneille de Namur, escreingnier, c'est-a-dire ébéniste, exécuta, à l'hôtel-de-ville, quelques travaux, qu'on lui paya 44 livres 1 sou.

L'ancien iocal des assemblées de la commune n'avait jamais été restauré, à ce qu'il parait, depuis sa construction. Aussi se trouva-t-il, en 4672, dans un état tel qu'il devint impossible d'y célébrer l'office divin et de s'y réunir; la toiture étant totalement en pourriture. Le 43 juin, les jurés résolurent de s'aboucher avec le maire d'Arquennes et de lui proposer la construction d'un nouvel édifice, à la condition qu'il se contenterait, pour se couvrir de ses avances, de l'abandon temporaire d'une maltote ou assise et d'un remboursement par annuités. Quelques années après, les jurés conclurent avec un nommé Danis une convention pour l'enlèvement des décombres et leur transport sur les remparts, qu on e:* haussa de cette manière (dernier février 1685). 11 y eut alors un autre hôtel-de-viile, dont, plus tard, on projeta plus d'une fois la reconstruction , mais sans résultat. Le 48 avril 4696, l'abbesse protesta parce que les jurés l'avaient orné de vitraux aux armes du roi et du duché de Brabant, sans avoir obtenu pour ce travail le consentement des échevins et des maîtres des métiers. Le 26 novembre 4 738, les magistrats firent demander un plan pour une construction de ce genre à l'architecteAnneessens (le fils du malheureux doyen de Bruxelles), mais il répondit en critiquant le choix de remplacement et en signalant, comme infiniment préférable, le terrain occupé par les maisons *des Trois pucelles,* et celles d'Hayon et du sieur Moreau. Le juré De Prelle présenta alors plusieurs plans, dont on choisit un, le 4 3 mars 1739. L'édifice aurait eu deux étages, ornés de pilastres rustiqueset surmontés d'un fronton triangulaire. Au rez-de-chaussée, trois portes et deux fenêtres en ansede panier,elaux étages cinq fenêtres semblables, y auraient donné accès ou laissé pénétrer la lumière. Dans les espaces intermédiaires aux étages auraient régné des balustrades simulées. D'après un autre plan de M. De Prelle, qui porte une approbation en date du 4 3 juillet 1739, et qui était une reproduction du premier, légèrement modifié par ie frère carme Gaspar Fonson, architecte, il y aurait eu au premier étage une grande salle de réunion des trois membres, flanquée : à droite, de la chambre échevinale; à gauche, de la salle des métiers. Un double perron aurait conduit à l'unique porte d'entrée, au-dessus de laquelle une grande fenêtre aurait compris la partie centrale des deux étages. Quelques notables s'étaient opposés, en conseil de Brabant, à la réalisation de ces projets, mais la ville obtint gain de cause contre eux, sauf que le conseil de Brabant lui interdit de dépenser annuellement plus que ses revenus (5 septembre 4739).

La maison communale fut de nouveau démolie, et un octroi fut délivré pour l'acquisition des propriétés nécessaires à la construction d'un nouvel hôtel-de-viile (2 janvier 4743). Les magistrats acquirent d'abord, moyennant 2,800 florins, la maison des héritiers de l'avocat De la Chambre, située au fond du Marché des Bêtes, au coin de la rue des Bouchers et près de la rué de Namur. Mais cet espace étant insuffisant, ils yjoignirent quatre autres habitations, dont l'amortissement l'ut consenti par le magistrat de Bruxelles, le 4 7 février 4 778, amortissement pour lequel les fiscaux de Brabant émirent un avis favorable, le 24 juin suivant. En 1786," la ville ayant un fonds disponible de 27 à 28,000 florins, résolut de réaliser enfin le projet conçu depuis.si longtemps, et que les événements ajournèrent encore une fois et pour jamais.

L'administration communale avait pris alors en location la maison dite le *Blanc lévrier;* en 1764-1765, elle payait pour cet objet 55 florins au domaine, qui en était propriétaire; la publication des placards s'y faisait depuis 4 756, suivant un rapport en date du 22 septembre 4 772. Après l'occupation française de l'an 4794, la municipalité s'installa dans la maison abbatiale et y tint ses séances. Un ordre de l'administration centrale du département, du 46 prairial an VI, lui prescrivit d'évacuer cet édifice et de le mettre en location. Depuis, la ville a repris possession de ce local, où siègent également le tribunal de première instance et la justice de paix.

Après avoir loué successivement trois différents lo-

roux, la ville s'adressa au Conseil des Cinq-Cents pour être autorisée à acquérir la maison abbatiale, et à vendre des biens communaux, évalués à 49,380 livres; elle lit observer dans sa pétition qu'elle possédait des propriétés donnant un revenu de 3,500 livres (24 floréal an VI). La municipalité résolut, le 22 fructidor suivant, d'inviter le Directoire exécutif de la république, par l'organe de l'Administration centrale du département de la Dyle, à appuyer cette demande, qui fut en effet accueillie. Peu d'années après, on vendit les maisons voisines de la rue des Bouchers, sur lesquelles on avait projeté d'édifier un hôtel de ville.

La maison abbatiale ou palais des abbesses de Nivelles faisait jadis partie du monastère fondé par sainte Gertrude. 11 était compris parmi les bâtiments dont l'entretien incombait à l'abbesse, sauf que lorsque de grandes réparations étaient indispensables, le chapitre était tenu d'intervenir dans la dépense. Marguerite d'Escornaix (qui mourut en 1462)en fit bâtir la porte d'entrée, où on plaça ses armoiries. Une de Frankenberch ordonna de construire le quartier du côté du marché, *les Neufs quartiers*, comme on les appela depuis. Lors du fameux ouragan du mois de mars 1 (Ï06, le vont «battit des banderolles de fer qui étaient placées au haut de la tourelle servant de cage d'escalier à ce corps de logis; elles étaient ornées des armes des Frankenberch : de sabie aux quatorze besans d'or, rangés 4, 4, 3, 2, 'I. On dut à Isabelle de Herzelles la restauration de la salle où se rendaient, sous la présidence de l'abbesse, les sentences en matière criminelle, comme nous le rappelle l'inscription suivante : « lan XV[1]-' et VI fut refait la salle de jugemët de nous ysabiau de herzelie Abesse séculière digne princesse et dame de Nivelle », qui est gravée sur un large linteau en pierre, au dessusd'une porte du vestibule de l'hôtel de ville.Sous Ad rien ne de Saint-Omer eut lieu une première reconstruction de l'édifice, « avec salle, salette, chambre « d'enbas, places d'enhaut ». Elle y plaça ses armes et la devise : *Dieu me pourvoye.* Marguerite d'Estourmel, qui lui succéda, fit édifier la cuisine et d'autres bâtiments contigus, «comme appert, dit un chroniqueur, « par une table de pierre exposée sur le frontispice de « la porte de la salle, en laquelle sont ses armes : de « gueules à une croix d'argent dentelée ».

L'abbesse de Hoensbroeck avait projeté d'élever des constructions dans l'hôtel, entre la porte d'entrée et les « neufs ouvrages », mais ce dessein fut entravé par les troubles de religion, et ce ne fut qu'à la fin du XVIII[e] siècle, de 1776 à 1781, que fut élevé l'édifice actuel. M"[fl], Vandernoot, la dernière abbesse, en ordonna la construction, pour laquelle le chapitre lui accorda 0,000 florins, «sans préjudice du procès existant entre « ce corps et l'abbesse, au sujet de l'entretien du bâti- » ment (9 mars 1778)». L'ancienne maison abbatiale était plus spacieuse que l'hôtel de ville actuel. Du côté de la collégiale elle était bâtie de manière à englober complètement la tour dite *de Madame ;* tandis que du côté opposé, il y avait une double rangée de bâtiments entourant une seconde cour, dite *Petite cour.* Là se trouvaient les dépendances. On remarquait entre la grande et la petite cour un quartier pour des demoiselles chanoinesses, car c'était chez l'abbesse que logeaient les jeunes chanoinesses, jusqu'à ce qu'elles fussent d'âge à avoir une habitation particulière. Vers la rue, il y avait au-dessus de la grande entrée un corps de logis de deux pièces; le long du parvis on rencontrait le *Vieux quartier des chanoinesses,* et vers le cloître, il y avait le grand quartier dit alors le *Quartier de l'évêque,et* un grand salon ; puis, entre ces locaux et le cloître, l'ancien dortoir et réfectoire et la salle de justice. In beau jardin s'étendait vers le N.-E., entre le cloître et l'aire Saint-Paul. Actuellement l'édifice lie se compose plus que de trois corps de logis encadrant une cour fermée par une grille du quatrième côté; le tribunal de première inslance, avec son greffe et les archives de ce greffe, et la justice de paix, en occupent une partie; l'administration communale en utilise l'autre partie. La porte de la salle servant aux mariages et qui donne vers l'arrière-cour est surmontée d'un écusson de pierre bleue, avec la date de 4748. Dans la salle du conseil communal, à l'étage, on voit un beau portrait de l'archevêque de Cambrai, François de Buisseret, le fondateur du collège, et celui d'un bienfaiteur des pauvres, De Sebille-Damprez.

ORGANISATION MILITAIRE, SERMENTS.

Nous avons décrit en détail les fortifications qui entourèrent Nivelles jusqu'au commencement de Ge siècle, et dont il a été souvent question dans le chapitre intitulé HISTOIRE. Un grand nombre de fermes des alentours était assujetties à fournir des chariots et des hommes pour les travaux nécessaires à l'entretien des remparts, obligation, dont le duc Wenceslas et la duchesse Jeanne stipulèrent le maintien, à charge de l'abbaye de Cambron, le -1[cr] juillet 1358, et dont ce monastère se rachela plus tard, moyennant le paiement d'une somme de 1,500 florins (résolution des rentiers et des jurés, du 31 décembre 4592). La commune eut aussi de l'artillerie, qu'elle perdit : en partie, après les troubles du XVI[e] siècle ; en partie, après la révolution brabançonne. En 4525, l'artilleur de la ville avait un traitement annuel de 9 livres; le garde de l'artillerie recevait 35 sous 6 deniers. On conserva longtemps à l'hôtel-de-ville des mousquets et des arquebuses à croc, dont l'entretien fut confié, le 44 janvier 4627, à Gérard Colissart, à qui les rentiers et les jurés allouèrent une indemnité annuelle de 6 florins.

La bourgeoisie armée se composait des compagnies ordinaires et des serments ou gildes de tireurs.

Les premières étaient au nombre de trois. D'après une sentence du conseil de Brabant, du 9 novembre 1725, elles ne pouvaient prendre les armes qu'avec la permission expresse du premier juré. Chacune d'elles avait son capitaine, ayant sous lui (en 4577) un lieutenant et des dixeniers ou chefs de dix hommes. Cette organisation primitive fut modifiée dans la suite; en 4634, la garde bourgeoise comptait un sergent-major (ou commandant en chef), trois capitaines, trois alphères (ou lieutenants), six sergents, dix-huit caporaux; en 1764-4 765, on ne mentionne plus de sergent-major, et on ajoute dix-huit anspessades (ou sous-caporaux) et neuf caporaux du dehors ou de la banlieue. La ville payait, par an : à chacun des capitaines et des lieutenants 8 florins, aux sergents 31 fl. 1 sou 12 deniers,aux caporaux 8 fl.,aux anspessades8 fl., auxcaporaux du dehors 4 fl. Elle rétribuait en outre les services extraordinaires que rendaient les officiers. Ainsi, le 20 septembre 1585, les trois membres gratifièrent chaque capitaine de 12 livres d'Artois, à charge « de les employer en l'honneur de la ville » et de s'acheter une écharpe.En1764et 1765, on leur accorda également une allocation extraordinaire et globale de 8 florins.

Au XVI[e] et au XVII[e] siècle, la jeunesse, c'est-à-dire les jeunes gens, les hommes non mariés, formaient un corps particulier qui concourait à la défense de la ville et figurait également dans les cérémonies. En 1525-1526, la ville donna 9 livres pour 40 aunes de tasphetas (ou taffetas) de diverses couleurs, à 18 sous l'aune, qui devaient servir à l'enseigne des jeunes gens, et 42 livres pour la « fachon, le fer et le bâton» de celte enseigne.

Dans le XVIII[e] siècle, on entrava et on interdit enfin les réunions de la jeunesse armée, qui d'ailleurs ne se maintenait pas toujours dans la limite des convenances. Une ordonnance du 22 septembre 1727 no lui permit de célébrer la fête de Sainte-Gertrude qu'à des conditions signalant parfaitement les libertés qu'elle ne craignait pas de prendre. Il lui fut défendu : de

troubler les bourgeois qui se divertissaient chez eux, avec violons et autres instruments, à porte fermée; d'entrer chez ces bourgeois, si ce n'était de bon gré; d'exiger des amendes des célibataires ayant 50 ans et plus; d'obliger à prendre les armes ou à se racheter du service les jeunes gens de moins de 20 ans, les boiteux et autres estropiés, les valets, domestiques de bourgeois, censiers ou « fauboutiers ». Le 25 septembre 1730, il fut formellement interdit à la jeunesse de s'assembler, sous peine de 13 florins d'amende.

Les serments étaient astreints à des obligations plus strictes, à des services plus fréquents. Aussi recevaient-ils des allocations plus considérables.

Les arbalétriers reçurent :

En 1583	13 sous, soit 5 livres	C	sous	C	deniers	do gros.
En 139Ï-1595,						
La nuit du grand Carême. . . .		33	»	C	»	
Le jour du gav (ou du tir au perroquet) . . "		33	»	6	»	
Pour les oisons, à lu fête de Nivelles (ou grande procession de la Saint-Michel;		33	»	0	»	
Pour le guet de nuit, lors de celle fête.		48	»	»	»	
		'ï~^> n~i> (î			**»**	
En 17G5-1763 . . . , ...		39 florins 4 sous 0 deniers.				
Et pour avoir monté la garde à la maison de ville, la veille de la Saint-Michel .		14	»	»	»	»

Les archers reçurent :

En 1323,12 sous de gros, soit . . .		i livres	3	s.	2	d.
En 13!»-1595,						
Lejourdugay.		»	»	38	s.	8 d.
Le jour de Saint-Sébastien. . . .		»	»	28	s.	8 d.
Pour le guet, la nuit de la fête . . .		»	»	30	s.	» »
		(i	»	3	s.	i »
Pour les gages de 23 compagnons, y compris le serviteur du serment, à raison île 3 fl. par homme, tous les deux ans.		15	»	»	»	» »
En I7GÎ-1765.		43 florins	12	s.	(i	d.
El pour avoir monté la garde à la porte de Bruxelles, la veille de la Saint-Michel.		4	»	»	»	» »

Les couleuvriniers ou canonniers reçurent :

En 1525,12 sous de gros, ou . .-		4 livres	5	s.	2	d.
En 1394-1395,						
Les jours du grand Carême, du gay cl de sainte Barbe.		i	»	5	s.	2 d.
Et po'ur la visite de l'artillerie de la ville.		5	fl.	3	s.	2 d.
En 17(ii-173(i.		42 florins	12	s.	G	d.

Le serment de Saint-George n'eut qu'une existence temporaire ; en 1594-1595 et les années suivantes, la ville lui donnait 2 livres 2 s. 2 d., le jour du Grand-Carême.

Des allocations spéciales récompensaient les serments des services exceptionnels que les circonstances les appelaient à rendre. En 1527, les rentiers les gratifièrent d'un tonneau de cervoise (valant 28 sous), pour avoir l'ait partir de force des « Egipciens », qui se trouvaient en ville. Pendant les guerres de religion, la commune donna en gage leurs colliers, leur vaisselle, leurs joyaux , et ensuite, à la demande des connétables ou chefs des serments, paya 900 florins de 20 patars à Nicolas d'Esté, qui se chargea d'opérer le désengagement de ces objets (23 mai 1584). Pour procurer aux serments de nouvelles enseignes (ou drapeaux), on accorda à chacun d'eux : le 12 avril 1588, 24 florins, et, en 1611, 50 florins. Une exemption entière de l'assise sur la bière fut octroyée, le 24 septembre 1618, aux rois et empereurs des trois serments et du serment de Saint-George, à raison de 12 tonneaux par an, à la condition que les serments tireraient l'oiseau tous les deux ans. Lés serments se rétablirent après la chute d-c la domination française, mais sans récupérer leurs anciennes prérogatives.

Le serment des arbalétriers ou de Notre-Dame était le premier en rang et probablement le plus ancien. On le vit figurer dans-un grand nombre de tirs donnés par d'autres villes, et notamment : aju tir de Malines, de l'an 1404; au tir de Tournai, de l'an 1455; au tir de Malines, en 1535 etc.

Il ouvrit également des concours, particulièrement en 1464, qu'on vit venir à Nivelles les arbalétriers de Louvain. Au mois de juillet 1525-1526, ceux de Soignies étant venus lutter contre leurs confrères de Nivelles, la ville leur fit présenter trois pots de vin (valant 27 sous). En 1526-1527, ceux de Mons assistèrent à la grande procession, acte de courtoisie qui leur valut un cadeau de deux pots de vin (valant 16 sous).

Le 10 février 1442 (et non 1342, comme le porte à tort la copie dont nous nous sommes servis), les rentiers, les jurés et les maîtres des métiers réorganisèrent le serment des arbalétriers. Pour y être reçu, il fallait obtenir l'agréation de tous les confrères et payer un droit d'entrée d'une maille du Rhin (soit 10 patars), outre 5 patars pour l'autel de Notre-Dame. On ne pouvait quitter le serment que le jour du Grand Carême et en payant 10 sous de gros. La compagnie avait un serviteur juré , qu'elle choisissait, et elle faisait la montre (ou la parade) le jour de la Saint-Michel. Les membres étaient tenus de comparaître à la maison de ville à la première réquisition. De son côté, la commune leur fournissait au besoin des pavillons ou tentes, entretenait leurs berceaux de tir, payait par an 15 sous de gros (soit 5 sous chacun des trois jours suivants : le jour du mai, le jour du papegay et lors de la grande procession) et, en outre, tous les deux ans, six livres de gros, en indemnité des draps ou vêtements des confrères, allocation qui fut remplacée, en I52C-1527, par une autre, consistant en trois peeters accordés à vingt-quatre confrères et au valet, soit 75 peeters ou 67 livres 10 sous.

Au moisd'août 1535,lesarbalétriersallèrent,au nombre de 140, à la t rai rie ou tir de Malines. A cette occasion, ils firent renouveler et agrandir le collier dont se parait dans les fêtes le roi ou vainqueur.au tir annuel, ce qui leur coûta 95 livres. Le voyage leur occasionna en outre une dépense de 170 livres 10 patars. Ces deux dépenses extraordinaires furent couvertes en partie au moyen d'un subside de la ville, s'élevant à 40 livres (10 pour le collier, 30 pour le voyage) et des souscriptions individuelles des membres, montant à 104 florins. A la demande des roi, connétable et confrères (19 février 1535-1536) la ville couvrit le déficit, au moyen d'un prêt, et reçut en garantie la vaisselle, les rentes et l'allocation annuelle des arbalétriers.

C'était la ville qui fournissait à la gilde son local, où elle avait un lieu d'exercice, une chambre d'assemblée. En 1525, le magistrat payait de ce chef plusieurs cens, notamment pour un terrain qui appartenait aux Frères mineurs ou Récollets. En 1526, elle y dépensa 24 livres, en travaux; le 12 juillet 1613, elle résolut défaire bâtir aux arbalétriers une chambre ou salle, dans l'emplacement que l'on jugerait le plus convenable à cet effet, et, le 26 avril 1619, en votant dans ce but une allocation de 600 florins, elle stipula qu'on achèterait une maison pour la gilde. A quelque temps de là, les Récollets se plaignirent de l'inconvénient qu'offraient pour leur couvent la proximité des serments de Notre-Dame et de Saint-George, etcelle des jardins des remparts, qui étaient fréquentés la nuit par des libertins et des prostituées. A leur demande, les trois membres leur abandonnèrent ces jardins et consentirent à ce que le passage sur le rempart fût fermé par deux portes, dont une voisine de la porte del Saulx, et l'autre proche de la chapelle de la Madeleine (30 octobre 1635). Un premier projet d'acheter pour les serments « les maisons et jardins de Bromont

« au Brouwet '», n'ayant pas réussi, et la ville n'ayant pu s'accorder avec la veuve de Nicolas Trico, qui en était propriétaire, la ville leur abandonna les fossés des remparts entre les portes de Mons et deChauderue et les autorisa à transformer en salle à leur usage la Thour Simonne (27 m^i 1639).Ce ne fut qu'une trentaine d'années plus tard que les arbalétriers achetèrent au Brouwet une maison que le capitaine Roully et sa femme, Marie-Anne Francq, tenaient en fief de l'abbesse de Nivelles(reliefdu 24 janvier-1667).Delàlenom de *Ruelle des Arbalétriers,* que porte une rue voisine.

On conserveà i'hôtel-de-vilie un collierqui provient du serment des arbalétriers et qui est évidemment une imitation peu soignée du collier des arquebusiers, dont nous parlerons plus loin. Il a neuf compartiments, ornés d'une fleur d'églantier ou de nénufar. La plaque du milieu porte des statuettes de Sainte-Gertrude et de la Vierge, grossièrement ciselées. Au bas est attaché un faucon, qui tient 3 pièces : 1°unearbalète d'argent, avec l'inscription : *Eslieti de. bois \ roi.159?;* 2° une autre arbalète, avec l'inscription : *Jacque le pety roy en l'an 4657 at | donné cest;* 3° une aigle tenant une banderole avec l'inscription : *P^r la naiss^e du roi de Rome.* Cette aigle étant attachée au même anneau que les arbalètes, on détache les trois pièces, lorsqu'on prête le collier aux arbalétriers.

Il y avait à Nivelles un second ou petit serment de l'arbalète, dit de Saint-George, mais qui n'avait pas l'importance du premier. Il existait déjà en 4455, et, comme le grand serment, envoya cette année dix hommes au tir de Tournai. Le 17 août 4495, un octroi du souverain permit à ses membres de placer sur leurs habits le *vierslael* ou briquet, emblème de la maison de Bourgogne. Au mois de juin 15 i5, ils reçurent de la ville 20 livres pour aller au tir général de Malines. Vers 4525, la ville abandonnait à la gilde l'usage d'une partie des fossés, ou lui payait 14 sous, lorsqu'elle lui enlevait temporairement cet usage; en 1526-4 527, elle lui paya 42 sous 6 deniers à l'occasion du tir ordinaire. Ce serment disparut, et finit sans doute par se joindre au précédent.

Les archers, comme ceux des autres villes, s'organisèrent probablement vers l'année 1400 JUn nouveau règlement leur fut donné le 9 avril 1472. On les rencontre fréquemment, dans des tirs : à Gand, où ils remportèrent le prix du tir, en 1428; à Lierre, en 4 430; à Louvain, en 4464, 1534, 1552 ; a Anvers, en 4509; dausle pays d'Aerschot, en 4 526; à Braine-l'Alleu, en 4 527; à Yssche, en 1550: à Bruxelles, en 4 565 etc. Dans ces occasions ils recevaient de la ville un subside qui fut de 9 livres (ou 40 peeters), en 4 526; de 4 8 livres, en 4527 et en 1550; de 42 livres, en 4534. Le serment donna des fêtes ou tirs : en 1434, en 4436, en 1527 etc. Les archers de Courtrai et de Lierre, entre autres, s'y rendirent en 4434; ceux de Lierre, en 4456. En 4527, les frais de la *trairie,* qui s'élevaient à 40 livres, furent supportés par la commune.

En 4 526, vingt-cinq membres du serment, y compris le serviteur ou messager, recevaient tous les deux ans 3 florins chacun, pour leur habillement; en 1527, trente-trois membres recevaient chacun trois aunes de drap, à 44 sous l'aune, soit ensemble 69 livres 3 sous. Le jardin des archers était situé à proximité du moulin de ce nom et de la Thines. La ville, dès l'année 1525, payait de ce chef une rente de 6 livres aux héritiers de Herman de Biertenmont; elle reprit, lors de la domination française, te jardin, qui a été aliéné en vertu de la loi de 1813 pour la vente d'une partie des biens communaux. La gilde faisait jadis chanter tous les ans une messe, dans la collégiale, le jour de Saint-Sébastien, 20 janvier; on transféra ensuite cette messe au dimanche après la Saint-Barthélemi, en considération du mauvais temps qui règne en hiver (résolution du chapitre, du 23 août 1765).

Le serment de Nivelles exerçait une certaine suprématie sur les gildes semblables des localités voisines. Ainsi nous voyons, le 29 juillet 1547, les roi, connétable et archers de la bonne ville de Nyvelle en Brabant terminer un débat qui s'était élevé entre les archers d'Ittre et ceux de Braine-le-Château. Ces derniers avaient gagné des prix à une trairie qui avait eu lieu « emprès la rue aux Cailloux », prix que les premiers emportèrent sans y avoir droit. Ils furent, comme on le pense bien, condamnés à une restitution immédiate.

Les couleuvriniers ou arquebusiers , si nous en croyons un renseignement qui nous a été fourni, furent constitués en serment, en 1453, « pour le bien, « garde, tuition et défense de cette ville de Nivelles, « comme pour secourir, aider et assister notre très- « redouté seigneur et prince, le duc dé Bourgogne et « deBrabant, et ses seigneurs successeurs, ducs et du- « chesses et ses pays, terres et seigneuries ». En 1504, le nombre des membres de la gilde, qui étaient compagnons à gages, c'est-à-dire rétribués par la ville, fut augmenté, « à cause des guerres et divisions sur- « venues dans le Brabant et les autres provinces ». La ville voulut, vers cette époque, leur retrancher leurs émoluments, comme l'atteste une lettre adressée, le 27 juin 4 509, aux bourgmestres, rentiers et maîtres, par les roi, connétable et jurés des couleuvriniers de Louvain, afin de réclamer contre ce projet. Vingt ans plus tard, le nombre des confrères qui recevaient de la vilte une allocation pour habillement s'élevait à vingt-quatre; la ville leur payait, de ce chef, à eux et à leur valet, 3 livres par homme, soit 75 livres.

De nouvelles lettres furent accordées au serment, en 4 525, par l'abbesse Adrienne de Moerbecq, les jurés et le conseii de la commune. En 4 527, la moitié des couleuvrines ou arquebuses des confrères fut renouvelée, moyennant 5 livres 17 sous, à Bruxelles, et, le 28 juin 4 527 s'ouvrit à Nivelles le premier *landjmveel* (ou trairie du pays, c'est-à-dire du duché de Brabant) pour l'arquebuse. Disons à ce propos que ces fêtes se donnaient successivement dc.ns la ville dont la gilde avait, l'année précédente, remporté le premier prix. Les frais de cette trairie des « hacquebutiers », arquebusiers ou couleuvriniers furent supportés par la commune et lui coûtèrent 60 livres. Au mois de juillet de l'année précédente, ceux de Soignies étant venus lutter d'adresse avec les Nivellois, la ville leur avait présenté, en cadeau, trois pots de vin. En 4539, la gilde se rendit au tir d'Anvers.

Au mois de février 1540, une députation du serment alla, dit-on, présenter ses hommages à l'empereur Charles-Quint, et en obtint le collier que la gilde conserve précieusement. Ce collier est en vermeil. Il se compose de sept plaques que réunissent des charnières ornées de balustres. Le centre de chaque compartiment est décoré de chardons, rappelant le style ogival: les bords sont garnis de rinceaux qui enlacent des anges et des chimères et qui semblent se ressentir de l'influence italienne de la renaissance. La plaque du milieu porte les statuettes de sainte Gertrude et de sainte Barbe, entre lesquelles repose un écu d'argent à la fasce de gueules, timbré d'une couronne de souveraineté, ayant pour support deux aigles et pour devise *plus oultre.* Au bas du collier est attaché un faucon tenant une toison d'or; cette dernière pièce est moderne : l'ancienne, qui était d'or, ayant été dérobée. La charte où l'empereur avait consigné sa donation fut, à ce qu'on prétend, détruite, le 30 avril I641,dans l'incendie de la flèche de la collégiale.

.Les couleuvriniers tiraient aussi le canon ; ils étaient chargés par la ville de visiter les engins (ou artillerie), ce qui se faisait tous les deux ans, le jour de la fête de Nivelles, et leur valait, en 4527, 28 sous; en 1594-1505, 5 livres 3 sous 2 deniers. Ils formaient aussi une confrérie sous le nom de confrérie Sainte-Barbe. Leur jardin se trouvait à proximité de la Do ia'ine. Plus

tard ils eurent, dans la rue des Canonniers, leur local, qui fui rebâti en -1672, à l'aide d'un subside de 400 florins, queles jurés accordèrent au serment; on voit, au premier, une salle, qui a été restaurée à la fin du XVIII[e] siècle, et qui est décorée de trophées d'armes et d'inscriptions rappelant les noms des connétables et dovens ayant concouru à cette restauration.

Lors du tir ordinaire, qui, en dernier lieu, avait lieu tous les trois ans, l'oiseau était placé sur la porte de Charleroi. Le serment possédait plusieurs petits canons, appelés *l'Spontoel, Nif tout ju* et *Broc a l'haie;* au commencement de ce siècle, on en fit une seule pièce d'artillerie. Les officiers portaient un uniforme gris de fer . qu'ils remplacèrent par un vêtement bleu a revers rouge, a la suite d une resolution du magistrat, en date du 29 juillet 4790.

Le serment commença à décliner vers l'année 1815. En 1833, ses débris servirent à organiser une société de carabiniers. Le prince royal, duc de Brabant, en a accepté la présidence d'honneur, le 23 mars 1859, et, le 3 septembre 1860, a fait don à la société d'un drapeau, qu'il lui a remis lui-même le 14 juillet suivant.

Depuis le mois d'avril 1860, et grâce à l'initiative de M. Abel Lagnsse, échevin, Nivelles possède un corps de sapeurs-pompiers volontaires, qui est actuellement composé de 56 hommes ; par une résolution du 14 novembre 1861, le conseil communal a demandé au gouvernement de le reconnaître comme corps armé.

SEIGNEURIES ET CHATEAUX.

Le chapitre de Sainte-Gertrude ou de Nivelles.

GÉNÉRALITÉS.

Nous avons placé ici les notions que nous avons rassemblées sur le chapitre et dont nous n'avons pas fait usage dans l'histoire de Nivelles, parce que cette institution, religieuse en apparence, ne constituait en réalité qu'une association féodale, un asile ouvert à de jeunes demoiselles nobles, en attendant que l'occasion de se marier se présentât pour elles. Les chanoines, qui leur étaient adjoints, comptèrent parmi eux un grand nombre d'hommes savants et vertueux, mais leur rôle s'effara souvent devant celui que jouèrent leurs compagnes. Celles-ci furent toujours plus renommées par l'illustration de leur origine que par l'étendue de leurs connaissances ou la ferveur de leur zèle. A part quelquesofliccs de peu d'importance, elles n'avaient rien de commun avecles membres des communautés monastiques astreintes à des vœux perpétuels de chasteté, de pauvreté et d'obéissance ;ces demoiselles pouvaient se marier, jouissaient de riches prébendes et passaient leur vie à procéder pour le maintien de leurs prérogatives seigneuriales et de leurs usages.

Rien n'était moins conforme qu'une existence pareille au genre de vie adopté par sainte Gertrude. Comme nous l'avons vu, les désordres de l'époque féodale firent rapidement dégénérer la communauté fondée par la fdle de Pépin et, plus tard, on ne put, on n'essaya même pas de la rétablir dans son premier état. Le soin jaloux avec lequel les chanoinesses repoussaient la moindre innovation, l'influence que leur assuraient des liens étroits de parenté avec la plus haute noblesse du pays, n'auraient d'ailleurs laissé aucune chance de succès à une tenlative de ce genre.

L'abbaye séculière, ou, comme on l'appela plus tard, le chapitre, présentait, outre l'abbatialité, soixante-douze prébendes, qui existaient déjà en l'année 1059. De ces prébendes il y en avait une impériale ou à la nomination de l'empereur d'Allemagne, et une^Llucale ou de Brabant, à la nomination du duc deBrabant, et dont les titulaires n'avaient en réalité que la jouissance des revenus et ne devaient pas prouver leur noblesse. Les autresse divisaient en quarante prébendes de chanoinesses et trente dechanoines; ceux-ci, réunis, se qualifiaient quelquefois de chapitre de Saint-Paul, d'après l'église où ils célébraient leurs offices particuliers. Trente bénéfices ou chapellenies fondés dans la collégiale, dont vingt-huit à la collation du chapitre, un à la collation du souverain et un à la collation del'abbesse,et vingt-quatre autres, annexés aux églises paroissiales et chapelles dépendant du chapitre, étaient subordonnés à ce corps.

La dotation du chapitre de Sainte-Gertrude se divisait anciennement en trois parts seulement : celle de l'abbesse, celle du chapitre même et celle de l'hôpital. Mais, plus tard, des revenus spéciaux furent prélevés sur la deuxième de ces parts, ou obtenus par de nouvelles fondations, et assignés : au chapitre des chanoinessesen particulier, à la prévôté féminine, au chapitre de chanoines, au prévôt, au doyen, à l'écolâtre, au chantre, à la fabrique de la collégiale. Le corps des chapelains avait aussi ses biens distincts.

Les prébendes furent toutes, d'abord, à la nomination de l'abbesse, qui était tenue depourvoir aux places vacantes dans les six mois de la mort des titulaires. Quant aux-chanoines, ils étaient nommés aussi par l'abbesse, mais, à une époque que nous ne pouvons préciser, cette prérogative fut partagée par moitié, entre elle et le Saint-Siège.

Anciennement, en vertu d'un usage qui disparut insensiblement, certains revenus étaient assignés à des membres du chapitre, que l'on;qualifiait *d'obedientiarii.* Un bref du pape Honorius **111,** en date du 2 mai 4219, régla les redevances auxquelles l'abbesse et ces dignitaires étaient assujettis. Plusieurs autres brefs des souverains pontifes confirmèrent ou accrurent les privilèges du chapitre. Outre ceux que nous avons cités dans l'HISTOIRE, nous mentionnerons ceux par lesquels Céieslin **III** (le 22 novembre **1191)** déclara que ce corps ne devait payer à personne des dîmes novales; Innocent **III** (le 13 février 1209) lui assura la propriété de ces novales dans les paroisses où il avait le patronal; Grégoire IX (le i- mars 1239) lui confirma ses biens; Innocent IV (le 20 décembre 42i-7) défendit de jeter l'interdit sur ce chapitre en corps.

Le chapitre prétendait être soumis immédiatement au Saint-Siège et exempt de l'autorité du chef du diocèse et du chapitre de Saint-Lambert. Excommunié en 1206, pour des causes assez futiles, il obtint de ce dernier dos lettres dans lesquelles celui-ci déclarait n'avoir aucune juridiction sur le chapitre *[cum nitllam jurisdictionem in eosdem habeat).* Nous l'avons vu essayer de repousser, en 1360, les statuts que lui imposa l'évèque Kngelbert de La Mark, refuser de se rendre à des synodes diocésains, se réserver la visite des édifices du culte à Nivelles. Toujours il essaya de vivre dans une indépendance complète.

Bien qu'on ne possède aucun document ancien qui interdise l'entrée du chapitre aux demoiselles étrangères à la noblesse, il est certain qu'à Nivelles, de même qu'à Mous, à Maubeuge, à Andenne etc., les roturières en étaient totalement exclues de temps immémorial. Un règlement, qui fut arrêté dans la salle capitulaire, le 18 mars 1462, à onze heures avant-midi, est formel à cet égard. Après avoir confirmé à l'abbesse le droit de nommer aux prébendes féminines, « afin de « mieux conserver la paix entre elle et les chanoi- « nesses», on y statue que la collation devra avoir lieu dans les six mois, en faveur d'une demoiselle « qualifiée en noblesse, issuede noble et gentille lignée « et nation de quatre côtés, de par le père, et de quatre « de par la mère ». Les six mois expirés, c'était à l;i prévôté et aux chanoinesses que revenait le droit de conférer les prébendes.

L'empereur Charles-Quint, par un diplôme en date du 27 novembre 1549, confirma les privilèges du chapitre, à qui, peu d'années après, le roi Philippe II interdit de recevoir des dames qui n'étaient pas ses vassales ou natives des Pays-Bas.

Le 18 septembre 4382, un décret du conseil souverain de Brabant, qui se tenait alors à Maestricht, déclara que les suppôts du chapitre ne pouvaient être cités et jugés que par ce corps.

Après les guerresde religion, une véritable manie de procéder s'empara des chanoinesses, que nous voyons à cette époque et plus tard entichées à tel point de leurs prérogatives surannées, que la moindre apparence d'une atteinte à leurs droits provoquait une protestation de leur part. Sous prétexte que l'abbesse, par sa négligence, y laissait porter atteinte, elles réclamèrent auprès du conseil de Brabant à deux reprises : la seconde fois, le 29 novembre 1603. La concorde n'existait pas non plus entre les membres du chapitre, car nous voyons, vers ce temps, le chanoine Guillaume

de Lierre puni pouravoirdit publiquement que le chapitre était corrompu (21 juillet 4600). Peu de temps après, des chanoinesses protestèrent contre ce qui se ferait en temps de guerre, pendant leur absence, et le doyen et les chanoines durent déclarer qu'en pareil cas ils communiqueraient leurs résolutions à la prévôté, pour en faire part à ses compagnes (H juillet 1002). D'autres contestations surgirent entre l'évêque et le chapitre qui, après avoir refusé d'envoyer des délégués au synode diocésain (23 septembre 1604), se refusa positivement à s'y faire représenter (16 octobre 1603). Bientôt une grave querelle divisa les chanoinesses et les chanoines. Ceux-ci ayant, au mois de mai 1606, eu recours au nonce, furent appelés devant l'évoque de Namur. Le prélat, après avoir entendu leurs réclamations, chargea un ou deux d'entre eux du soin de vérifier les comptes des chapelains, confia aux chanoines la juridiction sur les suppôts du chapitre, et décida que, dans ce corps, on voterait dorénavant à la majorité. C'était enlever toute influence aux chanoinesses, dont deux, trois ou quatre au plus assistaient aux séances, tandis que les chanoines y allaient tous. De là une ropture, à laquelle mit fin un édit des archiducs Albert et Isabelle. On y voit quele soin de convoquer le chapitre et d'y présider était confié à la prévôté, ou, à son défaut, à l'aînée des chanoinesses, sans que le prévôt, le doyen ou tout autre chanoine pût y usurper l'autorité. Les chanoines votaient les derniers et ne pouvaient prendre de résolution sans leurs collègues du sexe féminin. Les maisons claustrales avaient été bâties pour celles-ci seulement et ne pouvaient être louées qu'à elles. En terminant, les archiducs ordonnent que si les parties ou l'une d'entre elles mettent opposition à l'exécution de cette sentence, elles seront appelées à comparaître devant des commissaires du conseil de Brabant. qui statueront en dernier ressort. C'était évidemment annuler les décisions antérieures du prélat et lui interdire toute résolution ultérieure sur te même sujet (17 mai 1607).

En 1647, un décret confirma de nouveau les conditions de noblesse que devaient présenter les chanoinesses, « sans aucune bourgeoisie, roture ou bâtar- « dise », et par lettres patentes, délivrées le 25 juin 1648, le roi Philippe IV ratifia les privilèges de ces demoiselles. Nous avons vu le gouvernement espagnol essayer, à deux reprises, la création d'une coadjutorerie abbatiale ; le gouvernement autrichien entra avec plus de] résolution dans la voie des innovalions. Lors de la nomination de l'abbesse Vandernoot, il se réserva la collation de la moitié des prébendes, tant de chanoinesses que de chanoines (en sus de la prébende impériale, de la prébende ducale et de la prébende vacante par la nomination de l'abbesse, qui étaient déjà à sa collation); le chapitre, consulté par l'abbesse, ayant répondu qu'il fallait accepter cette clause (17 avril 1776), la nouvelle élue déclara, par écrit, y consentir.

A cette occasion, l'impératrice Marie - Thérèse fit promulguer un règlement qui avait pour but de déterminer quelques points sur lesquels les statuts se taisaient ou que l'on jugea nécessaire pour le maintien de l'union dans le chapitre. Elle défendit de conférer des prébendesàdes personnes âgées de moins de douzeans; fixa la durée du terme pendant lequel les nouvelles chanoinesses devaient fréquenter les écoles : à un an. pour celles qui, en commençant ce terme, auraient accompli leur seizième année, et à deux ans, pour les chanoinesses moins âgées; — déclara que l'abbesse continuerait à être tenue dé loger en son hôtel les chanoinesses écolières, moyennant le payement d'une pension ;— abolit l'usage qui obligeait ces jeunes filles à s'asseoir sur les talons pendant toute la durée des psaumes que l'on chante aux vêpres; — stipula que les chanoinesses ne pourraient entrer au chapitre qu'après une année de stricte résidence (indépendantment de leur terme d'école), qu'elles n'y auraient voix active et passive qu'à l'âge de seize ans accomplis, et qu'elles ne pourraient tenir ménage, c'est-à-dire habiter en particulier, que sept ans après leur réception au chapitre et après en avoir obtenu la permission de l'abbesse et des quatre anciennes; — interdit d'une manière absolue aux chanoinesses de s'absenter plus de six mois par an, sans une permission expresse du gouvernement général et sous peine de perdre leur prébende, qui, sans autre formalité, deviendrait immédiatement vacante et à la collation du souverain ; — et enfin, se réserva la faculté de modifier les autres statuts du chapitre, dont elle permit l'observation, mais à litre provisoire seulement (10 août 1776).

Le chapitre des chanoines fut aussi modifié dans son organisation. L'n décret de l'année 1778 supprima dix-huit prébendes; mais ce décret rencontra une forte opposition et, pendant la révolution brabançonne, le conseil de Brabant en ordonna l'annulation, lé 30 avril 1790.

Pendant le voyage de Joseph II en Belgique, les chanoinesses de Nivelles, d'Andenne et de Moustier-sur-Sambre sollicitèrent l'autorisation de prendre le titre de dames, que l'usage n'accordait qu'aux chanoinesses de Sainte-Waudru, de Mons. Un décret impérial, signé à Vienne le 28 octobre 1781, leur octroya cette faveur. Cet acte fut provoqué, à ce qu'on prétend, par un moment d'inattention de l'empereur. Les chanoinesses de Nivelles s'étant présentées devant lui, il les qualifia de Mesdames. Elles se prévalurent aussitôt de cette qualification accidentelle pour solliciter un titre qui les autorisât à se la faire attribuer, et leur réclamation fut favorablement accueillie par un prince qui était ennemi des privilèges et des faveurs exceptionnelles.

Dans son ardeur d'innovation et de réglementation, l'empereur ne put s'abstenir de toucher à ces antiques institutions, assemblage incohérent d'idées nobiliaires et religieuses. Aussi vit-on paraître, le 22 avril 1786, un édit commun à tous les chapitres nobles de chanoinesses aux Pays-Bas et où l'on déterminait minutieusement la manière de vivre qui leur était imposée. Ce règlement ayant à peine été en vigueur, nous nous bornerons à dire qu'il abolissait les années d'école et le chant à l'église, n'obligeait les chanoinesses qu'à entendre une messe, à réciter l'office de la Vierge le matin, et à dire les vêpres et compiles le soiivL'ancien costume blanc, sous lequel on représente sainte Gertrude, et qui valait aux chanoinesses le nom de *Demoiselles du blanc surplis*, fut alors remplacé par un vêlement noir , de taffetas, pour l'été, et de gros de Tours, pour l'hiver, sans manteau ni voile ; mais ce costume n'était pas obligatoire pour les chanoinesses lorsqu'elles se trouvaient chez elles ou hors delà ville.

Chaque membre du chapitre, chanoine ou chanoinesse, avait, à tour de rôle, le droit de nommer pendant une semaine aux bénéfices qui étaient à la collation du chapitre. On appelait cela le *tour d'anneau;* la semaine commençait le samedi, à midi. Dans une réunion qui se tenait au mois de septembre, dans la salle capitulaire, l'abbesse choisissait dans le sein du chapitre : un maître et une maltresse de la fête de sainte Gertrude, un maître et une maîtresse de l'hôpital, un maître et une mal tresse de la fabrique de la collégiale, un maître et une maîtresse des secours, un maître des bois, un maître des ouvrages en ville. Ces délégués, ou *capitulants,* comme on les nommait d'ordinaire, soumetlaientleurs résolutions au chapitre, qui les approuvait ou les rejetait.

Lé chapitre possédait une dotation qui resta considérable, malgré les brèches qu'y firent des spoliations nombreuses et les événements politiques. Ses revenus s'élevaient : en 1404, à 1,143 livres; en 1531-1532, à 183,310 112 plarqnos; en 1560-1570, à 4,692 florins

8 4/2 patars; en 4642-1643, à 4,847 fl. 43 patards ; en 4727-4 728, à 41,349 fl. 4 5 sous 20 deniers; en 4787, à 76,364 fl. Dans ce dernier chiffre on voit figurer : les biens seigneuriaux, pour 7,001 fl. ; les bâtiments et fermes, pour 26,468 fl.; les terres et prés, pour 10,293 fl.; les dîmes, pour 31,988 fl.; les bois, pour 16,373 fl. Les receveurs et officiers du chapitre lui coûtaient, par an, 3,240 florins; il devait en rentes 4,648 fl., et en outre, avait dû prélever sur ses capitaux 24,452 fl. et emprunter 98.784 fl., pour reconstruire treize églises,sept cures, trois maisons claustrales et le moulin de Ripain. Le boni que présentaient les revenus(60,408 fl) se partageait : pour quatre cinquièmes entre les membres qui fréquentaient les offices journaliers, et, pour l'autre cinquième, entre ceux qui assistaient à certains offices particuliers.

A Nivelles même, près du monastère, la communauté n'avait conservé, en 877, que deux manses, un moulin et deux brasseries. L'empereur Charles le Chauve y ajouta alors trois manses voisins. En 897, le roi Zuentibold déclara que toute !a dîme des biens du chapitre à Nivelles appartiendrait à ce corps; ce qui fut modifié dans la suite : en 1787, outre la dîme du chapitre, grande et petite, qui rapportait 2,069 florins, d'autres parts étaient affectées à l'entretien des curés et de l'hôpital, et le prévôt percevait les dîmes de Grambais, d'Ardenelle, d'Orival, de la Tournette et des Wailles. Le diplôme royal de l'année 1059 déclara le chapitre propriétaire du bourg même et de tous ses revenus, en n'y réservant à l'abbesse que l'autel de sainte Gertrude et la *familia* du monastère, c'est-à-dire la juridiction sur les censitaires et serfs de ce dernier. Mais cette décision fut la source de longs débats et, après des luttes sans tin, l'autorité réelle appartint a Nivelles aux abbesses. qui admirent à y participer les comtes de Louvaiu ou ducs de Brabant, avoués du chapitre, etlacommunauté deshabitants.Celaient elles qui y exerçaient la justice criminelle, landisquelechapitre n'avait qu'un livre censal dit *des Anneaux {les Annuaulx,* 1534), dont le produit, en 1787, n'excédait pas 27 florins.

Autour de Nivelles le chapitre possédait : Baulers, Ittre, Tubise, Hennuyères, Rebecq, localités que l'on peut considérer comme ayant fait partie du patrimoine de la fondatrice, et à laquelle se joignent plus tard, soit, par suite de donations qui nous sont connues, soit parce que quelques-uns des villages suivants n'apparaissent que dans des documents postérieurs : Lillois, Petit-Roeulx-lez-Braine, Buzet. Odomont, sur Rêves; la seigneurie de Meigloux, sur Mellet; une seigneurie à Thilly. ïongrinnes, Baisy et Genappe etc.

Bruxelles même semble avoir reconnu pour maîtres, au X^e^ siècle, les membres du chapitre, qui eurent aux alentours des possessionsà Etterbeek, Laeken, Anderlecht, et, plus à l'ouest, à Wambeek, Lennick, Goyck, villages considérables, dont le territoire, morcelédepuis, couvre presque tout le plateau le long de la chaussée romaine de Bavai à Assche, entre cette dernière localité et Enghien. Plus au nord, Machelen, au S.-E. de Vilvorde,et Eppeghem, au N. de cette petite ville, doivent avoir obéi à la communauté l'ondée par sainte Gertrude. Leerbeek, non loin de Tubise ; la seigneurie de Beusart, sur Petit-Enghien ; Sirieux, sur Thieusies; Appelteren, Sint-Entelincx, Wichelen, sur les bords de la Dendre et près de Grammont, lui restèrent jusqu'à sa suppression.

D'autres biens se trouvaient sur le plateau de la Hesbaie : dans le Namurois, à Bolines et Harlue; dans le duché de Brabant, à Gottechain (sur Bossut) et Archennes. Il y en avait aussi dans l'Ardenne: àTenneville et Villers-Sainte-Gertrude.

Si l'on en croit la deuxième légende de sainte Gertrude, Ide, la femme de Pépin de Landen, appartenait par.sa naissance à l'Aquitaine. Elle laissa à la communauté nivelloise des biens dans ce pays, qui étaient d'un grand revenu; plus tard, à cause de leur situation éloignée, ils furent négligés et enfin usurpés. Le diplôme de 877 ne lui connaît d'autres possessions dans le royaume de Neustrie (ou de France) que *Bisiniacumou* Besnai,dans le Laonnais, qui. au XI^e^siècle, fut cédé à l'église de Cambrai en échange de biens à Anderlecht.

Près du Rhin, d'autres possessions étaient dispersées, notamment *Buezefelt* ou Binsfelt, en Ripuarie (les comtés de Juliers et de Clèves), donné en l'année 783, mais ce domaine fut usurpé et on essaya vainement d'en recouvrer la possession, en l'année 4499. De ce côté il ne resta au chapitre que la ferme, le livre censal, les bois et les vignes de Rhynbroel, situées à une demi-lieue du Rhin, entre Andernachet Lintz; près de cette dernière localité, la censé de Walem, dans la paroisse de Sadenberghe, et quelques terresà Leyen, sur la Moselle, à cinq quarts de lieue de Coblentz. Après plusieurs tentatives inutiles pour en effectuer l'aliénation, tous ces domaines furent vendus à l'archevéque-éiecteur de Trêves, pour 16,500 écus (27 mai 4 706).

Dans la Taxandrie, canton immense qui s'étendait du Démer à la Zélande et à la Meuse, l'abbaye de Nivelles possédait un grand territoire qui lui venait de sainte Gertrude, notamment Berg, ou, comme on l'appela plus tard, Sint-Gertruydenberg, où la sainte avait habité et saint Amand fondé une église. Il en dépendait trois îles de la Zélande : Beveland, Spiesant (ou Suisant) et Gerselre(ouGersicha). En 966 et en 980, des diplômes impériaux d'Olhon letd'Othon II confirmèrent tous ces biens au chapitre et en augmentèrent encore l'importance; mais, dans les temps qui suivirent, les comtes de Hollande paraissent en avoir confisqué la propriété. Les sires de Breda en agirent de même avec ce que le chapitre avait à Berg-op-Zoom; ils fondèrentdans cette ville un chapitre auxquel iis donnèrent l'église paroissiale et ses revenus. La communauté nivelloise n'y garda que la collation des prébendes et, après les troubles du seizième siècle, on ne lui laissa que le droit de conférer deux prébendes. Ce droit si restreint provoqua encore des débats en 1673; l'abbesse donna un de ces bénéfices, mais elle s'empressa de reconnaître ses torts aussitôt que des députés lui eurent rappelé les droits de la communauté.

L'administration des biens du chapitre était confiée à des receveurs, appelés, d'après la nature des revenus dont il avait la gestion : le receveur des argenteries ou des objets d'orfévrerie légués à Sainte-Gertrude, le receveur des bois, le receveur de l'épier (ou des grains provenant de dîmes), le receveur des pastes ou des cens perçus en nature, le receveur des courseries. On peut juger de l'importance qu'avaient ces fonctions par le *relevé* des cens, pastes et chapons qui se payaient au chapitre, en l'an 1726-1727. ils consistaient en: 3 muids 10 vaisseaux 7 pintes de froment, 91 muids 11 vaisseaux 3 pintes de blé, 121 muids 5 vaisseaux 6 pintes d'avoine, 135 setiers d'épeautre, 1339 3/4 chapons, 85 poules, 4 oisons. 716 œufs, 1 livre 47 onces de lin, et enfin, en argent, 482 florins 11 sousS 3/4 deniers.

Une déclaration du chapitre, donnée le 18 septembre 1773, à la demande de l'évêque de Namur, atteste que ce corps était en possession immémoriale du droit d'hériter des biens meubles des gens d'égiise qui mouraient *ab-intestat* dans les limites de sa juridiction. Cette prérogative lui fut maintenue, en 1539, à l'occasion d'un procès contre le collecteur des biens de l'évêque de Liège, et reconnue, en 1639, par le maire et les éehevins de Nivelles ; mais souvent on y renonçait au profit des parents du défunt, moyennant une modique somme d'argent.

Le chapitre avait un secrétaire qui correspondait en son nom et le représentait souvent. Les archives étaient déposées dans une partie de la collégiale, la trésorerie

des chartes*(thesauraria cartarum)*, dont l'abbesse réclama les clefs, le 14 avril 1361. Le soin d'arranger les archives fut confié, le 4 juin 1731, aux chanoines Des Fossez et de Petimont et au receveur Lescart, avec adjonction du procureur Bressy, pour le cas où le premier refuserait cette mission. Négligées et dispersées dans la suite, elles ont perdu leur ancienne importance, et ont enfin été transportées aux Archives du royaume, à Bruxelles, où on en a classé, avec le plus grand soin, la majeure partie. Le document le plus précieux qu'elles renferment est un *Cartulaire* in-folio, contenant 623 folios et qui date du quinzième siècle. Nous avons, en outre, puisé d'excellentes et nombreuses indications dans une série de *Registres aux résolutions du chapitre*, allant du mois d'octobre 1676 au 10 avril 1794; cette collection commenrait jadis à une époque bien plus ancienne, car il en existe un index, remontant à 1570, et une série d'extraits, rédigés en 1763 par le secrétaire de Bressy, et allant de 1493 à 1758.

Le grand sceau du chapitre, tel qu'il existait en l'année 1287, offrait la légendeisiGiLixitiCAPiTiiLi ECCLESIE NivELLEJNSis, et, dans le champ, un bâtiment percé de quatre fenêtres, rangées sur deux rangs, et flanquées de deux hautes et minces tourelles, se terminant par une croix. Un clocher surmontait cette construction simulée, qui reposait sur une base, en encorbellement. En l'année 1580, les sceaux du chapitre furent égarés et on en fit confectionner d'autres, à peu près semblables à ceux dont on se servait auparavant. En 1762, ils étaient au nombre de trois ; sur le premier, qui servait à sceller les actes de collation de cures ou de bénéfices, on voyait, sous un dais de style renaissance, sainte Gertrude debout, tenant de la main droite une crosse, et de la main gauche un livre; la légende portait : s. CAPITULT .MVELLENSIS AD CAUSAS, 1580. Un second était chargé des armes mi-parties de France et d'Autriche, surmontées d'un bonnet ducal. Un troisième, plus petit et qui était décoré du même écusson, n'était employé que pour la correspondance ordinaire.

Lorsque le chapitre en masse était imposé, sa cote se répartissait de la manière suivante : sur 100 florins le chapitre, en général, en payait 56, l'abbesse 14, la prévôté 2, le prévôt 9, le doyen- I 1/2, l'état de Saint-Paul (c'est-à-dire les chanoines) 11/2, les chapelains 16.

LES ABBESSES.

Tandis que le monastère de Nivelles se transformait en chapitre et ses frères et sœurs en chanoines et chanoinesses, la supérieure conserva le titre d'abbesse, titre auquel elle joignit pendant quelque temps celui de princesse, dont l'emploi lui fut interdit en 1755. L'abbesse était élue par le chapitre, mais les anciens souverains de la Germanie et de la Lotharingie conférèrent souvent cette dignité à leur gré, et à partir du règne de Charles-Quint Je droit du chapitre devint tout à fait illusoire. L'évèque de Liège (depuis 1559, celui de Namur)approuvait le choix du chapitre. L'empereur conférait à la nouvelle élue les régales, c'est-à-dire la jouissance du temporel de l'abbatialité et la faculté d'y exercer toute espèce de juridiction, mais les ducs de Brabant surent si bien profiter cfes circonstances,que les empereurs leur cédèrent leurs droits sur Nivelles ; Je chapitre essaya vainement de repousser" leur suprématie, qui fut enfin consolidée par Philippe de Bourgogne, en 1443.

L'abbesse de Nivelles possédait, en 1787 : la seigneurie de Nivelles, un livre féodal, produisant en moyenne 161 florins ; la seigneurie à Monstreux, Nil-1'Abbesse, Jauchelette et Bollebeek ; des dîmes valant annuellement 5,581 florins,à Rebecq, Hennuyères, Saventhem, Meerbeek près de Ninove. Le total de ses revenus, déduction faite des charges inhérentes aux biens, s'élevait à 6,730 florins. En en retranchant les autres dépenses que l'abbesse devait supporter, et notamment l'entretien des toitures des cloîtres, de ia salle capitulaire et de Ja maison abbatiaJe, il lui restait un produit net de 5,083 florins.

Le livre féodal était fort important; d'après un dénombrement des fiefs de l'année 1440, il y ressortissait 356 fiefs, dont 93 pleins - fiefs : dix pleins-fiefs et 47 autres fiefs situés à Nivelles et dans les localités immédiatement environnantes ; les autres à Tubise, Rebecq, Ittre. Hennuyères, Genappe, Promelles, Baisy, Pontillas, Chenimont, Glabais, Lasne, Jauchelette, Lennu-k , Gaesbeek, Goyck, Ternalh , Wambeek , Meerbeek, Wichelen etc. La cour féodale de l'abbesse s'étendit jadis bien loin, puisqu'elle comprit un plein-fief appelé *Rlyederwick ho/fe*, au pays de Lantscroene; l'abbesse des Blanches-Dames, de Cologne, en fit encore le relief, le 3 février 1552, mais depuis il fut aliéné. Cette cour avait la prétention de donner des sentences « non appellables, ni réformables », et de ne dépendre que de l'empire; à l'occasion d'un procès entre le seigneur de Faulquez et EngeJbert d'Aiily, seigneur d'Oiskerque, le conseil de Brabant déclara que l'on pouvait appeler à la cour féodale de Brabant des jugements de celle de l'abbesse de Nivelles (13 septembre 1518).

Un *Compte de l'abbatialité pour l'année 1743,-1743* présente un total de recettes s'élevant à 3,897 florins 4 3 sous 13 4/2 deniers et un total de dépenses montant à 2,997 fl. 18 s. 12d. *[sic)*. Parmi les premières figurent:

Produit du relief (1rs fiefs	86 fl.	13 s.	» d.
106 fl. 2 sous dus par la ville de Nivelles, réduits ensuite il	74 »	S »	3 »
l(k et lie du produit du droit de loucbe et du poids	166»	5»	101/2
Collage (?)	80 »	» »	» »
Renies dues par six des huit métiers	38 »	1 »	12 »
Rente duc par les savetiers	3 »	» »	» »
» boutonniers	1 »	10 »	» »
» chapeliers	1 »	10 «	» »
» perruquiers	3 »	» »	» »
Livre censal des tenables	3 »	li »	12 »
Cens seigneurial de Nil-1'Abbesse	40 »	» »	» »
Cens seigneurial de Jauchelette	32 «	» »	» »
Dîmes, terres, prés et droit de morte main à Meerbeek	1273 »	» »	» »
Dîmes de Rebecq	1243 »	7 »	6 «
» Hennuyères	440 »	» »	» »
» Saventhem (un tiers)	65 »	18 »	18 »
Parmi les dépenses :			
Prestation à chaque capitulant, le jour de Noël (24 fois 24 sous)	28 »	16 »	» »
Idem, le jour du dimanche gras	28 »	16 »	» «
Le jeudi-saint, à dixdames, pour leur saumon	70»	»»	» »
Le jour de Pâques, à dix dames et quatorze chanoines	30 »	» »	» »
Prestation à tous les capitulans, le jour de sainte lduberge	52 »	16 »	» »
Item, le jour de Pentecôte, à dix dames et quinze messieurs	31 »	4 »	» i
Le même jour, pour un pigeon blanc	» »	7 »	» »
Pour les pommes de Saint-Jean, que l'on bénissait à Saint-Jacques	» »	7 »	» »
Compétence à divers curés et vicaires	565 »	» »	» »
A chacun des deux sergents delà ville, un vaisseau de blé, par mois, ou pour cinq mois	5 »	15 »	» »
Dépenses extraordinaires :			
Banquet de l'élection et autres frais	1324 »	» »	18 »

En l'année 4 430, l'abbesse de Nivelles possédait un très-grand nombre de serfs en Hainaut, pays où la mortemain prolongea son existence jusqu'à la fin de l'ancien régime.

En entrant en fonctions l'abbesse prêtait le serment suivant : « De ce jour en avant, ainsi qu'abbesse de

« l'église de Nivales, portera} foy et loyauté à l'église « madame Sainte-Gertrud , au chapitré et aux per- « sonnes de la dicte église, et gardera y les statuts, les « privilèges, lescouslumes, lesdroiets, les recors et les « pais de la dicte église et chapitre et leurs personnes, « et raproprieray les alleus de la dicte église aliénés « et feray venir les prébendes de Brabant et tout, ce « dont les abbesses sont tenues, et garderay et main- « tiendray la principauté de Nivelles bien et loyau- « ment. Ainsi m'aide Dieu, madame Sainte-Gertrud, « les saints évangiles et tous les saints de paradis ». Celte formule fut modifiée en 4776. L'abbesse fut dispensée deprometlre qu'elle« rapproprierait » les alleux de l'église qui étaient aliénés, de « faire venir la pré- « bende de Brabant « et le mot de principauté fut changé en celui de seigneurie, en considération des circonstances où l'on se trouvait. Il n'y avait pas vingt ans qu'un décret impérial avait proscrit cette qualification, qui était fondée sur un ancien usage, mais à l'appui de laquelle il n'aurait pas été possible de produire un titre authentique.

Dès qu'elle était en possession de sa dignité, l'abbesse ne pouvait plus se marier. C'est à tort qu'on soutient le contraire dans une déclaration du chapitre, du 27 octobre 1686, dont les termes sont d'ailleurs très-curieux : « L'abbesse, y est-il dit, ne fait pas de « vœu, ni simple, ni solennel, pas même pour le temps « qu'elle demeure abbesse ; elle n'est obligée à aucunes « heures, ni à aucun office divin, non plus que toute « autre personne laïque; elle n'a ni voix, ni séance au « chapitre et n'en fait pas même partie ; la dame pré- « vête en est l'unique chef, y préside et ordonne à « l'exclusion de touteautre. Madame exerce en saqua- « lité toute sorte de juridiction, haute, moyenne et « basse ; elle a droit d'ordonner elle-même l'exécution « de toute sentence à mort rendue par les échevins, à « charge des criminels, sans qu'aucune puisse être mise « en œuvre qu'après semblable sienne ordonnance ; il. « y a pour cela dans son hôtel une place appelée la « salle du jugement, où repose la verge de justice, et « où l'on amène les délinquants pour y entendre la lec- « ture de leurs sentences, qui se prononcent à la se- « monce et en la présence de ladite dame, ets'exécutent « par ses ordres. La collation de son aîjbatialité n'est « non plus susceptible du vice de simonie que tout « autre office laïque. Enfin ladite dame peut se marier « quand il lui plaît ».

Lorsque l'abbesse assistait aux processions et aux autres cérémonies de l'Église, elle était accompagnée et précédée de sa cour échevinale en habit et manteau noirs; le maire et les échevins venaient la prendre à la chapelle abbatiale et l'y reconduisaient après la cérémonie. Lors de la grande procession de sainte Gertrude, ils montaient à cheval et se tenaient auprès de la voiture dans laquelle l'abbesse prenait place. Nous ayons dit que la prévôté et non l'abbesse présidait le chapitre; l'abbesse ne pouvait même s'y présenter. Lors de son élection, elle était conduite processionnellement de la salle capitulaire à l'autel de Sainte-Gertrude, et en sortant de la salle, elle laissait tomber son manteau, pour indiquer que désormais elle ne pouvait y rentrer, car il était interdit aux chanoinesses de se trouver sans manteau aux assemblées du chapitre.

Voici une liste des abbesses, que nous avons dressée avec tout le soin possible. Celles dont le nom est accompagné d'un point d'interrogation sont mentionnées seulement par des chroniqueurs dont les assertions ne méritent pas confiance :

Sainte Gertrude, qui mourut en 656.

Wulfetrude (656-666).

Agnès (666-....).

Eggeburge, vers 700.

Rotrude (eu 783).

Iduberge? (847).

Cauberge?(877).

Gisèle, fille du roiLothairelfelde Waldrade,etfommc du chef normand Godefroid, qui fut tué en l'année 882 (897, 902, 905).

Adalbôrine (906, 974, 978, 980).

Gode (992).

Adelheïdo (1003), fille du comte palatin Ezzelin, qui, aprèsavoir été dépouillé deses honneurs par l'empereur Henri II, rentra en grâce auprès de ce prince. Ezzelin épousa Malhilde, sœur de l'empereur Othon III, et en eut un grand nombre d'enfants, dont la plupart occupèrent des dignités ecclésiastiques, entre autres Heriman, archevêque de Cologne de 1035 à 1055. Quant à Adelheïde, elle fut enterrée, à sa demande, à côté de ses parents, à Braûnweiler, dans la crypte de l'église, vis-à-vis de l'autel de la Vierge.

Ode (1011).

Riketa ou Richelle (1040, 4048, 1059), dont on fait parfois deux personnes différentes, avec raison, paraît-il, car l'abbesse du même nom que nous allons.ci ter, élait la troisième qui s'appelait ainsi.

Ide(1070).

Rikesa ou Richette III (1075, 1098, 1112).

Ode (1126, 1136, 1147,1158).

Ade(1161, 1170, 1172), dont la sœur Hazeca. donna au chapitre, en l'année 1161, ses biens à Lccrbeek.

Berlhc (1182,1206, 1208).

Helvvide, que l'on dit avoir été fille du seigneur d'Ittre et la fondatrice de l'abbaye de la Ramée, près de Jodoigne (1215, 4218, 4219).

Haburgis (1227), appelée Eggeburge parles chroniqueurs ; on la fait suivre parfois par une dame nommée Berthe, dont les documents ne parlent pas.

Ode, que les chroniqueurs surnomment de Lays ou Lez. Elle fut élue en 1230 et non en 1227, comme nous l'avons dit par erreur à la page 30. Le mardi avant la Pentecôte de cette année, le chapitre de la grande église de Liège pria l'évèque Jean de confirmer ce choix. Elle vivait encore en l'année 1265. C'est à tort que des actes concernant la famille de Corswarem, et dont l'authenticité est très-douteuse, mentionnent, en 1261, une abbesse du nom d'Yolende.

Elisabeth de Bicrbais, dont l'élection fut confirmée en l'an 1277 par l'évèque de Liège, Jean d'Enghien, et dont on fait deux personnes différentes, dont la première reçoit le nom d'Elisabeth deBrugelette.

Yolende de Steyne, élue en 4293, morte en 1340. Par. son testament, daté du 1er avril 4339, elle laissa au chapitre le château d'Argential ou Argenteau, qu'elle avait fait bâtira Monstreux; elle dotale bénéfice de son chapelain, Robert de Haussi ; elle fonda la chapellenie de Saintc-Gertrude dans la chapelle de l'abbesse, à la collégiale etc.

Elisabeth de Liedekerke, fondatrice de la chapellenie de ce nom (1341-1350).

Mathilde de Leeuweuberch, élue en 1351, mourut en 1379, « enlour le 29 septembre», en allant visiter messire Jean de Marbais, à Huy.

Catherine de Halewyn, choisie en 1380, morte en 1417 ; les chroniqueurs la font précéder par une Elisabeth de Ligne, qui, à sa mort, en 1386, aurait fondé l'autel Sainte-Croix et Sainte-Cécile. Quant à Catherine de Halewyn, elle laissa la moitié de son bien aux dames quotidiànes, et l'autre moitié à la collégiale, à charge de faire célébrer deux messes par semaine dans la chapelle Sainte-Croix.

Isabelle de Franckenberch (1418-4422).

Christine, sa sœur, nommée en 4422, ne releva ses régales que le 8 juillet 4435. Elle fut la fondatrice de l'abbaye de Nizelle (sur Ophain), et mourut le 30 mars 4442, âgée de 52 ans. On l'enterra, ainsi que sa sœur, dans la nef de la collégiale, près du bénétier voisin du grand portail, mais depuis plus de deux siècles et demi feur inscription tumulaire est complètement effacée par suite du passage continuel des fidèles. Une autre épitaphe était attachée à un pilier vis-à-vis, et offrait

laSainle-Trinitéet la représentation decesdeuxdames, à genoux.

Marguerite de Schorisse ou Escornaix (relief du 15 janvier 1443—1444), à l'avènement de laquelle la cour féodale de Brabantéleva Ja prétention d'exiger un droit de relief aussi élevé que celui qui était dû par l'abbesse au roi des Romains, c'est-à-dire un cheval d'une valeur de 60 florins du Rhin. Cette abbesse fonda la messe de onze heures de la chapelle de Notre-Dame de grande pitié. Elle fut ensevelie sous une magnifique tombe, dans la nef, devant la chaire.

Agnès de Franckenberch (relief du 21 juin 4 562), morte en 4474.

Marguerite de Longaslre (relief du 30 juillet 1 477),qui mourut à l'abbaye de l'Olive le 3 novembre 4489. Elle laissa une rente annuelle de 22 florins 10 sous, pour dire le salut, tous les jours, après vêpres, et ce fut avec le produit de son avoir que le doyen Marbrien d'Ortho, son exécuteur testamentaire, orna le chœur de la collégiale d'une châsse de cuivre, d'un grillage de cuivre, d'un grand chandelier de bronze, d'un aigle de bronze et d'autres beaux ornements.

Guillemine de Franckenberch, qui avait déjà disputé l'abbatialité à la précédente, fut choisie le 44 décembre 4489 (relief du 30 janvier 4489-1490); elle fut inhumée, en 4494, dans la nef, devant le premier pilier, au grand bénitier.

Isabelle de Herzelles ne devint abbesse qu'après de vifs débats entre elle et sa sœur Gertrude. Plusieurs chanoinesses soutinrent celle-ci, mais sa cause fut combattue par le prévôt Philippe de Brimeu et par tout le chapitre, à qui se joignirent encore le doyen Marbrien d'Ortho, alors vicaire-général de l'évôchéde Cambrai, et l'évoque de Salubrie, Jean Lampierre, qui était de Nivelles. Toutefois, il fallut, pour faire cesser cette querelle, l'intervention du conseil deBrabant (relief du 7 juin 1494). Isabelle de Herzelles ne vécut pas eu très-bonne harmonie avec ses compagnes. A propos d'une contestation qu'avait provoquée la manière dont elle distribuait « les pains d'hôpitaux et de béguinages »,- c'est-à-dire les places dans ces établissements, le doyen d'Ortho ne se gêna pas pour dire au maire de Nivelles, frère de l'abbesse : « On sçait bien «comment madame se gouverne en ville et"on s'en « pourroit bien corriger » (16 octobre 4500). Quelques années après, le même doyen se plaignit que l'abbesse né le consultait pas lorsqu'elle conférait des prébendes, tandis qu'elle prenait l'avis des plus jeunes chanoinesses. On demanda alors à Gertrude clc Herzelles, la sœur de l'abbesse, son opinion à ce sujet, et, après qu'elle l'eût exprimée, on la pria de sortir, mais sans succès; pur trois fois elle répondit qu'elle ne s'en irait pas si on ne la portait les pieds en avant. Les autres membres du chapitre partirent alors l'un après l'autre et la laissèrent seule (Il septembre 4501). Deux jours anrèsvuyçe^ (fcyavil le QQçça asscKtolé, elle IG wsusa comme incompétent, et, après être sortie, elle refusa de comparaître devant lui. Elle ne fut punie que par la privation, pendant trois mois, de ce qu'elle recevait des obits. Isabelle, qui mourut le 2 décembre 4519, et Gertrude reçurent la sépulture dans le même caveau, sous une magnifique tombe, voisine de celle de madame d'Escornaix.

Marguerite d'Esne, nommée le 8 février 4549-4520 (relief du 7 février), décéda au mois de septembre 4522, et l'ut déposée-dans la nef, sous une pierre où on voyait ses armoiries et une crosse abbatiale.

Adrienne deMoerbeke, dite de Saint-Orner, nommée le 42 novembre 4 522 (relief du 4 7 du même mois), morte le 28 octobre 1548, inhumée au milieu de la nef, sous une tombe où l'on avait ciselé sa représentation, en relief.

Marguerite d'Estourmel, nommée le \<* mars 4548-1549(reliefdu49avril suivant), fitson entrée le30 avril de la même année et mourut le 20 octobre 4560. En creusant sa sépulture, on trouva un caveau voûté et des barreaux de fer, que l'on supposa avoir été établis par les bourgeois pour Catherine de Halewyn, eu remerciment des privilèges dont cette abbesse les avait gratifiés. La tombe de Marguerite se trouvait dans la nef, près de l'emplacement du pupitre des chantres, devant l'autel Saint-Michel. Celle de sa sœur Gertrude, qui fut prévôté du chapitre, était cachée par le siège de l'homme qui versait le vin pour la célébratiou des messes.

Marguerite de Noyelles (reliefs du 22 mars 4560-1564 et du 43 mai suivant), mourut le 5 mars 4568-4569, et institua pour ses héritiers, pour une moitié, ses parents; pour une autre moitié, les pauvres, qui reçurent de ce chef une somme de 2,933 florins 41 sous. Chaque chanoiuesse obtint un legs consistant en une bague d'or. Son épitaphe fut placée près delà chapelle Sainte-Catherine et tout à côté du lieu où reposait M<> deCaveroy, qui avait été son institutrice.

Marie de Hoensbroeck, nommée le 31 août 1569 (relief du 44 septembre suivant), fit son entrée le 41 octobre, et mourut le 21 juillet 4600, à l'âge de 80 ans, après avoir vu les tristes épisodes de la guerre de religion. Son épitaphe est gravée au rétable de l'autel de Notre-Dame du pilier.

Anne de Namur, nomméeîe 48 décembre 4600 (relief du 2 janvier 4601), fit son entrée le 30 janvier 4601, et mourut le 26 mars 4604. Elle avait, dit-on, mérité la dignité abbatiale par sa conduite courageuse lors de la prise de Nivelles parles calvinistes, le 25 janvier 4580. Lors de son avènement, la ville lui offrit une queue de vin et deux poissons. Elle reçut la sépulture devant l'autel Sainte-Anne , dans la tombe des chanoinesses de Moyancourt.

Marguerite de Haynin ou Hennin, qui avait eu d'abord plus de voix que la précédente, nommée le 29 juillet 4604 (relief du 20 août suivant), fit son entrée le 31 août. Son serment à la ville et celui que les habitants lui prêtèrent furent empruntés à un livre qui portait le titre de *Rosa* et à un vieux registre en parchemin, intitulé le *Livre des Mémoires de l'an 1474.* Madame de Hennin, àsa mort, fonda deux basses messes, par semaine : iine à l'autel de Notre-Dame de bonne nouvelle et une à l'autel de Saint-Côme et de Sainl-Damien, devant lequel elle voulut êlreenterrée. Elle légua 4,000florins, «en avancement» d'une tableà l'autel Sainte-Gertrude; 800 fl. et deux grandschandeliers d'argent, à la fabrique de lacollégiale; 200 H. aux jésuites; 60 aux récollets etc. Ce qui resta du produit de ses biens servit à fonder l'hospice des orphelins. Sur sa tombe on lisait : Cy gist noble et vertueuse dame [dame Marguerite de lïainin abbesse | séculier et dame de nivelle princesse du st empire qui trépassa le 6 décembre | 4623. avec les s" Eustache et Claud | de hainin ses ncpveus prie Dieu p. leurs âmes | *Quartiers :* Hainin, Crois, Roisibois, Gracht ; Dongnie, Lannoy; Reuben-ÇVC^NQCVQ ville,,

Isabelle de Zuylen *alias* d'Hcrpe, élue le 4 mars 1624 (lettres patentes du 30 avril, relief du 18 mai suivant). Elle fitson entrée le 21 mai et reçut en don de la commune, commeà l'ordinaire, une queue de vin rouge et trois brochets. Cette dame procéda contre le chapitre au sujet du clocher de la collégiale, où, en qualité de coustre, c'est-à-dire de sacristain, elle prétendait avoir toute autorité ; elle refusa, d'un autre côté, de distribuer les gâteaux que, d'après un ancien usage, elle devait donner aux chanoines et aux chanoinesses, cinq fois par an. Elle reporta toute son affection sur la compagnie de Jésus, et à sa mort, qui arriva le 3 juillet 1630, elle voulut être enterrée dans le couvent de cet ordre à Nivelles. Les jésuites vinrent chercher son corps au portail « des beaux huis »; le convoi fut accompagné par quelques chanoines et vicaires seulement, mais non par les chanoinesses qui, sans doute, ne s'étaient pas réconciliées avec elle. Le 26 mai 1629, le chapitre avait prié l'infante Isabelle de

lui ôter l'administration de l'abbatiaiité, en considération de la « débilité de son esprit ».

Adriennede Lannoy,éluele26 novembre 4 630 (reliefs du 7 décembre 1630 et du 28 8001-1640), après de premières convocations où les membresdu chapitre avaient refusé de se rendre, parce que les commissions des délégués du roi ne mentionnaient que les chanoinesses. Son administration, qui lut marquée par l'incendie de la flèche de la collégiale, se termina le 14 janvier -1654. Madame Adrienne laissa 960 florins 42 sous pour la célébration de son obit, le 4 6 octobre ; elle fonda en outre des bénédictions avec le saint sacrement, les dimanches et fêtes, et une messe qui se disait le dimanche, à 6 heures du matin, à l'autel du Saint-Sacrement. Son épitaphe existe encore dans la chapelle abbatiale.

Isabelle d'Oyenbrugge de Duras, nommée le 1er juin 1654 (relief du 6 juillet suivant), û£ son entrée le 12 juillet et mourut le 12 mars 1668.

Madelaine-Thérèse de Noyelles, nommée le 23 mars 1668(relief du 31 du même mois), fitson entrée le 3avril, mais sans se rendre hors de la ville, à cause de la guerre qui désolait alors le pays. Elle mourut Je 9 novembre 1705, vers 11 heures du matin, et fut ensevelie dans la chapelle abbatiale, sousla tombe de madame de Lannoy.

Marie-Françoise de Berghes, sœur du prince de Berghes,éluele 13 janvier 4706 (relief du22 février), fit son entrée le 15 mai ; elle eut aussi, au sujet des « plat- « teaux, flancs, canesteaux etc. », dus par elle au chapitre, des différends que termina un appointement conclu à Bruxelles, le 17 novembre 174 3. Sa tombe, qui se trouvait près de l'endroit où envoyait un confessionnal occupé par un récollet, portait celte épi taphe : «D.O.M. « | icy gist très noble et | très illustre dame madame | « marie-françoise de berghes | dame et princesse de « Nivelles | et du sainct empire etc. | laquelle après « avoir régis | le spirituel et le temporel de | sou état « l'espace de 18 ans | six mois et 12 iours est | decedee « le 26 de novembre | 4724. regretee de son collège | « des bourgeois et de pauvres | requiescat in pace ».

Carol ne de Berlaimont, nommée le 14 août 4 725 (relief du 20 décembre suivant), nefitson entréeque le 4 3 février 1726. Elle n'était pas installée que déjà des chicanes aigrissaient ses rapports avec le chapitre. Ce corps se plaignit, le 24 janvier, que quelques-unes des expressions contenues dans ses lettres patentes de nomination n'étaient pas en tout conformes à celles des lettres patentes antérieures, et refusa de recevoir sa nouvelle supérieure avant d'avoir obtenu un acte de non préjudice. L'archiduchesse Marie-Elisabeth, gouvernante générale, ordonna de procéder à la mise en possession, sous réserve toutefois du droit des parties, et, en effet,le diplôme, qui futexpédiéà Vienne,le23 février, porte que l'empereur n'entendait pas attenter aux droits du chapitre. Ce dernier avait encore protesté, le 4 2 février, parce que la nouvelle abbesse avait occupé la place ordinaire des abbesses, dans le chœur Saint-Pierre ou grand chœur, avant d'avoir prêté serment et pris possession de sa dignité. Caroline expira le 4 mars 4743, dans une année qui fut marquée par le décès de plusieurs dignitaires du chapitre, comme le rappelle ce chronogramme :

La prlnCesse, préVôt, préVôte MoVrVrent.
DleV Les eVt en paIX.

Elle fut ensevelie dans la chapelle de Notre-Dame des Sept-Dou leurs.

Mademoiselled'Ingelheim fut nommée par lettres patentes du 7 septembre 1743, mais son mariage rendit nécessaire une nouvelle élection, qui eut lieu le 27 mai de l'année suivante.

Ursule-Antoinette, comtesse de Berlo de Francdouaire (relief du 3 août 4744), mourut le 28 février 4774, et laissa par testament 6,000 florins à la maison des orphelins. Sa pierre sépulchrale se trouve dans la chapelle abbatiale.

Marie-FélicHé-Philippiue , comtesse Vanderuoot, nommée par lettres patentes du 7 mai 4776 (relief du 3 août suivant), fut la dernière abbesse de Nivelles. Détaillons, a ce propos, les cérémonies qui accompagnèrent son avènement, etqui, pour la plupart, se pratiquaient de temps immémorial. A la mort de madame de Berlo, on mit le scellé, le 4er mars, sur les archives de l'abbatiaiité et, le lendemain , on brisa le cachet dont la dame défunte s'était servie. Le maire et les échevins, se présentant devant le chapitre, résignèrent leurs fonctions, dans lesquelles l'assemblée les continua immédiatement jusqu'à la fête de la Saint-Jean qui suivrait la nomination delà nouvelle abbesse. Ce ne fut qu'au mois d'août qu'on procéda'à l'élection. Le 7, la grosse cloche et le carillon commencèrent à se faire entendre à des intervalles réguliers et continuèrent le 8. Ce dernier jour, on célébra une messe du Saint-Esprit, pendant laquelle on ouvrit la châsse de sainte Gertrude. Le chapitre alla chercher, à l'hôtel abbatial, les commissaires du gouvernement, qui lurent conduits à la collégiale et se placèrent dans Je sanctuaire sur deux prie-Dieu : l'évèque de Namur, du côté de l'évangile, le chancelier de Brabant, du côté de l'épître. La messe finie, tous retournèrent a l'hôtel, où ils prirent place dans la première salle du grand quartier, le chancelier se tenant entre l'évèque et le secrétaire du conseil de Brabant, De la Haye. Après que celui-ci eut donné lecture des commissions et après une courte exhortation, les deux commissaires passèrent dans la seconde salle, où on recueillit les suffrages de la prévôté, des chanoinesses et du prévôt. L'heure du dîner étant arrivée, on prit place à un banquet, qui fut servi dans la Salle du jugement, et, le repas fini, le doyen et les chanoines déposèrent leurs votes. A cette occasion, le chapitre paya 100 florins au chancelier, autant à l'évèque, 50 au secrétaire du conseil de Brabant, 15 au secrétaire du chancelier, 10 à ses domestiques, 10 aux domestiques de l'évèque et 5 au domestique du secrétaire du conseil. L'élection , y compris le repas, coûta 812 florins.

Les lettres patentes de madame Vaudernoot ne furen signées à Vienne que le 7 mai 4776, et on ne les communiqua au chapitre que le 26 juillet. La nouvelle abbesse, accompagnée de sa chapelaine, la baronne Van Grave, du maire et des échevins, se rendit alors à la salle capitulaire, où eut lieu la vérification de ses lettres patentes, puis on se forma en cortège pour aller à l'égiise et, en sortant de la salle, l'abbesse laissa tomber de ses épaules son manteau garni d'hermine, que le bâtonnier ou huissier du chapitre releva et plaça sur son bras. Un *Te Deum* ayant été chanté, le trésorier du chapitre présenta à l'abbesse. pour le baiser, le reliquaire contenant le gazon qu'Odelard offrit au VIIIe siècle, à l'autel de Sainte-Gertrude, lorsqu'il lit don de sa seigneurie de Meerbeek. Alors l'huissier, s'avançant jusqu'à l'entrée du chœur, s'écria à trois reprises : deux fois du côté du chœur et une fois du coté de la nef : « Sa Majesté l'impératrice reine et le uobie « et vénérable chapitre ont dénommé et élu la noble el « illustre demoiselle Marie-Féiicité-Philippine Vauder- « noot, pour abbesse séculière de l'église collégiale de «Sainte-Gertrude, pour dame de Nivelles el abbesse « du Saint-Empire ». Celte proclamation fut ensuite répétée, à plusieurs reprises, sur la place, et l'abbesse retourna à son hôtel avec le cortège qui l'avait conduite à l'église.

Son entrée solennelle eut lieu le 6 août. La veille de ce jour, les abbesses se rendaient d'habitude, pour y passer la nuit, soit au château d'Argenteau, surMonstreux; soit au manoir de Bornival, à Couparly ou dans quelqu'autre résidence baroniale. Caroline de Berlaimont avait logé au *Blanc Cheval*, au faubourg de Mons, où elle avait donné un grand bal qui dura toute la nuit, et pendant lequel les jeunes gens de la ville monlèrent la garde pour veiller à sa sûreté. Madame Vanderneot n'imita pas cet exemple. Elle partit pour le château de

Vaillampont, accompagnée des échevins, d'étudiants du collège costumés en militaires, et d'autres jeunes gens, vêtus d'habits verts à brandebourgs en fil d'or, de culottes jaunes et de bas blancs.

Le lendemain, cette escorte et les amis et parents de l'abbesse,en voiture, la conduisirent au Happart, où le maire lui présenta le glaive de la justice, dont elle frappa trois fois le pilori élevé en cet endroit. On se remit ensuite en marche. A la porte de Mons, l'abbesse fut reçue par les jurés et les maîtres des métiers et complimentée par le pensionnaire de la ville, puis elle s'arrèla à l'ancien hôtel de Herzelles, rue de Mons, où elle revêtit un riche manteau d'hermine, insigne de sa dignité. Là les chanoines vinrent Ja saluer; le doyen, accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre, lui ayant offert de l'eau bénite, et le diacre lui ayant donné à baiser le livre des Evangiles, on se remit en marche. Devant l'abbesse marchaient le trésorier du chapitre, portant sa crosse, et un gentilhomme tenant replié un drap d'or long de douze aunes.

Sous le portail de la collégiale on trouva les chanoinesses, que l'abbesse embrassa successivement. Elle alla ensuite s'agenouiller au centre de la nef, pendant qu'on entonnait le *Te Deum.* Les chants terminés, on la conduisit à un autre siège, couvert de tapis de Turquie et placé devant l'autel de Sainle-Gertrude. On lui doima alors les reliques à baiser, et elle, de son côté, présenta à l'autel son drap d'or. Sa parenté et Je magistrat la menèrent sous le clocher, où elle prit place sous un dais. On lui fit connaître les devoirs que sa charge lui imposait envers le chapitre et la ville. L'abbesse promit, entre les mains du premier juré, d'observer les privilèges de la commune, dont les chefs lui prêtèrent alors serment de fidélité, puis elle institua le maire et les échevins, qui lui jurèrent obéissance, et le maire invita les échevins à déclarer, par record de loi, que la nouvelle élue était « dame hauteetprincesse de Nivelles ». En ce moment on présenta à l'abbesse la corde, garnie de fleurs, de la grosse cloche, qu'elle lit tinter trois fois, pour indiquer qu'elle prenait possession de la cousteric ou marguillerie de l'église. Enfin, on la conduisit à l'hôtel abbatial, où elle donna à dîner à ses parents et amis, au chapitre, aux officiers du chapitre, au maire, aux échevins, aux jurés. Ces derniers lui présentèrent le soir les cadeaux de Ja ville, consistant en deux brochets et deux pièces de vin.

•Lorsque Ja dernière abbesse de Nivelles expira, le 21 vendémiaire an VIU, son corps resta exposé à la vue du public, pendant 24 heures, dans son hôtel. Elle fut ensevelie le surlendemain, dans la matinée. Avec elle se termina cette longue série de nobles dames, qui avait gouverné Nivelles pendant plus de onze siècles.

LES AI'TUES DIGNITAIRES ET LES SUBDIVISIONS DU CHAPITRE.

A la prévôté, la véritable directrice du chapitre des chanoinesses, appartenait le droit de convoquer le chapitre; elle y présidait et y faisait les propositions, à l'exclusion de l'abbesse.Lesplusanciennes prévôtés connues sont Malhilde, citée en 4096 et 4426; Gerberge, citée en 4155; une seconde Mathilde, qui vivait en 4 489 etc. En 4237, pendant que cette dignité était vacante, le chapitre décida que ses revenus seraient dorénavant réunis aux siens,sauf 40 livres deLouvain qui constitueraient la dot particulière de la prévôté; maison maintint à celle-ci son autorité au chœur, dans la salle capitulaire et dans le dortoir *(chori, capituli et dormitorii dignitatem et potestatem).* Depuis cette résolution, que l'évêque de Liège approuva , le 6 décembre 4237, la prévôté n'eut, outre sa prébende de chanoinesse, que de médiocres revenus. En 4787. ils montaient a 484 florins, dont 422 florins 4G sous, à titre de la prévôté ; 21 florins, payés par l'hôpital de Saint-Nicolas, comme rémunération de la direction de cet établissement; 200 florins provenaient de deux prébendes masculines qui étaient venues à vaquer depuis Je 29 novembre 4784; l'empereur Joseph JI avait alors déclaré que dorénavant 400 florins seraient prélevés, au profit de la prévôté, sur les cinq premières prébendes masculines qui viendraient à vaquer et seraient supprimées. Lors de son élection on conduisait la prévôté à l'église, puis au chœur des demoiselles, ou on la mettait en possession de sa dignité.

Les plus anciennes doyennes connues vivaient : Ruzela, en 4098; Béatrix, en 4420 etc. En 1098, on mentionne encore une écolàtre *(scolastica),* nommée *Gela* (un acte de l'an 4 4 26 cite une *magistra* ou maîtresse, appelée Ermentrude), et unechapelaine, *Ruzala* ou Rosalie. Ces fonctions furent plus lard supprimées ou réduites à n'être qu'honorifiques.

Comme corps, le chapitre particulier des chanoinesses ne possédait que la seigneurie foncière de Hatain (sur Baisy) et quelques petits revenus, au total, 4,924 florins par an. Sur cette somme, 458 florins étaient employés à distribuer du drap et de la toile aux pauvres le jour de la Saint-Thomas; le surplus était presque en entier partagé entre les demoiselles qui se trouvaient à certains offices et obits.

A la tête du chapitre d'hommes ou de chanoines se trouvait un dignitaire qui, tlans le principe, portait le titre d'abbé. Plus tard on le qualifie de prévôt. Tels furent : Erédéric, en 4003; GodescaJc, en 4048, 4070, 4075; Gillebert, en 4082; Herman, chapelain de l'empereur Lothaire, en 4 4 26, 4136; Everard, en 1147, 4455, 1158, 1170, 4472; Nicolas, en 4189. La plupart de leurs successeurs furent des hommes distingués, notamment: Jean d'Antoing, qui mourut en 1496, cinq moisaprèsavoirétééluévêquedeCambrai, et qui reçut la sépulture dans la collégiale; Gérard d'Oisy, évèque de Tournay de 4 473 à 4191 ; Robert de Croy, évoque de Cambrai de 4 519à 4 556 ; Alphonse de Berghes, nommé archevêque de Malines en 4 670; Albert-François de Trazegnies, vicomte deBilsteyn, qui renonça àl'évêché deNamur en 1695, peu de temps après avoir été élevé à l'épiscopat, et mourut le l" novembre 4 699, à 2 heures du matin; Antoine-Ignace, comte de T'Serclaes-Tilly, dontnousavonsparléàl'articleTniLLY; Paul-Godefroid, comte de Berlo de Francdouaire. créé évèque de Namur en 4740. Le dernier prévôt, Louis-Albert-Augustin, baron de Dongelberg, fut élu Je 30 janvier 4 754, et mourut à son château de Melroy, le 2 juillet 1803.

La prévôté masculine, qui se confierait par le chapitre entier, constituait le premier grand fief relevant de l'abbesse de Nivelles. Lorsqu'elle devint vacante par la mort de Godefroid de Louvain, un pape la conféra à Hugues de Lyon, tandis que le chapitre la donnait à Nicolas de Steyne, parent de l'abbesse Yoleude. Il en résulta de longues contestations, qui se terminèrent enfin par la renonciation de Nicolas et la levée de l'interdit que le souverain pontife avait fulminé contre le .chapitre (bref du pape Clément VI, daté de Saint-Cirique, près de Lyon, le 19 février 4 336), et qui fut en effet levé par Nicolas, évèque d'Ostie et Velletri, le 23 mars suivant. Des difficultés du même genre renaquirent à plusieurs reprises. En 4501, Je prévôt de Brimeu obtint du Saint-Siège la facurté d'échanger sa dignité contre un canonicat de Notre-Dame de Morgnival, dans le diocèse de Soissons, occupé par son neveu, M. d'Oignies. Lorsque la bulle papale fut présentée aux chanoines, on soutint à M. de Brimeu qu'il avait promis de procurer des lettres du pape déclarant que la prévôté resterait élective , et la permutation mentionnée ne fut admise qu'après de longs débats. Un autre prévôt, Philippe Michiels, s'étant absenté pour étudier à l'université de Louvain, et sa dignité lui élanteontestéeà Rome,le chapitre en saisitles revenus, à l'exception de la pension dontils étaient grevés(4 8 juin 4515). Dans la suite, on demanda à plusieurs reprises, notamment en 4 608, en 1623, en 4657, l'union de la prévôté masculine à la mense commune; néanmoins

cette dignité continua à subsister. Quoique l'archiduc Albert eût formellement déclaré, en 1646, qu'elle devait être conférée en toute liberié, par élection, la coadjutorerie en fut sollicitée, il est vrai, sans succès : en 1622, par M. de Bredam ; en 1624, par Gilles Rasir, le possesseur de la prébende irt: ^ériale. De Bredam essaya vainement de se faire reco*; Maître; la dignité de prévôt fut dounée à M. d'Andekit. qui fut installé le 16 juin 4634. L'union, obtenue enfin en 4744, futannuléedefaiten 1750, legouvernementautrichien ayant ordonné, le 26 octobre, d'élire un prévôt, et, le H décembre, de ne le prendre que parmi les gens de distinction.

Le prévôt, comme successeur des anciens écolàtres et chantres, avait le droit de nommer, sauf présentation au chapitre : un écolâtre, à qui il dounait par an 30 florins; un maître d'école, qu'il salariait aussi ; un chantre, qui recevait 40 florins. Lois de son installation, il donnait une pièce d'or à la fabrique de la collégiale, à celle de l'église Saint-Paul, aux vicaires, au bâtonnier; un pot de vin àchaque choral, une gelte de vin à la femme du dortoir des cbanoinesses, un repas au chapitre et à ses officiers, et un autre repas aux chanoinesses; le prix de ce dernier repas, en 4714, était employé à des distributions quotidiennes.

Le prévôt jouissait d'un revenu considérable,qui s'élevait, en 1787, à 5,205 florins, ou, déduction faite de toutes charges, à 4,613 fl. Le fief qu'il relevait de l'abbesse comprenait une grande juridiction à Nivelles, avec une part dans les amendes de cette ville; les seigneuries du Jacquier, sur Lillois ; de Samme, sur Virginal; de Lasne, près de Wavre ; de Vorst, dans la province d'Anvers; une cour féodale importante, des terres à Nivelles, Bousval, Samme; une partie de la dîme de Nivelles et de Houtain-le-Mont et celle de Thines. La maison des choraux, annexe de la maîtrise de chant, était considérée comme une dépendance de la prévôté

Parmi les fiefs tenus du prévôt se trouvaient : une maison dite *le Paternostre ;* une place (l'Aire Saint-Paul), derrière Saint-Paul; la cousterie ou marguillerie de celte église, la seigneurie d'Ardenelle, quelques biens et rentes appartenant aux chapellenies de Notre-Dame d'Ardenelle et de Notre-Dame *ad organa* ou aux orgues, dans la collégiale; *VHof Hongereye* de Goyck, des fiefs à Samme, Lillois, Lasne, Vorst etc.

La seigneurie d'Ardenelle, propriété du prévôt, avait un maire, des tenanciers, un greffier, des sergents, un livre censal, qui, en 1787, ne rapportait que 2 florins 4 4 sous (ou, en 4530, 44 vieux gros 5 deniers, 6 chapons, payés pour 494 bonniers 4 journal) ; un livreféodal, valant 27 florins par an ; des droits de congé, dont la perception, en 4676, était contestée, et qui, en 4787, n'avaient rien rapporté depuis 4 7 ans; la propriété de 23 bonniers de terres, de prés et de bruyères, situés près des Markais. du moulin des Preitz et du moulin de Godron, « là où que passe la procession ». La *Maison d'Ardenelle* appartenait jadis, par achat, à la prévôté Jeanne, qui en fit don au chapitre, le lundi avant la Purification, en 4274, et fonda unechapellenie et un autel dans la collégiale. Après sa mort, ses parents ayant reinendiqué la propriété du bien d'Ardenelle, le cnapitre.'pour contrebalancer leur influence, céda ses droits au prévôt Gobert de Perwez, qui, plus puissant encore, se maintint, en possession. Après lui, un autre prévôt, Godefroid de Louvain, celui qui déploya à Woeringen la bannière de Nivelles, occupa et garda Ardenelle malgré le chapitre; quoiqu'il eût reconnu ses torts au lit de mort, son usurpation fut imitée par son successeur, Paul *de Comité,* dont les clercs affermèrent tous les biens de la prévôté au bailli du Brabant wallon, René de Grambais, « chevalier puissant et robuste », qui ne daigna pas même payer les rentes de la fondation de la chapellenie d'Ardenelle. Celle-ci futeustiite rétablie, mais la seigneurie même resta au prévôt.

A côlé du prévôt siégeait le doyen, qui était en quelque sorte le directeur spirituel de la congrégation, puisque c'était lui qui célébrait l'office divin aux principales fêtes de l'année et qui administrait les derniers sacrements aux capitulants, aidé par deux vicaiies, que i'on appelait *semainiers.* A lui appartenait aussi le droit de visiter ou d'inspecter les églises et autres édifices religieux de Nivelles, a l'exclusion de l'évêque el du doyen du concile ou doyenné. Un doyen, nommé Rolbard, vivait en 4126; un autre, Everard, en 4147, 1458,4170,4172; un troisième, Godefroid, en 4189 ; un quatrième, maître Brictius ou Brice, en 4 222. Le dernier doyen fut Antoine-Joseph Brehaye, qui mourut le 5 octobre 1796. Ses revenus particuliers s'élevaient, en 1787, à 507 florins, provenant d'une petite seigneurie à Overyssche et Rosières, de la location de 16 1/2 bonniers de terres à Mevregnies (produit,323 fl.), de ceque l'hôpital Saint-Nicoias lui devait pour la surveillance qu'il exerçaitsurcet établissement^! fl.)elc. Une bulle du pape Léon X, du13mai 4507, annexa au décanatle patronat de l'église de Lennick-Saint-Quentin, mais cette union, qui coûta au doyen d'Ortho 54 ducatons, ne put s'accomplir, et afin d'indemniser le doyen, le chapitre lui alloua, le28 août 4608, une rente annuelle de 50 florins.

Parmi les chanoines, il y avait anciennement un écolâtre, un chantre, un *custos,* coustreou marguillier (en 4426, vivait le *custos* Ansfrid; en 4222, le *custos* Siger), et même un cellérier *(Salomon cellerarius* est cité en 148't). Plus tard, les biens assignés aux deux premiers fuient joints à ceux de la prévôté, et ceux du troisième, avec les droits qui lui étaient attribués, de même que les charges qui lui incombaient, furent confondus avec ceux de Cabbatialité.

Le chapitre de chanoines s'intitulait quelquefois le chapitre de Saint-Paul, mais les chanoinesses n'admettaient pas cette qualification, que l'on remplaçait alors par celle *d'état de Saint-Paul.* Le chapitre avait des statuts particuliers : on n'y admet à jouir d'une prébende que les personnes résidant à Nivelles et ayant reçu les ordres. Lors de sa réception un chanoine jurait d'observer ces statuts et promettait de ne rien faire qui pût être préjudiciable au corps dans lequel il entrait. En outre, il était tenu de donner à ses confrères deux aimes de vin, du meilleur crû; 5 florins du Rhin pour la fabrique de la collégiale, 3 florins pour l'église Saint-Paul, une *gelte* de vin au clerc ou secrétaire du chapitre, autant à la gardienne du dortoir des demoiselles, autant au marguillier de Saint-Paul, 2 florins et une gelte au bâtonnier de l'église, et enfin un noble d'or d'Angleterre à la bourse communeinslituée par les églises secondaires du diocèse de Liège pour la défense de leurs prérogatives et franchises.

Nous avons vu, au chapitre HISTOIRE, les chanoines intervenir parfois dans les querelles des autres habitants et être astreints par l'autorité épiscopale à demander dans ces occasions des trêves au magistrat. Un chanoine, nommé Walter de Rus ou du Rœulx, ayant commis quelques excès dans lacollégiale, fut condamné par le chapitre à se rendre aux écoles de Paris ou à celles d'Orléans, et à y rester pendant deux ans. Il appela de cettesentence au chapitre de Saint-Lambert, de Liège; mais là on trouva la peine trop légère, et ou y ajouta la défense de quitter Paris pendant ces deux années (lendemain de la Saint-Martin, en 4276).

En l'an 404!), le pape Léon IX avait défendu à tout ecclésiastique n'étant ni évêque, ni chanoine, de célébrer l'office divin à l'autel de Saiute-Gertrude, dans la collégiale; mais les chanoines négligeant de plus 'en plus de se faire conférer l'ordre de la prêtrise et s'absentant fréquemment,le chapitre décida, le22juin 4332, du consentement de l'abbesse, que, jusqu'à ce qu'il y aurait sept prébendes sacerdotales, chaque troisième prébende qui viendrait à vaquer ne serait conféré qu'à un prêtre ou à un ecclésiastique qui devien-

drait prêtre dans le courant de Tannée , que ces nouveaux prébendes s'engageraient à résider toute l'année à Nivelles et qu'aucun chanoine ne pourrait s'absenter plus de trois mois par an. L'évèque et le chapitre de Liège ratifièrent ces dispositions le "août, et le souverain pontife les sanctionna par un bref daté d'Avignon, le 6 mai -1333. Depuis, les chanoines de Saint-Paul présentèrentsouvent une réunion d'hommes instruits et éclairés ; on n'eut à leur reprocher qu'une prédilection immodérée pour les procédures, goût qui leur fut commun avec les chanoinesses, et qui empêcha sans doute les uns et les autres de nous laisser sur l'histoire du chapitre un travail hislorique d'une valeur réelle. Le prévôt, le doyen et leurs confrères fournissaient aux chanoinesses *i.eux* semainiers, un maître de chant, quatre vicaires, un épistolaire ethuitenfauts de chœur, que l'on payait au moyen des revenus des chapellenies vicariales; comme ces revenus ne suffisaient pas, on y ajoutait tous les ans, en moyenne, 278 florins. La dotation spéciale des chanoines rapportait 4,060 florins, qui laissaient un boni de 1,258 fl.

A l'imitation de ce qui se pratiquait dans quelques cilés de premier ordre : Rome, Cologne , Aix-la-Chapelle etc., une des prébendes appartenait à l'empereur, qui la conférait à voionté, sans que le titulaire fût obligé à résidence. Après ia mort d'Urbain Schaerberger, l'un des secrétaires du roi Philippe II, l'empereur Kodolphe II en lil don à Paul De \Y"inde,son organiste (I"" juin 1584). Les ducs de Brabant possédaient une autre prébende, dont les chanoinesses revendiquèrent sans succès la possession. Nicolas Damant, dont les ancêtres l'avaient obtenue en don, la céda à son fils, après qu'elle lui eut été confirmée (3 février 1624). Le chapitre prolesla vainement contre cette manière d'agir, et, tout aussi inutilement, renouvela ses réclamalions lorsque des lettres patentes, du 5 avril 4678, transportèrent la *Prébende de Brabant* à Barthélémy-Louis Simonis.

I.KS AJNCIEIXS BATIMENTS DU CHAPITRE.

Lorsque le chapitre de Nivelles fornîait une véritable communauté religieuse, ses membres habitaient un vaste ensemble de bâtiments, qui portait le nom de monastère, et dont les constructions existantes au siècle dernier ne donnaient déjà plus une idée complète, car depuis plusieurs siècles les chanoines et les chanoinesses ne logeaient plus en commun. Il consistait alors en un immense quadrilatère, dont la collégiale, avec les habitations particulières qui y sont adossées, composait le côté méridional, le long du marché ; la maison abbatiale (actuellement la Maison de ville), le côté occidental: les alloirs, à l'abside de la collégiale, les maisons environnantes, l'ancienne paroisse-mère ou l'ég.ise Notre-Dame, avec son cimetière, l'église des chanoines ou de Saint-Paul et la place intermédiaire, la côté oriental ; du côlé de la Place-Verte, vers Je nord, un jardin, réservéà l'abbesse, et séparé de l'église Saint-Paul par un passage appelé la *Ruelle des Amourettes,* s'étendait entre cette dernière place, le cloître et ses dépendances. Celles-ci comprenaient la salle capitulaire, qui se trouvait entre le choeur des dames ou transept nord de la collégiale et l'église Notre-Dame; un dortoir situé au-dessus du cloître, à proximité de ce dernier édifice; la cave du chapitre et le dortoir qui la surmontait, adossés à l'aile nord du cloître; et enfin un réfectoire, qui s'élevait au-dessus de l'aile orientale du cloître, du côté de la maison abbatiale.

L'entretien des bâtiments conventuels provoqua des discussions presque continuelles entre l'abbesse et le chapitre. En 4282, une sentence arbitrale condamna Elisabeth de Bierbais à entretenir le cloître, le dortoir et leurs dépendances, «à raison de lacousterie ou marc« ierie de l'église, qui avait été incorporée à fabbatia« lité» .Cette clause fut confirmée par un accord, en date du 15 juin 1437, où on parle du dortoir, du réfectoire, des accintes (c'est-à-dire des basses-nefs de l'église), des encloistres et du biaulfroid (ou tour de l'église) et de la haulte capelle de madame, « si avant que trouvé « serat que à icellc capelle une abbesseserat tenue de «droit et de raisc- ». L'abbesse devait payer une somme de 200 peters jt, les réparations faites, se charger de l'entretien. Les toitures de la salle capitulaire ayant besoin de réparation, le chapitre somma l'abbesse d'y faire travailler immédiatement, en menaçant de mettre arrêt sur les revenus de la m.irguilferie (5 août 4603); d'un autre côté, le 7 novembre 1630, le chapitre consentit à participer à !a restauration du toit du cloître, à proximité de la chapelle de Notre-Dame des Bonnes-Nouvelles. Il y a 80 ans, l'entretien des toitures du cloître, du chapitre et des bâtiments adjacents coûtait à l'abbesse 218 florins, année moyenne

À part l'église de Sainte-Gertrude, dont nous parlerons à l'article *Culte,* et, sauf son beau cloître, Nivelles n'a rien conservé de son ancien monastère. La salle capitulaire, qui était d'une étendue assez médiocre, occupait l'emplacement actuel de l'Académie de dessin' Les dames y siégeaient d'un côté, les chanoines de l'autre, et au fond de la salle se plaçait le prévôt, ayant à sa droite la prévôté et à sa gauche le doyen'. Dans la grande cave du chapitre, qui fut bâtie en 4447 sur l'emplacement de l'ancien réfectoire, on déposait les vins récoltés sur les bords du Rhin dans les vignobles appartenant à la communauté; quand ces vignobles eurent été vendus, on donna en location la cave, qui rapportait, en 1787, 159 tlo rins. La restauration du dortoir, formant l'étage au-dessus de cette cave, fit encore l'objet d'une convention conclue avec un architecte étranger à Nivelles, le 20 juin 4738. Il y a une trentaine d'années, il a fait place à une salle de bal.

Outre sa destination principale de préau ou promenoir, ou de galerie servant de communication couverte entre les différentes parties de l'ancien monastère, le cloître (les *deambulatoria* d'une sentence de l'an 1230) recevait fréquemment des boutiques ou échoppes. Le doyen de Fleurus et les curés de Loupoigne et de Ways ordonnèrent, le jeudi après le dimanche *Invocavit* de l'an 1230, de le clôturer de tous côtés de telle manière que personne n'y pût entrer la nuit, et que les animaux ne pussent y avoir accès le jour. Sinon, ajoutèrent-ils, on excommuniera les Niveilois qui yexerceront un négoce, après la fête desaint Philippe et de saint Jacques suivante. En 1715, un procès s'éleva entre le chapitre et les maîtres des métiers ; ceux-ci ayant défendu aux marchands étrangers de s'établir dans le cloître durant l'octave de la nouvelle année, ce qui s'était pratiqué de tout temps. Aujourd'hui; encore, c'est la que se rangent les boutiques dé la foire, et le cloître offre alors un coup-d'oeil, fort animé, mais aussi fort effrayant, si l'on songe aux nombreuses chances d'incendie et de dégradation que court le vieil édifice.

Le cloître chapitrai est adossé au collatéral gauche ou septentrional de l'église de Sainte-Gertrude, qu'il longe depuis le transept jusqu'à/ancienne chapelle abbatiale. Il se compose de quatre galeries, avant 4 mètres de largeur, qui entourent de leurs arcades à jour un préau rectangulaire, dont la régularité n'est altérée qu'à sa partie sud-ouest : dans l'encoignure des galeries méridionale et occidentale, la collégiale empiète sur le terrain du cloître parla chapelle Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, construite hors d'oeuvre : de sorte que l'angle saillant qui aurait dû exister à cet endroit est remplacé par un angle rentrant, et que le quadrilatère est transformé en un polygone à six côtés. Si nous insistons sur ce détail, qui paraît peu important, c'est qu'il prouve d'abord que le cloître, bien que roman, est postérieur à l'église dont il suit les contours.

et ensuite, que la chapelle de Bonne-Nouvelle est aussi ancienne que la nef sur laquelle elle s'ouvre. Une autre irrégularité existait encore il y a quelques années à l'angle nord-est du cloître, où un petit bâtiment faisait saillie sur le préau; on l'a fait disparaître lors de la restauration exécutée, en 1846, sous la direction de feu l'architecte J. Dumout.

Nous avons vainement cherché à nous procurer une représentation exacte des constructions claustrales antérieure à 1846 : les archives de la commission des monuments ne possèdent rien a ce sujet. Mais en consultant nos souvenirs personnels et en y joignant le témoignage unanime des Nivellois, nous pouvons déclarer que les travaux de restauration ont été dirigés avec une grande négligence. Si nous n'osons affirmer que l'on a changé le nombre des colonnes de l'édifice primitif, nous constatons, sans hésiter, que la forme des arcades a été modifiée. Jadis des têtes grimaçantes complétaient l'ornementation du cloître; au lieu de rétablir celles qui avaient disparu, on lésa supprimées toutes; plusieurs arcs présentaient un cintre brisé et se rapprochaient singulièrement de l'ogive,on les a ramenés à un demi-cercle régulier; quelques chapiteaux avaient subides mutilations qui empêchaient qu'on les laissât en place, on les a donnés à copier à des tailleu rs de pierres qui n'ont nullement reproduit leurs modèles; enfin les bases des colonnes offraient plusieurs formes différentes, on lésa toutes sculptées d'après un type uniforme. C'est ici, plus que jamais, Je cas de regretter qu'avant de porter le marteau sur un monument aussi intéressant, on n'en ait pasprisdes élévations, des plans et des coupes d'une précision géométrique. Heureusement qu'après avoir dépensé au-delà de 25,000 francs, ou se trouva à court d'argent, de sorte que l'on dut renoncer, au moins pour un certain temps, à la restauration de la quatrième galerie du cloître que l'on n'avait pas encore entamée.

Faute de renseignements précis sur l'état ancien de l'édifice, nous nous bornerons donc à décrire son aspect actuel.

La galerie septentrionale (la seule qui soit restée intacte), borde le préau sur une longueur de 29 m. 40 ; elle est pratiquée au rez-de-chaussée d'un bâtiment où se trouvait autrefois le dortoir claustral. Un simple plancher sépare la galerie de l'étage supérieur. Le long du préau règne une suite d'arcades romanes, exhaussées sur un soubassement continu d'une épaisseur de 90 centimètres et réparties en 7 groupes que séparent des massifs de maçonnerie. Le 1^{ir} groupe (en partant de l'ouest) compte 3 arcades; les 2^{e}, 3^{e}, 4^{e}, 5^{e} et 6^{e} en ont chacun 4 ; le 7^{e} n'en a que 2, à cause du petit bâtiment qui occupait jadis l'angle du cloître, comme nous l'avons dit plus haut. Chaque groupe est surmonté d'un arc de décharge en anse de panier, qui en fait pour ainsi dire une travée. Au-dessus de ces grands arcs s'élève la façade du 1er étage, qui est construite en pierres blanches et percée de fenêtres carrées. Les petites arcades du rez-de-chaussée sont construites en pierres de même nature et n'ont pour tout ornement qu'une archivolte formée d'un simple tore; elles s'appuient sur des colonnettes à chapiteau grossier, qui sont fort délabrées, bien qu'elles semblent avoir déjà été réparées anciennement. Les arcades contiguës aux massifs qui séparent les travées sont supportées, du côté du massif, par un pilastre à arêtes rabattues en chanfrein; la vétusté aidant, ces pilastres ressemblent, à première vue, à des colonnes engagées; aux deux extrémités de la galerie, cependant, ce sont de véritables colonnettes qui cantonnent les massifs. La hauteur de l'intrados des arcades au-dessus du soubassement est d'environ I m. 65; cette hauteur varie, car certains cintres ont une tendance assez prononcée vers l'ogive. L'appui du soubassement est un peu moins élevé dans cette galerie que dans celles qui ont été restaurées. Notons en passant qu'avant 1846 le préau était remblayé jusqu'à la base des colonnettes du cloître ; de sorte qu'il a fallu enlever un millier de mètres cubes de terre pour l'amener à l'état actuel.

Les autres galeries se terminent supérieurement par un plafond, recouvert d'un toit en appentis dont le faîtage s'appuie : du côté de l'est, sur l'école de dessin et le transept gauche dé l'église : au sud, sur le collatéral gauche; à l'ouest, sur l'ancien palais abbatial.

La galerie orientale a, vers l'intérieur, 25 mètres 60 de longueur. Elle est partagée en 7 travées par des piliers carrésen pierre; la 1^{rc}, la 2^{e}, la 6^{e} et la 7f travées se divisent chacune en 5 arcades , reposant sur un stylobate de 55 centimètres d'épaisseur; la 3e et la 5^{e} ont 4 arcades; la 4^{e}, qui a à peu près la largeur de 2 arcades, est occupée par la porte du préau que surmonte un arc bombé. Chaque arcade est formée d'un petit cintre en calcaire bleu, retombant sur des colonnettes de même matière et décoré d'une scotiepour toute archivolte ; la hauteur, depuis le soubassement jusqu'à l'intrados, est de 1 m. 78. Les arcades extrêmes de chaque travée ne s'appuyant pas sur un pilastre, comme dans la galerie septentrionale, mais rejoignant simplement le pilier de séparation, l'archivolte se termine brusquement par une ligne verticale qui produit un effet très-désagréable. Les colonnettes ont des chapiteaux à crochets de formes variées, dont la présence, ajoutée à la forme ogivale des anciennes arcades, empêche de faire remonter la construction du cloître au-delà de la fin du XII^{e} siècle. Le stylobate et l'espace compris entre les arcades et le toit ont un revêtement en pierres blanches.

La galerie méridionale est plus ornée que les autres; elle est divisée en 3 travées longues ensemble de 24 m., qui sont marquées, au lieu de piliers, par quatre quadruples colonnettes. La première travée compte 9 arcades, les deux autres n'en ont que 8 ; les colonnettes intermédiaires sont alternativement simples et doubles; ces dernières ne sont pas accouplées, comme l'a écrit M. Schayes, mais doublées.

Les deux côtés de l'angle rentrant au sud-ouest du cloître ont l'un 5 m., l'autre 5 m. 40 de longueur; ils sont partagés en 4 travées par des piliers; mais les deux travées du premier côté n'ont que 2 arcades, tandis que celles du second côté en possèdent 3. Près du sommet de l'angle, dans le préau, a été creusé un puits, qui ^reçoit le conducteur du paratonnerre de l'église.

Enfin, la galerie occidentale, qui est longue de 21 m. 10, forme 6 travées ayant 4 arcades d'un pilier à l'autre.

Quatre portes s'ouvrent sur le cloître : l'une mène à l'église; la deuxième, à l'hôtel-de-ville: la troisième, à la place Saint-Paul ; la dernière, aux restes d'une ancienne crypte. Près decet te porte, dans l'angle sud-est, un grand Christen croix est exposé à la vénération des fidèles. C'est sans doute celui que maître Baudouin Andrieu demanda, pour être placé devant le lieu où il désirait être enterré, ce qui fut accordé par le chapitre, à la condition qu'il « fonderait une lampe ardente de-« vant ce crucifix » (5 mars 1500).

Le cloître est pavé de dalles tumulaires qui se trouvaient jadis dans la collégiale et qui sont aujourd'hui entièrement usées par les pieds des passants. Près du crucifix dont nous venons de parler on remarque, croyons-nous, quelques restes du pavement précédent: ce sont des pierres de petites dimensions assemblées avec symétrie.

Le 8 octobre 1772, le chapitre autorisa le placement de pierres tumulaires dans le cloître, à condition qu'elles auraient 2 1/2 pieds de largeur sur 3 pieds de hauteur et 1/2 pied d'épaisseur, et que les non-capitulants paieraient à la fabrique une redevance de 40 sous. Quelques années ,après, le même corps fit' relever par l'architecte et arpenteur juré,

C.-J. Everaert, un certain nombre de pierres qui se trouvaient dans l'église, an nombre de 44, et qui lurent aiors placées sur le cimetière du cloître ou plutôt dans te pavement du cloître. Les inscriptions avaient déjà considérablement souffert ; actuellement elles ont toutes disparu. En voici une reproduction, empruntée à la copie signée par Everaert, le 20 juin -1776, et authentiquée au nom du chapitre j>ar Je secrétaire Fecher, le 9 juillet 4 776; nous omettons H dalles qui n'offraient plus de traces d'inscription et deux épitaphes d'abbesses, que nous avons déjà citées. Nous avons remplacé par des accents circonflexes les barres abréviatives qui surmontent certaines lettres. Quelques mots, placés entre parenthèses, sont empruntés à d'autres épitaphiers.

1° D. 0. M. j cy gist noble et illustre dame j helene delaunoy | chanoinesse de ce chapitre [nièce de noble et illustre j dame adrienne de lannoy j eu son vivant abbessc de Nivelles j et princesse du s[4], empire | la quelle mourut le 42 9[ro]. -170? | après avoir vescu longues) années dans la pratique | parfaite des vertues | prie dieu pour le repos | de son ame. *Quartiers :* Lannoy, Oignies, Noyelles, Lille, N... N... N... N....

2" Ici repose vénérable personne m[r]. pierre | ghislain praistre et chanoine de c'est | église decedé Je 19[e]. ian : 4623 ayant | institué la fabricque de céans héritier | de ses biens, pries dieu pour son ame.

3" D. 0. M. | icy gist noble et très | illustre damoimoiselle j madamoiselle charlotte | cmmanuelle née baronne de | poelgeest chanonesse j de ce noble et. vWè | chapitre, dernière | de sa famille et des | armes,* bienfaitrice de | cette collégiale, et | grande aumoniere | envers les pauvres | la quelle est | decedée le 23. | de décembre | -1739. | requiescat in pace.

4° D. 0. M. | en cette chapelle repose I le corps d'aune magdalaine j de croix d'heuchin 4[tre] ainée j de ce noble et illustre j chapitre decedée le 42. | février 1758 prie dieu j pour son ame et pour J celle de marie maximi- J lienne françoise de croix | d'heuchin sa sœur de- | cédée le 22 "iuillet | 4758 aussi 4[erc] ainée | de ce chapitre inhu- | mée dans l'église d'al- (Jeunes chatellenie | de lille.

5° Icy repose le corps do | feu monsieur charle | antoine romain en son | tems praistre chanoine et | escolatre de cette egli- j se eagé de 42 ans, le quel | trépassa leG de ianver | 4675. priez dieu pour son ame. *Quartiers :* Romain, Hamilton denderweick.

C° Cy gist marie de palant jadis Cha...j. . . . saint nicola.... a et lèpre aidant c'est lampe ordona j et du. . . .la partie es nuis es jours de la | vgne marie xiiij[e] morut huitanle trois lundi pas.... en mars derny du mois.

1° Cy gist Jehan de Mello M[c] es arts | bourgeois de nivelle qui trépassa là mil vi[c] le xv de septembre | Cy gist marie bay féme et espeuse | .... M[c] iehan qui trespassa là xv*-[1] et vx le xxix« iour d'octobre.

8° Cv gist Auguste Bodart.... | anobli pô le bos euvre qui! a faits. . . . . ¦. . . . . ¦. . . . . M 4569 le v de. . . . . .

9° Icy gist honnorable et discrète | personne remy malle en son | temps argentier du vénérable | chapitre de nivelle qui trespassa | le 28 may 4628. et auprès repose | damoiselle Catherine de regnier sa | compaigne qui trépassa le 46 de février j 1626 et iacque le febuer leur beau fils | decedé le 48 septembre 1623 en son temps | secrétaire du dict chapitre et leur | fille magdaleine matte la quelle | trespassa le 4 d'octobre 4627.

40° D. 0. M. | Icy gist très noble et | verlueusedame claire | eugene de hennin lietart j ditte de posseux | chanoinesse et première | ainée de ce très noble | chapitre laquelle | rendit son ame a son | créateur le 3 de may | 4693.

41°. . . . ¦. . . . ¦ aupresgist madamoiselle philippede bcq sa niepsce ¦. . . . . ¦ priezs dieu pour leurs âmes I

42° Cy gissent les corps dune maixmilien et de sa seur iene de carodeli | deux chanoinesse corne quil en avien, repossent cij non pas en un angle J lune mourut pour oui priers premiers le dix 8e. du mois de février J 4595 | et sa sœur iène mourut sans nul delay le 8[e] iour du mois de may | 4604. *Quartiers :* Arondelet, Bentinck, Chassey, Estor, Harsy, Lieminghe, Raes, Hertogh.

43° Cy gist noble Damoiselle Marie de (Berlo | chanonnesse de ceste église) qui trespassa *là* de grâce mil *x[e]* liij le (xxvi d'aoust) | (Chy gist noble) damoiselle Marguerite de Berlo sa seur | aussi chanoinesse de cest église qui trespassa là de grâce mil v[e]. . . . . priez pô iè âmes.

44° D. 0. M. j Cy gist feu monsieur j thomas sedwick gentilhomme | anglois catholique et sergeant major | aux troupes auxiliaires de Hollande | lequel combattant vaillenment en | la bataille de Seneffe, y fut tué d'un | coup de baie a la teste | le ii d'août 4674 | son corps fut déterré du lieu du j combat et mis icy soubs cette pierre | par les soings de sa chère compagne | il etoit âgé de 32 ans | Priez pour son ame.

4 5° Cy gist le corps de feue noble | et vertueuse damoiselle | iaqueline d'ive chanoniesse de | cest église trépassée le xxx) de iun 4613 priez dieu | pour son ame. *Quartiers* .Ive, Grisperre, Boussu, Luu; Senzelle, Hun, Berghe, Ceelle.

46° + *Hic jaeet sepult[s] Dns joanes de erps* J *des ostois Dns téporalis de verehere assent buekenut in leeden côsiliarius ac requestarû | mgr lllustrissiôrum burgundie, brabantie etc.* j *diiciim philippi et karoli hui[s] ecctesieprepositi[s] qui obiit annodnim° cccc" Ixxiiij seda maij.*

47°. . . . . ¦. . . . . *finis canonissabtorû Johis | bap[x], et gtrudis dû vixit vernacula* j *larga et quieta que obiit anno.* . . . . .

48°-f-. . . . ¦ Catherine delNoef Bue (Rue?) cannoneissede ceste église qui | trépassât en Ian | M. CCCC. LXIH le viii jour de Jenvier priiez Dieu pour elle.

19"Deo. dp». Max. j Icy reposent très nobles | demoiselles madem*-[e] catarine | d'oyenbruggè de Duras et madem[cll]c j anne monicque de Duras saniece (chanoinesses de cet'illustre | collège celle cy mourut Je 44de ! iuin 4682 et sa tante le 22 de7l>rc | 4646. Le sang les avoitmoins unique | la vertu qu'elles ont touiours) aimez. La mort n'a pu les séparer | elles n'ont aussiqu'une|sepulture | *requiescant in pace.Quartiers ;* Oyenbrugge de Duras, Guydègoven, Montenaken, Brandebourg, Bourgoigne,Gavre, Vertin, Rubeojpré ; Oyenbrugge de Duras, Guydegoven, BourgoigtW,; N..."....., Tramerue, La Fosse, Bernimicourt, Cottreldére.

20° Cy gist madamoiselle | yolende de marbais canoinesse de leglise de céans laquelle | tspassa là de grâce M. | CCCC et LXXI le pmier jour de decêbre priez dieu pour son ame.

24-° Cy gist damoiselle | alis de marbais cannonesse de cetteeglise qui trépassât en Ian j. de grâce M. | CCCC et LIX le xiij iour de mars priiez dieu pour elle.

22" Icy gist noble et vertueuse damoiselle | Catherine d'vvittenham chanoinesse | de ce noble collège qui mourutle | premierdefevrieren4644 | etnoblehomme misir Frederick | d'witlenham son père qui deceda | le x de novembre 4605 priez dieu pour leurs âmes | *Quartiers :* Witenham, Nieuroede, Cvikelande, Nieukerke; Sleiswick, Jeenvliet, Vandermie, .niven. . . . . .

23° Chy gist madamoiselle (Alys) de Hosda (n). chanonesse de céans qui trespassa | le xv[c] (xvi[c])jô[r] de decêbre l'an XV[e] V (LI) (et auprèsd'Elle) damoiselle barbe (de Hoesdin, sa sœur) aussi chanonesse qui j trespassa Je xxviij de jnga. XV[e] et **LVII.**

24° Icy gist noble et illustre dame madame j Catherine de celles en son tamps prevoste J du vénérable chapitre de nivelles par | l'espace de 23 ans et eagé de 56 ans | decedée le xi[c] may 4633 prié dieu pr son ame. *Quartiers:* Celles, Boulant. ..viseux, ..ideux ; Merode, Banse, Berlo, .ortenba.

25°. . . . .mademoiselle ysabeau de moyencourt chanoinesse de ceste église qui trespassa | (J'an mil V^LVIII le vi^e de mars). . . . .

26° Cy gist pierre des preis en son | tamps bourgois echevin de nivelle lequel decedy de ce monde l'an | XV^e et LU Je viiij^e d'octobre auprès | de lui gist Janne trico sa feme qui trespassy lan XV^e LV1II le xvi d'octobre | priez dieu pour leurs âmes.

27° Cy gist maître Jehan | do. . . . .de son tamps chanoisnedeceans qui | trespassa leiij^e jour | de Janvier XV^e XXXV. priez dieu pô^r son ame.

Les pierres sépulcrales encastrées dans les murs ont bien moins souffert. 11 en est une, cependant, en calcaire blanc, Tort tendre, qui a été indignement mutilée : elle était ornée d'un groupe sculpté, encadré de pampre, sous lequel se trouvent les vestiges d'une inscription en relief, composée de quatre lignes et remontant probablement au milieu du XV^e siècle. Une autre est plus dégradée encore; mais elle n'avait pas d'inscription ; on y remarque seulement, comme à la précédente, dont elle est voisine, des traces de couleurs.*

Près de ces deux monuments, dans le mur septentrional du cloître, se trouve une pierre ornée d'une gravure au trait, représentant plusieurs personnages sous trois arcades ogivales. Sous ce sujet se lit une inscription barbare, que nous reproduisons fidèlement : « *Anno quadringento milleno mortuo quinto* | *-> ac quinquageno septembris nonn scepulto* | *rasone* « *cape parcat deus anime sancte* | *hic qui cappeltdnus* « *missas fûdando dotavit* | *in virginis honus* (sic) *et* « *eucharistie deeus* \ *quas iovis et sabbato decantan-* « *das fecit evo* ».

Dans la galerie occidentale on rencontre une autre pierre sépulcrale qui ressemble, pour la disposition, à celle que nous venons de décrire. Elle offre aussi trois compartiments en ogive, sous lesquels sont placés des personnages (la Vierge, sainte Gertrude et saint Jean); mais l'inscription est en français : « + Chi devant gi- « sentthiri | javia qui trespassa Jan MCCCC | et XIX le xvm^e jour de septembre-(-et | maroie se fème qui trespassa lan M | CCCCetXXXI. xjour en aprilh + et sire jehan | leur filcapellain qui trespassa | lan M.CCCCet XXXIX. x jo. dapril ».

La galerie orientale offre uneépitaphe beaucoup plus moderne : D. 0. M. | Icy gist le corps de Mre j Antoine Gabl lubert ptre et | cbapln de côte côlgâle décédé | le 22 *{sic)* de l'an 1750 âgé de 73 ans | R. I. P.

Dans la galerie méridionale, à droite de la porte de l'église, se remarque un monument plus important : il se compose d'un vaste panneau en pierre, surmonté de deux trèfles, qui, à leur tour, sonteouronnés d'arcs en plein cintre; les toresdecette doublearchivolte se rejoignentau milieu du panneau pour retomber sur une tête formant console. L'inscription gravée sous cette arcature se compose de deux parties, dont l'une constitue, en quelque sorte, le corps même de l'épitaphe : «*Avitae,* « *religioni.* \ *ac. M^0. Alfonso. Deilleré* \ *J. U. Licé-* « *ciato. côfratri* | *suo. posuit. Andréas* \ *Willecot.* \ «1573 »; et dont l'autre est disposée en forme de cadre : « *Obiit.* ***VIII.*** *maii. âno.* \ *Hic. ut. quiescat.* «*precare. lector.* \ *Donec. optata. veniat.* | *Sicut.* « *mercenarii. dies. ejus* ».

Les deux autres pierres tombales qui se trouvent dans la paroi de la galerie méridionale sont du siècle dernier':

Hic laudabilis jacet memoriae | *Rdus £)ms Gregorius Maghe hujus* \ *collegiatae per 48 annos* \ *canonicus qui dum viveret* \ *erat divinis officiis maxime* \ *assiduus erga pauperes* \ *liberalissimus omnibus erlesiae* | *sacramentis præmunitus* j *obiit 2^a X^bris anni* ***4738,*** *etatis* \ *suce 94 sacerdoiii* 67 *quem* \ *tôt titulis commendabilem [cognoscitis ne ei aliquid* | *luendum supersit vestras ex* \ *charilate preces postulamus* | *ut quanlotius* \ *requiescat in pace.*

D. O. M. \ *Hic iacent* I *Rêverendi Domini* \ *Petnts* ***Jos:*** *Debeaumont* | *et Henricus Dubroeuquez* \ *olim Redores* \ *Collegii Nivellensis* | *Societatislesu* \ *primus obiit 29 aug : 1782* | *aetatis 76* | *secundus 26 ian:* ***1778*** | *aetatis 61* \ *Requiescant in pace.*

La plus intéressante des pierres sépulcrales que renferme aujourd'hui le cloître est encastrée dans le mur de la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, qui I forme, comme nous l'avons dit, un angle rentrant à la jonction des galeries occidentale et méridionale. On y lit l'inscription suivante . « Lan. quîze. cents, lvij. en. « sôme.xxviij^e. iours. en.apvril. notâment | Prinsl.cy. « repos, et. son. dernier, sôpme. une. dame. q. se. dit. «et.renôme. | Loyse. de. Ricame. proprement.vesctit. « elle. at. moult, vertueusement | Prevoste. fut. de. « ce. noble, colhege. è. paradis, dieu. luy. doit, place, «et. siège». Ensuite viennent huit écussons, représentant les quartiers de noblesse delà défunte. Plus bas est sculptée l'image de Louise de Ricame, dont le corps est étendu horizontalement, la lêle vers la droite. Aux pieds est gravée une seconde inscription : « Cest. « dame | at. fonde. | ychy. cette | chapelle. | a. la. <i vge. | pucelle. | ditte. de. bôjne. novelle ». Cette pierre tumulaire mériterait d'être placée a l'intérieur de l'église, dans la chapelle dont elle rappelle la bienfaitrice.

Dans le pavement de la même partie du cloître se trouve une dalle dont l'inscription est effacée en partie et est très-fruste pour le reste : « Cy. gist. vénérable, vi et. discrète, personne. Sire. Guillame. ïieulber | en. ' « son. temps, chanoine, de. céans, et. chapelain, de. « vénérable, dame. | Âdriane. de. morbeke.dame. de. « nivelle, lequel, trespassa. lâ.XV«.LIX.le [le.xxiij<\ « de. décembre, et. a. fondé, trois, messes, la. sept- « maine. en. cette, j chapelle, de. nostre. dame. de. «bonne, nouvelle. . . . .| et. aups. de. luy. ses. trois. « nepveux.S.iacqs. tieuber. . . . . .| là. -1556. v. doetb... « ian. tieuber. . . . . .| S. phpe. tieuber. trésorier. . . . . j « 1569. le. 19". de. mars. . . . ».

Indépendamment de cette pierre, qui ne figure pas dans le relevé d'Everaert, il n'en existe plus que deux dont on puisse déchiffrer l'inscription, parmi toutes celles qui forment le pavement du cloître :

D. 0. M. | *Hicmortalitatis exuvias novissime resumendas. . . . .| venerandus ac consultissimus dominus* \ *D' Joannes de Hulstere* | */. U. L. Bruxella oriundus* | *nobilis et venerabilis hujus collegii* | *decanus atque canonicus* | *vir*] *pietate, eruditione,probitate clarus* \ *comitate, candore. . . . . .| omnibus amabilis* J *laudabilis qui. . . . . .1691* (?) |

Cy gist le corps de | feu le S. Jacques Hail-'lart jadis secrétaire | du très illustre chapi- | tre de S^te Gertrude a | nivelle qui deceda le 29 j 7^bre 1680 prié Dieu pour | son ame.

Une partie de la voie publique, celle qui s'étend depuis une ligne tirée de l'angle sud-ouest de la maison abbatiale jusqu'à l'angle sud-est de-la maison contiguë (vers le nord) *hV Hôtel de la Couronne,* jusqu'à une autre ligne allant de l'angle nord-est du massif formé par la collégiale et les bâtiments attenants, jusqu'à l'angle nord de la maison formant le coin septentrional delà rue du Pont-Goutissaul,à l'endroit où elle débouche au Marché-aux-Bètes, constituait le terrain réservé aux promenades des chanoinesses. Dans cet espace, vers le milieu, était l'Aire Saint-Paul, qui ressortissait à la juridiction du prévôt.

La plupart dés habitations s'ouvrant de ce côté, au coin des rues de Bruxelles, Sainte-Anne, des Choraux, des Arbalétriers, portaient le nom de maisons claustrales ou maisons capitulaires. et se louaient, au profit du chapitre, à des membres de ce corps, conformément à une résolution de i'année 1473. Elles étaient au •nombrededix-sept.Uned'entreellesfutdonnéeen 1155 par un chanoine nommé Evrard; une autre, l'ut rebâtie aux fraisdu doyen d'Ortho, qui la décora d'une magni-

fiquefontajneenpierrede taille.Au milieu decesmaisons on voyait *l'Epier,* où on engrangeait les grains provenant des redevances payées en nature, et, près de la ruelle des Arbalétriers, la *Grange du Chapitre,* ou on déposait le produit des dîmes et qui, en 4787, était louée 492 fl.

Seigneuries et châteaux divers.

GRAMBAIS.

Le hameau de Grambais était déjà partagé, au commencement du XIII[e] siècle, entre plusieurs propriétaires : Un Henri Carracos, bourgeois de Nivelles, y possédait une dîme, qu'il tenait en fief d'un nommé Hugues eten arrière-fL'f de l'abbesse de Nivelles, et qu'il donna à l'abbaye d'Aywières, ainsi que le déclara l'abbesse H., par un a'cte donné dans sa chapelle, en 1215. Au mois de janvier 1224, la chanoinesse Médsende de Bost céda à la même abbaye, pour le réfectoire, quatre bonniers de terre, dont elle se réserva l'usufruit, sauf pour le cas où elle se marierait.

Le sol y appartenait principalement à une famille noble portant le nom de la localité, et dont les membres étaient a la fois vassaux des seigneurs d'Arquennes et des ducs de Brubant. Hugues de Grantbiiis vivait en 4 209. RenédeGrantbaisfutbaillidu Roman Paysen 4304eten 1307; il déclara, le jour de la Saint-Matbieu 1309, que le duc Jean 11 l'avait chargé de mettre le comte de Hainaut en possession de la terre de Mirwart, mais que l'évèquede Liège s'y était opposé. Sous Jean III, René de Grambais releva le fief que son père tenait du duc a Nivelles, et Jean de Grambais, son frère sans doute, fut châtelain de Genappe. René, que l'on appelait aussi Rennechon , pour le distinguer, par ce diminutif, du premier René, fut père de Guillaume Coutreal et de Jean, seigneur du fief de Grambais (relief du bois qu'il tenait du duché de Brabant, 10 décembre 4367), qui passa ensuite, par achat, à Elisabeth, tille de Jean de Quaderibhe ou Quaderebbe, femme de Henri Vander-Eycken (r. du 44 juillet 1369).

Grambais fut ensuite successivement possédé par :

Bernard , sire de Borgneval ou Bornival, chevalier, qui possédait aussi un autre fief ducal : une rente annuelle de 200 vieux écus. hypothéqués sur le produit des assises de la ville de Nivelles ;

Sire Rolarrd, son fils, chevalier (r. de 4 377-4378);

Sire Roland, fils du précédent (r. de 4382-4383), qui vendit la rente précitée à Thierri de Heetvelde, et, en outre, aliéna Grambais;

Sire Antoine Thonis, bourgeois de Bruxelles, par achat fait, en 4393, en présence d'Isabelle de Schonvorst, dame de Contrecœur et d'Arquennes, suzeraine du fief principal de Grambais ;

Marie, fille de sire Antoine (r. du 9 mai 444 2) ;

Antoine Vlemincx, neveu de Marie, par achat fait du consentement de Catherine deSchonvorst, en 4429, moyennant une rente annuelle de 56 florins de 33 plaques de Brabant, rachetable au denier dix-huit ;

Philippe Pinnock, seigneur de Loupoigne (en 4440) ;

Engelbert de Neuve-Rue (en 4454) ;

Philippe du Chesne, chevalier, sire de Loupoigne, vers 4 502;

Henri du Chesne ;

Jeanne, sa sœur, femme d'Eustache de Bousies, sire de Vertaing;

Roland de Mol, qui déclara, en 4547, qu'en considération de ce fief, il avait envoyé, au siège de Gavre, son fils aîné, pour servir, avec trois chevaux, sous M. de Gaesbeek ;

Catherine de Mol, sa fille, femme de Maximilien Van Giberburg ou Transilvain, et mère de Marie, femme de Bernard de Mérode, un des plus zélés défenseurs de la cause nationale contre l'Espagne, pendant les troubles du **XVI[e]** siècle;

Messire Bernard de Merode, Florent, sire de Rummen, et Werner, sire de Hamsdonck, par la mort de leur grand'mère (r. du 4«[r] septembre 4593) ;

racMii o iiauyuis u AIHU et sa iciuiuc, muiiu Tauucr Hofstade, dame'de Bornival, par achat conclu en 4 588, moyennant le payement de 8,000 florins et le don d'une chaîne d'or de 300 florins, achat qui fut ratifié par les frères de Bernard de Merode, en 4597 (r. du 46 janvier 45!»9);

Simon-Paul d'Arlin, sire de Bornival (r. du 8 juin **46'il);**

Alexandrine de Rodoan, veuve du précédent (r. du 49 août 4650);

François Beyens, receveur du roi sur les rivières le Rhin etla Lippe, par achat opéré à la suite d'un décret du conseil de Brabant (r. du même jour) ;

Grégoire-Ignace de Beyens ;

Frère Joseph Beyens, son fils, religieux, pour lequel le marquis de Herzelles fit le relief eu considération de sa mort civile (r. du 20 juillet 4 697) ;

Michel-Joseph de Beyens, frère du précédent (r. du 1[er] juillet 1747);

Jean-Charles-François-Joseph, chevalier, son fils (r.'du 23 mars 4745) ;*

Marie-Benoîle-Josèphe, fille du précédent (r. du 21 février 4 756.)

Vers l'an 4820, M. de Sebille Damprez acquit Grambais, qu'il donna, par acte en date du 19 décembre 4 834, au père Boone et a deux autres membres de ia Compagnie de Jésus. Le bureau de bienfaisance de Nivelles attaqua ce legs comme étant fait, par personnes interposées, à une société qui n'a pas d'existence légale dans le pays. Les tribunaux admirent cette réclamation en 4853, et mirent en possession le bureau de bienfaisance, qui depuis a revendu le château à M»[6] d'Herpigny, pour la somme de 21,000 francs.

Longtemps le hameau de Grambais forma, au civil, un village distinct; au spirituel, il dépendit de la paroisse de Saint-Cyr, puis de celle de Notre-Dame. La seigneurie relevait en fief d'Arquennes et avait de grandes prérogatives : haute, moyenne et basse justice, droit de chasse et de pèche, droit decongé, les amendes, deux pots de bière sur chaque aime de bière' vendue dans la localité, un château, avec censé ou ferme, des terres, des prés etc. De la cour féodale de Brabant relevaient douze bonniers de bois qui étaient contigus, et que les reliefs désignent positivement, nous ne savons pour quel motif, comme se trouvant dans la paroisse de Baulers.

Le château est construit au milieu d'une pièce d'eau que l'on traverse sur un pont en maçonnerie et où se trouve une des sources du Ri de Grambais. Ce castel était fort délabré lorsque M[me] d'Herpigny en est devenue propriétaire, et cet état de dégradation, joint à sa situation dans un endroit marécageux, en rendait l'aspect peu séduisant. Une restauration, faite à grands frais, vient de lui restituer un cachet d'élégance qu'il avait perdu depuis longtemps. Il est de forme carrée et flanqué à chaque angle d une tourelle cylindrique, débordant largement les faoes du bâtiment et surmontée d'un toit d'ardoises octogone. Au-dessus d'un soubassement en pierres blanches, qui plonge dans l'eau, s'élèvent les deux étages du manoir. Chacun des murs en briques qui forment façade sur les côtés du carré est percé de deux rangées 'de trois fenêtres rectangulaires; les tourelles n'ont qu'une ouverture à chaque étage; ces fenêtres sont surmontées d'un larmier en pierre bleue retombant en lambel. Au haut de l'édifice règne une arcature ogivale également en pierre bleije simulant des mâchicoulis et couronnée de nierions, tes tourelles sont aussi crénelées, mais à une plus grande hauteur. La porte d'entrée est pratiquée dans une tour

quadrangulaire qui forme avant-corps au milieu de la façade intérieure du château, vis-à-vis du pont.

Il y eut longtemps, dans le château, un oratoire, où le seigneur pouvait faire célébrer la messe. Dans le bois voisin se trouvait un ermitage, que Jeanne Du Chesne et Eustache de Vertaing conférèrent à un certain frère Jacques, pour le posséder sa vie durant, avec la clause qu'on l'en priverait s'il se conduisait autrement qu'un ermite doit le faire (4 juin -f Si 6).

LA TOURNETTE, LA POTTE, QUERTAINMONT.

Le domaine de *la Tournette,* qui appartient à M. le sénateur Van Schoor, se compose d'une grande et belle ferme et d'une habitation offrant l'aspect d'un pavillon de chasse. Les bâtiments de la ferme ont été reconstruits en partie, et la grange porte la date 1828. La demeure du propriétaire est plus ancienne : les ancres forment le millésime 1636, et une pierre ornée d'armoiries qui surmonte une porte donnant dans la basse-cour, reproduit la date 1635. La façade principale du château est dirigée vers le sud-est; elle se compose d'un corps de logis principal, comptant sept fenêtres, et flanqué de deux ailes en retour d'équerre, qui ne sont percées que de deux fenêtres; un seul étage surmonte le rez-de-chaussée ; du balcon qui le décore, la vue s'étend sur de vastes pelouses parsemées de bouquets d'arbres et descendant insensiblement vers les sources du Ri de la Tournette. Une large avenue traverse le parc en serpentant et aboutit à une grille placée au bord du chemin de Baudémont, à 250 mètres environ de la vieille ferme d'Houlers.

Un manoir à Petit-Baulers, avec seize bonniers de terres, des prés etc., était tenu par Etienne Pusias, bourgeois de Nivelles, en fief d'Albéric et en arrière-fief du chevalier Godefroid de Bruxelles, frère de Léon, châtelain de Bruxelles. En 1219, Henri, fils d'Etienne, céda ce bien aux religieuses d'Ay wières, etses suzerains en approuvèrent l'aliénation, sauf qu'Albéric stipula le payement à son profit d'un cens annuel de douze deniers, monnaie de Nivelles. Plus tard, en 1312, nous voyons un autre Albéric, surnommé de Bauler, posséder entre Petit-Baulers et la Court-du-Sépulcre (ou Ferme de l'Hôtellerie), près de l'endroit dit au Pont de pierre, un fief relevant du duché, et qui comprenait quatorze bonniers de terres et deprés, dont une partie fut plus tard convertie en étangs, et douze hommages. C'est ce qu'on appela plus tard la *Ferme del Potte,* d'après Franc Del Porte, qui posséda ce bien^après Albéric de Baulers, et le vendit à Henri de Hasoit (relief du 12 juillet 1359).

Après Henri, on trouve successivement :

Jean, son fils (r. de 1383-1384) ; . ,

Jean de Lutre, fils de Willemard Moreal, par achat;

Guillaume, son fils (r. de 1402-1403) ; .

Golin, fils de Guillaume (r. du 21 mars 1415) ;

Martin, fils de Martin de Lutre, par achat (r. du 25 avril 1446);

Colin précité et sa femme, Catherine de Hériaulmont, par cession des précédents à titre viager, et à la condition qu'ils entretiendront l'habitation, et que si Catherine survit à son mari, elle ne" conservera qu'une moitié du fief (r. du même jour) ;

Marie de Lutre et son mari Arnoul Ivet, par retrait (r. du 6 novembre 1446) ;

Jean Bertinchamp, par achat (r. du 7 mars 1446-1447);

Pierre de Prince, demeurant à Felluy, par achat à Marguerite de Bertinchamp et à son mari, Jean Colinet (r. du 3 janvier 1503-1504) ;

Jean de Prinche, son fils (r. du 18 avril 1523) ;

Jeanne le Prince et son mari, Guillaume Servais (r. du 26 août 1568);

Charles le Prince, à la sujte d'un partage opéré le 7 février 1572-1573, releva, le 16 du même mois, les biens Délie Potte et la Cambe de Bal 1er ou Baulers, tandis que son frère, maître Pierre, prêtre, devenail propriétaire de la ferme de Lossignol, à Baulers :

Pierre, par succession à son frère (r. du 18 janviei 1577), plus tard proscrit à cause de son adhésion à la réforme religieuse et de son mariage ;

Jacques le Prince ;

Gertrude, sa sœur ;

Gertrude Blavier, fille de la précédente ;

François Servais, héritier de celle-ci (r. du 30 janvier 159*7);

Guillaume de Servais, son fils (r. du 31 janvier 1648);

Marie-Jeanne Roels, veuve de Guillaume (r. du 9 novembre 1680);

Bernardine Hannet, femme d'Emmanuel-Frauçoisdt Prelle, licencié en droit, en vertu du testament de k précédente (r. du 4 novembre 1688) ;

Bernardine Vanderveken, femme de Jean-Charles d(Prelle de Compère, seigneur de la Nieppe, et nièce dt Bernardine Hannet (r. du 30 avril 1706) ;

Maurice Le Hoye, receveur de l'épier du chapitre et sa femme, Marie-Adrienne Descartes (r. du 10 juii 1711);

Humbert-Joseph Le Hoye, prêtre, leur fils (r. di 26 avril 1727);

Les enfants de Louis Le Hoye (r. du 23 février 1776)

Le château de la Potte, au faubourg de Bruxelles forme actuellement une magnifique résidence, à laquelle on arrive par une superbe avenue, bordée d< peupliers d'Italie et longue de 250 mètres. De toutes paris l'œil se repose sur d'immenses pelouses interrompues par des massifs de verdure et par de capricieuses pièces d'eau qu'alimentent des sources intarissables. Le propriétaire du château, M. Dept, l'entretien avec un soin minutieux.

A peu de distance de là est *Fonteneau,* autre vill; d'un riant aspect et dont la création paraît remontei au siècle dernier, si l'on en juge d'après les beaux arbres qui l'entourent.

Contre la Thines et le chemin de fer, on aperçoi *Querlainmonl,* petit manoir qui a un caractère d'élégance peu commun dans la banlieue de Nivelles l'entrée est à l'ouest, où se montre une petite coui carrée entourée de bâtiments de trois coûtés; la façadf principale est exposée au\levant ; elle est ornée" ai centre, d'une tourelle carrée faisant saillie. Dans une des salles: intérieures on voit encore une belle cheminée en pierre bleue, revêtue de trois écussons sculptés, sous lesquels on lit : « [avancerai. Vande Werve. Iy.aiderai. Darchi. iacheverai. Lefebve. a. 1625».Une inscription analogue est gravée à l'extérieur de la tourelle, au-dessus de la porte. Un Collard deKertenmonl fut bourgmestre ou rentier de Nivelles, en 1531. Le manoir de ce nom a appartenu dans les derniers temps à M. le conseiller Marcq.

INEUVE-RUE.

Le château de Neuve-Rue, à ce qu'il semble, se trouvarkà l'endroit appelé *le Cura,* entre les faubourgs de Bruxelles et de Namur. Longtemps il a existé en cet endroit un monticule, dernier vestige dece manoir; on y a trouvé des débris de maçonnerie, qui ont servi, parait-il, àl'endiguement de la Thines. Le fief du même nom étaitlimité par les juridictions de Nivelles, de Rognon et du Temple. II. ne comprit d'abord que le Moulin-aux-Écorces, 30 ou 34 bonniers de terres et de prés et une cour féodale de trois (ou cinq) hommages; mais, plus tard, on lai attribua encore comme dépendances : une maison efc tenure dite *de la Neuve-Rue,* avec fossés, basse-cour et jardin, le tout d'une étendue de 5 bonniers, une cour d'ostes ou tenanciers jugeant de tous les cas, civils et criminels, sauf à livrer le coupable au bailli du Brabant wallon ou à son lieutenant, et Saufquelemairedu fief n'avaitpasjuridiction sur les débiteursqui s'y retiraient ; le droit de prélever le meilleur

catel, les lois et amendes, entrées et issues (le vendeur et l'acheteur d'un bien payant chacun le cens d'une année ou, lorsqu'on constituait une rente, le dixième denier), droit de confiscation des biens délaissés par les bâtards, le droit d'exiger une corvée de fenaison, pendant un jour, de quarante tenanciers ; un cens de 211 chapons, 40 oies, 8 livres 28 deniers de bonne monnaie, 21 1. 5 s. payement (ou ailleurs, de 262 1/2 chapons, 2 poules, 8 oies, 170 vieux gros, 2 tournois et 27livres 8 sous payement). A ce fief on annexa encore un cens qui se levait à Gouthal : 9 chapons, 4 blancs, 58 vieux gros, 2 deniers oboles, 17 livres 42sous payement."

Un second fief, appelé le *Quartier de Labiaul*, ou la Basse-Neufrue, possédé également par la même famille, s'étendait sur les paroisses de Gouthal et de ïhines. Il consistait en une cour, composée d'un maire, d'échevinsetd'un messier ; une cour féodale d'un seul hommage, qui valait 44 sous par an ; un cens de 7 chapons et de 34 sous 9 deniers (provenant de terres qui devaient payer annuellement 2 deniers par bonnier), un droit de congé s'élevant à 2 sous par livre, la juridiction sur 51 bonniers de terres que les seigneurs avaient anciennement donnés à la commanderie de Vaillampont et à la chapellenie deSaint-Étienne dans la collégiale.

En 4-174, chacun des deux fiefs de Neuve-Rue devait au duc de Brabant, de qui on les relevait, le service féodal par un combattant à cheval.

Un chevalier Francon de la Nove rue, de concert avec d'autres personnes et, entre autres, Siger de Saint-Jean, céda à l'abbaye d'Aywières, vers l'année 4224, quelques biens situés à Nivelles, à Baulers et à Labry.

En 4 300, on mentionne un autre Francon delà Neuve-Rue et son fils Gérard. Ce même Francon, ou son fils du même nom, est cité à deux reprises dans le *Livre des fiefs de Brabant de l'an 1312*. Il testa le 45 janvier 4354 et légua une redevance annuelle de 5 muids de seigle à ses « pauvres gens délie Noiweruwe demorains desoubs lui », et une redevance de 4 0 muids pour faire dire la messe en sa « maison délie Noiveruwe », trois fois par semaine. Il partagea ses nombreux fiefs entre ses trois fils : Gérard, Jean et Francon. Le premier eut, entre autres biens, la seigneurie de Neuve-Rue et la Maison des Kanges, cette dernière, qui élait située près du moustier ou église Saint-Georges, pour la posséder après la mort de Gérard des Kanges ; le deuxième devint propriétaire du Moulin des Kanges, fief tenu de Rognon ; de la Maison du Chenoit, fief de Fauquez; de fa Maison délie Ruwelainne, du Moulin de Godron etc. Yolende, l'une des filles de Francon, fut dotée en rentes. On mentionne encore une autre fille, Marguerite ; Ode, femme du testateur, et Jean de Tyr, cousin de celui-ci. A la demande de Francon, le testament fut scellé par Alard, sire de Rêves et de Haybes; Jean, sire de Feluy, et Godefrin ou Godefroid de Tyr, cousin de Francon.'

Jean, fils de Gérard, chevalier, fut nommé bailli du Brabant wallon le jour de la Saint-Jean 4407, et remplit ses fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 45 avril 4409. Godefroid de Noeve rue, que le duc Antoine désigna pour être receveur du domaine à Nivelles, le 9 décembre 4405, était sans doute son frère.

Jean , fils du chevalier de la Neuve-Rue (relief du 28 septembre 4409), fut chargôpar le duc de répartir la cote du Brabant wallon dans l'aide votée en 4422, de concert avec deux bourgeois de Nivelles. En 4436, il fut l'un des commissaires choisis par les nobles pour procéder, de concert avec des délégués du duc, au recensement des foyers au plat pays.

ImbertouEngelbert,son fils, chevalier (r. du 31 juillet 1450);

Isabelle, fille de sire Engelbert, et son mari Jean Besuts (r. du 7 janvier 4486-1487); cette dame épousa ensuite Baudouin de Vilain ;

Jean Besuts, qui, pendant sa minorité, eut pour curateurs Jean Brant, seigneur de Vissenv et Pierre Meys (r. du 30 octobre 4525);

Philippe de Beerssele, de la race de Witthem, par achat (r. du même jour)-;

Messire George de Witthem, sire de Ruysbroeck près de Hal, frère du précédent, en vertu du partage opéré entre lui et son frère aîné, le sire de Beersel (r. du 5 août 4528);

Antoine, son fils aîné, guerrier célèbre dans les troubles de religion (r. de l'année 4550 environ) ;

Honorine de Witthem, fille d'Antoine (r. du 46 décembre 4585). Le mari de cette dame, Gérard de Hornes, chevalier, baron de Bussigny et de Boxtel, se trouva débiteur de sommes considérables que son père avait empruntées et, d'un autre côté,uuegrandepartie deses biens restaient improductifs. 11 se résolut à aliéner Neuve-Rue, mais, comme il possédait encore le village d'Arquennes, qui en relevait, quoique constituant un domaine bien plus considérable, et comme il ne voulait pas devenir le vassal de l'acquéreur, qui pourrait être une personne non noble, il demanda au souverain l'autorisation de modifier la situation respective de l'une et de l'autre seigneurie, ce qui lui fut accordé par les archiducs Albert et Isabelle, le 26 octobre 1599. Depuis lors Arquennes, qui était un grand village où Gérard et Honorine possédaient la haute, moyenne et basse justice, des droits étendus, des possessions importantes, releva directement du Brabant, tandis que Neuve-Rue, où il n'y avait ni église paroissiale, ni même un corps de village, et où la seigneurie, réduite à la moyenne et à la basse justice, ne produisait que 3 ou 400 florins, devint un fief d'Arquennes (r. du 26 février 4600).

La seigneuriefut alors cédée à Thierri Vander Beken, trésorier général des Etats de Brabant. Ce particulier avait longtemps administré les finances de nos provinces, pendant les guerres de religion. Après la soumission d'Anvers, ses comptes furent saisis, transportés à Bruxelles, et soumis par le conseil des finances à l'examen de la chambre des comptes (20 février 4586). Un nommé Courtois prétendit qu'il y avait là un moyen de faire des bénéfices considérables et obtint le droit d'intervenir à la vérification des comptes, avec promesse du dixième du profit, et même du vingtième, si ce profit dépassait 4 00,000 florins (9 septembre 4586). Vander Beken sortit à son avantage de cette épreuve, car il joignit de nouveaux biens à ceux qu'il possédait déjà. Après les avoir confisqués en 1580, le domaine lui avait restitué : le bois de laNoeuffe rue, que Thierri avait acquis peu de temps auparavant ; une maison près de l'église Saint-Maurice, propriété de sa femme Marie, fille de Jean Gilbert; un pâturage près de la chapelle Saint-Jean, où il y avait eu auparavant une ferme, alors brûlée ; et le bien de Stoisy. Ce dernier fut vendu, mais Thierry acheta Neuve-Rue, et laissa à son fils Jean, conseiller des finances, créé chevalier en 4623, sa fortune, qui passa ensuite aux Taye, barons, puis marquis de Wemmel.

COUPARTI, LE RENARD, STOISY.

Au sud du Ri Michaux, au milieu d'autres habitations, jetées çà et là sur le versant septentrional du plateau du bois de Nivelles , on rencontre la *Ferme de Couparti*, ancien fief qui relevait de l'abbesse de Nivelles, avec 32 bonniers de terres. de prés et de pâturages. Un Baudouin de Cortparti figure dans des chartes des années 1204,1207 et 1229. Jeanne deHoudebierges, veuve de Henri de Longchamp seigneur de Frenernont ou Fernelmont, le transmit à son fils, Jean de Fernemont (relief du 4 juillet 1448). Gertrude Bachelez, veuve de Jean le Princhc, laissa la ferme de Couparty et 56 bonniers de dépendances à sa fille Marie le Princhc, femme de François des Traux. Celui-ci, qui, de son côté, était propriétaire d'une maison située sur « une motte, en

« un vivier », devant la ferme de Couparty, ayant pris la fuite dans la crainte d'être livré aux tribunaux par ordre du duc d'Albe, fut condamné au bannissement et ses biens furent confisqués; sa femme, qui l'avait suivi, mais n'avait jamais été ajournée, ni bannie, obtint du commandeur Requesens main levée de la ferme, le 4 novembre 4574. Le 9 janvier 1586, son fils Antoine fut remis en possession de tôutson patrimoine, à la condition que pendant douze ans il ne pourrait en aliéner ou en hypothéquer aucune partie, à peine dé nullité. En -1630, le bien de Couparty appartenait à M^mc^ de Spangen.

- Près de la ferme de Rognon, propriété des hospices, on voit un groupe de maisons dont quelques-unes formaient autrefois une ferme, la *Censé de Tourna* ou *de Tournard(la Tour Benard).* actuellement morcelée en plusieurs parties, dont la principale se fait remarquer par son escalier construit dans l'épaisseur des murs et qui paraît remonter à une haute antiquité. Au-dessus de la porte d'entrée on voit la dale 1568. et, au haut d'une tour, un renard sculpté, qui rappelle l'origine du nom commun de ces bâtiments.

Stoisy, au contraire, n'offre plus aucun vestige de son antique importance. En 4306-4367 on mentionne « la maison de Jean de Hontaing con dist à « Stoisy deleis Nivelle ». C'était un fief de l'abbesse de Nivelles. Thirion ou Thierri le releva après sou père Jean, dont nous venons de parler. Helwide de Bomale, veuve de Gilles Des Ch.imps, épouse de Jean Lowis, vendit la maison de Stoisi à Odry Basset (relief du 49 juillet 4440). Thierri Vander Beken possédait, en 1580, « une belle maison, entourée d'eau, avec une belle « censé et plusieurs b >aux et grands héritages, en vi- « viers, jardins, prés, terres, dite Stoisi ». le tout dune étendue de 44 6 bonniers. Le 4 9-octobre 4 614, il fut autorisé par les trois membres de la commune à planter en forme dedrève (ou avenue), une double rangée d'arbres, montant « le long de la shinche du vivier de la « Dodaine, droit de Nivelles vers Stoysy », le long du ruisseau, à la condition qu'au bout de cent ans, la vilie pourrait faire vendre les arbres à son profit si le propriétaire du bien ne l'avait fait,

Un autre document nous montre le fief de Stoisy avec une maison et dépendance, une neuve maison, des viviers, un jardin, «près le rieu qui se coullede la « fontaine de Boutly à la Dodainne ». possédé par Kngelbert Taye. sire de Wemmel (relief du 18 décembre 4604). Ce seigneur vendit, moyennant 31,000florius de 20 patars, à Joachim d'Encenhaer de Dirckhonzendorff, garde-joyaux de l'archiduc Albert, la censé de Stoisy, 93 bonniers de terres, 20 bonniers de jardins, de pâtures et de viviers et 44 bonniers de prairies (relief du 47 avril 4647). Marie Vermere», veuve de Joachim, dame de Marquette (r. du 40 octobre 4637), laissa ce bien a son fils Albert (r. du 43 septembre 4644), dont la veuve, Caroline de Dongelbergh (r. du 48 juin 4668), le laissa à Philippe Taye, baron de Wemmel (r. du 5 novembre 4677). Nous remarquerons ici que parfois les Taye communiquèrent les titres de Wemmel, leur possession principale, à leurs biens de Nivelles, et se qualifièrent de leur chef marquis de Stoisy, barons de Neufrue. Us avaient a Nivelles, suivant le *Guide fidèle,* un château superbe, quoique antique, avec des jardins et des fontaines qui en font un séjour délicieux. L'ouvrage précilé y voit le manoir du fief de Rognon; c'est, évidemment une erreur : ces expressions ne peuvent s'appliquer qu'a Stoisy, dont les bâtiments ont été totalement reconstruits. M. Clément de Cléty a acquis cette propriété, il y a une trentaine d'années, des Vandernoot de Wemmel.

A l'intérieur de la ville, plusieurs maisons constituaient soit des fiefs, soit des hôtels, qui pouvaient être considérés comme des habitations seigneuriales. Une seule était tenue en fief du duché de Rrabant. Elle se trouvait au Marché aux Fromages et resta longtemps à la famille de Manil. Au XIV^e^siècle, Jean De Hertogela vendit à Henri de la Houssière.

La plus ancienne maison qui ait conservé un caractère architectural est située a l'extrémité de la rue de Namur et se trouvait jadis au pied des remparts. Elle se nomme *le Flambeau* et est habitée actuellement par des ouvriers qui l'ont divisée en deux parties. Cette maison n'a qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée; la façade est en pierre de taille bleue. Le bas, qui a subi* des remaniements, présente aujourd'hui deux portes surmontées d'une accolade, quatre fenêtres où subsistent des vestiges de colonuettes, et des restes de bancs extérieurs en pierre. Le haut compte cinq fenêtres à meneaux croisés, dominées par une large arcature cintrée. Au milieu de la façade se trouve une niche vide ; autour du c|d-de-iampe, de style renaissance, qui en forme la partie inférieure, on voit la date 1555 et tes restes d'une inscription effacée qui indiquait probablement le nom d'un saint.

CULTE.

Généralité*

CIRCONSCRIPTIONS ECCLÉSIASTIQUES DOMT NIVELLES A SUCCESSIVEMENT FAIT PARTIE.

Jusqu'à l'époque de l'érection des nouveaux évêchés des Pays-Bas, sous le règne de Phil ppe II, Nivelles dépendit du diocèse de Liège et du concile ou doyenné de Fleurus. A cette époque, presque tout ie Brabant wallon l'ut soustrait à l'autorité spirituelle des successeurs de saint Lambert. Nivelles devint la résidence d'un doyen, dont la juridiction s'étendit sur vingt-huil paroisses; on retrancha de ce doyenné : en 1 (*39, (ierival et Ohain, et, plus tard, on lui enleva encore liraine-l'Alleu et Plancenoit. En outre, on supprima, a Nivelles, les paroisses de Saint-Jean Baptiste et de Saint-André. \ la fin du siècie dernier, l'autorité du doyen de Nivelles s'exerçait sur les égiises-mères de Hennuyères, d'Ittre, de Noire-Dame à Nivelles, de Senefle et de Wauthier-Braine; ies églises médianes de foulers, de Saint-Jacques a Nivelles, de Saint-.leaniaptiste dans la même ville, d'Oiskerque et de Petit-Kœulx lez-Braine, et enfin les quartes-ehapedesd'Arquennes, de Bornival, de Famillеureux, de Lillois, de Monstreux, d'Opiiaiu, de Pelit-Rœuix Jez-Nivelles, de Konquières, de Thines, de Virginal et de VVitterzée.

Lors du concordat, tout le département de la Dyle (aujourd'hui, la provincede Brabant) l'ut comprise dans l'archevêché de Malines. Chaque canton de justice de paix eut sa cure primaire. Le premier canton de Nivelles et sa cure de Sainte-Gertrude comptèrent six succursales : Bornival, Braine-le-Château, iltre,Oiskerque, Tubise et Virginal. Saint-Nicolas et le Saint-Sépulcre devinrent des succursales de la cure de bruine-f Alleu, dans le second canton dejusticede paix deNivel.es Une décision archiépiscopale, en date du 29 août 1837,a bouleversé cette circonscription et créé dans le diocèse vingt-quatre doyennés. Celui de Nivelles comprend actuellement : la cure primaire de Sainte-Gertrude de Nivelies, les cures secondaires de llraine-TAlIeu et de Hontain-sur-lJyle, les succursales deBaisy, de Bau.ers, de liornival, de Bousval, deGenappe.deGentinnes, de Glabais.de Haul-Ittre, d'Ittre, île Lillois, de Loupoigne,de Maransart, de Marbais, de Mélcry, deMonstreux, de Saint-Nicolas a Nivelles, du Saint-Sépulcreprèsdela mèmeville, d'Ophain.dePlancenoit, de Sart-Dame-Aveline, de Thines, de Thilly, de Vieux-Genappe, de Viliers-Ia-Ville, de Virginal, de Waterloo, de Wauthier-Braine et de Ways, et enfin les chapelles reconnues de Tangisarl, a Baisy ; de Marbisoux, à Marbais, et de Bois-Seigneur-lsaac, a Ophain.

Pour faire droit aux réclamations des Brabançons, qui avaient obtenu des empereurs d'Allemagne le privilège de ne pouvoir être cités en justice devant des tribunaux étrangers, les évèques de Cambrai et de Liège instituèrent pour ce pays des officiaux particuliers, qui siégeaient : celui de Cambrai, a Bruxelles; celui de Liège, à Louvain. Lors de l'établissement du diocèse de Namur, Nivei.es l'ut désigné pour la résidence d'un dignitaire ecc.ésiastique investi de fonctions analogues^ Lesdissentimeiitsqui s'élevèrent entre févèque et les Nivellois, du temps du uuc d'Albe et du commandeur de Kequesens, et dont nous avons parlé au chapitre HISTOIRE, déterminèrent le prélat à transférer sa cour spirituelle ou officiaiité à Gembloux.] Un de ses successeurs voulut placer cette institution à Namur, dans un bâtiment qui aurait été séparé du I comté de Namur et réuni au Brabant. Lorsque, le 3 décembre Mi 8, le conseil de Brabant consulta à ce sujet | les états du duché, les deux premiers ordres accueillirent sa proposition avec laveur, mais les chefs-villes la repoussèrent. En lt>30, Tévèque Engelbert Des Bois éianl veuu à Nivelles pour la première fois, les rentiers et jurés tentèrent auprès de lui, mais sans succès, une démarche, afin d'obtenir le retour de l'olhciaiité dans leur ville. Ce<a ne s'accomplit qu'eu 4 732; on s'était plaint très-vivement de ce qu'on ne trouvait pas à Gembloux de personnes lettrées, en état de siéger avec l'officiai. Les états de Brabant insistèrent d'abord pour que l'cfiicial eùl en Brabant une résidence fixe, soit à Gemb.oux, soit à Nivelles (41 mai 17*29), puis demandèrent la translation de la cour spirituelle dans cette dernière vil.e, avec offre de payer au prélat 6,000 florins, aussitôt que cette mesure serait décrétée et mise à exécution (12 octobre 472!»).

Par une bulle datée de Home, *le* 20 mai *Mil,* le pape Urbain Mil, à la demande de l'évèque Engelbert Des Bois, divisa l'archidiaconé de Namur en deux parties, composées : la première, de la fraction namuroise; la seconde, de la fraction brabançonne du diocèse. Le souverain pontife motiva sa décision sur l'urgence d'avoir dans le lir ibant-wallon un aichidiacre particulier, afin de veiller à la conservation de la foi catholique, qui y souffrait fréquemment de la présence des hérétiques. L'archidiaconé existant possédait d'ailleurs un revenu de 700 florins, suffisant pour l'entretien de deux archidiacres.

Lesévéques de Namur habitaient à Nivelles une maison que l'on appelait le *Kefugr de l'évêché,* et qui fut vendue, comme bien national, le (i germinal an Vlli, pour 130,000 livres. Elle était située dans la rue qui a con:-e vêle nom de Hue de l'Évèché.

DIVISION DE NIVELLES EN PAROISSES.

Dès l'année 1225, ilexistaitdéjàà Nivelles, aux alentours delà collégialeet de Saint-Paul, neuf au très églises: Notre-Dame, qui était alors l'unique église paroissiale de Nivelles et *de son territoire;* Saint-Jean, Saint-André, Saint-Nicolas, Saint-Maurice, Saint-George, Sainl-Cyr. le Saint-Sépulcre, Saint-Jacques. Cette année, la chanoinesse Aleyde de Henriponl légua quatre deniers au pléban ou curé de Notre-Dame et aux chapelains de chacun des autres oratoires. Les trois prêtres de l'unique paroisse de Nivelles : maître Adam, maître Berner et Silvain, qui étaient qualifiés, le premier d'investi, les suivants de plébans, et remplissaient les fonctions pastorales à Notre-Dame, ne suffisant plus aux besoins d'une population toujours croissante, le prévôt Iwain, à qui appartenait la collation de cette cure, provoqua l'érection en paroisses de huit des oratoires précités, de la chapelle de Notre-Dame de Couinai et de celé qui se trouve à Thines. Notre-Dame conserva la supériorité sur les autres paroisses, où on devait immédiatement cesser les offices, quand ces derniers cessaient à Notre-Dame. Tous les curés devaient assister à la messe dans cette église, le jour de sa dédicace, et payer à la fabrique un cens annuel de I 2 deniers de Louvain, dont on n'exempta que Notre-Dame deGouthal. Aucune église ne pouvait mettre ses cloches en branle, soit le matin, soit l'après-midi, avant J'égJise de Notre-Dame, et tout habitant de la ville pouvait choisir ce temple pour lieu de sépulture. Les onze curés obtinrent le droit d'administrer tous ies sacrements. Ils furent assujettis à se réunir trois fois

L'an pour se concerter sur les affaires qui étaient de leur compétence. Cette division en paroisse fut décrétée, en mai 4231 parle cardinal Othon, légat du saint-siége, et effectuée, avec le consentement du chapitre, par les soins de l'évèque de Liège, Jean d'Aps, de l'abbé de Floreffe, et de maître Hugues, écolatre du chapitre de Saint-Paul, de Liège. Le pape Calixte la confirma en l'aimée -1456.

Au mois de juillet 1231, une part des dîmes et des offrandes fut assignée à chacun des nouveaux curés, à charge de prestations annuelles à payer, à titre viager, à Iwain, l'ancien plébан de Notre-Dame, à maître Berner, qui élait alors investi ou curé de cette église, et à maître Adam, son prédécesseur. Wichard, clerc de Notre-Dame, devait aussi recevoir, par an et sa vie durant, un demi muid de seigle et un demi muid d'avoine. Iwain s'était réservé le produit des grandes et petites dîmes dansles quartiers Al Saulx et Rognon, 8 livres de Louvain, 3 muids d'avoine et 3 muids de seigle. L'évèque de Liège approuva encore ces transactions, le jour des saints Pierre et Paul, de la même année. Les «urés de Nivelles percevaient en commun une part de la dîme, et cette part se déposait dans un bâtiment que l'on appelait la *Grange des dix curés de la ville.*

Les guerres de religion ayant amené une diminution effrayante dans la population et la ruine de plusieurs églises, les curés de Notre-Dame, de Saint-Jacques et de Saint-Jean-Baptiste obtinrent du chapitre la réduction des paroisses à trois (26 août 1585) ; mais, l'année, suivante, par une décision que son successeur confirma le 3 janvier 1601, l'évèque de Namur, François de Wallon-Capelle, en maintint cinq. Saint-André et Saint-Jean-l'Evangéliste (substituée, en 1550, à Saint-Nicolas) fuient conservées, mais n'eurent d'abord que de simples desservants. Saint-Maurice et Saint-George étaient abandonnées et passèrent bientôt : la première aux Annonciades, la seconde aux Jésuites. Saint-Cyr et Notre-Dame de Gouthal avaient été détruites et ne furent plus relevées. Le Saint-Sépulcre se rouvrit, mais simplement comme annexe. Quant à Thïnes, cette paroisse fut complètement séparée de Nivelles, en 1590.

A partir de cette époque, il y eut à chaque instant des contestations pour la suppression de l'une ou de l'autre paroisse. La portion congrue ou compétence des curés élait insuffisante, ce qui força ces ecclésiastiques, en 1628, à en réclamer l'augmentation par la voie judiciaire. La diminution de leur nombre aurait amélioré leur position. Le 25„mai 1607, ils proposèrent au chapitre d'unir la paroisse de Saint-Jean-Baptiste à celle de Saint-André; en 1676, le chapitre prit l'initiative d'une mesure analogue, et, le 12 juin 1688, proposa là suppression des paroisses de Notre-Dame et de Saint-Jean-Baptiste.

Le 31 mars 1721, le chapitre résolut de réclamer la suppression de Saint-Jacques, de Saint-Jean-1'Évangéliste. et de Saint-Jean-Baptiste. Une sentence de l'official de Namur au Brabant wallon, en date du 26 novembre suivant, et basée sur la faible distance quiséparaitleséglises, «quiétaieiitau plusàdeuxjetsde pierre l'une de l'autre », et sur l'insuffisance des revenus des cures, approuva ce projet, dont l'évèque ajourna la sanction, faute d'informations suffisantes, le 5 décembre. Appel ayant été interjeté, l'abbé de Grimberghe, juge synodal de l'archevêché de Malines, ordonna la suppression des paroisses de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-André, et condamna les pasteurs et les paroissiens appelants à une moitié des dépens, l'autre moitié restant compensée (30 juillet 1725).

Le chapitre rentra bientôt en lice; il résolut, le 17 juillet 1733, de demander la suppression des paroisses de Saint-Audré et de Saint-Jean-Baptiste, et, le 18 novembre, de consultera ce sujet Louvrex, « le très-ha- « bile canonistede Liège ». A la demande de ce corps, la gouvernante générale des Pays-Bas ordonna de surseoir à la collation des deux cures (13 octobre -1733). De là de nouveaux débats; on recourut au conseil de Brabant, qui décida, par sentence interlocutoire du 44 mai 4751, que son intervention dans l'affaire était indispensable, et ordonna aux parties, le 30 octobre suivant, de comparaître pardevant des commissaires choisis dans son sein. Une sentence du 13 mars 1753 décréta le maintien de la paroisse de Saint-Jacques, l'annexion de celle de Saint-André à celle de Notre-Dame, et l'union de celle de Saint-Jean-Baptiste à celle de Saint-Jean-1'Évangéliste. L'une des deux églises dépouillées de ses prérogatives pouvait subsister comme simple chapelle; l'autre devait être démolie et on en emploierait les matériaux à agrandir Notre-Dame. Aux deux dernières paroisses devaient être attachés trois vicaires, dont un pour l'église conservée comme chapelle ; chacun d'eux recevrait 200 florins par an, et le vicaire du Saint-Sépulcre en aurait 400. Les trois membres de la ville ayant refusé de faire choix de l'église à maintenir, le conseil de Brabant désigna celle de Saint-Jean-Baptiste (15 janvier 4754).

L'autorité ecclésiastique ayant voulu arrêter l'effet de ces dispositions, le conseil défendit à l'official d'en connaître (IG novembre 4754); déclara,le 42 septembre 4755, que la sentence portée, le 40 juin précédent, par le juge synodal Le Clercq, pour la suppression des deux paroisses, ne pouvait mettre obstacle à l'exécution des siennes; ordonna, le 46 du même mois, de fermer, dans les trois jours, l'église de Saint-André, où on continuait, malgré ses ordres, l'office divin, et défendit au desservant de Saint-Jean-Baptiste de continuer à administrer les sacrements, et porta enfin, Je 23 avril 4757, un décret qui enjoignait au maire de Nivelles de veiller à l'exécution de la sentence du 43 mars 4753. L'autorité ecclésiastique avait continué à agir de son côté, mais le conseil tint bon, et ses décisions furent maintenues. En 1774, le chapitre, toujours désireux d'alléger ses charges, afin d'avoir moins d'édifices religieux à entretenir ou à reconstruire, d'ecclésiastiques à salarier, plaida pour la réduction de toutes les paroisses en une seule, celle de Notre-Dame, avec une seule succursale, le Saint-Sépulcre. Cette fois il échoua. L'évèque de Namur, consulté par le gouvernement, déclara les trois paroisses nécessaires au bien de la religion et au salut des âmes (25 juin 4774). On projeta aussi de transformer la collégiale eu paroissiale, mais ce projet échoua devant l'énergique opposition de l'abbesse.

En 4784, lorsqu'on s'occupa d'une nouvelle répartition des paroisses dans les Pays-Bas autrichiens, le magistrat de Nivelles proposa de rendre ce rang à l'église de Saint-Jean-Baptiste, et de doter la banlieue de deux paroisses : le Saint-Sépulcre et l'église-du couvent supprimé des Guillemins. Ce projet n'eut aucune suite. Quelques années après survinrent l'invasion française, la fermeture des églises, et la vente et la démolition de plusieurs d'entre elles. La collégiale fut seule maintenue comme édifice servant au culte (42 vendémiaire an VI); puis, quelque temps après, on la ferma provisoirement et on mit les scellés sur les objets qu'elle contenait (45 pluviôse). Après la destruction de l'église Saint-Paul elle devint le temple de la loi. Plus tard, les citoyens Hennau, Colpaint, Savary et Warroquier en demandèrent la réouverture, en offrant d'y faire les réparations nécessaires (pluviôse an IX). A la suite du concordat, un décret archiépiscopal, du G juin 4803, établit à Nivelles trois paroisses : une cure, l'ancienne collégiale, sous le vocable de Sainte-Gertrude, et deux succursales, l'ancienne église de Saint-Jean-1'Évangéliste, qu'on s'habitua à appeler de Saint-Nicolas, et celle du Saint-Sépulcre. Saint-Jacques et Notre-Dame furent vendues au commencement del'année 4813, au profit de l'église de Sainte-Gertrude et pour la somme de 4,680 francs,

en vertu d'un décret impérial en date du 44 juillet 4842.

Voici, d'après les renseignements des parties intéressées, la démarcation des trois paroisses de Nivelles, qui a élé fixée par l'archevêque de Malines, le 4cr juillet4803.

Sainte-Gertrude. — On part du point où s'élevait la porle de Namur ; on traverse la ville en prenant par la rue de Namur, le Marché au Bétail, la Grande-Place, la rue de Mons; on suit la route de Mons jusqu'au Hai-«aut, dont on longe la limite, vers le N. 0., pour englober, sur Monstreux, la barrière Saint-Michel, la ferme de la Tuilerie et quelques autres maisons; on franchit le chemin de fer de Manage, en pénétrant sur le territoire de Monstreux; on rejoint l'ancien chemin deSoignies, que l'on suit vers le nord-est jusqu'au Ri des Corbeaux, où il devient mitoyen entre Monstreux et Nivelles; on côtoie la limite, "en passant près de l'arbre Sainte-Gertrude, jusqu'à la rencontre du chemin pavé venant du moulin de Godron ; on se dirige par ce chemin vers la Borne ou Moulin Clipoliau, où il se confond avec le grand chemin de Braine-le-Comte et forme lalimite entre Monstreux etNivelles; on parcourt successivement la ligne de démarcation entre Nivelles et Monstreux, Bornival, Ittre; on rentre sur le territoire de Nivelles par Je chemin de Tubise, en passant à Montifaut, Saint-Pierre et Sainte-Anne, et cédant à la paroisse de Monstreux les fermes nivelloises de la Loge, Houlerset Petit-Houlers; on parvient à la barrière de la route de Haï ; on prend le chemin de Hal ou du Tienne-Saint-Roch; on se dirige, d'après le tracé de l'ancienne enceinte de la ville, le long des boulevards des Archers et delà Fleur de lis ; et on rejoint enfin son point de départ.

Saint-Nicolas. — On part de l'emplacement de l'ancienne porte de Namur; on suit la ligne qu'occupaient les remparts, le long des boulevards de l'Esplanade et de l'Hôpital général ; on pénètre dans le faubourg par la route de Charleroi, que l'on quitte vers la campagne des Quatre-Vents; on parcourt l'ancien chemin de Gosselies (même dans ses parties actuellement supprimées), jusqu'à la limite de Buzet, en négligeant la barrière des Trois-Tilleuls et annexant la Belle-vue ; on côtoie la limite entre Nivelles et Buzet, Obaix, Petit-Roeulx, Arquennes ; on prend la route de Mons, pour se diriger vers la ville ; on traverse Nivelles par la rue de Mons, la Grande-Place, Je Marché au Bétail et la rue de Namur; et on se retrouve à son point de départ.

Saint-Sépulcre. —On part de l'endroit où s'élevait la porte de Charleroi ; on suit le tracédesanciens remparts le longdes boulevards jusqu'à l'emplacement de la porte Sainte-Anne; on monte le Tienne-Saint-Roch ou ancien chemin de Hal ; on prend, à la barrière de la nouvelle route, le chemin de Tubise, que l'on n'abandonne qu'à l'extrémité du territoire de la commune ; on côtoie lalimite entre Nivelles et Ittre, Haut—Ittre, Ophain, Baulers, Thines, Houtain-sur-Dyle, Rêves, Buzet; on parcourt l'ancien chemin de Gosselies (même dans ses parties supprimées), en négligeant la Belle-Vue et annexant la barrière des Trois-Tilleuls; on rejoint la route de Charleroi près de la campagne des Quatre-Vents; et on revient enfin à son point de départ.

Eglise de Sainte-Gertrude.

PERSONNEL DU CULTE, CHAPELAINS, MUSICIENS, FABRIQUE.

Le service divin était confié, à Sainte-Gertrude, à des prêtres choisis dans Je chapitre ou désignés par lui. A l'autel principal il ne pouvait être célébré que par des chanoines ou par des évèques et prélats. Ainsi l'avait décrété le pape Léon IX, en l'an 1049. Le soin de la prédication était confié à des religieux appartenant à différents ordres, et d'ordinaire aux récollets. Le catéchisme était enseigné par des jésuites, et exceptionnellement par des -prêtres séculiers; après maître François de la Fleschière, que le chapitre autorisa, le 44 novembre 1013, à remplir cette mission dans la chapelle Sainte-Anne, les jésuites en furent définitivementehargés, le 18 septembre 1630, jusqu'à révocation. Le 30 octobre 4598, J'abbesse de Hoensbroeck destina une rente de 50 florins et quelques autres revenus de peu d'importance, à indemniser une ou deux filles dévotes qui se chargeraient d'enseigner aux jeunes enfants de leur sexe le catéchisme et de leur apprendre Je *Pater nosfer*. Cette fondation, qui s'appelait le *petit catéchisme,* avait pour surintendants la prévôté et le maître et la maîtresse de la fabrique de la collégiale.

Les nombreux chapelains de la collégiale formaient un corps distinct. Ils avaient des statuts particuliers, que le chapitre sanctionna de nouveau le 7 mai 1626. Leurs résolutions ont été en partie conservées, notamment celles qu'ils prirent du 6 février 1525 à l'an 1581, elde l'an 1600 environ au 9 février 1719. Leurs biens, réunis en une masse commune, produisirent, en 1450-1151, 7,694 placques et 22 muids 3 setiers de blé, et, en 4787, 3.095 florins 11 sous 12 4/2 deniers. Par résolution en date du 22 juillet 4504, le chapitre en confia l'administration à sixd'enf reeux, leurs réunions offrant toujours de la confusion, à cause de « l'opiniâtreté de plusieurs ». Pour participer à ces revenus, un chapelain devait être « admis à la résidence la veille de la «Saint-Jean » et prêter serment le même jour au chapitre spécialement assemblé pour cet objet. En 4787, sur 30 chapelains, il yen avait 21 qui résidaient; ils choisissaient entre eux un pronotateur, un receveur, uu clerc.

Voici quelques renseignements sur les chapellenies qui subsistaient encore en 1787.

En 1225, Alide de Henripont donna une rente de 4 deniers à l'autel de Sainte-Gertrude ou au chapelain des dames. La chanoinesse Mélisende augmenta sa dotation en 1232. Ce bénéfice, qui était à la collation de l'abbesse, fut longtemps annexé à la chapelle du béguinage de Gouthal. Ses revenus s'élevaient, en 1787, à 299 florins, et étaient chargés de 52 messes de requiem par an.

Saint-Martin , fondée par Clarisse ou Claire de Pelershem, au mois de février 1241, à charge d'une messe par jour. Revenus, en 4787, 66 fl.; charges, une messe par semaine.

Sainte-Marie ou Notre-Dame *{Saneta Maria rie Capilulo, Nostra Domina in Capitulo?),* autel fondé en 4 250 par l'abbesse Ode. Revenusetcharges,nulsen4 787.

Saint-Michel, autel cité dans un acte du lundi avant la Purification de l'année 4 271. La prévôté Jeanne y dote la Charité de Nivelles, à la condition de payer tous les ans 60 sous de Louvain et deux muids de blé au chapelain de l'autel Saint-Michel des Angles, « à côté l'autel Sainte-Croix», «quej'ai, dit-elle, établi pour «le salut de mon âme et de celle de madame Ode de « Lais, qui futabbesse de Nivelles ». Ailleurs, on attribue la fondation de la chapellenie de Saint-Michel à Jacques Lorfebvre, bourgeois de Nivelles, qui testa en sa faveur au mois de gisserech (ou juillet) 4310. Revenus, en 4787, 64 florins; charges, 26 messes par an.

La Sainte-Trinité, fondée, au mois de février 1309-4340, par le duc Jean H, qui la dota d'une rente annuelle de 46 livres de noirs tournois. L'autel de ce bénéfice, dit aussi de l'Assomption, se trouvait endessous des cloches. C'est ce que l'on appelait la chapellenie ducale, qui était à la nomination du souverain. Revenus, 24 fl.; charges, 42 messes par an.

Saint-Jean-1'Evangéliste, instituée en janvier 4297, Je vendredi avant la Purification, par'le chanoine Walter de Houtain. Revenus, en 4787, 5 fl.: charges, 3 messes par an.

Sainte-Gertrude, établie en 1339, par le testament

de l'abbesse Yolende deSleyne, qui lui légua une rente aunuellede 26 petits florins, etordounad'en investir son clerc Walter de Goy, en stipulant que le bénéfice ne pourrait être donné qu'a un piètre qui n'en occuperait pas d'autre et qui dirait une messe par jour, dans la chapelle de l'abbesse. La chapellenie de Sainte-Gertrude de Steyne se desservait entre le chœur de Saint-Pierre et le chœur des Dames. En 1787, revenus 22 fl.; charges, 42 messes par an.

Saint-Julien, chapellenie à laquelle Francon de la Neuve-Rue légua une redevance annuelle de 4 muids 4 rasières de seigle, en 4354. En 1787, revenus 28 fl.; charges, 3 ou 4 messes par an.

Sa'iiile-Elisabeth, l'une dite de la première, l'autre delà seconde fondation. L'un de ces bénéfices élait dû à l'abbesse Elisabeth de Liedekerke, morte en 4 351. En 1787, revenus de la premiéie, 79 fl.; charges, une messe par semaine; revenus de la seconde, 115 fl.; charges, une messe par mois.

Sainte-Croix. Un autel de Sainte-Croix existait déjà en 1244. Elisabeth de Ligne, que l'on dit avoir étéabbessede 1380 à 1386, fonda, au nom de sa sœur, JVIarie de Ligne, morte chanoinesse, l'autel Sainte-Croix, dit depuis de Sainte-Cécile ou de Ligne, ou des mulquiniers, et aussi aux Orgues *[ad Organa)* ; il se trouvait au dessus du portail qui conduisait aux alloirs. Sa fondatrice le dota d'une rente de 20 marcs d'or. Ailleurs, on prétend que Catherine de Halewyn légua la moitié de ses biens à la fabrique de la collégiale, à la condition de l'aire célébrer deux messes par semaine dans la chapelle Sainte-Croix. En 1787, il existait deux chapellenies Sainte-Croix : la petite, qui n'avait ni revenus, ni charges, et une autre, dont la dotation, d'un revenu de 113 fl., élait chargée de 25 messes par an.

Sainte-Calherine, établie, en 1373, par Marie de Masmines, qui la dota de 20 mailles d'or et de 3 muids de blé, par an, a charge de quatre messes par semaine. Ces dernières étaient déjà réduites à douze par au au XVII[e] siècle. En 1787, elles ne se disaient plus du tout.

Sainte-Agnès, deuxième fondation, fondéele 14 juillet 131)6, par la chanoinesse Marguerite de Los, exécutrice testamentaire de la prévôté Marie de Sponlin, aux mêmes conditions que le bénéfice Sainle-Catherine. Revenus, en 1787, 150 fl.; charges, 20 messes par an.

Notre-Dame des Grandes Tables. Revenus, 324 fl.; charges, 26 messes par an

Autre, sous le même vocable. Revenus, 361 fl.; charges, 13 messes par an.

Noire-Dame de Pitié. Revenus, 132 fl ; charges. 24 messes par an.

Notre-Dame du Sépulcre. San-; revenus, ni charges.

Saint-Amand. Revenus, 38 fl.; charges. 2 messes par an.

Saint-Amand, dans la « vieille grotte de sainte Gertrude ». Revenus, 138fl.; charges, 2 messes par an.

Sainle-Anne. Revenus, 274 fl.; charges, 12 messes par an.

Saints-Côme et Damien. Sans revenus, ni charges.

Sainle-Marguerite. Revenus, 44 fl. ; charges, 12 messes par an. ""

Sainte-Marie-Madeleine, première fondation. Revenus, 228 fl.; charges, 15 messes par an. Ce bénéfice qui, par exception, était conféré par l'abbesse. se desservait dans la «Grotte des Demoiselles» , ainsi qu'un autre fondé sous le même vocable.

Saint-Nicaise. Revenus, 278 fl.; charges 25 messes par an.

Saint-Nicolas. Revenus, 237 fl.; charges, 2G messes par an.

Saint-Etienne. Revenus, 307 fl.; charges. 104 messes par an.

Saint-Fiacre.(Revenus,264 fl.; charges, 72 messes par an.

Saint-Jean, première fondation. Revenus, 191 fl.; charges, 24 messes par an.

Saint-Jean-Baptiste, seconde fondation. Revenus, 53 fl.; charges, 12 messes en mémoire du fondateur.

Saint-Laurent. Revenus, 136 fl.; charges, 12 messes par an.

Sainte-Marie del Cambe ou délie Camme. Revenus. 262 fl.; charges, 404 messes, qui se disaient à l'autel de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Sainte-Marie-Madeleine. Revenus, 98 fl.; charges, 104 messes par an.

Chapellenie de l'abbatialité, qui était unie à un bénéfice ou cantuaire foudé dans la chapelle de Saint-Pierre, paroisse de Monstreux ; charges, 8 messes par an, outre celles qui se disaient à la demande de l'abbesse, collatrice de cette chapellenie.

Office de bedeau, à la collation de l'abbesse. Revenus, 431 fl., provenant en partie d'un sixième de la dîme de Witterzée ; les charges consistaient dans l'obligation imposée au bénéficier d'assister à tous les offices, avec sa masse.

Nous ne possédons aucun détail sur le cantuaire que l'abbesse Franckenberch institua dans la chapelle Sainte-Barbe.

Un *Recueil des fondations laissées à la communauté des chapelains,* recueil qui fut rédigé par J.-.l. Anrion, secrétaire, et porte la date du 8 février 1783, énumère les fondations suivantes (nous avons omis celles qui se desservaient en dehors de la collégiale) :

Le 17 juin 1432, le chanoine Jean Trichebert donne aux communs chapelains 20,000 plaques (soit 333 fl. 6 sous) pour la célébration toutes les semaines de quatre messes à l'autel Sainte-Croix sous le crucifix *(siè cruciftxo).*

Le 21 mars 1446, Gertrude de Reinghesfliet *alias* de Boulers lègue 240 florins d'or dits peeters, hypothéqués sur des biens à Odomont, Buzet, Obaix etc., pour la célébration de trois messes par semaine, à l'autel Saint-Jean-Baptiste.

Le 18 septembre 1153, sire Rase Cappe, chapelain de la chapelle Sainte-Gertrude de Steyne, laisse 13 peeters d'or pour faire dire une messe le samedi et lors des fêtes de la Vierge, à l'autel de la Grande Image ou autel privilégié.

Le 17 septembre 1461, l'abbesse Marguerite d'Escor-'naix assigne 600 peeters d'or «de 54 placques, pour la célébration d'une messe basse à onze heures, à l'autel de Notre-Dame, près de la chapelle Sainte-Gertrude, « vers les a chai n tes des beaux huisses. »

Tin Gaspar Gillobe, chapelain, laissa une rente de 10 florins, réduite à 6 florins, en 1558, pour la célébration d'une messe le samedi.

Le 17 septembre 4517, le chanoine Jean Baudet fonda une messe de la Sainte-Croix le vendredi.

Le 11 novembre 1521, un nommé Van Vrosne institue une messe des anges, qui se disait le mardi à l'autel Saint-Michel, et assigne à cet effet une rente de 15 florins sur la ville.

Le 15 novembre 1526, Amauri Delrue laisse 400 liv. d'Artois pour une messe du jeudi à l'autel de Saint-Pierre à Broquette ou Brochele.

Le 24 novembre 4540, les exécuteurs testamentaires de Jean du Trieux assignent 540 florins pour la célébration d'une seconde messe à l'autel Sainte-Croix. Celte fondation fut renouvelée en 4609 par le chanoine Etienne Roulier, qui la dota de 4 8 francs de rente.

Le premier dimanche de janvier en 4 550, Marguerite et Marie de Berlo, qui étaient enterrées dans la nef, près de l'autel de Notre-Dame du Pilier et non loin de la chapelle Saint-Jean-Baptiste, donnent une rente de 45 florins carolus pour une messe de la Trinité, à célébrer le dimanche.

Le 46 septembre 4561, les exécuteurs testamentaires de sire Salomon Ade fondent la messe de 9 heures.

L'abbesse Marguerite de Hennin, qui mourut en 1623, institua deux messes basses, qui se disaient toutes les semaines, l'une à l'autel de Notre-Dame de

Bonne Nouvelle, l'autre à l'autel des Saints Côme et Damien.

Le 46 août -1623, François Fieriay lègue '6 florins pour célébrer une messe tous les jours, à l'autel Saint-Pierre.

Le 9 juillet -1667, Anne de Trazegnies laisse une rente de 26 florins pour la célébration dune messe le mardi.

Le 2 octobre 1723, le chapelain Jean-Joseph de la Chambre assigne une rente de 52 florins pour deux messes, à dire une le mardi et une le jeudi.

Le 23 août 4724, Casimir Herman donne 544 florins pour une messe, qui devait se dire le vendredi à onze heures, à l'autel de Notre-Dame du Mont Carmel.

Le 19 septembre de la même année, un maire de Glabecq, Bernard de Ladrière, lègue M2 florins pour quatre messes, qui devaient se dire toutes les semaines a neuf heures.

Le 30 mai -1729, le chapelain Nicolas de Lannoy donne une rente de 60 florins pour deux messes hebdomadaires.

Le 18 avril 1754, la comtesse de Hamal l'ait don de 600 florins de change pour la célébration d'une messe le lundi, à l'autel de Notre-Dame du Mont Carmel.

Le 19 janvier 1757, Thérèse-Ernestine de lannoy fonde une messe du mercredi, à célébrera neuf heures et demie à l'autel privilégié, et laisse à cet eflet 750 florins.

Le 18 février 1764, le juré Adrien Tournai lègue une rente de *i6* florins pour une messe à dire le samedi, à neuf heures et demie.

Le 5 février 1768, Marie-Philippine de Borluut d'Hooghstraeten, chanoinesse, donne ! 00 florins pour la célébration d'une messe le mercredi.

Le 24 février 1772, Adrienne Norman assigne 6,000 florins pour une messe qui devait se célébrer tous les jours, à six heures et demie.

Le 16 juin 1781, la douairière de Wemmel. née d'Assche, donne 900 florins pour une messe qui devait se célébrer à son intention tous les mardis, à l'autel privilégié.

L'ahbesse de Langastre, disent les *Chroniques de Nivelles,* donna une rente de 22 florins 40 patars pour la fondation du salut journalier, après les vêpres et les compiles. On dut à l'abbesse de Lannoy l'institution, en '1653, de bénédictions qui se donnaient les dimanches et jours de fête.

Les guerres et les troubles ayant considérablement réduit les ressources destinées au maintien de la pompe dont on aimait à entourer la célébration du service divin, le chapitre demanda au pape Paul IV l'union à sa mense capitulaire de dix bénéfices, pour en employer les revenus à l'enlrelien de vicaires et de chantres capables et bons musiciens *{idoiiei et in musica eæperti).* Ces dix bénéfices étaient les chapellenies de Sainte-Catherine, de Sainte-Gertrude, de Sainte-Marie-Madeleine, toutes trois de la deuxième fondation : de Sainte-Marie *ad organa;* de Sainte-Gertrude de Wenigue, de Sainte-Marguerite de Laudi. de Sainte-Marie de Goegnies, de Sainte-Agnès, de la Sainle-Trinité et de Notre-Dame d'Ardenelle, ainsi qu'il résulte d'une bulle pontificale en date du 13 février 1478. En indemnité du tort que les guerres de religion avaient causé au chapitre, l'évêque de Namur. Jacques Blaes, unit définitivement les revenus de ces bénéfices àceux du chapitre (26 juin 1600). La musique de l'église étant fort négligée, Je chapitre résolut, en 4632, de réunir les choraux dans une habitation où on leur enseignerait le chant. La fabrique acquit dans ce but une maison située près des remparts, dans un lieu écarté, et qui fut rebâtie en 4776.

La fabrique de la collégiale était très-médiocrement dotée. Les terres qu'elle possédait ne lui valaient, en 1754, qu'un revenu de 39 florins. La déclaration des biens, envoyée au gouvernement autrichien en 4787, attribuée la fabrique un revenu de 3,246 florins, dans lesquels figurent pour 8 florins un grenier aUxalloirs, contigu à l'église et connu sous la dénomination de *Grenier de la grande école;* pour 6 florins, un autre grenier, situé au-dessus de la trésorerie ; pour un florin, un trou au bois qui se trouvait dans Je cloître et qui était occupé par le *cavenaire* du chapitre ; pour 59 florins 44 sous, les boutiques que les marchands plaçaient dans le cloître pendant la loire.

L'administration de la fabrique était confiée à un chanoine et une chanoinesse, qui recevaient chacun 2 florins 8 sous. Il y avait en outre *un* prêtre trésorier ayant les clefs de la sacristie et qui était chargé de distribuer les deniers des fondations; un receveur, payé 95 fl. 43 sous ; un organiste, payé par le chapitre ; un bedeau, doté de revenus patticuiiers; un souffleur d'orgue, auquel la fabrique donnait tous les ans un muid de seigle (soit 10 fl. 19 s. 18 deniers); *un* clerc laïque *dit prime; un* carillonneuret un sergent d'église; ces derniers aux gages du chapitre ; deux sonneurs, éclesiers ou églisiers, chargés particulièrement de l'ouverture et de la fermeture des portes, et recevant 7 fl. 15 sous par an ; deux balayeurs, payés 86 fl. 16 sous; un balayeur du chœur, du sanctuaire etc.. payé 20 fl.; une fi le à laquelle se remettaient les offrandes et qui distribuait le vin pour les messes, payée 10 fl. 10 sous, outre un muid 11 vaisseaux; une servante du dortoir, à laquelle on ne donnait que 19 sous, parce qu'elle était rétribuée par les chanoinesses ; un maître ardoisier et un maître charpentier, astreints l'un et l'autre à monter au clocher en cas d'orage, et qui recevaient à ce titre : Je premier, 5 fl. 12 sous, Je second 22 florins. Les revenus de la fabrique présentaientalors, déduction faite des charges, un boni de 306 fl. En 1850 ils montèrent à'11,223 fiancs; la fabrique possède 3 hectares de terres.

CONFRÉRIES, FÊTES, POLICE DE L'ÉGLISE.

La plupart des métiers et des serments de Nivelles avaient à Sainte-Gertrude leur autel particulier. A côté de ces corporations, dont nous avons par.'é ailleurs, il se forma successivement un grand nombre de confréries, exclusivement religieuses, et pour lesquelles on célébrait l'office divin à la roi égiale. Le 8 avril 1500, le chapitre confirma celle qui était placée sous l'invocation de Saint-Hubert, et qui se réorganisa une seconde fois le 15 juillet 1732; le 12 octobre 4634, une chapelle fut accordée aux confrères du Mont-Carroel, auxquels le 28 du même mois on assigna la chapelle de l'Assomption; Je 21 février 1641, l'érection de là confrérie du saint Sacrement fut notifiée au chapitre, et on choisit l'autel de Sainte-Gertrude pour y exposer le saint Sacrement, le deuxième dimanche de chaque mois, ce qui se faisait auparavant le dimanche suivant; mais, le 29 octobre 1652, la confrérie fut transférée a l'aulel Saint-Sébastien; le 24 avril 1(5!), le serment de Saint-Georges lui autorisé à ériger une confrérie à l'autel du ehœur des Dames; le 7 juillet 1661, on approuva l'établissement de la confrérie de Notre-Dame de Hal. à l'autel de Notre-Dame de Quinze Dégrés; Je 14 janvier 1697, on présenta au chapitre Ja bulle par laquelle Je pape venait de sanctionner la formation delà confrérie de Saint-Fiacre; le 4^{fr} février 4683. l'évêque ratifia l'érection d'une confrérie de Saint-François de Sa!es, qui devait se réunir dans la chapelle de Notre-Dame des Bonnes-Nouvelles; du 9 août l6P8dale la confrérie de Notre-Dame d'Ittre ; du 40 août 4776, celle de Saint-Donat.

Le chapitre de Nivelles honorait tout particulièrement la mémoire de sa fondatrice et de ses parents, Pépin el Itte ou Iduberge. Ces derniers cependant ne furent jamais, que nous sachions, admis par l'église au nombre des saints ou des bienheureux. Le 20 février, on célébrait la commémoration de Pépin de Landen.

et, le jour de saint Thomas, on disait pour lui les vigiles, ce qui se faisait aussi, le 8 mai, pour sainte Itte. Le 22 décembre 1639, le chapitre remplaça ces derniers offices par des messes en l'honneurde la Trinité, qui se célébraient à l'autel Saint-Pierre.

Le culte de sainte Gertrude prit très-tôt une grande extension et devint extrêmement populaire. Les légendes du moyen âge attestent que les populations se pressaient devant la châsse de la lille de Pépin, dans l'espoir d'obtenir, par son intercession, du soulagement à leurs maux. Ce ne fut toutefois qu'au XIII[e] siècle que les souverains pontifes sanctionnèrent la vénération séculaire dont elle était l'objet. Par deux bulles, l'une du 4 avril -1219, l'autre du 6 octobre -1221, Honorius 111 permit-au chapitre de chanter le *Gloria in excelsis* et le *Te Deum* le jour de la fête de sainte Gertrude. On célébrait, le 17 mars, l'anniversaire de la mort de la fondatrice du chapitre. La grande procession dite de Sainte-Gerlrude, parce qu'on y promenait solennellement ses restes, avait lieu le jour de Saint-Michel, 28 septembre. C'était plutôt une fêle communale qu'une cérémonie religieuse.

Lorsque les rogations coïncidaient avec le 3 mai, on se rendait, ce jour là, à Baulers ; le 4, au lieu d'aller à Thines, on se bornait à faire le lourdes cloîtres; le 5, on visitait Monstreux. Ainsi le décida le chapitre, le ÎG avril 1717.

On avait autrefois l'habitude de jeter des feux et des hosties dans le chœur, le jour de la Pentecôte. Cet usage fut interdit le \<* juin 1680. De temps immémorial, les curés et les sacristains des paroisses voisines de Nivelles se rendaient dans cette ville, vers la Pentecôte, avec la croix et l'eau bénite, et accompagnés des personnes principales de chaque ménage. Voyant cette coutume tomber en désuétude, au point que "personne ne s'y conformait plus, le chapitre invita les curés du diocèse de Liège à la rappeler à leurs paroissiens tous les dimanches et à leur annoncer qu'on procéderait contre les négligents et qu'on les excommunierait (vendredi après le dimanche *Cantate*, en 4337). La menace parait avoir fait quelque effet, car nous avons trouvé des détails sur les Processions des Croix, datant d'il y a environ deux siècles. Les habitants de Ligny (Ligny, Lcnnick peut-être ?) se présentaient les premiers ; s'ils allaient faire leurs offrandes à l'autel du Saint-Esprit, ces offrandes appartenaient au trésorier; s'ils se rendaient au grand autel, elles revenaient de droit au chapitre. Lorsque ces fidèles demandaient à voir la fiertre ou châsse, on devait en ouvrir à moitié les battants. Le même jour arrivaient les habitants d'ittre, et le lundi ceux de Hennuyères et de Tubise. Le mercredi survenaient ceux de Wavs, de Liberchies, de Celles, de Buzet, d'Obaix, de Rêvesî de Gouy,deSeneffe, de Witterzée, de Lillois, d'Arquennes, de Petit-Roeulx. Le dimanche après les octaves de la Pentecôte, c'était le tour des habitants de Limai, et le cinquième dimanche après la même fête on signalait l'arrivée des Croix de Fosses. Le chapitre allait à la rencontre de ces dernières jusqu'à la *Croix à laSaulcc*, sauf que les demoiselles ou chanoinesses n'allaient pas plus loin que l'église Saint-Maurice. Quand le cortège approchait, les récollels sonnaient la cloche, etles demoiselles entonnaient, le *Veni Creator*. Le soir, un souper était servi aux nouveaux arrivés, à la maison de l'argentier du chapitre, et lorsqu'ils partaient, le mardi,on les reconduisait avec le même cérémonial.

Comme on le voit, la police de l'église et la réglementation du culte dépendaient du chapitre. Entre autres dispositions émanant de ce corps, nous en citerons quelques-unes qui nous ont paru assez curieuses. Certains chapelains n'ayant pas voulu porter le « tabernacle ou pal» (c'est-à-dire le dais), au-dessus du Saint-Sacrement, lors de la procession qui; eut lieu le 6 décembre 1568, prétendant qu'ils n'y étaient point obligés, le chapitre les fit comparaître devant lui et ordonna, le 7, qu'à chaque procession le dais serait tenu, à tour de rôle, par quatre chapelains. Le 20 février 1586, défense fut faite de se promener dans la collégiale pendant les offices ou en tout autre temps, et, le 4 septembre 1659, le fisc eut ordre de mettre'à l'amende les ecclésiastiques et les séculiers qui y liraient des «gasettes», raconteraient des nouvelles ou formeraient des groupes. Le 27 mai 1660„ le chapitre porta de deux à quatre florins la rétribution qu'il accordait aux clercs des paroisses de Nivelles pour porter aux rogations le corps de saint Pépin, et, lors des processions, le baldaquin du Saint-Sacrement. Des ordonnances furent publiées à plusieurs reprises, dans le but de maintenir, parmi le clergé séculier, une discipline sévère : le 3 juin 1644, ordre fut donné au fisc de calenger ou mettre à l'amende les ecclésiastiques qui seraient trouvés à l'église sans habits longs, ni tonsure, et avec les cheveux longs; le 14 juin 1685, le chapitre enjoignit aux prêtres de porter des habits et des cheveux « décents » et leur défendit de fréquenter les tavernes. Le 28 juin 1702, cette dernière interdiction l'ut renouvelée et on y ajouta celle de se trouver dans les rues, l'hiver après neuf heures, l'été après dix, sous peine : pour la première contravention, d'une amende de six florins ; pour la deuxième, d'une amende de douze florins, et pour la troisième, d'être exclu du chœur.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE SAINTE-GERTRÙDE.

Avant d'aborder la description de l'église de Sainle-Gertrude, nous exposerons les données qu'il nous a été possible de recueillir sur l'histoire architector.iquedela vieille collégiale, l'un des plus anciens et des plus curieux monuments que la province de Brabant ait conservés.

Au nombre des édifices qui composaient le monastère établi par Ide dans le palais de Pépin de Landen, se trouvait une église dédiée à saint Pierre et où sainte Gertrude reçut la sépulture. Ce temple souffrit sans doute de l'incendie qui dévasta le monastère, dix ans après la mort de sainte Gertrude (par conséquent en 606), et qu'on désespérait d'éteindre, lorsque la sainte apparut, couverte du voile qui l'enveloppait dans la tombe, et qui semblait repousser les flammes.

Un nouveau temple fut bâti à cette époque parla troisième abbesse, Agnès, et dédié à saint Pierre et à sainte Gertrude. Le jour même de l'achèvement des travaux, dit la légende de la bienfaitrice de Nivelles, et comme on y avait transporté le corps de celle-ci, on trouva miraculeusement rallumées les sept lampes qui y brûlaient en l'honneur du Saint-Esprit, à l'heure des matines, et que l'on éteignait ensuite.

L'histoire et la tradition restent muettes sur le sort de la collégiale pendant les temps postérieurs. On prétend, sans en donner la preuve, que les Normands la détruisirent. On sait seulement qu'au XI[e] siècle on reconstruisit l'église, qui avait été brûlée quelques années auparavant, « par une punition du Ciel ». Elle fut bénite, en l'année 1046, par l'empereur Henri III, qui avait fait retarder cette cérémonie afin de pouvoir y assister *(Aecclesia sanctæ Gertrvdis Nivigellensis, quæ ante aliquot annot post neglegentiatn et incuriam effusi sanguinis Domini concremata fuerat, in novam reædificata, henedicitur præsente Henrico imperatore.* Ainsi s'exprime, à l'année 1046, Sigebertde Gembloux, qui avait alors environ seize ans). De cette époque date, sinon la totalité, du moins une grande partie du temple actuel. On lui donna la forme d'une croix latine orientée, à chevetet transept plats ; le pied de la croix est potence d'un contre-transept, cantonné, à l'est, de petites chapelles; à l'extrémité occidentale de l'édifice s'élève un avant-corps, flanqué de deux tourelles rondes, qui est en communication avec la nef et sert de vestibule et de porche. Sous le chœur s'étend

une crypte assez basse et, sous l'ancien chœur des Dames ou transept septentrional, il en a existé une seconde, moins vaste. Ces deux cryptes n'auraient-elles pas remplacé : la première, l'égiiseptimitivedu monastère, celle qui était ouverte au public et où on venait honorer la sainte patronne; la seconde, un oratoire spécialement réservé aux chauoinesses ou religieuses, quand la règle monastique était encore sévèrement observée à Nivelles?

Dans la seconde moitié du douzième siècle, l'église futbrûléeà deux reprises, avec toutes ses dépendances et la vilie même : le 30 mai M 66 et en 4177. Elle resta longtemps dans l'abandon, ainsi qu'en témoignent des documents de cette époque (voir plus haut, p. 28). Vers le milieu du XIII[e] siècle, on conçut le projet de réparer avec soin l'antique collégiale, qui tombait de vétusté *(ecclesiam ipsam nimia vetustate collapsam reparare intendant).* Mais, comme le prévôt et lechapitre manquaient de ressources pour mener ce projet à bonne fin,, ils obtinrent du pape Innocent IV des lettres qui [sè]rigeaient les fidèles des diocèses de Liège, de Trêves, [ce],<ambrai et de Tournai à les seconder par tous les [n]é,jens possibles, et accordaient quarante jours d'in[aa],ences à .ceux qui, pendant les cinq années suiPJfes, concourraient à l'achèvement des travaux ,j\jlle datée de *Civitas Castellana,* le 14 des calendes de juillet ou 18 juin 4244). Maître Gérard de Bohaing, chanoine et officiai de Liège, porta cette concession du souverain pontife à la connaissance du clergé du diocèse, en l'exhortant à user de son influence pour qu'elle produisit ses fruits (jeudi après ia Saint-Denis, en octobre de la mèmeannée).Dans une déclaration du mois de février 1250, nous voyons l'abbesse Ode et le chapitre, dont les revenus étaient épuisés, solliciter de nouveaux secours spirituels dans le même but : « Leuréglise de Sainle-Gertrude,qui était auparavant «désolée, dégradée et honteuse à voir, iis l'avaient « réédifiée avec splendeur et tellement ornée que sa «beauté frappait d'étonuement » *{ecclesiam nos tram in honore béate Gerlrudis dedicatam, haclenvs desolalam et inveteratam et diutius ad videndum despectam rettovamus gloriosius et ornativs quam fuit, decoramus ut in pulchriludine ejus oculi videntium obstupescard).* Un beau portail latéral, qui donne vers le Marché, et le pignon richement orné du mur terminal du transept méridional, paraissent dater du milieu du XIII[e] siècle, des derniers temps du style de transition entre l'architecture romane et un art nouveau.

Les siècles suivants ne fournissent que de rares mentions de travaux effectués à la collégiale, où le règne de l'architecture ogivale n'a pour ainsi dire laissé aucune trace. La fabrique manquant de revenus pour subvenir à l'entretien des murs, des voûtes et des toitures du vieil et.noble édifice, qui se trouvait dans un fâcheux état de dégradation, l'évèque Thibaud de Bar autorisa le chapitre à affecter à cet usage les biens et les dîmes de Berg-op-Zoom (vendredi après le dimanche *misericordia.* eu 1309). Du temps de l'abbesse Isabeau deHerzeIles(l494-4519), etgrâceà la libéralitéde cette dame, s'élevèrent les « voûtes etarchures des assentes « ou petites nefs, vis-à-vis de la chapelle abbatiale.

Les agitations politiques dont Nivelles fut longtemps le théâtre ne causèrent aucun tort g;rave à la collégiale. Si l'insurrection des années 4 262 à 1265 provoqua l'entrée dans les tours du peuple ameuté, la multitude se borna à y faire opérer quelques modifications et changer les serrures des portes. En 1429, le sang y ayant coulé, l'édifice fut réconcilié par le suffragant de l'évèque de Liège, et le chapitre dut payer quelques frais faits à cette occasion, non sans protester toutefois (8 juillet 1429). Un péril plus grave menaça le temple de Sainte-Gertrude pendant les troubles de religion ; heureusement on réussit à le préserver de la destruction et du pillage.

A dater de cette époque, la collégiale eut pour ennemi constant l'orage, qui ne cessa d'en frapper la flèche et la tour, et la consuma complètement deux fois, en 1641 et en 1859.

Dès l'année 1588, la foudre mit le feu à l'église, mais on réussit promptement à éteindre l'incendie. Une autre tempête ayant ébranlé la nef à tel point qu'on en craignit la chute, le chapitre se décida à en faire opérer la visite par des ingénieurs et des charpentiers de Bruxelles (5 août 45°8). On résolut alors d'enlever les combles ou charpentes et de les remplacer ; comme il devait en résulter une dépense de 40,000 florins, le chapitre demanda un don de cent chênes aux archiducs Albert et Isabelle, qui lui accordèrent soixante de ces arbres (10 mai 1603). Dans leur requête, les chanoinesses et les chanoines, devançant certaines hypothèses archéologiques de notre époque, attribuent à l'église mille années environ d'existence. Le mauvais état de l'église s'aggrava encore à la suite de la terrible tempête du 20 mars 1606. Lechapitre, en se plaignant que le vent avait dégradé, non seulement la collégiale, mais les églises de tous les villages où il avait la dîme, les maisons, les fermes et les granges qui lui appartenaient, et en prétextant qu'il ne pourrait payer le dixième des dépenses que ce malheur inetlait à sa charge et dont le total atteindrait 20,000 florins carolus, pria l'archiduc Albert de lui abandonner 260 chênes déjà abattus par le vent ; quelque fondée que fût sa plainte, il n'obtint que cinquante arbres, à prendre dans les quatre bois appartenant par indivis au domaine et au chapitre (15 juin 1606).

A cette époque, l'église avait une belle couverture de plomb , sauf que le clocher, les deux plats-toits (ou plateformes) conligus, les deux tourelles voisines et la chapelle de l'abbesse étaient protégés par des ardoises. Pour faire disparaître les traces de la tempête de 4606, le chapitre chargea, le 6 avril de cette année, le plombier Philippe de Lausnoy de réparer la toiture de plomb ; il s'engagea, de son côté, à lui payer 200 florins de 20 patars. Quelques années après", un escaiiteur ou ardoisier, nommé François de Beaury ou Beaurieu, se chargea de l'entretien de cette toiture, moyennant 90 florins par an (20 octobre 1620) ; de concert avec Pierre Gras, il s'était déjà engagé, moyennant 4 30 florins, à réparer la couverture d'ardoises du clocher et des bâtiments voisins, et, pour la somme de 48 florins, par an, à l'entretenir pendant neuf ans (5 septembre 46-13). En novembre 1626, on lui paya encore 80 florins pour des travaux faits à la flèche de l'église. C'était alors maître Robert Timé, de Bruxelles, qui entretenait la toiture de plomb. Ce qu'il avait exécuté en 1627 fut visité par maîlre Mathieu Latteur et. sans doute, jugé peu satisfaisant, car, le 46 décembre de cette année, Benoît Vandernoot, autre plombier de la même ville, le remplaça, à la condition de fournir : le cent de bon et fin plomba 13 florins, et la livre de fine « saudure » à 7 patars; de reprendre, au prix de 9 florins 4 0 patars, le vieux plomb, qui ne pouvait plus être utilisé, et de compter ses journées en conscience. Pour en finir avec la toiture, nous dirons que, après l'incendie du clocher, le chapitre autorisa, le 19 février 4641, l'établissement d'une nouvelle toiture de plomb sur les bases suivantes : le plombier Martin de Lanuoy reprit le vieux plomb moyennant 8 florins 15sous la livre, et en fournit du nouveau pour Il florins 5 sous (tous frais compris), tandis qu'à Bruxelles le vieux plomb ne se vendaitqueS fl. 2sous. et que le nouveau y coûtait 10 florins. On ne tarda pas à abandonner ce système de toiture, probablement parce qu'il était trop onéreux. Après avoir décidé l'emploi des ardoises pour l'assente du côté du Marché (41 février 1665), on étendit cet emploi à tout l'édifice (23 juin suivant) ; toutefois, on ne couvrit de la sorte l'assente vers le préau ou cloître qu'eu 1670-4672. et le grand chœur qu'en vertu d'une résolution du 30 avril

-1672. L'opération procura un béuéfice do 1914 florins 17patars.

Dès l'année 1626, des travaux avaient été entrepris pour augmenter ou rétablir la solidité du clocher, des pieds-droits (soutenant la tour?) et des angles de la nef de ce côté. Une convention à ce sujet fut conclue, Je 10 septembre, entre le chapitre, d'une part, et les ouvriers (ou maîtres des travaux) de l'abbé de Bonne-Espérance , mailre Mathieu Trentsaulx, charpentier, et François Beauricux. Le 22 du mois suivant, on paya 3 florins à Jean Du Colie , maître charpentier de Fontaine-l'Évèque, qui avait examiné l'état de l'église et du clocher.

Quinze ans après, un événement terrible vint frapper d'effroi la ville de Nivelles et menacer l'existence même de la collégiale Le 30 avril 1641, vers quatre heures de l'après-midi, la foudre tomba sur la llèchodelà tour et y alluma un incendie qui ne fut arrêté qu'au prix d'efforts incroyables La tour souffrit considérablement, la flèche disparut consumée, les cloches furent fondues. Un vaillant, ouvrier, nommé Jean de Tournay, périt en essayant d'éteindre le feu ; le chapitre, pour honorer son généreux dévouement, ordonna que son corps recevrait la sépulture au milieu de la nef, et qu'une petite rente serait servie à sa veuve, Jeanne Maille. La châsse de Sainte-Gertrude avait été portée hors de l'église; elle n'y fut replacée que le 3 mai; le lendemain, après la grand'messe, on la conduisit en procession autour des cloîtres, et on chanta ensuite un *Te Deum.*

Le chapitre s'empressa de prendre les mesures nécessaires pour réparer les dégâts, Par son ordre, on écrivit au prieur du couvent des Dominicains, de Braine-le-Comtc, pour le prier d'envoyer à Nivelles *un* de ses religieux, qui était très-expert dans l'art de construire des béfrois, afin qu'on pût le consulter sur la quantité et la qualité des bois à employer (résolulion du 1er juin 1641). C'est ce dominicain, frère Paul Du Colle ou Collet, car les documents originaux adoptent tour à tour l'une et l'autre orthographe, et non pas le charpentier Chalon, qui donna le plan de la nouvelle flèche, haute (y compris la tour) de 383 pieds, dont on décora l'édifice, et que rehaussa encore une croix de 35 pieds de haut sur 12 de large.

Il importait, en premier lieu, de guérir les blessures que l'incendie avait causées à la maçonnerie de la tour. Martin et André Leurent, maîtres*maçons de Trazcgnies, se chargèrent de démolir et de rétablir ce qui avait été endommagé, en travaillant chacun avec un de ses enfants, moyennant 50 palars par jour pour deux truelles (c'est-à-dire deux ouvriers maçonnant), et à la condition qu'on leur fournirait une chambre garnie de lits (2 août). Jean Gaudré entreprit la fourniture des pierres de taille, au prix de huit patars un Jiard le pied de Hainaut, et, de son côté, le chapitre lui avança 100 patacons (13 août).

La construction et le placement de la nouvelle flèche firent l'objet d'unoautre convention, dont voici la teneur: « Le 12 d'aoust1641, monsieur le prevost de l'église « collegialle madame S1- Gertrude de Nivelle avec les « seigneurs chanoines de Geneffe et Solteau, de la part « du vénérable chapitre de la dite église et soubs le « bon plaisir d'iceluy, ont convenu avec maislre Pierre « Chalon, maistre charpentier de Landrechy, à présent « demeurant à Mons en Haynault, pour l'ouvrage de « la flesche et beauffroy de la tour de la dite église, « qu'iceluy maistre Pierre fera le dit ouvrage suivant « le plan et dessein de frère Paul Collet, dominicquain, « pied de Haynault, bien et léallement, sans malen- « ghien, au prix de chineque liarts et trois deniers à « la cheville, et fournira tous les instruments et cordes »* à ce nécessaires pour le dresser et monter, cl le reli - « vrera au contentement du dit chapitre, audictdcs * maistres et ouvriers à ce entenduz, et le vénérable « chapitre lui livrera le chariot pour amener et rame*- « ner les dicts instruments et cordes, et aussy les « hommes nécessaires à ayder lever sus les gros bois, « et l'exemptera des ruses et mole.stalions que luy « pouldront apporter et faire lesouvriers et maistres de « ceste ville, luy fournira aussi deux aymes de bier, « debvera pourtant le dict maistre Pierre donner bonne « et suffisante caution au contentement du dit véné- « rable chapitre pour asseurance de l'achèvement du « dict ouvrage. En Toy de quoy ont les susdits signez « la présente. *Signé* .ïD'Andelbt, M. de Geneffe, P. Soie teau, ici est la marque (un compas dans uneéquerre) « dudit maître Pierre Chalon. »

Comme on le remarquera, il n'y a rien de fondé dans le récit (rapporté par Lemaire, auteur d'une *Notice historique sur la ville de Nivelles),* où nous voyons Chalon, sous prétexte qu'aucun articleïJu contrat ne" l'y obligeait, refuser de placer la flèche au sommet de la tour, et n'entreprendre ce travail que moyennant le payement d'une somme considérable. Les termes de la convention sont formels : il devait dresser et monter le clochçr.et le livrer au contentement du chapitre. Son ti>ver étant achevé, deux *mecrers* ou emborneurs jurélrès Bruxelles furent, mandés pour en faire rexameune la réception (8 mars 1fi4i). Jide

Si l'on s'en rapportait à une réclamation du chap\du les dommages se seraient élevés en total à plus ù« 80,000 florins. La dépense fut, en partie supportée par le chnpilre, en partie couverte au moyen de dons et de subsides de toute espèce. Un octroi du conseil de Brabant, en date du 27 septembre 1641, autorisa les chanoines et les chanoinesses à emprunter 20,000 florins. Le conseil des finances leur permit de faire couper trente chênes dans les bois du domaine (29 juin 1042), et nous lisons dans un compte particulier que, malgré l'obtention de cette faveur, l'achat de chênes et la mise en œuvre de leur bois coûtèrent 4,222 florins 19 sous. L'abbesse donna 1,000 florins, indépendamment des sommes que la refonte des cloches lui coûta; le prévôt François d'Andeiot se chargea de payer les ardoises du nouveau clocher et la dorure des boules de cuivre qui eu surmontaient les fenêtres.

Celle haute flèche, qui ne manquait pas d'élégance et qui de loin signalait Nivelles au voyageur, faillit maintefois attirer la destruction sur l'église. Le poids d'une immense charpente et des cloches ne tarda pas à agraver l'état de la maçonnerie de l'église, que cependant on parvintà sauver de la ruine. Dès l'année 1644, le bruit s'étant répandu que le clocher branlait fortementpendant les sonneries, et qu'il s'y manifestait de larges crevasses, le chapitre ordonna, le 1er décembre, d'en faire opérer la visite par quelques ingénieurs. Ces inconvénients ayant été de nouveau signalés, un examen ultérieur fut prescrit le 9 avril 1647, puis on décida, le 30 juillet suivant, qu'il suffirait d'ancrer la tour et de remplir les crevasses de la maçonnerie. Bientôt un récollet fit un autre rapport, plus alarmant sans doute, car on enjoignit, le 20 août, d'ancrer encore un étage de la tour, ainsi que la façadede l'église. Le 30 octobre 1688, le chanoine André* fit rapport au chapitre qu'il avait trouvé rompu le cercle qui lie les deux tours latérales, et que l'état de l'église offrait de grands dangers, parce qu'on y apercevait des ouvertures de tous côtés.

Un autre et plus sérieux sujet de crainte, celait l'élévation de la flèche, dont la pointe aiguë semblait al'er chercher la foudre dans les nuages. Le clocher fut encore foudroyé : le 2 juin 1648, vers les neuf heures du soir; le 25 mai 1653, à six heures; le 1" août 1662; le 28 avril 1689; le 21 avril 1699, à deux reprises; le 2 mars 1714, à une heure après-midi; le 4 juin 1716; le 4 janvier 1717, a trois heures et demie; le 25 mai 1727; dans la nuit du 3 au 4 février 1737, entre onze heures et minuit; dans la nuit du S au 6 février 1741 ; le 29 août 1765, vers une heure et demie; et enfin en 1804, vers 1840 et en 1859. El» 1717, l'in-

cendicse développa avec fureur et on vit les flammes s'élancer à dix pieds de haut; au prix d'efforts inouïs, et grâce à l'empressement et au dévouement des bourgeois, on écarta le danger; telle fut l'impression que cet événement laissa, que, le 19 juin 1749, le chapitre résolut de faire chanter tous les ans, le 4 janvier, une messe en l'honneur de sainte Gerlrude, pour remercier le Ciel de ce que l'église avait été préservée. L'orage de 4763 déshabilla la flèche du haut en bas et, le même jour, incendia le Moulin des Archers, au faubourg de Hal. Celui de 4804 détruisit la partie supérieure de la flèche, dont l'élévation fut alors diminuée de 30 pieds.

Conformément à l'usage qui prévalut pendant tout le règne du style roman, l'église n'était recouverte que par des plafonds. Au dix-septième siècle, on en voyait encore partout, sauf dans et près de la chapelle abbatiale, et on les remplaça successivement par les voûtes actuellement existantes. Celle du chœur de Saint-Pierre ou chœur principal fut construite en 1012, grâce à la générosité d'une personne qui ne voulut pas se faire connaître; le prévôt, en annonçantauchapitre cet acte de générosité, le 24 août, lui demanda les bois nécessaires pour les échafaudages. De l'année suivante date celle de la chapelle de Notre-Dame d'ArdenelIe, près delà chapelle abbatiale. Une autre bienfaitrice ayant offert de voûter à ses frais le chœur Sainte-Anne (ou transept méridional), le chapitre consentit, le *îî* juin 1647, à fournir les hourdements ou échafaudages que ce travail nécessiterait, et décida, en outre, qu'il ferait opérer dans le chœur des Dames une construction analogue, laquelle, en mémoire des libéralités de M^clle^ Elisabeth de Duvenvoorde, serait ornée de son nom et de ses armes. Et, en effet, au-dessus d'une des entrées du chœur des Dames on voyait, en 1670, un écussen chargé d'un cœur sanglant, et, sur les côtés, les huit quartiers de la chanoinesse. L'arcade de la voûte du même chœur, vers la nef, portait la date 4648, année dans laquelle le chapitre adjugea, le 4 février, à Jean Gaudré, la construction des voûtes des deux chœurs latéraux. Enfin l'abbesse de Lanuoy s'élant décidée à faire couvrir de même la nef, le chapitre lui vola des remerciments et prit une résolution analogue à celles dont nous venons de parler, pour la fourniture des échafaudages (18 janvier 1650), lesquels, devenus inutiles , furent mis en vente par résolution du 13 décembre suivant.

L'abside occidentale ou grand portail subit à la même époque d'importantes modifications. En 1G3G, on en avait défendu l'accès par un treillis ou clôture; en 1662 on ordonna, le 31 janvier, la construction du portail en style renaissance qui existe actuellement, en stipulant qu'on y placerait les armes du chapitre et en fixant la dépense de ce travail à 2,671 florins 11 sous. Le 19 septembre suivant, on prit la résolution de paver la place qui s'étend en avant de cette entrée de l'église et qui constituait, sous l'ancien régime, un espace soumis uniquement à la juridiction du chapitre. Deux ans après fut bouché le vieux portail, c'est-à-dire les entrées latérales ornées d'antiques sculptures, dont la beauté n'a été appréciée à leur véritable valeur que de notre temps.

Vers le milieu du siècle dernier, l'église subit à l'intérieur une métamorphose complète. Cédant à la mode du temps, on en fit disparaître les vieilles arcades romanes et les piliers qui les soutenaient sous une ornementation en style renaissance. Espérons qu'un jour une administration vigoureuse osera, aux applaudissements des hommes de goût , faire arracher tous ces oripeaux qui déshonorent la collégiale et faire reparaître dans sa majesté l'architecture primitive du vieux temple. Le mal qui a été fait, il y a une centaine d'années, est grand, mais peut-être n'est-il pas irréparable. On commença par orner de boiseries les carolles (c'est-à-dire les basses nefs), sous les tableaux qui en garnissent les murs (résolution du 4 février 1741) ; puis on étenditcet embellissement à la chapelle de Notre-Dame d'itlre, qui se trouvait entre le chœur des Dames et le grand chœur (13 avril 1741). Quelques années après, sur la proposition du maître de la fabrique, le chanoine Le Hoye jeune, on adopta pour les piliers de la nef et la corniche qui règne au-dessus de ces piliers, la décoration qui les recouvre actuellement 9 février 1745), et l'abbesse, entrant dans la même voie, fit subir un changement analogue à sa chapelle, d'où on enleva quelques tableaux, par ses ordres et du consentement du chapitre (16 septembre 17'i9). Enfin, on aborda la restauration du chœur. Les chanpinesses, à l'unanimité, repoussèrent le premier plan qui fut soumis au chapitre par le chanoine Le Hoye : un second reçut un meilleur accueil et obtint également l'approbation de l'abbesse et du doyen (25 septembre 1752). Pendant les travaux, qui commencèrent l'année suivante, les demoiselles ou chanoinesscs célébrèrent leurs offices dans la chapelle de Notre-Dame de liai, dont l'entrée fut masquée par des tapis afin d'en préserver les ornements contre la poussière (résolution prise le 16 février). Alors furent fermés les alloirs, espèce de galerie souterraine qui régnait sur les côtés de la crypte; alors disparut en partie cette dernière, dont l'éiendue fut considérablement restreinte; alors aussi fut reconstruite la seconde crypte ou crypte du chœur des Dames, qui fut convertie en caveaux.

Le chanoine Le Hoye aîné , qui avait succédé à son frère en qualité de maître de la fabrique et mourut le 14 octobre 1773, marqua son.administration par l'établissement d'un nouveau pavement en marbre. D'après le plan qui fut adopté le 7 décembre 1768, ou ne laissait subsister que deux caveaux sépulcraux, le premier sous le chœur des Dames, le second dans la chapelle du Saint-Sacrement; les épitaphes existantes devaient être appliquées contre les piliers de la nef et copiées dans cïeux registres, avec les armoiries qui les accompagnaient. Comme on remarqua que les carreaux blancs étaient en trop petit nombre clans le pavement, le sculpteur Delvaux fut chargé d'en présenter un nouveau dessin (16 mars 1772), qui fut approuvé deux jours après. Un anonyme envoya 1,000 florins pour l'achèvement de ce travail.

L'invasion française, la fermeture temporaire de l'église, qui en fut la suite, et la suppression du chapitre diminuèrent considérablement l'importance et les ressources de l'ancienne collégiale. Nous avons déjà parlé de l'orage qu i en endommagea considérablement la flèche, en 1804. Pendant le règne du roi Guillaume on conçut des craintes sur la solidité de la tour. En l'année 1826, onprétenditquecette dernière surplombait et ou y aperçut des lézardes, particulièrement près de la maison Ballieu, c'est-à-dire vers le Marché. L'architecte du district en fit la visite et y plaça des ancres. Dans une lettre du curé Gollaert au" bourgmestre Dangonau. en date du 26octobre 1827, on prétend que les ancres placées en 4826 n'ont pas bougé; on signale cependant comme très-mauvaise, quoique ne présentant aucun danger, la partie de la tour qui est voisine de l'hôtel-de-ville.

En l'année 1846, l'attention de la commission royale des monuments fut appelée sur l'état dans lequel se trouvait la collégiale de Nivelles, dontla tour, disait-on, menaçait ruine. Une inspection minutieuse de l'édifice fit ressortir la nécessité de réparer avec le plus grand soin les voûtes de la tour et de les relier aux endroits où elles étaient lézardées, de restaurer la maçonnerie, de continuer enfin l'œuvre qui avait été entreprise antérieurement à l'année 1830, et que, par suite de l'insuffisance des ressources , on avait dû suspendre. C'est alors que s'élevèrent les premières discussions au sujet de l'ancienneté de l'église et du caractère primitif de son architecture. MM.Gilainet Carlier attribuèrent les grandes dégradations que l'avant-corps avait subies, à la disparition de l'abside

par laquelle l'édifice se terminait du côté de l'ouest, et à la construction d'une haute tour dt d'une flèche très-élevée au-dessus de la coupole byzantine, qui constituait, suivant eux, le centre de cet avant-corps. Pour arrêter les progrès du mal, ils proposèrent le rétablissement de l'abside et la construction , à l'intérieur du centre de l'avant-corps, de plusieurs voûtes et murs de soutènement; plus tard, tout en maintenant la confiance que leur projet d'abside leur inspirait , ces architectes proposèrent la démolition de la tour et de la flèche, et leur remplacement par une coupole byzantine semblable à celle qui existait dans le principe. Le conseil de fabrique et la commission des monuments se refusèrent à admettre leurs vues, et cette dernière prétendit que la situation de l'édifice n'était pas aussi inquiétante qu'ils le prétendaient (S décembre 1850). Vainement le conseil municipal fit des représentations dans le même sens, et insista pour la démolition de la flèche ; les idées contraires prévalurent auprès de l'autorité supérieure. L'architecte Carlier avait d'abord été désignépourdirigerles travaux ; il en profita pour faire enlever le plâtre qui couvrait les murs de la coupole, dépaver le sol sous cette coupole, et examiner les fondements de la tour. Mais ses vues différant totalement de celles de la commission, celle-ci obtint enfin un arrêté ministériel qui substitua à M. Carlier M. Moreau, architecte de l'église, et déclara, en même temps, qu'il y avait seulement lieu de restaurer la collégiale (arrêté en date du 20 mars 1854).

Dans l'entretemps, de longues discussions s'étaient élevées pour savoir qui supporterait les dépenses nécessitées par ces travaux. La ville refusait son concours, ou du moins le limitait, en arguant de sa déplorable situation financière. Enfin, on répaptit ces frais de restauration de la manière suivante : l'Etat accorda des subsides jusqu'à concurrence de 31,348 francs , la fabrique paya 10,000 francs, la ville 5.500 francs, la province 8,000 francs, soit en tout 54,848 francs, montant du devis présenté par M. Moreau, et dans lequel on comprit une somme de 3,216 francs pour réparations aux toitures.

La restauration de la collégiale marchait avec rapidité, lorsqu'un événement terrible vint porter la désolation dans Nivelles et abattre cette énorme flèche, à laquelle une partie notable de la population attachait une importance exagérée, et qui faillit encore, comme elle l'avait déjà fait à tantde reprises différentes, attirer sur l'église une destruction complète. Le 8 mars 1859, vers huit heures du soir, un coup de tonnerre y mit le feu, et bientôt l'incendie s'y manifesta en différents endroits. Malgré des efforts inouïs, le feu consuma la flèche en entier, embrasa les combles des nefs, détruisit quelques maisons contiguës à l'édifice, du côté du Marché, et réduisiten un monceau de cendres le carillon et les cloches. Par bonheur, le vaisseau du temple, sauf les voûtes, ne souffrit aucunement, et les objets d'art qui le décoraient échappèrent à la destruction, ainsi que la statue de cuivre, dite de Jean de Nivelles, qui était placée au haut de la tour méridionale. Ce ne futque le 9, vers deux heures après-midi, qu'on éteignit les dernières flammes.

Des travaux provisoires furent immédiatement entrepris pour consolider les voûtes, et les offices se célébrèrent dans la nef latérale, du côté du cloître, qui avait le moins souffert. Sur la proposition de la commune, on se décida à mettre au concours un plan de restauration ; mais de nouveaux débats surgirent à cette occasion : la ville réclamant pour qu'on rendît à rédiftce sa physionomie première, tandis que la commission des monuments proposait de ne pas insister sur ce point. Un jury spécial, dont la décision fut approuvée par un arrêté royal du 24 avril 18^61, adjugea le prix, consistant en une somme de 800 francs, à M'. Emile Coulon, de Nivelles. La minorité,, qui ne fut que de 2 voix contre 4, avait recommandé, comme [1] mesure de solidité, la reconstruction de l'abside occi- [1] dentale , en faveur de laquelle la commission des monuments vient, tout récemment, de se prononcer. D'après le projet couronné, dont l'exécution a été immédiatement entamée, la tour aura pour couronnement une flèche colossale, de 60 mètres .d'élévation, « qui sera la première construite en Europe avec une « charpente en fer laminé «. Nous souhaitons à cette construction hasardeuse une existence moins éphémère et plus longue que celle de la flèche de Du Colle et de Chalon, et nous désirons, sans oser l'espérer, que sa destruction ne vienne pas, quelque jour, anéantir entièrement la maçonnerie de la tour.

En l'année 1800* on avait déjà rétabli la corniche de la grande nef et les modifions qui la supportent, et refait les toitures, dans lesquelles on a substitué une armature de fer, d'un travail remarquable, aux charpentes en bois. Pendant l'année suivanteon a consolidé la grande tour, exhaussé les tours latérales, et recouvert de charpentes en fer ces tours , ainsi que les bâtiments intermédiaires. D'après Je devis de l'architecte Coulon , la dépense s'élèvera à 228,375 fr. 70 c, dont 77,675 fr. 70 c. pour la restauration de l'église, et 150,700 fr. pour la réparation des dégâts causés par l'incendie. Elle sera couverte sans difficulté: l'édifice étant assuré pour la somme de 600,000 fr., une indemnité de 171,091 fr. 10 c. a été payée à la fabrique. En outre, l'Etat et la province ont alloué chacun un subside de 20,000 fr., et ce sacrifice , du moins de la part de l'Etat, ne sera sans doute pas le dernier.

Le *Grand théâtre sacré,* du barou Le Roy, t. 1", 2« partie, contient une vue grossière de la collégiale, côté méridional, lia paru à Nivelles, chez Desprel, une lithographie intitulée : *Façade de l'église Sainte-Gertrude, avant l'incendie du 8 mars 1859.*

Depuis quelques années on s'est activement occupé de la restauration des objets d'art que renferme la collégiale de Nivelles. La dépense totale a été évaluée à 12,353 fraucs 47 centimes, et a été supportée à la fois par l'Etat, la province, la commune et la fabrique.

DESCRIPTION ARCHITECTONIQUE DE L'ÉGLISE.

La collégiale de Sainte-Gertrude, comme la plupart des églises anciennes, est entourée de bâtiments qui en recouvrent les flancs et ne laissent l'édifice à découvert dans toute sa hauteur qu'à son extrémité occidentale : au sud et à l'est se.presse une longue série de boutiques, au nord s'étendent le cloître et l'hôtel abbatial. L'usage d'encombrer d'habitations les abords des églises est si général et remonte à une époque si reculée que l'on a quelque peine à y voir l'effet du hasard ou d'une préoccupation purement mercantile: on est plutôt tenté d'admettre, avec un archéologue distingué, que ces maisonnettes, dont nous cherchons aujourd'hui * nous débarrasser, ont été construites autant pour mettre le pied des murailles à l'abri des irrévérences et des profanations que pour servir à loger des officiers, des chantres et autres personnes de rang inférieur attachées à l'église. A Nivelles cet usage est ancien : dès le 16 avril 1339 une permission d'exhausser le stal ou étal qu'ils possédaient sur le Marché et de l'appuyer contre l'église, fut accordée aux religieux d'Orival; le 24 septembre 1507, une autorisation de bâtir contre la collégiale fut octroyée à un particulier,à la condition toutefois que celui-ci devrait démolir si le chapitre voulait faire travailler à la muraille du temple ou en agrandir la fenêtre. Mais, si nous sommes portés à accepter l'explication donnée par M. Schmit à la présence de ces masures, nous ne pouvons aucunement nous associer au vœu, émis par lui, de voir respecter ces constructions parasites; nous espérons, au contraire, que les fabriques et les administrations communales ne laisseront échapper aucune occasion de les racheter pour les démolir.

L'église de Sainte-Gertrude appartient au style roman. Nous avons indiqué plus haut (p. 442) sa disposition en croix latine, avec contre-transept et avant-corps. Ses dimensions hors d'oeuvre sont : longueur 98 mètres , largeur au chevet 42 m., largeur au transept46 m., largeur aux nets 27 m., largeur au contre-transept 40 m.

A l'extérieur, la collégiale a conservé partout un aspect antique ; les seules traces apparentes de modernisation se remarquent au chœur, dont les fenêtres ne datent que du XVIII[e] siècle, et à l'avant-corps, qui est accompagné d'un portail et d'une tour du XVII[e] siècle. Mais, si l'ensemble du monument est marqué au cachet de la vétusté, il s'en faut qu'il présente celui de l'uniformité. De quelque côté qu'on en examine les dehors on est frappé du contraste existant entre l'extrémité occidentale de l'église, qui est bâtie en pierres blanches équarries, et le reste du vaisseau où l'on a employé presque exclusivement d'informes moellons schisteux dont la couleur varie du gris au brun. La différence entre ces deux parties de l'édifice ne s'arrête pas à l'appareil : l'avant-corps, sans étaler une richesse de décoration comparable à celle que l'on rencontre dans certaines constructions romanes,.a cependant quelque prétention à l'élégance; on y voit des ressauts, des arcatures. des cordons, des colonnettes, toutes choses qui manquent à l'église même. Les murs des nefs, du chœur et des transepts sont d'une nudité complète, qu'atténuent seulement, aux collatéraux et aux croisillons, des arcades simulées, retombant sur des jambages sans imposte et circonscrivant des fenêtres en plein cintre. L'es seuls vestiges d'ornementation que l'on puisse signaler consistent en un gracieux portail latéral qui s'ouvre sur la nef droite et en plusieurs étages d'arcatures en pierres blanches, rongées de vétusté, qui décorent le pignon à rampants brisés du croisillon méridional.

A l'intérieur, rien ne rappelle plus le caractère primitif de l'église : profitant de la ressemblance entre les formes générales du style roman et de l'architecture de la renaissance, on n'a pas eu beaucoup de peine à transformer l'antique édifice en un temple au goût du XVIII[e] siècle. On n'a épargné, dans cette manie de rajeunissement, que les parties de l'église les moins exposées aux regards des fidèles : l'avant-corps et la crypte ; encore n'a-t-on respecté qu'à moitié cette dernière, dont l'étendue a été fort réduite.

Pour procéder avec ordre dans la description de la collégiale, nous en examinerons d'abord le dehors, dont nous analyserons successivement les divers éléments; puis nous pénétrerons à l'intérieur, où nous suivrons la même méthode, en ajoutant, toutefois, à l'étude de chacune des subdivisions de l'église, celle des œuvres d'art et des inscriptions qui y figurent aujourd'hui.

EXTÉRIEUR DE LA COLLÉGIALE.

Le chœur, que nous croyons construit en 4046, se termine par un mur plat, qui était percé jadis de trois fenêtres en plein cintre, celle du milieu plus grande qtie les autres; une quatrième fenêtre de même forme se trouvait au milieu du pignon de ce mur; toutes ces ouvertures, bien que condamnées, sont encore très-apparentes. On peut les voir de près en pénétrant dans une ruelle fort étroite, qui part du Marché au Bétail pour conduire derrière le chœur. Sous les fenêtres se trouve le toit d'une petite abside à deux étages, dont l'un appartient à la crypte, l'autre à un réduit supérieur. Cette abside est éclairée par deux baies superposées; à ses côtés, deux autres ouvertures, pratiquées presque au niveau du sol, donnent du jour a la crypte.

Les murs latéraux du chœur sont surmontés d'une corniche, que supportent des corbeaux de formes diverses, parmi lesquels il en est de façonnés en têtes grimaçantes. Dans chacun de ces murs sont pratiquées trois grandes fenêtres carrées, s'amortissant par un arc surbaissé, qui datent évidemment de l'année 4 753 inscrite à l'intérieur. A droite et à gauche du chœur, aux deux côtés de la dernière fenêtre vers l'orient, on aperçoit des arrachements qui indiquent l'emplacement des fenêtres primitives. Ces ouvertures, au nombre de quatre, étaient en plein cintre, comme celles des nefs, mais plus petites; l'arc qui les surmontait était composé de claveaux appareillés avec soin et ayant leurs joints normaux à la courbe, tandis qu'aux nefs ces joints, au lieu de converger, sont presque parallèles, ce qui produit une clef triangulaire. Les fenêtres du chœur étaient, comme celles du transept, inscrites dans une grande arcade simulée. Jadis, elles étaient garnies de verrières, que le chapitre ordonna de placer (ou de renouveler) le 31 décembre 1604.

On pourrait se demander comment il se fait que le chœur n'ait été éclairé autrefois qu'à son extrémité au lieu d'avoir, comme aujourd'hui, des fenêtres espacées sur toute sa longueur. Voici, croyons-nous, la raison de cette irrégularité. Dans chacun des angles formés par l'intersection du chœur et des croisillons se trouve un bâtiment servant de dépendance à l'église et une petite chapelle communiquant avec le transept; ces constructions, recouvertes aujourd'hui d'un toit à quatre pans, avaient jadis une toiture en appentis qui s'appuyait contre le chœur et en atteignait presque la corniche. On conçoit que celte disposition n'ait point permis depratiquer des fenêtres dans la partie du sanctuaire contiguë aux croisillons.

Le 45 mai 4673, le chapitre résolut de rehausser le mur du chœur au niveau de celui de la nef, et, en l'année 4677, de la chaux avait été préparée pour l'accomplissement de ce travail, qui resta à l'état de projet. A l'extrémité de l'abside, le haut du toit était orné d'un aigle, qui fut remplacé par un double aigle de cuivre tournant au moindre vent, après que la domination autrichienne eut remplacé dans notre pays la domination espagnole (résolution du 4[er] décembre 4719). Enlevé pendant la révolution brabançonne, puis replacé, cet emblème disparut définitivement eu 1794.

Le transept, aux croisillons, a la même hauteur que le chœur. La croisée est plus élevée ; mais, comme sa toiture et ses murs forment le prolongement de la grande nef, nous la décrirons en même temps que cette dernière.

La corniche et les corbeaux du transept ne sont point pareils à ceux du chœur; on n'y trouve pas de têtes bizarres. Le croisillon droit a des corbeaux plus élégants que ceux du croisillon gauche, qui ont été renouvelés pour la plupart.

Chaque croisillon est éclairé par sept fenêtres : trois à l'extrémité, surmontées d'un pignon aigu, et deux de chaque côté. Ces ouvertures sont en plein cintre et pratiquées, comme les ancieunes baies du chœur, dans le panneau d'une arcade simulée; mais elles sont plus grandes et ressemblent beaucoup à celles de la. nef, surtout la première à l'est, près du chœur, qui n'est point inscrite dans une arcade.

En examinant attentivement les murs latéraux du transept, on s'aperçoit que les fenêtres actuelles, bien qu'anciennes, ont succédé à d'autres fenêtres plus petites et plus étroites. D'après les traces qu'elles ont laissées, on doit croire que les ouvertures primitives étaient au nombre de trois, pour l'espace qui n'en a plus que deux ; en outre, une quatrième fenêtre encore apparente, quoique blindée, se trouvait pratiquée dans les murs orientaux des croisillons, à l'endroit correspondant au prolongement des collatéraux dans le transept.

Si l'on ajoute à ces diverses circonstances la présence de coutures très-visibles à la jonction du chœur et du transept, on devra admettre que ces deux parties de

l'église sont d'époque différente, au moins pour la région supérieure. A notre avis, une reconstruction partielle s'est effectuée, soit après les incendies de 1166 et de M77, soit vers le milieu du XIII^ siècle, et c'est probablement à ces travaux que font allusion les chartes de 1244 et 1250, dontnous avons parlé plus haut. Nous attribuons particulièrement à cette dernière époque l'exécution du pignon qui amortit le transept méridional et dont nousailons essayer de faire comprendre la disposition. Du milieu du cordon qui règne au bas du gable s'élève une grande arcade simulée , en plein cintre, dans laquelle est sculpté en bas-relief un personnage assis : non pas la Vierge, comme l'a prétendu Schnaase, mais saint Pierre, l'ancien patrondel'église. De chaque côté de celte arcade, il s'en trouve trois au très plus petites de moitié, puis une quatrième sous le rampant, encore moins haute. Le deuxième étage a sa partie médiane occupée par le cintre delà grande arcade apparlenant à la rangée inférieure ; à droite et à gauche de ce tympan règne une série d'arcades moins importantes que celles du bas, accouplées deux à deux, les dernières plus petites; à gauche une arcade manque au quatrième ou dernier couple; au milieu on a marqué l'amortissement de cinq arcades qui auraient dû exister à la place du panneau de saint Pierre. Cet étage est séparé du suivant par une ligne de losanges. Le troisième étage rappelle le premier : comme dans celui-ci, nous rencontrons une arcade centrale, mais où le basrelief est remplacé par des cintres géminés, surmontés d'un losange; aux deux côtés se présentent trois arcades plus basses, qui se terminent par un amortissement rectiligne en angle aigu , forme plus rare en Belgique qu'en Angleterre, où les archéologues la considèrent comme caractère distinctif du style anglosaxon. Le quatrième étage ne compte que quatre arcades, qui flanquent le grand cintre de la rangée inférieure. Enfin, le cinquième et dernier étage se réduit à deux arcades. L'ensemble de la construction dont nous venons de donner une idée et où plusieurs arcs accusent une tendance marquée vers la forme ogivale dénote évidemment la fin de la période romane, et nous inclinons à considérer ce pignon comme contemporain du cloître capitulaire.

Passons au vaisseau principal. La grande nef est plus élevée'que le chœur; elle se termine à l'orient, au-dessus de la croisée, par un pignon qui n'est percé que d'une baie carrée; plus bas on aperçoit deux fenêtres en plein cintre, qui ont été condamnées et dont l'extrados était à peu près à la hauteur des corniches latérales. Ces corniches et leurs corbeaux sont neufs : on les a refaits en 1860, en même temps que l'on reconstruisait, sur les plans de l'architecte Moreau, la toiture détruite par l'incendie de 1859; dans la nouvelle charpente on a substitué le fer à l'épaisse forêt des combles. La nef principale est percée, de chaque côté, de huit fenêtres en plein cintre ; nous en avons déjà décrit l'appareil grossier. On n'aperçoit plus aujourd'hui que la partie supérieure de ces ouvertures, le bas en est masqué par l'appentis des basses-nefs. La nef avait autrefois d'autres baies plus petites ; on en a muré deux de chaque côté de la croisée, à peu près au même niveau que celles du mur oriental, c'est-à-dire au-dessous de l'ancien plafond de l'église ; il en existe une autre dans les combles du contre-transept méridional. Toutes ces fenêtres supprimées paraissent antérieures à celles qui éclairent aujourd'hui l'église, tant à la nef qu'au transept.

Les collatéraux ou, comme on disait autrefois, les assentes, n'offrent rien de particulier; celui du nord a conservé ses anciens corbeaux; au sud ils ont été renouvelés. Les fenêtres sont entourées d'une arcade simulée, comme celles des croisillons ; à cela près, elles ressemblent et correspondent à celles de la grande nef; mais les huitièmes, vers l'ouest, font défaut : leur place est occupée par les petites chapelles qui cantonnent le contre-transept. Sur chaque collatéral s'ouvre une des portes de l'église ; celle du nord, qui communique avec le cloître, n'a rien qui attire l'attention; mais nous devons dire quelques mots du portail méridional que, depuis plusieurs siècles, on nomme les *beaux huis* et qui constitue le membre le plus orné et le plus élégant de la collégiale. Cette entrée se trouve au fond d'une ruelle ménagée entre les maisons qui tapissent le collatéral droit, et où il existait des élaux que le chapitre donnait en location (« estaux des mer-«ciers, estant es baulx huissesdela grande église»); elle a un peu plus de trois mètres de largeur. Quatre marches séparent la rue du pavement de l'église; sur la deuxième et la troisième marches reposent des colonnettes en retraite, au nombre de quatre; le socle qui supporte leur base et qui est carré comme les redenls compense la différence de hauteur de leurs points de départ; leur fût, annelé vers le milieu, reçoit un chapiteau à crochets. Sur les chapiteaux retombent les deux tores d'une archivolte en plein cintre, dontlehaut est chargé d'un dais; le tympan est uni; à sa partie inférieure , vers la place qu'occupe habituellement un linteau, se trouvent trois culs-de-lampe. Ces ornements , forts rares dans le **XII^e^** siècle, nous engagent à attribuer le portail que nous venons de décrire et dont une élévation géométrale a été publiée dans le *Journal de l'Architecture* (année 1848, n^o^ 8, p. 4) à la même époque à peu près que le pignon méridional du transept, malgré toute la distance qui sépare le fini gracieux de l'un de l'exécution grossière de l'autre. Nous sommes portés à croire que les nefs ont été, en même temps, l'objet de travaux de réparation considérables.

Les verrières de la nef furent refaites en vertu d'un ordre du chapitre du 2 juin 1650 ; peu de temps après (le 14 février 1651), ce corps accepta l'offre d'un anonyme qui voulait se charger d'en placer sept dans les assentes ou collatéraux.

Nous ne nous arrêterons pas au contre-transept, dont les bras sont moins longs que ceux du transept principal, mais s'élèvent à la même hauteur. Le croisillon droit est éclairé par deux fenêtres en plein cintre, au sud; une troisième, à l'ouest, est blindée. Le croisillon gauche avait quatre fenêtres: une à l'est, une à l'ouest, et deux au nord; ces dernières ont été murées.

Il nous reste à examiner l'avant-corps, adjacent au contre-transept, qui forme le pied de la croix latine. Ce bâtiment, dans son état actuel, présente vers l'occident une façade large de 29 mètres,haute de 28, flanquée de deux tourelles rondes qui la dominent. Au milieu de cette façade s'élève une tour carrée, large de 12 mètres, haute de 14, de laquelle s'élançait jadis une flèche octogone d'environ 50 mètres, dont un orage avait détruit la pointe en 1804 et que la foudre incendia complètement en 1859. Au pied et au centre de la façade s'avance un portail à colonnes rustiques, surmonté d'une grande fenêtre ogivale.

L'ensemble de cette construction rappelle, soit par son élévation, soit par son plan, un grand nombre d'églises de l'Allemagne rhénane, mais particulièrement la cathédrale de Mayence, qui remonte en partfe au commencement du XI^e^ siècle, et l'église abbatiale de Laach, dont la première pierre a été posée en 1093 et qui a été consacrée en 1156.

La tour, qu'un cordon partage en deux zones, est percée vers le haut, à chacune de ses faces, d'une énorme baie d'abat-vent en plein cintre; cette ouverture est divisée par un épais meneau, qui se bifurque à Ja naissance de l'arc, de manière à former deux ogives. Sous ces fenêtres, mais aux faces occidentale et orientale seulement, sont figurées deux arcades ogivales géminées, à tympan trilobé. Il suffit de voir cette lourde masse, appareillée en pierres de taille bleues d'assez grande dimension, pour reconnaître qu'elleap-

partient, non point au XIII[e] siècle, comme l'a cru M. Piot, mais à la période de décadence du style ogival : elle date des années 1041 et suivantes.

Lorsqu'il s'est agi de porter remède aux dégâts causés par l'incendie de 1859, on s'est demandé si la flèche moderne reproduisait fidèlement le clocher primitif et même si, dans le principe, l'église avait eu une tour. Pour résoudre la question, M. Piot invoqua le témoignage d'une ciselure qui orne la chasse de sainte Gcrtrude, d'un sceau du chapitre et d'un sceau del'échevinagc de Bollebeek *(Hevue d'histoire et d'archéologie,* tome I, p. \ \ 8 ; *Hevue trimestrielle,* tome XXVI, p. \ \ 'i). Malheureusement ces documents, bien qu'ils donnent tous les trois une tour au portail occidental de Sainte-Gertrude, sont en complet désaccord sur la forme de cette construction. Ils sont en opposition plus flagrante encore avec une "monnaie du XI[e] au XI11° siècle, citée par M. Piot *(Revue de la Numismatique belge,* tome I, pi. 5, p. 463; tome V, p. 231), qui représente d'un côté une tète de face dans un nimbe perié, avec la légende *S. Gerlruds.,* et au revers un portail d'église, avec une crosse dans la porte, couronné de deux tours reliées par un fronton semblable à ceux qui forment l'amortissement du portail de l'église des Apôtres à Cologne et de la collégiale de Bonn. Mais la question est tranchée par un acte du l[rr] septembre 1185, où il est formellement question de l'existence d'une tour. Cet acte, qui émane de Nicolas, archidiacre de Cambrai et prévôt du chapitre de Nivelles, fut passé dans cette ville, sous la tour *[Acttim anno Domiiii MCLXXXV, infra turrim Niciellæ, kaleudas septembris).* Les seules traces qui subsistent de cette tour sont cinq petites arcades à colonnettes romanes, que l'on aperçoit au bas de la face orientale de la tour actuelle, à la hauteur du laitage de la grande nef. On retrouve des arcades analogues dans l'église de Laach, où elles occupent la même place. La grande analogie que la partie occidentale de cet édifice présente avec la collégiale de Nivelles permet de croire que la ressemblance ne s'arrêtait pas à ce détail et que la tour de Sainte-Gertrude toutentière avait été imitée dans le temple rhénan. Le clocher de Laach est carré ; à sa base règne une galerie romane, qui est de niveau avec le faite du vaisseau principal; un peu plus haut s'opère, sur trois faces de la tour, une forte retraite adoucie par un glacis; au-dessus, chaque côté est percé de deux fenêtres géminées, puis s'amortit en un pignon dans lequel est inscrite une triple baie ; le toit est une pyramide obtuse, à quatre pans tangents aux extrémités des arêtes verticales de la tour. Il est probable, cependant, qu'en ce point, comme dans tout le reste de l'édifice, la décoration était beaucoup plus simple à Nivelles qu'à Laach.

La portion de la façade située immédiatement au-dessous du clocher a été reconstruite en même temps que ce dernier. C'est ce qui explique son revêtement en pierres de tailles bleues et la présence d'un grand arcde décharge en cintre surbaissé eonslruitdes mêmes matériaux et répété aux quatre faces de la tour. Deux énormes contreforts de même appareil partent des extrémités de cet arc et descendent en talus et en retraite jusqu'au porche hors d'oeuvre; ils ont été établis en 1855-1856. Sous le cintre s'ouvre une baie rectangulaire, que l'on a l'intention de remplacer par un quatre-feuilles. Plus bas apparaissent deux autres arcs de décharge en anse de panier ; l'arc supérieur marque la hauteur d'une coupole que renferme l'avant-corps et qui occupe le dessous de la tour; l'arc inférieur était destinée couvrir une large arcade qui mettait en communication cette coupole avec une abside aujourd'hui supprimée. Cette vaste ouverture a été remplacée par un mur percé, vers le haut, d'une fenêtre ogivale (la verrière sous le clocher est mentionnée en 1618; la grande verrière en dessous des cloches fut réparée eu vertu d'un ordre daté du 9 août 4660), et vers le bas, d'une entrée dans l'église. Devant cette entrée se présente un petit porche précédé d un portail de style renaissance, construit en 1662. C'est pour pratiquer cette grande porte que l'on a indignement mutilé l'abside circulaire qui faisait le plus bel ornement de la façade occidentale. On en a supprimé le toit conique, la galerie, l'étage supérieur et presque la moitié de l'étage inférieur ; en un mot, on n'en a laissé subsister que deux pans de mur si intimement liés à la base de l'église qu'on n'aurait pu les démolir sans faire crouler la tour qui pousse au vide dans cette direction. Ces restes de l'abside sont encore ornés de ressauts rattachés par des arcatures plates, que nous retrouverons aux tourelles latérales.

Les deux parties de la façade qui flanquent le dessous du clocher et que nous désignerons du nom d'ailes, ont mieux conservé leur caractère primitif, bien qu'elles aussi aient subi d'innombrables restaurations. Elles sont entièrement revêtues de pierres de taille blanches; des cordons de pierre bleue les divisent en quatre étages qui sont indiqués au sud et au nord par une faible retraite et que surmonte une espèce d'attique renfermé entre deux corniches de même pierre que les cordons. L'étage supérieur est le plus orné : à chaque aile sont tracées deux longues arcades en plein cintre, régnant sur presque toute la hauteur de l'étage; dans chaque arcade on a inscrit, l'une au-dessus de l'autre, deux baies géminées, dont le dessin a été publié dans le *Journal de l'Architecture* (année 181-9, p. 68, pi. 9); les deux cintres accouplés dans ces baies retombent d'un côté sur l'imposte d'un pied droit, de l'autre sur une colonnetteà chapiteau cubique, et sont surmontés d'un losange. Il est regrettable que dans la restauration de l'aile droite, qui s'est exécutée en 1861 sous la direction de l'architecte Coulon, la prudenceait fait une loi de suivre l'exemple donné en 1857 par l'architecte Moreau dans la réparation de l'aile gauche, et de murer du haut en bas le fond des arcades que nous venons de décrire. Il n'est pas moins fâcheux que l'on ait employé, au parement du côté gauche de la façade, des pierres des Ecaussinnes d'une couleur plus jaune et d'une dimension plus grandequecelles delà maçonnerie ancienne auxquelles on les a associées; du côtédroit on s'est servi de pierres de Goberlange.— Le troisième étage n'olfre qu'un mur tout uni.— Le deuxième étage est éclairé à l'aile droite par un oculus orné d'un quatre-feuilles ; une ouverture semblable doit être substituée à la fenêtre carrée de l'aile gauche, au-dessous de laquelle est encastré un agneau pascal. — Le rez-de-chaussée avait jadis de chaque côté de l'abside une porte en plein cintre, donnant accès à un porche élégant ; on n'aperçoit plus qu'une seule de ces entrées, celle de l'aile gauche ayant été condamnée depuis longtemps ; mais leur rétablissement est décidé et ne tardera pas, croyons-nous, à s'effectuer.

Les faces méridionale et septentrionale de l'avant-corps sont divisées en deux, dans toute leur hauteur, par les tourelles qui s'y trouvent'engagées. Elles ont chacune, à leur dernier étage, deux arcades entièrement semblables à celles de la façade occidentale. Les fenêtres des étages inférieurs ne méritent pas d'être citées, sauf celles du rez-de-chaussée que nous décrirons plus loin.

Le côté oriental de l'avant-corps est caché en grande partie par les nefs ; à l'étage supérieur, chaque aile a deux arcades pareilles à celles de l'ouest. Ses corniches ont conservé des corbeaux anciens, tandis qu'ils sont tous neufs à la face opposée.

Les deux tourelles latérales rappellent,non-seulement les temples de Mayence et de Laach, que nous avons déjà cites, mais une foule d'autres églises allemandes contemporaines, telles q u e l l e s de Paderborn (West^ phalie), de Trêves (Province Bu Rhin), de Limburg-ander-Haardt (paginât) eW; La tourelle du nord se nomme *Tour Madame,* parce qu'elle touchait à la chapelle abbatial^ et à l'hôtel abbatial ; celle du sud est la

Tour de Jean de Nivelles, ainsi baptisée à cause d'un jaquemart en cuivre doré qui s'y trouvait juché depuis fort longtemps et qui y sonna les heures jusqu'en -1704, puis les demi-heures jusqu'en 4859, en battant une cloche. Les tourelles, hautes d'environ 50 mètres et construites en pierres blanches, sont actuellement divisées en sept zones par des cordons de pierre bleue et se terminent par un toit conique. L'étage inférieur s'appuie sur un soubassement uni ; le cordon qui le sépare de la zone supérieure repose sur des ressauts, entre lesquels sont inscritesdes arcatures romanes très-plates, réunies deux à deux, de telle sorte que chaque cintre a l'une de ses extrémités qui porte sur un pilastre et l'autre qui retombe sur un modillon. Les cinq étages suivants ont un paiement tout à fait nu, dont la monotonie n'est interrompue que par les meurtrières qui éclairent l'escalier en hélice de l'intérieur. Le septième étage est à jour : il est percé de quatre fenêtres analogues à celles qui décorent la façade occidentale, avec cette différence, toutefois, qu'au lieu d'être planes elles suivent la courbe de la tourelle. Avant l'incendie de 1859 , la Tour Madame n'avait que cinq étages ; les deux derniers sont donc nouveaux. La Tourde Jean avait à peu près la même élévation qu'aujourd'hui; mais son couronnement menaçait ruine et était d'ailleurs en désaccord avec la base*: il se composait de huit arcades portées sur des pilastres de style renaissance ; on en a démoli et reconstruit les deux dernières zones. La tourelle septentrionale présente une particularité assez curieuse : les deux étages inférieurs surplombent vers le nord, tandis que le reste de la construction est d'aplomb. Qn est en droit d'en conclure que le haut de la Tour Madame a dû être rebâti à une époque déjà ancienne.

Plusieursécrivains, parmi lesquels on compleM.Van Bemmel *{Bévue trimestrielle,* tome XXII, p. 344), font remonter à l'abbesse Agnès et au VII^e^ siècle l'honneur d'avoir élevé l'avant-corps de la collégiale. M. Guillery va plus loin *(Lettres sur l'Architecture,* p. 451 et suivantes) et trouve dans ce bâtiment les restes d'un palais de Pépin de Landen, père de sainte Gertrude.

Nous ne pouvons aucunement nous associer à l'opinion de M. Guillery qui ne s'appuie que sur une seule considération : l'élégance et la grandeur de l'avant-corps « trop large et trop haut », dit-il « pour l'of- « fice de porche qu'il remplit ». Nous avons dit précédemment que l'entrée actuelle est moderne et que, par conséquent, la coupole intérieure n'était nullement destinée à servir de vestibule; mais, en fût-il autrement,'personne ne songerait à voir un palais dans un bâtiment distribué comme celui qui nous occupe. Quant à l'ornementation, qui est évidemment plus complète à l'avant-corps qu'au reste de l'église, elle peut, croyons-nous, s'expliquer de deux manières : d'abord par la nécessité de décorer avec plus de soin la seule partie de l'édifice qui soit dégagée et exposée aux regards dans toute sa hauteur ; ensuite et surtout par le désir pieux de concentrer l'attention des fidèles sur le point qui rappelait plus particulièrement le souvenir de sainte Gertrude, comme le prouve la chapelle qu'on lui a dédiée et que d'innombrables croyants ont visitée.

Nous regrettons de ne pouvoir admettre davantage la manière de voir de M. Van Bemmel et trouver Ta moindre ressemblance entre l'avant-corps de la collégiale et Sainte-Sophie de Gonstantinople. M. Van Bemmel n'a pas remarqué sans doute que, si, comme il le dit, ce bâtiment avait eu jadis une seconde abside, vers l'orient, de manière à former un ensemble complet et isolé, sa hauteur n'aurait pas été proportionnée à sa surface. D'ailleurs, cette coupole à double abside eût été inaccessible ; car elle n'a jamais eu de communication avec les porches qui la bordent et qui, par conséquent, n'auraient eu aucune raison d'être. Ajoutons à cela, avec M. de Caumont, que la présence des voûtes en coupole dans une église n'est point un signe de haute antiquité et annonce le XI^e^ ou même le XII^e^ siècle. Nous croyons que l'opinion de M. Van Bemmel repose sur une erreur de fait. M. l'architecte Cariier, qui a dirigé les recherches entreprises en 4 850 et 4 853, par ordre de l'administration communale, nous a déclaré que l'on n'a point opéré de fouilles à l'est de la coupole, c'est-à-direau basde la grande nef; il en résulte naturellement que l'on n'a pu découvrir les fondements d'une abside orientale. Ce que l'on a trouvé c'est, à l'extérieur, le pourtour complet de l'abside occidentale ; puis, sous la coupole, des resles^ie maçonnerie qui semblent avoir été la base d'un autel ; et enfin, entre la coupole et la nef, des murs écrasés et lézardés par l'énorme pression de la tour.

M. Tarlier pense que l'avant-corps a dû être bâti ;m commencement du XI^e^ siècle et que par conséquent il appartenait, comme le chœur, à l'édifice consacré en 4 046. En lui assignant cette date, que confirment tous les détails de construction, on Je rend antérieur aux nefs actuelles avec lesquelles il est très-imparfaitement relié. Il serait du reste diilicile d'arriver à une autre conséquence, dès que l'on admet la non conlemporanéité de ces deux parties de l'édifice; c;ir, si l'avant-corps n'avait pas existé d'abord comme point d'appui, il aurait été impossible d'équilibrer la poussée de toutes les arcades de la grande nef : or il est, probable que le vaisseau a été reconstruit en grande partie après les incendies du XII^e^ siècle.

Telle est l'opinion de M. Tarlier. M. Wauters, se basant sur le luxe d'ornementation qui se révèle dans l'avant-corps, le croit d'une époque postérieure à la première moitié du XI^e^ siècle, etsuppose qu'en 4 046 on n'avait élevé que le vaisseau de l'édifice, en commençant par le choeur.

INTÉRIEUR RE LA COLLÉGIALE.

Avant-corps.

Après avoir décrit successivement tout ce que les dehors de l'église de Sainte-Gertrude offrent de remarquable, nous allons en étudier l'intérieur. Nous examinerons en premier lieu la partie occidentale de l'édifice; elle mérite sous tous les rapports d'attirer notre attention.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, l'avant-corps se partage verticalement en cinq régions distinctes : la tour et ses dessous, les deux ailes latérales, les deux tourelles.

Nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous avons dit précédemment des tourelles. Elles s'ouvrent l'une et l'autre à l'intérieur des porches dont nous parlerons plus loin, et sont exclusivement occupées par un escalier en hélice qui conduit aux divers étages des ailes et s'arrête au couronnement à jour. Ces escaliers ont environ 240 marches dansantes, leur échappée est de 2 m. 40 ; le dessous rampant des marches est revêtu d'un tuf très-poreux.

Les ailes de l'avant-corps se divisent en quatre étages surmontés de combles, la séparation de ces étages est indiquée approximativement par les cordons extérieurs.

Les deux côtés de l'étage inférieur ou rez-de-chaussée servaient primitivement de porches; ils étaient ouverts à l'ouest et à l'est et communiquaient avec le parvis, d'une part, et avec les basses-nefs de l'autre. Au siècle dernier, celui du nord était converti en vestiaire, celui du sud, en *retirade* ou magasin de chaises. Actuellement l'aile droite est fermée à l'extrémité orientale et l'aile gauche à l'extrémité occidentale. Chacun de ces porches est divisé, comme à Mayence, en deux compartiments que sépare une porte carrée; nous donnerons le nom de vestibule à la salle contiguë à l'église et nous réserverons celui de porche

pour 1 autre compartiment. Les porches, ne prenant jour que de l'ouest, n'avaient probablement aucune clôture ue ce côté; on en trouve la preuve dans l'existleuce, à droite et a gauche des baies d'ouverture, de niches adjacentes à la façade et destinées a recevoir des statues; des portes auraient caché ces niches en s'ouvrant ou les aurait plongées dans l'obscurité en se fermant. Les cintres d'entrée n'ont plus conservé d'autre ornementation qu'un gros lore retombanlsurdes colonnes détruites en partie. Le porche septentrional a 3 m. 30 de longueur en œuvre (non compris, par conséquent, l'épaisseur du mur de la façade dans lequel sont, pratiquées les niches latérales) et* m. 60 de largeur; il est recouvert d'une voûte d'arête en plein cintre s'élevant a 5 m. 10 dehauteur.Lesquatrefaces du porche ont pour décoration entre les pendentifs de la voûte une arcade en plein cintre; ces arcs retombent sur quatre colonnettes romanes hautes de \ m. 50, qui ont pour base un animal couché ressemblant à un chien ; peut-être a-t-on voulu exécuter des lions à l'imitation de ceux qui figurent au portail de plusieurs églises italiennes et même françaises (Arles, Mans etc), d'où la formule *inler leones* que portaient certains actes. Ces colonnettes sont haussées d'un socle carré de 2 mètres, se confondant avec les autres redents qui remplissent les angles de la salle. A l'est elles sont ornées de statues presque en ronde bosse, accolées au fût et un peu plus grandes que demi-nature. La statue du côté méridional représente Samson ébranlant les colonnes du temple de Dagon à Gaza ; le chapiteau figure des murs crénelés dominés par de hautes tours qui s'écroulent. L'autre statue nous montre Samson enlevant les portes de (îaza ; le chapiteau est orné de feuillage. Ces deux sujets constituent un tout avec des bas-reliefs qui décorent une porte inscrite dans l'arcade orientale et servant de communication entre le porche et le vestibule. L'ouverture de la porte est carrée : elle a 3 m. 30 de haut sur 2 m. 10 de large. Le chambranle se compose de trois monolithes d'un grès roux assez rude, dont on a fait également les statues de Samson; les jambages ont 0 m. 50 de largeur, le linteau a •la forme d'un fronton surbaissé, privé par une ligue verticale de ses deux extrémités aiguës et n'ayant que 0 m. 60 de hauteur au milieu; les deux bouts du linteau ont été raccommodés au moyen de deux pièces en calcaire bleu. Le bas des jambages est nu jusqu'à 4 m. 40 du sol; la partie supérieure est décorée d'arabesques qui se prolongent sur le linteau et sont composées, pour chaquecôté, de cinq rinceaux de pampres. Sur le montant gauche l'enroulement inférieur enlace un vendangeur portant un panier attaché à sa ceinture et coupant du raisin ; celui du milieu renferme une chèvre broutant les pousses de la vigne. Sul- le montant droit un centaure fait pendant au vendangeur: un griffon armé de larges ongles et les ailes à demi-déployées fait pendant à la chèvre. Au fronton un même cadre réunit trois épisodes de la vie de Samson : Dalila coupant l.-s cheveux à Samson. Samson vainqueur du lion de Thamnatha, les Philistins crevant les yeux à Samson. M. Alvin, qui a décrit le premier ces sculptures intéressantes *{Bulletin de l'Académie royale de Belgique A.* XVII', p. 560 et planche; t.XVIL, p. 188), n'hésite pas à les attribuer au XI[e] siècle; si l'on remarque dans certaines figures plus de science et de naturel, dans d'autres un dessin lourd et indécis, cette différence peut s'expliquer fort bien par l'imitation partielle d'un modèle antique et ne doit pas empêcher de regarder les bas-reliefs et les statues comme formant un tout un et indivisible. Quanta la signification de ces scènes allégoriques, elle est facile à déterminer : on Fait que les Pères ont pris Samson pour emblème du Christ, que la victoire sur le lion représente le triomphe sur les idolâtres, que les autres sujets rappellent les mystères de la passion et de la résurrection du Sauveur. Mais on a été plus loin et on a voulu I trouver une valeur symbolique aux personnages in- I scrits dans les arabesques : M. Bock *[Bulletin de l'Académie,* tome XVII ', p. 492) y reconnaît deux signes du zodiaque, le capricorne et le sagittaire, et en découvre un troisième dans le lion du fronton. Sans contester l'usage, qui a prévalu surtout au XII[e] siècle, d'inscrire un zodiaque au portail principal des églises, nous ne croyons pas pouvoir admettre que l'on possède à Nivelles un exemple de cette coutume. Outre la difficulté de justifier la présence des signes zodiacaux au milieu d'autres groupes sans importance allégorique, on s'explique avec peine comment le complément du zodiaque n'aurait pas été sculpte*au porche méridional. En effet, cette entrée de l'église, semblable dans l'ensemble de sa disposition à celle que nous venons de décrire, n'en diffère que par les bas-reliefs de la porte du vestibule : ces ornements sont taillés dans lu même pierre, mais ils sont plus frustes et le tympan du fronton ne montre qu'un seul personnage mutilé, l'archange saint Michel. Ajoutons, pour ne pius devoir revenir au porche de droite, que le tore dessinant l'archivolte du cintre occidental retombait sur des statuettes cariatides portées par une colonne ronde; celle du côté gauche est. couservée avec l'inscription *Gerdrudis;* par contre, à l'est le fût des colonnes est uni. On a trouvé dans les niches de ce porche deux statues grossièrement ébauchées.

Le vestibule du nord, c'est-à-dire la salle comprise entre le porche proprement dit et le collatéral, a 5 m. 20 de longueur sur 4 m. 90 de largeur. 11 est recouvert d'une voûte d'arêle, retombant sur quatre colonnettes romanes qui descendent jusqu'au sol. Dans le mur septentrional sont percées la porte de la tour Madame et une baie en plein cintre ébrasée intérieurement, dont le tableau est garni d'un redent à neuf retraites. Le vestibule du sud est tout à fait pareil ; seulement, dans la restauration qui s'opère actuellement, on a ébrasé la fenêtre en dehors et en dedans ; les retraites extérieures sont au nombre de six.

Abandonnons maintenant le rez-de-chaussée pour nous occuper du deuxième étage, dont la distribution est presque identique. La différence principale consiste en ce que l'on n'a ici à chaque aile qu'une seule salle divisée en deux compartiments, l'étranglement qui sépare le porche du vestibule ayant disparu pour faire place à un large arc doubleau. Cet arc porte sur quatre colonnes romanes à chapiteaux variés; il fait pendant à deux arcades simulées à l'est et à l'ouest, qui s'appuient chacune sur deux colonnes romanes; au nord et-au sud quatre autres arcades plus petites complètent la décoration. Vers l'extrémité orientale de la salle se trouve une espèce d'abside en cul de four occupée par un autel. Cette niche empiète sur l'intérieur de l'oratoire de mauière à réduire le compartiment de l'est à la même longueur que celui de l'ouest ; chacun d'eux est recouvert d'une coupole ovale sur pendentifs. Dans le mur occidental est percé un large oculus. Sous l'arc doubleau s'ouvre la porte de la tourelle; à côté on remarque une baie ébrasée eu dedans et correspondant à celle du" rez-de-chaussée. Le mur contigu à la tour centrale est plein aujourd'hui ; autrefois , comme l'ont démontré les recherches de M. Carlier, les deux arcades simulées étaient à jour et se subdivisaient en deux autres arcades plus petites ouvertes sur la grande coupole de la tour. Cette disposition élégante transformait chaque oratoire en tribune ; on a dû y renoncer par suite de la rupture des colonnettes, broyées sous le poids du clocher. L'oratoire adjacent à la tourelle Madame était sous l'invocation de sainte Agathe; il sert aujourd'hui de réceptacle aux harnais du char de Sainte-Gertrude. L'oratoire voisin de la tourelle de Jean était dédié à la patronne de Nivelles; jadis il était l'objet d'une vénération toute particulière et les pèlerins s'y portaient en foule pour passer entre le mur et l'une des colonnes

deTare doubleau ; la Irace de leurs genoux est profondément imprimée dans la pierre qui sert de socle au monolithe. Pour arriver plus aisément à l'oratoire de Sainte-Gertrude, ou, comme on disait anciennement, au *Trou de Sainte-Gertrude*, on a pratiqué un escalier spécial, qui commence sous la coupole centrale (où il compte 11 marches), s'engage dans l'épaisseur de la muraille (où il a 24 marches) et débouche à peu près vis-à-vis de la porte de la tourelle. Le 31 juillet 1684, Ordre fut donné;par le chapitre de fermer la porte qui donnait accès à la chapelfe du Trou de Sainte-Gertrude, et de ne l'ouvrir qu'à certaines heures, lorsqu'on y dirait la messe. C'était là que s'assemblaient les bôneficiers et communs chapelains de la collégiale.

Le troisième étage est moins remarquable et en môme temps moins vaste que les précédents. En effet, ceux-ci occupent tout l'espace compris entre les collatéraux et la façade de l'église, c'est-à-dire loule l'épaisseurdela grande coupo!e;mais, une fois parvenues audessus des basses-nefs, les ailes de l'avant-corps se réduisent à leurs propres dimensions, qui apparaissent à l'extérieur, de chaque côté des tourelles latérales. La salle du troisième étage n'a donc que 7 m. 80 de longueur, sur 6 m. 20 de largeur. Elle est éclairée par deux meurtrières, flanquant, la porte de la tourelle. Contre le clocher, à l'est, est l'entrée des combles de l'église; à l'ouest, une ouverture condamnée, qui donnait accès à la galerie de l'abside occidentale. Cette salle était probablement planchéiée, car le bas en est bosselé par les coupoles de l'étage inférieur. Elle est recouverte d'une voûte moderne en briques, qui.est assise sur les anciennes retombées. Si nous ne parlons que d'une salle en donnant ces détails, c'est qu'en réalité il n'y a pas ici de différence sensible entre l'aile droite et l'aile gauche de lavant-corps.

Le quatrième étage se trouve au niveau de l'extrados de la grande coupole. Il était éclairé par la rangée inférieure des fenêtres géminées que nous avons décrites en nous occupant de l'extérieur de l'avant-corps ; mais la plupart de ces ouvertures ont été murées par mesure de précaution. Les deux salles de cet étage communiquaient autrefois avec le clocher, qui les sépare, par une large arcade surmontée d'un cintre en pierres blanches ; on a été obligé de remplir aussi ce vide et de ne plus laisser qu'un passage étroit. Les voûtes sont neuves et construites en briques; elles permettent d'apercevoir, surtout vers l'est, des vestiges d'anciennes petites coupoles et d'une corniche fort simple. A la hauteur des reins de la voûte et dans l'épaisseur des murs régnait, sur trois faces de l'aile droite, un couloir voûté, éclairé par la rangée supérieure des fenêtres géminées de l'avant-corps ; cette galerie aboutissait à une tourelle hexagone conduisant au carillon de la tour. On vient de démolir la tourelle et de supprimer en partie le couloir. Nous ignorons si, avant la restauration de l'aile gauche, on y remarquait la même particularité.

Les combles, qui ne sont pas encore entièrement rétablis, n'ont rien qui attire les regards; ils sont en communication avec le clocher.

Le centre de l'avant-corps est occupé par une belle coupole sur pendentifs dont le dernier incendie a constaté la solidité, car eile a résisté aux secousses vior lentes provenant de la chute des cloches et à la chaleur excessive développée par la combustion de la charpente de la flèche. Cette coupole a une hauteur de 18 mètres et atteint à la même élévation que les trois premiers étages des bâtiments qui la flanquent; son diamètre est de 9 m. 30. Jusqu'au XVIb- siècle les quatre faces du rectangle dans lequel eile se trouve inscrite étaient percées d'arcades à jour : celles de Test et de l'ouest s'ouvraient jusqu'au sol et communiquaient avec la nef et l'abside ; les deux autres présentaient de petits portiques pratiqués au niveau des oratoires latéraux de Sainte-Gertrude et de Sainte-Agathe. Actuellement les quatre murs sont bien encore décorés d'arcades en plein cintre portant sur des pilastres, mais elles sont toutes simulées, sauf celle de l'est; les panneaux du sud et du nord sont pleins; l'arcade occidentale est percée d'une porte et d'une fenêtre en ogive, contemporaines du portail construit en 1662: sa hauteur ancienne est indiquée à l'extérieur par le premier des trois arcs de décharge que l'on remarque sur la façade.

Au-dessus de la coupole, la tour avait un deuxième étage voûté; nous ignorons à quelle époque a été démolie la voûte dont on n'aperçoit plus que les retombées en tuf dans les angles. C'est à cet étage que correspond la baie rectangulaire que l'on remarque au haut de la façade. Deux cintres de pierre blanche, partiellement remplis par une maçonnerie neuve eu briques, mettent le clocher en communication avec les ailes de l'avant-corps.

Le troisième étage, séparé du précédent par des poutrelles en fer, est destiné à recevoir les nouvelles cloches. Au-dessus de l'ancienne voûte chaque face de la tour est consolidée par un grand arc de décharge surbaissé, en pierre bleue, qui date de la reconstruction de la tour en 1641. Dans le mur oriental se trouvent deux ouvertures par lesquelles on découvre les cinq colonneltes romanes que nous avons signalées en décrivant l'extérieur de l'édifice. Plus haut, à cette face ainsi qu'à celle de l'ouest, deux fenêtres blindées, s'amortissant par un segment de cercle, indiquent la place des ogives géminées visibles au dehors.

Le quatrième étage, où était placé le carillon, est percé de quatre grandes baies en plein cintre garnies d'abat-son. 11 recevra, parait-il, une nouvelle flèche octogone à charpente en fer.

Revenons à la coupole. Si, de l'arcade qui la rattache à l'église, on contemple le vaisseau que l'on a devant soi, on ne peut s'empêcher d'en admirer les vastes proportions. La nef centrale, séparée de ses collatéraux par deux rangées de piliers carrés portant des arceaux en plein cintre, est recouverte d'une voûte d'arête à nervures croisées et arcs doubleaux, haute de 18 m. 75, qui s'étend au même niveau jusqu'à l'extrémité du chœur, c'est-à-dire sur 77 m. 80 de longueur. Les basses-nefs ont 10 m. 60 d'élévation ; le transept et le contre-transept sont plus hauts.

Chœur et Croisée.

Le chœur, que l'on appelait jadis le *Chœur des chanoines*, le *Chœur des seigneurs (Chorum dominorum)* ou le *Chœur de Saint-Pierre*, fut, en 1669, la cause d'un procès entre les deux grandes subdivisions du chapitre. Les chanoines soutenaient qu'il était spécialement affecté à leur usage, tandis que, d'après les chanoinesses, ils devaient principalement officier dans l'église Saint-Paul. A celte occasion, il se fit, le 3 mars 1670, une visite du grand chœur et du chœur des demoiselles, dont Je récit nous a fourni des détails très-intéressants. La querelle se termina par une transaction : le chœur fut abandonné aux chanoinesses, sauf que, dans certaines occasions exceptionnelles, lorsqu'il y avait un office commun à tout le chapitre, elles occupaient le chœur des demoiselles ou des dames (1670).

Le chœur proprement dit n'a que 19 m. 10 de longueur en œuvre ; mais en comptant la croisée, que l'on y a annexée, il a 31 m. 30. Sa largeur est de 9 m. 65. il est éclairé de chaque côté, comme nous l'avons dit précédemment, par trois fenêtres modernes, qui le divisent en autant de travées. Trois autres fenêtres existaient jadis à l'orient; la plus grande, cachée par le maître autel de Sainte-Gertrude, est encore très-reconnaissableà ses deux colonnes romanes octogones supportant un tore d'archivolte ; les petites correspondaient aux niches ornant aujourd'hui le mur du fond.

La voûte en plein cintre qui surmonte le chœur porte la date 1753; elle est construite en bois et ménagée dans la hauteur des combles. Le sanctuaire occupe les deux dernières travées du chevet ; il est plus élevé que le reste de l'église. Cette différence de niveau provient de l'existence d'une crypte, qui s'étendait jadis jusqu'au transept et dont on a supprimé la moilié en -1753, en même temps que l'on faisait disparaître le jubé placé à l'entrée du chœur. Deux escaliers de marbre noir, séparés par une riche balustrade en cuivre, conduisentau sanctuaire; ils s'appuientaux murs du nord et du sud et ont chacun huit marches. Entre ces escaliers s'ouvre la porte de la crypte, dans laquelle on descend par onze marches et dont nous allons faire connaître la disposition.

La crypte s'appelait anciennement *la Grotte* ou *la Vieille Église,* etla tradition la considérait comme l'ancien temple de Nivelles, au temps de la patronne. Il est à regretter que ses dispositions intérieures aient plus (l'une fois été modifiées : d'abord, en 1612, lorsque sa voûte fut reconstruite, probablement vers l'extrémité occidentale; puisau siècle dernier Elle a la forme d'une basilique, divisée en trois nés par deux rangs de piliers carrés épais de 0 m. 55; elle est couverte d'une voûte d'arête surbaissée, avec aies doubleaux et formerets. Les chapiteaux qui reçoivent les retombées de cette voûte consistent en un abaque, composé d'une plinthe reposant sur un filet en retraite qui la sépare d'un chanfrein. L'abside sert d'emplacement à un autel. dont la pierre consacrée est de même espèce et a les mêmes moulures que les chapiteaux. La nef principale a, entre piliers, 3 m. 13 de largeur; les autres n'ont que 2 m. 70; elles sont toutes trois éclairées par une petite baie à l'orient et ne comptent plus que trois travées , inégalement espacées. La plus rapprochée de l'abside mesure 3 m. 15, les autres 2 m. 55. Les travées plus voisines du transept ne sont pas entièrement détruites : on s'est borné à défoncer la voûte, sans démolir les piliers. Elles étaient au nombre de trois et s'étendaient jusqu'à la croisée exclusivement. Des fouilles exécutées tout récemment ont montré que la crypte avait primitivement deux entrées, l'une à gauche, l'autre a droite, s'ouvrant sur les croisillons du transept. Actuellement , on compte dans la crypte 4 piliers isolés et 8 autres engagés dans les parois; du côté occidental plus rien ne déborde le mur : les abaques eux-mêmes sont noyés dans la maçonnerie. La largeur totale des trois nefs, dans œuvre, est de 10 m. 45; celle du chœur n'est que de 9 m. 65 ; il en résulte que les murs supérieurs reposent de 0 m. 40 sur leschapiteaux des pilastres du dessous. Une disposition aussi hardie est, à nos yeux, la preuve que le chœur et la crypte ont été construits d'un seul jet; ce qui le démontre encore, c'est que les parements extérieurs se continuent dans un même plan et sans couture sensible. Entre les pilastres de la crypte sont pratiquées huit niches modernes en briques, dans lesquelles on a placé des statues sur d'anciens culs-de-lampe : à gauche se trouvent celles de saint Paul, saint Pierre et sainte Madeleine ; à droite, celles de sainte Gertrude, saint André et saint Jean ; à l'entrée . saint Amand et saint Feuillen. Vers l'angle S.-E. de la crypte on remarque un puits alimenté par une source jaillissant de la roche ; cette eau passe pour avoir une vertu mira-" culeuse ; mais il est bien difficile d'admettre qu'elle indique l'endroit où sainte Gertrude a été enterrée. Il existait autrefois, dans la crypte, un autel avec un bénéfice dit de Saint-Amand ; on y desservait aussi une fondation établie par M"ᵉ de Créquy. Enfin, on en célébrait tous les ans la dédicace, sous le nom de *dedicatio veteris ecclesiæ.* Pour terminer ce qui concerne cette partie de l'édifice, disons qu'elle est pavée de petites dalles, sur lesquelles nous n'avons rencontré que les deux inscriptions suivantes : 1° D. 0. M. | Reposent dans cette Eglise | Mʳˢ Joseph Gaudrè chanoine j de cette Collégiale mort | le 27 7i>ro 4727, Jean | Philippe Gaudrè chapelain | mort le 1ᴶʳ Xᴶʳ« 1764 et de(*/c) | Joseph Gaudrè" chapelain | et jadis tresorierdece | nble et vhblechapitremort | Ie14 7l>rc4772 | R. I. P. ; 2° D. 0. M. j Ici devant repose le corps | de Mʳ Paul J. Ph. Piercoz prêtre \ chapelain et semainier de la | collégiale décédé le 14 | février 1763 âgé de 61 ans | R. I. P.

L'abside de la crypte s'élève au-dessus du sol derrière le chœur, où elle forme un petit réduit pavé de carreaux émaillés, qui servit jadis dedépôt des archives ducjles du Brabant. (Voir plus haut, pp. 38 et 40).

Le maître-autel date du siècle dernier, mais seulement pour les accessoires, qui proviennent de l'église supprimée de Notre-Dame. Quant à la table primitive, elle existe encore et elle recouvre deux cercueils : ceux de Pépin de Landen et de sa femme Ide, ainsi que le dit positivement un auteur qui écrivait il y a deux siècles, Rebrevietles. Derrière l'autel s'élève un rétable de marbre noir, en forme de portique, dont la corniche est soutenue par quatre colonnettes ; dans l'intervalle sont enchâssés huit petits bas-reliefs d'albâtre retraçant les principaux miracles de sainte Gertrude. Ce monument de style renaissance futexécuté à la suite d'une résolution du chapitre, en date du 16 avril 1629. Maître Jean Thonon, sculpteur, qui demeurait à Dinant, se chargea d'exécuter, aux conditions suivantes, une « table d'autel pour le grand autel madame Sainte-« Gertrude », moyennant 800 florins et 50 florins do vins. D'après le contrat, la table a 8 1/2 pieds de large sur 7 de haut; au sommet règne une corniche de marbre noir, avec architrave et frise d'albâtre ; plus bas se trouvent quatre colonnes de jaspe, avec bases et chapiteaux à la corinthienne, l'emplacement pour mettre une peinture, deux niches , chacune occupée par une statue d'albâtre, de 2 1/2 pieds de haut, surmontée d'une aiguille de jaspe, et six chérubins d'albâtre, le tout reposant sur un piédestal de marbre, avec quatre aiguilles de jaspe. Au milieu il y a un reposoir du saint Sacrement, avec quatre colonnes de jaspe à la corinthienne, yases et chapiteaux d'albâtre, timbre du dôme en marbre avec le pélican et trois festons d'albâtre. Le contrat, qui fut signé le 31 mai 1629, stipule l'achèvement du modèle dans les huit jours, et celui du monument dans les six mois. Cette décoration fut complétée , quelques années après, par l'établissement autour de l'autel, d'une clôture en marbre, avec balustres de marbre blanc d'Italie et soubassement de pierres desEcaussiunes; François Wanson,marchand de pierres demeurant à Namur,*se chargea de la fournir, pour 580 florins (47 novembre 1636). L'autel dû au ciseau de Thonon se trouve représenté dans la *Vie de sainte Gertrude,* par A.-Ryckel; on l'aperçoitflu travers d'une porte de l'église, avec la châsse gothique de Marbrieu d'Ortho, que surmonte une tourelle. Par son testament, en date du 6 décembre 4623, l'abbesse de Hennin avait légué -1,00J florins, « en avancement d'une table à « l'autel Sainte-Gertrude ».

Sur le rétable de l'autel et devant un tableau ovale représentant un Crucifiement, d'après Van Dyck, repose une grande armoire en cuivre, donnée, au commencementdu XVIᶜsiècle, par le doyenMarbriend'Ortho, pour y renfermer la châsse de sainte Gertrude. Ce coffre était entouré jadis de la belle balustrade qui sépare aujourd'hui le sanctuaire du chœur et qui provient du même chanoine. Il a environ deux mètres de hauteur et appartient, par ses ornements, à la décadence du style ogival. 11 s'ouvre sur trois de ses faces, pour permettre de voir la châsse qu'il contient; les portes sont à deux battants : il y en a deux par devant et une de chaque côté : on prétend qu'il y avait aussi deux portes par derrière et qu'elles ont été volées pendant la révolution française. Le chanoine Le Hoye avait fait restaurer celte châsse de cuivre et enlever le tourillon (ou tourelle) qui la surmontait, comme nous l'ap-

prend une résolution par laquelle le chapitre approuva cette modification, le 16 novembre 1753. La châsse de cuivre porte la devise du fondateur : *Ortojam sole.*

Depuis sa récente restauration, la châsse de Sainte-Gertrude est recouverte d'uue enveloppe en glace en forme de cercueil ; elle renferme, dans un coffre en bois, les ossements de la sainte, qui sont fort délicats, avec un voile blanc et un voile noir. Ces ossements furent visités le 8 juillet 1292, mais J'abbesse qui vivait alors étant morte l'année suivante, les dames qui lui succédèrent, craignant qu'une cérémonie semblable ne provoquât la demande d'une partie des restes de la sainte, y mirent constamment opposition. La reine-régente d'Espagne, ayant fait demander une fraction de ces reliques, par l'intermédiaire du gouverneur général, marquis de Caracena, n'obtint qu'un refus du chapitre (11 mai 4662). Les chanoines conservaient aussi le peigne de la sainte; ils ne consentirent, le 19 novembre 4705, à en concéder une dent, quesous promesse de fonder une grande messe hebdomadaire, en l'honneur de sainte Gertrude. En 1794, le corps saint fut transporté en Allemagne, à l'approche des troupes françaises ; ce ne fut qiie onze à douze ans après que Nivelles en récupéra la possession, par acte passé le 27 germinal anXIII, entre les chanoinessesexistantes, d'une part, le maire, le curé primaire et les marguilliers, d'autre part. Les reliques se trouvaient alors à Berg-op-Zoom, d'où elles arrivèrent le 6 vendémiaire an XIV (27 septembre 4805). On les déposa à l'église du Saint-Sépulcre, et le lendemain, jour de la"Saint-Michel, le clergé les conduisit processionnellement à l'antique collégiale, au milieu d'un immense concours de monde. Quatre anciens chanoines portaient le cercueil vénéré de la fille de Pépin.

Le coffre actuel en bois en a remplacé, en 1793, un autre qui était entièrement « pourri » et servait à cet usage depuis le 24 septembre 1574. De la fin du XIII^{e} siècle date la châsse, qui constitue un de nos plus beaux spécimens d'orfèvrerie du moyen âge La convention qui fut conclue à cette occasion, le dimanche avant la Saint-Mathieu 1272, entre le chapitre et les orfèvres Colard de Douai et Jacquemou de Nivelles, présente des détails très-intéressants : La châsse doit être, au moins, aussi longue que l'ancienne, avoir une largeur et une hauteur proportionnée, et reproduire « la pourtrature » ou le modèle exécuté par maître Jacques l'orfèvre, moine d'Anchin. Il ne peut s'y trouver que de l'or, de l'argent et les pierres qui seront remises aux deux orfèvres. L'affinage a lieu aux frais de ceux-ci, sauf que le plomb nécessaire pour cette opération est fourni parle chapitre. Le déchet résultant de l'affinage est supporté par le chapitre, à qui doit être rendue la cendrée qui en*résulte. Le chapitre prend aussi à sa charge la fourniture du métal et le paiement des ouvriers. L'œuvre entière peut contenir 350 marcs d'argent, avec une tolérance de 20 marcs en moins ou en plus; pour la mise en œuvre de chaque marc, évalué à 13 sous et 4 deniers esterlings, les orfèvres reçoivent 20 sous parisis. Avant de procéder à la dorure, chaque partie d'argent est pesée; plus tard, on la repèse de nouveau, afin de déterminer la quantité d'or qui a été employée. A la demande de Colard et de .lacquemon, Jacques d'Anchin apposa également son sceau à cet accord, qui a été publié par M. Van Hasselt dans les *Annales de l'Académie a"Archéologie de Belgique,* et sur laquelle Emile Gachet a écrit un bon commentaire. D'après Molanus, la translation des reliques dans la nouvelle châsse s'opéra le 31 mai 4298. date qui est ! dénaturée en celle du 31 mai 1208, dan# A-Ryckel et quelques chroniques locales. La piété des derniers siècles décora la châsse d'une foule de bagnes et d'au- | très objets de prix, qui, dans la suite, furent aliénés pour payer des dépenses urgentes.

Les nombreux voyages exécutés par la châsse ont exigé des réparations fréquentes. Le 7 avril -4639, on l'orna d'anges d'argent, pour lesquels on avait donné cent patacons et un chêne. On y travailla probablement à la fin du XVIII^{e} siècle, car, il y a quelques années, on y voyait deux médailles, l'une de Marie-Thérèse, l'autre de Léopold II, que l'on a enlevées lors de la dernière restauration. Cette opération, entreprise en 4857 par M. Varigar, de Bruxelles, a coûté 2,800 francs ; elle a été suivie d'un nettoyage à fond nécessité par l'incendie de 4 859.

La châsse représente une église gothique, terminée aux deux extrémités par un mur plat avec portail ; au milieu de chaque face latérale se trouve un autre portail, rappelant un bras de transept, mais d'une très-faible saillie. La toiture révèle trois nefs intérieures. Le vaisseau principal est recouvert d'un toit à deux égouts. dont ie faîtage est orné d'une crête enrichie de pierreries ; ses murs latéraux sont garnis de nombreuses arcades ogivales simulant la claire-voie. Les collatéraux ont des combles en appentis ; chacun d'eux est creusé, à l'extérieur, de huit niches renfermant des statuettes. La chasse a 4 m. 80 de longueur, 0 m. 54 de largeur et 0 m. 68 de hauteur non compris les fleurons qui la surmontent. Le tout est en argent, dont la plus graude partie est dorée, repoussée ou ciselée et chargée d'émaux, de pierres fines et de camées antiques. Le toit de la grande nef est couvert de bas-reliefs retraçant une douzaine d'épisodes de la vie de sainte Gertrude ; celui des basses-nefs est revêtu d'ornements réguliers alternants, qui représentent, l'un, un lis enfermé dans un losange, l'autre, l'ancien portail occidental de l'église. Nous n'essaierons pas d'énumérer les colonnettes, les roses, les pinacles, les festons, les mille détails, en un mot, qui enrichissent cet admirable reliquaire. Nous nous contenterons de dire que le portail occidental (dans la position que la châsse occupe habituellement au-dessus de l'autel) renferme un Christ en croix, ayant à sa droite sainte Agnès et trois apôtres, à sa gauche sainte Marthe et trois apôtres; le portail oriental, sainte Gertrude, ayant de chaque côté quatre apôtres ; le portail méridional, la Vierge avec l'Enfant Jésus ; le portail septentrional, le Père éternel. Indépendamment de quatre séraphins qui dominent les portails latéraux, seize anges sont disséminés autour de J'édicule.

Aux deux côtés de l'autel on conserve, dans des châsses de bois, des reliques du bienheureux Pépin de Landen et de sainte Iduberge. Près de ces châsses sont placées deux grandes statues des parents de sainte Gertrude, exécutées en 4757 par le sculpteur Anrion.

Devant l'autel, contre la balustrade en cuivre qui limite le sanctuaire, on lit sur une dalle de marbre blanc encadrée de marbre noir, l'inscription suivante: Reposent en cette Collégiale les très | Hauts et très Puissants Princes, le Ducs | de Brabanl, de Glorieuse Mémoire. | Pépin P Père de S»e Gertrude, le 21 Février | l'an 646. | Otthon, l'an 1005. Gerberge sa Sœur, | aiant épousé Lambert Comte de Mons, | et de Louvain, deceda l'an 1016, et luy | l'an 4045. Henri 4er Fils du Comte Lambert j l'an 4038. Lambert son Frère, l'an 1051. | Henri 2^{e} l'an 1068. Henri 3^{e} l'an 4090. | Henri 4^{e} l'an 4095.

La balustrade du sanclu lire avait été cédée à un sieur Lepage, en garantie de 505 florins 42 sous, dus par le chapitre pour fourniture de vin. En 1818, les héritiers Lepage la restituèrent à l'église et consentirent, par une transaction en date du 9 janvier, à limiter à 100 florins le montant de leur créance.

De temps immémorial, ie chœur était bordé de stalles *(sedes seu sedilia),* où les membres du chapitre prenaient place. Elles furent ôtées du temps de î'abbesse Elisabeth; mais une sentence arbitrale, rendue a Louvain, ati collège du Faucon, le 4er mars 4520, invita l'abbesse à les faire replacer, comme constituant à la fois un ornement pour l'église et un objet d'utilité. Les formes qui existaient en 1670 remontaient à une

époque assez reculée : elles dataient de l'année 1402. Elles étaient doubles, comme elles le sont encore. On comptait trente-huit « hautes formes » ou formes du rang postérieur, dont quatre contre le doxal, c'est-à-dire vers la nef. Les chanoinesses ne pouvaient y prendre place que sept ans après leur sortie des écoles. Les premières, en venant de la nef. étaient occupées : celle de gauche (du côté de l'évangile ou des dames), par l'abbesse; cellede droite (du côté de l'épitre ou des chanoines), parle doyen. Toutes deux offraient desarmoiries: ici, celles d'un prévôt de la famille d'Erps; là, celles du chapitre même. Le prévôt seplaçaità côté du doyen. Seize formes basses, dont deux en avant du doxal, servaient aux curés, chapelains, vicaires, chantres et officiers.

La travée inférieure du chœur, qui a été réunie à la croisée vers le milieu du siècle dernier, est encore bordée de deux lignes de stalles en chêne sculpté. Elles occupent 44 mètres de longueur ; chaque ligne se compose de deux rangs de stalles : celles du haut, au nombre de 20 de chaque côté ; celles du bas, au nombre de 16. Une grille de fer battu clôture le chœur, en reliant les deux lignes de stalles, qui l'ont vers l'ouest un léger retour d'équerre. Vue delà grande nef, cette disposition ne produit pas un mauvais effet; mais elle entraîne inconvénient d'intercepter toute communication entre les deux croisillons du transept et, par suite, d'entraver singulièrement la circulation.

Il serait désirable que l'on rétablît le chœur a son ancien niveau, en relevant la crypte, et que l'on reculât toutes les stalles vers l'orient de manière à dégager la croisée. Il n'y aurait pas grand mal à supprimer, par la même occasion , les boiseries qui surmontent les stalles et se prolongent jusqu'au sanctuaire ; elles servent d'encadrement à lé tableaux fort médiocres, représentant plusieurs scènes de la vie du Christ et divers sujets religieux. Ces tableaux sont lous du même maître et datent pour la plupart de 1760; l'un d'eux (Résurrection de Lazare) porte la signature *F. Dumesitilpinxit Bruxellæ 1161 ;* un autre (Sacrifice d'Abraham) a été crevé par mégarde et relégué dans la sacristie ; au lieu de le restaurer, on l'a remplacé par une nouvelle toile, signée *Philipkin 1848,* qui se marie fort mal aux anciennes.

Au milieu du chœur, en avant de l'entrée de la crypte, on lit, sur une pierre bleue, encadrée de blanc, quiaété placée en 1727 : *Hic jaceta même | februario aani 1528* i *Marbianus Orlo | hujus ecclesiæ décernas* j *atque canonivus qui hoc | feretro œreo aliisqtte \ tlonis eam decoravit.* Ce savant ecclésiastique fut enterré entre les autels de Sainte-Gertrude et de Saint-Pierre, sous une tombe qui avait été disposée de manière à ce qu'on pût y placer une lame d'airain, que l'on ne posa jamais. Marbrien avait été institué par l'abbesse de Langastre son exécuteur testamentaire. La collégiale lui dut un grand chandelier de bronze, à sept branches, qui s'élevait au milieu du chœur, et un pupitre orné d'un aigle, également de bronze, qui servait aux chantres choristes. L'un et l'autre portaient pour inscription : *De bonisbonæ memoriæ dominæ Margaretæ de Langastre abbatissæ hujus ecclesiæ.* Le lutrin actuel, qui est en marbre, provient de l'église des Récollels, et a été cédé en échange par le conseil des hospices (30 juin 1818). Plus près de la nef on voyait, au siècle dernier, le « petit pupitre, à l'usage des dames ».

Le *Grand théâtre sacré du duché de Brabant* (La Haye, 1734, tome I, 2e partie, p. 10) donne deux planches gravées représentant les tombeaux de Péronnede Fontaines et de Jeanne de Montenaeken, sa mère; ces pierres sépulcrales, qui étaient placées respectivement au milieu du chœur et de la nef, n'existent plus aujourd'hui. Elles portaient les inscriptions suivantes : 1" Cy gist noble Damoiselle perone de Fontaines | fille d;' Baudewyn de Fontaines fils aisné de Mess" Baudewyn, espouse | de Jean de Herzelle escuier laquelle très- | passa l'an XV« et XVI le XXIIe de Mars, pries pour l'ame (avec l'écu de la défunte et huit quartiers : Hennin, Barlamont, d'Hilly, Bethune; Montenacke, Meldert, Rêves, Huldeberghe);2° Cy gist noble Damoiselle Jehanne de Monte- j nake fille du vicecomte de Montenake, jadis espouse a noble escuyer Bau | duien fils aisné du Seignr. de Fontaine j laquelle trespassa l'an XV« et quattre le iiij[e] d'Octobre, prie pour l'ame (avec l'écu de la défunte et huit quartiers : Montenake, Rercveke, Meldert, N…; Rêves, Sesere, Huldeberghe, N….).

Le jubé se trouvait jadis à l'entrée du chœur, qu'il séparait de la nef. On y voyait un autel dédié à sainte Cécile, la patronne des musiciens. En vertu d'un contrat en date du \'[rT] mars 1612, les grandes et les petites orgues furent restaurées par le maître organiste Antoine Rombault, pour 100 florins. Le 24 juillet 1640, le chapitre signa une autre convention avec maître Nicolas de Rover, organiste du gouverneur général, qui se chargea de renouveler les orgues, et à qui 600 fi. furent payés le II octobre suivant.

Avant la suppression de ce jubé, on entrait dans le chœur par deux portes latérales qui existent encore derrière les stalles et sont pratiquées au-dessus des anciennes portes de la crypte.

Grande nef.

La grande nef a 46 m. 50 de longueur, y compris le conIre-transept voisin delà coupole, sur 14 mètres de largeur dans œuvre. La croisée a la même largeur, tandis que le chœur n'a que 9 m. 65. La voûte est en plein cintre et en briques, comme celle de la croisée; elle a été construite en 1650, aux frais de l'abbesse Adrienne de Lannoy, dont elle porte l'écusson aux trois lions couronnés ; vers la naissance de ses retombées, à la hauteur de II m. 70, règne un entablement de style renaissance imité de l'ordre toscan. Primitivement,* il n'existait que des plafonds, comme le prouvent les traces de peintures encore visibles aux reins des voûtes et l'absence de contreforts extérieurs. Le vaisseau compris entre la coupole et le chœur est divisé en 40 travées par deux rangées de piliers carrés, les derniers engagés. Ces piliers, épais de 1 m. 20, ont toujours eu leur forme actuelle, sauf les quelques moulures appliquées au siècle dernier; on a prétendu à tort et bien à la légère qu'ils étaient primitivement des colonnes rondes que l'on a transformées en prismes. La grande nef est éclairée, de chaque côté, par huit fenêtres en plein cintre, bordées d'un bandeau. La première travée, en partant du pied de la croix, constitue le contre-transept ; elle a neuf mètres de largeur, tandis que les suivantes n'en ont que la moitié. La cinquième travée correspond aux entrées latérales de l'église. La dixième travée appartient au transept. Les piliers qui suivent les i[re], 5e et 9e travées sont cantonnés en croix de pilastres fort saillants. Les arcs doubleaux extrêmes sont plus larges que ceux des travées intermédiaires. Anciennement la nef était pavée d'un grand nombre de pierres tumulaires; elles ont été remplacées en 1772 parle dallage actuel.

La neuvième travée, dans laquelle s'ouvre la grille du chœur, est occupée par deux bas-autels ; elle est clôturée par un banc de communion orné de rinceaux de vigne en chêne sculpté et provenant de l'ancienne église des Carmes. A l'autel de gauche, ou du Saint-Sacrement *(autel privilégié,* où se célébraient tous les officesdela nef, au siècle dernier), se voit une Mater dolorosa ; à l'autel de droite ou de la Vierge (jadis, de Saint-Charles, dit aussi de dix heures), est placé un tableau représentant saint Charles Borromée pendant la peste de Mi'an. Ces deux autels devraient disparaître, si l'on venait à dégager la croisée; les besoins du culte n'en souffriraient point, car il resterait encore huit autels dans l'église.

Les cinq premières travées de la nef, en partant de la croisée, constituaient jadis ce que l'on nommait le *Chœur de la nef,* et étaient bordées, sur les côtés, par une cloison qui faisait retour dans la nef. Devant cette cloison , dans les quatre premières travées, se trouvaient des bancs réservés : à gauche, aux chanoinesses, à droite, aux chanoines et chapelains. Le dernier banc de celte rangée était occupé par.le prévôt. Dans l'espace intermédiaire, sur une rangée, étaient disposés quatre chandeliers, dits les *Chandeliers des jurés.* L'abbessese plaçait à gauche, sur un siège isolé, et tournant le dos au restant de la nef; devant elle il y avait un banc pour les échevins; à droite, également adossés au restant de la nef, se trouvaient les doyens des métiers, et, entre ceux-ci et le prévôt, les jurés.

Contre les piliers compris entre les portails latéraux et le transept sont placées de grandes statues, qui se suivent dans l'ordre suivant en partant de l'ouest : à gauche, saint Thomas, saint Jean, saint André, saint Pierre; à droite, sainte Gerlrude. saint Jacques et saint Paul';"à l'avant-dernier pilier du sud, la statue est remplacée par une chaire de vérité signée *Delvaux Ft* et représentant Elie dans le désert d'Horeb. Quatre de ces statues sont dues au ciseau de Delvaux, comme nous l'apprend une inscription gravée sur le saint Jacques : « S. Piere, S. Paul, ! S. André, S. Jaque | fait par Laurent Delvaux | sculpteur | de la cour | 1750 ». Les trois autres statues sont médiocres ; l'une d'elles est signée Anrion. 11 y a quelques années on voyait encore, sous les deux statues les plus rapprochées du chœur, deux banderoles avec les inscriptions suivantes : 1° Donné par très noble et très illustre seigneur | Louis Albert baron de Dongelberge* | Et de Corbecque élu prévôt de ce très noble | Et très illustre chapitre le 10 décembre 1750; 2" Charle Bonavcnture comte vander Noot baron de Schoonhovc et Marelzetc. chambellan de | Sa maj : imp : son conseiller d'épée du conseil d'état, grand bailly de Nivelles et du roman | Pays wallon Brabantetc. et Catherinne Philippinne née baronne de Waes, | son épouse, père et mère de Marie Félicité Philip, née comtesse Vander Noot | Chanoinesse de ce très illustre chapitre de Nivelles, ont donné cet apôtre l'an 175G.

La chaire que nous venons de citer est en chêne sculpté; elle avait été exécutée pour l'église des Carmes; lors de la suppression de cette église, elle fut transportée à Sainle-Gerlrude, et le corps de Delvaux, qui reposait au pied de son œuvre, fut enterré au cimetière Saint-Pierre. Au bas de la chaire on voit Élie dormant appuyé sur le bras gauche; près de lui se tient un ange portant un pain et ayant une gourde à ses pieds; derrière eux s'élève *m* tronc d'arbre qui soutient la cuve, le long de laquelle il se ramifie. 11 est fâcheux que cette belle œuvre ne soit pas complètement achevée et que l'on ne remplace pas par un escalier décent l'espèce d'échelle que doit gravir le prédicateur. Nivelles faillit perdre cette chaire vers 1815 ; le doyen l'avait vendue a l'évêque de Namur, pour la cathédrale de Saint-Aubain ; déjà on se préparait à la hisser sur'les chariots qui devaient l'emporter, lorsque la régence fit signifier opposition à l'enlèvement.

Une autre chaire de vérité, celle qui fut exécutée pour la collégiale, se remarque du même côté de l'église, à la troisième travée. Elle est en marbre et en chêne et représente Jésus avec la Samaritaine. Ces deux personnages sont séparés par le puits de Jacob; Jésus est assis à la droite du spectateur, ayant un bras ramené vers la poitrine et l'autre abandonné sur la jambe; la Samaritaine est debout, les deux mains appuyées à sa cruche, qui est posée sur la margelle du puits. Derrière le groupe, tout entier en marbre blanc, se trouve un arbre de même matière supportant une cuve en bois sculpté; il se bifurque d'abord pour recevoir l'abat-voix, au-dessus duquel il se ramifie ensuite en branches peu gracieuses. La cuve est ornée de trois médaillons de marbre, qui rappellent les paraboles de l'Enfant prodigue, du Semeur et du Père de famille. L'abat-voix, qui est en bois, soutient plusieurs lètes d'ange en marbre. Deux escaliers, bordés de rampes en chêne admirablement fouillé, conduisent à la tribune. Cette superbe chaire a été exécutée par deux artistes : le marbre est travaillé par Laurent Delvaux, de Garid, le bois par Philippe Lelièvre, de Nivelles. "Trois inscriptions nous renseignent sur l'origine de ce beau morceau de sculpture : derrière la cuve, à l'intérieur de la rampe qui forme balustrade, est gravée la date *anno 4772;* sur la rampe de gauche, on lit *P. Lelièvre ; et* enfin, au pjed de la Samaritaine est inscrit le nom *IM Delvaux.* N'oublions pas de dire que cette dernière statue représente la fille de Laurent, c'est-à-dire Henriette Delvaux , qui devint plus tard madame Baugniet. On a conservé la convention conclue pour l'exécution de la chaire de Sainte-Gertrude; à cause de l'intérêt qu'elle offre pour l'histoire de l'art, nous croyons devoir la publier d'après l'original que possède M. François Charlier, de Nivelles.

« Cejourd'huy 13 d'octobre 1770 MademoiselleVander-
« noot et monsieur Le Hoye respectivement chanoinesse
« et chanoine du noble et vénérable chapitre de la col-
« legialleS[1]"" Gerlrude à Nivelles à ce autorisés par réso-
« lutioncapitulairedu 22 de septembre de l'année cou-
« rante ont convenu avec le S[r] Delvaux sculpteur de la
« Cour et de son altesse royale pour un groupe de
« marbre blanc à servir de base pour une chaire de
« prédication à placeren laditlecollegialle, en la forme
« et manière suivante.

« Primes que ledit S[r] Delvaux promet de faire et
« d'exécuter suivant les règles de son art un groupe de
« marbre consistant en deux figures, dont l'une repre-
« sente le Sauveur et l'autre la Samaritaine au bord
« d'un puis, etderiere un tronc d'arbre le tout de marbre
« blanc statuaire pour servir de base à ladilte chaire de
« prédication, et être posé sur une plainte de marbre
« noir ainsy que les deux escaliers suivant le model qui
« à été vu et agrée par ledit noble et vénérable chapitre.

« Que ledit groupe devra être de la hauteur et pro-
« portion qui est déterminé sur les blocs de marbre
« qu'il est actuellement en devoir d'apretter pour ledit
« ouvrage.

« Qu'il s'oblige aussy d'exécuter et livrer trois me-
« daillons de marbre blanc en relief, pour être posés
« dans les trois panneaux de la cuve de laditte chaire
« d'une grandeur et proportion convenables et repre-
« sentant les sujets dont il sera convenu.

« Qu'il sera tenu de veiller et prêter ses soins pour
« la perfection de l'ouvrage en bois, et d'exécuter le
« génie qui est au-dessus du ciel de laditte chaire ainsy
« que les tetes des génies qui entrent dans les orne-
« mens, pourquoi on lui livrera le bois apprelté.

« Qu'il livrera aussy à ses frais les trois pleintes de
« marbre noir dont l'une est pour placer le groupe et
« les deux autres pour servir de première marche des
« escaliers, et sera tenu de placer à ses frais en laditte
« collegialie tous les ouvrages en marbre dépendant de
« son entreprise.

« Au moyen de quoy laditte Demoiselle Vandernoot
« et M[r] le chanoine le Hoye en leur ditte qualité de mai-
« tresse et maître de laditte fabrique paieront et comp-
« teront audit S[r] Delvaux une somme de dix mille flo-
« rins argent courant pour cet ouvrage et entreprise y
« compris la livrancedu marbre et le model. Acompte
« de laquelle ajant receu le 12 de juillet 1770 celle de
« trois mille florins il ne luy reste plus à pajer que celle
« de sept mille florins, qui luy sera pajé par termes à
«raison de trois cens florins par an, à commencer le
« 1 d'août de l'an 1771 et ainsy d'an en an jusqu'à l'ex-
« tinction de laditte somme restante, de sorte que le
«dernier paiement échoira le 1 d'août de l'an 1794et
« sera de cent florins.

« Tout quoy a ete accepte de part et d'autre avec pro-

« messe de fidèlement accomplir le présent accord et de « ne demander jamais aucun intérêt pources sept mille, «sous obligation en forme et notamment des biens de * laditte fabrique pour assurance du paiement des dittes « sommes aux termes limités.

« Aiusy fait et convenu le 13 8»™ 1770.

«Ontsigné : Laurent Delvaux, VanderNoot, Js. Le « Hoye ».

Lelièvre demanda et obtint 4.000 florins pour la sculpture en bois, et le menuisier Nicolas Bonnet 1,450 florins pour la façon, la fourniture et l'apprêt du bois (résolution du chapitre, du 22 septembre 4770). Une gravure assez mauvaise de cet objet d'art se trouve dans la *Belgique monumentale,* tome I, p. 271.

Les piliers de la nef, probablement les plus voisins du contre-transept, étaient jadis garnis d'autels, que le chapitre, de commun accord avec l'abbesse, résolut de démolir, le 9 avril 1681. Celte opération ne s'effectua pas immédiatement; ce ne fut que le 4 5 juin 4 685 qu'on sollicita de l'évèque (qui l'accorda trois jours après) l'autorisation de transférer ailleurs les fondations de ces autels. Il fut alors décidé qu'on dirait :à l'autel du Vénérable les messes de la chapelle ou autel de Saint-Joseph,, dit de Notre-Dame del Gamme et de Saint-Jean-l'Evangéliste ; à l'autel privilégié les messes du bénéfice de Saint-Agnès; à l'autel de Saint-Michel les messes du bénéfice de Saint-Nicaise: à l'autel de Notre-Dame des Sept Douleurs les messes du bénéfice de ce nom, dit aussi de Notre-Dame de Pitié ; à l'autel de Notre-Dame des Quinze Degrés les messes du bénéfice de.Saint-Nicolas et de Sainte-Gertrude au Pilier; à l'autel de Notre-Dame du Mont-Carmel les messes du bénéfice de Sainte-Marguerite et de Saint-Jean. Quelques membres du chapitre ayant offert de se charger do la démolition de quatre de ces autels, pourvu qu'on les laissât disposer des balustres, bancs et autres matériaux devenant disponibles, le chapitre y consentit, en enjoignant toutefois de respecter les épitaphes existantes en ces endroits (24 juin 4088).

Ce que l'on appelait l'Image de Sainle-Gertrude au Pilier se trouvait vers le milieu de la nef. Il y avait là anciennement une couche où on déposait les malheureux attaqués du charbon, dans la conviction qu'ils seraient guéris par l'intercession de la patronne de Nivelles. Eu 434 6, le mardi avant la Sainte-Marie-Madeleine , lécolâtre Nicolas Camus fit un don aux *v* pauvres malades qui gironlen l'église madame Sainte- « Gertrude » ; au mois de septembre 1322, le chapitre, du consentement du doyen, Thierri Du'emo, et de la doyenne Helwide de Chàmont, « proviseurs des biens « des maladesdou piler », les gratifia d'une maison située au Marché, et. par son testament, l'abbesse Volende de Steyne laissa dix livres pour acquérir des rentes en faveur des « pauvres malades qui viendront à ce pil- « leir ». Ces donations presque simultanées indiquent l'époque où prévalut l'usage d'exposer de la sorte les malades; les légendaires nous apprennent qu'il avait complètement cessé au XVII^{e} siècle, par suite, disent-ils, de l'extension de l'hérésie, etdes habitudes de bienséance, auraient-ils pu ajouter.

Pour terminer la description de la grande nef, il ne • nous reste plus qu'à faire connaître deux petits monuments funéraires en forme de portail qui sont attachés aux piliers cruciformes du bas de l'église. Celui de gauche est surmonté d'un saint Hubert, avec la date 4553, qui s'appuie sur un fronton où se trouve le Père éternel ; plus bas s'ouvre une large arcade qui renferme un groupe en haut relief composé d'un grand nombre de personnages et représentant le Christ condamné par Pilate. Ce sujet est sculpté en pierre ; jadis les détails étaient peints et dorés et des volets fermaient le portail. On y lit encore l'inscription suivante : Cy-devant gist sire Hubert Kerssan, chanoine de céans et | chappelain de très noble et vertueuse Dame madame | Marguerite Deslourmel, et trespassa le XVII de jung lan | de grâce mil V^{e} lxxiij, duquel la mère Marie-Henri | gisante en l'église des Cordeliers trespassa le XXVII | de febvrir lan MV« et XXVII.

Au monument de droite, on voit le Christ en croix avec la Vierge et Marie-Madeleine. Des écus armoriés bordaient ce bas-relief; ils ont été arrachés, maison pourrait les replacer au moyep de l'inscription : Cy-devant gyst le corps de | feu noble et illustre Damoiselle | Madamoiselle Anne de Crequy | vivante chanoinesse du noble | et illustre collège de madame | S^{te} Gertrude à Nivelle. Laquelle | trespassa le 44^{e} febvrier 4635. | Prie Dieu pour son âme.

Nous ne dirons rien de deux tableaux, suspendus au mur occidental de la grande nef, qui reproduisent les traits de saint Ignace de Loyola et de saint François-Xavier.

Basses-nefs.

Les collatéraux ont la même longueur et le même nombre de travées que la nef centrale ; comme elle, ils sont recouverts d'une voûte d'arête à nervures croisées et arcs doubleaux; mais celte voûte e9t ogivale. Nous avons déjà fait remarquer que les croisillons du transept et du contre-transept s'élèvent à une hauteur intermédiaire entre celles du grand vaisseau et des bas-côtés; nous devonsajouter une particularité propre au contre-transept, c'est que lès nervures, au lieu d'être des croisées d'ogives, sont disposées en tiercerons et bernes; disons encore que les arcs doubleaux des piliers cruciformes sont plus larges que les autres. Chaque collatéral est éclairé par sept fenêtres en plein cintre, correspondant à celles de la grande nef; la place de la huitième fenêtre est occupée par une petite chapelle qui flanque à l'est le contre-transept. De belles boiseries, dont le placen eut fut autorisé par le chapitre, le 4 février 4740, garnissent les murs jusqu'à la hauteur des fenêtres et encadrent douzegrandstableaux de peu de valeur; elles sont interrompues vers le milieu par la saillie des portails latéraux en bois sculpté. Signalons enfin une irrégularité assez"fréquente dans les églises du moyen âge : la basse-nef méridionale a 6 m. de largeur dans œuvre, l'autre n'a que 5 m. 70.

Les tableaux de la nef gauche représentent respectivement, en commençant de l'ouest, l'Annonciation, la Fuile en Egypte, la Naissance du Sauveur, l'Adoration des Mages, la Purification et le Sauveur au Temple. Ils sont accompagnés d'inscriptions que nous croyons devoir reproduire, à cause des renseignements qu'elles contiennent sur les titres et qualités des donateurs.

4° Deo Opt° Max" | Donné par Jean-Bapte Le Mercier | licenliez-ès-loix, en mémoire de feu j m^{r} Martin du Try, son oncle I chanoine de cette ill^{e} collégiale [qui trépassa le 3 d'août 1741, | le corps duquel repose cy-devant. | Requiescat in pace.

2° Deo Opt" Max^{0} | Donné, 4754., | par le s^{r} Joseph-Adrien Lescart] licencié-ès-loix et Bailly | de la prévoté de ce noble | et vénérable chapitre.

3° François-Philippe Taye, marquis de | Wemmel et d'Assch'e, comte de Marquette et du S^{t} Emp. etc. | Brigadier général des armées du Roy d'Espagne, commandant | en chef son infanterie Walonne, son chambelan et comman- | deur de son ordre militaire de S» Jacqueetc, | étCaterinne-LouysedeCotereau, née marquise d'Assche, | son épouse, père et mère d'Henriette Taye, née marqui- | se de Wemmel, chanoinesse de ce très illustre chap««, | ont donné ce tableau l'an 4754.

4° Deo Opt^{0} Max^{0}1 Donné en 4745 par très-noble et très-illustre seig^{r} Antoine-Jacque-Marie de Spontin, né comte f de Beaufort, viscomle d'Esglayc et d'Odembourg, baron de Freyr etc., etc., élu prévôt | de ce très noble et vénérable chapitre le 23 de Janvier 4745. | En mémoire de DameJannede Spontin | prévote de ce très noble et très illustre | chapitre, décédée le

23 de jun **1449;** fille de | Mes[re] Robert de Spontin, comte de Beaufort, chevalier | seig[r] deWavre,Houtain, Beauraing, Gedinne etc., et de Dame | Sibile de Gavre, son épouse ; et eu mémoire de Marie de Spontin | prévote et d'Agnès de Spontin aussi chan[sc] de ce dit chapitre, | fille de Mes[rc] Guillaume de Spontin, Beaufort, chevalier j seig[r] de Wavre, Houtain, Courière, .Faubec etc., et de | madame Jeanne de Namur.

5° Deo Opt° Max° | Haute et puis[10] Dame Marie-Anne-Joseph, née des marquis de Salures Bernemicourt, veufve de haut et puissant | Seig[r] Messire Euslache-Eugenne, Baron d'Asignies, Seig[r] et Baron de Baillieul d'Asignies, | Meurchin, sire Bertoul et autres lieux, chef de cette noble et très ill[e] Maison, | a donné ce tableau eu mémoire de J noble et très ill* Demoiselle Catherinne [de Lahameyde, chanoinesse de ce noble et J 1res ill[e] chapitre, tante maternelle | à feu ledit seigneur Baron, | laquelle est décédée le | XIV IXbre MDCCXXXIV.

6" Deo Opt° Max° | En mémoire de dame Ide de Looz-Corswarem, chan[ssc] de ce très n. et très ill[e] chapitre en -1294, | tille de Messire Arnould ï, sire de Corswarem Château-Estienne, chlr. etc. etc., et | de Mad[e] Eléonore de Limbourgh , de Lumen etc., Dame de Nyel etc. etc. etc. | Donné en \ 741 par très ill[e] et puiss[1] seig[r] | Charles-Louis-Auguste-Ferdinand-Emmanuel Prince | de Corswarem-Looz etc., des souverains princes et comtes | de Looz et de Hasbaye etc., comte de Nyel et du S'Empire, | b;iron du Maisnîl, d'Escaussinnes, S' Remy etc. etc., seig[r] d'Henrypont, \ Triviè-res, la Folie. Huileux, Manissart, etc. etc., f Gentilhomme de la clef d'or et chambelan | de feue Sa M. I. etc., au service de S. A. S. | gouvernante gen[e] des Pays-Bas etc.

Les tableaux de la nef droite représentent, en commençant du bas de la croix, le Triomphe de l'Eglise, le Saint-Esprit descendant sur la Saiute-Vierge, l'Ascension de Notre Seigneur, S;iint-Pierre marchant sur l'eau, l'Apparition de Jésus-Christ à Saint-Thomas et la Résurrection. En voici les inscriptions :

7° Doo Opt" Max" | Ferdinand-Gaston-Joseph-Alexandre duc | de Croy, comte du Roeux, payr de Hainaut, prince | du S' Empire, Grand d'Espagne héréditaire de la | première classe, et Maximilienue-Thérèse | d'Ongnies, comtesse de Coupigny, duchesse de | Croy, son épouse, ont donné ce tableau | le premier de l'an 1743.

8° Donné, l'an 4742, par Monseigneur Paul-Godefroy, comte de Berlo, évêque de I Namur, qui l'ut élu prévôt de ce très noble et très illustre chapitre le 16[e] | Xbre 4732, nommé à l'épiscopat le 5[e] juin jour de la Pentecôte 4740. j Pour mémoire de Dame Ursule | Antoinette comtesse de Berlo et de feue | Dam[e] Louise Angélique comtesse de Berlo, dé[dée] ! le 30[e] X[1]"^ 4 704, toutes deux sœurs du dit | seigneur évéque et chanoinesses | de ce même chapitre.

9° En mémoire de très noble Dame Claire mar- | quise de Vignacour, d'Orton, en son temps prévote j de ce très illustre et vénérable chapitre de S[te] Gertrude, décédée le 44 d'août 4704, | donné par sa nièce très noble Dame Anne-Louyse | marquise de Vignacour aussy prévote du même | chapitre, décédée Je 49 d'octobre 4743, | dont le corps repose cy-de van t. | Requiescant in pace.

40° Donné par Théodore-Ignace de Petimon | chanoine de ce n. et v. chapitre l'an 4740, | en mémoire de sa bienfaitrice très haute | et très puissante Dame Marie-Françoise de Berghes, | abesse séculière de cette illustre collégiale, | Dame et princesse de Nivelle | et du S« Empire, décédée | leXXVI IX^e M.D.CC.XXIV.

44° Deo Opt[0] Max" | En mémoire de très haute et très puissante Dame Issabeau de Herzelles, abbesse | séculière de cette illustre collégiale, Dame et princesse deNivelIesetdu | S» Empire, décédée le premier X»»[1]»™ l'an MDXIX. | Donné l'an 4740 par très illustre | seigneur Messire Guillaume-PhiP de Herzelles, | abbé de la noble et célèbre abbaye de S[te] *G*^ à Louvain, | de l'ordre des chanoines réguliers de S[1] Augustin, | assesseur et trois fois député ordinaire des seig[r] | Etats de Brabant, juge et conservateur | des privilèges de l'Université de | Louvain, ensuite nommé à l'évêché d'Anvers et sacré le 49 may 4743.

12° Anno. *Praeslat mori quam foedari.* 4 742 | Donné, en 1742, par | Joseph-Philippe-Hiacyutheduc de Corswarem, né comte i de l'Empire Romain, .<eig[r] de la ville et franchise de Wavre, | de la prévoté d'Estal, de la chatelenîe de Bologne et des | terres de S[te] Marie, Nantimont, Villers-sur-Semoy, J'Enclos, Fralin, j Sivry, Buzenol, Habé la Vieille, Habé la Neuve, Houdemont, Marbehan , | Rule, Orchinfan, Mortinsart, Harinsart, Grand-Lez et autres lieux, | descendu en ligne masculine et légitime de très haut et puissant | prince Arnould, 2[e] du nom, par ia grâce de Dieu, comte de | Looz, et de Madame Aleyde de Diest, princesse du sang | de Limbourg, son épouse.

Le portail en bois sculpté qui communique avec le cloître est orné de deux médaillons représentant saint Augustin et saint Grégoire; on y lit cette inscription : « Très haute et puissante Dame Caroline, née comtesse de Berlaymont, | abbesse séculière de celte église, princesse de Nivelles et | du S[1] Empire, décédée le 4[e] de mars 4 743 ».

Le portail opposé est plus riche : deux belles statues allégoriques le surmontent, indépendamment des médaillons de saint Ambroise et saint Jérôme qui l'ont pendant aux deux autres docteurs, et d'un troisième médaillon, placé à gauche de la porte, qui représente saint Jean Népomucène. Il est aussi accompagné d'une inscription : « 1730. Don fait par Charlotte-Emanucl. née | Baronne de Poelgeest. chanoinesse de Nivelles, | dernière du nom et des armes de cette très illustre | maison, | décédée la dite année le 23 décembre».

L'objet-d'art le plus intéressant que possède la nef septentrionale est un petit monument en pierre sculptée qui est encastré dans le mur voisin de la porte du cloître et que l'on a eu la malencontreuse idée de peindre couleur chocolat. On y voit Notre-Dame des Sept-Douleurs placée sous un portail et entourée de sept médaillons renfermant des épisodes de la vie du Christ, avec l'inscription : Cy auprès gist sire Salmon | ade cappelain de cest égleise | quy trespassa le 24[e] jour | de junn l'an XV« et LX | Priez Dieu pour son âme.

Contre le pilier contigu à l'autel du Saint-Sacrement est suspendue une tablette en bois doré qui porte l'inscription suivante : « I). O.M. | La fabricq de Madame | S[*p] Gertrude estant | héritière mobilière de feu | Noble et Illustre Dam[lle] | madamoiselle Elisabeth Duyvê | noirdedeWarmondealfaict | vouterceChœur D'une partie | de Ses Biens en Sa mémoire Laquelle, j après avoir vescu fort Exemplaire | ment en L'Estat DeChanonesse i de Geste Eglise L'Espace de 70 | ans, Est Décedée Le 25. de feb[r] | 4647. Le Corps de Laquelle | est réposant proche de | La Chapelle Nostre Dame j de Sept Douleurs». Cette tablette, outre l'écu de la défunte, a huit quartiers : Diiyvenvoirde, Iselsteyn,Maetenes, Woude; Egmont, Spaeingien,Forest, Cats.

Vis-à-vis est placé un tableau représentant sainte Marie d'Oignies, avec l'inscription : «Sainte Marie d'Oingnies, protégez Nivelles votre patrie ».

Un Ecce homo, d'après Rubens, attaché à la paroi occidentale, et un saint Antoine de Padoue, suspendu au dernier pilier, sont les seuls tableaux qui nous restent à citer dans celte partie de l'église. Nous en aurons achevé la description, après avoir dit que la dixième Iravée (celle du transept) possède un grand crucifix et est obstruée par un ignobie jubé que, déjà du temps du chapitre, il était question de faire disparaître, pour le reconstruire au bas du temple.

Dans la nef méridionale nous n'avons plus à mentionner que trois tableaux : un Couronnement d'épines, à la paroi occidentale ; une Elévation de la Croix, à l'extrémité opposée, contre les stalles ; une Vierge couronnée d'un nimbe étoile, à droite, près du transept. Celte dernière peinture est accompagnée d'une inscription : *Dono reverendi Domini Adriani | André canonici hujus eclesiæ \ qui obiit décima quinta \ seplembris MDCCII1.* Près de là, se trouve enchâssée dans la muraille une sculpture eu marbre représentant un squelette avec un sablier et un ange dans l'angle supérieur; voici l'iuscription qu'on y lit : Icy-devant gist le corps du S^r^ Jacque | Hailliart, en son vivant secrétaire | de ce noble et vénérable chapittre, | qui trespassa le 28 7I>re 4680. j Requiescat in pace.

Au bout de la nef droite, à côté de l'escalier de la sacristie, s'élève un corps de maçonnerie qui fait pendant au jubé ; il supporte un frontispice orné de colonnes torses à rinceaux dorés et surmonté d'une Adoration des mages ; le milieu est occupé par un tableau attribué à Vau Thulden, où l'on voit la Vierge et le Sauveur intercédant pour une âme du purgatoire. Cet eusemble un peu théâtral occupait autrefois le maître-autel.

Sous cette construction s'ouvre une cave dont Je niveau correspond à celui de la crypte et qui semble avoir se.vi d'entrée aux alloirs. Nous avons déjà cité à plusieurs reprises ces galeries voûtées, qui constituaient une espèce de promenoir autour du chœur ; on en voit encore des restes dans plusieurs maisons adossées au chevet de l'église et particulièrement dans la cour du libraire Cuisenaire. Les alloirs furent souvent, depuis le **XVII^e^** siècle, occupés par les troupes. Le 18 octobre 1673, le baron de Beauvilliers fut autorisé pur le chapitre à y placer des chevaux. Le -13 octobre 4682, le chapitre permit à la ville d'établir le poids publie a l'extrémité des alloirs, mais seulement pour quatre a cinq ans. Enfin, en 1746, en convertit cette partie de l'édifice en greniers à foin, mais seulement dans sa partie voûtée, « du côté de l'aile où est la « grotte de sainte Gertrude ou vieille église », et non de l'autre côté, qui n'était recouvert que d'un plancher. Les alloirs sont aujourd'hui en partie fermés, eu partie convertis en habitations particulières; ou y pénètre encore, du côté du Marché au bétail, par une petite allée dans laquelle on remarque les restes d'une ancienne porte.

Si la nef méridionale n'est pas riche d'objets d'art, eu compensation elle possède trois inscriptions fort intéressantes, gravées sur des planches de cuivre.

La première plaque est suspendue au mur de la croisée, entre l'escalier de la sacristie et un confessionnal ; eile al m. 20 de hauteur sur 0 m. 80 de largeur. Au haut se trouvent cinq écussons et une composition gravée représentant sain te Gertrude agenouillée devant la Vierge et l'Enfant Jésus et ayant derrière elle sainte Ide (?) et le démon sous la forme d'un monstre. De la bouche de sainte Gertrude sort une banderole avec ces mots : *Jhesu Christe fili dei vivi miserere michi pecca-Irici.* Aux angles sont les animaux, attributs des quatre évaugélistes. Plus bas se lit une inscription de vingt-huit lignes, gravée en relief en caractères gothiques, dont voici la transcription fidèle :

Ł institucion . et . ordonnanche . de . la . messe . de . XI . heures . ordonnée . par . nobie . dame . margarite . de . scornay . | par . la . grâce . de . dieu . abbesse . seculere . délie. église . collégiale . madame . -iaiute . gertrud . et . dame . de . nivelle . dioce j de . iiege . Considérant . que . en . tant . que . on . est. vivant . en . ce . monde . transitoire . on . doit. tousiours . entendre et | labourer . a . fere . mesment aile . exaltation . et accroissement . du divin . office . bonnes et hônouraubles .cevres | qui. soient . resplondissans devât dieu Et . entre . les . aultres . œvres : spiiïtueles . desmouvoir . et attraire . toujtes . personnes . a . dévotion . et . visenter . sainte . église . au . mains . une . fois . le .jour . pour . regracyer . dieu . le . loer | et. pryer . pour. les . âmes . de . tous . les. trespasses et speciaulmët . les . occupes . en . leur . afléres.. et labeurs . pas|sa_ns et allans . par . chemin . et. tous . aultres Icelje . dame . a ce . regart . par dévotion . meute . a . loneur . de . dieu | nostre . créateur et misericors . rédempteur . de . la . benoite . viergene . marie . la . tresglorieuse . mère . de . madame . sâite | gertrud . sa . patrone . et . de . tous . les . sains . et . saintes . de . paradis . a . ordonne . et . par . ceste . présente . ordône et estaubli | a . célébrer . dévotement . sur . laulte . nostre . dame . situe . deles. la . capelle . sainte . gertrud . vers . les .' achintes . des | biauls . hiusses *[s,c]* . de . la . ditte . église . madame . sainte . gertrud . en . basse . voix . perpetuellemêt et_a tousiours . cascun | jour . de . Jan . par . les . comuns . capellains dicejle église a XI heures . messe . servant . a . jour . Je . propre . messe . ya . et .se | non . le. lundi . messe . de . requiem . le . mardi . du . saint. esperit. le. merquedi . de . madame . sainte . gertrud . le . juedi *[sic)* . du | saint . sacrement. le^venredi . de . la . sainte . croix et . le . samedi . de . nre . dame . Et . oultre . ce . de. ossi . canter . en . habit . deglise | a . simple . cant . sur . le . dit. aulte . entre . mâtine . et. prime . atousiours . et . perpetuelement . par . iceux . cômuns | capellains . quatre . aultres . messes . assavoir . lune du . saint . esperit . le . nuit . de . tous . les . sains . lautre . le . jour . sait | jehan . ewangeliste . et . de . celi . la . tierche . le . jour . sainte . margarite . et. délie . et le . quarte . de . requiem . le . jour . saint | marcque . pourveu . que . en . cescûne . dicelles . et. desdittes . messes . de . XI . heures . le . capellain . célébrant. y . dira . ou | chantera une . collecte . de . requiem Et. que . après . XI. heures . sonnées . sans, malengien . le . célébrant . desdittes | messes . sonnera . une . fois . et . puis . se . vestira . et . vient . devant. et . si . vesti .fera sonner . une . auitre . fois En oultre | la. dite . dame .a. especiaulment. ordonné et devise . que . se . faulte . avoit . de . célébrer . lesdites . messes . et fere ce et ensi | que . par . dessus . est . déclare . que . toutes et quantesfois .que . le . capellain . adce . ordonne . pour le jour . qui ceste | faulte . fera . ou . cômettera . en . nom . de . paine . perdera et sera . prive . de . le . vaileur . de . la . portion . ou . quotte . dune . | messe . du . sallaire . sur . ce . ordonne Et . sera . tantost . icelle . faulte . cômise. et . advêue . par . le . recheveur . desdis cômuns [capellains . distribuée et donnée . a . equale . parchon. a . clerc . de . la . fabricque . et . a . tresorir . pour . le . tamps . de . la | ditte . église .qui. sur . ce . aront et avoir . deveront . côme . a. ce . ordônes . par . la . ditte . dame . a . tousiours . speciaul . regart . | et nieutmainsseront .lesdis . comuns . capellains . tenus, de . faire . icelle . faulte . restorer . ensi . quil . appartendra.

Cette planche est percée d'un grand nombre de trous •ronds qui servaient probablement à retenir un émail noir, remplissant les creux du relief. D'après les détails donnés par l'inscription, il paraît que la messe de onze heures fondée par l'abbesse Marguerite d'Escornaix devait se célébrer dans le croisillon droit du contre-transept, où se trouve aujourd'hui i'aufel de Notre-Dame de Hal.

La deuxième plaque est attachée au pilier cruciforme près de l'autel de la Vierge Sous un Christ en Croix entre les deux larrons, on lit cette inscription : Chydevant gist feu honorable personemaistre Jehan du trilz. Jadis | vicedyen Chantre escolastre et Chanoine de ceste egl(is)e desaincte | gertrud le quel a fondé A cest autel une Messe cotidiane A | célébrer par les chappellainsco(m)munsch(ac)unJourdelan | Aiheure de X heures. Avecq ce Encore une Messe chantée de la | saincte Croix ch(ac)ua vendredy de Jan a lautel sainct

pierc ou | cuer Dicelle Eglise. Desquelles fondations Iceulx cappellains [En rechoipvent les deniers, le quel trespassa le XI[e] joui- de | Novenbre lau XV[e] XXXIX . priez dieu pour son ame.

La troisième plaque de cuivre est suspendue à l'autre pilier cruciforme, vers le milieu de la nef. Huit quartiers y sont gravés : Goldacker , Witzieben , Goldacker, Ilopff'garten ; Waldow, Knobelsdorff, Schierstedt, Blauckenfenis. On y lit la longue inscription que voici : D. 0. M. | ici à côté au pied de L'image S[ie] Gertrude | en la g[tle] nef, repose Le corps de très Noble et | très illustre Demoiselle, mademoiselle | Elisabethe Cunegonde Augustine Goldacker i Chanoinesse de ce Noble et Vénérable Chapitre | fille de Messire Burckard Goldacker, Seig' | D'ufhoven Et de Dame helene de Waldow. | Cette Demoiselle née de parents Luthériens | avoit été instruite Et Elevée dans la | religion de Ses père et mère, mais Le | Ciel qui L'avoit formée pour un vaSc | D'Election permit qu'elle ouvrit les | yeux à La Lumière de La Vérité, et les | fermât pour toujours aux ténèbres Des | Erreurs et du mensonge, ce Changement | et Cette Conversion quoi que miraculeuse | dans toutes Ses Circonstances ne Laissa | pas de lui attirer La Colère et L'indignation j de Ses l'arens, mais ayant Le Cœur plus | sensible aux attraits de La Grâce qu'a j ceux de La Nature, Elle abandonna Ses | parens et Ses Biens pour ne Suivre que | Dieu Seul, La Divine providence La | conduisit dans Ce Chapitre, où elle a | Donné L'Exemple D'une parfaite humilité | et où elle a été un modèle achevé de toutes | les vertus, par la pureté de Ses Mœurs | Sa parfaite union avec Dieu et par tant | D'autres Dons qu'elle avoit reçus du Ciel | elle a été pendant Le reste de Sa vie Lamour | et Les Délices de Son Chapitre, L'objet de | L'Estime et de La vénération de tout Le peuple ; | Enfin elle mourut Le 29. de Novembre 4G90 | En odeur de Sainteté, et Selon L'opinion commune | En véritable Epouse de Jesus-Christ. | Cronique, | goLDaCker ah ton sort est DoUX | tU Vas posseDer ton epoUX. | Requiescat in pace. |

Transept.

Après nous être occupé des nefs de l'église nous avons à en examiner les transepts et les chapelles en hors d'oeuvre. Les croisillons, oupartiedu transept, qui déborde les collatéraux, ont, dans œuvre, 40 m. 80 de longueur, sur 9 m. 70 de largeur. Ils sont recouverts d'une voûte d'arête qui les divise en deux travéjs, éclairées par sept grandes fenêtres; on. aperçoit en outre une huitième fenêtre, blindée, dans le mur occidental. Chaque croisillon est flanqué , à l'est, d'une espèce d'absidiole, carrée comme le chœur et renfermant un autel. Ces petites constructions, qui n'ont que 5 m. 80 sur 5 m. 40, sont éclairées chacune par deux fenêtres percées dans la paroi la plus éloignée du chœur. Le bras gauche du transept est connu sous le no.m de Chœur des Dames ; le bras droit, sous celui de Chœur du Vénérable. Les autels des absidioles sont respectivement dédiés à Notre-Dame-d'Ittre et à Saint-Joseph.

Jadis il existait, sous le Chœur des Dames, une crypte spacieuse, que l'on appelait *la Vieille Grotte* (es cloîtres devant la Vieille Grotte, -1636). Cette crypte, comme celle du chœur, était voûtée et soutenue par de très-anciennes colonnes ; ses voûtes souffrirent lors de restaurations effectuées à l'église en 4642 et furent alors rétablies. La crypte du Chœur des Dames avait sa principale entrée par le cloître, près d'un Dieu de pitié ou crucifix dont nous avons parlé, et auquel l'évêque de Namur attacha 40 jours d'indulgences {)0ur ceux qui y prieraient le vendredi et durant a semaine-sainte (15 octobre 4630). Là se trouvaient aussi des degrés ou escaliers conduisant au chœur (« au Dieu de pitié, au cloître, au pied des degrez **du** « **Chœur** des Demoiselles »), **dont** la porte faisait face à l'autel. Suivant une description minutée en l'an 1670, la crypte était enfoncée de cinq degrés et l'on y arrivait par une ancienne structure, dont la voûte était soutenue par quatre piliers. A cette époque, il yavait dans la crypte un autel, avec des messes fondées ; on y voyait aussi des confessionnaux et des chaises. La crypte a disparu au siècle dernier. Déjà, le 2 mai 1750, sur les représentations du chanoine Le Hoye, que les fenêtres n'y « éloient plus en assurance », le chapitre ordonna d'en faire treiller ou griller deux et boucher deux autres. En 4772, on substitua à la grotte deux caveaux qui ont encore leur entrée par le cloître. Ils se composent de deux compartiments voûtés, bordés de niches où l'on déposait les cercueils. Plusieurs de ces niches étant occupées, il est assez étonnant que l'on ait transformé ces caveaux en remises à matériaux.

Ce que le Chœur des Dames offre de plus remarquable ce sont dix-huit grandes stalles en chêne sculpté, semblables à celles de la chapelle de Notre-Dame-de-Hal. La corniche qui les surmonte offre une variété d'ornementation extraordinaire ; elle s'appuie sur des cariatides recourbées en consoles, toutes différentes les unes des autres. Ces belles boiseries ont subi le sort commun et sont cachées sous une couche de couleur rouge; ce qui est plus fâcheux, elles sont mutilées en plusieurs places par les enfants qui se réunissent en cet endroit pour la leçon de catéchisme. On sait qu'elles ont été exécutées en 1566. Ce furent les chanoinesses elles-mêmes qui en supportèrent la dépense, sauf que le chapitre entier leur accorda pour ce travail 19 chênes et 100 florins, à la condition que les chanoines recevraient aussi 400 florins pour « leur librairie, deseur « le petit chapitre de Saint-Polie » (septembre 1563). Le 44 août de l'année suivante, l'abbesse donna 400 florins, «pour l'édifice des noeuves formes, que l'on fait « au chœur », et le travail fut terminé en 4566, comme l'apprenait une date qu'on y lisait jadis. Ces formes entouraient le chœur de tous côtés, sauf vers l'est; elles étaient garnies de pupitres tournants, « y ayant au de- «vaut des escrigneries (ou ébenisteriesj, relevées de « deux pieds, assez larges et propres pour pouvoir « s'appuyer des deux côtés et mettre leurs livres» ; par devant étaient d'autres formes plus basses, où les chanoinesses étaient mises en possession de leurs prébendes. Deux formes plus élégantes et plus avancées que les autres , dont elles étaient séparées par un espace de deux pieds; distinguées aussi en ce que les degrés qui y conduisaient étaient au nombre de trois, et non de deux, se trouvaient sur les côtés de l'entrée : celle de gauche pour la prévôté; celle de droite pour l'abbesse. A un coin des stalles était jadis attaché un vieux manuscrit, inlilulé *VOrdinaire des Demoiselles,* et qui contenait leurs statuts.

Vers la gauche de l'absidiole, on voyait un ancien autel, dédié à saint Georges.

Les tableaux du Chœur des Dames ne méritent pas que l'on s'y arrête; on y voit l'Immaculée conception, l'Annonciation, ta Visitation, la Purification, la Présentation de Jésus, l'Assomption, le Christ en croix; plusieurs de ces peintures sont (Je Dehaes. Un aulre cadre plus ancien représente le Jugement dernier et porte pour inscription : *D. D. R. D. Usmaru&Naret, liujus ecc. can., obiit ii*[o] *7* Hiï.*

Nous mentionnerons aussi pour mémoire leskiskitues de saint Crépin et saint *Çtépinien* qui se tQnrvent à l'autel de Notre-Dame-d'Ittre (la statue de Notii^Dame-d'Iltre fut placée à l'autel de Saintc-Dororhée, par résolution du chapitre, du 43 mai 4685).

Neuf epilaphes gravées sur dos plaques de cuivre sont suspendues aux murs du croisillon gauche. Nous croyons devoir les reproduire textuellement.

4° D. 0. M. | icy devant repose | le corps de très noble j et très illustre j Demoiselle mademoiselle | Isabelle Terese De | Berlaymont Chanoinesse | de ce très noble, très | illustre et vénérable | Chapilre de

S^rc^ Gertrude | qui trépassa le 30 | aoust, 1714 | Requiescat in pace.

Quartiers : Berlaymont, Celles, Brandenbourg, Carondelet; Cotereau Puisieux, Cotereau Weslmal, Cotereau Weslmal, Wassenaer.

2° *D. 0. M.* | *hoc proximo jacet in tumulo nobilis ac* | *illustris Domina magdelena francisca* \ *Gertrudis de S.^e Aldegonde de Noircarmes* | *hujits illustris ac venerabilis Eclœsiæ* \ *Collegiatæ Sanctæ Gertrudis Canonissa* | *quæ a generosis illuslrib[us)q(ue) parèntibus* | *Eugenio de S*<> Aldegonde De Noircarmes* | *Barone de Bours et de Hieulay toparcha* j *D'Amtlde Oberchicours etc. pâtre, et maria* | *Helena de La Tramerie mettre, Nobilem* \ *or Htm Duxit, quam omnibus notisimi j)rœclariq{ue)* \ *animi Dotes commendarunt, at, œterno* | *ut Spes est virtutum fruitura præmio,* \ *Susceptis pie eclesiæ Sacramentis* | *obdormivit in Domino tfa mensis* | *apritis 4740 etalisSuœ!>7* \ *Rcquiescat in pace.*

Quartiers : S^te^ Aldegonde Noircarmes, Noyellc, Ongm'es, Rossimbois; La Tramerie, Rernimicour, Cliasteler, Carondelet.

3" D. 0. M. | Dans ces caveaux repose le corps | de très noble et très illustre | Dame Marie Françoise Charlotte | Joséphine Barbe de Rodoan de j Boussoit Chanoinesse de ce très | noble et très illustre Chapitre | decedée le vingt-trois mars dix | sept cent quatre vingt un | Requiescant in pace.

Quartiers : Rodoan, Franeau D'hyon, La Rivière, Briois, Duchastel, Buirette, La Hamaide, Renard; Rochaw, Lopez de Villanova, La Margelle, Bocholt, Van Grave, Van der Noot, Vandergracht, Vandergracht.

4° D. 0. M. j Dans ces caveaux repose le | corps de Madame Angcline Charlote | Colette Guilaine De Lalaing | Chanoinesse du très illustre | Chapitre de sainte Gertrude | à Nivelles fille de Messire | Maximilien Comte de Lalaing | et de Thildoncq vicomte | D'audeiiarde Chambelan actuel | de S. M. l'Empereur et Roy et | Grand Bailly de Courtray Et | de Dame Anne Marie Baronne | de Draeck Dame de La Croix | Etoilée et de Palais de S. A. R. [l'archiduchesse Marie Christine | D'Autriche duchesse de Saxe | teschen Gouvernante Générale | aux Pays-Bas. Elle décédât le | 20. février 1782 âgée de quinze ans | Requîscat in pace.

Quartiers: De Lalaing, Rym, De Larchier, D'ennetieres, De Béer, Morrhe, D'overloope, De Boneem ; De Draeck, De Courtewille, Alegambe, Volckaert, Gage, Dekerckhove, De Brune, Le Prévost dite de Basserode.

5° D. O. M. | En mémoire | de Madame Henriette | Taye de Wemmel | Chanoinesse du noble | et illustre Chapitre | de S^tc^ Gertrude à Nivelles | resiie le 13. X^rc -J745 | décédée à son Chapitre | le 19. mars 1787 | Pries Dieu pour son ame.

Quartiers : Taye De Wemmel, Dentzenhagers de Kontzendorf, D'Ognies, De Berghe S' Winox; De Cotereau Puisieux, De Cotereau Puisieux, De Leefdael, De Vladeracken.

6° D. O. M. | Dans ces caveaux repose | le corps de très noble et | illustre Dame Magdelaine | Françoise Borluut née] en la ville de Gand le | 24. may 1709 Chanoinesse | de cet illustre Chapitre | pendant 60. années | décédée le 4. novembre 1783 | Et gist aussi | au Cimetière de S^1^ Pierre fie corps de très noble | et illustre Dame Marie | Philippine Borluut | D'hoogstraete Sa Soeur | néçcnjâ ville de Gand le | 18 février l'an 1706 Chanoi«ess<saiklâe cet illustre Chapitre | pendant 66. années | decedée le 17. X^1,rc^ 1788 | Requiescant in pace.

Quartiers : Borluut, Seclyn, Seclyn, Schietere; De Brune, Le Prévost ditte de Basserode, Le Prévost ditte de Basserode, De Brade.

7°D. O. M. i Cy gissent | Madame Marie Eléonore j Comtesse de Frankenberg | Chanoinesse de ce noble | et illustre Chapitre | née à Ratisbonne | le **IV.** Juillet **MDCCLII** | elle a joint toute sa vie | les qualités lesplus aimables [delà société chrétienne | aux vertus les plus éminentes | de la religion | elle est morte | le **XVIII.** Xbre M.D.C.C.XC; j Et I Madame..... | **R:inP:.** . •

Quartiers (outre l'écu de la défunte) : De frankenberg, De frankenberg, De Breuner, De Wagensperg, De hochberg, De Schkoppin, De Schelleudortf, De Solms; Barwitz-De fernemont, De Zierolin, De Lodron, DeWaldstein,De Welizek,Patzinsky-Detentzin, De Santhilier, De Trahotuseh.

8° *D. O. M.* | *Hic. jacet. Balduinus. Bricquel* \ *hujus. ecclesiæ. Decanus* \ *indignus. et. canonicus cujus* [*anima, incerta quidem* \ *sed. in. spe. salutis. ex. hoc* | *sœculo. migravit. Corpusque* \ *suurn. hic. inhumari voluit* \ *donec. renovatio.fiat.in* \ *meliorem. et. in. pristinum* | *stalum. immortalitatis* j *et. incorruptionis. qua. induemur* | *in. resurreclione. morlttorum* | *Obiil iO* Sept^J^»'*'* | *Bequiescat in pace* | *171 S.*

îî°D.O.M. | Icy prèreposentlescorps | deD^cl,e^Marie Adrienne Descartes j veuve du s^r^ mauricelehoye | décédée le 24 dauoust 1739 | du s^r^ Humbert Descartes | décédé le 12 d'Octobre 1712 | otdeD^0110^ Marie Adrienne Le Hoye | épouse du s<- Ferdinand -Stalins | décédée le 20 d'avril 1724 | Requiescant in pace.

Ces épitaphes ne sont point les seules que l'on rencontre dans le Choeur des Dames; le pavement compte encore huit pierres lumulaircs, dont voici les inscriptions :

1° D. O. M. | Ci-gist très haut et | très puissant seigneur Jean | Nugent, Milord, comte de West | Meath, ancien pair catholique | du roïaume d'Irlande, décédé | à Nivelles, le 3 juillet 1754 I âgé de 82 ans [R. I. P.

2° D. O. M. J Dans cette collégiale) repose le corps de feu | m^r^ F.-J. Emmanuel Dubois | chanoine et r^J^ Doien du | noble et vénérable chapitre | Cet homme exemplaire | charitable et père des | orphelins, fut d'une très | grande assiduité aux divins | offices, joignant aux vertus | les plus épurées et solides | une candeur et affabilité | peu communes | II est mort le 26 9brc 1767 | âgé de 60 ans, chanoine pendant | 30 et doyen l'espace de 15 ans | R. I. P.

3" D. O. M. | Ici près | dans le caveau de la | collégiale repose | le corps de feu m^r^ | Pierre-Joseph Brion | natif d'Obais, chanoine | du n^1,lc^ et v^\c chapitre | Lequel, après avoir | exercé avec prudence | divers emplois du même | chapitre, mourut regreté | particulièrement des | pauvres, le 30 juillet | 1775, âgé de 52 ans | R. I. P.

4° *D. O. M.* | *Hic jacet* \ i{^"^s^ *Dominus Joannes Simeon* | *Lehoye presbiter ecclesiæ* \ *collegiatæ divæ Gertrudis* | *canonicus ac magister* | *fabricœ, qui per mullos annos* \ *decorationem domus Dei* \ *egregie promovit, ecclesiæ* J *sacramentis præmunilus* | *piissime obiit // maoctobris* \ *sexagenarius anni 1773* | /{. /. *P.*

5° D. O. M. | En mémoire | de Monsieur Humbert-Joseph | Le Hoye, licencié-ès-Ioix | chanoine du n^e et vblc chapitre | deS^1e^ Gertrude. | Son zèle pour la dé-.côration | de cette église, sa charité | envers les pauvres, durant | sa vie et après sa mort, | particulièrement | en faveur de la bonne | maison des Orphelins | l'ont rendu à jamais recommandable [il est décédé le 20 septembre 1775 | et inhumé à l'oratoire de.....] Priez Dieu pour son âme.

6°D. O. M. | En mémoire | de monsieur Joseph Le Hoye | chanoine écolâtre de cette | collégiale et maître de l'hôpital | de la ville; digne d'un immortel | souvenir pour sa solide piété | sa constante assiduité à tous les [offices, sa vigilance aux écoles | et son immense charité envers | les pauvres à qui il a toujours | regardé comme dévoué ce qu'il | recevoit de l'église | Il est décédé le 30 décembre 1790 | dans l'exercice de toutes les | vertus chrétiennes, âgé de 38 ans | et généralement regretté. Son j corps repose dans le caveau [Requiescat in pace.

7° D. 0. M. | Ici gystle corps de Pierre | J. Charlier, en son vivant | receveur de la fabrique | de la collégiale S»e j Gertrude et de l'état | de S» Paul, décédé le 21 | 9bre 1782. Requiescat in | pace.

8° D. 0. M. | Dans les caveaux de cette | collégiale gissent | mr Jean-Baptiste Dept, licentié- | ès-ïoix, bailli de Madame | de Nivelles, princesse du | S[1] Empire etc. elc. | Premier échevin de cette | ville et receveur du spier. | de ce n. et v. chapitre | décédé le Saoust 1790 | âgé de 78 ans | et M. . . . . | R. I. P.

Si nous nous transportons de l'autre côté de l'église pour examiner le croisillon droit ou Chœur du Vénérable, nos regards seront attirés tout d'abord par un grand mausolée appliqué au mur méridional du transept. Ce monument, dû au ciseau de Guillaume Kerricx, de Termonde, représente un large portail de marbre noir au milieu duquel repose un cercueil recouvert du drap mortuaire noir à croix blanche. Au-dessus du cercueil, dans une espèce de niche, sont placées deux statues de marbre blanc, à figures peu nobles, représentant des chanoines eu habit sacerdotal, agenouillés l'un vis-à-vis de l'autre. Plus haut on voit un écusson avec les initiales *D. 0. M.*, la devise *Tant que vive* et l'inscription : *Albertus \ ex marchionibus \ de Trazegnies | hujus ecclesiæ \ præpositus |*

Fernando vivens monumentum erexit amoris
Præposifo fratri, præpositoque sibi :
Ut vivis mens una fuit, domus una, cor unum,
Defunctis unam sic decet esse domum.

De chaquecôté du monument se trouve un médaillon de marbre blanc Celui de droite est accompagné de l'inscription : « D. 0. M. | Icy repose Mademoiselle | lacqueline de Trazegnies, | fille unique de Messire | Procope de Trazegnies, mort | Capitaine de Cavalerie au | service de sa Majesté Impériale, | et de Madame Louise d'Arragon | issue des Ducs de Terra-Nova | elle mourut le IV. d'Août l'An | MDCLXXX. dans les premières | Années de sa jeunesse, s'estant | desja rendue de ce tendre | eage un modelle de vertu [que son ame repose | en paix ». Au-dessous est mise une tête d'ange, puis l'écu de Trazegnies-Arragon. Le médaillon de gauche a pour inscription : « D. 0. M. | Icy repose Mademoiselle | Anne de Trazegnies, fille de | Charles Marquis de Trazegnies, | Prince des Franc Fiefs de Rognons, Pair | de Haynaut, Seneschal Héréditaire | de Liège, et de Madame Adriene de | Gavre, laquelle après avoir este | Chanoinesse de cet illustre Chapitre | bon nombre d'années y ayant laissé de [marques de sa vertu par des fondations | pieuses et par le refus de la pre-lmiere dignité de son estât | est decedee le IX. de Iuliet | MDCLXVII. priez Dieu | pour son ame ». Plus bas est une tète d'ange avec l'écu de Trazegnies-Gavre. Entre ces médaillons et le catafalque s'élèvent deux pilastres noirs à chapiteau blanc ; ils sont bordés, à leur côté intérieur, de deux lignes de quartiers en marbre blanc : *à droite,* Lalaing, Rennebourg, Montmorency, Egmont, Langlewavrin, Ognies, Licques, Withem; *à gauche,* Trazegnies, Werchin, Pallant, LaLaing, Gavre, Rubempré, Lesclatiere, Branddayseau.

Ce mausolée des Trazegnies est flanqué de deux autels : à l'est, celui de Notre-Dame-du-Mont-Carmel ; à l'ouest, celui de Notre-Dame-du-Pilier (au siècle dernier, de Sainte-Anne).

L'autel deNotre-Dame-du-Mont-Carmel a pour rétabje un tableau représentant la Dernière communion de sainte Gertrude ; cette peinture est encadrée dans une espèce de portail en marbre noir, à colonnes, duquel on a enlevé huit écussons. Au bas se lit une inscription en lettres d'or, partagée entre deux compartiments : à gauche, « Cy-devant gist le corps | de vertueuse et noble Dame | Madame Marie-Ernestine de Berlo | en son temps dame prévoste | de ce noble et vénérable collège | de Madame saincte Gertrude | Décédée le XVIe Décembre 1642 » ; à droite, « Et auprè dicelle repose le corps | de Madame Adriene de Senzelle | mère de la dite Dame prévoste | et jadis espouze de feu Messire | Denys de Berlo, seig"- de Brus | et Grand Mayeur de la cité de Liège | laquelle mourut le XIIe d'Octobre | 1618. Priez Dieu leurs âmes ».

L'autel de Noire-Dame du Pilier est également orné d'un portail en marbre, dont l'entablement repose sur deux colonnes veinées de rouge et de blanc. Ce monument est couronné d'un médaillon ovale, en bas-relief, où l'on voit la Vierge et l'Enfant Jésus foulant aux pieds le démon. L'entrecolonnement est occupé par un bas-relief d'albâtre représentan t la Naissance du Christ, au haut duquel on lit ce verset : *Natus est nobis hodie salvator mundi, ideo | cum ahgelis ca[n)iemus gl(ori)a in excelsisdeo.* En dessous se trouve une inscription de sept lignes : « Cy-devant gist le corps de noble et très vertueuse Dame Madame | Marie de Hoeusbroueck en son vivant Princesse et Dame de Nivelle, | eagéede 80 ans ayant vescu e(ni Testât abbatial fort iaudablement | Tespace de 30 ans, et e(n) estât de chanoinesse 78 ans laquelle trespassat le | 20e jour de juliet A[0] 4 600. Pries Dieu por son âme. Eu près iade Dame gist | Madamoiseile Caterine de Hoeusbroueck sa nièce aussy chanoniessede cest église | elchapeiaine de lad" Dame qui trespassa le 44 de i'ebr -1614 iade Dame prévoste ». Il semble que l'aulel de Notre-Dame desgrandes tables était jadis en cet endroit, puisque ce fut sur cet autel que M"e de Hoensbroeck obtint, le 18 octobre 160-1, la faculté déplacer l'épilaphede sa parente. Plus lard, quand la fièvre nobiliaire envahit les corporations comme ies particuliers, une résolution capitnlaire, du 47 novembre 1678, prescrivit d'embellir cette épitajihe, en y insérant ces mots : « princesse et dame de Nivelle ». De chaque côté, sont taillés en relief dans le marbre noir huit quartiers avec l'écu en losange ue l'une des défuntes : Hoeusbroueck, Corswarem, Licktemberck, Warons, Davre, Widue, Enghien, Gease; Hoensbroueck, Corswarem , Davre, Widue, Merode, Flodroeff, Hoempesck, Quaedt. Devant ces quartiers ou a placé les statuettes en marbre blanc de saint Pierre et sainteGertrudequi décoraientautrefoisle maître-autel.

Un autre beau monument, en marbre blanc et noir, est encastré dans le.mur occidental du croisillon. En voici l'inscription : Très noble et illustre | delle Thérèse Alexandrine | de Bryas fille de Haut et | puissant seigneur | Englebert comte de Bryas | et de haute et puissante j Dame Isabelle Albertinne | d'Argenteaux a été reçue | chanoinesse de cet | illustre chapitre le | 49 Mars mil six cent j soixante dix neuf, | laquelle Thérèse | Aiexandrine étoit petite | nièce d'Anne de Bryas j morle aussy chanoinesse | de ce même illustre | chapitre le 47 avril | mil six cent | trente six.

Quartiers: Bryas, Immerselle, Nedonchel, Renesse, Cressoniere Licque, Dubiez Grevenbrouck, Rubempré ; Argenleaux, Thiennes. Paton, Renesse, Housbrouck, Rubempré, Arkelle, Rubempré.

Au côté gauche de 1 absidiole ou chapelle qui renferme l'autel de saint Joseph, on remarque un monument de marbre noir, a co.onnes, orné d'un bas-relief de marbre blanc représentant la Flagellation. Il est accompagné de l'inscription suivante : *D. O. M. \ et \ Henrico de Régnier | sacrum,* j *Quis fuerit iste, si petis, lector :* j *nativitatem habuit in Clabeca, | originetn de Castro porciano, \ nobili apud Francos familia | vixit avitorum non degener \ pius, pacificus, et unicuique | benignus. | Lovanii juris utriusq lauream adeptus | ecclesiae hujus colleg. canonicus | et deçà - nus : | consilio , prudentia , moribus , | collegis , et collegio semper praefuit \ ac profuit. | Obiit, relictis pauperibus et ecclesia* j *haeredibus, | prid. idus, martii. anni. CJJ. IDC. XL!IL | aetatis suae LUI. | Requiescat in pace.*

Au côté droit de la même chapelle se trouve un autre monument de marbre noir, encadrant un tableau

représentant saint François d'Assise. Cette peinture a été successivement attribuée à Léonard de Vinci, à Van ïhulden et à Graver ! Les écussons du monument ont élé arrachés ; l'inscription subsiste : D. 0. M. | Cy repose le corps de noble et généreux | seig[r] Messire François D'Audelot | pbre prévost du noble et vénérable | collège de Madamme S[te] Gertrud | en Nivelle, lequel trespassa l'an \ 4657 le 40 du mois de janvier | Kequiescat in i pace.

Le chœur du Vénérable possède quatre épitaphes gravées sur des tablettes de cuivre comme celles qui existent dans le chœur des Dames. En voici le texte :

1° D. 0. M. | Icy devant repose le corps de très | noble et illustre Demoiselle | madmoiselle Ernestine PhilipineDe | Lens, Chanoinesse de ce très noble | et illustre Chapitre de S[te] Gertrude | a Nivelles : fille de haut et | puissant Seigneur, messire François | De Lens Chevalier Comte et Senechal ; de Blendecq etc*. et de hauteet | puissante Dame, Madame Eleonore j De houchin Longastre; Laquelle | après avoir donné pendant to t!e | sa vie des marques éclatantes | de sa charitez vers les pauvres; | de sa vertu et piété exemplaire, | et de son zèle et attachement | infatigable au culte et service | divin : rendit enfin son ame a Dieu | son créateur : a l'âge de 70 ans | le 16 février 1736 | Re-(['liescat in pace.

Quartiers : Lens, Nedonchel, Belleforiere, Nfdonchel; Houchin, Longueval, Gavre, Renty.

•2° Dobbeislein ; D : 0 : M : i ici git le corps | de Ires noble et 1res illustre | Dame maiame Marie Sophie | Thérèse Adolphinne NéeBaro(n)ne | De Dobbelstein D'eynenbourg etc. etc. | Prévôté de ce noble et vénale Chapitre | à ses qualités personnelles | elle joignit éminenment | les vertus chrétiennes : | elle fonda un anniversaire | en cette Eglise | pour le repos de son ame | et celles de ses ayeux, | elle emporta dans le tombeau | les regrès de son Chapitre i et de toute la ville, | leXIIdemars | M.D. C.C. L. 1. I. | Priez Dieu pour son ame.

Quartiers . Dobbelstein , Horion , Douren, Lafon-Inine; Westerholt, Westerholt, Reck, Wylack.

3° I). 0. M. | ici reposent les corps de | très nobles el très illustres | Dames madame Anne Caroline | Lucrèce Comtesse D'Ingelheim | et du S* Empire et Prévôté | de ce noble et vén[b c] Chapitre decedée le "25 Janvier. 1779 | âgé de 73. ans | El Anne Philippine Comtesse | D'Ingelheim et du S[1] Empire | sa sœur Chanoinesse de | l'illustre Chapitre de S[te] | Waudru à Mous Morte | le 10 d'aoust4772 i Requïescantinpace.

Quartiers (outre l'écusson des défuntes) : D'Ingelheim, De Weiler, De Messelbrum, De Rodenstein ; De Dalberg, De Messelbrum, De Schonborn, De Grieffenclilll.

4" Ci-devant, dans la chapelle du : vénérable, gist le corps de Monsieur Christian Joseph Lersch, , d'Aix-la-Chapelle, prêtre, cha|noinedece n : etv : chapitre, et. | licencié-es-droits, qui, après avoir | rempli les devoirs de son état i avec assiduité, et mérité l'esjtime et la vénération d'un chacun, décéda le 5 juin 1759 âgéde30ans • Requiescat in pace | Amen.

Deux autres tablettes du même genre devaient se trouver dans le Choeur du Vénérable, car elles sont citées dans un relevé, fait par le secrétaire du chapitre et certifié conforme le 6 mars 4796 par l'abbesse et quatre chunoinesses, de quatorze « Epitaphes gravées « sur cuivre qui se trouvoient placées et attachées à vile « dans différents endroits de nôtre Collégiale, et qui « n'en furent ôtées, dans le courant du mois de février « 1796, qu'ensuite d'un arretté de la nation française, « qui ordonnoit, sur peine, de faire disparoître toutes « les armoiries des églises ». Nous croyons devoir faire connaître ces deux épitaphes :

5[n] D. O. M. L'an 4728 et 1729, sont décédées les Daines M iiie-Magdelaine et Marie-Catherine-Françoise De -Coudenhove de Frayture, sœurs germaines, Chanoinesses de cette illustre Collégiale. Requiescant in pace.

Quartiers : Coudenhove, Brialmont, Leefdael, Boshuisen ; Muillen, Namur, Geloës, Berlaimont.

6° D. 0. *M.* Ici devant repose le corps de très noble et très illustre DenT""[6] mademoiselle Catherinne De Geloes, Chanoinesse de ce très noble et très illustre Chapitre, morte le 16. d'avril 1729. Requiescat in pace.

Quartiers : Geioés, Horion, Berlaimont, Berlo; Leefdael, Westerholt, Boshuysen, Leefdael.

Plusieurs tableaux ornent le croisillon droit. Le plus ancien est une peinture sur bois représentant le Christ portant la croix ; on y lit ces deux lignes : Madame ue Hoensbroch | Princesse de Nivelle 1600. Au mur occidental se voient la Destruction de Sodome, l'Echelle de Jacob et Tobie avec le poisson du Tigre. Sur l'autel de saint Joseph est une Cène attribuée a Crayer. Contre les parois de l'absidio.e sont déposées, sans y être attachées, quatre toiles de Lons qui proviennent de l'égdse de Notre-Dame : i'Annonciation, la Visitation, l'Educalion de la Vierge et l'Annonce aux Bergers. Cette même chapelle possède les statues en bois de sainte Gerlrude et du bienheureux Pépin son père.

Contre-transept.

Nous avons encore à visiter, à l'exlrémilé des nefs,]e contre-transept et les deux chapelles qui le cantonnent. Les c.oisillons du contre-transept ont, dans œuvre, 7 m. 80 de longueur E.-O., sur 5 m. 60 de largeur N.-S. Les chapelles ont 4 m. 35 dans les deux sens; elles sont, comme les croisillons, recouvertes d'une voûte d'arête a nervures croisées.

Le croisillon septentrional est éclairé par une fenêl re en plein cintre à l'est et à l'ouest; au nord il a deux fenêtres blindées. Il est clôturé par une grille fort lourde de style renaissance. On lui donne souvent le nom de Chapelle de Notre-Dame des Victoires, parce qu'il renferme un autel sous cette invocation ; mais on l'appelle aussi Chapelle abbatialeou Chapelle Madame, commeappartenantàl'abbesse,qui venait y entendre la messe dans une espèce de cage vitrée établie en face de l'autel. Déjà en l'année 1215, on mentionne la chapelle de l'abbesse, qui fut longtemps connue sous la dénomination de Haute Chapelle. Elle fut reconstruite aux frais de l'abbesse de Lannoy, qui la fit voûter, paver de marbre blanc et noir, clôturer au moyen d'une balustrade de bronze , et orner d'une « table d'autel merveilleusement peinte ».Une résolution capitulaire du 4 décembre 4650 permit à l'abbesse d'établir sa chapelle en la place allant en son hôtel, étant vis-à-vis de la chapelle d'Ardenelle. Une entrée particulière conduisait de la chapelle Madame à l'hôtel abbatial.

Le rétable de cette chapelle'est orné d'un tableau de Théodore Van Thuldén, représentant le martyre de saint Adrien ; au-dessus se trouve la statue de Charles magne. Deux tableaux complètent la décoration de cette chapelle : l'un a pour sujet la Fille de Jephté ; l'autre, détestable, montre saintFrançois-Xavier donnant la communion aux sauvages. *Les* pierres tumulaires de deux abbesses se voient encore dans ce croisillon ; elles portent les inscriptions suivantes :

4°Cygist | Très noble et très illustre | Dame Madame Adrienne de lannoy ! Dame et princesse de Nivelle et du S*-Emp. j Laquelle après avoir, très louabletnent regy | Tant le spirituel que tempore[1] de son estât | L'espace de vingt-trois ans et un mois I Voule la neve etaultre partie de ceste église | Donne la grosse Cloche | Et la façon de toutes les aultres (Construit et embellie la présente chapelle | Fondée la bénédiction du St-Sacrement | Les dimanches et pri(nci)palesfestes<Je l'année | Et une messe esdits dimanches | A célébrer a 6 heures à l'autel du S»-Sacra* | Est morte le H dé janvier 4654 | A grand regret de son collège et de»

bourgeois | Signame(n)t des pauvres | Lecteur prie dieu pour son ame.

2" Ci-git | très noble et très illustre Dame j Madame Ursule Antoinette | comtesse de Berlo de Franc-Douaire | abbesse séculière de cette église | collégiale de sainte Gertrude | Dame de Nivelles et princesse | du saint empire romain. | Elle mérita par ses éminentes qualités | et par ses vertus les plus justes éloges | que sa modestie a ordonné de supprimer | elle étoit née le 21 8bre -1703 | elle fut nommée abbesse le 47 7iwe 4743 | elle est morte le 28 février 1774 | Priez Dieu pour le repos de son âme.

La chapelle voisine est dédiée à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et sert d'emplacement aux fonts baptismaux. C'était autrefois, à ce qu'il semble, la chapelle d'Ardenelle. Dès inscriptions, que nous avons citées plus haut, nous apprennent quece fut la prévôté Louise de Ricame, morte en -1557, qui fonda la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, et que le chanoine Tieulber, qui décéda deux ansaprès, y institua trois messes par semaine. En 4650, on mentionne de nouveau Notre-Dame des Bonnes-Nouvelles, dont on permit alors de retourner l'image du côté de la chapelle Madame (1er décembre). Le 7 février suivant, 1 abbesse donna 600 florins pour « la nouvelle chapelle « de Notre-Dame des Bonnes-Nouvelles », et, le 7 avril 4656, le chapitre permit d'y placer, sous la grande verrière, une peinture de l'Annonciation. Cet oratoire a, au nord et à l'est, une petite fenêtre en demi-cercle. On remarque, à l'autel, une bonne Adoration des bergers ; en face est un saint Dominique recevant le rosaire, attribué à Crayer. On a appliqué au mur occidental une admirable boiserie sculptée, composée de trois compartiments sur lesquels ressortent quatre colonnes élégantes. Sainte-Gertrude est représentée sur Je panneau du milieu ; sur celui de gauche est un ange; sur celui de droite,Charles-Quint avec la devise : *Plus oultre.* Cette belle œuvre d'art formait autrefois un confessionnal et était encroûtée d'une couche épaisse de couleur rouge sang.

On vient de découvrir, au mur septentrional de la chapelle, d'anciennes peintures murales que l'on s'occupe de dégager du badigeon ; on y distingue déjà une sainte Barbe avec sa tour, dont l'architecture rappelle le XVIe siècle. Cette trouvaille ayant donné l'éveil, on a fait gratter plusieurs parties de l'église, le jubé entre autres, et l'on a retrouvé presque partout des traces de fresques. Les nervures de la voûte des collatéraux sont ornées d'un dessin en échiquier. Nous signalerons ici lesparticularitéssuivautes, précieusesà recueillir parce qu'elles indiquent l'époque où on commença à badigeonner les églises. Le 23 juillet 4663, ordre fut donné par le chapitre de blanchir la collégiale de Nivelles, et cette opération fut renouvelée cinquante ans plus tard, moyennant 800 fl. (42 juillet 4743). Quant à la chapelle abbatiale, on ne la plâtra qu'en 4749, «afin delà rendre « plus conforme au restant de l'église ».

Le croisillon méridional, ou chapelle de Notre-Dame de Hal, est fermé par une belle grille en bois sculpté, ornée de balustres et de médaillons. Il reçoit le jour de deux fenêtres au sud ; on aperçoit à l'ouest une fenêtre blindée. On y â^réfugié, faute de savoir où les mettre, quinze superbes stalles semblables a celles qui décorent le chœur des Dames. Le tableau d'autel est une Présentation de la Vierge au Temple, par Lucas Franchois. En face est une grande peinture sur bois, à volets, que l'on attribue à l'un des Pourbus, et qui a été restaurée en 4856, comme la plupart des autres tableaux de la collégiale, par M. Etienne Leroy, de Bruxelles. Le sujet principal est le sa^re d'un évêque ; le volet gauche représente, à l'intérieur, le martyre de saint Jean l'Evangéliste ; à l'extérieur, saint Jean et l'un des donateurs du tableau ; le volet droit, à l'intérieur, le martyre de saint Etienne; â l'extérieur, saint Etienne j et l'autre donateur. Au-dessous se lit une inscription I dont le chapitre autorisa le placement, le 26 mars 1640, moyennant le paiement d'une somme de 42 florins: *Domini \ JoannesObenus et Stephamis Rouiller \ canonici hujus ecclesiæ posuerunt | quorum prior morlms est* XX"» *junij* | MVI*»[1], *posterior* XX *julij M\'lc a.* | comme

Quos hic egregia depiclos conspicis arte
Hos lapis inscriptus e regione legit,
Viventes sociavit atnor, socialque sepultos,
Ut societ cœlo tu prece flecte Deum.

Le même croisillon renferme, contre le mur méridional, un monument assez bizarre, qui fut distrait, en 4840, du mobilier du serment des canonniers. On y voit la statue de sainte Barbe, placée entre deux colonnes formées d'un canon ; chaque canon porte, plusieurs fois répété, un monogramme composé des lettres P H L; au-dessus de la sainte est un médaillon avec deux fusils en sautoir et les lettres N L L; au-dessous une inscription fort courte : *4641* | S. *Barbara* | *V. et mari, ora pro \ nobis.* Près de ce monument s'en trouve un autre, en marbres de diverses espèces, dont voici l'inscription : *Miseremini met, \ Miseremini mei, \ Sallem vos amici mei, \ Allstate, quid properatis ? \ Et mea et vestra hic res agitur.* | *Ego Gerardus de Maeijer* | *Bruxellis natus, hujus Ecclesiæ quondam Canonieus,* | *Dominae principisque Nivellensis* | *Capellanus ad honores, \ Hujus sacelli restaurator,* j *De collegiomeo et de hac urbe bene meritus* | *XIIIIOclobris,anno4646* | *Aetatis XXXVI \ Sccnam vitæ meæ peregi;* | *Vos agitis vestram,* j *Agite sed bene.* | *Nunc valete* | *Sed mei in precibus memores. \ Posuerunt hæredes.*

La chapelle qui cantonne ce croisillon est dédiéeà saint Hubert. On y fit des travaux de réparation en juin 4603, et le 22 novembre 4639, le chapitre permit d'en changer de place la porte d'entrée, de manière à ce qu'elle fit face à la chapelle de Sainte-Gertrude au pilier, qui était, paraît-il, dans la grande nef. L'autel, au lieu d'être orienté, est adossé au mur méridional; il a pour tableau une Naissance du Sauveur. Ou ne manquera pas d'y remarquer un groupe en bois sculpté dû à Del vaux ; ce beau morceau se compose de trois personnages et d'un cheval ; il représente la Conversion de saint Paul et provient de l'église dédiée à ce saint. La chapelle n'a qu'une fenêtre, à l'est; elle est fermée par une grille en bois semblable à celle des fonts baptismaux et surmontée d'un agneau pascal.

Nous avouons ne savoir où placer les autels et chapelles suivants :

L'autel Saint-Julien. Le 49 mars 4594, le métier de Saint-EIoi fut autorisé à le faire réparer et à y placer l'image du patron du métier, à la condition de laisser la statue de Saint-Julien au côté droit de l'autel, comme souvenir de l'ancien patron de ce dernier, et de fermer la chapelle au moyen de balustrades de bois semblables à celles de la chapelle de Notre-Dame d'Ardenelle. Le 47 janvier 4640, ordre fut donné de démolir l'autel de Saint-Julien, en même temps qu'on prescrivit de blanchir la chapelle de Notre-Dame aux Quinze Degrés.

L'autel Saint-Michel, où le métier de Saint-EIoi fut autorisé à faire célébrer l'office divin, à charge d'entretien (44 février 4643).

La chapelle de Saint-Sébastien, qui fut accordée au chapelain du régiment du colonel Ribaucourt, pour administrer les sacrements aux soldats de la garnison (23 janvier 46'i2).

L'autel Saint-Martin, cité en 4650. Le 6 novembre 4629, l'ancienne table d'autel du maltre-autel fut abandonnée aux membres de la confrérie de Saint-Hubert, pour être placée à l'autel Saint-Martin, ce qui ferait supposer que ce dernier se trouvait dans la chapelle de Saint-Hubert.

Celui des Saints-Crépin et Crépinien, ou du métier des tanneurs, mentionné en 4678.

Nous n'avons absolument aucune indication sur l'autel qui occupait autrefois l'abside occidentale de l'église. Seulement, nous savons qu'il en existait, «sous la tour », deux, dont l'évêque de Namur autorisa la démolition, le 3 août 1647. C'étaient ceux de Saint-Fiacre et de Notre-Dame sous le clocher, dont les fondations furent transférées ailleurs.

Sacristie.

Ici se termine la description de la collégiale de Nivelles et des objets d'art qu'elle renferme. 11 no nous reste plus qu'à jeter un coup d'oeil rapide sur le trésor de l'église et à parler des cloches qu'elle possédait jadis. Les deux salles servant de sacristie sont situées à la droite du chœur, au niveau du sanctuaire; elles sont voûtées l'une et l'autre. Un troisième dépôt existe de l'autre côté du choeur, où se trouvaient autrefois deux salles, la première remplie d'archives, la seconde servant d'école. Les bornes de ce livre ne nous permettent point de décrire les ornements d'église entassés dans les armoires de la trésorerie; nous ne nous occuperons donc ni des merveilleuses guipures, ni des splendides broderies . exécutées en partie par les cnanoinesses ; nous nous contenterons de faire connaître sommairement les pièces d'orfèvrerie les plus remarquables.

La *minne* ou coupe de Sainte-Gertrude jouissait jadis d'une grande réputation ; on s'en servait pour faire boire aux malades l'eau du puits miraculeux de la crypte; mais, le20 novembre-1629,défense fut faite de l'emporter hors de la trésorerie et de s'en servir pour d'autres que pour les membres du chapitre qui deviendraient malades. Jadis, en Austrasie et en Allemagne, on avait l'habitude de boire ce que l'on appelait la *Sinte-Geertruyden-Minne,* la Coupe de Sainte-Gertrude, au moment de se mettre en route. On appelait de la sorte, sur son voyage, la bénédiction de la sainte. En 4293 *(sic),* à l'époque de la bataille de Woeringen, cette coutume fut recommandée dans une vision à un chevalier de Sichem, et, ajoute la légende, un autre guerrier, s'en étant moqué, périt seul dans le combat qui se livra peu de temps après.

Cette célèbre coupe est un large vase de cristal, arrondi à l'intérieur, taillé à facettes au dehors. Il est brisé en treize morceaux, dont deux semblent modernes. Pour réunir ces fragments, on a bordé la coupe d'un cercle en vermeil, sur lequel est gravée cette inscription : *Anno d[omi)ni millesimo * quadringentesimo * quarto iste ciphus* (scyphus) * *béate gertrudis * et soe* (suas) *matris est ex argen * to decani et capituli * hnjus ecclesie benedictus * deus* (die) *ipso decollacionis * beati Johannis baptiste.* La coupe est reçue par dix flammes rayonnant d'un pied octogone en vermeil, à renflement, avec huit petites niches ogivales, qui renferment les statuettes en argent de sainte Gertrude, sainte Barbe, la Vierge, saint Paul, saint Pierre, sainte Madeleine, sainte Catherine et saint Jean. La base a huit compartiments ciselés, sur l'un desquels'est posé un ange portant un petit reliquaire avec des cheveux de la Vierge. L'ensemble de la coupe a 0 m. 39 de hauteur. On en voit une représentation dans la *Vita S. Gertrudis* et *l'Historia S. Gertrudis,* par A-Ryckel.

Le gazon d'Odelard, c'est-à-dire la motte de terre, symbole dont se servit un noble franc, au commencement du VIII^{e} siècle, pour offrir à sainte Gertrude son domaine de Meerbeek, près de Ninove, est contenu dans un vase de verre sphéroïdal, fermé par un morceau de verre plat et carré; ce récipient est enchâssé dans un reliquaire en vermeil haut de 0 m. 40. La motte de gazon est entièrement desséchée ; elle est accompagnée d'une inscription que l'on ne peut déchiffrer de l'extérieur. Deux statuettes, celles de la Vierge et de sainte Barbe, flanquent le reliquaire; elles sont placées sous un pignon à crochets, amorti par un fleuron et cantonné de contreforts à pinacles. Au-dessus du gazon est une troisième statuette reposant sur une ogive à contre-courbe et représentant la Vierge avec l'Enfant Jésus. Le pied du reliquaire est muni de deux renflements; le second est orné de six roses au-dessus et six au-dessous, figurant alternativement une fleur et quatre petits cercles à quatre jours. La base est octogone et oblongue.

L'église possède plusieurs ostensoirs, qui sont plus remarquables par leurs dimensions qu'au point de vue de l'art; elle a aussi quelques beaux calices et ciboires dans le goût delà renaissance. Nous avons remarqué un calice en vermeifd'une forme simple, mais élégante, qui porte l'inscription : *Ex dono D. Jiizabethae divenvorden Ecle. S. Gert. Canonissae A^{0} 1674.* Nous citerons aussi une petite coupe en cuivre, dorée à l'intérieur, chagrinée au dehors, curieuse par l'inscription : *Das icasser nahm mich an, als eisen von gebitrt, dort lag ich in der beitz, bis ich zu kupfer wurd.*

En fait de reliques, nous mentionnerons d'abord un fragment du peigne de sainte Gertrude, dans une monture d'argent avec un bout de chaîne. Puis viennent les reliquaires en argent de saint Donat, saint Hubert, sainte Marie d'Oignies, saint François de Saies et sainte Jeanne de Chantai, sainte Gertrude, saint Jean apôtre, saint Joseph. Nous avons ensuite un reliquaire en corne de saint Léonard et une foule d'autres saints, et un reliquaire en cuivre doré contenant des cheveux de la Vierge, des os des saints Pierre, Paul, André, Biaise, de sainte Barbe et des Onze mille vierges, un morceau de la robe de saint Bernard. Nous citerons enfin un reliquaire de la Vraie croix, en forme de croix et orné à sa base de deux peintures sur cuivre : le Père éternel avec le Saint-Esprit et quatre anges; le Christ mort sur les genoux de la Vierge avec saint François d'Assise et sainte Gertrude. Mais l'objet le plus intéressant est un reliquaire provenant de l'église de Saint-Maurice. Il est en forme de bulle, convexe d'un côté, plat do l'autre ; la face antérieure est incrustée de pierres fines et d'émaux; l'autre est ornée d'une croix grecque, sur laquelle on lit une inscription niellée qui nous paraît remonterai! XII^{e} siècle. Ne pouvant reproduire cette inscription au moyen des caractères typographiques, nous devons nous contenter de dire qu'elle mentionne les reliques du patriarche Isaac, de la Vierge, de saint Maurice et de saint Thomas.

Le chapitre possédait jadis de belles tapisseries de haute-lisse : le 22 mai 4 635, ordre fut donné à la prévôté d'en faire exécuter une à Bruxelles qui retracerait les miracles de la patronne de la collégiale. M^{me} de Lannoy en légua à l'église onze autres, « cinq de personnages et six de paysages », qui furent présentées dans l'assemblée capitulaire du 5 mai 465i.

L'église a possédé une Assomption, qui- lui fut donnée, le 20 décembre 1647, pour l'autel de Sainte-Gertrude , et une Sainte-Cécile de Graver, don de M^{me} Catherine d'Oyenbrugge de Duras, et qui, après avoir orné le jubé, fut placée sur le même autel.

Cloches.

L'église de Nivelles a toujours eu une sonnerie remarquable, mais nous ne savons rien de ses premières cloches, si ce n'est qu'elles portaient les noms suivants, assez bizarres : Stillet, Trichette, Nonette, Bechette, Visette, Gertrude, Primette, Tierchette, etc. Enlevées et endommagées en 4580, elles durent être refondues. Le contrat qui fut signé le 11 septembre 1586, avec maître Biaise Zewyn, fondeur de cloches natif de Saint-Omer, pour la fabrication d'un accord de treize cloches, lui alloua, par cent livres de métal, 3 florins 20 patars, outre une diminution de 6 livres, pour amoindrissement. L'année suivante, ordre fut donné de dévaller, c'est-à-dire, de faire descendre la grosse cloche, afin de lui donner une force proportion-

nelle à celle de ses compagnes (21 octobre). Mais déjà Zewyn ne s'occupait plus de ce travail, qu'il paraît avoir abandonné : en partie à son associé, M. Jean Grongnart, en faveur de qui, de son consentement, le chapitre constitua une rente, le 49 août 1589;' en partie à M- Hugues le Wis, qui livra des cloches le 5 décembre 4587. Une dizaine d'années plus tard, Grongnard, qui était alors établie Mons, s'engagea à fournir quatre petites cloches, moyennant 7 4/2 patars par livre de matière mise en œuvre, et à la condition de les maintenir bien sonnantes, pendant un an.

En 1625, l'abbesse s'étant permis de faire sonner la grosse cloche, pour annoncer la célébration d'une messe aux Jésuites, le chapitre, fort mécontent de n'avoir pas été consulté, chargea deux chanoines d'aller au clocher interdire la continuation de la sonnerie. Ce corps prétendait que les cloches étaient sa propriété, l'abbesse n'y ayant nullement contribué. Le conseil de Brabant lui donna gain de cause, en ordonnantque les cloches ne seraient plus mises en branle qu'en vertu d'un ordre commun de l'abbesse et du chapitre (20 juillet 1629).

Ce fut sans doute afin de prévenir le retour de pareilles contestations, qu'après l'incendie de la flèche, en 1641, l'abbesse de Lannoy voulut faire les frais de la nouvelle sonnerie, pour remplacer l'ancienne, qui avait disparu dans les flammes. Mais elle provoqua une autre contestation, en ordonnant de placer sur les cloches son titre de princesse de Nivelles. Les fiscaux réc amèrent et se plaignirent au conseil de Brabant; toutefois, l'affaire resta en suspens et ne fut décidée qu'après plus d'un siècle. On avait d'abord ordonné, pour les cloches, une quête chez les bourgeois 10 mai 1641). Dans le même temps, le fondeur Jean Tordeurse chargea de raffiner le métal encore existant.à la condition que le chapitre lui payerait 2 liardsà la livre et fournirait les matériaux nécessaires pour construire un fourneau (1er août 1641) ; à la fin du mois, la quantité de métal qui avait subi l'opération du raffinage était de 17,067 livres.

Ce fut l'année suivante que l'abbesse précisa ses offres, qui furent acceptées (3 juillet 1642). Elle proposa la refonte d'un accord complet de 22 cloches, pesant : la plus grosse 6,000 livres, la deuxième 4,300 livres, la vingt-deuxième 22 livres seulement, et toutes ensemble 23,748 livres. Comme il manquait environ 6,000 livres de métal, l'abbesse se chargea de l'acheter, à 8 sous la livre, soit moyennant 2,400 florins ; elle donna de plus, conformément à l'avis d'un fondeur de Douai, 1 sou 1 liard pour la refonte de tout l'accord, soit 1,480 florins 5 sous ; 379 fl. 4 s. pour le frétillage; 236 fl. 11 s. pour les cordages, ferrailles et autres objets nécessaires, en tout 4,500. florins environ. Une méthode récemment découverte permettait de fondre la cloche de 6,000 livres de manière à lui donner le son qu'elle aurait eu si elleavaitpesé7,000.L'abbesseobtint Je droit de faire placer ses armoiries sur la grosse cloche; les autres portèrent son écusson et celui du chapitre.

Des délégués furent alors envoyés à Ninove et à Gand pour s'assurer du son et de l'accord des cloches qu'y avaient exécutées des maitres fondeurs de Nivelles et de Douai (résolution du 15 juillet). Paul Delcourt, qui était sans doute de cette dernière ville, fut d'abord désigné comme le plus expert fondeur que l'on pût trouver (23 du même mois) ; ce fut cependant avec M« Thomas Tondeur que l'on contracta, le 21 avril 1643. Un ferronnier de Mons, M<- Noël de Thuyn, se charga de travailler les grosbatteriaus W battants des cloches, au prix de 6 florins la livre, et de façonner la croix de la flèche, moyennant 7 112 patars la livre, outre 4 aime de bière pour les ouvriers (22 août 1-643). Les nouvelles cloches, qui ont përi en 1859, furent baptisées par l'évêque Engelbert Des Boi», les 40 et 11 septembre 4644.

La ville avait anciennement, comme nous l'avons dit, une horloge et des cloches ou carillon à l'hôtel de ville; mais, plus tard, la commune, d'accord avec te chapitre, se servit pour cet usage d'une partie de la collégiale. Dès le 7 février 4594, elle fut autorisée à faire sonner une cloche à l'église, tous les jours, à neuf heures du soir, afin d'annoncer l'heure de la retraite. Le 4 9 décembre 1609, il lui fut permis de faire sonner le soir une des petites cloches, pendant quarante jours et une demi-heure par jour, « en attendant qu'on eut «accomodéunbéfroià la maison de ville». Le 1er juillet 4632, les rentiers et jurés reçurent l'autorisation de placer sur le clocher une cloche et un veilleur, à la condition de répondre du dommage qui pourrait en résulter. Quelques années après, Jean Tondeur se chargea de fondre pour l'horloge (ou carillon) de la ville douze cloches, dont 3 plus grandes et 9 plus petites que celles existantes à l'hôtel de ville; il devait recevoir 3 sous pour chaque livre d'ancien métal employé et 14 sous par livre de nouveaux métal. L horloge même fut abandonnée aux habitants d'Ittre, au prixde425livres (9 juillet 4637). C'est depuis lors, paraît-il, quela ville plaça une sonnerie à heures dans la tour méridionale, qui en prit le nom de *Tour de l'horbge.* J.-B. Stiernau etJ.-Fr. Paternostre ayant demandé qu'on y fît des réparations, le chapitre voulut mettre cette dépense à la charge du magistrat, et résolut d'en payer seulement une moitié, avec la clause de nonpréjudice (8 juin 4682); mais un jugement du conseil de Brabant ayant, « par provision », repoussé ses réclamations, les travaux nécessaires furent ordonnés (42 juin 4683).

Les obligations réciproques de la commune et du chapitre furent plus rigoureusement définies au commencement du XVIII<' siècle, lorsque le premier de ces corps renouvela l'horloge, le carillon et leurs dépendances. L'horloge fut placée dans la grosse tour, audessus du Trou de Sainte-Gertrude, en-dessous des cloches; en 4702, la ville se chargea d'établir quatre cadrans et de les entretenir, et le chapitre accorda les cloches nécessaires pour la sonnerie à l'heure, en accord avec les cloches du carillon placé sur la tour de Jean de Nivelles. Un nommé Martin Robert fut choisi pour exécuter l'horloge; mais, comme il tardait à achever son travail, il Tut arrêté au moment où il partait pour Châtelet avec une autre horloge (40 décembre 4704), et, à la suite d'une enquête opérée dans son atelier, les jurés lui octroyèrent, le 43, après avoir mis arrêtsur ses biens, un congé de trois semaines, à la condition qu'il reviendrait ensuite terminer le quatrième cadran de l'horloge de Nivelles. D'après un accord en date du 21 juillet 4706, Robert reçut en tout 4,100florins pour son travail.

Depuis lors, l'heure sonna au moyen de la grosse cloche, que la ville s'engagea à faire refondre dans le cas où elle viendrait à être cassée par le marteau de l'horloge; la demi-heure était frappée par Jean de Nivelles sur une cloche qui était attachée à côté de ce personnage et qui servaitauparavantà indiquer l'heure. L'horlogerde la ville ne pouvait se rendre aux cloches la nuit, ni avec de la lumière (convention en date du 30 octobre 4705). D'autres cloches occupaient le haut de la tour et le clocher. Le poids de l'horloge étant tombé plusieurs fois, de manière à faire craindre pour la voûte qui se trouve sous la tour et pour la sécurité des fijèles, la ville et le chapitre prirent l'engagement de payer chacun une moitié des travaux que des accidents analogues occasionneraient (4 juin 1731).

L'incendie de 1859 a réduit en un immense monceau de cendres et de métal la belle sonnerie de l'antique collégiale. La statue appelée Jean de Nivelles a seule été sauvée et se trouve déposée dans le Trou de Sainte-Gertrude. Elle a environ huit pieds de haute! e*tcomposée de plaques de cuivre doré travaillées au marteau. Elle offre la représentation d'un guerrier, et, autant qu'on peut en juger, elle date du XVe siècle. Ce dernier

fait serait positif si, comme on nous l'a rapporté, l'inscription flamande de la cloche de Jean de Nivelles indiquait qu'elle avait été fondue par un nommé Wagemans, en 4 469.

On a répété bien descontesà proposdecettestatue de cuivre. Suivant quelques-uns, elle rappelle le souvenir du célèbre docteur Jean de Nivelles. Nous nous bornerons à observer que ce nom de Jean n'est qu'une dénomination banale. Ainsi, un mannequin du même genre, qui se trouve à Saint-Pierre de Louvain, est également qualifié de *Maître Jean* dans un document .de l'année 1459; ainsi encore, à Dijon et dans d'autres villes, les statues ornant les horloges s'appelaient *Jaequemon* ou Jacques, d'où l'appellation générale de Jaquemart, sous laquelle elles sont connues. S'il fallait attribuer l'origine du nom de Jean de Nivelles à un personnage ayant Téeilement existé, nous en trouverions cent pour un dans toutes les classes de la société : outre le chanoine dont nous venons de parler, on pourrait citer Jehan le Nivelois, trouvère du XII[e] siècle ; un Jehan de Nivelle, maïeur de Braine-le-Comte, en 4489; maître Jehan de Nivelles, exécuteur de la haute justice de monseigneur, dans la ville de ce nom, en 1493 ; Jean de Nivelle, qui possédait plusieurs maisons à Genappe, à la même époque, etc. Jean de Nivelles a servi de prétexte à des proverbes, à des chansons familières , que nous n'essaierons, ni d'exposer, ni d'expliquer, mais nous ne pouvons omettre qu'il a fait l'objet d'un charmant poème en langage wallon, qui a paru récemment.

Autres édifices ayant servi ou servant à l'exercice du culte.

SAINT-NICOLAS ET SAINT-JEAN I/ÉVANGKLISTE.

Jadis on voyait près du marché, au fond d'une espèce d'impasse, une vieille église, actuellement convertie en une boucherie, dont le mur latéral, du côté de la cour, otfre encore de petites fenêtres ogivales blindées et des traces d'arcades renaissance. La façade du côté de la place, qui a subsisté jusqu'en 1822 ou 1823, offrait une statue de la Vierge et c'était là qu'on déposait les coFps des morts, en attendant l'instant de î'inhumalion. De là Je nom de *trou des mau-chaussés.* qu'on donnait a cet endroit et qui vit encore dans la mémoire des Nivellois.

Cette égiise, dont saint Nicolas était le patron, existait déjà en l'an -4222. Depuis 1231, l'hôpital Saint-Nicolas n'y percevait plus les offrandes que pour une moitié, aux cinq grandes fêtes de l'année; d'autre part. il fut alors exempté de payer au curé ce qu'il lui donnait antérieurement. L'échevin Wyon de Cologne y fonda en l'honneur de saint Nicolas une chapellenie, qu'il dota d'une redevance de dix muids de seigle, à charge d'une messe par semaine et d'une distribution annuelle aux pauvres de deux muids, lors de la célébration de son obit et de celui de sa femme Gertrude (14 octobre 42ï4). Trois années après, en 1297, Walter de Houtain, chanoine de Nivelles, institua la ch ipellenie de Saint-Jean-Évangéliste dite de Wathier, à la condition que le bénéficier assisterait aux heures à Saint Paul et célébrerait une messe tous les jours.

Enl'année! 549, l'égliisede Saint-Nicolas, alors appelée deSainl-Jean-rEvangéliste « sur l'Àrbolut, joignant au marché », fut mise en ruine, et, pour la remplacer, les curé, mambours et paroissiens entreprirent la construction d'un nouveau temple, « celui de Saint-Jean-«l'Évangéliste que l'on dit de Saint-Nicolas ». La ville, dit-on, abandonna à cet effet l'emplacement du Marché au bois ; de plus-, les trois membres votèrent, au mois de mars 1550-1551, un subside de 12 livres de gros. Pendant les troubles de religion, l'église fut fortement endommagée, et, pour cette raison, sans doute, le curé-en fit la remise au chapitre, le 2 mai 1582. Les paroissiens la firent restaurera leurs frais et lui procurèrent deux cloches et de beaux ornements. Sa circonscriplion s'était alors accrue delà paroisse Saint-Maurice, supprimée en 1586; en ville, elle était limitée par le Marché et la rue de Sainte-Gertrude, et comprenait toutes les maisons des rues du Wichet et de Charleroi ; au dehors, elle englobait le faubourg de Charleroi et s'élendait jusqu'au Bois de Nivelles. On y joignit encore, en 1753, la paroisse de Saint-Jean-Baptiste. ^-

En l'année 1676 il fut question de supprimer cette église, de projet provoqua de violentes clameurs dans !a population. Aucune autre ég.ise paroissiale; fit observer te curé, n'était aussi belle, ni aussi grande; le cimetière était vaste, et si on fermait le temple, des religieux s'empresseraient d'en acquérir la propriété. Les paroissiens observèrent qu'ils avaient bâti cet édifice à leurs propres frais et non sans de fortes dépenses ; que, depuis 32 ans, ils l'avaient, pour ainsi dire, presque reconstruit en entier, et que durant cette période, la fabriquey avait consacré, en travaux de toute espèce, 11,270 florins. Ils signalèrent, en outre, l'extrême étendue delà paroisse. Quoique le chapitre eût déclaré, le 12 novembre 1676, qu'il tenait cette église pour la plus belle et la plus commode de la ville, les trois membres crurent devoir attester, de leur côté, qu'ils la considéraient comme celle dont la conservation était la plus nécessaire (7 mai 1677).

En l'année 1787, le cure possédait un revenu de 978 florins, provenant"notamment de deux cinquièmes de la dîme des curés de Nivelles. La cure qu'il occupait avait été léguée à la fabrique, le 20 août 1717, par un de ses prédécesseurs, Jean-Charles Molinvaux, et rebâtie en 4758. A l'église étaient annexés quatre bénéfices : celui de Sainte-Catherine, un cantuaire(de Saint-Nicolas?i, la chapellenie de Sainte-Marie-Madeleine et une autredu même nom, respectivement chargés de 25, 56, 24 et 2 messes par an. On y érigea, le 46 novembre 1644, une confrérie de la Sainte-Trinité.

L'église de Saint- Jean - l'Evangéliste fut fermée en l'an VI, et quoiqu'elle eût été rendue au culte le 9 ventôse de cette année, on en mit la cure à la disposition d'une institutrice, le 24 germinal suivant. Le 23 frimaire an VIII, elle fut vendue, moyennant 60,000 livres, à Emm. Hariet, de Nivelles, quf n'était probablement qu'un prête-nom. Lors du concordat elle devint une des succursales de la cure de Braine-l'Alleu, avec juridiction sur une partie de la ville au sud d'une ligne allaut de la porte de Mons à celle de Namur, et sur le canton de la banlieue avoisinant les remparts, de la porte de Mons à celle de Charleroi (4« juillet 1803). Supprimée en 4 807, et cependant maintenue de fait, par considération pour le curé Malcorps, l'église de Saint-Nicolasredevint une succursale vers l'année 4842. En 1821 , la régence proposa de modifier la circonscription des paroisses de Nivelles, qui assigne à Saint-Nicolas un territoire plus étendu que celui qui est soumis, au spirituel, à la collégiale; ce projet avorta. De même, en 1825, l'église ne fut pas comprise au nombre des chapelles qui furent alors reconnues.

L'église de Saint-Jean-1'Évangélisle, où saint Nicolas est révéré comme patron secondaire, est un petit édifice de 33 mètres de long sur 46 de large. Elle appartient au style ogival de la dernière époque. Elle dessine une croix latine et a trois nefs; mais les croisillons du transept sont si courts que, lorsqu'on aura élargi les collatéraux , conformément à un arrêté royal du mois de mal 4862, le plan rappelera la disposition d'une basilique.

Le chœur, éclairé de chaque côté par deux fenêtres dont l'ogive a été arrondie à l'intérieur vers 4780, se termine par une abside à trois pans. Comme lé reste de l'église, il n'est recouvert que d'un plafond. Les nefs sont divisées en quatre travées (non compris le transept) par des colonnes renaissance, à base octo-

gone, qui supportent des arcades en plein cintre probablement postiches. Chaque travée est percée à droite et à gauche, comme les croisillons, d'une fenêtre ogivale. Une arcade, également ogivale, sépare les bas-côtés du transept.

A l'extérieur, l'église est entièrement revêtue de pierres de taille blanches, sauf au soubassement qui est en pierres bleues. Le portail se trouve actuellement au pied de la croix; il consiste en une porte carrée, fort simple et toute moderne; antérieurement il existait deux entrées latérales à l'extrémité des collatéraux, près du transept. De chaque côté de la porte s'avance un contrefort; on y a adossé deux petites chapelles dédiées à Notre-Dame de Tongres et à Notre-Dame de Grâce. Au-dessus de la porte s'ouvrait une grande fenêtre ogivale, que l'on a murée; plus haut, la date 4551 est gravée en relief sur la façade, sous les monogrammes du Christ et de la Vierge; ces chiffres, qui jadis étaient rehaussés d'une couleur noire, sont assez difficiles à lire aujourd'hui. Les nefs latérales ne sont point contemporaines du reste de l'édifice; lesmursextérieurs furent démolis, reconstruits et rehaussés en 466-1. Le chœur et les croisillons furent alors simplement restaurés; leurs fenêtres ont pour amortissement uu bouquet, qui ne se reproduit pas aux ouvertures des bas-côtés. L'abside est consolidée par trois contreforts, près desquels on a érigé un calvaire. Le clocheton recouvert d'ardoises qui surmonte l'église date de la seconde moitié du siècle dernier.

Les boiseries qui garnissent le pourtour de l'église proviennent, comme les quatre confessionnaux et cinq médaillons sculptés, de l'anciennechapelle des Carmes. La chaire, fort médiocre, représente un ange enfermant la bête de l'Apocalypse. Il n'y a que trois autels. Le principal est orné d'un tableau représentant la Vierge délivrant les ùmes du purgatoire ; il est signé *E'. Quellinus fec. 1658 et* appartenait.jadis à l'église de Saint-Jean-Baptiste, à laquelle il avait été donné par la confrérie des Trépassés. Les bas-autels sont dédiés, l'un à la sainte Trinité, l'autre à la sainte Vierge. On remarque à ce dernier une belle statue donnée par Delvaux, qui a cru devoir en constater l'authenticité par l'autographe suivant (encadré à la cure) : « Je soussigne et déclare d'avoir donné à la | paroisse de S«-Jean-l'Evangéliste à Nivelles à | l'exclusion de tout autre l'image de la S^te^ Vierge | sous le tiltre de N. Dame de Remède en sculpture, | et bénite le tendemain de la Pentecotte 1760 | par le très Révérend Doïen M^r^ Dubois du noble | et vénérable chapitre de Nivelles à la chapelle | du petit S^t^ Jacques, d'où ensuite elle fut recon | duite en procession à la dite paroisse. I En foi de quoi j'ai signé ce présent billet. | Laur. Delvaux j sculpteur D : A : R : ». Dans le collatéral droit on voit un tableau représentant la bienheureuse Marie d'Oignies, qui est signé d'un écu portant une tête de cheval et que l'on attribue à Crayer. Cette peinture provient du prieuré d'Oignies et a été offerte à l'église de Nivelles par M. Soteau, doyen de Bruxelles. Nous citerons encore, pour ne rien omettre, quatre tableaux d'un mérite secondaire : un Christ et une Vierge de Lons, un saint Louis de Gonzague et un saint Jérôme du peintre bruxellois Delvaux, mort en Italie en 4822. On voyait autrefois, à l'entrée du chœur, un autel dédié à Notre-Dame de Remède, où se desservaient les messes de la chapellenie de Sainte-Catherine et où se trouvait un tableau représentant la *Rédemption des captifs*, don d'un M. Gilbert. De l'autre côté, à l'autel Sainte-Anne ou du bénéfice Saint-Nicolas, le tableau avait été donné par la famille Jeuzainne et était estimé plus de cent patacons.

On conserve dans la sacristie une châsse en argent, renfermant les reliques de sainte Marie d'Oignies, qui a été donnée à sa ville natale par M. Pierlot, dernier prieur du monastère d'Oignies. Le 45 juillet 4817 le clergé de Saint-Nicolas, accompagné d'un grand nombre de fidèles, est allé processionnellement recevoir la châsse des mains des anciens religieux d'Oignies, à la chapelle de Sainte-Barbe au faubourg de Mons. La commune d'Aiseau, au territoire de laquelle appartenait le prieuré, ayant réclamé contre cette cession, l'autorité ecclésiastique conseilla une transaction, qui fut agréée : la châsse, avec le corps de sainte Marie, resta à Nivelles; un buste, renfermant la tète de la bienheureuse, retourna à Aiseau. Cette châsse, qui a la forme ordinaire, date du commencement du XVII^e^ siècle, comme l'indique l'inscription suivante : *Me fieri feclt rdus | dns. dus. reynerus \ anno 1608 | Stensels prioratus sut A^0^ primo,* j Elle est revêtue de dix panneaux en argent repoussé, encadrés de cuivre, qui figurent des épisodes de la vie de la sainte. Treize statuettes d'argent, paraissant plus anciennes que le reliquaire, en décorent les diverses faces et sont accompagnéeschacune d'une petite légende : 1° *Salvator mwidi salva nos,* 2° S. *Petre,* 3° S. *Paule,* 4° *S. Thoma,* 5° *S. Joannes,* 6° S. *Jacobe,* 7° *S.Simon,* 8° *S.Mathœe,* 9° S. *Mathia,* 10" *S. Philippe,* 44° S. *Bathome,* 42° *S. Andréa,* 43° S. *Jacobe.*

La petite place qui entoure l'église, et qui communique avec les rues Saint-Maurice, des Pécheurs et Fausse porte, ne représente plus qu'un reste de l'ancien cimetière, qui servait, non seulement à la paroisse, mais à celle de Saint-Jean-Baptiste, où il n'y en avait pas, à l'hôpital Saint-Nicolas et à la Maison de la Charité.

LE SAINT-SÉPULCRE.

Comme l'église de Saint-Nicolas, celle du Saint-Sépulcre était, dans le principe, l'oratoire d'un hôpital contigu, qui portait le même nom. En 4231, on exempta cet hôpital du paiement des émoluments qu'il devait au desservant de cette église, qui fut alors érigée eH I aroisse, et, d'autre part, l'hôpital n'y conserva que la moitié des offrandes, aux quatre grandes fêtes de l'année. En 4586 on réduisit l'église au rang d'annexé de là paroisse de Saint-André. Vainement les trois membres de la ville, en considération du grand nombre de personnes qui en habitaient les alentours, réclamèrent son érection en cure, avec des maîtres d'église et des maîtres des pauvres pour la banlieue (résolution du ,9 octobre 4596]. Les paroissiens, qui étaient alors plus nombreux, dit-on, que «eux de toute autre église de Nivelles, venaient de la restaurer et de la rebâtir, dans l'espoir de parvenir un jour à un meilleur résultat, lorsqu'ils apprirent qu'il était question de leur enlever leur chapelain. A leur demande, l'évêque enjoignit aux curés de Nivelles de placer au Saint-Sépulcre un chapelain à résidence fixe, chargé de célébrer la messe, d'entendre les confessions etc. (8 novembre 4643). En 4787, c'était une succursale de Notre-Dame. Le desservant recevait : des trois curés de Nivelles, une compétence de 436 florins, et de l'hôpital du Saint-Sépulcre, pour donner des soins spirituels aux malades, 30 fl. Son revenu total s'élevait à 314 fl. Il y avait en outre six bénéfices simples : ceuxdeSainte-Agnès, de Saint-André et Sainte-Catherine, de Saint-Philippe etSaint-Jacques,deSaint-Nicaise, plus un cinquième (deSaint-Biaise) et un sixième (de la Vierge), chargés respectivement de 50,42,42,52,4 56 et ? messes, par an. Fermée et mise en vente du temps des Français, l'église fut comprise, en 4803, au nombre des succursales de la cure de Braine-l'Alleu, et on lui assigna pour juridiction le faubourg de Namur et tout le restant de la banlieue, de la porte Sainte-Anneà celle deCharleroi. Supprimée lors la réduction des curés, elle ne fut rouverte qu'en 4809, comme succursale de Saint-Nicolas, à l'extérieur de la ville ; le conseil communal avait offert d'assurer au prêtre qui la desservirait un traitement annue} de 800 francs ; le préfet approuva cette demande, mais en proposant la réduction du traitement à 500 francs (47

j anvier 1 809). La fabrique est actuellement propriétaire de trois hectares.

L'église du Saint-Sépulcre est située au faubourg de Namur, au bord de la grand'route, sur laquelle s'ouvre un portail latéral fort simple, de style renaissance, accompagné de la date 1788. Cet édifice, qui a 27 mètres de long sur 19 de large, affecte aujourd'hui la disposition d'une basilique à trois nefs. Le chœur est de style ogival et se termine par un mur plat, dont les angles sont remplacés par des pans coupés ; il est éclairé par quatre feftètres; on en a muré une cinquième, qui se trouvait derrière le maître autel et était surmontée d'un oculus. Le chœur a été bâti en J615; il est moins élevé que la nef centrale, avec laquelle il communique par une grande ouverture en ogive; il est surmonté d'un plafond portant la date 1714. La grande nef est la partie la plus ancienne de l'église ; elle est séparée de chacun des collatéraux par deux piliers carrés revêtus de moulures modernes et divisant le vaisseau en trois travées ; sur ces piliers retombent des arcades ogivales, qui datent probablement de l'an 1013, époque où on réédifia ou restaura cette nef. Au-dessus de ces arcades on dislingue encore, dans chacun des murs de la nef, quatre fenêtres en plein cintre, de forme allongée, qui ont été bouchées au siècle dernier et qui appartenaient probablement au temple primitif. Ces ouvertures n'avaient pas encore été supprimées en 1749, car une vue cavalière de l'église, qui remonte à cetteannée et qui se trouve dans les archives du bureau de bienfaisance, les représente très-exactement. Le plafond de la nef est décoré de trois cartouches qui renferment lès inscriptions suivantes : 1° Cette | atée *(sic)* donné | par Anne Camus | sœur | a l'hospital ; 2° J'ai aimé | l'embellissement | de vostre | maison ; 3° Votre | sepUL-Chre | o Mon DIeU est | gLorleUX; le chronogramme formé parcelle dernière inscription donne la date1732. Les nefs latérales, qui sont éclairées chacune par trois fenêtres en plein cintre, ont été reconstruites à la fin du XVIII» siècle, comme l'indiquent les dates inscrites aux plafonds : 176!) à la nef droite, 1788 à la nef gauche ; M. Goffia, curé de Bornival et doyen du canton de Nivelles, a béni les deux nefs le 2 octobre 1788. Ces travaux de restauration ou d'agrandissement ont été faits sans beaucoup de soin *: le collatéral gauche est un peu plus large et moins long que celui de droite ; les murs extérieurs ont été bâtis en briques, au lieu d'avojr, comme les parties anciennes de l'édifice, un revêlement en pierres blanches ; enfin les rampants du toit de la grande nef ont été prolongés en ligne droite vers le sol, de manière à recouvrir d'un seul égoût une moitié de cette nef et un bas-côté, et à masquer complètement les anciennes fenêtres dont nous avons parlé plus haut. On remarque des traces d'une fenêtre de même forme à l'extrémité orientale du collatéral droit ; ce qui prouve que la reconstruction s'est bornée au mur méridional.

Le maltre-autel, ou autel du Saint-Sacrement, est orné d'un beau tabernacle en bois sculpté, de style renaissance, qui provient de l'église des Carmes et a, dit-on, été exécuté par un religieux de cet ordre; on peut lui faire faire un demi-tour sur lui-même, et alors les colonnes qui le décorent disparaissent et font place à des pilastres. On y remarque un beau Christ en cuivre. La statuette, représentant la Religion, qui surmonte le tabernacle, est l'œuvre de Delvaux. Au-dessus du maître-autel est placé un tableau, peint en 1619, qui représente le Sauveur déposé au Saint-Sépulcre; aux deux côtés se trouvent des tableaux plus petits, reproduisant des apparitions du Seigneur aux apôtres. Le chœur est garni de boiseries jusqu'aux fenêtres.

Les bas-autels sont en marbre ; ils proviennent de Saint-Paul et sont dédiés l'un à la Vierge, l'autre à Saint-Joseph. Ils ont remplacé, en 1788, quatre autres autels, qui étaient consacrés, dans la nef droite, à Saint-Biaise et à N.-D. de Montaigu ; dans la nef gauche, à N.-D. des Sept-Douleurs et à N.-D. de Grâce; c'est à ces autels que les bénéficiers se déchargeaient de leurs obligations : le 1er était affecté au bénéfice de Saint-Biaise, le 2« au bénéfice de Saint-Jacques et Saint-Philippe, le 3e au bénéfice de Sainte-Agnès et à celui de Sainte-Gertrude, le 4e au bénéfice de Saint-Nicàise et à celui de Sainte-Catherine et Saint-André. Ce qui est singulier, c'est de ne rencontrer aucun autel placé sous l'invocation de Saint-Paul apôtre, qui est le palron de l'église et dont on célèbre la fête le 25 janvier, jour de la conversion de ce saint.

On remarque, au bas de l'église, de belles orgues, accompagnées d'une balustrade en bois sculpté figurant des trophées de musique, qui ont appartenu à l'église Saint-Jacques. Sous le jubé existe encore le treillis qui servait de communication entre l'église et l'hôpital du Saint-Sépulcre.

Le confessionnal du bas-côté droit provient de l'église des Carmes; celui de gauche, de Notre-Dame. Deux médaillons en bois viennent également des Carmes; quatre autres ont été donnés par M. Darras. Une Vierge portant Jésus, petite sculpture qui se trouvait jadis dans la chapelle de N.-D. des Sept-Douleurs, est attachée à un pilier de la nef, près de la chaire. Ce dernier objet, le seul peut-être dans l'église qui ait été exécuté pour la place qu'il occupe, est dû àMane.«se.

Le pavement contient plusieurs dalles tumulaires brisées ou effacées du XVe et du XVIe siècle. Aucune inscription n'est intéressante ; la plus ancienne qui soit complète remonte à 1538.

On conserve au Saint-Sépulcre les reliques de saint Biaise, qui étaient en tel honneur, dit-on, auprès des ouvriers en laine, qu'à certains jours ils se pressaient en cortège depuis le faubourg jusqu'à la Grand'Place.

La sacristie remonte à 1779. La cure a été reconstruite, en 1855, sur les plans de M. Jamart.

SAINT-PAUL.

D'après la plus ancienne légende de sainte Gertrude, l'église de Saint-Paul existait déjà au VIIe siècle. Une vision ayant averti les religieuses ou chanoinesses qu'elles ne devaient plus laisser des hommes reposer dans le lit de la bienheureuse fille de Pepiu, l'abbesse Agnès, accompagnée de toute la communauté, porta ce lit, en cérémonie, dans la basilique dédiée à saint Paul.

Selon toutes les probabilités, ce vieux temple tomba en ruines et resta dans l'abandon, car on mentionne l'église de Saint-Paul comme nouvellement construite et consacrée, dans un diplôme du 8 avril 992, par lequel le roi Othou III, a la demande d'Adelhéïde, son aïeule, et de l'évêque de Liège Notger, dota ce temple de quinze manses situées à Ardenelle et des édifices, terres Gultivées et terres incultes qui en dépendaient. L'église servait d'oratoire aux chanoines, qui y célébraient leurs offices particuliers. Le soin de le desservir et particulièrement de célébrer l'anniversaire de l'évêque Huard (Hugues de Pierrepont) était confié à deux chapelains, a chacun desquels les chanoinesses Alide de Henripont et Mélisende léguèrent : la première, en 1225, 4 deniers; la seconde, en 1232, 6 deniers. Ils officiaient à tour de rôle, nuit et jour, chacun pendant une semaine. D'après une déclaration du chapitre, en date du mois d'avril 1269, c'était le *custos* ou sacristain qui instituait ces deux chapelains, entretenait en bon état les murailles, la toiture, les portes, les vitraux, les cloches, les vêtements sacerdotaux et les ornements de Saint-Paul, et fournissait du luminaire à l'autel Saint-Paul et à l'autel Saint-Thomas. Le chapitre s'étant adressé à l'offlcial de Liège pour que ces deux chapelains et le sacristain fussent exemptés de la juridiction de l'ordinaire, comme pris dans son sein (octaves de Pâques, en 1304), un avis en ce sens fut donné par le doyen et le concile de Fleurus, le mardi avant l'Ascension de la même année.

Dans la suite, les fonctions de sacristain de Saint-Paul furent réuoies à celles du prévôt du chapitre, qui à ce titre jouissait d'un tiers : •l° de ia dîrae des terres de la commanderie de Vaillampont (dîme dont les chanoines de Saint-Paul prélevaient les deux autres tiers) ; 2" des dîmes de Grambais; 3° de dix bonniers déterres, appelés les *Terres de Biamont,* à Houtàin-le-Val, et 4° des offrandes de 1'égiise. En 1787, la fabrique lie Saint-Paul n'avait que 112 florins de revenu.

Cet éiifice occupait l'angle de la place dite l'Aire-Saint-Paul et du Marché au Bétail; il était séparé du jardin abbatial par le passage appelé la Ruelle des Amourettes, et de l'église Notre-Dame par une petite pl.ice plantée d'arbres. 11 ne consistait qu'en un seul vaisseau long de 100 pieds, et formé de six travées, dont, la première offrait du côté du sud une entrée, avec un petit porche. Les trois dernières travées constituaient le chœur, qui était entouré par les stalles destinées aux chanoines. La nef ne comprenait que deux travées et on y voyait deux petits autels, adossés aux stalles dont nous venons de parler.

En mai 160 3 on travaillait à la reconstruction de l'église, qui fut restaurée et modernisée à la même époque que la collégiale. Là se trouvait sans doute ce *chapiteau de Saint-Paul,* qui fut exécuté le 22 août •14VI, aux frais des chanoines résidants ; chacun.d'eux se cotisa a 620 plaques ou 10 florins 6 plaques 16 deniers), soit ensemble à 310 florins. On lisait à Saint-Paul l'inscription suivante : « Chy gist | noble homme Gérard de Marbais escuier | en son temps sgn de Lovrval, de Ba.'leirs | de Prelle et de Villers la Potties, qui | tréspassal'an de grâce mil iiij ni]" iiij | le xdejanvier | Chy gist noble femme damoiselle | Laurenche de T'Serclaes espousse au devant dict | Gérard qui trospassa l'an de grâce | mil iiij Lxxiij le x^e^ jour du mois | d'octobre ».

Une décision de l'administration centrale du département de la Dyle, du 5 prairial an IV, mil l'église de Saint-Paul a là disposition de la municipalité, pour la célébration des fêtes décadaires. Une réclamation du doyen Brehaye fut rejetée le 9 du même mois, et le *Temple de la loi* ouvert, le 20, par la célébration de la fête de la Victoire. Quelques années après, l'édifice fut démoli et son emplacement servit à agrandir l'Aire-Sainl-Paul, devenue momentanément la Place Verte ou Place du roi de Rome.

NOTRE-DAME.

L'église de Notre-Dame, ancienne église mère de Nivelles, fut jusqu'en 12J1 l'unique paroisse'du territoire de cette ville et de Thines. Suivant toute apparence, Baulers, Lillois, Witterzée, Monstreux en ont constitué d'autres démembrements ou dépendances. Son curé eut toujours sur les autres pasteurs de Nivelles un droit de préséance, qui lui fut encore confi •mépar le chapitre, le 18 avrii 1641. C'était à Nolre-D îme qu'on distribuait les saintes hui.es aux paroisses delà vjlleetqu'on mariaitleschanoinesses. Lorsqu'elles étaient en prison, ces demoiselles ne pouvaient entendre la messe que là ou à Saint-Paul.

La paroisse de Notre-Dame, qui était d'abord circonscrite par les rues Sainte-Anne et deSoignies, le Marché et le Marché aux Bêtes, s'accrut successivement : en 1586, de celle de Saint-Cyr, et en 1753. de celle de Saint-André. En 4787, le curé avait 4,687 florins de revenu, parmi lesquels figuraient : 89<> florins, formant les deux cinquièmes du produit delà grande et de la petitedîme aux faubourgs de Bruxelles, de Mons et de Chirleroi (dont les deux autres curés prélevaient : celui de Suint-Jean deux cinquièmes, celui de Saint-Jacques un cinquième). Ces deux derniers curés lui payaient : le premier, deux couples de chapons ; le second, tine couple; et 4e curé de Thines un muid de froment. Par contre il payait : à un vicaire, pour compétence, 200 florins; au vicaire de la succursale du Saint-Sépulcre, 64 florins; à celui de Saint-Jean-Baptiste, 100 florins. Sur la demande du curé, qui se plaignait d'avoir de lourdes charges à supporter, le conseil de Brabant lui adjugea, le 16 juillet 1791, un supplément de compétence s'élevant à 200 florins, payables : trois neuvièmes par le chapitre, trois neuvièmes par l'hôpital du Sépulcre, un neuvième par l'hôpital Saint-Nicolas et deux neuvièmes par l'état de Saint-Paul.

Au dix-septième siècle, on ne connaissait à Notre-Dame aucune fondation particulière. Deux cantuaires, ceux de Sainte-Anne et de Saint-Nicolas et Sainte-Catherine, dotés, celui-ci de dix, celui-là de treize mesures de seigle, et la matriculaire (ou office de sacristain), avec un revenu annuel de 15 florins par an, y furent assignés au curé, en 1607, à charge de célébrer une messe par semaine. Un bénéfice de Saint-Nicolas et de Siinte-Catherine, doté de 96 florins par an et chargé d'une messe par mois, y fut transféré lors de la fermeture de l'église Saint-André. Le revenu de la fabrique s'élevait, en 1787, a 1,373 florins.

L'antique basilique de Sainte-Marie, où Sainte-Gertrude, d'après ses biographes, priait habituellement, avait été plusieurs fois reconstruite lorsqu'elle fut démolie au commencement de ce siècle. Elle s'élevait à une faible distance du Marché au Bétail, entre une petite place, vers l'église de Saint-Paul, et un cimetière qui la séparait du Marché et de la collégiale. Elle consistait en une nef et un chœur. La nef n'avait que quatre travées, et, à gauche, un collatéral, dont elle était séparée par des piliers ; une travée et une petite abside a trois pans constituaient le chœur, qui avait à gauche une sacristie, surmontée d'une chambre où logeait le sacristain. La nef avait 90 pieds de long sur 65 de large, le chœur 31 pieds de long sur 28 de large. On entrait dans l'édifice par trois portes, toutes trois placées à l'extrémité de la nef : la porte vers les cloîtres, au-dessus delaquelle étaient les orgues ; celle vers Saint-Paul ; et celle dite : *Par où passe la procession,* qui subsiste encore dans une écurie contiguë à l'Académie de dessin,et appartient, par son ornementation, au style gothique tertiaire. Outre le maître autel, il y avait un autel de Notre-Dame du Rosaire dans le collatéral , et un autel de la Nativité, au premier pilier de ce collatéral.

Le collatéral dont nous venons de parler fut ajouté en 1413. L'église ayant été reconnue insuffisante, le chapitre en autorisa les mambours, le 26 février de cette année, à annexer à l'édifice une partie du cimetière situé du côté de Saint-Paul *[rethro ecclesiam Beatie Mariœ, versus sanctum Paultim),* et le 30 juin suivant, le chanoine Jean Trichiert les invita à reconnaître que ce terrain faisait partie du patrimoine de Sainte-Gertrude et qu'aucun cadavre ne pourrait y être enseveli sans une permission spéciale. En l'année 1657 seulement on remplaça la couverture en paille de l'église par une toiture d'ardoises. En l'année 1772, les paroissiens insistèrent énergiquement sur l'état de vétusté du temple et en demandèrent la reconstruction ; on projeta à cette époque d'en placer le chœur contre Je pignon du cloître et l'entrée du côté du Marché au Bétail (18 juillet 1775), mais ce projet fut ensuite abandonné. Les travaux furent achevés l'année suivante aux frais des décimateurs, et coûtèrent : aux prévôt, doyen et chapitre : 8.2 !4 florins ; à l'hôpital du Saint-Sépulcre, 3,616 florins L'église fut bénite et rendue au culte le 15 août 1777. Un quart de siècle s'était à peine écoulé que l'antique oratoire disparut pour toujours. Fermé d'abord, puis rendu au culte par ordonnancedu I5pluviôsean VI, il fut remplacé lors du concordat par la collégiale, dont il devint la propriété. Vendu à M Marloy, au commencement de l'année 1813, on le transforma en une habitation particulière en y établissant des étages et des cloisons. C'est la maison qui fait le coin de la place Saint-Paul et du Mar-

ché au Bélail et devant laquelle se trouve un petit jardin clôturé par une grille en fer.

La salle au-dessus de la sacristie avait été bâtie par une dévote, qui fut autorisée à y habiter, le 21 lévrier 4659, « sans que cela put tirer à conséquence ».

Le cimetière communiquait jadis avec la salle capitulaire. Le jour des onze mille vierges, en l'année 1292, Tofficial de Liège autorisa le chapitre à condamner cette issue, pour le cas où les plébans de Nivelles y consentiraient. L'empereur Joseph II ayant défendu d'enterrer à l'intérieur des villes, le cimetière même fut supprimé, et, après quelques contestations, cédé à la ville pour être réuni à la voie publique, à la condition que la juridiction y appartiendrait comme par le passé au chapitre, sauf toutefois que le magistrat y aurait la police (24 avriH793).

SAINT-ANDRÉ.

A proximité du mont-de-piété actuel, on voyait jadis une église dédiée à Saint-André, et dont le ressort comprenait la partie de la ville que limitent les rues de Sainte-Anne et de Bruxelles et le Mai ché aux Bêtes; quelques maisons situées hors de la porte de Bruxelles reconnaissaient également l'autorité spirituelle de son pasteur. L'église du Saint-Sépulcre eu devint une annexe à la fin du XVI[e] siècle. Les autres curés de la ville ayant obtenu de l'évêque la suppression de cette paroisse, les paroissiens, auxquels les trois membres se joignirent (4 janvier 1034:, s'y opposèrent avec succès ; mais, en 4754, l'église fut supprimée et on en prescrivit la fermeture. Elle fut démolie vers l'année 1760, et le terrain acheté par les religieux d'Orival, qui établirent en cet endroit leur refuge, devenu depuis le mont-de-piété.

Il existait à Saint-André une chapeilenie de Saint-Nicolas et de Sainte-Catherine (ou simplement de Sainte-Catherine, en 1282), chargée d'une messe par mois, et un autel de Sainte-Anne, sans fondation. Une confrérie de Saint-Joseph y fut érigée le 48 mars 4676.

Les paroissiens de Saint-André ornèrent l'église, en 4561, d'un nouveau clocher, et, le 2 novembre 4612, conclurent un accord avec Marc Pereu pour la construction d'un béfroi. Le temple avait été profané en 4558 et réconcilié six ans plus tard.

SAINT-JEAN- BAPTISTE.

A l'angle de la rue de Namur et de la rue de l'Évèché s'élevait jadis l'église de Saint-Jean-Baptiste, dite aussi Saint-Jean des Maisiaux (des Masiauls) ou des Boucheries *(S. Joannes macellofum).* Erigée en paroisseen 4231, conservée en cette qualité en 4 586, elle fut réduite en 4753 à n'être plus qu'une chapel.e, succursale de Saint-Jean-1'Évangéliste. Le 5 juillet 4 726, quelques pauvres paroissiens de ce temple avaient réclamé, pour lui, le maintien de ses antiques prérogatives. Sa circonscription, accrue de la paroisse Saint-George, s'arrêtait aux maisons de la rue de Bruxelles, du Marché aux Bêtes et de la rue de Charleroi.

En 4 787, le curé avait 74 2 florins de revenu ; vers 4640, le revenu de la fabrique était de 408 florins 48 sous 42 deniers, sur lesquels on payait 200 II. 48 s. au curé et 76 fl. 2 s. au clerc. Il y existait une chapeilenie de Saint-Nicolas et de Sainte-Calherine, qui était chargée de 26 messes par an et avait 439 fl. de revenu. Le 15 février 1425, sire Jean Jamaul, prêtre, légua 420 couronnes de France, pour y fonder à l'autel de Notre-Dame deux messes, à célébrer l'une tous les mardis, et l'autre tous les jeudis. Le 40 juin 4522, Gertrude de Herzelles légua une rente de 50 francs pour fonder une messe de onze heures à Saint-Jean-Baptiste. Une confrérie en l'honneur de Saint-Boch y fut érigée par le curé, les mambours et les paroissiens, dotée d'indulgences, et enfin approuvée par le chanitre les 6 et 4 7 atout 4626 ; une autre, dite des Trépassés OJ de N.-D. des Suffrages, y fut installée le 3 juill. 1643.

L'église Saint-Jean-Baptiste avait environ 25 mètres de longueur et se terminait vers le nord-est par une abside à trois pans. Cet édifice a subi des transformations assez singulières. Le chœur n'a pas été modifié : on y voit encore, aux trois faces du chevet, une grande fenêtre ogivale que deux meneaux divisent en lancettes : cette partie de l'église sert aujourd'hui de magasin à fourrages. Le chœur communiquait avec la nef par une grande ouverture ogivale. Sur l'emplacement de la nef on a bâti une maison, ce qui a nécessité la reconstruction du mur septentrional, faisant façade vers la rue de Namur; mais, chose surprenante, on a laissé subsister toute l'ancienne toiture de la nef et du chœur. Cette charpente ogivale est fort curieuse : les moulures qui la décorent, les figures sculptées dont on l'avait ornée, et parmi lesquelles on remarque Moïse tenant le livre de la loi, prouvent qu'elle était destinée à être vue des fidèles. Elle présente en outre la particularité assez rare d'être datée : sur l'entrait de la ferme qui s'élève à la jonction du chœur et de la nef est entaillé le millésime M XV^XIII. Malgré l'élégance de ces combles, on ne leur a pas fait grâce à l'époque de la renaissance et l'on découvre encore des traces d'un plafond destiné à les dérober aux regards; le chœur a été moins heureux encore, car le crépi a été appliqué immédiatement contre les chevrons. Nous venons de dire que le mur septentrional de l'église avait été démoli; il n'en est point de même du mur méridional, qui longe une petite cour et se trouve percé de trois arcades ogivales supportées par des colonnes à chapiteau fort simple. On ne peut expliquer cette disposition qu'en admettant l'existence d'un collatéral unique; car, pour en établir un second, il eût fallu supprimer la rue de Namur. Et en effet, une asseinte fut bâtie en 1616. au lieu nù étaient le fournil et lignier (ou magasin au bois) de la cure, dont la propriété avait été cédée par le curé à la fabrique, le 21 mai 4614.

SAINT-GEORGE.

Il ne reste aucun vestige de l'église de Saint-George, dont l'emplacement est occupé en partie par la maison de la veuve du notaire Coulon, rue de l'Evèché 11 s'y trouvait une chapeilenie de Sainte-Catherine et de Saint-Nicolas, qui n'était chargée que d'une messe par quinzaine. Le 18 août 1547, la chambre des comptes accorda 20 livres pour faire bâtir une asseinte et chapelle. « au coin de l'église Saint-Georges, vers le Vieux- « Cimetière », parce que la base du mur de ce côté commençait à tomber eu ruine.

Dépouillée de ses droits paroissiaux au profit de l'église de Snint-.Iean-Baptiste, en 4586, celle de Suint-George fut bientôt convoitée par plusieurs corporations religieuses. Le chapitre la refusa aux sœurs grises, qui auraient voulu l'incorporer à leur cloître (9 juin 4644[1]. Les jésuites essavèrent ensuite d'en devenir possesseurs. Les paroissiens ayant abandonné leurs droits sur le maître-autel, les trois autres autels, la chaire et les autres ornements qui s'y trouvaient, réclamèrent les deux cloches et les fonts baptismaux, et demandèrent en outre nue le bénéfice de Sainte-Calherine et Saint-Nicolas fût transféré à Saint-Jean-Baptiste. Un décret épiscopal leur fit don de la grosse cloche<d'une table d'autel, des fonts baptismaux, des deux cimetières contigus à l'église et du revenu de la chapeilenie précitée (9 décembre 4620). Malgré les démarches des jésuites et de leurs protecteurs, l'évêque Dauvin leur refusa d'abord l'église Saint-George et le chapitre intima à ces religieux l'ordre d'en rendre les clés; ils refusèrent d'accéder à cette dernière injonction, en ajoutant qu'ils parleraient au prélat. Celui-ci consentit enfin à leur abandonner l'église, avec ses deux cimetières et ses autres **dépendances, confirma aux parois-**

siens de Sainl-Jean-Baptisle la possession de tout ce **qui** teor avait été assigné, les cimetières exceptés, et **ajoarna toute** décision sur la translation de la chapelleoie (25 septembre 4621). En 4636, l'église se composait d'une nef en forme de rotonde, et d'une abside composée de deux travées et préseittani deux oratoires latéraux.

SAINT-MAUIUCË.

L'église de Suint-Maurice,à laquelle ressortissait jadis la partie sud-est de la ville et le faubourg Al Saulx, fut fermée pendant les troubles de religion : le 25 août 4584, le chapitre Jacéda aux jurés pour la sépulture des pestiférés; puis, de concert avec les curés des autres paroisses, la donna en location à Thierri Van der Beken (13 mai 1591), qui la remplit de bois et d'autres matériaux, profanation dont les habitants du voisinage se plaignirent vainement au chapitre. A quelque temps de là, une congrégation d'aunonciades obtint de l'évèque la cession de ce temple, maisà la condition que les ornements et les deux clochesappartiendraicnt à la paroisse de Saint-Jean-l'Evangéliste, à laquelle celle de Saint-Maurice avait été réunie en 1586. Les annonciades s'opiniâtrant à garder ces objets, malgré les ordres de l'évèque, les paroissiens offrirent de se contenter d'une cloche ; le prélat accueillit cette proposition et enjoignit à la mère ancelle du couvent de s'y conformer, sous peine d'être poursuivie par l'oficial (6 août 1610).

Une chapellenie de Saint-Nicolas et de Sainte-Catherine, chargée d'une messe par semaine, était annexée à la paroisse de Saint-Maurice. D'après une ancienne tradition, dont les *Chroniques manuscrites de Nivelles* se font toutes les échos, un enfant de Louis XI, roi de France (selon les uns, son fils Joachim; selon d'autres, sa fille Anne), naquit à Nivelles, et fut baptisé à Saint-Maurice. Ce détail erroné (voyez l'article GENAPPE) fut probablement mis en circulation au dix-septième siècle, après la fondation près de ce temple d'un couvent d'annonciades, ordre dont l'établissement est dû à Jeanne de Valois, autre enfant de Louis XI. On ajouta alors une circonstance miraculeuse : on prétendit que Jeanne fut avertie, par une vision, que son ordre serait suivi dans le temple où sa sœur avait reçu le baptême. Cet édifice occupait à-peu-près l'emplacement des maisons du géomètre Lebrun et du médecin Pigeolet, iue Saint-Maurice.

SAINT-JACQUES.

Dans un petit impasse de la rue de Mons, un peu plus haut que la fontaine dont le sommet est décore de la statue du patron de l'Espagne, près de l'endroit où s'élève aujourd'hui l'hospice des orphelins, a existé l'église paroissiale de Saint-Jacques *[Sanclus Jacobus, in vicoMontensi,* 4231).

L'église de Saint-Jacques fut longtemps une des plus importantes de Nivelles. Sa circonscription comprenait la léproserie de Willambroux, où le curé de Saint-Jacques avait le droit d'entendre les confessions ou de faire .remplir ces fonctions par un autre prêtre, qu'il pouvait révoquer s'il se montrait insolent à son égard. La paroisse s'étendait plus loin encore et ne s'arrêtait qu'au bois du Petit-Roeulx. En ville, elle était limitée par les maisons adjacentes à la rue de Soignies, au Marché et à la ruedu Wichet. Le curé de Saint-Jacques avait, en 1787,950 florins de revenu, provenant : d'un cinquième de la dlme des curés de Nivelles, de 136 fl. que le chapitre lui allouait (50 fl., en vertu d'une résolution du 24 juillet 4687, pour supplément de compétence, 86 fl. pour le loyer d'une habitation) etc. En 4641, le revenu de la fabrique s'élevait à 334 fl. 8 sous, I sur lesquels on payait : au cure 99 fl. 5 sous, au clerc 65 fl. 6 sous. On avait fondé à Saint-Jacques deux chapelleuies, celle de la Division des Apôtres, qui était I dotée de 45 muids de seigle et chargée de 3 messes par semaine, et celle de la Vierge ou de Notre-Dame du ! Pilier , qui était chargée d'une messe par quinzaine et avait, en 1787, 435 fl. de revenu. Une confrérie des Trois-Rois s'y établit en vertu d'une autorisation du chapitre, du 2 janvier 1G76.

L'ancienne église renfermait plusieurs tombes curieuses et des vitraux peints. Le maire de Nivelles, Jean de Herzettes* qui mourut le 8 mars 4524-4525, et son père y firent placer, au-dessus du maître-autel, un vitrail représentant une Apparition de l'apôtre saint Jacques, lors d'une bataille livrée en Espagne contre les Musulmans. Le fils de Jean, Adrien, siredeMoensbroeck, mort en 4 548, se fit représenter sur une fenêtre voisine de l'autel des Douze-Apôtres, accompagné de sa femme, de ses enfants et des saints Adrien et Jacques. L'inscription suivante y existait encore au siècle dernier : Cy gist | Messire Bernard de Spote, en son temps | chevalier seigneur de Spote et du petit | Roeulx qui trépassa l'an M.CCC. et **1III"XVIU** | Et j Madame Ysebeau d'Arkennes sa | Femme qui trépassa l'an M. CGC. et | M I " et ung, le premier jour de Jenvier | Priex pour leurs âmes.

De grands travaux furent entrepris dans cette église sans en améliorer l'état : vers l'année 4700, on y voûta la chapelle de Notre-Dame du Pilier; sept ans plus tard, on renouvela Je grand autel; de 4725 à 4730, le clocher fut restauré. Néanmoins, le 10 février 1757, le curé et les mambours prévinrent les habitants que le temple était en danger imminent de crouler, et quelques jours après les offices cessèrent et se célébrèrent dans l'église conventuelle des Carmes. Un architecte demeurant à Bruxelles, Thibaut, fut consulté, et reconnut la nécessité d'étayer le pilier qui menaçait ruine. Les travaux de restauration, auxquels le chapitre consacra pour sa part 4,000 florins, furent achevés en 1762. Supprimée pendant la domination française, l'église fut vendue en 1843 à M. Desloges, puis démolie.

Le curé De Coux ayant cité devant le conseil de Brabant Je chapitre de Nivelles, les mambours et les paroissiens de Saint-Jacques, les trois membres de la ville et le curé de Notre-Dame, pour qu'ils eussent à lui procurer une cure convenable, le conseil décréta que, si la suppression de la paroisse ne s'effectuait pas, cette charge incomberait pour deux tiers aux insinués, pour le tiers restant au curé lui-même (13 septembre 1774). C'est de ce chef que le chapitre payait au curé de Saint-Jacques, en 1787, une allocation spéciale de 86 florins par an.

SAINT-CYR.

L'église de Saint-Cyr. située au faubourg, près de l'endroit où se trouve aujourd'hui la station du chemin de fer, était écartée du centre de la ville ; ce désavantage était compensé par l'immense étendue de la circonscription de la paroisse, qui comprenait les lieux dits : les Wailles, Grambais, le Bois du Sépulcre, la Tournetle,*le Laid patard, le Petit bois de Nivelles, le Spinoy, et qui, en 1586, fut soumise à l'autorité spirituelle du curé de NotrerDame. Le pouillé de l'an 1441, dont nous avons déjà parlé, y mentionne deux chapellenies, celles de Notre-Dame la grande et de Sainte-Catherine. Une donation de l'an 4282 mentionne « l'œuvre de l'église Saint-Soire et les deux capelles de ce temple ».

Au commencement du XVI* siècle, on reconstruisit l'église de Saint-Cyr. Une somme de 4 2 livres fut alors donnée par les rentiers, les jurés et le conseil de Nivelles aux curé, mambours et paroissiens, allant pourchasser (ou quêter) pour la réfection du temple. Mais ce dernier disparut pendant les guerres de religion. On en remit les ornements, le 12 avril 4585, au chapitre, qui abandonna les ruines de l'église au magistrat, afin de les employer à réparer les remparts (12 juin 4592),

puis autorisa les annonciades à utiliser ce qui en subsistait encore, après qu'on y aurait pris tout ce dont on avait besoin pour restaurer la trésorerie de Sainle-Gertrude (24 avril 1609). Une petite partie des débris deSaiut-Cyr servit, en 4 634, à édifier la chapelle Saint-Roch,en vertu d'une autorisation octroyée par la ville, qui accorda en outre un subside à cet effet (le 20 mai). C'est pour cela sans doute que les membres du magistrat devinrent les mambours de la nouvelle chapelle. Un ermite voulut s'y installer, mais, à la demande des habitants du voisinage, défense fut faite par le chapitre au curé de Notre-Dame de sanctionner un fait de cette nature (20 août 4682). En 4787, la chapelle était desservie par trois bénéficiers :le chapelain de Sainte-Elisabeth, qui était chargé de 33 messes par an et doté d'un revenu de 174 florins ; celui de Notre-Dame de Saint-Cyr, qui était chargé de 2 messes par semaine et dotéd'un revenu de 409 florins; et le possesseur d'un cantuaire, qui était chargé d'une messe par semaine.

Dans le jardin du docteur Lebon, au pied de l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Cyr, on remarque, entre les plates-bandes, plusieurs petits chapiteaux octogones, ornés de deux écussons sans armoiries; unevieille table en pierre,égalementoctogone, est sans doute l'abaque d'un autre chapiteau de plus grande dimension.

NOTRE-DAME DE GOITIIAL.

A proximité de la Thines, dont elle n'élait séparée que par un jardin,a existé l'église deNotre-Dame de Gouthaï ou Goutta, qui fut érigée en paroisse en 4231, délruite pendant les troubles, supprimée en 4586 et réunie alors à la paroisse Saint-André. Elle eut pour dernier curé messire Philippe Collardt, à qui le domaine paya 2 livres d'Artois, en 1576-4577, pour avoir pris soin des nobles oiseaux (ou oiseaux de proie) du Bois de Nivelles. 11 existait à Gouthal trois autels avec fondations, ceux de Sainte-Agnès, de Saint-Nicaise et de Saint-Nicolas; les deux premiers chargés, celui de Sainte-Agnès d'une messe par mois, celui de Saint-Nicaise, d'une messe par quinzaine, furent transférés a l'église du Saint-Sépulcre ; on réunit la dotation du troisième à celle du Séminaire de Nivelles. Dès l'année 4232, une chanoinesse nommée Mélisende donna 6 deniers de rente au chapelain de l'autel deSainle-Agnès *de Gotallo.* Vers le même temps, Alide de Henripont fonda un autre bénéfice,qu'elle dota de 24 bonniers de terres, situés à Lillois,àBaisy,àHattainetà Ardenelle. Le curé du Saint-Sépulcre ayant aliéné à vil prix le journal de (erre sur lequel s'élevait jadis l'église de *Goutta,* les mambours delà paroisse s'en plaignirent à l'évèque ; ils firent remarquer qu'on avait extrait de ce terrain une grande quantité de matériaux, qu'il en restait encore beaucoup, le tout représentant une valeur plus que sextuple du prix de vente; que de plus on avait exhumé et jeté ignominieusement une masse d'ossements. Le 4^{or} mars 4692 intervint un décret par lequel l'évèque interdisait à l'acquéreur de continuer ses travaux, sans une autorisation préalable. Celle-ci ne fut jamais réclamée sans doute, car, en creusant les fondements de la cité ouvrière de Goûta, dans une prairie appartenant aux hospices, on a trouvé d'aulres ossements et on a découvert les subslructions de l'ancienne église, qui avait environ 8 mètres de largeur.

CHAPELLES DIVERSES.

Dans la partie du territoire de Nivelles qui dépend de la paroisse de Monstreux, on trouvait jadis la *Chapellerie Noire-Dame de l'Espinette,* qui fut rebâtie, «en meilleure forme », aux frais du curé et des paroissiens de Monstreux, et au moyen des aumônes recueillies par le chanoine Jean Dmi Poche. Cet eecIesrastûtjBe obtint à cet effet de l'hôpital Saint-Nicolas, avec le consentement du chapitre, la cession d'un bonnier de terre (18 mars 4472). 11 institua dans cette chapelle une messe hebdomadaire, qui se disait le lundi, et légua le soin de proléger sa fondation à l'abbesse de Nivelles. Dans la suite, le bénéfice de Notre-Dame de l'Espinette fut annexé au canluaire de l'abbesse, dans la collégiale. Dans la partie septentrionale du territoire nivellois, près de la ferme du Spinoit, s'élève la *Chapelle de Samt-Picrre,* surnommée *à Broqueltes,* parce que les femmes stériles y vont en pèlerinage et poussent dans la niche une petite broquette. Comme elle se trouve dans la paroisse de Monstreux et que le bénéfice qui vêtait jadis fondé avait été uni à la chapelle abbatialede Sainte-Gertrude, on pourrait supposer que cet édifice est identique au précédent.

Dans la première partie du XVI^{e} siècle, un bourgeois, nommé Jean Forlay, qui était simple d'esprit et que l'on surnommait pour cette raison Hacquinot de Sainte-Anne, entreprit la construction d'une chapelle dédiée à la mère de la Vierge. Bien qu'on lui observât qu'il y avait déjà assez d'oratoires et d'autels élevés sous celle invocation, il persista dans son dessein, et parcourut le pays, en quêtant de ville en ville. Etant arrivé à Anvers alors qu'on y avait ouvert une magnifique loterie, il ?e procura un billet, moyennant trois patars, et eut le bonheur de gagner le grand prix, qu'il revendit très-cher à une chanoinesse. Tout l'argent réuni par ce bourgeois fut employée bâtir la *Chapelle de Sahitc-.Utne,* qui a donné son nom à celui des faubourgs de Nivelles qui se trouve du côté de Hal. On en commença la construction le 22 mai 4534 et un suffragant de Liège la consacra le 43 mai 4533. En •4558, on y exécuta encore des travaux, pour lesquels le domaine accorda quatre chênes, le 26 septembre. Les gueux l'ayant profanée, elle fut réconciliée par l'évèque de Namur François Buisseret, en 1609. Lo 4^{cr} mai 4 775, un des successeurs de ce prélat, à la demande du chapitre et du curé de Notre-Dame, permit delà démolir, ainsi que plusieurs stations voisines, par la raison qu'elle ne servait qu'à quelques libertins. D'ailleurs il ne s'y célébrait que quatre messes par an.

Au bord oriental du chemin de Tubise, à l'endroit où se rejoignent deux sentiers, dont l'un vient de Nivelles, et l'autre du Bois du Sépulcre, s'élève sur un plateau une petite maison isolée, dont les murs, con-, slruits en pierres de taille, révèlent l'ancienneté. Audessus de la porte on a encastré une pierre sculptée, unique vestige encore subsistant de la chapelle dont nous venons de parler. Cette pierre, plus large que haute, est divisée en deux panneaux par un balustre : à droite est représentée sainte Anne, à gauche la Vierge avec l'Enfant Jésus. Le bas-relief est surmonté d'une inscription en caractères gothiques : 13 XV« XXXI. le . XXIl^{c}demay fut le premier comencemêt decette | cappelle et la 33 fut beneitte et côsacree le 43^{e} de May le mardi . le . fôdateur . ôt. | . ordonnes . la . Messe . le . mardi et pluseur . beaulx . miracles . aproves . pnt . due . et cures .

La chapelle Sainte-Anne était jadis très-fréquentéc le mardi, surtout le mardi après Pâques; elle a été remplacée, en 4814, parla *Chapelle de Notre-Dame de Walcourt,* qui se trouve à 200 mètres N. de la Maison Sainte-Anne.

Vis-à-vis de la cité ouvrière de Goûta, à TE. du chemin qui va vers Saint-Jean (et qui se nomme encore chemin de Bohème), entre la villa Bornai et Tivoli, s'élevait jadis la *Chapelle de Noire-Dame de Bohême,* qui existait encore au commencement de ce siècle.

Dans les premières années du XIII» siècle$_{4}$ Hugues d'Orliens (ou Orléans) et Berthe sa femme donnèrent aux frères de l'hôpital (ou de Saint-Jean de Jérusalem) une église voisine de Nivelles, avec 45 bonniers de terres, 4 manoirs *(curiæ),* un moulinet un étang.Cette

donation n'eut pas de suite : Hugues la révoqua et l'abbé de Saint-Aubert de Cambrai et le doyen de la cathédrale de cette ville la déclarèrent nulle, par le double motif qu'aucune cession de biens féodaux ne pouvait avoir lieu que du consentement du seigneur suzerain, et que pour l'institution d'un chapelain dans l'église précitée, l'autorisation du grand maître de l'ordre de» Hospitaliers était nécessaire (février 1212-1213).

Dès l'année 1210, les biens de Hugues et de sa femme, repris dans le fief de Rognon *(de feodo *Iiognon),* et qui comprenaient un moulin, des habitations, des jardins, des terres, des prés, des eauxetc, furent abandonnés par eux à l'abbaye d'Aywières, du consentement du suzerain immédiat de Hugues, le chevalier Hugues d'Arqueunes, et de sou seigneur supérieur, Godefroid, châtelain de Bruxelles, agissant en qualité de tuteur d Othon, seigneur de Trazeguies. De son côté, Aywières s'engagea à donner à Hugues, tous les ans, à titre viager, deux chariots de foin, 8 sous de Nivelles, deux chapons, 40 muids de blé (10 de froment, 20 de seigle et 10 d'avoine), et à lui abandonner, pour une moitié et sans frais, le produit de 20 bonniers de terres. Les mêmes avantages, mais réduits de moitié, furent assurés à Berthe, dans le cas où elle survivrait à son mari. C'est en vertu de cette transaction, qui fut sanctionnée en l'an 1219 par le seigneur de Trazegnies, devenu majeur, et en septembre 1231, par l'évêque de Liège, que les religieux d'Aywières acquirent la propriété du moulin de Clarisse et des terrains environnants.

La *Chapelle de Saint-J ean-Baptiste.* près de Nivelles *(Capella prope Nivellam, 1231),* ou *de Saint-Jean-décollé,* resta aux Hospitaliers ou chevaliers de Malte) et fut considérée depuis comme une dépendance de leur maison, ou commanderie de Vaillampont, qu'ils obtinrent des ducs de Brabant, après la suppression des templiers. De cette chapelle provint le nom du hameau qui se forma au Franc-Etau et dont nous avons raconte (pp. 35 et 70) les vicissitudes et l'organisation. Selon Gramaye, cette chapelle et le bien voisin de Neuve-Rue auraient été donnés à l'ordre, en l'an 1174. Lorsque ce compilateur écrivait, l'oratoire avait été récemment restauré, par les soins du commandeur de Chanlraiue ou de Vaillampont. Suivant la tradition, plusieurs de ces dignitaires de l'ordre y ont reçu la sépulture. On l'a démolie presqu'entièrement en l'année 1760

Le corps de logis de la ferme Saint-Jean occupe l'emplacement de cet ancien oratoire. La partie qui subsiste formait l'extrémité occidentale de l'édifice et a une forme rectangulaire. Le mur terminal, du côté de l'ouest, qui donne sur un chemin creux descendant vers le Ri-Michaux, est primitif. Il présente un vieux pignon, en pierres de marne brutes, d'une énorme épaisseur, soutenu par des contreforts massifs et percé de petites baies. Le mur oriental, vers la cour, est moderne; on a noyé dans la maçonnerie deux grosses colonnes cylindriques, peu élevées, qui se montrent au dehors. A l'intérieur on aperçoit quatre colonnes semblables, dont deux sont placées contre les parois latérales et le,vdeux autres engagées dans le pignon occidental. Ces. deux rangées de trois colonnes prouvent que l'édifice se composait de trois nefs et qu'il avait une certaine importance. Dans les fondements de la grange, pour laquelle on a employé les débris de l'oratoire, on trouve des bases de colonnes qui correspondent sans doute à celles que noue venons de signaler. Les habitants de la ferme, dans le langage populaire, s'appellent encore *les Saint-Jean.*

Au-delà du hameau formé par la ferme Saint-Jean et les habitations voisines, au milieu des champs cultivés, On aperçoit la *Chapelle de Notre-Dame desSept-Douteurs,* qui a été reconstruite il y a quelques années. L'ancien oratoire datait, à ce qu'il semble, du XV- siècle. **L'évèque de Cambrai, de Berghes,** y institua une confrérie, qui fut rétablie eu 1596. Le 15 octobre 1558, la chambre des comptes accorda un chêne aux maîtres, gouverneurs et confrères de la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs emprès Nivelles. Jadis il s'y disait toutes les semaines trois messes, que l'on réduisit ensuite à une, que les récollets y célébraient le dimanche; on y officiait aussi les jours de fêles, et le prêtre célébrant était alors rétribué au moyen des aumônes faites à la chapelle. La fabrique avait, en 17H9, 36 florins de revenu. Une demeurecontigiië abritait anciennement deux ermites, que le curé de Notre-Dame 'désignait* Sur un pian du siècle dernier, conservé aux archives du bureau de bienfaisance, on voit, près de la chapelle, un monticule *(tumulus?),* surmonté d'une croix. La république française mit en venle l'oratoire, dont on démolit les trois autels, le 9 mai I70K.

La *Chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel* « hors la porte Alsaux», était nouvellement bâiie, lorsque le 9 août 1633, le chapitre y autorisa l'érection d'une confrérie. Elle est située au bord oriental de la route de Charleroi, au milieu d'un petit massif d'arbres. Elle ;i été récemment reconstruite danslestyle ogival, comme nous l'apprend la date : « 10 septembre 1854 », inscrite sur l'édifice. Ce petit monument est de forme octogone; ses huit faces ont un revêtement de cailloux de sable; quatre sont pleines et les autres percées de trois fenêtres et d'une porte. Chacun des huit angles saillants est cantonné d'un contrefort en briques, surmonté d'un pinacle. La chapelle est le but d'un pèlerinage fréquenté; il s'y fait chaque année une procession, le dimanche après l'octave de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

La *Chapelle de Saint-Pierre,* au faubourg Del Sauh, doitsonorigineaux offrandes des bourgeois qui avaient visité Rome et le tombeau du chef des apôtres. C'était là qu'on allait à Pâques chercher le Saint-Chrême, indice, dit Gramaye, d'une haute antiquité. Elle fut restaurée après les troubles de religion, et, vers l'année 1809, le vicaire-général Forgeur autorisa le curé du Saint-Sépulcre à la rouvrir, quoiqu'elle ne pût contenir qu'une vingtaine de personnes. En 1824, on y disait encore la messe, de temps en temps. Aujourd'hui elle sert d'habitation et est tellement délabrée qu'elle est à peine reconnaissable. On y distingue cependant les restes de deux fenêtres ogivales en briques. La porte est surmontée d'une accolade, au-dessus de laquelle est placée une tè e d'ange de style renaissance. A l'intérieur, le plafond est orné des clefs de saint Pierre.

Lorsque .Joseph II ordonna la suppression des cimetières situés à l'intérieur des villes, le magistrat désigna, pour servir de cimetière commun à tous les habitants de Nivelles, une prairie située à côté de la chapelle Saint-Pierre, d'une étendue de 3 journaux 80 verges. Le chapitre aurait désiré avoir un lieu d'inhumation particulier, mais le magistrat répondit, le 6 août 1784, qu'il n'était pas en son pouvoir d'accorder une pareille faveur. Le terrain appartenait à l'hôpital du Saint-Sépulcre et fut acquis par les trois paroisses alors existantes, au moyen d'un prêt de 4,610 florins que leur fit la caisse de religion. On commença à y ensevelir le jour de la Toussaint 1784.

Le cimetière, entouré d'un mur, se trouve à l'angle de la route de Charleroi et du chemin de la Tour Renard, sur le plateau qui domine la ville vers le S. E. Une griLe, s'ouvrant au N. sur le chemin de la Tour Renard, y donne accès. L'aspect du cimetière est navrant : point d'arbustes, point de fleurs, pas même de sentiers ; les mauvaises herbes ont tout envahi. La négligence va si loin que l'on ne s'est pas même donné la peine de relever deux grandes dalles sépulcrales qui sont tombées, il y a cinq ou six aus. au pied de la muraille à laquelle elles étaient scellées; cela témoigne d'uneprofonde indifférence pour ceux qui ne sont plus de ce monde.

Au milieu du cimetière s'élève, sur une base cubique, une colopne cannelée dont Je fût est brisé. On lit, sur une des faces du piédestal : *Aux braves* | *morts* | *pour la patrie en* | *4830;* et, sur une autre, cette heureuse citation de Virgile :

. . . . Eyrcgias animas, quæ sanguine nobis
liane patriam peperere stto, decorate supremis
Muneribvs . . '.. .AENEID. XI, 24.

. Le célèbre sculpteur Delvaux, qui était enterré dans l'église conventuelle des carmes , devant la chaire sculptée par lui, repose dans ce cimetière. Sa famille y a fait placer, contre le mur qui borde la route de Charleroi, une plaque de marbre blanc, avec l'inscription suivante : *D. 0. M.* | *Sub hoc tumulo* \ *iacet* | *laurenlius delvaux* | *sac. caes. maiest.* \ *nec non* j *ducis lolharingiæ* \ *sculptor* j *obiit VI kal. martias* | *ami a chri'do* I *Cl'JUCCLXXVlll* \ *ætatis suce* \ *LXXXlll* ! 7?. /. P.

Citons encore les épitaphes suivantes :

Monumenlum \ *nobilis familiæ* \ *de Prelle de la nieppe* | Ici reposent Madame de Prelle née de Biseaux, | décédée le 26 août 1817, à l'âge de 66 ans. | et de monsieur Bernard de Prelle son | époux, décédé le 14 février 1845, à l'âge de j 85 ans, six mois, Ils laissent après eux le | souvenir de leur piété et de leurs vertus.

A la mémoire | de Monsieur François de Le hoye décédé à Nivelles , le 30 j 9bre 1819 après avoir donné l'exemple de toutes les vertus | pendant 63 ans j de madame Pauline de Prelle épouse de monsieur Louis | de Le hoye décédée à Nivelles le 31 janvier 1853, vivement | regrettée de sa famille, et de tous ceux qui ont connu | sa piété, sa charité et ses excellentes-qualités.

D. O. M. | Ci devant reposent | Thomas Philippe Marcq ecuyer licencié j es droits mort le. . . . . âgé de. . . . . | et dame Marie Louise Otto son épouse | morte le …. âgée de …. | et demoiselle Marie Anne Marcq leur | fille morle le 12 de 7i'"c 1791 âgée de | 20 ans onze mois.

Icy gist | Mre Nicolas | Couttume Bour | geois de cette | ville decede | Ie8demay | 1665. Acquiesçât | in pace.

Mentionnons enfin les tombes de :

Baudouin-Joseph-Ghislain Berlaimont,ancien échevin au magistrat de Nivelles, sous-préfet et ensuite sous-intendant de l'arrondissement de Nivelles, mort le 7 mars 1823, âgé de 69 ans 8 mois ; et de François-Joseph Gilain, mécanicien, néàDinaut, le 6 septembre 1784, mort à Nivelles le 9 juin 1842.

La *chapelle Sainte-Barbe,* au faubourg deMons, est la principale après ccllesdu Mont-Carmel et des Sept-Douleurs, mais elle n'a rien qui mérite d'être décrit.

Nous renvoyons à l'article CHARITÉ ce que nous avons à dire des chapelles de Sainte-Marie-Madeleiuc et de Notre-Dame de Roblet, mais nous ne pouvons passer sous silence la^fondation dite *du Petit Catéchisme,* faite le 30 octobre 1598, par l'abbesse Marie de Hoensbroeck. Cette dame légua 50 florins de rente à une ou deux filles dévotes, à charge d'enseigner les filles pauvres. La prévôté, le maître et la maîtresse de la fabrique de Sainte-Gerlrude avaient la surintendance de cette fondation.

Prieurés et Couvents.

l'iuEiuii D'OIUVAL.

Ou n'a que des notions imparfaites sur la fondation u prieuré d'Orival, de l'ordre des trinitaires ou de la édemption des captifs, qui, suivant Gramaye, fut doté u bois dit depuis d'Orival par Othon de Trazegnies t son frère (son beau-frère ou son frère utérin, sans oute) Godefroid, châtelain de Bruxelles. Les uns font emonter son origine à l'année 1198 et l'attribuent à un oble français, nommé Jean deMatha, le fondateur de ordre même ; les autres prétendent que ce prieuré dut a naissance au duc de Brabant Henri I[er] (ailleurs, on it Jean I[er]), dont le fils, prisonnier des Ottomans, auait été délivré par le premier chef de l'ordre sans que elui-ci connût la qualité du jeune captif. C'est pouruoi, ajoute-t-on, le prieuré avait pour armoiries écusson de Brabant. Est-il nécessaire d'observer que î tradition semble ici complètement en défaut? De tous os ducs, il n'ven eut que deux qui allèrent en Orient, fodefroid III, en \ 160 eten 1182-1183, et Henri I[er], vers 196. Les faits cités plus haut ne s'expliqueraientqu'en îs rapportant à un bâtard d'un de ces princes.

Orival (ou Val d'Or, *Aureavallis)* doit son nom à sa ituation dans une belle vallée, à proximité du bois du iépulcre. Ce prieuré avait sainte Barbe pour patronne. I en est fait mention pour la première fois eu 1202, lors qu'un chevalier de Witterzée légua aux religieux église et une d4me dans le village de ce nom. Ouelues années plus tard, Walter de Saint-Cyr, qui y fit rofession, donna au prieuré plusieurs propriétés et otamment la ferme, les terres, les prés, les jardins etc., u'il possédait à Monstreux. Une contestation s'étant levée au sujet de cette cession entre les couvents 'Orival et d'Aywières, Jean de Nivelles, chanoine 'Oignies, A., chanoine de Nivelles, et G., chapelain e l'église du Saint-Sépulcre", en opérèrent le partage titre les établissements cités plus haut (février 1224).

MaHre Jacques Thiebault, clerc, et Rauartde le Hare, valet » de Jean I[er], ayant taxé les religieux d'Orival propos de quelques acquisitions qu'ils avaient faites Nivelles, ce duc s'en inoutra mécontent, et ordonna à ses deux serviteurs de « mettre les religieux hors des •< escrits et de rendre leurs gages »; il ajouta que si les bourgeois ne se conformaient pas à ses volontés sur ce point, il enjoindrait à son bailli de Nivelles d'en assurer l'exécution (fenaul ou juillet 1291).

Plusieurs autres ducs de Brabant montrèrent également une grande affection pour les trinitaires d'Orival. La duchesse Jeanne les exempta de vingt corvées qu'ils devaient par an au domaine, et Antoine de Bourgogne ratifia cette concession. Les revenus de la communauté se divisaient alors en trois parts : la première, consacrée à l'entretien des religieux et des édifices qu'ils occupaient; la deuxième, affectée exclusivement au rachat des chrétiens pauvres , prisonniers chez les Musulmans; la troisième , destinée à secourir les indigents, les malades et les mendiants qui affluaient dans les hôpitaux ouverts par l'ordre. Des officiers du duché ayant exigé des corvées du prieuré, qui ne subsistait qu'au moyen de l'exploitation de quelques terres, plusieurs religieux partirent et la ruine de la maison parut imminente. C'est ce qui détermina le duc Jean IV à déclarer, le 27 avril 1425, qu'elle était complètement exempte de corvées, à la seule condition de célébrer pour ce prince, tous les ans, une messe solennelle du Saint-Esprit, qui serait convertie, après sa mort, en messe de requiem. A la suite de nouvelles exigences de la part des officiers ducaux-? Philippe de Saint-Pol, pour témoigner de sa « dévotion singulière à sainte « Barbe », confirma le diplôme qui précède et celui de Jean I[er] (22 décembre 1427), exemple qui fut suivi par Philippe de Bourgogne, le 6 juin 1431, et par Maximilieii et Marie, le 10 mai 1479. En vertu des dernières de ces chartes, Orival était assujetti à célébrer une messe de requiem pour les souverains des Pays-Bas et leurs successeurs.

Le 16 février 1430-1431, Philippe-le-Bon autorisa le prieuré à établir un échevinage, dont la juridiction s'étendrait jusque sur les cas de moyenne justice. Sous ce prince, Orival eut pour protecteur Pierre Vander Eyckenou DuChesne,seigneurdeGrambais,quiy reçut lu sépulture, au milieu du chœur do l'église, en 1448.

Les troubles religieux furent funestes au prieuré, qui, en une année, eut à subir deux dévastations : il fut pillé, le -13 septembre 4578, par les troupes de Don Juan d'Autriche, et, le 17 du même mois, par celles du prince Casimir ou des états.

Le 44 novembre -1675, le magistrat de Nivelles autorisa les religieux à parcourir la ville, accompagnés de dix-sept esclaves revenus d'Alger.

Orival fut compris parmi les couvents dont Joseph II décréta la suppression. Au mois d'août 1784, les religieux quittèrent leur habitation qui, sous la domination française, fut vendue avec 85bonniers 1 journal de terres, de houblonnières et de prairies, à Paulée, moyennant 240,000 livres (2 prairial an V). D'après un plan dressé, les 4 5 et 49 mars 1784, par le géomètre juré Dusart, elle couvrait, avec ses dépendances immédiates, un terrain d'unbonnieret trois journaux moins six verges (la verge linéaire comptée à 46 4/2 pieds de Nivelles). On y entrait par une porte faisant face au nord, et s'ouvraut sur une cour, à l'extrémité de laquelle se trouvait un carré de bâtiments. A l'angle N.-E. du carré on voyait l'église ou chapelle et sa sacristie; à l'angle S.-O., un quartier neuf. Vers le S.-E. se trouvait la ferme, la grange et une autre cour; vers l'ouest, un jardin potager, des pépinières et plusieurs étangs. Le prieuré a été entièrement démoli, sauf un seul bâtiment, qui était sans doute l'un des plus modernes et qui sert aujourd'hui d'habitation. Sur un pan de mur en ruines on aperçoit le bas d'une fenêtre de l'ancienne chapelle. Les seules dates que nous ayons remarquées en parcourant ces constructions sans caractère sont celles de 4626 et 4752.

Le 30 août 4783, le baron de Lienne, seigneur de Baudémont; le curé de Bornival, doyen; les curés de Notre-Dame à Nivelles, de Monstreux et d'Ittre, demandèrent au gouvernement autrichien l'érection de l'église d'Orival en chapelle succursale de l'église de Notre-Dame. Ils firent remarquer l'utilité qui en résulterait pour les hameaux voisins et notamment pour Baudémont, où il y avait trente habitations ; leurs démarches restèrent sans résultat.

LES CORDELIERS OU RÉCOLLETS.

Nicolas Van Estveldt, dans l'ouvrage intitulé : *Chronycke der Minderbroeders orden,* place en l'année 4248 la fondation du couvent des frères mineurs ou frères de Saint-François, de Nivelles; mais cette date, qui est généralement acceptée, manque d'exactitude. Dès le mois de mai 4232, lachanoinesse Méliseude donna aux frères mineurs un cens de deux sous, et en 1244, celte communauté existait certainement (voir plus haut, page 34, col. 4re).

La commune paraît avoir favorisé l'établissement de ces religieux, qui peut-être lui durent l'emplacement de leur couvent, situé entre les remparts et la rue de Charleroi, là où se trouve actuellement l'hôpital général. Aux XIVe etXV<- siècles, c'était ordinairement dans leur demeure que la bourgeoisie se réunissait lorsqu'elle se trouvait appelée à délibérer sur des objets d'une grande importance.

Les frères mineurs eurent plus d'une contestation avec le chapitre de Sainte-Gertrude. En 4506, la prévôté ayant fait prêcher dans la collégiale, le jour de la conversion de saint Paul, 25 janvier, par un religieux de cet ordre, mais d'une autre maison, ceux de Nivelles voulurent s'y opposer, firent ôter le drap qu'on avait placé sur la chaire, et vinrent demander au chapitre si la prévôté avait le droit de « faire prêcher ». La réponse fut affirmative, et le secrétaire et le bâtonnier furent chargés d'aller inviter les religieux à présenter, dans les trois jours, leurs excuses à là prévôté.

Par les ordres de Marguerite d'Autriche, une première reforme fut introduite dans ce couvent en l'année 4524. Les frères conventuels ou *gaudentes,* comme on les appelait alors, y furent remplacés par des observantins ou frères de l'observance. Le père Pierre, qui fut le confesseur de deux des sœurs de Charles-Quint, Eléonore, reine de France, et Marie de Hongrie, et son successeur, le père François Régis, augmentèrent considérablement l'importance du couvent. L'église fut alors rebâtie telle qu'elle existe encore, grâce aux libéralités de Marguerite. En 4534, la ville vint aussi en aide aux cordeliers, à qui elle alloua 42 livres, .< en accroissement de leur église».

A cette époque, le magistrat accordait fréquemment aux cordeliers des gratifications, consistant en un certain nombre de cannes ou pots de vin. Il leur donnait d'ordinaire trois cannes lors de la fête de leur fondateur, saint François d'Assise. 11 leur en accorda six. eu juillet 4556, lorsqu'un chapitre provincial des frères de l'observance (pour la province de Flandre) se tinta Nivelles, et il alloua une gratification semblable au gardien du couvent, qui fut choisi pour provincial. En 4565 (selon d'autres documents, en 1568), un nouveau chapitre provincial se réunit à Nivelles. C'est vers l'année 4 540 que les >< cordeliers et fremineurs » commencent à figurer parmi les personnes exemptes de payer les assises.

Nous avons dit ailleurs combien le couvent eut à souffrir des troubles du XVIe siècle. Sauf l'église, qui devint, pendant quelques mois, un temple protestant, les bâtiments furent abattus en 4580. Au mois de juillet 1587, l'église fut réconciliée par l'évèque deNamur, François de Wallon-Capelle, qui avait été gardien du couvent. Mais les fonds manquaient pour rétablir les autres bâtiments, et le gardien, Jean Moullart, était poursuivi pour le payement d'une somme de 4,000 florins. Le 26 juin 4585, la ville lui avança cette somme, à condition qu'elle lui serait remboursée en dix ans, et qu'on en employerait le montant a la « réfection du « couvent ». Les travaux commencèrent l'année suivante, sous la direction du gardien François Danis, natif de Nivelles, et furent activement poussés. A cette époque, la ville autorisa les religieux à fermer une ruelle allant aux remparts et qui séparait leurcouveut de la maison d"un nommé Jean Duhou, en stipulant qu'ils ne pourraient y bâtir (23 mars 4601). Plus tard, elle leur accorda 60 livres pour la grande verrière de l'église au-dessus du portail (26 avril 1619), somme qui fut ensuite portée à 200 fi., à la condition qu'on placerait sur la verrière les armoiries de Nivelles et une inscription commémoralive (mois de mai de la même année). Cette verrière se trouvant en mauvais état, la commune donna 5 pistoles pour en effectuer la restauration, à la condition qu'on rétablirait les armoiries et les inscriptions qui s'y trouvaient auparavant (12 septembre 4 759).

En 4598, les récollels succédèrent aux frères de l'observance, à Nivelles, et bientôt ils s'y trouvèrent au nombre de cinquante, dont trente prêtres. Leur premier gardien fut Nathaniël Le Sage. Les récollels jouissaient à Nivelles d'une grande influence. C'était ordinairement l'un d'eux qui remplissait à la collégiale les fonctions de prédicateur; à ce titre, il recevait de la ville 50 florins tous les ans.

Le don au couvent, en 4619, de quelques reliques des martyrs de Gorcum, c'est-à-dire des récollets tués dans cette ville pendant les troubles de religion, fut l'occasion d'une grande fête pour toute la ville. Le magistrat appela aux armes les habitants et donna aux religieux un poinçon de vin. Le jour de la Pentecôte, \ 9 mai, la communauté se rendit à Bois-Seigneur-Isaac pour y chercher les reliques; au retour, elle fut accompagnée par les religieux de ce couvent et par sept à huit curés des environs. A mi-chemin, elle rencontra les compagnies bourgeoises, qui la saluèrent de salves de mousqueterie. A la porte Del Vaulx, elle trouva l'abbesse, le chapitre et les trois membres, qui r'attendaient, des lorches ardentes en main. Là, les

reliques, que les religieux avaient portées depuis Bois-Seigneur-Isaac, furent remises aux chanoines, qui les portèrent, à tour de rôle, jusqu'à la collégiale. On les exposa sous le doxal, sur un bel autel élevé pour la circonstance. Le lendemain, il y eut une messe chantée par l'abbé de Villers, et un prêche par l'abbé de Nizelle; l'après-midi, à la suite des vêpres, les trois membres et un grand nombre de bourgeois escortèrent les reliques jusqu'au couvent.

Le 45 mars 4 620, les membres de la ville ordonnèrent : «que sera payé et donné à Gérard de Marche, « peintre et poète namurois, pour un poëme sacré du « triumphant transport des sainctes reliques des glo- « rieux martirs de Gorcum au couvent des recollectes « en ceste ville, par luy composé et dédié aux trois « membres, la somme de vingt cinq florins une fois, « tant pour les frais de l'impression que pour une cour- « toisie, à prendre sur les moyens"généraux ».

En 1631, la ville, à la demande des récollets, leur accorda 200 florins, en considération du chapitre provincial qui devait se réunir à Nivelles le 26 septembre, et qui ne s'y était plus tenu depuis l'année 4568. En 4 723, les récollets ornèrent leur église d'une horloge. La ville leur donna, pour la sonnerie de l'heure, une des cloches qu'elle avait fait fondre en 4 637, par Jean Tordeur, et qui était devenue inutile (résolution du 5 février).

En 4 787, la communauté n'avait que 374 florins 44 sous.de revenus, tandis que ses dépenses s'élevaient à 45,090 fl. : 43,630 fl. pour l'entretien de 34 prêtres et de 43 frères lais; 4,600 fl. pour deux domestiques et deux sous-syndics. Le déficit était couvert au moyen d'aumônes, de quêtes etc.

Le 4er vendémiaire an V, les religieux quittèrent le couvent, qui fut vendu, le 43 ventôse suivant, moyennant 43,000 livres; l'acquéreur, Nicolas Mantels,"ancien récollet de Louvain, agissait en qualité de mandataire de ses confrères de Nivelles. Depuis, les derniers survivants de ceux-ci en ont fait don aux hospices de leur ville, qui y ont établi un hôpital général, à la fois hôpital et hospice. On trouvera à l'article CHARITÉ une description du couvent et de sa belle église.

LES GUILLEMINS.

Un ordre qui n'eut qu'une courte existence et dont la règle fut condamnée par le pape Grégoire X, celui des Servites, faillit s'établir à Nivelles. Il y fit bâtir un couvent, en élevant la prétention d'y donner la sépulture aux personnes qui en manifesteraient le désir. Le chapitre ayant refusé son assentiment à cette nouvelle fondation, le chapitre de Liège enjoignit d'en démolir les bâtiments (samedi après la Division des apôtres, en 1270). Ces derniers, suivant toute probabilité, furent utilisés par les guillemins, dont l'établissement remonte à la même année.

En 4267, deux religieux de l'ordre de Saint-Guillaume, nommés Julien et Walter ou Gautier, et appartenant au couvent dit de la Wastine près de Biervliet, depuis transféré à Bruges, arrivèrent à Nivelles. Ils y furent accueillis avec beaucoup d'empressement par un bourgeois, qui leur donna, pour y fonder un monastère, sa demeure, située en Chaudesrue (ou rue de Soignies). L'abbesse et le chapitre s'opposèrent d'abord à cet établissement, mais ils consentirent ensuite, à des conditions que le prieur provincial desguillemins,Jean, accepta, au mois de novembre 12.70. Plus tard, la nouvelle maison religieuse, placée sous l'invocation de sainte Catherine, fut transférée au-faubourg de Soignies, grâce à la générosité d'Othon, seigneur de Trazegnies,dans un emplacement peu éloigné des remparts et très-voisin de la Thines.

Nous avons dit les dangers que courut le couvent vers l'année 4575. En 4 579, il était abandonné par les religieux, et on voit à cette époque le chapitre, en qualité de surintendant de la communauté, donner en location (le 4 septembre) les biens qui lui appartenaient. Quelques annéesaprès, pendant les troubles de religion, on en détruisit les bâtiments et l'église, qui furent réédifiés en 4598, grâce aux soins du prieur Nicolas Pretherbu. L'abbesse de Hoensbroeck légua aux guillemins une rente annuelle de 80 florins, à charge de célébrer, tous les dimanches, jours de fête et autres jours désignés, une messe basse, qui devait se dire au chœur des Dames, dans la collégiale, après la grand'-messe. Les moines tenaient de jeunes pensionnaires, auxquels ils donnaient les premiers éléments de l'instruction avec quelque succès. Plus d'une fois cependant, et, notamment, le 28 avril 1562, il leur fut défendu de tenir école.

Le prieuré fut supprimé par Joseph II en 4784. Son dernier chef, dom Paul Fontigny, se retira au moulin de Béreau, où il mourut le 8 octobre 4 788. Les bâtiments servirent temporairement de caserne, en 4792. Vendus par la république française le 3 pluviôse an V, à Barthélémy Lejeune, ancien religieux, pour la minime somme de 4,200 livres, ils ont été abattus et remplacés par la belle villa de M. D. Bornai.

D'après un plan signé Dusart et daté des 44, 12 et 15 juin 1784, l'habitation des guillemins comprenait, avec ses dépendances, 4 bonnier 4 journal 65 verges. Elle s'étendait depuis la chaussée vers Soignies jusqu'au delà de la rivière. On y arrivait par une avenue partant de la chaussée, et dont l'entrée était contiguë à *Bellegrade,* auberge qui appartenait au prieuré. Les bâtiments conventuels formaient un carré, dont le pourtour intérieur était occupé par le cloître, qui entourait un préau. L'église, où le chapitre autorisa, le 24 novembre 4714, l'érection d'une confrérie de Saint-Roch, se terminait par une abside à trois pans. Vers l'ouest, le long d'un coude que formait la Thines et qui a disparu depuis, s'étendaient les écuries, la brasserie et d'autres édifices de peu d'importance. Dans les autres directions, on ne trouvait que des jardins et des prairies, entremêlés de petits pavillons, d'étangs, de pépinières et d'oseraies.

LES CAPUCINS ET LES MINIMES.

Sous le règne des archiducs Albert et Isabelle, si connus par leur ardente piété, plusieurs ordres religieux essayèrent de s'établir à Nivelles. Si les annonr ciades et les jésuites réussirent, comme nous le verrons plus loin, il n'en fut pas de même des capucins et des minimes.

L'opposition partit principalement des récollets, qui étaient en possession. de temps immémorial, du droit de prêcher, de quêter et de planter la croix, dans la plupart des villes de la Belgique wallonne. Ces religieux firent valoir que Nivelles était une ville très-pauvre et très-petite, et que l'établissement des capucins serait à la fois préjudiciable à leur propre communauté et onéreux aux habitants. Cependant, le 44 mars 4614, les archiducs écrivirent au magistrat qu'ils auraient pour agréable de voir les capucins reçus à Nivelles, et, quatre jours après, le chapitre consentit à cette admission. Mais les réclamations s'étant élevées plus énergiques, Albert et Isabelle revinrent sur leur décision, le 48 avril, en considération de la pauvreté de la ville, qui était déjà suffisammens grevée par les récollets. «Notre intention, dirent-ils aux magistrats de « Nivelles, est que vous refusiez de recevoir les capu- «cius». Néanmoins le chapitre consentit à ce qu'ils assistassent aux processions générales (4 6 octobre 4 64 4 ', et de nouveaux efforts furent faits en leur faveur, en même temps qu'on s'efforçait d'introduire leur ordre à Soignies, à Maubeuge et à Beaumont. Une remontrance fut adressée à nos souverains par le supérieur de la province de Flandre, de l'ordre des récollets, et par les pères gardiens de Binche, de Nivelles, et de Saint-

François-sur-Sambre près de Châtelet. Les archiducs l'accueillirent favorablement et défendirent d'établir de nouveaux couvents, sinon suivant la forme prescrite par la bulle du pape Clément Vil, du 23 juillet 1603, et à la suite d'un octroi obtenu du conseil privé (19 janvier 1617).

Cette déclaration venait à peine de paraître qu'il fallut statuer sur une demande d'admission adressée par les minimes. L'abbesse ayant abandonné aux trois membres de la ville la décision de cette affaire, ils refusèrent, en alléguant la pauvreté des habitants et l'edit que nous venons de citer (22 juin 1617).

En 1678, les capucins firent une seconde tentative. Ils offrirent de rembourser les 8,000 livres que les carmes avaient avancés au trésor pour obtenir du gouvernement l'approbation de la fondation de leur couvent; ils promirent qu'ils obtiendraient au préalable la révocation de cette approbation, qu'ils ne seraient jamais qu'en petit nombre ; en outre, ils s'engagèrent à repartir, si le chapitre l'exigeait. Quoique présentée et appuyée par les curés de Nivelles (9 août 1678), leur requête n'obtint pas de solution favorable. Le chapitre ne l'accueillit que par un refus (30 avril 1685).

LES JÉSUITES.

Peu d'années après le rétablissement de la domination espagnole à Nivelles, les pères de la société de Jésus vinrent habiter cette ville. Dès le 10 juin 1593, ils y furent autorisés par le chapitre à prêcher dans la collégiale, à la grand'messe, durant l'octave du Saint-Sacrement, sauf que, le jour même de cette fête, leur sermon devait être prononcé après le salut. Quelques semaines plus tard, on leur permit de prêcher et de catéchiser, mais seulement à titre précaire et sans que cela pût tirer à conséquence. Le 27 septembre de la même année, on leur octroya encore la faculté de prêcher, le matin à sept heures, pendant l'octave de la Saint-Michel.

Toutefois, il se passa encore près de vingt années avant qu'une maison régulière pût se fonder. L'ordre en dut la création à la prévôté de Hoensbroeck, qui lui laissa, le 1 i février 1611, une habitation et des biens valant plus de 3,000 florins (d'autres disent 1,600 tl.). L'abbesse de Hennin favorisa également les jésuites, auxquels elle donna de 6 à 700 fl.; mais leur principale bienfaitrice fut l'abbesse de Zuylen d'Erpe, qui succéda à celle dame. Avant son élévation à l'abbatialité, elle avait montré le plus grand zèle pour la société de Jésus, et elle avait déterminé le provincial Montmorency à envoyer quelques pères à Nivelles. De Tannée 1618 a sa mort, qui arriva le 1er juillet 1630, ellenece.ssa de gratifier la compagnie de ses dons, qui s'élevèrent en totalité à 33,486 florins. Par son testament, elle demanda que ses restes reposassent, non dans la collégiale, a laquelle elle ne fit aucun legs, mais à Saint-George, où ils furent déposés devant le maître-autel.

Nous avons vu plus haut (p. 151, col. % que l'église de Saint-George était devenue, le 9 décembre 1620, la propriété des jésuites. Vers la même époque on leur confia, au séminaire, la direction des classes d'humanités, à l'exclusion des prêtres séculiers qui y avaient enseigné jusqu'alors, et on leur assigna sur les revenus de cet établissement une rente annuelle de 700 Jlorins (2 avril et 4 octobre 1621). Dans la suite, en place do cette rente, l'évêque Jean de Wachtendonck leur céda les biens et la collation des bénéfices suivants : Saint-Pierre et Saint-Paul à Waret-la-Chaussée, Saint-OOîrie et Sainl-Damien à l'église Saint-Loup, de Namii'r, Saihie-Marguerile à Lesves, Saint-Laurent à LJNjze (en Namurois), Saint-Nicolas à NovilIe-sur-Mé-Juaigne, Saint-Nicolas à Hannut, Sainte-Catherine à JGéroux, plus une rentedé190 fl. sur les étatsdu Brabânt et un canonicat à Moustier (transaction en date <Jji 13 juin 1039, approuvée par le général de la compagnie, le 2 août suivant ; par un décret épiscopal, le 23 mai 1660, et par une bulle d'Alexandre VIII, le 13 août 1661).

Le 11 septembre 1650, le corps de saint Crescent, martyr, fut solennellement conduit au couvent, accompagné du chapitre et des bourgeois, qui allèrent le recevoir à la porte de Mons. Le 29 octobre 1712, le chapitre autorisa les jésuites à ériger dans leur église une confrérie des saints anges gardiens.

Les bénéfices cités plus haut auraient dû rapporter, par an, 500 florins; mais leur revenu, vers la fin du XVIIe siècle, ne dépassait pas, d'ordinaire, 81 florins 19 sous, et, dans les meilleures années, 300 fl. Les charges et les dettes allant, au contraire, en augmentant constamment, le couvent dut réduire le nombre de ses membres à quatre ou cinq pères, dont deux seulement pouvaient se livrer à l'enseignement. Pour en entretenir un troisième, il fallut recourir à la ville. Le 14 juin 1624, elle avait accordé aux jésuites un subside annuel de 200 florins, en considération de ce que le nombre des écoliers s'étaient tellement accru (jusqu'au nombre de 200 environ) que chaque professeur avait dû se charger de deux cours ; mais bientôt des jours de détresse survinrent, et la bourgeoisie, accablée d'impôts, décida, par une résolution de ses chefs, de supprimer celte allocation (22 juin 1629). On la rétablit cependant, quant le collège s'appauvrit (19 octobre 1699, 20 septembre 1700, etc), et la ville se chargea encore de fournir des prix pour les élèves. On avait alors l'habitude déjouer des comédies lors de la distribution des prix ; à plusieurs reprises, ces pièces do théâtre furent dédiées aux jurés (notamment, le Ier août 1719), dans le but de les disposer plus favorablement pour le collège.

Le couvent fut fermé le 20 septembre 1773, la direction du collège passa à d'autres mains, et les bâtiments furent vendus et démolis. Sur leur emplacement, qui occupait leule l'espace borné par les rues des Conceptionistes, de Saint-George et de l'Evècbé, on perça la rue Neuve. L'entrée principale se trouvait en face de l'évèché. Quant à l'église, elle s'élevait près du couvent des concept ion istes, dans la rue Saint-George. On en enleva les ossements de l'abbesse de Zuylen, qui furent transportés dans les caveaux de la collégiale, en vertu d'une résolution du chapitre, du 23 août 1777.

Après le rétablissement de l'ordre, ta ville de Nivelles parut propre aux jésuites belges pour l'établissement d'un noviciat; dans l'été de 1831, ils y achetèrent, au faubourg de Mons, n° 1, la maison qu'avait bâtie la comtesse de Baré de Comogne, et obtinrent en don le château de Grambais; cette cession ayant été attaquée en justice, les novices qui s'étaient provisoirement fixés à Grambais revinrent dans la maison de Mm- de Baré, qu'ils quittèrent pour aller occuper l'ancienne abbaye de Tronchiennes, dès le mois de septembre 1837, parce que leur demeure n'était pas assez vaste. Il n'y resta que quelques piètres, jusqu'en 1855, qu'elle fut vendue à M. Radclet.

LES C4K M ES.

Ce ne fut qu'au XVIIe siècle que les carmes réussirent à s'établira Nivelles à prix d'argent, comme nous le verrons. On trouve des détails Irès-curieux, à ce sujet, dans un manuscrit intitulé : *Notles historiques sur l'établissement des pères chaussés dans les Pays-Ras, ellaxativement l'établissement du couvent des dits pères à Nivelle, en Hrabanl. V.n* 1663, la province de Flandre, de l'ordre des carmes, fut partagée en deux parties : la province Flandro-Belgiquc et la province Wallonne-Belgique. Celle-ci étant peu considérable, le père Albert de la Mère de Dieu, fils aîné de Charles de Lannoy, comte de Cernay, conçut le projet d'en augmenter l'importance. S'étant rendu à Saint-Omer, en 1675, pour y rendre visite à sa laule, lu comtesse de

Marie, et à son parent, le prince de Robeoq, gouverneur de la faible fraction de l'Artois que J'Espagne avait conservée, il s'y concilia l'amitié de M. de Saint-Venant, gouverneur de la ville, du président du conseil d'Artois, Simon, et des principaux habitants, et il en obtint un terrain pour y bâtir un couvent, au faubourg de Haupont. ABruxelles, le gouverneur général duc de Villa-Hermosa et les ministres lui accordèrent sans difficulté l'autorisation nécessaire, mais ils soulevèrent quelques objections lorsque le zélé religieux proposa de fonder un autre couvent, à Nivelles. Toutefois, on lui fit entendre que le gouvernement se montrerait facile,, parce qu'il lui fallait de l'argent pour rétablir les fortifications de quelques localités ; les religieux eurent bientôt trouvé une somme de 1G,000 florins ou 8,000 livres de 40 gros, que l'on accepta, en affectant de la considérer comme un prêt.

Un premier décret, du 4 8 mars 1677, et un octroi, du 49 mai suivant, autorisèrent les carmes à acheter à Nivelles un bonnier de terrain. pour y bâtir une église et un couvent , et les exemptèrent de payer au domaine une reconnaissance ou cens ; mais des réclamations multipliées s'élevèrent aussitôt, ce que les carmes attribuèrent aux récollets, qui craignaient de voir diminuer leur influence et leurs ressources. Les trois membres du magistrat représentèrent inutilement la petitesse de la ville, les charges qu'imposaient déjà aux habitants les autres couvents, dont la population totale comprenait 470 personnes (outre les guillemins), le peu d'étendue du territoire assujetti à payer l'impôt (27 mars 4677). Le chapitre protesta à son tour : après avoir fait observer que les carmes auraient dû d'abord s'adresser à lui, il allégua que Nivelles possédait déjà quinze églises, peu fréquentées à cause de leur nombre, que les récollets et les jésuites subsistaient, avec difficulté, que les carmes n'étaient pas nécessaires etc. (20 août 1677). Les carmes ayant répandu un écrit « que l'on trouva choquant et injurieux » le chapitre y répondit (8 octobre suivant). Tout fut inutile. Le conseiller de Herzelles, muni d'ordres dépêchés au camp d'Alost, le 4 9 juillet, était venu à Nivelles, et là, avait arraché au magistrat une résolution approbative, basée sur ce grave considérant : « attendu que le service de Sa Majesté le requiert » (23 juillet). Le pays était aux abois, et au lieu de tout sacrifier pour le défendre, on faisait une affaire capitale de l'établissement d'un couvent de carmes.

De son côté, l'évêque de Namur permit d'ouvrir la chapelle conventuelle et d'y dire la messe. Mais les carmes prétendirent célébrer l'office divin pour le public, ce qui leur fut interdit, sur la réclamation des curés (44 novembre 4678). Continuant toujours leurs empiétements, les religieux firent placer une cloche, ce qui souleva une nouvelle contestation. Cette fois, le chapitre maintint énergiquement ses prérogatives. Par ses ordres, les carmes furent invités à produire leur autorisation de s'établir à Nivelles; ils répondirent qu'ils ne se soumettraient à une pareille injonction que s'ils en recevaient l'ordre « par justice ». L'invitation fut néanmoins renouvelée le lendemain, avec une sommation formelle de dépendre la cloche ; le chapitre déclara, qu'en cas de refus, il y serait pourvu dans les vingt-quatre heures (8 novembre 4681). La sonnerie ayant recommencé le 10, lesecrétaire et le bâtonnier du chapitre se rendirent au couvent, assistés de plusieurs ouvriers, et « après quelque violence avec les « religieux », enlevèrent la cloche, qui fut transportée dans la salle capitulaire. Les deux parties réclamèrent au conseil de Brabant ; mais, le tribunal tardant à se prononcer, le chapitre consentit à restituer la cloche, à la condition que les carmes ne s'en serviraient pas jusqu'à ce qu'un jugement fût intervenu (7 janvier 4682). La communauté s'étant adressée au chapitre pour obtenir l'autorisation de s'établir (décembre4683), fut encore accueillie par un refus(27 mars 1684). Enfin, on en vint à un accommodement. Les carmes furent, « nuement et simplement, autorisés à s'établir, et, de « leur côté, ils promirent de ne jamais être à charge à « la ville, et de vivre avec l'aide clés personnes de qua- « lité et de mérite qui avoient eu la bonté de s'inter- « poser en leur faveur » (15 juillet 4689). On prétendit depuis que le père René, supérieur du couvent, avait profité pour obtenir cette concession du voisinage d'une armée française commandée par le maréchal d'Humières ; celui-ci lui aurait accordé une lettre de recommandation adressée à l'abbesse, qui aurait cru ne pouvoir rien refuser à un solliciteur aussi fortement appuyé.

A partir de ce moment, les esprits se calmèrent el on oublia cet incident. Le 4 novembre 1743, la ville accorda aux carmes, moyennant 500 florins et 400 pistoles, une exemption perpétuelle de toute charge publique et une exemption de tailles, de subsides, de vingtièmes etc, pour les terrains acquis par eux. Les religieux se bâtirent vers ce temps une nouvelle église, où le chapitre leur permit de placer deux cloches (21 octobre 1730). Mais, lorsqu'ils sollicitèrent leur admission aux processions, le même corps se montra très-mal disposé pour eux. Ils avaient exhibé une promesse de protection émanant de l'archiduchesse Marie-Elisabeth ; l'abbesse. à laquelle on demandait son avis à ce sujet, répartit qu'elle considérait celte lettre comme un ordre, et, consultée de nouveau, quatre jours après, elle déclara qu'elle se conformerait toujours aux injonctions de l'archiduchesse (7 mars 4736). Le chapitre céda enfin, et consentit de nouveau au placement des cloches, à la condition qu'il recevrait un acte de non-préjudice, et que si les carmes s'avisaient de quêter en ville, leur cloche serait immédiatement enlevée (40 du même mois).

En 1787, le couvent des carmes avait un revenu de 8,410 florins 4 8 sous; mais, dans cette somme, les charités des fidèles étaient comprises pour 7,620 fl. Les dépenses s'élevaient à 8, 4 34 fl., dont 7,700 fl. pour l'entretien de 27 religieux et d'un domestique. Les bâtiments, qui se trouvaient à l'extrémité de la rue de Mons, près de la porte, avaient été bâtis sur l'emplacement du refuge de l'abbaye de Saint- Eeuillen. Ils étaient très-convenablement distribués, sauf que l'infirmerie était petite et malsaine. Aucun personnage remarquable n'était enterré dans l'église, si ce n'est le sculpteur Delvaux,qui exécuta pour les carmes la plus belle des deux chaires actuellement conservées à la collégiale. On y voyait aussi, de cet artiste, une statue de Ja Foi, placée sur le tabernacle.

Le couvent fut fermé le 5 vendémiaire an V. Le 48 vendémiaire de l'année suivante, on en transforma le réfectoire en salle du tribunal correctionnel. Les bâtiments, qui ont servi pendant quelque temps de palais de justice, sont convertis en prison. Deux sœurs de la Providence, de Champion, y soignent les malades. Il n'y a pas de chapelle proprement dite à la prison. Un vicaire de Saint-Nicolas y dit la messe sur un autel, à l'extrémité d'un corridor. Quelques vestiges de l'église existent dans le jardin de M. le secrétaire communal Durieux.

FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

Quatre frères des écoles chrétiennes, de Namur, sont installés, rue du Wichet, dans des bâtiments situés au sud de ceux du petit Saint-Jacques qui subsistent encore. Ils donnent l'instruction aux enfants pauvres; leur école est adoptée. Un petit oratoire, à l'étage, sert à l'usage particulier des frères.

BÉGUINAGES.

L'institut des béguines, qui prit au moyen âge tant d'extension en Belgique, a commencé à NiVelles, selon Cantimpré, qui, pour étayer son dire, cite le témoi-

gnage de quelques personnes qui vivaient encore de son temps. Cette assertion est en contradiction avec l'opinion la plus acceptable, qui donne pour berceau aux béguines la ville de Liège, et pour fondateur le. prêtre Lambert le Bègue, qui y jouissait d'une grande popularité à la fin du **XII**[e] siècle. D'autre part, elle n'est pas moinscontraire à l'opinion, si difficile à soutenir, qui fait honneur de cette institution à sainte Begge, la nièce de sainte Gertrude.

Gramaye dit quelque part que les béguines de Nivelles sont nommées comme le premier et le principal membre du chapitre; c'est là une erreur évidente, comme il résulte d'une déclaration émanant de quelques chanoines et qui porte la date du 27 octobre '1628. Les communautés établies par sainte Gertrude et sainte Begge n'eurent jamais rien de commun avec les béguinages. Dans ceux-ci comme dans celles-là, il est vrai, on ne faisait que des vœux temporaires, mais là s'arrêtait la ressemblance : les premières constituaient des corporations riches, puissantes, essentiellement aristocratiques; les seconds n'étaient que de modestes asiles, uniquement peuplés de femmes appartenant à la classe moyenne ou à la classe pauvre.

Dès l'année 4227, il y avait déjà des béguines à Nivelles. Leur nombre se multiplia à tel point, qu'on en compta, dit-on, jusque 2,000. Plusieurs dentre elles devinrent célèbres par l'austérité de leur vie; telles furent Grimelothe, qui décida Gobert d'Aspremont à prendre le froc, et Diedèle, qui fut ensevelie à Villers. Toutefois, ce ne fut que dans la seconde moitié du treizième siècle qu'on commença à enrichir et à favoriser l'institut. Un de ses grands bienfaiteurs fut René, écolâtre de Tongres, qui, en 4267, laissa des legs à un grand nombre de béguinages, et notamment un marc aux béguines de Niveiles.

A cette époque, plusieurs bulles, émanées du pape Urbain IV et datées du mois de juillet 4 262, approuvèrent le genre de vie des béguines. Ce souverain pontife,, par un acte que l'on a, très-malencontreusement, attribué à Urbain II (1088-1099), prit spécialement sous sa protection les béguines de Nivelles (bulle datée de Viterbe, le4 3 juin 1262). Le deuxième de ses successeurs, Grégoire X, autorisa les béguines et recluses habitant, à Nivelles, dans les paroisses de Gouthal, du Saint-Sépulcre, de Saint-Jacques, de Saint-Cyr et de Willambroux, à faire célébrer l'office en temps d'interdit, mais à portes closes, sans sonnerie, et en employant le ministère de prêtres qui ne seraient ni interdits, ni frappés d'excommunication, ni suspendus de leurs fonctions (11 juillet 1272).

On sait que les papes, au commencement du XIV<- siècle, condamnèrent les associations de bégards et de béguines, dans lesquelles l'hérésie s'était introduite. Mais plusieurs évêques belges, à la suite d'enquêtes, constatèrent que les béguines de notre pays ne s'immisçaient pas dans les querelles théologiques et ne se mêlaient pas de prêcher, mais vivaient pieusement et honnêtement. L'évêque de Liège Adolphe donna une attestation semblable en faveur des béguines de Nivelles, et informa les curés de cette ville qu'on devait les laisser jouir de leurs privilèges (9 décembre 1330),

Nivelles possédait, en 1452, quatre béguinages, dits *delà Royaulteit, del Ducke, dou Goutisieleldes Ghoettes et de Herialmont.* En 1534, ceux de Saint-Cyr et de Gdulhal subsistaient encore à l'état d'hospices ou de couvents; en 4576, on mentionne déjà la recette des « béghinages et maisons de Dieu de Goutiseau et del « Ducquet ». Plus tard, leurs revenus furent confondus en une administration dite des béguinages de la Royauté, Goutisau et Duquette. L'abbesse en était la surintendante, et était aidée par deux chanoines, avec lé titre de maîtres et mambours, et par son bailli, qui jetait le receveur delà fondation. Les revenus, qui s'élevaient, en 4787, à 4,783 florins, se distribuaient à des veuves ou à des filles pauvres, de bonne vie et mœurs, qui étaient au nombre de vingt-quatre. Chacune d'elles recevait par mois : un escalin, un vaisseau de seigle (pendant neuf mois de l'année), un de froment (pendant trois mois) et un de pois. Le jour de la reddition des comptes, on payait : à l'abbesse, 3 florins 2 sous; aux mambours, 8 fl. 44 s. Les gages du receveur s'élevaient à 484 fl. 45 s. 44 deniers.

Suivant la tradition, une béguine de la Royauté, Marie Baillet, fut miraculeusement retirée d'un puits dans lequel elle était tombée, le 4 août 4241. Ce fait pêche contre la chronologie, car le béguinage cité ne fut fondé qu'environ quarante ans plus tard. Il dut son origine à la reine de France, Marie de Brabant, sœur de Jean I[er], en reconnaissance du témoignage éclatant qu'avait donné en sa faveur une béguine nivelloise, à laquelle on attribuait le don de prophétie (voyez plus haut, p. 33, col. 1). Jusqu'alors, paraît-il, les béguines avaient vécu dispersées ; on conçut alors le projet de les réunir dans quelques habitations communes. Au mois de mars 4 280, le béguinage de la Royauté ou de Saint-Cyr n'existait qu'à l'état de projet, car on parle d'une vente faite à «l'hôpital que on faire doit, paroisse « Saint-Soire, des pauvres béguines » ; il s'éleva avec lenteur et on douta de son achèvement, car un don fut fait en 4284 : « à l'hospitaul noviaulde Saint-Soire. ou « aux pauvres béghines dou dit lieu, si le dithospitaul « naloit en avant ». L'évêque de Liège, Jean d'Enghien, et G., pléban ou curé de la paroisse de Saint-Cyr, consentirent à ce qu'on célébrât l'office divin, deux ou trois fois par semaine, dans la Maison dite de la Reine *(domo que dicitur Régine;* Actes datés du lendemain de l'Ascension et du jeudi avant la Pentecôte, en 4284) ; puis l'évêque y permit la célébration d'une messe journalière (dimanche après la Circoncision, en 4282), et son officiai autorisa les membours de l'hôpital à y faire pendre une cloche (acte daté de la maison de la chanoinesse Sibille de Jauche, en 4 288).

Dès le mercredi après l'Ascension, de l'année 428), l'abbesse de Nivelles déclara retenir la « warde et sou- « veraité de la maison cou dist le Roine, ki est en la « parroche de Saint-Soire, ki est maisons de pouvres « béghines ». Mais la reine Marie parait avoir bientôt négligé cet hospice. Elle l'avait construit avec luxe *(domus.... de novo reedificari cepit opère sumptuoso)* et doté de quelques revenus ; ces derniers se trouvèrent bientôt insuffisants, et les béguines pauvres et infirmes qui peuplaient le béguinage durent recourir aux aumônes des fidèles pour leur entretien (déclaration en date du lundi avant le dimanche *invocavit,* en 4 283). Pour leur venir en aide, l'abbé de Cîteaux leur accorda, pour un terme de deux années, la participation à toutes les bonnes œuvres de l'ordre (août 4284).

Le duc Jean et son fils ne négligèrent pas cette fondation de leur parente. Le premier permit aux mambours de l'hôpital du Saint-Esprit « en la paroche « Saint-Soire, ke, dit-il, nostre chère damme et suere « at fait et enstoreit » , d'acquérir des biens et des rentes jusqu'à concurrence de 400 livres de Louvain (vendredi après la Madeleine, en 4 262; il faut lire 1292), et Jean II renouvela ce privilège, malgré ses édite généraux contre les achats faits par les religieux (« jà soit chou que nous avons commandeit ke on ne « Jaist entrer gens de religion ne acquere hiritaige en « nostre terre ». Charte du vendredi après la Saint-Barnabe, en 1296).

Malgré la haute naissance de sa fondatrice , malgré ses qualifications pompeuses de *Maison de la reine, Maison de la royauté,* ce béguinage ne fut jamais qu'un modeste établissement et disparut a une époque inconnue. On l'appelait aussi, comme nous l'avons vu plus haut, la *Maison des pauvres béguines du Saint-Esprit, à Saint-Cyr;* la *Royauteit de Saint-Syre* (1354) ou le *Béguinage de la royaultet de Sen Soire* (1433). En 4 644, on lui donne la dénomination de *Béguinage ducal*

dit vulgairement *del royauté,* et on ajoute qu'il s'y trouvait un oratoire dédié à sainte Elisabeth et doté de douze bonniers de terres situées à Promelles. Cinq de cesbonniersavaientétélégués, en 1288, *ledieus après S. Bertremieu apôtre», par Colin Torcous, bourgeoisde Nivelles, qui les tenait en fiefdel'abbesse, pour un chapelain, « si le dit hôpital (du Saint-Esprit) vient en « avant, sinon aux pauvres béguines ou aux pauvres « deSaint-Cyr ». Il se trouvait sur le montSaint-Roch, entre l'église de Saint-Cyr et la Grande-Poulée. Dans une prairie adjacente on a trouvé, il y a une trentaine d'années, une cave qui est actuellement défoncée et où il y avait, dit-on, un grand nombre d'urnes renfermant des cendres. On raconte aussi qu'en fouillant dans la même colline, il y a un siècle, on découvrit le squelette de la célèbre prophétesse, renfermé dans un cercueil de pierre et portant une inscription , mais ce récit nous paraîtd'une authenticité extrêmement contestable.

Selon la tradition, le béguinage de Goutissau ou de Gouthal, au faubourg de Namur, fut érigé quelques années avant celui de la Royauté. Et, en effet, dès le mois de mai 4 273 , nous voyons Béatrix de Limelette, qui y était béguine, citer dans son testament : « sa « demeure à Gotael, sur les staus de l'hospitaul de « Gotael ». Au mois de février 4280, Sohier de Gand, échevin de Nivelles, fit une donation à « l'hospital des « béguines dou Goutissaul, s'il avenoit qu'on ne fasse « pas l'hospital S. Soire ». Ce béguinage se trouvait près de l'église de Notre-Dame de Gouthal. En 1525, on y comptait dix béguines, tandis qu'il y en avait neuf à la Royauté. En 4 534, on proposa d'en mettre les béguines dans celui de Saint-Cyr et d'en convertir les bâtiments en infirmerie pour les pestiférés. Mais ce projet échoua par suite de l'opposition de l'abbesse. Le béguinage avait une chapelle particulière, dédiée à sainte Gertrude ; on y avait fondé un bénéfice, chargé d'une messe par semaine , et dont les revenus s'élevaient, à sept florins et quatre muidsde grains.

Nous n'avons aucun renseignement positif sur les béguinages dits del Docquet et desGoetteset de Hériaumont. Le premier, sans doute, devait sa fondation à un duc de Brabant, peut-être à Jean I[er]. L'autre se trouvait probablement dans la seigneurie de Hériamont. En l'année 1534 . trois ou quatre béguines habitaient une maison « voisine de la chapelle monsieur Sainct Jean de « Rodes enviers Clarisse ». Il fut alors question d'abandonner cette demeure, pour y loger des pestiférés, de préférence au béguiqage de Gouthal, dont l'abbesse désirait la conservation.

Les revenus des béguinages étaient, depuis longtemps, affectés au soulagement des femmes pauvres, lorsque, en 1743, un nouvel établissement de ce genre se forma. Deux béguines « zéleuses » de Louvain, Jeanne et Anne Vander Borght, louèrent, près du rempart et du Jardin des arbalétriers, la maison dite *la Tourelle* et ses dépendances, d'une étendue d'un demi-bonnier. Elles demandèrent aussitôt à pouvoir acquérir ce bien. Vainement le magistrat fit ressortir l'inutilité de cette fondation et le danger qu'il y'avait à accroître, dans unepetiteville, la quantité des demeures exemptes des logements militaires (6 avril 4 713), le conseil de Brabant l'autorisa, par forme d'essai et en attendant ie prochain renouvellement de la loi et une décision nouvelle des trois membres (30 mai de la même année). Ceux-ci, de concert avec l'abbesse, consentirent enfin à l'admission des béguines dans Nivelles, à la condition qu'elles payeraient, tous les cinquante ans, comme droit de maltote d'héritage ou de congé, un vingtième de la valeur des immeubles dont elles feraient l'acquisition, et qu'elles ne se livreraient à aucun trafic, nia aucun travail 28 juin 1714). Cette communauté sollicita la permission d'occuper l'hôpital du Petit Saint-Jacques, qui servait à héberger les pauvres pèlerins; mais la villes'y refusa (8 juillet 1715), et sejoignitaux «Pèlerins de Saint-Jacques » pour repousser les demandes des béguines (9 août suivant). Le prêtre Desmont, qui était le directeur de celles-ci, acheta alors l'emplacement qu'elles avaient loué et y fit bâtir quatre maisons, divisées chacune en deux quartiers , une chapelle et un mur servant d'enceinte. Leur établissement fut définitivement sanctionné : par le gouvernement, le 23 mai 1730 ; par les trois membres, le 23 janvier 4737, et par l'abbesse et le chapitre, le 17 juillet 4 738. Ces derniers autorisèrent la supérieure, Marie-Josèphe Thibaut, à pendre une cloche dans leur oratoire. En 4740, Gaspar Clément éleva, dans le couvent, une maison, destinée à ses filles.

En 4787, le béguinage de Nivelles était occupé par onze religieuses, dont six tenaient ménage à leurs frais i une enseignait aux petits enfants la lecture, l'écriture et le catéchisme ; deux apprenaient à des jeunes filles à fairedela dentelleetà coudre; cesdeuxdernières, ainsi que trois autres, payaient une pension. La direction appartenait à un prêtre faisant [onctions de curé et de supérieur, et à une supérieure, élue tous les trois ans , à la pluralité des voix ; l'évêque de Namur nommait le premier et approuvait l'élection de la seconde. Les revenus s'élevaient à 694 fl., les dépenses à 738 fl. Une confrérie de Sainte-Barbe fut érigée au béguinage, en 4723.

Fermé provisoirement pendant la domination française, le béguinage fut vendu, puis racheté, et se rouvrit après le concordat. Les béguines ne reprirent leur costume qu'à la suite de la chute de l'empire, le 30 juillet 4814; ellesy furent autorisées par le roi Guillaume, ainsi qu'il résulte d'une lettre du sous-préfet, en date du 14 décembre suivant. Les vicaires généraux de l'archevêché leurpermirentalorsd'ouvrir une église, sous la direction du curé primaire. Un pensionnat et une école gratuite pour les enfants pauvres fut organisée par leurs soins; le 18 août 4824 et le 40 novembre 4820, la communauté sollicita le maintien de sa chapelle, comme oratoire.Cette communauté, plus tard, se transforma en congrégation de sœurs de J'Enfant Jésus. On trouve actuellement réunis, au béguinage, une classe d'externes, un atelier de couture , une école primaire gratuite adoptée et une école gardienne payante. Le béguinage a conservé sa chapelle, qui a la forme d'un long rectangle et que décorent plusieurs tableaux provenant de l'ancien couvent : un Saint-Antoine, qui n'est pas sans mérite; un Saint-Norbert, une Sainte-Madeleine de Pazzi, un Ecce Homo etc.

Ce que l'on appelait le *Béguinage de Willambroux* consistait, en 4787, en deux places ou prébendes, que le magistrat conférait à deux vieilles filles, de concert avec les mambours de la Charité. On assignait à ces filles : à la première, 2 muids de seigle et 40 sous par an; à la seconde, 2 muids de seigle et le revenu d'un demi-bonnier de prairie situé devant la censé de Willambroux. Antérieurement, il y avait jusqu'à trois maisonnettes bâties à Willambroux pour loger des vieilles filles ou veuves, impotentes ou pauvres. La troisième fût bâtie par un prêtre nommésire Ghisiain de Ville, qui, voulant « établir une troisième béguine « en l'honneur de la Trinité », acheta un journal de terre pour y édifier une petite habitation, et y annexa une dotation consistant en 2 muids de blé et 2 florins par an. Uu octroi en date du 3 novembre 4560 approuva cette fondation, à la condition qu'elle payerait au domaine 2 deniers louvignois par an.

LES SOEURS GRISES OU CONCEPTIOMSTES.

Les sœurs grises du tiers-ordre de Saint-François, depuis appelées Conceptionistes ou sœurs de l'Immaculée- Conception, vinrent à cinq d'Avesnes , en 1479, après le sac et la destruction de cette ville par les Français. Elles avaient déjà fait beaucoup de hien aux âmes et aux corps, lorsque leur établissement **fut auto-**

risé par madame de Longastre, abbesse, le maire, les échevins, les bourgmestres, les dix et les maîtres-jurés de deux années (de 1479 et l'i80). comme l'atteste une lettre, scellée par deux échevins, un rentier et un des dix, le 10 janvier 1490. A la demande de Jacques Stouck, visiteur et maître des sœurs grises et hospitalières du tiers-ordre, le chapitre approuva également leur admission, à la condition qu'elles n'établiraient, sans son consentement, ni cimetière, ni église, ni autel; qu'elles se confesseraient au curé de la paroisse au moins une fois par an ; qu'elles recevraient de lui l'extrême-onction; qu'elles pourraient faire bâtir une chapelle, avec un petit clocher et une cloche, mais de manière à ne pas incommoder le curé et les paroissiens (4 1 février 4 492).

Les sœurs grises étaient, en-1492, au nombre de dix-huit ; elles occupèrent, dans la paroisse de Saint-George, la grande maison qui avait jadis appartenu au chevalier Jean de la Houssière. Leur oratoire existe encore au fond du Culot de la Madeleine; il fut consacré, le 7 juillet 1305, en l'honneur de la Vierge Marie, des onze mille vierges et de saint Christophe, ainsi que l'attestait une charte d'indulgences qui, selon Gramaye, s'y voyait attachée à la muraille, à la gauche du maître-autel. Suivant le même auteur, il y avait eu cet endroit un petit hôpital nommé *Betphages.* Cette maison, dont on abandonnaladirectionaux sœurs grises, etquiavait été donnée, le 8 gisserech 4367, par le chevalier Jean de la Houssière, avec deux lits étoffés, deuxécuelles de « compenage » et une fondation de deux pains par jour, afin de loger et de nourrir les pauvres passants et mendiants, se trouvait» hors rueetchemin, tenant « aux terres de cette ville », c'est-à-dire près des murs. On assigna, en outre, au couvent des aumônes sur les biens des pauvres de la paroisse et de la Maison de la charité ; et, de leur côté, les sœurs s'obligèrent à loger toutes les religieuses passant par Nivelles, et à nourrir quelques enfants pauvres.

Lorsque l'empereur Charles-Quint eut ordonné la réunion des biens des pauvres en une bourse commune, qui servirait exclusivement à l'entretien des ménages indigents , les religieuses élevèrent de vives xéclamations. Elles firent observer que l'hospice dont on leur avait fait don n'était fréquenté que par des vagabonds et des mauvais garçons, que d'autres hôpitaux conviendraient mieux pour le même usage, et qu'il serait préférable de convertir cette maison en une infirmerie pour les sœurs malades. Le maire Louis d'Enghien, les échevins, les rentiersetles jurés, devant qui elles comparurent en personne, accueillirent leurs plaintes et les déchargèrent des obligations spécifiées plus haut, à la condition qu'elles payeraientà la bourse commune une rente annuelle de 30 patars, rachetable moyennant 30 carolus d'or (8 mars 4531). Bientôt elles s'agrandirent : elles achetèrent, moyennant 450 florins, une maison « fort vieille et fort caduque », que Péronne Bodart avait récemment acquise de l'abbaye de Villers, et qu'elles furent autorisées, par octroi en date du 4 décembre 4553, à joindre à leur couvent, à la condition que ce terrain resterait assujetti aux charges publiques et payerait au domaine un cens annuel de 6 deniers de gros. Jeanne de la Bricque, veuve de Ferry de Dave, seigneur de Ressignies, leur abandonna encore une maison , pour v tenir une école (octroi du 27 juin 4561).

C'est du couvent des sœurs grises de Nivelles que sortit la colonie qui fonda celui de Jodoigne. Les religieuses avaient surtout été acceptées dans la première de ces villes à raison des services qu'elles rendaient en soignant les malades à domicile. Renonçant à cette mission pour adopter la réforme des conceplionist.es, elles prirent la clôture et résolurent de subsister de leurs rentes, de leurs pensions et du produit de leurs travaux manuels, ce quel'abbesse et les trois membres approuvèrent, sans observation , le 28 avril 4653.

En 4787, les religieuses étaient au nombre de dix-neuf. Leur revenu s'élevait à 4,854 florins 44 sous, parmi lesquels figuraient 4,900 fl. provenant dépensions et demi-pensions; 200 fl., montant du produit de leur travail; 1,200 fl. reçus en don. Les dépenses montèrent, la même année, à 4,402 fl. ; l'entretien seul des religieuses, du confesseur et de quelques journaliers absorba 3,598 fl.

Le couvent des conceptionistes fut fermé le 26 frimaire an V; ellesle quittèrent, àdix heuresdu matin, revêtues deleurcostume religieux, etquelques moisaprès elles le rachetèrent au moyen desbonsqui leur avaient été délivrés par les autorités républicaines. C'était un ancien carme de Mollem (ou Ter-Muylen, près de Liedekerke), Daniel Verberckmoes, qui en avait fait l'acquisition en leur nom, le 4 7 germinal an V, moyennant 2,400 livres. En 4 804. en 4812 et depuis, les religieuses furent autorisées à y faire célébrer la messe, dans la chapelle, à la condition de fréquenter l'église paroissiale les dimanches et fêtes. En 1824, la communauté se trouvait réduite à une seule personne, M[1,c] Adam, qui dirigeait un pensionnat. Depuis , Ja communauté a été reconstituée par des carmélites de Bruges, qui se livrent à la vie contemplativeet vont ouvrir une école.

Le couvent occupe une grande partie du terrain compris entre l'impasse de la Madeleine et les rues Saint-George, Neuve, des Conceptionistes, de l'Evêché, de Namur et du Géant. La chapelle des conceptionistes (qui, sans être reconnue, sert aussi au culte public) est située dans l'impasse de la Madeleine, où on la reconnaît à son petit clocheton. Elle est de forme carrée et divisée en deux parties dans sa longueur : l'une est occupée par trois autels ; l'autre forme une espèce de nef très-basse, surmontée d'une tribune pour les religieuses. La chapelle n'est point voûtée; elle est éclairée, de chaque côté, par une fenêtre ogivale, qui était flanquée autrefois de deux autres ogives plus petites. Le pavement renferme un grand nombre de pierres tumulaires d'abbesses et de religieuses, parmi lesquelles nous ne citerons que la suivante : Icy gist Je corps de | la Révérende Mère | S[r] Marie Cécile de S* Vale | rien dite Fleutin pre j mière Abbesse de Concep | tioniste de ce Cloistre | qui (après avoir louable | ment gouverné |l'espace | de 45 ans) trépassa l'an | 4669 le 7 d'avril | Requiescat in pace.

LES ANNONCIADES.

En 4607, la mère ancelle et les religieuses du couvent de l'Annonciade de Louvain demandèrent au chapitre et au magistrat de Nivelles qu'on leur abandonnât, pour y fonder un couvent, l'église de Saint-Maurice, dont les récollets avaient déjà demandé la démolition à l'évêque. Elles représentèrent que leurs statuts ne leur permettaient pas d'être plus de 39 religieuses, que néanmoins elles avaient porté leur nombre à 72, et queplusde30 personnes sollicitaient encore leur admission parmi elles. Le chapitre consentit, sauf l'approbation de l'abbesse, à la condition que les autels et bénéfices de l'église seraient transférés ailleurs, et que les religieuses feraient constater qu'elles possédaient des ressources suffisantes pour vivre sans être à charge à la population (26 juillet 4607). Les annonciades ayant encore sollicité de la ville la cession d'une place vague située devant l'église Saint-Maurice, elle lui fut octroyée « par la plus saine partie » des trois membres (44 mars 4608), formule qui témoigne suffisamment qu'elle ne réunit pas l'unanimité.

Les annonciades vinrent à Nivelles au nombre de huit. La prévôté du chapitre étant entrée dans leur corporation, lepère gardien des récollets alla, au nom de celle-ci, demander pardon au chapitre, qui, à son tour, fit accomplir par un de ses membres une démarche analogue (4 janvier 4609). En 4 623, elles envoyèrent une colonie à Namur. L'empereur Joseph If ayaut décrété

leur suppression, leur couvent fut fermé le 26 mai 1784. Ce fut le substitut du procureur-général de Brabant, Cuylen, qui présida à cette mesure.

Le cloître des annonciades brûla au commencement de l'année 1689. L'entrée du couvent se trouvait dans la rue Saint-Maurice, près d'un abreuvoir pentagonal que l'on appelait *la Baume,* situé près de *la Fontaine Saint-Maurice,* En traversautune cour,on arrivait à l'église, qui secomposaitd'unenefdedeux travées, et d'un chœurégalement de deux travées, se terminant par une absideà trois pans, etayant, d'un côté, une sacristie, de l'autre, une chapelle que le marquis de Wemmel, dont l'hôtel était contigu, réclama comme étant sa propriété. Il y avait, en outre, un cloître, avec sallecapitulaire, réfectoire, dortoir etc.; une boulangerie et une brasserie, un quartier de sœurs converses, et de grands jardins allant jusqu'à la rue des Juifs et, derrière l'hôtel de Wemmel, jusqu'aux remparts. Au travers de cette propriété, dont l'arpenteur Dusart leva le plan, les 30 et .il décembre 178i, on pratiqua la rue de la Religion ; les terrains restants furent vendus, du 47 août au \$^{er}$ septembre! 787, en verlude lettres pal en tes datées de la même année.

LES FILLES DE LA FLEUU DE LVS.

Une congrégation de filles de Saint-François de Sales, sous le nom de filles de Notre-Dame delà Fleur de Lys ou de la Présentation de la Vierge, s'établit à Nivelles à une époque que l'on ne saurait préciser, mais qui doit être antérieure à l'année 4 680, puisque, le 46 novembre de cette année, on résolut de prendre des informations à son égard; elle avait demandé à pouvoir élever une chapelle. Peut-être ces filles dévotes étaient-elles identiques aux religieuses de la congrégation de Pont-à-Mousson, qui, le 2 septembre 4701, achetèrent, moyennant 10,750 florins, une grande maison située vis-à-vis de l'hôtel abbatial.

Dans cette congrégation on ne faisait que des vœux simples; ses membres dirigeaient quatre classes pour les filles riches et pauvres; on enseignait, dans deux de ces classes, à faire de la dentelle; dans la troisième, à coudre, à tricoter des bas etc., et dans la quatrième, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, le catéchisme et les premiers principes de la religion. Les religieuses tenaient des pensionnaires et des demi-pensionnaires, quileurvalaient,en 1787,2,000 florins. Le total de leurs recettes s'élevait à 2,122 fl. 16 s., tandis que leurs dépenses montaient à 2,649 tl., dont 2,623 il. 40 s. pour l'entretien de huit religieuses, d'une servante et d'un ouvrier. Le couvent, dont le curé de Notre-Dame était ledirecteur spirituel, fut fermé le M pluviôse an VI, et leur habitation, qui se trouvait dans la rue de Bruxelles et dont l'entrée est encore reconnaissable à la fleur de lys qui y est gravée sur une pierre, fut vendue au nolaire Charles Paradis, moyennant 820 livres, le 45 vendémiaire an XL -Actuellement , une partie de cet emplacement est habitée par des sœurs noires, qui prennent, sans l'assentiment de l'ordinaire, le titre de sœurs du Rosaire, et tiennent une école payante. Ce quia empêché, dit-on, l'autorité, ecclésiastique de les reconnaître c'est qu'elles étaient en relations avec une communauté d'hommes (des environs de Charleroi), dont elles lavaient le linge et entretenaient les habits.

COUVENTS DIVERS.

Outre les conceptionistes, les sœurs de l'Enfant-Jésus du béguinage, et les sœurs noires, Niyelles possède encore deux corporations religieuses de femmes : une seconde corporation de sœurs de l'Enfant-Jésus, au Tienne-Saiht-Roch, et des sœurs de l'Union au Sacré-Cœur de Jésus. Nous devons aussi mentionner les deux sœurs de Champion, qui soignent les détenus à la prison, et les filles de la charité de Saint-Vincent de Paulc, qui, au nombre de quinze, sont attachées au service de l'hôpital.

Les sœurs domiciliées au Tienne-Saint-Rocb, sur un coteau dominant la station du chemin de fer, dirigent un pensionnat de demoiselles et une école normal© adoptée par le gouvernement pour la formation d'institutrices primaires. Lecouvent a été bâti par l'architecte Carlier. Les élèves y entendent la messe dans une chapelle élégante, dont les bas-autels sont ornés de statues en bois de l'Immaculée-Conception et de Saint-Joseph , dues au sculpteur Malfait. Les sœurs de l'Enfant-Jésus tiennent en outre l'école gardienne Louise-Marie.

Les sœurs de l'Union au Sacré-Cœur de Jésus, de Hougarde, sont établies en face du portail de l'église Saint-Nicolas. Elles tiennent un pensionnat pour les demoiselles, une classe d'externes payantes et une école primaire gratuite adoptée. Dans une pièce du rez-de-chaussée, qui donne rue Saint-Jean-l'Evangéliste, on remarque une tapisserie représenlant l'Education d'Achille, sujet que l'on ne s'attend pas à rencontrer dans un couvent.

ItEFUGES n'AIIBAYES.

Le clergé régulier avait jadis, aux environs de Nivelles , d'immenses propriétés. On ne doit donc pas s'étonner si un grand nombre d'abbayes et de prieurés y acquirent successivement des refuges, où ils mettaient en sûreté, en temps de guerre, les produits de leurs domaines. Nous citerons notamment Afilighem, Villers, Nizelle, Cambron, Aywières, Saint-Feuillen (dont le refuge devint plus lard le couvent des carmes), Bonne-Espérance, Parc, Bois-Seigneur-Isaac, Orivalet la commanderie de Chantraine.

Les religieux d'Afflighem possédaient, en 1499, l'ancien hôtel de Rameru (ou des seigneurs de Tubise); le 3 juin 4611, ils l'agrandirent en achetant, dans la rue Broide, une maison contigue, moyennant 150 florins, une rente annuelle de 48 fl. et cinq chênes à couper dans le bois de Hulencourt. A la demande de l'archevêque de Malines, abbé de ce monastère, les rentiers avaient exempté sa maison et son receveur du logement des gens de guerre (40 novembre 4 604). Ce refuge, d'après lequel la rue de Rameru prit le nom de rue d'Afflighem (aujourd'hui la rue du Géant) est habité par M. l'architecte Carlier.'

Vers l'année 4600, l'abbaye de Villers acquit la maison de Louis Du Chesne dit Malihan, à charge d'une rente de 34 livres 4 6 sous. Son refuge était situé rue de Charleroi, un peu plus bas que l'école normale, à droite en descendant, et appartient aujourd'hui à l'huissier De Soignies. Dans un salon , au rez-de-chaussée, on remarque aux quatre murs des tapisseries fabriquées probablement à Bruxelles, et représentant des vues de l'abbaye de Villers ; ces tapisseries n'ont pas grand mérite artistique et ne sont pas exactes-comme vues; il est étonnant qu'elles aient échappé à la destruction, car la salle où elles se trouvent a servi d'école; sur la cheminée est un tableau représentant un abbé avec la divise *fulgurat et micat.* Plusieurs maisons de Nivelles sont encore ornées de tapisseries du même genre.

Le refuge de Nizelle, qui fut restauré de 4 619 à 1640, se voyait « là où sont les Carmes ». <

Celui de Cambron fut acheté, en février 4288, à Robechon Cache, bourgeois de Nivelles. Au mois d'avril 1293 et moyennant une somme d'argent, les maire, échevins, bourgeois et, communauté de cette ville exemptèrent à perpétuité quelques tenures ou héritages , pour aussi longtemps qu'ils appartiendraient à ce monastère, « de tous scots et tailles, pas-« sées ou à venir ».

En mai 4623, Aywières fut autorisé à acheter, pour lui servir de refuge à Nivelles, une maison située rue

Saint-George, et appartenant à J. Robar et Gertrude Foulon. On la louait, en 1787, pour 532 florins.

Le refuge de Bonne-Espérance fut acquis de Nicolas Nagars, en 1298. Il se trouvait près de la porte de Mons, à l'endroit qu'occupe aujourd'hui l'hospice des orphelins. Cette habitation ayant été incendiée, au mois de, janvier 1597, par des soldats du régiment du baron deHacbicourt, la communauté intenta un procès à la ville, mais celle-ci ayant prouvé que le logement de gens de guerre avait été la conséquence d'un ordre supérieur et que l'abbaye était restée en défaut de réparer convenablement son refuge, la requête des religieux fut déclarée non - recevable et les dépenses compensées entre les parties (27 mai 1616). La ville paya, de ce chef, la somme de 95 livres.

Le refuge de Parc s'élevait dans le voisinage de l'église de Saint-Jean-1'Évangéliste.

Le 18 janvier 1546-1547, un octroi du souverain permit au prieuré de Bois-Seigneur-Isaac, à la condition de payer tous les ans 4 chapons au domaine, d'acheter 6 1/2 bonniers de terres, une maison à Bruxelles et une à Nivelles. Cette dernière se trouvait dans la rue Sainte- Anne L'habitation qu'occupait, en l'an V, le doyen du chapitre de Sainte-Gertrude, appartenait aux frères de Bois-Seigneur-Isaac ; l'acquéreur, le père Godart, ex-carme, la paya à la république française 425 livres, le 15 nivôse.

Orival possédait, dès le mois de décembre 1292, une maison située au Marché, « devant les Courues ». Le mercredi après la Sainte-Lucie, la ville l'exempta, à prix d'argent « de scots, de mallotes etc. ». Depuis, Orival eut son refuge à l'endroit où se trouve le mont de piélé.

CHARITE, INSTRUCTION, FETES, BIOGRAPHIE, BIBLIOGRAPHIE.

Hôpitaux et hospices.

GÉNÉRALITÉS.

La ville de Nivelles, dont les ressources en ce genre sont très-considérables, relativement à sa population, possédait autrefois un grand nombre d'hôpitaux et d'hospices, dont plusieurs reçurent, par la suite, une autre destination. En 1787, "il n'y existait plus que deux hôpitaux : Saint-Nicolaset le Saint-Sépulcre. On y trouvait, en outre, la Maison de la Charité ou des Douze-Apôtres, la Maison des orphelins, trois Tables des pauvres, et quelques fondations d'ordre secondaire. Chacune de ces institutions avait ses administrateurs spéciaux, agissant sans ensemble et sans contrôle réel, et n'exerçant pas, sur les classes pauvres, l'influence heureuse qui résulte d'une organisation mieux entendue.

Après la seconde invasion française, la direction des établissements de ce genre fut attribuée à l'administration municipale, qui eut, à ce sujet, quelques conflits avec la dernière abbesse de Nivelles. Un arrêté de l'administration centrale du département, du 8 ventôse an V, chargea la municipalité de nommer incessamment une commission des hospices, en attendant qu'elle eût pris les renseignements nécessaires pour le choix des membres du bureau de bienfaisance; confia à la commission des hospices, sous la surveillance immédiate de la municipalité, la direction des deux hôpitaux et des maisons des orphelins et des Douze-Apôtres, et déclara que le bureau de bienfaisance aurait dans ses attributions la distribution des secours connus sous le nom de pains d'hôpital, des béguinages, des tables des pauvres des paroisses, ainsi que la direction de l'institution dite école des pauvres. Les hôpitaux et hospices dont la dénomination avait un cachet religieux en changèrent peu de temps après : l'hôpital Saint-Nicolas devint l'*Hospice civil de l'intérieur*, l'hôpital du Saint-Sépulcre *l'Hospice civil de l'extérieur*, la Maison de la charité ou des Douze-Apôtres *l'Hospice civil des vieillards* (arrêté de la municipalité, du 2o prairial an VI). Tout cela ne subsista que peu de temps. Un arrêté du préfet de la Dyle. du 22 pluviôse an XI, confia la gestion des biens des pauvres, dans chaque arrondissement, à un conseil général d'administration des hospices et secours. Cette organisation disparut en.l'année 1818, et on créa a Nivelles une commission administrative des hospices et de la bienfaisance, composée du bourgmestre, du secrétaire communal et de dix notables, nommés par la régence et sortant de fonctions par cinquième, d'année en année.

Actuellement, les trois hospices dont nous venons de parler sont réunis en un seul, *l'Hôpital général*, qui occupe l'ancien couvent des récollets; l'hospice des orphelins a également été transféré dans un autre local. L'un et l'autre sont sous la surveillance de !a commission des hospices, qui est présidée par le bourgmestre et composée de cinq autres habitants de Nivelles. Jl existe en outre un bureau de bienfaisance, également composé de cinq membres.

HÔPITAL SAINT-NICOLAS.

Déjà, au neuvième siècle, date à laquelle remontent bien peu d'établissements de ce genre, en Belgique, on mentionne l'hôpital du monastère de Nivelles, que l'on croit avoir été fondé par sainte Gertrude elle-même, et qui, selon toutes les probabilités, ne formait qu'un tout avec les autres bâtiments conventuels. La charte de Charles-le-Chauve, de l'an 877, en compose la dotation du hameau de Monstreux, de la dîme des revenus de l'abbesse et du chapitre, et d'une vigne située à *Bersiacum*, dans le Soissonuais. 11 semble que, de bonne heure, on en dilapida les revenus, car, en l'an 1059, l'empereur Henri **III** ordonna de les réserver pour Jes voyageurs et pour les pauvres.

Au treizième siècle, ce premier hôpital s'était dédoublé. Il y avait l'hôpital de Sainte-Gertrude, dit de Saint-Nicolas*(hospitaleS. GertrudisquoddiciturSancti Nycholai*, 1275; *hospitale Sancti Nicholai, in foro Nivellensi, quoddicitur hospitale* S'« *Gertrudis*, 1288; *novum hospitale B. Gertrudis*, 1270) qui se trouvait au Grand-Marché, en face de la collégiale, et l'hôpital du Saint-Sépulcre, près de l'église de ce nom, au faubourg de Namur. Selon la tradition, les fermes dites *l'Hôtellerie* et situées hors des portes de Bruxelles et de Namur, constituèrent, dans le principe, des refuges ouverts aux voyageurs pauvres et aux pèlerins.

Par un diplôme en date du mois de janvier 1215, plusieurs abbés communiquèrent le bienfait des bonnes œuvres de l'ordre à ceux qui enrichiraient l'hôpital Saint-Nicolas. Les chanoinesses Alide de Henripont et Melisende firent l'une et l'autre des legs aux deux hôpitaux : la première laissa, en 1225, une rente annuelle de 8 deniers aux infirmes de l'hôpital du Saint-Sépulcre et autant à ceux de l'hôpital de Sainte-Gertrude ; la seconde, en 1232, assigna 12 deniers par an, pour le luminaire et les cloches de l'hôpital du Saint-Sépulcre et 2 sous, pour les mêmes usages, en faveur de l'hôpital de Saint-Nicolas. Parmi les bienfaiteurs de ce dernier établissement nous mentionnerons le duc Jean !••. Au mois de septembre 1290, ce prince, de concert avec le chapitre, abandonna pour l'usage de l'hôpital douze bonniers, « situés dans le bois de «Nivelies, en le pieche ke gist devant Orivauls, au « coron par deviers Stepplifontaine » , et cela en compensation d'une charrette « ke li devant dit « hôpital avoit chariant et menant liegne et bois ». L'hôpital fut autorisé à établir dans ce bois un forestier et à en vendre les arbres et lé fonds, en cas de besoin (charte scellée par le duc, par son fils Jean et par le chapitre).

L'hospice reconnaissait le chapitre pour fondateur et pour surintendant. La prévôté en nommait les deux directeurs, qu'elle changeait et révoquait à son gré; ces fonctions étaient ordinairement remplies par un chanoine et une chanoinesse, que l'on connaissait sous le nom de maître et de maîtresse. Le premier se rendait tous Jes jours à l'hôpital, pour en examiner la situation, mais les affaires courantes étaient plutôt dans les attributions d'un laïque notable, ou receveur, qui rendait compte de sa gestion tous les ans, par devant la prévôté, le doyen, la plus ancienne chanoinesse, un chanoine désigné à cette occasion, le maître et la maîtresse de l'hôpital.

Dans le principe, c'étaient des religieux des deux sexes qui y servaient les malades (et les indigents.

Leur nombre étant devenu excessif, l'abbesse Yolende de Steyne et le chapitre le limitèrent à huit frères, s'occupant tant à la campagne qu'en ville *(tam in rure quatn in liomo),* et à quatre sœurs, ayant pour mission spéciale le soin des malades etdes infirmes (règlement en date du vendredi après l'Epiphanie, en 4290). En 1787, les infirmiers portaient encore le nom de frères et de sœurs, bien qu'ils fussent laïques. Les premiers dirigeaient particulièrement les affaires du dehors, d'après les ordres des administrateurs; quant aux secondes, elles soignaient les malades et le ménage de l'établissement, avec l'aide de deux servantes et d'une fille de basse-cour. Chaque frère ou sœur recevait par an (en sus de son entretien) 57 florins ; chaque servante, 35 florins.

C'était primitivement l'église paroissiale de Saint-Nicolas qui servait de chapelle à l'hôpital, mais celui-ci eut, par la suite, son oratoire spécial, auquel étaient annexées trois chapellenies, qui étaient à la collation du chapitre et chargées chacune d'une messe par quinzaine. L'acte de donation à la charité des biens de i'échevin Pictoul mentionne un legs particulier en faveur du piètre « qui chantera descure les malades à « Saint-Nicolas, à l'autel que M^c^ Adam aide à ordon- « ner ». La troisiémechapellenic fut fondée, en j.invier 4210-1271, par maître Henri Portejoic, fils de l'échevin Walter Portejoie, qui le dota de onze bonniers situés a VVittcrzée. D'après l'acte de fondation de ce bénéfice, le chapelain devaitdire lamesseà l'auteldel'hôpital, après les possesseurs desdeux bénéfices déjà existants; pourle cas où on élèverait un second autel, ce serait lui qui desservirait le plus petit des deux.

Jusqu'au siècle dernier, l'hôpital eut à la fois pour destination : de recevoir les malades, « de quelque « origine, état ou religion qu'ils fussent, la qualité de « pauvre malade étant la seule nécessaire pour s'y faire « admettre « ; d'héberger les pauvres passants, porteurs de certificats, et de leur donner à souper; et enfin, de soulager les indigents au moyen de distributions en argent et en denrées. Les femmes enceintes recevaient dans l'hôpital les soins que réclamait leur état; déjà, en l'année 1764, la ville payait 100 florins par an à une sage femme chargée spécialement d'accoucher les mères indigentes. En 1787, le nombre des lits de la salle des malades ne dépassait pas dix-huit ; mais, lorsqu'une maladie épidémique sévissait, on en plaçait quarante et plus, et si la place venait à manquer, les pauvres étaient traités à domicile par le médecin de l'établissement.

Pour la réception des malades pauvres, chacun des deux grands hôpitaux avait son district, dont la séparation fut fixée de la manière suivante, par une résolution du chapitre, en date du 29 mai 4725 (résolution qui fut sanctionnée par le conseil de Brabant, le 29 août de l'année suivante) : « Venant du Bois de Nivelles en « cette ville par les Troix Tillieux, à la chapelle du « Mont-Carmel, à celle de Saint-Pierre et à la Porte « de Charleroy, descendant par les révérends pères ré- « colets jusqu'au séminaire, et de là venant toute la «GraudeRuele longdel'hôpital Saint-Nicolas, jusqu'au *v* Marché, passant par ledit marché, laissant la Maison « de ville et la Fontaine à l'Aigle à droite, poursuivant « jusqu'à la Porte de St^c^-Anne, et de là montant à la «Chapelle de S'-Roch, ensuite à la maison dite le «Rastard, puis à la Chapelle de S*^c^-Anne, jusqu'à la v< Censé de Spinoy et le petit bois de Nivelles ». Tout ce qui se trouvait à l'est de cette limite ressortissait au Saint-Sépulcre, le restant à l'hôpital Saint-Nicolas.

Quant a ce qui concernait le logement des voyageurs pauvres, la prévôté et le chapitre décidèrent, le 46 décembre 1786, qu'à partir du commencement de l'année suivante, chacun des deux hôpitaux les logerait alternativement, pendant un mois. Les étrangers malades et blessés devaient être traités dans le même ordre, et chaque hôpital devait réserver pour eux quatre lits Si la place manquait dans l'un des établissements, les voyageurs ou les malades qui se présentaient étaient envoyés à l'autre, munis de billets pour leur admission.

Au seizième siècle, l'hôpital Saint-Nicolas était grevé de trente-six « pains d'appréhendés » , qui furent ensuite réduits à trente-et-un. Ces appréhendés ne pouvaient tester (résolution du chapitre du 20 janvier 4557). Une jeune fille appréhendée étant devenue lépreuse, le chapitre enjoignit de faire célébrer son service et de lui délivrer ses « accoutrements », comme à l'ordinaire, puis de la renvoyer à Ophain, où elle était née (2 septembre 4602). Les appréhendés portaient, comme signe distinclif, une croix d'étoffe bleue, ce qui leur fut encore prescrit le 6 février 4625, à peine de privation de leur prébende pendant un mois. Les 23 et 24 janvier 4 631, le chapitre appliqua quatre pains à l'entretien des enfants du chœur de la collégiale. Cette disposition fut révoquée le 30 octobre 4754; on reporta alors à trente-six le nombre des pains, et on décida qu'on ne les conférerait dorénavant qu'à des domestiques ou autres pauvres. Ceux-ci devaient se trouver dans l'impuissance de gagner leur vie, par suite de vieillesse, de maladie ou autrement, n'être pas mariés, habiter la ville, et produire un certificat du curé constatant leur conduite, et un autre du médecin, établissant qu'ils étaient impropres au travail. Parmi les trente-six appréhendés, dont le nombre s'élevait à quarante, en 1787, il y en avait toujours deux natifs d'Ittre, les *Statuts,* qui étaient hébergés et nourris à l'hôpital.

En 4787, l'hôpital avait à supporter les dépenses suivantes :

Froment	Florins	998
Seeouron (pour I» bière qui se fabriquait dans l'établissement, par les soins des frères)	»	815
Houblon	»	115
Viande	»	1,0*5
Un bœuf	»	58
Deux porcs, qui s'engraissaient à l'hôpital	»	34
Veaux et beurre, fournis par la basse-cour	»	»
Sel, poivre, harengs, morue	»	177
Distribution aux pauvres, en argent	»	1,493
Froment, pour les quarante appréhendés	»	5J
Seigle, pour les mêmes (une rasière par mois, pour chacun)	»	970
Argent, pour les mêmes (trente sous,qui se donnaient le premier du mois)	»	120
Argent, pour les mêmes, au lieu de harengs, pendant • le carême (3 escalins)	»	42
Argent, pour les mêmes, au lieu de fagots (1 florins).	»	280
Deux escalins aux mêmes, le l^derancl le li-"juillet	»	50
Une écuelle de Une farine de froment, au lieu des ratons que l'on donnait jadis en nature	»	I1
Au médecin	»	140
Au même, pour ses visites au dehors, qui lors de l'épidémie, en 1780, coûtèrent 292 florins	»	47
Au chirurgien	»	140
Visites extraordinaires du même, au dehors ; bandages ele	»	18
A l'apothicaire	»	61|l
Purgatifs etc	»	185
Vin pour les malades	»	188
Citrons, rw, orge, sucre, thé etc	»	12!1
Houille, pour le feu du dehors	»	347
Bois, façon et charriage	»	80
Futreticn des literies	»	135
Toiles	»	165
Entretien des ustensiles de cuisine	»	23
Frais d'administration (notamment le trentième perçu par le receveur pour droit de recette et façon du compte)	»	568
Frais d'économie pour basse-cour, lavage etc.	»	»
Entretien des bâtiments	»	»
Entretien de la chapelle	»	»
Tolal	Florins	15,580

Quant aux recettes, qui atteignirent la somme de 46,384 fl.i elles se composaient principalement du produit de plusieurs belles fermes, du Bois dit *de Saint-Nicolas,* sur Monslreux et Arquennes; d'un grand nombre de parts de dîmes, et notamment de la dlme dite *de la Table ronde,* au faubourg de Mons, de la menue dîme de Saint-Cyr et de Jonquières lez Nivelles, qui produisit 30 florins etc. L'avoir des per-

sonnes qui mouraient à l'hôpital appartenait de droit à cet établissement, ainsi que le déclara le duc Jean II, en 1309, le mercredi avant la Purification. Toutefois cette coutume, souvenir du droit de mainmorte, n'était observée qu'avec modération ; on ne s'en prévalait qu'à l'égard de ceux qui mouraient *ab intestat,* et souvent on admettait les parents à racheter le droit pour une somme modique.

En 1784, le magistrat de Nivelles proposa de transférer l'hôpital aux Guillemins, et le chapitre, le 2 juin, se rallia à ce projet. Mais le gouvernement autrichien ne l'accueillit qu'à la condition d'un échange entre les deux propriétés. Le chapitre refusa et réclama une cession gratuiteducouventsupprimé; il fit remarquer qu'en sus des sommes que produirait la vente de l'hôpital, il lui en coûterait plus de 80,000 florins pour construire aux Guillemins une basse-cour, une brasserie, une buanderie, une boulangerie, un logement pour les pauvres voyageurs, un autre local pour les visites et consultations des médecins et chirurgiens.

L'hôpital Saint-Nicolas ayant été transféré au couvent des récollets, les bâtiments ont été convertis à d'autres usages vers l'année 1823. On s'était plaint vivement de leur mauvaise distribution : le chauffoir se trouvait entre les latrines et la salle des malades, le dépôt des cadavres manquait d'air et de lumière et s'ouvrait sur celle-ci, enfin il n'y existait qu'une petite cour des malades. Dans une maison située rue des Brasseurs, au sud de la Boucherie, l'ancienne brasserie de l'hôpital, on lit au-dessus d'une porte : *Caméra liospilttm, 4627.*

11 existait anciennement, à Nivelles, une fondation singulière et dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. Tous les ans l'hôpital fournissait aux enfants de bourgeois une chambre « étoffée de six kuetes de lis et «de linceux *, et, de plus, un vaisseau, « à comble », de menus charbons, et quatre grqs. de charbons, chacun d'un pied carré, pour entretenir un feu appelé *le Baiart,* ou, suivant la prononciation locale, *le Dai/aut,* qui restait allumé depuis la Saint-Martin jusqu'au jour du grand carême.

Au quinzième siècle une grande contestation s'éleva à ce sujet. Les jeunes gens se plaignirent qu'on ne leur donnait pas la quantité de charbon à laquelle ils avaient droit. Comme on refusa d'écouler leurs réclamations, ils brisèrent et brûlèrent une des roues du chariot de l'hôpital. De là naquit un procès dans lequel la ville intervint. Il fut enjoint à l'hôpital de fournir tous les quinze jours, pour la chambre du Bavart, six kuresou kaières et trois paires de linceux. D'autre part, les jeunes gens reçurent l'ordre de se comporter à l'avenir d'une manière convenable (20 juin 4 453). Un règlement, émané des rentiers, jurés etc., en date du 41 novembre de la même année, régla les devoirs de ces jeunes gens : ils ne pouvaient se faire violence ou déplaisir l'un à l'autre, mais devaient converser paisiblement et joyeusement; après la défaillance du feu, c'est-à-dire à neuf heures du soir, ils étaient tenus de se retirer en la chambre du Bayart; il leur était interdit de s'attaquer, de jurer, de se livrer au jeu, de se déshabiller ou de se livrer à d'autres actions déshonnèles. Les amendes servaient à l'entretien de chandelles qui brûlaient devant Notre-Dame du Bayart. La ville donnait à « ceux du Bayart « ou « Compaiugnons du Bayart », la nuit des llois, une demi-tonne de cervoise, qui valait 40 sous, en l'année 4525-4526.

Plus tard, le feu du Bayart ne réchauffa que les pauvres et notamment les appréhendés. Ainsi nous voyons, dans une résohition du chapitre du G février 4562, ce corps stipuler que les appréhendés ne pourraient dorénavant allumer du feu après huit heures et qu'ils recevraient chacun un « cercle » do bois. Il s'agit évidemment ici d'un feu commun. Celui du Bayart ne s'allume plus et a été remplacé par des distributions de charbon en ^veur des iudigpiili. La chambre du Bayart a également disparu ; une partie de la cour de la "boucherie en occupe l'emplacement.

HOPITAL DL SAINT-SÉPULCRE.

L'hôpital du Saint-Sépulcre *(dormis hospilalis de Nivella que dieitur ad Sepulcrum,* 4 217 ; *pauperes hospilalis Sancti Sepulcri in Nivella,* 4223) passa par les mêmes phases que l'hôpital Saint-Nicolas et n'a pas d'autre histoire.

Parmi ses bienfaiteurs nous citerons Waller de Rêves qui, en 4217, lui donna un moulin voisin, celui que l'on appela depuis *du Charnier* et qu'il tenait en tief du duc de Brabant. Six années plus tard, Henri I«r autorisa les échevins de Nivelles à décider toutes les affaires qui concerneraient ce bien et ses dépendances, et se réserva, à l'exclusion de tous autres seigneurs, la perception des amendes provenant d'affaires de cette nature.

Celait l'abbesse de Nivelles qui était surintendante de l'hôpital. Le dortoir y contenait ordinairement quatorze lits et il y en avait de plus deux au chauffoir. En 4785, une nouvelle salle de malades fut construite, afin de pouvoir y placer, séparées des hommes, des femmes ou filles, dans douze lits. Vingt-trois personnes recevaient des secours mensuels. En 4787, les revenus s'élevèrenF à 40,879 florins, les dépenses à 9,951 fl. Parmi ces dernières figuraient 9 11. 9 sous pour trois jambons, qui se donnaient aux trois serments.

Les bâtiments de l'hôpital étaient contigus à l'église du même nom. Le chauffoir s'y trouvait entre les deux salles de malades, et Ja cour des malades était très-petite. L'hôpital fut vendu, en 1819, au sieur Lcfebvre, pour 40,000 francs ; mais cette vente ayant été désapprouvée par l'autorité supérieure, il s'en effectua une nouvelle. Les bâtiments sont devenus la propriété d'un médecin nommé Gérard; et n'ont été démolis qu'en partie.

LA MADELEINE.

C'était aussi à un hôpital que la chapelle de la Madeleine ou du Charnier *[ecclesia Béate Marie Maadalene in Carnerio Nivellensi,* 4 240)était annexée. Nous voyons, par le dénombrement de l'an 1525, qu'il y habitait trente personnes : sœurs ou religieuses, novices, une servante etc. Ce dernier détail fait supposer que là se trouvait l'hôpital de *Betphages,* dont la direction fut abandonnée aux sœurs grises lors de leur établissement à Nivelles Nous inclinons d'autant plus à adopter cette opinion qu'elle se concilieavec une assertion de Gramaye dont nous avons déjà parlé, et que le dénombrement ne mentionne pas le couvent des sœurs grises. La chapelle était ancienne, car, selon Gramaye, elle fut consacréeen l'an 4240. Jean Quarimials,échevin de Nivelles, légua six bonniers de terres pour y fonder un bénéfice, que ses exécuteurs testamentaires établirent sous l'invdcation de Sainte-Marie, après en avoir reçu l'autorisation du chapitre et du curé de Saint-George , dans la paroisse duquel la chapelle était située (avril 1267).

A en juger par ces dates, la tradition est fautive lorsqu'elle rejette la fondation de la Madeleine postérieurement à 4336. En cette année (il faudrait en tous cas dire 1346), sévit, dit-on, à Nivelles, à ce qu'on prétend, une grande mortalité dilc *la rouge tache.* Les vivanls suffisant à peine pour donner la sépulture aux morts, ceux-ci furent jetés en masse dans une fosse commune ou charnier, dont l'emplacement devint depuis la chapelle de la Madeleine. De là le nom de Chapclledu Charnier, qu'on lui donnait fréquemment, ainsi qu'à une porte de la ville et à un moulin à eau, l'un et l'autre peu éloignés. Une peinture murale rappelait encore, selou la tradition, le souvenir de cet épisode

déplorable. Une confrérie de Saint-Antoine s'était formée pour opérer l'ensevelissement des pestiférés morts; l'abbesse d'Esconiaix en ratifia les statuts le \ « juillet 4445.

Plusieurs chapellenies étaient annexéesà la chapelle, t notamment celle de Saint-Antoine, qui était chargée d'une messe par mois; celle de Saint-George, et celle de Tous les Saints (de Sainte-Marie-Madeleine?;, dont le possesseur ne devait célébrer que deux messes par an. L'oratoire même existe encore, dans la rue Saint-George, derrière une maison d'ouvriers contiguë à la cour de l'école normale. Il sert d'élable, et toutes les ouvertures y étant hermétiquement fermées, il est fort difficile d'enexaminer l'intérieur. Au dehors, du côté de l'école normale, on reconnaît une construction romaue à ses corbeaux en pierre el à quatre fenêtres en plein cintre, dont deux sont murées.

HÔPITAUX DIVERS.

Vhôpital Turquoy, dont la fondation était due sans doute au bourgeois de ce nom. Colin Torcous, dont nous avons déjà mentionné les libéralités eu faveur du béguinage de Saint-Cyr, était situé dans la rue de Mons, à côté du refuge de l'abbaye de Bonne-Espérance. En -1354, Franc de la Neuve-Rue légua une redevance annuelle d'un muid de blé, à « l'hospital « Terkot, en la Mon toise ruwe ». Le 3 juillet -1598 , le chapitre déclara qu'on en vendrait les bâtiments, qui étaient en ruines, et qu'on en réunirait les biens et les revenus à ceux de l'hôpital Saint-Nicolas.

En 1420 fut fondé, au commencement de la rue du Wichet, *VHôpital Saint-Jacques,* où l'on recevait ceux qui se rendaient en pèlerinage à Gompostelle ou qui en revenaient. Il était régi par le curé de Saint-Jean-l'Evangéliste et les pèlerins eux-mêmes ; mais, entre les années 4760 et 1770, l'administration en fut transférée au magistrat, qui en 1785, convertit cet hôpital en école dominicale. Le bâtiment existe encore. La porte, en arc surbaissé, est surmontée d'une petite niche ogivale, aux côtés de laquelle on lit : *l'osphital de St-Iacques.*

Selon Gramaye, ce fut vers l'an 1400 qu'on fonda *Y Hôpital de Notre-Dame de Robbiet,* près de la chaussée de Nivelles aux Quatre-Bras, un peu au-delà de l'église du Saint-Sépulcre. En 1534 on proposa, soit d'y placer les béguines de Gouthal, en laissant toutefois aux confrères de Notre-Dame de Robelet la chambre dont ils avaient la jouissance; soit d'assigner les deux lits de l'hôpital aux malades infectés de la contagion qui régnait alors. Plus tard, on ne trouve plus mention de l'hôpital, où les capucins habitèrent, paraît-il, lors des tentatives inutiles qu'ils firent pour se fixer à Nivelles. Le 22 mai 1597, le chapitre autorisa à prendre six chênes dans le bois de Hez, afin de réparer cet oratoire. 11 était depuis longtemps profané, lorsqu'on en prescrivit la démolition en 1779. On n'en voit plus que quelques vestiges, dans de pauvres masures faisant face à la route.

Où était *Y Hôpital de Froidmont (hospitale Frigidi montis in Nivella),* à qui, suivant Gramaye, le pape Grégoire confirma ses biens, le 2 mars de l'an 12 de son pontificat ? C'est là une question que nous n'avons pu résoudre.

LEPROSERIE DE WILLAMBROUX.

La sainte, dite depuis sainte Marie-d'Oignies, naquit à Nivelles en l'an 1176. Elle était mariée lorsqu'elle apprit, par une vision, que sa mère était damnée pour avoir mal acquis sa fortune Elle résolutalors d'obtenir le salut de sa mère à force de privations et de prières et elle décida son mari à vivre dans la chasteté. Tous deux se vouèrent au service des lépreux . au lieu dit Willambroux, près de Nivelles, mais bientôt une foule nombreusefutattirée dans ces lieux déserts, par le touchant exemple que la jeune Marie y donnait, el celle-ci, du consentement de son mari, qui se nommait Jean, et de Guy, son père spirituel, se retira au monastère d'Oignies, où eile mourut en 424 3.

Dans la première moitié du XIIIe siècle on cite la léproserie de *Willonbroch,* en même temps qu'une autre dite *de Incisa via* et dont la situation précise n'est indiquée par aucun document. En 1225, Alide de Henripont leur légua trois rentes annuelles : une de 8 deniers pour les lépreux *d'Awillonbrouch,* une de G deniers pour les lépreux de *Y incisa via,* une de 4 de niers pour le chapelain *(YAwillonbroch.* Sept ans plus lard, une autre chanoiuesse, Mélisende, fit les mêmes libéralités à ces établissements; elle laissa 2 sous de rente aux lépreux *(ÎAwillonbroche* , (i deniers à leurs chapelains et 42 deniers aux lépreux de *Y Incisa via.*

La « Maison de Saint-Lazare que ou distde Wùhem- « brouc » n'était, dans le principe, astreinte envers le domaine ducal qu'à fournir, en cas de guerre, un chariot traîné par quatre chevaux; plus tard, les officiers du prince lui demandèrent en outre un cens de 4 2 florins, dont la duchesse Jeanne l'exempta, le 26 mars 4389, « en considération de sa pauvreté eta la demande « de la ville de Nivelles». Les corvées dues par la censé de Willambroux avaient éié fixées à 24 par an, dont, en 4488, on avait, depuis longtemps, fait remise entière.

A cette époque, la dotation delà « Maison des ladres « à Willambroux » ou léproserie avait déjà été réunie à celle de la Maison de la Charité, de Nivelles. Cette dotation consistait principalement dans la ferme de Willambroux, qui se louait, eu 4787, avec 19bonuiers de prairies et 72 b. de terres, moyennant 4,309 florins. De nos jours, en y faisant des fouilles dans le jardin, on a découvert une grande quantité d'ossements, qui proviennent évidemment des malheureux morts de la peste en cet endroit.

La chapelle de Sainte-Marie d'Oignies, dans la paroisse de Saint-Jacques, près de la chaussée allant vers Mons, était déjà en fort mauvais état, en 4787, et servait alors de grange au fermier de Willambroux. Deux bénéfices, tous deux à la collation de l'abbesse, y étaient anciennement annexés : celui de Saint-Lazare, qui était chargé de trois messes par semaine (plus tard réduites à deux) et doté de 9 muids de seigle que payait la Maison de la Charité, et celui de la Vierge, qui était chargé d'une messe par semaine.

En face de la ferme se trouvent *les Huttes,* lieu ainsi appelédece que, en 4627, on y éleva des constructions provisoires pour recevoir les malheureux atteints de la peste. Les capucins de Soignies y soignaient, dit-on, ces malheureux, ce qui leur valut le droit de quêter en ville.

LA MAISON DE LA CHARITE.

Selon l'opinion commune ce serait en 1260 qu'un échevin, nommé Mahieu Piéloul, donna ses biens pour fonder la Maison de la charité, dont il abandonna la surintendance à l'abbesse de Nivelles. Mais celle-ci, ajoutent les chroniqueurs, ayant déjà d'autres établissements à surveiller, tels que le Saint-Sépulcre et les Béguinages, laissa ce soin aux rentiers, en ne se réservant que la collation des chapellenies de Willambroux.

Ces assertions paraissent contenir presque autant d'erreurs que de mots. Selon toutes les probabilités, ni lesabbesses, ni lechapitre ne participèrent à l'institution de la Charité, dont on doit, paraît-il, attribuer la création à la commune seule. Elle existait déjà, en 4225, sous le nom de *Caritas beatorum apostolorum in Nivella* ou de *Caritas bonorum apostolorum* (Charité des saints Apôtres à Nivelles ou Charité des bons apôtres). Waleram et Gilbert, proviseurs de celte charité, figurent en celte année à côté de maître Adam, cha-

noine,du plébanBerner et du prêtre du Saint-Sépulcre, dans un acte relatif à um donation d'Alide de Henripont, et déclarent, à défaut de sceaux, se servir de ceux du chapitre et des autres personnes précilées. Cette Alide distribua alors, entre des membres du clergé et différents établissements de bienfaisance, un cens annuel de 13 sous et d'un muid de seigle, qu'avaient perçu jusqu'alors les proviseurs de la Charité. En 1232, Mélisende abandonna à ceux-ci tous ses biens, *a* la condition de lui payer tous les ans, sa vie durant. 5 muids de *blé dur*, \ muid de froment et une rente de 4 livres, rente qui, après sa mort, serait distribuée a deux chapelains et à différents hôpitaux et hospices.

Par une bulle datée de Sainte-Marie-Majeure. le 13 février an IV de son pontificat, un pape Nicolas {Nicolas IV ?), à la prière des maîtres et frères de la Maison de la Charité, ordonna au doyen de Chàions c'e faire rendre à cette fondation les biens qui lui avaient été injustement enlevés. D'autres bienfaiteurs se plurent alors à enrichir l'hospice. Mahieu de Piéton] l'institua son légataire universel, en février 1279, le mercredi après la Saint-Mathieu apôtre. En 12M, ttéatrix Olyelle en augmenta encore la dotation, à la condition de distribuer à ses proches parents, et plus généralement aux communs pauvres, le jour de la Saint-Martin d'hiver : 100 aunes de drap, 100 aunes de toile et 100 paires de souiiers.

En 1287, l'abbesse se qualifiait de « souveraine des pauvres de la charité », qui avaient alors pour mambours un chanoine et un échevin. En 1787, l'hospice ou Maison de la Charité avait pour intendants les membres du magistrat, qui en conféraient l'administration à deux proviseurs ou mambours et à un receveur. Il était alloué par an :à chacun des deux mambours, 45 florins, plus 6 florins en grain ; au receveur, 51 fi.; au maire, aux deux premiers échevius et au greffier, pour chacun d'eux, 6 fl. : aux autres échevins et aux échevins du fief de Rognon, 3 fl. chacun ; aux valets de la ville, 2 fl. ; à l'infirmier, 3(i fl., plus sa nourriture et deux chemises; à la servante, 35 fl., sa nourriture, une chemise et un tablier. La fondation avait surtout pour destination l'entretien de douze vieillards, que l'on nommait *les Douze Apôtres*, et que l'on choisissait parmi les bourgeois âgés, incapables de gagner leur vieen travaillant. Usétaient logés, nourris, entretenus, et recevaient en outre 12 florins par an, « pour leurs douceurs ». Il leur fut prescrit, le 9 août 1588, de porter un mauteau et un chaperou uniformes. On distribuait aussi : à quatre pauvres, quatre pains par semaine; à quinze pauvres vieilles personnes, un vaisseau de seigle par mois; à douze pauvres veuves, pour chacune, 12 sous, qui se donnaient le jour du Jeudi saint. En 1787, le total des dépenses s'élevait à 3,943 florins, le total des revenus à 5,262 fl.

L'hospice des Douze Apôtres, dont l'entrée se trouvait dans la rue des Brasseurs, fut vendu à M. Coquelet, de Villers-la-Ville, le 30 octobre 1819, pour la somme de 10,105 florins des Pays-Bas.

HÔPITAL GÉNÉRAL.

La réunion de tous les grands établissements de bienfaisance de Nivelles fut facilitée au commencement de ce siècle par une nouvelle donation .faite aux hospices. Le 24 prairial au V, quelques religieux récollets avaient acquis Jeur ancien couvent, en stipulant qu'il appartiendrait au dernier survivant d'entre eux. lïn 1813, ils offrirent d'en faire abandon au conseil général des hospices de l'arrondissement de Nivelles, qui déclara accepter celte proposition, le 19 novembre. Mais les événements politiques en retardèrent la réalisation. Par arrêté royaj daté de Laeken, le 17 août 1817, les ex-récollels Éloi Guyot. âgé de 75 ans, et Isidore Garot, âgé de 61 ans, abandonnèrent leurs droits sur ce local, moyennant une rente viagère de 800 francs (ou 378 fl. des Pays-Bas), et à condition qu'on nourrirait et entretiendrait, sa vie durant, leur confrère André Becquet, âgé de 73 ans. La propriété qui fut ainsi acquise, avait été évaluée 82,5; 0 francs ou 38,981 flor. 35 cents.

En i815, on logea des prisonniers français dans l'ancien couvent. En vertu cil'une résolution du conseil des hospices, du 22 novembre 1817. qui fut approuvée par le conseil de régence, le 12 janvier 1818, et par la dépuialion des états, le 27 *du* mois suivant, on y transféra les hôpitaux de Saint-Nicolas et du Saint-Sépulcre et l'hospice de ia charité. Les bâtiments, qui se trouvaient dans un état de délabrement complet, furent restaurés. Le service était, en 1823, composé comme suit :

Un économe on chef, au traitement de	500	Qorins.
Un économe adjoint, à	200	»
Un médecin en chef.à	500	»
Un médecin adjoint, il	250	»
Deux chirurgiens, il	200	»
Un aumônier et un assistant, à	8i	»
Trois frères, à	*t.li*	»
Trois sœurs, a	8>	>.
Une sœur surnuméraire, *h*	60	>.
Trois garde-malades, à	40	»
Cinq scnanles, à	40	
Un domestique ou infirmier pour les malades, à . . .	40	»
Un barbier, a	3.)	a
Un portier, à	00	>,

On allouait par joui : au frère abbé, c'est-à-dire à ceiui des *Apôtres* qui avait la direction de ia communauté, I florin (iO cents, à chacun des autres apôtres, I fl. 28 cents; à six autres vieillards, que l'on ajouta, en 1818. au nombre primitif, 85 cents pour chacun. A eeUcépoque, en 1823, les dépenses de l'hôpital général montaient à 27,823 fl. 44 cents, ses recettes à 41,471 fl. 66 cents. En 1830, un nouvel hospice fut établi, sous le nom d'*Hospice de la Régence* ou *des Daines bleues*, pour recevoir douze vieilles personnes, du sexe féminin. Le 8 juillet 1852, le conseil des hospices a institué six bourses, de 200 francs chacune par an, en faveur d'autant de vieux ménages bourgeois indigents, mariés depuis vingt ans au moins, et de préférence nivelloisde naissance ; le mari doit avoir atteint l'âge de 65 ans, la femme l'âge de 60 ans. On a voulu, par là, atténuer la rigueur d'un article du règlement de l'hospice, qui ne permet d'y recevoir que des célibataires ou des veuves.

En 1853, le budget de l'hôpital général présenta les chiffres suivants.

DÉPENSES.

Grandes réparations, plantations . . .	Francs	ll,!»07	92
Subside au bureau de bienfaisance . . .	»	10/00	KO
Personnel, matériel	»	12,570	00
Entretien des bâtiments	»	17,001	00
Médicaments	»	0,300	00
Enterrements et cercueils	»	1,200	00
Frais d'entretien des malades et des vieillards.	»	71,770	00
Total . . .	Francs	143,917	92

RECETTES.

Produits de loyers	Francs	123,480	42
Renies, en argent	»	0,007	77
Intérêts de capitaux	»	3,603	72
Entretien d'étrangers elo	»	100	00

L'hôpital général ne possède pas moins de 1,185 hectares de terres, prairies, bois etc.

L'ancien couvent des récollets s'élève presqu'au sommet de la h tuteur, dans unesitualiou très-salubre, mais il est depuis longtemps insuffisant, quoiqu'on l'ait agrandi et restauré à différentes reprises. En 1842, de nombreux locaux ont été afipropries ou reconstruits pour l'hôpital. Depuis, la commission administrative des hospices a ouvert, le 13 mus 1858, un concours

pour la construction d'un nouvel hôpital-hospice. Plusieurs plaus furent déposés et soumis à l'appréciation d'un jury spécial. Mais leur exécution, qui entraînerait une dépense de plus de 300,000 francs, a été jusqu'ici ajournée.

L'église des récollets, placée sur un des points les plus élevés de la ville, ne manque jamais d'attirer l'attention des voyageurs qui arrivent à Nivelles par le chemin de fer. Ce bel édifice de style ogival, qui a près de soixante mètres de longueur, touchait jadis aux remparts ; il est contigu au cloître et aux bâtiments conventuels. I! consiste en un vaisseau unique, terminé à l'orient par une abside à cinq pans. A l'extérieur, il est entièrement revêtu d'un parement en pierres de taille blanches régulièrement appareillées. De grands contreforts séparent les fenêtres, qui n'ont point de meneaux et sont d'une coupe assez élancée; les contreforts des angles occidentaux sont posés obliquement, dans la direction delà bissectrice.

Actuellement l'église se trouve partagée en deux parties, dans sa longueur, au moyen d'une simple cloison. La salle occidentale sert de dortoir aux vieilles femmes de l'hospice. La salle orientale est conservée au culte et sert de chapelle. 11 est fâcheux qu'au lieu d'agrandir l'église de Saint-Nicolas, on n'ait pas donné suite au projet de transférer le siège de la paroisse dans le beau temple des récollets. Outre l'abside du chœur, qui est éclairée par cinq fenêtres, la nef compte dix travées; la séparation en laisse cinq de chaque côté. Vers le sud, l'église est longée par une galerie du cloître, ce qui a obligé à ne percer les fenêtres -qu'à une assez grande élévation ; elles sont, du reste, toutes murées, sauf la dernière, qui dépasse le cloître. Le même inconvénient n'existait pas du côté septentrional, et les fenêtres ont pu y être pratiquées à la hauteur ordinaire; il en reste huit d'ouvertes, la première est condamnée et la sixième travée est aveugle. Le mur du couchant a aussi une grande ogive. On pénètre dans les deux salles par le cloître ; la porte du dortoir semble moderne; l'autre entrée est ancienne et fait face à une petite chapelle construite hors d'œuvre, au nord de l'église. La nef est recouverte d'une belle voûte d'arête à arcs doubleaux et nervures croisées, décorée de clefs armoriées; les arceaux retombent sur des écussons formant console. Le chœur est garni de boiseries; quatre paysages en grisaille sont attachés aux murs; un Christ en croix orne Tautel. Outre un tableau représentant le Denier de César, on voit dans la nef douze peintures, traitant des épisodes de la vie de sainte Gertrude, et dont plusieurs sont datées de l'an 1630.

Les pierrres lumulaires sont assez nombreuses dans le chœur, mais peu intéressantes; elles appartiennent presque toutes à des religieux ; une des plus anciennes porte l'inscription : *hic etJacetan. 1573 \ R. P. Pelrns Régis \ domus noslræ decus* | . On remarque aussi les épitaphes de Robert Vaxius, 1ep février 1691 ; Augustin Desmoulins, 5 avril 1693 ; Antoine Gilis, 19 avril 1768. Au bas de l'église se trouve la pierre tumulaire de Paul Perceval, premier rentier eteschevin de Nivelles, mort en 1587, ainsi que de Jacques Perceval, son fils, eschevin de Nivelles, mort en 1632.

Trois monuments funèbres en marbre sont enchâssés dans les murs de la salle qui sert de dortoir. L'un d'eux est orné d'un bas-relief retraçant le baptêmedu Christ ; il est accompagné de l'inscription suivante : *D. O. M. \ Pro pietale erga honorâdû Joannê \ de lannoy parente suû dû viveret htij^s | urbis rcceplorè vtdgo* rentier *drfunctû | 19 niaij 1632 e regioncque tumulalum \ />«"* ac Mr Joannès de Lannoy ejusdë \ urbis graphes»» illi sibique monumentû | hoc extare volait, e invis abiit 9 \ sept, hicque sepult** jacet. 1638 | sacerdotio et canonicatu nivellcn. | prius honoratus. Pie apprecentur très iique ôes quos* J *deo et religioni dicatos teliquil \ ftlii cœteriqnc specta-\lores benevuli.*

Le deuxième monument est placé au-dessus de la porte; en voici l'épitaphe : Ihs] D O M | Icy gist | Da^{clic} Magte | Saveureuz vefve | en pmir nopee de | nicolaspasquir | et endeusiesme | demichil loltin | decedee le 21 | *{)hm iGW* priez | pour-sô ame I et | mad^{if,lc}jennepâsquir'| sa fille vefve de feu | s^{r}jacque lottin [decedee le 10^{e} | de may 1655.

C'est à la muraille opposée qu'est scellé le troisième monument, dont nous reproduirons aussi l'inscription : *Deo opt. max. \ et \ dno Baldrico Lewaitte | magna in deitm religione \ in regem fuie \ in religiosos charitale | hos max [quibus ab eleemosinis) | viro clarissirno | conjugi chariss. barbara cerineaulx \ cum seplem prolibus, moestissima \ h. m. p. \ obiit illean. MDCXLV1. sept. XI. \ ipsa anno MDCLXYIU juilii XXIII | Uequiescant in pace.*

Les inscriptions funéraires qui suivent sont mentionnées dans un ancien épitaphier comme se trouvant aux Récollets :

1° *Monte sub hoc legihir Frater sed nomine Peints liegis, et hic nustræ gloria prima Domûs Ille fuit qnondiun Reginæ clarus alumnus Munguriæ et noslræ Religiunis honos ;*

2° Cy dessous gist | Madame Anne de Trazignios [jadis Femme et Espeuse a Feu | Monseigneur le visconte de Monlenac | Chevalier seigneur de Resves | qui trespassa le 13 octobre 1505; 3° Chy gist [Noble Escuyer Andrieu de Sucre en son | tamps Mareschal de l'hostel de nfe sire | le Roy Catholicque s^{r} de Mesberghe (Eversberghe) etc. | qui trespassa l'an mil Vc XVIU | leXXVllJjullet | Pries pour son ame.

A la droite du chœur se trouve une petite salle voûtée, de forme longue ; à la jonction des nervures do la voûte une clef porte la date 1554. De cette espèce de vestibule part l'escalier d'une tourelle octogone qui s'appuie contre l'église et s'élève jusqu'au milieu du toit.

Le cloître communique avec cette salle; il se compose de galeries non-voûtées, bâties en briques, qui entourent un préau, et reçoit le jour par des fenêtres ogivales. Il n'y a point de symétrie dans les quatre faces du cloître : l'une d'elles a 8 fenêtres, la deuxième compte 6 fenêtres et 1 porte, la troisième est percée de 9 fenêtres et la quatrième n'en a que 8. Sur plusieurs des petites dalles qui pavent le cloître sont gravées des épitaphes de récollets. Les bâtiments contigus au cloître sont occupés par les apôtres ou vieillards de l'hospice.

En creusant les tranchées pour la nouvelle distribution d'eau, on a rencontré près de l'emplacement de la porte de Charleroi, mais hors de la ville, sous la chaussée, de vastes caves qui semblaient se diriger vers le boulevard et le couvent des récollets.

HOSPICE DES ORPHELINS.

Par son testament, qui porte la date du 10 novembre 1623. l'abbesse de Heunin, après avoir fait des legs nombreux, donna aux pauvres orphelins de Nivelles tout ce qui resterait disponible de ses biens mobiliers et immobiliers. Conformément à ses prescriptions, on acquit une maison pour la transformer en hospice : celle d'un nommé maître Nicolas Jouart, qui avait antérieurement appartenu à Pierre le Prince, rue de Mons, et, plus tard, l'emplacement qu'occupe actuellement l'école communale et où l'hospice fût établi. D'après un rapport du magistrat de Bruxelles, du 2i juillet 1754, la situation de l'hospice était alors peu prospère : on n'y trouvait que douze orphelins et, déduction faite des charges, les ressources ne s'élevaient qu'à 750 florins, somme à peine suffisante.

En 1787, la situation avait changé. Le nombre des orphelius montait à vingt-six , que l'on élevait jusqu'à

ce qu'ils fussent en état de se suffire. La prévôté et le doyen du chapitre avaient l'intendance de l'hospice. On allouait, par an : au receveur, que l'on choisissait parmi les séculiers, 221 florins; au maître d'école, qui venait tous les jours, sauf le'samedi et le dimanche, 43 fl. ; à la première servante, 50 fl. ; à la seconde, 42fl. Les médecinssoignaient les enfants gratuitement, et l'hôpital Saint-Nicolas fournissait les médicaments nécessaires. Au total, les dépenses montaient à 4,186 fl., les recettes à 4,718 fl.

Un document officiel de l'année 1823 nous fournit sur cet établissement quelques données curieuses. Il s'y trouvait alors trente orphelins. Pour y être admis, il fallait être né à Nivelles d'un bourgeois de cette ville; être âgé dequatreàcinqans, ai* plus ; les parents étaient tenus de fournir un matelas, une paillasse, deux paires de draps, une couverture de laine et au moins quatre chemises. Les enfauls recevaient l'instruction élémentaire et quelques-uns fréquentaient l'école de dessin et d'architecture. Aux autres on apprenait le métier pour lequel ils montraient le plus d'aptitude et, aux filles, la couture et la lingerie. Quand leur travail devenait productif, un tiers du produit leur était réservé. A leur sortie,à l'âge de 18 ans, on leur fournissait un habillement complet. Les dépenses s'élevaient à 14,953 florins 53 cents, les recettes à 3,445 fl. 90cents. Le déficit était couvert au moyen de l'excédant des ressources de l'hôpital général.

Le conseil des hospices de Nivelles, peu satisfait de la situation de l'hospice des orphelins, résolut de le transférer dans une partie de la ville plus salubre. 11 acheta, dans la rue de Mons, moyennant 23,500 francs, une propriété appartenant à M. Bonnet (arrêté royal du 2 février 1852), jorèsde l'endroit où avait existé l'église Saint-Jacques. On déblaya les anciens remparts qui longeaient le jardin et on en transporta les terres et décombres dans un des bassins de la Dodaine, qui fut alors comblé. Le 29 juin 1853, on posa la première pierre des bâtiments, qui furent achevés deux ans après, et qui sont extrêmement simples. Du côté de la rue se trouve une cour, fermée par une grille de fer. La façade compte un rez-de-chaussée et deux étages ; elle est percée de trois rangées de onze fenêtres, dont les trois du milieu forment avant-corps. Le devis des dépenses occasionnées par les travaux s'élevait à 47,000 francs, somme qui a été considérablement dépassée. Dans le principe, on avait confié Ja surveillance de l'hospice à quatre sœurs de Saint-Vincent de Paule, mais cette organisation a dû être modifiée. En 1853, le budget ordinaire de l'hospice offrait une dépense de 11,541 francs; les receltes consistaient principalement dans les produits suivants :

Loyers etc.	Francs	2,192 18
Rentes en argent	»	1,932 27
Capitaux placés	»	5,081 62
Travail des orphelins	»	300 00
Remboursement de frais pour enfants trouvés.	»	537 41

L'hospice possède 12 hectares de terres.

TABLES DES PAUVRES *OV* BUREAU DE BIENFAISANCE.

Conformément à ce qui existait dans presque toute la Belgique, chaque paroisse de Nivelles eut sa table des pauvres. Le nombre de ces tables diminua en même temps que celui des paroisses. En 1787, il n'en existait plus qtie quatre : celles de Notre-Dame, de Saint-Jean-l'EvangélisJte, de Saint-Jacques et du Saint-Sépulcre, dont les revenus respectifs s'élevaient à 226 florins, ? fl., 230 fl., plus 25 vaisseaux de grains, et 73 fL Sur ces ressources on prélevait, en vertu des fondations spéciales : 33 fl. 15 s. pour des prix de catéchisme, et 22 fl. 15 s. pour la pauvre école. A cette époque, le paupérisme avait fait d'effrayants progrès, car, sur 2,500 habitants, la paroisse de Notre-Dame en comptait 1,200, qui étaient secourus par la bienfaisance publique.

Les tables des pauvres des églises ruinées du Saint-Sépulcre et de Gouthal ayant cessé d'exister après les guerres de religion, les habitants du faubourg de Namur, après leur retour dans leurs demeures, ne voulurent pas rester sans oratoire et sans secours. Comme nous l'avons déjà dit ils réédifièrent l'église du Saint-Sépulcre, qui se rouvrit comme succursale de Notre-Dame; ils choisirent aussi deux personnes en qualité de maître des pauvres du Saint-Sépulcre et de Notre-Dame de Gouthal. Les curés de Nivelles, en qualité de surintendants des biens des pauvres, réclamèrent, en arguant cette élection de nullité et en représentant que les mambours devaient être constitués parles curés, avec l'assentiment « du peuple assemblé au sermon » (25septembre 1596). Le conseil du Brabant doit avoir décidé la question en faveur des habitants du faubourg, puisqu'ils continuèrent à avoir une table distincte.

Du temps de Charles-Quint on établit à Nivelles des « mambours et gouverneurs de la commune-aumône « des pauvres », et cette administration nouvelle fut autorisée, le 11 janvier 1532, à placer un tronc à la collégiale, près du jubé. Mais nous ignorons si elle subsista longtemps. « Pour mettre à exécution l'ordon-» nance naguaire faicte par l'empereur et publiée en « cette ville sur le fait des pauvres mendiants », on publia, au nom de l'abbesse, des bourgmestres, des rentiers, des jurés et du conseil de la commune, des statuts rédigés contre les mendiants n'étant pas natifs de Nivelles et les étrangers qui y tenaient maison. Tout mendiant étranger, n'ayant pas demeuré à Nivelles pendant quatre ans entiers et consécutifs, reçut ordre de se retirer, dans les trois jours, ou au plus dans les huit jours, au lieu d'où il était natif. Défeuse fut faite de les héberger et, déplus, on interdit de leur donner des maisons en location sans le consentement des magistrats, sous peine d'une amende de ti carolus d'or, qui seraient employés à l'entretien des pauvres (cette ordonnance ne porte pas de date).

Plus tard, l'usage s'introduisit de distribuer, dans chaque paroisse, le jour de Saint-Thomas, tous les revenus des tables, sans en rien réserver. Ces distributions se faisant publiquement, les curés et mambours se voyaient obligés d'y faire participer tous ceux qui se présentaient, sans que leur état d'indigence fût constaté. De là résultait une insuffisance notoire des secours. En signalant ces abus, on se plaignit également du peu de connaissance du catéchisme qu'avait la classe pauvre. Pour l'excitera mieux s'instruire, un règlement, qui reçut la sanction del'évêquedeNamur, et, le 9 avril 1763, celle du conseil du Brabant, décida qu'une moitié des nouvelles libéralités en faveur des pauvres serait donnée aux ménages honteux, et l'autre moitié employée en prix de catéchisme.

Citons ici quelques uns des bienfaiteurs des pauvres de Nivelles :-le 24 août 1545, Godefroid Duchesnois laisse de l'argent à distribuer de préférence aux chefs de famille indigents (revenu, en 1787, 112 florins). — Le 23 octobre 1736, Pierre de Hennau donne tous ses biens. — Le 24 mars 1742, Claire Pigeolet institue les pauvres ses héritiers universels : ceux de la paroisse de Notre-Dame pour deux cinquièmes ; ceux de Saint-Jean-1'Evangélisle pour deux cinquièmes ; ceux de Saint-Jacques pour un cinquième (revenu, en 1787, 284 fl.). — Le 26 janvier 1773, Simon Le Hoye leur lègue une rente de 175 fl. — Le 17 juillet de la*même année, le chanoine Humbert Le Hoye donne une rente de 350 fl., à partager : un tiers pour les pauvres, un tiers pour l'éducation des enfants indigents, un tiers pour des prix de catéchisme. — Le 14 octobre 1785, Jean-Josèphe Lefebvre, Philippe Lefebvre, curé d'Acoz, et leur sœur Gertrude font donation aux pauvres vieil-

lards et veuves d'une somme de 1 ,285 fl., hypothéquée sur la censé Delporte.

Les fondations suivantes doivent aussi être mentionnées. Grâce au chanoine Marescaux, dont le don, fait le 10 mars 1640, s'accrut depuis par les libéralités de quelques-uns de ses confrères et de quelques chanoinesses, on distribuait à Saint-Paul, par les soins du prévôt, du doyen et des chanoines, du drap bleu et gris, pour une somme de 210 florins, à des vieillards pauvres et estropiés, ayant résidé à Nivelles plus de douze ans. — Le 12 septembre 4652, Marie-Jeanne de Hoensbroeck d'Oostham laissa une somme pour doter, par les soins de la prévôté du chapitre, une fille entrant en religion. — Enfin, Agnès Loffenne, par deux dispositions en date du 45 septembre 4672 et du 13 octobre 4 681, voulut avantager quatre vieilles filles ayant servi des chanoinesses et devenues incapables de travailler. Ces filles auraient vécu en commun, les plus fortes aidant les autres ; mais cet établissement ne put s'organiser et, en 4787, on se bornait à donner 28 fl. à quatre anciennes servantes de chanoinesses.

Actuellement, le bureau de bienfaisance possède 71 hectares (d'après un autre document, 35 hectares de terre et 14 hectares de prairies, produisant un revenu de 9,260 fr.); il jouit aussi de rentes de 4,868 fr. 43 en argent et de 30 hect. de seigle. Par un décret impérialen date de Berlin, le 12 novembre 4806, l'administration des pauvres de l'arrondissement de Nivelles a été autorisée à accepter, au profit des indigents des localités où ces biens sont situés, l'offre d'anciens religieux, qui voulaient révéler au domaine, comme provenant de biens nationaux, une ferme de 4 40 hectares, et, de plus, 50 autres hectares environ.

La question d'entretien des enfants trouvés et abandonnés donna lieu à plus d'un conflit. La ville voulut se décharger de ce soin sur les hôpitaux du Saint-Sépulcre et de Saint-Nicolas, mais le chapitre combattit cette prétention (résolution du 48 septembre 4684), et, le 27 octobre 4747, une sentence du conseil de Brabant imposa cette dépense à l'administration locale. En 4722, un enfant ayant été exposé dans les alioirs de la collégiale, on le porta au maire de Nivelles, mais cet officier, et les trois membres de la ville auxquels on l'envoya ensuite , répondirent que le lieu d'où l'enfant provenait n'était pas de leur juridiction, que par conséquent ils n'avaient rien à y voir. Le chapitre protesta et invita le premier juré à envoyer un exprès pour retrouver la femme qui avait abandonné le petit malheureux ; en attendant, celui-ci fut mis en nourrice pour 5 florins par mois et une livre de sucre (4 0 octobre 1722). Deux ans après, le chapitre fit remettre au maire, qui le reçut sans observation, un jeune enfant, qui avait été déposé aux pieds du « bon Dieu qui « porte sa croix dans l'ascente de la croisée de la collé- « giale ». En 4764-4765, la ville dépensa 488 fl. 3 s. pour les enfants exposés.

ÉTABLISSEMENTS DIVERS EN FAVEUR DES PAUVRES.

Atelier de travail, mont de piété.

Un décret du 49 brumaire an XIII autorisa l'administration générale des pauvres à accepter la donation de la maison dite *le Refuge d'Orival*, que M[rac] de Biseau Decarville, femme de M. Bernard Deprelle, avait cédée pour y établir un atelier de travail ouvert aux indigents, et qui, depuis, a été vendue par le bureau de bienfaisance au Mont de piété pour 25,000 francs.

Au moyen-âge, déjà au temps du duc Jean I[er], il y avait à Nivelles des tables (ou maisons) de prêt, tenues par des Lombards, a charge de cens'en faveur du domaine. Une permission d'en ouvrir fut octroyée, le 4 8 septembre 1406,àWalfroideCordua, Michel Sacquier et leurs compagnons, et confirmée au mois d'avril 4 416. En 1473, Charles le Téméraire fit séquestrer tous les établissements de ce genre qui se trouvaient dans ses États, mais ensuite il permit de les rouvrir, pendant douze années, à condition qu'il lui serait payé Une très-forte somme et, tous les ans, une taxe de 8,000 écus. Les compagnons lombards de Nivelles avaient cependant été autorisés, tout récemment, a continuer leur commerce pendant seize ans, et moyennant 46 florins dits *vierlanders,* par an (1[er] janvier 4 469). Le dernier octroi que nous ayons rencontré est mentionné dans une résolution du magistrat, du 26 novembre 4625, et fut délivré à Francisque Campe, mais jusqu'à ce qu'un mont de piété eût été érigé à Nivelles, projet qui ne se réalisa pas.

Le règlement organique du mont de piété actuel reçut l'approbation royale le 28 mai 1848. On choisit pour local la maison des syndics des récollets, partie de l'hôpital général. L'établissement fut placé sousla surveillance "de la députation des états de la province, et sous la direction d'une administration gratuite composée du bourgmestre, des échevins, d'un membre du conseil général des hospices et secours, d'un membre du bureau de bienfaisance et d'un jurisconsulte, aidés par un directeur, un caissier et un contrôleur. L'intérêt des sommes prêtées futfixéà 15 pour cent. Le dépôts'ouvrit le 18 juillet. En 1849, le produit des engagements s'y est élevé à 29,125 francs 10 centimes, sur lesquels il a fallu imputer, pour frais d'administration, 5,077 francs 93 centimes, soit 17,42 p. c. Les bénéfices se partagent entre les hospices et la bienfaisance.

Bibliothèque populaire, ateliers d'apprentissage, bassin de natation, cités ouvrières.

Depuis quelques années, le conseil des hospices et Je bureau de bienfaisance ont tenté plusieurs innovations utiles, dans le but d'améliorer la situation de la classe ouvrière, et de répandre en elle, autant que possible, le goût du travail et de l'instruction.

Une bibliothèque populaire a été formée et déposée au couvent desconceptionistes.

Plusieurs ateliers d'apprentissage ont été successivement subventionnés, afin de pouvoir y placer les orphéons ou les enfants pauvres. En 1849 ou a organisé un atelier pour la fabrication du fil de mulquinerie,en faveur duquel le gouvernement a alloué un crédit de 1,200 francs, payable en deux années. Eu exécution d'un contrat du 17 juillet 1855.1,200 francs sont payés annuellement au directeur de l'atelier de clouterie, qui a été fréquenté : en 1856-1857, par 36 apprentis; en 1859-1860, par 30 apprentis. Cet atelier existait déjà en 1852, de même que l'atelier de couture établi chez les Sœurs de l'Enfant Jésus, et qui a été fréquenté : en 1856-1857, par 95 tilies; en 1859-1860, par 50. Dans le rapport fait par le collège échevinal au conseil communal, le 29 septembre 1860, on porte à 2,138 fr 46 c. la dépense que les ateliers de clouterie et de couture ont nécessitée.

Dès le 6 novembre 1848, une commission sanitaire, qui s'intitula ensuite comité de salubrité publique, fut instituée à Nivelles, et provoqua bientôt l'établissement de prix de propreté, d'un bassin de natation, de travaux d'assainissement etc. Vers 1852, ce comité prit l'initiative d'offrir une médaille d'or à M. Rogier, comme témoignage de la reconnaissance publique envers cet homme d'Etat, qui a tant fait dans notre pays pour l'hygiène publique. La plupart des autres comités se rallièrent à cette proposition.

Une des mesures proposées à cette époque consista dans la création d'un bassin de natation, au faubourg de Namur, près du Ri Michaux et du Moulin du Charnier. On l'établit dans une propriété des hospices, au moyen d'un subside de 2,722 francs, que l'Etat accorda le 29 avril 1854. Ce bassin a une machinée vapeur de sept mètres de surface de chauffe; outre le grand bassin commun, il y a des baignoires particulières. Le bassin à l'air a été remplacé par un autre, que l'on a creusé au faubourg de Soignies.

En 4852, la commission administrative des hospices acheta, moyennant 9,000 francs, vingt-deux maisons situées impasse de la Madeleine, dans le but de les assainir ou d'établir des habitations plus convenables dans ce quartier, qui est exclusivement peuplé d'indigents. Le 8 février 1 856, elle acquit encore dans le voisinage douze autres maisons, au prix de 6,000 francs. Deux cités ouvrières ont ensuite été bâties : l'une, composée de dix maisons, au faubourg de Soignies, à proximité du chemin de fer; la seconde, dite de *Goûta,* et consistant en douze maisons, au faubourg de Namur. La première a coûté (sans le terrain) 40,588 fr. | 45 c, et produit par an 1,465 fr.; les arrêtés royaux du 43 août et 13 octobre 1858 en ont autorisé la construction, à la condition qu'elle fie coûterait pas plus de 30,000 francs, y compris la valeur du terrain. La seconde s'est élevée dans des conditions plus économiques, et à la suite d'un arrêté royal du 44 décembre 4859. Le conseil supérieur d'hygiène en a approuvé les plans. Le prix de chaque maison est évalué à 4,500 fr. L'ouvrier-locataire pourra en devenir propriétaire : après 48 ans d'occupation, en payant un loyer mensuel de 41 fr. 19c; après 46 ans, en payant 42 fr. 43 c. ; après 42 ans, en payant 14 fr. 98 c.

Instruction publique.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

C'était autrefois le chapitre qui avait la surveillance de l'instruction publique. Il exerçait son contrôle par l'intermédiaire d'un de ses dignitaires, l'écolâtre, dont les fonctions furent plus tard considérées comme une annexe de celles de prévôt.

Dans l'origine, sainte Gertrude s'était attachée à répandre l'instruction et le goût de l'étude dans la communauté nivelloise ; mais le résultat de ses efforts parait avoir été médiocre , et, sans une mention très-fugitive, on pourrait supposer qu'au moyen âge on ne donnait plus dans les écoles de Nivelles qu'une instruction élémentaire. Dans un accord conclu entre le chapitre et les curés, en 1304 ou 1314 (accord dont nous n'avons vu qu'une mauvaise copie), on mentionne les écoliers fréquentant les études générales (c'est-à-dire les études supérieures), tant à Paris qu'à Nivelles et ailleurs *(scholarium tam Parisiis quam in Nivella vel alibi studia gêneralia frequentanlium).*

L'écolâtre avait sous lui un *rector* ou directeur spécial des écoles, tel qu'était maître Henri, qualifié, dans un acte de l'an 1229, de *rector scolarum Nivellensium.* L'un et l'autre maintinrent, à toutes les époques , avec beaucoup d'énergie, leur droit exclusif d'ouvrir des écoles ou d'en autoriser l'ouverture. Ce monopole, comme tous les autres droits du chapitre, fut contesté par la commune au XIV^{e} siècle. On vit alors les fonctions d'instituteur exercées par des personnes qui n'avaient pas reçu d'autorisation à cet effet, et, entre autres, par Gôdefroid *Ade* (ou Adams), clerc marié et sacristain de Saint-Jean-Baptiste *(clericus conjugatus et matricularius ecclesiæ parochialis Sancti Johannis macellorum),* et Marguerite *Aurifabri* ou J'orfévre. Sur les plaintes de l'écolâtre Jean Tricbert, l'archidiacre de Hainaut dans l'église de Liège défendit, sous peine d'excommunication et d'une amende de 100 marcs d'argent, d'ouvrir des écoles pour les jeunes garçons, à Nivelles et dans les lieux voisins, sans l'autorisation de l'écolâtre, qui en instituerait le recteur (9 mars 1430). Adams s'étant opposée l'exécution de cette sentence, fut condamné de nouveau, le 5 mai suivant et le 5 décembre 1434. Il objecta, sans succès, que, depuis très-longtemps, les Nivellois confiaient leurs enfants des deux sexes à des instituteurs choisis par eux , pour leur apprendre la lecture , l'écriture et l'idiome vulgaire.

Des défenses de tenir école furent encore adressées par le chapitre à diverses personnes, notamment en 1628,1e 29 octobre 1718 et le 5 janvier 4747. En 4718, le maître des écoles, Nicolas Baudoux, reçut un mandat exclusif d'enseigner, et le chapitre" lui assigna 50 florins par an, à la condition qu'il prendrait les assistants qui lui seraient nécessaires. Mais, insensiblement, le maire et les jurés, au nom de la ville, s'étaient immiscés dans la direction de l'enseignement, et il fallut reconnaître qu'ils avaient le droit d'y participer. Par une sentence du conseil de Brabant, du 26 août 1748, les droits du prévôt furent maintenus ; toutefois, on permit à six personnes, qui avaient ouvert des écoles sans son autorisation , mais du consentement des curés et du maire, de continuer à les diriger, à la seule condition de se représenter à l'écolâtre, qui leur donnerait un acte d'admission. Les instituteurs devaient être de bonne vie et religion et enseigner la lecture et l'écriture.

Outre le maître de la grande école, qui était rétribué par le prévôt, l'instruction était donnée, à cette époque : par M^{e} Jean Petit, par deux ermites qui tenaient près de la ville un pensionnat et externat, et par trois communautés de femmes : les conceptionistes, les béguines et les sœurs de la fleur de lys, les premières, pour des filles d'un âge déjà avancé. Il y avait de plus, ajoute-t-on, deux écoles dominicales fondées. La rétribution ordinaire était de 3 sous par mois, et on calculait qu'un instituteur devait réunir une centaine d'élèves pour pouvoir subsister.

Des deux écoles dominicales citées plus haut, nous n'en connaissons qu'une, celle qui fut établie, en 4651, par Isabelle et Françoise Desfossés, dans la rue de Charleroi, plus haut "que le refuge de Malte ou de Chantraine, afin d'y donner les premiers principes de religion. Le 29 novembre 1786, on la transféra à l'hôpital de pèlerins de Saint-Jacques, dans la chapelle que l'on appelait vulgairement le *Petit Saint-Jacques,* et on y établit un maître et une maîtresse. Le magistrat et le curé en avaient l'administration, et l'abbesse et le chapitre en étaient les protecteurs. Actuellement, le bourgmestre et le curé primaire en ont la direction. Une difficulté s'étant élevée , en 4857, entre les administrateurs de cette fondation, au sujet de l'emploi des revenus, un arrêté royal du 9 mai 4860 a décidé que cet établissement a eu, dès l'origine, le caractère d'une école publique communale , qu'il serait à l'avenir soumis aux dispositions de la loi du 23 septembre 4842, et que l'administration en serait déféréeà l'autorité communale. Le Petit Saint-Jacques se trouve au coin du Tienne Bavard et de la rue du Wichet. La façade qui se présente vis-à-vis de la rue des Brasseurs offre encore une abside, à trois pans, dans laquelle on a pratiqué des fenêtres carrées pour la tranformer'en maison.

L'ancienne école du chapitre se trouvait dans un bâtiment contigu au chœur de la collégiale. Plus tard, l'école primaire occupa le rez-de-chaussée du local actuel de l'académie de dessin. Enfin, l'administration communale se décida à lui fournir un local convenable. Les hospices vendirent à la ville, moyennant 4,068 fr., l'emplacement de l'ancien hospice des orphelins et lui prêtèrent, moyennant 3 p. c. d'intérêt, la somme de 50,000 fr. (arrêtés en date des 23 mai et 31 mars 4857). Les travaux avaient été commencés pendant l'hiver de 4855-4856; ils furent achevés en quelques années. La nouvelle école, dont les plans ont été donnés par M. Carlier et publiés dans le *Journal de l'architecture,* a coûté, au total, fr. 95,410 98 c.

Construit dans une rue nouvelle, dont l'axe est à peu près le prolongement occidental de la nef de Sainte-Gertrude, cet édifice a une façade d'un assez grand développement. Vue de la rue, elle présente un vaste

bâtiment n'ayant qu'un rez-de-chaussée sur caves et flanqué, à chaque extrémité, d'un pavillon formant avant-corps. Ces pavillons ont un étage de plus que le reste de la construction; ils comptent 3 fenêtres à chaque étage. Le bâtiment principal est percé, au milieu, d*une grande porte cintrée, et, de chaque côté de cette porte, de 7 fenêtres. Cet édifice, d'un style fort simple, est bien proportionné; la nudité de la façade est diminuée par les ouvertures des caves, en même nombre que les fenêtres. Du côté de la cour l'aspect est le même, sauf que les 4 fenêtres, à droite et à gauche du vestibule d'entrée, sont remplacées par des portes. La ventilation et le chauffage se font par le système Van Hecke, qui y a reçu sa première application.

L'école communale, ainsi que l'école dominicale, ne sert que pour les garçons. Dans la première on a établi, en 4853, des cours pour adultes. L'instruction primaire est encore donnée à Nivelles : aux garçons, à l'école d'application adoptée, annexée à l'école normale, pour compléter l'instruction pédagogique des élèves instituteurs; aux filles, aux écoles adoptées des sœurs de l'enfant Jésus et des sœurs du Sacré Cœur. En 1859-1860, l'instruction primaire a été donnée à 635 enfants et 60 adultes.

P«u de temps après la mort de la reine, une école gardienne fut fondée par la ville, sous le nom *d'Ecole Louise-Marie*. Les petits élèves, à leur entrée, reçoivent une blouse ; le conseil des hospices fournit chaque jour la soupe nécessaire pour leur dîner, et, pendantlannée, des distributions de vêtements sont faites aux enfants nécessiteux. Cette école, que l'on a placée rue du Béguinage, est dirigée par les sœurs de l'enfant Jésus, ainsi qu'une seconde, *l'école Sainte-Gertrude*, qui a été établie, vers 1856, dans l'impasse de la Madeleine. Les dépenses de cette dernière sont entièrement supportées par le conseil des hospices; celles de la première dépassant 4,000 fr., le déficit est couvert par des dons volontaires et le produit de fêtes musicales. Le collège échevinal et le conseil communal ont abandonné en sa faveur : le collège, une somme de 600 fr. à prélever sur sou traitement; le conseil, le montant de ses jetons de présence. Le baron Seutin et sa femme l'ont dotée d'une rente perpétuelle de 300 fr., dont le capital a été légué au bureau de bienfaisance par un codicille au testament de ce célèbre chirurgien, daté du 19 janvier 1862. M'"e de Xavier lui a légué une autre rente, de 240 fr. Enfin, après que le don de 20,000 fr. fait par M. de Sébille cl'Amprez aux frères de la doctrine chrétienne eut été déclaré caduc, le 15 septembre 1853, le bureau de bienfaisance déclara que ce capital, qui lui avait été adjugé, serait destiné à entretenir l'école gardienne et au besoin à en fonder une nouvelle, sous le nom *d'Ecole gardienne de Sébille d'Amprez*. Les écoles gardiennes ont reçu, en 1859-f§80, 271 enfants ; les ressources de l'école Louise-Sfarie se composaient alors :

1°	De la somme prélevée sur les traitements du collège échevinal et sur les jetons de présence du conseil communal . . .	fr. 1,200
S •	De !a rente constituée par le docteur baron Seutin . . .	300
3 •	De la rente constituée par M'"- de Xavier	240
4°	Des revenus de l'ancien Béguinage.	.350
.i •	D'un subside du Bureau de bienfaisance.	.800
$°	D'uu subside de l'Etat.	.400
		Fr. 3,280

Il y a encore une école gardienne, payante, dans le local du Béguinage.

ENSEIGNEMENT MOYEN.

Immédiatement après la dissolution du concile de Trente, on songea à organiser, en Belgique, des séminaires ou collèges diocésains, spécialement destinés à préparer des jeunes gens à l'exercice des fonctions pastorales, Le premier évèque de Namur, Havet, qui avait été Je confesseur de Marie de Hongrie, et qui avait assisté au concile , où !e pape Pie IV l'avait distingué d'une manière toute particulière, conçut le projet de doter Nivelles d'un établissement de œ* genre. Mais les événements qui suivirent les troubles de religion et, plus encore, suivant toute apparence, les dissentiments qui s'élevèrent entre l'évéque et une partie du clergé et du peuple de Niveljes, firent abandonner ce projet.

Un des successeurs de Havet, François Buisseret, parvint à conduire la même entreprise à bonne fin, mais seulement après de longues négociations. Le chapitre, auquel il s'adressa en premier lieu, lui accorda une maison « pour l'avancement du séminaire, à conte dition que cet établissement serait érigé, fondé et « maintenu en cette ville » (3 octobre 1602) ; plus tard, il vota encore 500 fl., à la condition ^ju'on ne lui réclamerait plus rien pour cet objet, qu'il aurait toujours le droit de déléguer un député pour assister à la reddition des comptes, et qu'on lui abandonnerait la collation de deux bourses pour les choraux de la collégiale ou toute autre personne (25 février 1606). Les trois membres de la ville furent aussi.invités à contribuer à une œuvre, a fondée à l'honneur de Dieu , pour l'utilité de la jeu- « nesse et au profit des maltôtes ». Us résolurent, le 26 septembre 1603, d'acheter la maison de l'avocat de Herre, qui fut en effet acquise au nom de la ville, le lendemain, moyennant une rente annuelle de 75 fl. On y ajouta ensuite l'habitation du chanoine Havet, moyennant 20 fl. et une rente de 38 fl. ; celle de M. Vander Beken, au prix de 700 11., et celle de M. de Meelmont (c'est-à-dire du seigneur de Bois-Seigneur-Isaac), en échange de celle de feu M^c^ Jacques Rolan, et à la condition que celle-ci resterait exemptée des logements militaires (20 septembre 1604). Le 21 octobre 1604, pour déterminer les magistrats à contribuer autant que possible à la réalisation de son projet, De Buisseret leur promit que « les enfants d'iceux ⩽ (c'est-à-dire des Nivellois) y seroient enseignés (ou « instruits) gratuitement ». Outre plusieurs maisons qui étaient alors vides et qui se trouvaient à proximité du couvent des Récollets, les trois membres de la ville avaient assigné, au profit du séminaire projeté, une rente de 80 fl. sur les biens de la charité, un legs fait par Hubert Gerson etc. (10 septembre 1604). ils lui abandonnèrent aussi « le lieu où étoit le jeu des arba- « leslriers jusqu'aux cordeliers », et, de concert avec le chapitre : les biens de la chapellenie de la Division desapôtres à l'église Saint-Jacques (d'un revenu annuel, en 1629, de 114 fl.), ceux de l'autel Saint-Nicolas dans l'église de Gouthal (revenu, 159 fl. 4 s.), ceux de l'hospice Turquoy (revenu, 144 fl.). Enfin la ville donna encore 1,500 fl. pour aider à la construction des bâtiments.

Les offres du chapitre et de la ville ayant élé acceptées par l'assemblée générale du clergé du diocèse de Namur (en octobre 1604), le séminaire fut définitivement établi l'année suivante. L'évéque Buisseret fit, dans ce but, de grandes dépenses personnelles. Par son testament en date du 15 juillet 1611, il légua pour en employer le revenu, montant à 1,600 fl., en bourses de 10 livres de gros, tous les biens, meubles et immeubles, qu'il avait acquis à Nivelles, et, de plus, treize bonniers un journal de prés et de pâtures, dites *le Prêt des Halnetz*, à Floreffe, et qui étaient tenus en fief du comté de Namur. Dans le cas où le séminaire serait aboli, ces bourses devaient être transférées au collège de la Fleur de lys, de Louvain. Trois d'entre elles devaient être, autant que possible, conférées à des membres de la famille du prélat. Le 20 août de la même année, un diplôme de ce dernier, en remercîment de la coopération de la ville, accorda aux magistrats la présentation à une des bourses , et la nomination d'un des trois commissaires assistants à l'audition des comptes de la fondation. Des deux autres, l'un était choisi par l'évéque, l'autre par le chapitre.

Quelques années après, la direction du séminaire fut confiée aux jésuites, sauf que deux prêtres séculiers en avaient la direction , sous le rapport de l'économie et de la discipline. On se bornait à y enseigner les humanités. Les jeunes gens qui en sortaient et qui se destinaient à l'état ecclésiastique, étudiaient ensuite la philosophie au collège du Lys, à Louvaiu, et la théologie au séminaire des évêques, à Douai. En l'année 4658, il fut transféré au chef-lieu du diocèse, à Namur; il ne resta à Nivelles qu'un collège d'humanités. Nous avons eu occasion, en parlant du couvent des jésuites, de donner quelques indications sur ce collège. Dans les dernières années de l'existence de la compagnie, on n'y comptait plus que trois professeurs : un pour la figure, un pour la grammaire et la syntaxe et un pour la poésie et la rhétorique. Par un décret du 24 septembre 1766, le gouvernement prescrivit la division de ces deux dernières branches et. la ville octroya, à cet effet, un subside annuel de 200 fl. Plus tard , ces deux branches furent de nouveau réunies, tandis que l'on séparait la grammaire et la syntaxe, et la ville fut exemptée, le 23 juin 1783 , de la nouvelle charge qui pesait sur elle, et qui était d'autant plus onéreuse que le nombre des élèves, réduit de moitié depuis la suppression des jésuites, ne s'élevait pas à plus de dix-sept.

Pendant la révolution brabançonne, le chapitre et le magistrat conçurent le projet de confier de nouveau la direction du collège à un ordre religieux. La congrégation de l'Oratoire wallon s'étant offert à remplir cette mission (15 août 1790), ses propositions furent acceptées dix jours après, et les états de Brabant accordèrent au collège un subside considérable : de 1,400 fl. pour la première année; de 2,000 fl. pour les années suivantes (6 novembre 1790). Ce collège, où a professé le savant Dewez, où se sont formés plusieurs hommes distingués, entre autres, deux des membres actuels de l'Académie royale de Belgique et des corps universitaires : MM. Roulez , recteur de l'université de Gand, et Baguet, professeur à l'université de Louvain. subsiste encore aujourd'hui, comme collège communal.

Déplacé des locaux du séminaire, où l'on a installé une école normale, il a été établi dans les bâtiments d'un autre établissement d'instruction, qui s'élait formé sous la direction de religieux oratoriens, le *Collège de Noire-Dame de la paix,* qui a été acheté en 4848, au prix de 26,800 fr. Cette somme a été empruntée à la caisse d'épargne , à laquelle la ville la remboursera par annuités, en vingt-six années. L'internat avait été supprimé au collège communal, en 4846 ; il a été rétabli quatre ans après environ. Le personnel enseignant a été augmenté et réorganisé en 4852. A cette époque l'Etal a accordé au collège un subside de 6,500 fr. (arrêté royal du 28 juillet), et la ville a porté le sien de 4 à 6,000 fr. Les locaux ont été agrandis, en 4851-4852, au moyen d'un emprunt de 44,000 fr. que la ville a été autorisée à contracter, par arrêté royal du 23 octobre 4851. En 4860, cet établissement comptait 428 élèves, dont 67 externes, 53 internes et 8 demi-pensionnaires ; les dépenses se sont élevées, pendant l'année, à fr. 25,492 59 c, Elles sont couvertes, en partie, au moyen des revenus de l'ancien collège de Buisseret, qui étaient portées comme suit au budget de 4860 :

Renies en argent et en grains	fr	44o 94
Fermages de lerres et de prés		3,784 >>
	Fr.	4,229 94

Ce collège est placé sous la surveillance d'une commission de sept membres, dans laquelle figurent le bourgmestre et les échevins.

ÉCOLES NORMALES.

L'arrêté royal du 40 avril 4843, qui a organisé des écoles normales, a décidé que l'école normale d'instituteurs primaires pour la partie wallonne du royaume serait établie à Nivelles. Elle fut installée par l'administration communale dans les bâtiments du collège de Buisseret, dont l'appropriation coûta à la ville 42,OOOfr., et dont l'agrandissement, en 4845, nécessita une nouvelle dépense de 67,000 fr., dont 30,000 fr. furent payés par l'Etat et par la province, et les 37,000 restants par la ville, qui les emprunta à la caisse d'épargnes et les remboursa par onze annuités.

Une école d'application. destinée à préparera l'examen de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur , examen qui a été décrété par l'arrêté royal du 3 septembre 4852 , a été annexée à l'école normale, qui compte aujourd'hui 446 élèves. On y a réuni une petite bibliothèque et un cabinet de physique.

Les bâtiments de l'ancien collège ont été en partie reconstruits, le restant date du siècle dernier. Dans cette dernière partie se trouve l'oratoire, où l'on remarque un banc de communion délicatement sculpté. Sur la porte d'entrée on lit : *seminarium dioecesanum | erectum \ franc⁰ Buisseret V° ep(iscop)o namur (censi) | anno 1605.*— A l'intérieur de l'entrée on a placé celte autre inscription : *Collabentem hanc aedium parlera \ Civitas nivigellensis \ rectœ institutioni puerorum favens \ reaedificavit | curante L.Dept, summo iirbis administro \ MDCCCXLV.*

En 4849 , le gouvernement a annexé des cours normaux pour institutrices à l'institution Desbille, de Nivelles. Ces jeunes personnes y sont internées ; le gouvernement et la province leur viennent en aide pour le prix de la pension, qui est fixé à 350 fr. C'est ce qu'on appelle actuellement l'école normale adoptée pour les institutrices; elle se trouve dans le couvent des sœurs de l'EnfantJésus.

COUP.S DIVERS. - BOURSES D'ÉTUDES ,— PRIMIS NÉS A MVELLES.

Parmi les établissements destruction figure *YÉcole d'accouchement*, annexée à la Maternité à la suite d'une décision prise en 1856 par le conseil provincial. Les jeunes personnes envoyées par la province à cette nouvelle école y reçoivent l'instruction , la nourriture et le logement, moyennant une pension annuelle de 300 fr. payée aux hospices.

Les fondations de bourses auxquels les Nivellois sont admis à participer sont les suivantes :

Par disposition datée de l'année 4603, l'évèque Buisseret a fondé deux bourses en faveur d'élèves du collège de Nivelles pour l'étude des humanités etsciences supérieures. L'une, valant 40 fl. par an, est à la collation de l'administration communale; l'autre , de 52 fl., à la collalion de l'archevêque de Malines.

Les jeunes gens qui ont fait à Nivelles un cours de rhétorique, et, après eux, les étudiants pauvres quelconques, sont, après les parents du même évêque, aptes à jouir des bourses instituées par Buisseret en 4614 et dont l'évèque de Namur est collateur.

En 4 743, Adrien Malbeecke en a établi pour l'étude de la philosophie, en faveur de jeunes gens de Nivelles peu fortunés et de bonne conduite, à défaut de parents du foudateur. L'un de ceux-ci en est collateur, de concert avec le curé primaire de la ville.

En 4749, un nommé Henchuysen a institué des bourses pour l'étude de la philosophie et de la théologie, bourses dont peuvent profiter des Nivellois à défaut de parents du fondateur et de Louvanistes.

En 4 753, le chanoine De Seaux a avantagé de même les enfants de chœur de Jacollégiale qui voudraient se livrer aux hautes études ; ces bourses se confèrent par les curés de Sainte-Gertrude et de Saint-Nicolas.

En 4768, Nicolas Brion institua des bourses pour l'étude de la poésie , de la théologie et des autres branches de l'enseignement universitaire. La collation en

appartient au curé primaire de,Nivelles, à l'aîné des descendants de Nicolas Brion et à l'aîné de ceux de J.-B. Le Juste. Elles sont conférées : d'abord à ces descendants ou, à leur défaut, aux autres parents du fondateur ; ensuite aux habitants d'Obaix , de Rossignies et aux choraux de Nivelles.

Le 24 novembre 1834, la douairière De Baré de Comogne a légué des revenus pour des bourses en faveur de jeunes gens de Nivelles ou des environs ; mais cette fondation ne doitse réaliser que pour autant que les frères des écoles chrétiennes cesseraient de jouir des biens qui y sont affectés.

Le testament du baron Seutin renferme un legs au bureau de bienfaisance de la somme nécessaire pour la création d'une bourse de 300 fç. par an, en faveur d'un jeune homme de Nivelles (et, de préférence, choisi parmi ses parents), pour achever ses études, soit en médecine, soit en droit, à l'université de Bruxelles.

Parmi les *primas* de l'ancienne université de Louvain, on cite comme étant nés à Nivelles : Othon de Lembecq,en 4515; HenriGhilenghien, en 1543; Michel Carlier, en 1656. Celui-ci fit une entrée solennelle, le 17 novembre. La jeunesse de la ville l'escorta jusqu'à l'hôtel de ville, où le magistrat lui fit don d'une vaisselle d'argent valant 24 fl., et lui offrit une collation.

ACADÉMIE DE DESSIN ET ÉCOLE INDUSTRIELLE.

L'académie de dessin de Nivelles fut fondée en 1818 , l'année qui suivit la publication d'un arrêté prescrivant la multiplication des institutions de ce genre. Ouverte d'abord dans une partie des locaux du collège communal, elle fut ensuite transférée dans ceux de l'école primaire. Un nouveau règlement, du 2 janvier 1824, y ajouta un cours d'architecture. En 1840, le conseil communal profita de la démission donnée par le directeur pour réorganiser l'académie. On y annexa alors les cours industriels et gratuits qui avaient été ouveris en 1833 par P. Persyn , professeur de dessin, et De Villers, professeur de mathématiques, et qui avaient subsisté indépendants de l'administration locale, à l'aide de deux subsides de 400 fr. chacun , obtenus de l'Etat et de la province. Un règlement organique de l'académie futapprouvé en séance du conseil communal du 6 décembre 1841. Actuellement cet établissement compte trois classes : une de dessin industriel, une d'architecture et une de dessin académique. Elles ont été suivies, en 1860, par 77 élèves.

Enfin , il existe à Nivelles une école de musique vocale, qui a été ouverte en 1849-1850 par la société d'harmonie et de symphonie. Elle a compté, en 1860, 41 élèves.

SOCIÉTÉS DIVERSES.

Suivant Gramaye, la partie notable de la bourgeoisie nivelloise était autrefois répartie dans cinq gildes, trois de tireurs et deux de rhétoriciens. Mais à peine sait-on qu'il y eut à Nivelles une chambre de rhétorique qui alla, en 1496, au concours ouverte Anvers. Ce n'est pas sans.peine que nous en avons retrouvé le nom. On rappelait le *Bon vouloir* ou le *Franc vouloir*, et elle se réunissait dans une maison du Marché, maison que l'on désignait par cette dernière dénomination.

Le lundi de Pâques 1526, la ville donna 10 sous aux « Compagnons du Bon voiloir », et, la même année, paya deux livres « en aide du louage de la chambre des « Compagnons du Franc voloir ». Cette société intellectuelle ne survécut pas, selon toute apparence, aux troubles du seizième siècle, ou n'en sortit que transformée en confrérie. Le 25 février 1621, la ville donna en location la *Chambre du Franc vouloir,* au Marché, qui menaçait ruine. Dans une ordonnance du 1er septembre 1631, relative à la tenue du marché au beurre, au fromage et aux « herbries », on désigne pour l'emplacement de ce marché le terrain «depuis la grosse « thour de la grande église jusques au neuff ouvrages « de l'hôtel de Madame, le long de la place où l'on « souloit représenter les commédies du Francq vouloir».

Les Compagnons du Bavard n'auraient-ils pas constitué la seconde des chambres de rhétorique mentionnées par Gramaye?

Pendant la domination française, une loge maçonnique fut constituée à Nivelles ; le grand Orient de France installa, le 19 novembre 1807, les *Amis discrets.* qui subsistèrentjusqu'en 1823. Après une assez longue interruption, la loge reprit ses travaux le 15 novembre 1839, pour les abandonner une seconde fois, une douzaine d'années plus tard.

Il existe encore à Nivelles une société agricole et horticole, une société de lecture qui compte environ cent membres , et plusieurs sociétés musicales.

COLLECTIONS D'OBJETS D'ART. — IMPRIMERIES, JOrRNAUX.

M. François Charlier possède une petite collection d'antiquités et quelques tableaux, parmi lesquels on remarque : les Sept oeuvres de Miséricorde, que l'on attribue à Peler Neefs pour l'architecture, et à Breughel pour les figures; deux tableaux de fleurs et de fruits, de Daniel Zegbers; une Immaculée Conception, de Van Diepenbeek etc.

Le docteur Lebon a également réuni une collection de tableaux , dans laquelle figurent : une Sainte-Catherine, de Bernard Van Orley ; une Conversion de Saint-Paul, par Coxie; un grand paysage d'Hobbema; un Crucifiement, de Breughel ; deux Marines, de Vanderneer ; une Vue du grand canal de Venise, par Canaletti etc. Le même docteur et son frère, -ainsi que le docteur Pigeolet, possèdent quelques ouvrages du sculpteur Tamine.

Nous rappellerons ici qu'on doit fixer à l'année 1774 l'introduction de l'imprimerie à Nivelles. Emmanuel Pion, fils d'un imprimeur de Mons, alla s'établir dans cette ville, où il continua jusqu'à sa mort, en 1832, son industrie, dans laquelle il et eu des successeurs.

De 1821 à 1823, a paru à Nivelles un journal bis hebdomadaire, qui s'intitulait *Journal de l'arrondissement de Nivelles,* et qui était rédigé et imprimé par MM.'Despret frères. Il a reparu, en mai 1847, sous le titre de *Chronique de l'arrondissement de Nivelles.* Il était alors hebdomadaire et sortait des presses de M. J. Despret. Il porte aujourd'hui le titre de *Gazette de l'arrondissement de Nivelles.*

Fêtes publiques. — Mœurs et coutumes.

LA PROCESSION DELA SAINT-MICHEL.

De temps immémorial, on promène eu grande cérémonie les restes de sainte Gertrude le 28 septembre, jour de la Saint-Michel. Cette date est remarquable. Elle nous prouve que jadis le premier des archanges était particulièrement honoré à Nivelles, comme il l'était aussi à Bruxelles et à; Aqvers, où les églises principales (à Bruxelles, celle dite aujourd'hui des Saints Michel et Gudule, et, plus fréquemment, de Sainte-Gudule; à Anvers, celle qui devint plus tard un temple abbatial) lui étaient consacrées. Cette coïncidence s'expliquerait peut-être par une ancienne substitution du culte de saint Michel à celui du dieu de la guerre : le gaulois Dis, le romain Mars ou Thor le Scandinave.

Cette solennité constitue la véritable fête annuelle de Nivelles, surtout depuis que cette époque devint aussi celle de la tenue d'une foire. On commence à la mentionner au XIIIe siècle. Au mois de mai 127(5, à l'occasion d'un chapitre général des Guillemtns, qui se tint

à Nivelles, le prieur général Marc admit à participer aux suffrages de l'ordre le chapitre de Sainte-Gertrude et ceux qui viendraient assister à la procession du jour de la Saint-Michel. Le 26 août 4283, l'évéque de Liège Jean d'Enghien accorda quarante jours d'indulgences aux fidèles qui visiteraient la collégiale ce jour-là ou lors des fêtes et solennités de sainte Gertrude. Au XIV^e^ siècle, à la suite d'une sanglante querelle qui divisa les familles de Bourgeval ou Bornival et de Roygnies ou Rossignies, s'introduisit la coutume de faire garder la « fierté et procession de madame sainte « Gertrude, par le bailli de Nivelles, ayant avec lui « grant planté de chevaliers, escuiers et compagnons « armés, environ vingt lances ». En 1404, le domaine ducal paya de ce chef au bailli 56 sous de gros.

Un privilège important fut accordé à Nivelles en 1446, en considération de ce que « une grande quantité « de peuple, de diverses contrées, se rendaient dans « cette ville pour visiter et doureir le corps de sainte « Gertrude porté à la procession ». Quelques sergents du bailliage ayant, sans cause raisonnable, mais pour en tirer profit , arrêté des pèlerins dans la campagne voisine, Jean IV, par une charte datée du 1^er^ septembre, leur défendit formellement d'en agir ainsi, à moins que ces pèlerins ne fussent des ennemis du duché, des bannis ou des personnes convaincues ou publiquement accusées de crime.

Quelques jours avant la Saint-Michel, le magistrat faisait demander le corps saint au chapitre et à l'abbessc. Cette démarche devait se faire par le premier rentier, ou ensuite, par le premier juré : le 25 septembre 4685, la demande de la ville fut rejetée pour ce motif et le magistrat dut la renouveler en employant le ministère du premier de ses membres. Il promettait de veiller avec soin sur le corps vénéré de la patronne et s'engageait à le restituer fidèlement. Le 27 septembre, la châsse était descendue du maître autel, en présence du chapitre, du maire et deséchevins. Après quelques prières et après « le dragon posé sur le « docsal », toute l'assistance se transportait à l'hôtel de ville, où le greffier de l'échevinage proclamait l'ouverture de la fêle et les franchises dont on jouissait alors, après que l'huissier de la même cour et le valet de la ville eussent successivement appelé l'attention de la foule en criant : « Oyez, seigneurs, oyez ».

De temps immémorial, la procession suit l'itinéraire suivant, qui a environ 44 kilomètres (près de 3 lieues) d'étendue : Elle sort de l'église par le grand portail occidental ; parcourt la rue de Mons, puis la chaussée de Mons jusqu'à la chapelle S^te^-Barbe; tourne à droite en suivant le chemin de S^-Barbe jusqu'à la maison Dewez ; se dirige à travers champs vers le moulin de Godron, en passant à l'ouest du Panier vert, à l'est de la fabrique de tuyaux de drainage et de la maison du garde-barrière du chemin de fer et à l'ouest du moulin de Godron ; continue, toujours à travers champs, en laissant à gauche la ferme du Grand-Marquais et la fontaine du Sépulcre; arrive à la maison Sainte-Anne, qu'elle laisse à droite pour prendre le sentier Sainte-Anne et ensuite le chemin du Petit-Paradis ; arrivée à la chaussée de Bruxelles, tourne à gauche et suit la route jusqu'au delà du Fonteneau : fait un coude vers Ja droite et s'engage dans le chemin du moulin du Bleu, puis dans celui du Saint Nom de Jésus, jusqu'à l'endroit nommé le Chêne , où l'on fait halte pour déjeûner. En se remettant en marche, la procession arrive bientôt à la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, où elle tourne à droite et entre dans le chemin de Wavre, auquel font suite le chemin de la Procession et le Vert battis ; un peu plus loin que la croix Gabriel, appuie sur la droite et parcourt le chemin du Grand-Bailli jusqu'à la petite Sainte-Gertrude ; de là, reprend sa course à travers champs, en se dirigeant en ligne directe vers la ferme de Grand'Peine , où l'on sert un second déjeûner. Après cette halte, la procession se fraye un passage vers Henricourt, qu'elle laissée droite comme Grand'Peine, puis atteint le chemin de Fontaine-J'Evêque, au point où il se ramifie avec celui de la Basse-Guenette; tourne à droite pour rejoindre la chapelle S^te^-Barbe , et observe ensuite le même itinéraire qu'à sa sortie, en parcourant la chaussée et la rue de Mons. Avant de rentrer dans l'église , la procession en fait le tour par la place Saint-Paul, le Marché au Bétail et la Grand'Place.

Cetle procession, qui s'appelait aussi la *procession au déjeûner,* était accompagnée partantes les corporations civiles et religieuses ; l'abbesse même y prenait place, mais dès qu'on arrivait hors Ja ville elle montait en voiture. Les échevins se tenaient près d'elle, à cheval, tandis que les jurés veillaient à la garde de la châsse. Les paroisses avec leurs bannières, les corps de métiers, les serments, les ordres religieux, formaient un cortège immense, sur le passage duquel se pressaient les populations. Il n'y a pas très-longtemps que , lors de la kermesse de Nivelles, il y avait un carrousel où n'étaient admis que les cavaliers ayant accompagné la procession. C'était la ville qui payait les dépenses de la fête; elle lui coûta, en 1526, 62livres 19 sous 40 deniers.

La procession constituait anciennement un véritable *ornmegang* à la flamande, une cavalcade avec géants et chars. Le sérieux et le comique, le sacré et le profane s'y coudoyaient, comme dans les processions communales de Bruxelles, de Louvain et d'autres villes. Si l'on y voyait le chapitre, le restant du clergé et les corps politiques de la cité, on pouvait aussi y contempler le géant Agaon, la géante sa femme, Lololeur fils, le cheval Godet, la licorne, l'aigle et le chameau. Au XVIII^e^ siècle, ces trois derniers animaux ne sortaient qu'en temps de jubilé ; le tout fut vendu par ordre du gouvernement autrichien, le 26 mai 4 786.

A une époque où l'on ne croyait pas avoir sauvé la patrie parce qu'on avait prescrit la vente de quelques vieux mannequins qui, à défaut d'utilité pratique, amusaient au moins la foule et donnaient à nos fêtes un cachet d'originalité , tout ce qui y figurait était travaillé avec un art et un soin que'l'on ne retrouve plus que rarement. Quelques têtes de géants de cavalcade étaient remarquables modelées. Nul doute que celui de Nivelles, Golias, comme on l'appelait jadis, ne fût de ce nombre, car, en 4526, on dépensa 9 sous pour le « remettre à point ». Il était alors accompagné d'un *grand bayart,* c'est-à-dire d'un grand cheval, dont la restauration coûta 18 sous en 1526, et 14 sous en 4528, lorsqu'on le confia à « Mathieu lepaintre ». Parfois, des chariots suivaient aussi; celui des « Compagnons de « liesse » leur valut, en 1526, un subside de la ville s'élevant à deux livres. En 4 529, on refit « le chariot « menant l'ung des engiens sur le tour de la proces- « sion ». Tous ces objets étaient remisés dans des locaux appartenant à la commune et aujourd'hui aliénés ' la *Grange du Géant* et la *Grange du Bayart,* qui furent données en location, le 28janvier 4586, pour un terme de trois années : la première, moyennant 47 fl.par an ; la seconde, moyennant 20 tl. En vertu d'une résolution eu date du 8 juillet 1715, cette dernière fut reconstruite et on en remplaça la couverture, faite de paille , par un toit de tuiles."

On peut encore se faire une idée du luxe artistique qui régnait jadis dans nos fêtes, en examinant le *char de sainte Gertrude* Ce char, qui date du milieu du XV^e^ siècle, était remarquable par les peintures à la détrempe qui en ornaient les panneaux. M. Alvin signala vainement, dès l'année 4836, la nécessité de le réparer; on ne s'en occupa que lorsqu'il fut trop tard. Cependant il a été remonté à neuf, en 4854, sur un train massif et assez solide pour ne point se briser en traversant les terres labourées. II est tiré pardes chevaux vigoureux, qui doivent être fournis par les tenanciers de certaines fermes. Le corps du char est destiné à servir de piédestal à la châsse de sainte Gertrude ; il est

formé de deux parallélipipèdes rectangles superposés ; chacune des deux parties, semblables mais inégales, de cette espèce de soubassement est pluslongue que large, et plus large que haute. Des colonnettes, ornées de petites figures sculptées, divisent en panneaux les quatre faces des deux compartiments du char: le compartiment inférieur compte 9 panneaux dans sa longueur et 3 dans sa largeur, soit en tout 24 panneaux ; le compartiment supérieur a seulement 6 panneaux en longueur et 2 en largeur, soit 16 panneaux. Les colonnettes sont celles qui appartenaient au char primitif; mais les panneaux anciens du bas, revêtus de peintures, ont dû être remplacés; les panneaux du haut sont occupés par des personnages. On ne promène plus la belle châsse de sainte Gertrude ; on se borne à placer sur le char le cercueil contenant les reliques.

FÊTES DIVERSES.

Entre autres fêles et cérémonies qui se pratiquaient à Nivelles, il en est deux dont nous devons encore parler :

L'un des dimanches du carnaval y est connu sous le nom de *Dimanche du grand feu;* celle désignation rappelle un amusement populaire analogue aux feux de joie de la Saint-Jean, et d'après lequel on appelait le premier dimanche du carnaval *les Brandons.*

Le vendredi saint, d'après ce que nous tenons des plus anciens vieillards de l'hospice, une cérémonie, dont la signification n'est plus connue, avait lieu au bas du Marché, en face de la maison portant aujourd'hui le n° 12. Elle commençait vers onze heures du malin et se terminait au premier coup de cloche de midi. Ces vieillards ne se rappellent plus la phrase que prononçait à trois reprises un agent de l'autorité, placé devant une table couverte d'un drap blanc et sur laquelle était pose un crucifix; mais ils sont d'accord pour dire que, la cérémonie terminée, les gages restants chez les prêteurs sur gages devenaient légalement la propriété de ceux-ci.

MOEURS ET COUTUMES, SURNOMS elC.

Après tant de détails consacrés à exposer les particularités de l'histoire de Nivelles et l'organisation civile et religieuse de cette belle petite ville, il est difficile de trouver des éléments nouveaux pour le présent paragraphe. Rien ne donne une meilleure idée du caractère des Nivellois, que le récit des événements qui ont agité leur cité. Attachés à la religion sans être obséquieux pour ses ministres, défenseurs dévoués de leurs libertés locales, ils ont fait preuve, en plus d'une circonstance, de courage et de patriotisme. Leur histoire industrielle, ainsi que leur histoire artistique, offrent plus d'une particularité intéressante. Les mœurs paraissent, à toutes les époques, s'être conservées assez pures.

Nous avons observé qu'autrefois il y avait à Nivelles des étuveset notamment « une maison des estuves», où parfois on se querellait, en l'année 1537. Les établissements de ce genre disparurent, à ce qu'il semble, au XVII[e] siècle. En 1739, on se livrait volontiers, à Nivelles «aux jeux de tourniquet, qu'on dit aussi des couronnes ». Un des grands plaisirs delà population aisée est d'avoir, à proximité de la ville, un jardin avec pavillon, où on passe les dernières heures de la journée. Quant au peuple, son principal amusement est de fréquenter les guinguettes des faubourgs et les kermesses des villages environnants. La pâtisserie locale se compose de *doubles houquelles* et de *taries aï jolie;* ces dernières consistenten un mélange de fromage et d'herbes polagères, et doivent se manger chaudes.Le costume est le même que celui qui est généralement adopté. Notons cependant que le malin, au marché et à la messe, les femmes, même de la petite bourgeoisie, portent un manlelet de colon lilas à capuchon.

Le patois manque de nerf et d'énergie; il est traînant, quoique débité sur un ton chantant. Sa littérature se réduit à quelques chansons et à quelques contes dans le goût des *Paskeies* liégeoises. Pour eu donner un exemple, citons ici quelques vers qui furent composés lorsque les Français s'emparèrent de l'artillerie communale :

Jean d' ftivell dessus s' clotclii
En eslou ben desbaulchi ;
Jl a dit kiil son'rou pu :
K' vous dé souvncz pu ? *(Bis.)*
1 voulou d'alo avé,
Mais on l'a ben r'iouki d' pré.

Les Nivellois ont pour sobriquet le nom d' *à claus*, duquel oh donne cette explication plaisante : les portes de la ville étaient jadis si mal entretenues, que les gonds et les verrous ne tenaient plus. Une troupe ennemie s'étant montrée dans le voisinage, on voulut, mais en vain, les fermer, et voilà nos bourgeois qui parcourent la ville en criant à tue-tête : A claus, à claus ! (aux clous, aux clous !)

Biographie.

Les personnages remarquables que Nivelles a vu naître sont les suivants :

Jehan le.Nivelois ou Nevelois, qui rima, en vers de douze syllabes, la *Vengeance d'Alexandre*, poème qu'il allait lui-même lire dans les châteaux, comme le prouvent quelques passages de son œuvre. Il doit avoir vécu avant 1193.

Sainte Marie, dite d'Oignies, naquit à Nivelles en l'année 1176. Selon la tradition, la demeure de ses parents occupait l'emplacement des deuxième et troisième maisons de la rue de Mons actuelle, à gauche en partant du marché. Elle se maria à l'âge de 15 ans, mais bientôt elle se décida à vivre dans la continence, à donner tous ses biens aux pauvres et à se dévouer au service des lépreux, à Willambroux. Elle entraîna son époux à suivre son exemple, et tous deux persistèrent dans cette résolution, malgré les railleries dont on les accabla. Chaque année, Marié se rendait en pèlerinage au monastère de Notre-Dame d'Oignies, où elle ne tarda pas à se retirer, afin d'échapper à, la multitude qui venait visiter la léproserie. Jacques de Vitry se trouvait à Oignies lorsqu'elle mourut, à la suite d'une maladie longiië et douloureuse, le 4 juin 1213, à l'âge de 37 ans. Elle n'a jamais été canonisée; son corps, levé de terre, en 1609, par ordre du pape Paul V, fut alors enfermé dans une châsse d'argent, que l'on conserve actuellement à Féglise Saint-Nicolas, de Nivelles. Sa vie a été écrite par Jacques de Vitry, évéque de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre, et augmentée d'un troisième livre, par Thomas de Cantimpré.

Maître Jean de Nivelles, qui fut, dit-on, un élève de Foulques de Neuilly, le prédicateur de la quatrième croisade, est qualifié par Jacques de Vitry d' « apôtre « humble et doux, orné de toutes les vertus ». Lorsque les Croisés s'emparèrent de Damiette, en l'année 1220, Jacques de Vitry lui adressa, à lui et à d'autres religieux, une relation circonstanciée de ces événements. Il devint doyen de Saint-Lambert de Liège, et,quitta, antérieurement à l'année 1224, cette éminente dignité, pour se renfermer dans le monastère d'Oignies, où il reçut la sépulture. On lui doit des ouvrages de théologie, dont quelques-uns ont été publiés.

Jean le Teinturier, en latin *Tinctor*, en italien *Del Tintore*, était à la fois, suivant Tritheim, un homme très-instruit, un bon écrivain, un excellent musi-

cien et un peintre habile. Il se rendit en Italie, où ses ouvrages le placèrent bientôt au premier rang. Le roi de Naples, Ferdinand, le créa son archichapelain et chantre, et ce fut à ce prince que fut dédié son traité de contrepoint. Un seul de ses écrits a été publié : c'est un dictionnaire des termes de musique, *Terminorum musicæ definitorium,* qui fut imprimé à Naples en 1474, avec une dédicace adressée à la fille de Ferdinand, Béatrix d'Aragon, femme de Matthias Corvïn, roi de Hongrie. Si l'on en croyait Sweerts, le célèbre musicien serait revenu à Nivelles et y serait devenu chanoine de la collégiale, mais cette assertion paraît extrêmement douteuse. On croit généralement que Tinctor mourut en -1484. 11 est étonnant qu'on n'ait pas songé à publier la collection de ses œuvres, surtout après l'éloge qu'en a fait la section de musique de l'Institut de France, dans un rapport qui date de 4812, et où on lit ce passage remarquable : « Une « grande partie de sa doctrine (de Teinturier), notam- « ment celle qui porte sur le contrepoint, est encore « en usage aujourd'hui. Tout ce qu'il dit sur la succes- « sion des intervalles est infiniment supérieur à tout « cequ'on afait avant lui, et j'ajouterai même, dit le rap- « porteur Choron, à toutcequ'onadepuisécritsurcette « matière, l'une des plus importantes de la composite (ion «.Notre illustre Nivellois fonda à Naples une école de musique, qui fut longtemps la première de l'Italie.

Jacques *Pétri* (Peeters), qui devint maître d'école à Bruxelles, en 4484, et composa des poèmes dont Tritheim vante le mérite.

Jean *Stephani* (Stevens), qui fut promu au grade de docteur en droit, à Louvain, en 4517, fut appelé, la même année, à remplacer Beka en qualité de professeur en droit, et mourut en '1520.

François *Moschus,* docteur en droit et en théologie, après avoir été curé d'Armentières, fut nommé chanoine de Séclin. On lui doit la publication du livre intitulé : *Jacobi de Vitriaco Cœnobiarchia Oigniacensis.* Il mourut vers l'an ICI 3.

Guillaume-Philippe de Herzelles , religieux de l'abbaye de Sainte-Gertrude de Louvain, où il fut élu abbé en 1721; député du clergé aux Etats de Brabant, de 1726 a 1744, conservateur des privilèges de l'université de Louvain en 4730, et enfin évêque d'Anvers en 4743, mort l'année suivante.

Léopold-Adrien-Joseph de Rifflart, comte d'Iltre, né le 23 septembre 168i-, qui fut successivement capitaine au régiment des gardes wallonnes, gouverneur de Morella en 4 745, vice-roi de Galice et capitaine-général des armées d'Espagne. Il mourut le 28 novembre 4755, ne laissant de Joachima-Castilla de Portocarrero, qu'une fille, qui hérita de la terre d'Ittre et la porta dans la famille de Trazegnies.

Charles Henné, curé de Saint-Jacques à Nivelles, où il mourut le 22 mars 1725, auteur d'un *Abrégé de l'histoire et des miracles de Notre-Dame du Pilier.* Mons. 4710, in-42.

Adrien-JosephHenrion ou plutôt Anrion, sculpteur, qui mourut en 4 773. Il étudia sous Delvaux, et exécuta, en 4757, les statues de Pépin et d'Iduberge, pour la collégiale. On voyait de lui deux statues représentant la religion et saint Pierre, à Saint-Jacques-sur-Caudenberg, de Bruxelles, et un beau groupe en marbre sur le maltre-autel de l'église abbatiale d'Afflighem. II fit le voyage d'Italie et devint le sculpteur du prince Charles de Lorraine.

Laurent Tamine, né vers 4734, élève de François Pigal, enseigna la sculpture à Bruxelles, pendant 22 années, et établit l'académie de dessin de Mons, qu'il dirigea pendant quatre ans. Accablé d'infirmités et réduit à la misère, il sollicita, en 1797, son admission dans un hôpital à Bruxelles, et mourut dans l'oubli le plus profond. On voit de lui un ange, de marbre, à Saint-Michel, de Gand, et une statue de saint Eloi. également de marbre, à Saint-Sauveur, de Bruges.

Louis Coulon , peintre de sujets d'intérieur, mort à Paris le 22 mars 4855, à l'âge de 36 ans.

Louis-Joseph-Ghislain Seutin, né le 4 8 octobre 1793, mort à Bruxelles le 29 janvier 4862, chirurgien d'une habileté peu ordinaire, à qui on doit la méthode anomo-inamovible pour la guérison des fractures. Il fut longtemps chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Pierre, et, de 4834 à 4840, médecin en chef de l'armée belge. Le roi Léopold Je créa baron et le collège électoral de l'arrondissement de Bruxelles l'envoya au sénat, où il siégeait lors de sa mort. Il fut encore membre de l'académie royale de médecine , commandeur de l'ordre de Léopold et de l'ordre de Sainte-Anne de Russie, officier de la Légion d'honneur etc. Par son testament, du 25 décembre 4861, M. Seutin a enjoint d'injecter son corps d'après la méthode Gannal, et d'envoyer son cœur à sa ville natale.

Quoique le célèbre sculpteur Laurent Delvaux ne soit pas né à Nivelles, mais à Gand, nous, nous permettrons de donner ici quelques détails sur cet artiste, qui a passé presque toute sa vie dans la ville dont nous écrivons l'histoire. Le 5 février 4 734, il y obtint des trois membres le droit de bourgeoisie, avec réduction à 25 fl. du droit de réception, en considération de son mariage avec la fille d'un bourgeois. Delvaux se fit promptement connaître par ses travaux. Dès l'année 4 740, la gouvernante-général des Pays-Bas, Marie-Elisabeth, l'affranchit de toutes les charges locales, et notamment des guets et gardes, c'est-à-dire du service de la garde bourgeoise, et du logement des gens de guerre. Les trois membres se montrèrent peu satisfaits de ce décret et chargèrent le pensionnaire de la ville d'aller à Bruxelles pour tenter d'en obtenir l'annulation, en faisant remarquer que Delvaux était un des principaux traficantsde Nivelles et y occupait deux des habitations les plus considérables (29 octobre). Leurs démarches furent inutiles et, plus tard, à la suite de lettres closes écrites par ordre du prince Charles de Lorraine, ils résolurent de laisser jouir le célèbre sculpteur de l'exemption des impôts sur les objets de consommation (9 mars 4751).

Bibliographie.

J.-B. Gramaye, *Gallo-Brabantiæ antiqnitates.* Publié une première fois dans le format in-4°, ce travail a été réimprimé in-f°, dans la seconde édition de Gramaye , où il occupe 52 pages, à deux colonnes. Il est dédié à l'évêque Buisseret, et accompagné d'une déclaration du magistrat de Nivelles, en date du 20 mars 4606, constatant que l'auteur a consulté les archives de la ville et celles du chapitre. Gramaye dut la communication de plusieurs manuscrits au maire Paul Roels. Son travail est bien fait, rempli de données curieuses et exactes.

Rebreviettes, *l'Image de la noblesse, figurée sur la vie de sainte Gertrtide et de ses parents.* Paris, 4642. in-8°.

A-Ryckel, *Vitæ S. Gertrudis, abbatissæ Nivellensis, Brabantiæ tittelaris, historicæ narraliones très, mme primum in lucem erutæ, cura et studio Josephi Geldolphi A. Ryckelab Oorbeck, abbatis S^ Gertrudis Lovanii.* Louvain", Coenestein, 4632 , in-4°, avec une dédicace aux Etats de Brabant, en date du 48 mai 4631. Les différentes biographies de la patronne de Nivelles ont depuis été réimprimées dans les *Acta sanctorum,* du mois de mars, et dans Ghesquière, *Acta sanctorum Belgii,* t. IL

A-Ryckel, *Historia S. Gertrudis, principis virginis, primæ Nivellensis abbatissæ, notis et figuris æneis subinde illustrata.* Bruxelles, Schovaertz, in-4° de 675 p., avec une dédicace à l'infant Ferdinand, en date..

du **29** octobre 4636. — Ouvrage capital et essentiel à consulter pour Nivelles.

François Lemaire, *Notice historique sur la ville de Nivelles et sur les abbesses qui l'ont successivement gouvernée depuis sa fondation jusqu'à la dissolution de son chapitre.* Nivelles, F. Cuisenaire, 4848, in-8° de 340 p.

Plan de la ville de Nivelles et de son territoire, gravé par Aug. Despret, 1850. Deux feuilles gr.-aigle. Lithogr. de Despret frères, à Nivelles.

Une série d'articles historiques concernant Nivelles ont paru dans le journal intitulé *Chronique de l'arrondissement de Nivelles,* I^re^ année, n^os^ 9, 44, 43, 29, 31, 32, 33 etc. ; II^e^ année, n^os^ 86, 87 ; **III^e^** année, n^os^ 94 , 92, 93. On les attribue à M. l'avocat Lebon, qui, depuis de longues années, se livre à des recherches sur sa ville natale. Nous ne pouvons assez le remercier d'avoir mis à notre disposition les documents qu'il était parvenu à réunir.

M. André Warzée nous a également abandonné, pour en disposer à notre gré, un *Recueil de notes pour servir à la rédaction d'une histoire et description de Nivelles,* recueil où nous avons largement puisé.

N'oublions pas de mentionner les *Rapports présentés par le collège des bourgmestre etéchevins sur la situation et l'administration de la ville de Nivelles.* Celui de 4846 a été publié en in-8°, chez A.-J. Despret, en 4847, et dans la *Chronique de Nivelles* (4^re^ année, n° 32). On a imprimé, en outre, les suivants : *Rapport* etc. *du 1er octobre 1851 au 30 septembre 1852* (Nivelles, Despret frères, 4 vol. in-8°) ; —*Rapport... fait au conseil communal, dans la séance du 2 octobre 1854 (ibidem); — Rapport... présenté au conseil communal le 6 octobre 1856* (Nivelles, Despret frères et sœur, 4 vol. in-8°) ; — *Rapport... présenté au conseil communal le 5 octobre 1857 {ibidem)* ; —*Rapport... en 1859-1860*[Wveiles,* Pion, 1 vol. in-8°).

Au commencement du XVII^e^ siècle, le chanoine Baudouin Des Hayes écrivit un *Cathaîogue des abbesses de Nivelles et des Choses et gestes les plus remarcquables esctieus en leur administration abbatialle.* L'auteur, après avoir été chapelain, devint chanoine, grâce à la protection de l'abbesse de Hennin. Il put alors, à la faveur d'une autorisation qui lui fut accordée par la prévôté, Catherine de Celles, consulter les documents déposés dans la vieille trésorerie. Son travail est des plus médiocres comme érudition et comme style; il donne une triste idée des connaissances du bon chanoine. Il en existe plusieurs copies : celle de la bibliothèque royale de Bruxelles forme un volume de 60 folios et est accompagnee.de deux dessins lavés à l'encre de la Chine et représentant le *Trou de sainte Gertrude* et la *Grotte de sainte Gertrude.*

Malgré son insuffisance, la chronique de Deshayes a été largement mise à contribution par les compilateurs auxquels on doit les deux manuscrits suivants :

Mémoire des antiquités de la ville de Nivelle et du chapitre, tirez des archives dudit, volume in-f°, faisant partiedes anciennesarchives capitulaires, actuellement déposées aux Archives du royaume. C'est une chronique allant jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle.

Antiquités de la ville de Nivelles et du noble et vénérable chapitre de la collégialle de Sainte-Gertrude en cette ville, contenantes entre autres toutles les dames abbesses, depuis la fondation de cet illustre chapitre. Chronique in-4°, s'arrêtant à l'élection de madame Vandernoot, en 4776.

On a publié récemment deux collections de vues de Nivelles. La première se compose de neuf planches lithographiées, ayant toutes pour souscription : *J. Hoolans del. et lith. . . . Imp. Simonau et Toovey.* Deux de ces planches sont imprimées en noir et portent pour titre : 4° *Le Cloître,* 2° *Intérieur de l'église Sainte-Gertrude.* Les sept autres planches sont imprimées en couleur et portent pour titre : 3° *Grand'place,* 4° *Place Saint-Paul et Marché au Bétail,* 5° *Hôtel de ville et tribunal (ancien hôtel abbatial),* 6° *Vue générale, prise du Mont Saint-Roch,* 7° *Parc de la Dodaine* (vu du boulevard), 8° *Parc de la Dodaine* (vu du kiosque), 9° *Suite de l'incendie de la flèche de l'église de Sainte-Gertrude (8 mars 1859).* La seconde collection ne se compose que de 3 planches chromolithographiées, de plus grandes dimensions, portant toutes pour souscription : *Licot inv[1], Imp. Simonau et Toovey, Canelle lith.* Ces planches ont pour titre : 1° *Les cloîtres de Nivelles,* 2° *Incendie de l'église Sainte-Gertrude de Nivelles le 8 mars 1859* , 3° *Ruines de l'église Sainte-Gertrude de Nivelles.*

Nous avons déjà cité plusieurs des personnes dont l'obligeance a facilité l'achèvement de notre travail ; nous ne pouvons toutefois terminer cette livraison sans exprimer publiquement nos remercîments à quelques-uns de ceux qui ont le plus spécialement aidé à l'accomplissement de notre tâche : MM. Paradis, bourgmestre ; Abel Lagasse, échevin ; le secrétaire Durieux, les architectes Carlier et Coulon, le docteur Lebon.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 9, col. 2, lig. 27. Un arrêté royal du 7 mars 1862, a autorisé le conseil communal de Nivelles à ouvrir trois rues nouvelles, allant de la rue Marlet au Boulevard de la Batterie, en prolongement de la rue de l'Ecole ; du Boulevard des Archers à l'avenue de la Station du chemin de fer, en prolongement de la rue des Canonniers ; du Faubourg Sainte-Anne jusqu'au Faubourg de Bruxelles.

P. 44, col. 2, lig. 17. Par codicille en date du 49 janvier 4862, le baron Seutin, comme souvenir à. sa ville natale, lui a légué 6,000 francs, pour réparer la grande fontaine du Marché.

Page 30, col. 4, lig. 39. La nomination de l'abbesse Ode eut lieu en 4230, et non en 4227.

P. 32, col. 4, lig. 34. L'abbé de Sainte-Gertrude de Louvain, lisez : Guillaume, abbé de Saint-Trond.

P. 37, col. 4, lig. 52. Ce fut le comte de Namur, allié du comte de Flandre, qui s'empara de Nivelles.

TABLE DES MATIERES.

Nom : Variantes, étymologie . . . Page 4
Situation. 4
Territoire. 4
Dépendances. 2
Agglomérations. 2
Maisons isolées. S
Lieux dits . 7
Sol. 4 4
Hydrographie. 42
Cours d'eau. 42
Fontaines, distributions d'eau. 44
Étangs. 4 S
Habitants. 45
Agriculture. 46
Industrie et commerce. 47
Voies de communication. 49
Histoire. 22
Depuis l'origine jusqu'au milieu du XII^e siècle. 22
Jusqu'au commencement du XV^e siècle . 27
Jusqu'à la fin du XVI^e siècle . 39
Jusqu'à l'époque actuelle. 51
Organisation administrative et judiciaire. 68
Juridiction des ducs de Brabant à Nivelles . 68
Juridictions diverses qui existaient à Nivelles. 70
Généralités. 70
Franc-Étau ou la Chapelle près Nivelles. 70
Fief de Rognon. 71
Bois de Nivelles. 72
Grambais, Ardenelle, Neuve-Rue, le Temple . 74
Organisation du pouvoir communal.... 75
Généralités. 75
Rentiers et jurés. 76
Maire et échevins. 77
Corps de métiers. 78
Personnel attachée l'administration, armoiries, archives. 81
Finances, propriétés communales etc. 82
Organisation militaire, serments. 86
Seigneuries et châteaux. 90
Le chapitre de Sainte-Gertrude. 90
Généralités. 90
Abbesses. 93
Autres dignitaires, subdivisions du chapitre . 97
Bâtiments du chapitre. 99
La Tournette, la Potte, Quertainmont . 404
Neuve-Rue. 404
Couparli, le Renard, Stoisy. 405
Culte . 407
GÉNÉRALITÉS. 407
Circonscriptions ecclésiastiques dont Nivelles a fait partie. 407
Division de Nivelles en paroisses. 407
ÉGLISES. 409
Collégiale de Sainte-Gertrude. 109
Personnel du culte, chapelains, musiciens, fabrique. 409
Confréries, fêtes, police de l'église . 444
-Histoire de l'église. 442
Description de l'église . 446
Saint-Nicolas et Saint-Jean-l'Évangéliste. 437
Le Saint-Sépulcre. 438
Saint-Paul. 439
Notre-Dame. 440
Saint-André. 444
Saint-Jean-Baptiste. **441**
Saint-George. **444**
Saint-Maurice. 442
Saint-Jacques. 442
Saint-Cyr. 442
Notre-Dame de Gouthal **443**
CHAPELLES DIVERSES. 443
PRIEURÉS ET COUVENTS. 445
Prieuré d'Orival. 445
Cordeliers ou récollets. 446
Guillemins. 447
Capucins et minimes. 447
Jésuites. 448
Carmes. 448
Frères des écoles chrétiennes. 449
Béguinages. 449
Sœurs grises ou conceptionistes. 451
Annonciades . 452
Filles de la Fleur de lys. 453
Couvents divers . 453
Refuges d'abbayes. 453
Charité, instruction, fêtes, biographie, bibliographie. 455
Hôpitaux et hospices. 455
Hôpital Saint-Nicolas . 455
Hôpital du Saint-Sépulcre'. 457
La Madeleine. 457
Hôpitaux divers . 458
Léproserie de Willambroux. 458
La maison de la charité. 458
Hôpital, général. 459
Hospice des orphelins. 460
Tables des pauvres ou bureau de bienfaisance. 461
Établissements divers en faveur des pauvres . 462
Instruction publique. **463**
Enseignement primaire . 463
Enseignement moyen. 464
Écoles normales. 465
Cours divers, bourses, primus. 465
Académie de dessin et école industrielle . 466
Sociétés diverses. 466
Collections d'objets d'art, imprimerie, journaux 466
Fêtes publiques, mœurs et coutumes **466**
Procession de la Saint-Michel . 466
Fêtes diverses. 468
Mœurs et coutumes, surnoms etc. 468
Biographie. 468
Bibliographie. 469
Additions et corrections. 474

Baulers.

Noms Variantes, étymologie.

On a écrit successivement *Botarium* (877), *Ballaria* (897), *Basleis* (1059), *Basleurs* (1136), *Baller* (1211, 1219 environ, 1225) ou *Ballerium* (1219), *Balerium* (1219) ou *Bâter* (1225, 1253, 1374), *Balleir* (1374) ou /io/e/r(l409,1410),Ba/eer(1383.1404), *Baulez* emprès Nivelles (1547, 154'), 1787), *Bauler* (1550), *Baulers* (1686), *Pulchrum Lezium* ,vGramaye). Dans quelques documents, l'orthographe véritable est certainement viciée; ailleurs elle a reçu une forme flamande ou latine; le vrai nom roman du village est *Baller on Bâter,* devenu ensuite *Bauler* ou *Baulers.* On prononce en wallon *haute,* quelquefois *Bonlè.*

Situation.

La commune de Baulers est limitrophe de celles de Ophain, Lillois, Vieux-Genappe, ThinesetNivelles.

Baulers est à 3 kilomètres de Thines et de Nivelles, 41/2 k. de Lillois, 7k.d'Ophain et de Vieux-Genappe, 28 1/2 k. de Bruxelles.

L'église de Baulers se trouve située par 56 grades 24 de latitude N. et 2 grades 24 de longitude E. L'altitude du sol est de 102 mètres à 400 m. S. S. E. de l'église, au confluent du Ri du Trichot et de la Thines.

Xerritoire.

Le cadastre divise le territoire de Baulers en 5 sec-I ions : la *section A* ou *du Laid Patard,* la *section B* ou *du Village,* la *section C* ou *de la Brie,* la *section D* ou *du Foriet,* la *section E* ou *d'Alsémont.* Au 1er janvier 185^, ces sections se trouvaient morcelées en 1,226 parcelles, appartenant à 241 propriétaires, donnant un revenu cadastral de 76,290-26 fr. *(sol* 71,076-26 ; *bâtiments*^,^\ 4-00) et ayant une contenance de 1,073 hectares 71 ares 44 centiares *(imposable* 1,043 hect. 4804; *non imposable* 30 hect. 2340).

Cette contenance globale sesubdivisait ainsi en 1834:

	H.	A.	C.	
Terres arables	900	38	40	(en 1G86, 648 bonn.)
Jardins légumiers. . . .	16	14	40	
Jardins d'agrément. . .	1	72	20	
Prés et pâtures	56	39	60	(en 1686,133 bonn.)
Vergers	72	19	40	
Bois		68	80	
Etangs et mares		22	50	
Bâtiments et cours . . .	5	71	20	
Cimetière		14	00	
Routes, chemins et rues.	18	86	60	
Kivières et ruisseaui. .	1	22	30	
Total. . .	1073	69	40	(en 108(5, 781 bonn.)

Dépendances.

On comptait en 1574, 59 ménages ; en 1436, 54 foyers (y compris Thines); en 1464, 54 foyers (id.); en 1472, 55 foyers (id.); en 1492, 16 foyers; en 1526, 42 maisons, plus 1 inhabitée; en 1686, 28 maisons, plus 1 moulin, 1 brasserie; en 1856, 140 maisons.

Sections ou *hameaux.* — Sauf une quarantaine de maisons groupées autour de l'église, les habitations de Baulers sont tellement dispersées qu'il serait difficile d'y trouver de véritables hameaux ; ou peut cependant, à la rigueur, admettre la division suivante : le village de *Baulers,* qui compte 56 maisons ; le *Pavé,* 14 maisons ; *Chaudmont,* 12 maisons ; le *Trou du Bois,* 9 maisons ; *VA unoit,* 3 maisons ; la *Croix Hayette,* 8 maisons; *Alsémonl,* 38 maisons.

Les habitations de Baulers s'élèvent au haut d'un coteau incliné vers la rive droite de la Thines. Au centre du village se trouve une petite place ornée d'un beau châtaignier.

Le Pavé se compose d'une série de maisons isolées, disséminées le long de la chaussée de Nivellesà Waterloo, à 800 ou 900 m. O. de l'église.

Chaudmont est un petit hameau situé à 000 m. E. de l'église, au N. du chemin de fer de Manage à Wavre; on y rattache les habitations nommées *Holoffe* et le *Trichot.*

Le Trou du Bois est à 2,900 m N.-E. de l'église; c'est l'extrémité occidentale d'un hameau dont la pjr-tie principale appartient à Vieux-Genappe.

L'Aunoit mérite à peine le nom de hameau; c'est un petit groupe de maisons bâties à 2,500 m. E. de l'église, dans une position assez élevée, au N. du chemin de fer.

La Croix Hayette se compose de deux grandes fermes et de quelques maisons situées à 2,100 m. E -S.-E. de l'église, au S. du chemin de fer.

Alsémont, que l'on écrit aussi *Alzémont,* est un hameau situé au S. du chemin de fer, en regard de Chaudmont, à 700 mètres S.-E. de l'église.

Maisons isolées. — A 800 mètres N. de l'église, *Paul Gheude* el *Facholle;* — à600 m. N., la *Maison du Berger;* — à 800 mètres N.-E., la ferme *Hanéniquet,* que l'on écrit aussi *Anne Liquet* et qui figure à la carte de Ferraris sous le nom de *au Cliquet;* — à 1,700 m. E.-N.-E., *Batria* ou *Thérèse Gheude;* — à 1,500 m. E.-N.-E., *Valentin* ou *Maison Quépers;* — à 1,100 m. E.-N.-E., la ferme de *La Brie* ou *Labry ;* — à 1,200 m. S.-S.-E., la ferme du *Clacbois* (1590 ; ou *Claquebois,* 1784), nommée vulgairement *Clapbois;* — à 1,100 m. S.-S.-E., la *Longue bouteille;* - à 1,000 m. S.-S.-E., le moulin *Labywez,* que quelques-uns écrivent moulin de la *Biwée (Nobyweiz,* 1550 ; *Nobiwez,* 1716 ; *Nobywez,* 1784); - à 800 m. S., le *Long Festu;* — à700 m. S., le *Tri Godet;*—à 800 m.S.-O., *Hildebrouxoulldebrou,* situé en partie sur le territoire de Nivelles ; —à 500 m. O.-S.-O., le moulin et le châleau *Bouillon,* ce dernier dit aussi *de laMotte;* — à 1,000 ni. 0., le *Petit Merly (le Merly,* 1608; le *Merlier,* 1634); — à 800 m. 0., la ferme *Lossignol,* vulgairement nommée le *Rossignol; — a* 600 m. 0., le *Grand Merly.*

Lieux dits. — Campagne du Laid Patard; Dinant, ferme auberge; le *Duc,* jadis *Bethléem; Bonaparte,* ferme; *l'Impératrice;* la *Trappe à rats; Maison Kœnigstor/f; Aqueduc du Croissant;* le *Caillou,* ancienne ferme; *Demdinpré* ou *Demenpré; Pré des Aulnes; Ferme du Flamand; Prés d'Alsémont ;* les *Coutures; Campagne du Chêne des Dames; Florifontaine; Campagne Malplaquée ; Fond d'Ayioières (Vallée Aywiers,* 1764 ; *Paradis; Prés du Trichot ; Fournaco;* le *Mai; Héritage aux quatre chemins; Champ de Promelles; Bois du Foriet; Dieu seul,* ferme; *Ferme Charlier ; Warechet; Prés à la Cour;* la *Biloche; Chemin de Foutaine-l'Évéque; Ruelle aux Loups; Maison du Bon*

Dieu ; Ferme du Chapitre ; Nom de Jésus ; A l soque ; Ferme Vincent; Ferme Cochet; Chapelle Hanéniquet ; Chapelle Saint-Honoré ou *de la Croix Hayetle; Chapelle Saint-Antoine ; Chapelle Sainte-Béatrix; Chapelle N.-D. de Tongres; Chapelle N.-D.de Wavre* ou *Lemoine.*

Lieux dits anciens : *Champ del Bar* (1764) ; *Bonnier laHappe,* «gisant auprès la *J usticede Malihan »* (1609); *Champ de Chauxfour* (1764); *Campagne de Bonly,* près de la ferme deHulencour(an VI) ; *Lalouette* (1764); *Pré Notre-Dame* (1753) ; *Pré al Chapelle ; Pré al Dîme; Préde Pierrie* (1764) ; *Prêt d'Aigremont; PréNoiraulx* (1569) ; *Prez de Vaches* (1795) ; *Pré du Prévost* (1569); *Chêne Sohier de Gand* (1550);.flots *le Bapoet* (1219); *Bois planté* (1687) ; *Al Bowesoureit* (1440); *A le Gojfe* (1384) ; *Al saule h d'Ayweir; A l'Épine,* vers Nobyweiz (1550) ; *Trilz termite* et *Trilz Pannée* (1457); *Cortilz le Masson* (1569) ; *Chemin de la Grosse Borne; Chemin du Grand Bailli; Chemin des Hayons* (1784) ; *Vieux chemin de Bruxelles; Vieux chemind'Alsemberg* (1764); *Maison du Petit Panier* (1784); *Auberge VEmpereur* (1781).

Sol.

Les parties septentrionale et orientale du territoire offrent de grandes plaines argileuses et fertiles; vers le sud-ouest on rencontre des pentes rapides aux abords de la Thines et de ses affluents. Le point culminant paraît être à l'Aunoit.

Le système ypresien se montre près du Merly au pied delà colline qui formele versant droit de la Thines : un peu plus haut apparaît le système bruxellien, qui se prolonge sur toute la rive droite de la Thines et dans les vallées du Ri du Caillou et du Ri du Trichot ; le reste du territoire est recouvert par le limon hesbayen du système diluvien. L'existence du système Jaekenien a été constatée dans une sablière, aujourd'hui abandonnée, près de la borne 27, à l'E. de la chaussée de Nivelles à Mont-Saint-Jean.

On extrait de la marne en différents endroits; on a tiré du sable près de la ferme Hanéniquet Dans les pièces d'un grand procès, qui se poursuivait en 1784, un des témoins entendus déposa que de vieilles gens lui avaient appris qu'il y avait eu des fours à chaux au lieu dit le *Champ des chauxfours.*

Hydrographie.

Tout le territoire deBaulers appartient au bassin de l'Escaut. Les cours d'eau qui arrosent cette commune sont : la *Thines,* le *Hi du Caillou* et le *Bi du Trichot.*

La *Thines,* un instant mitoyenne entre la commune de Thines et celle de Baulers, active bientôt après le moulin Labywez par une chute de 5 m. 59, traverse le chemin de fer de Manage à Wavre, reçoit le *Bi du Trichot* (r. dr.) et le *Bidu Caillou* (r.dr.), fait mouvoir le moulin Bouillon par une chute de 3 m. 22, puis entre sur le territoire de Nivelles. Son parcours total, qui suit d'abord la direction du S.-S.-E. au N.-N.-O. et ensuite celle de l'E. à l'O.. est de 2,250 m., y compris 150 m. mitoyens avec Thines.

Le *Bi du Caillou* prend sa source près de l'ancienne ferme qui lui a donné son nom, reçoit les eaux de la fontaine de l'Eglise (r. g.) et se réunit à la Thines (r. dr.) en amont du moulin* Bouillon, après un parcours de 550 m. dans la direction du N. au S.

Le *Hi du Trichot* prend sa source près du petit groupe de maisons d'où il tire son nom et se réunit à ia Thines (r. dr.) au nord du chemin de fer, après un parcours de 1,150 m. dans la direction de l'E.-N.-E à

ro.-s.-o.

Les principales fontaines sont celles *de l'Eglise, du Caillou, du Warechet* et *de la Pierrière.*

Il existe des étangs-réservoirs aux deux moulins à eau. Par une charte sans date, mais qui remonte certainement aux premières années du XIII[e] siècle, le chevalier Walter de Rêves légua à l'abbaye d'Aywières son étang de Baulers, en lui imposant l'obligation de payer au chapitre de Nivelles un cens de 6 deniers, parce que les eaux de l'étang se répandaient sur les cultures *ou* champs cultivés appartenant àce chapitre.

Habitants.

On comptait en 1778,300 communiants et 50 enfants non communiants, mais qui fréquentaient déjà l'église; en 1784, dans la commune, 468 habitants : 1 prêtre, 77 hommes, 94 femmes, 92 garçons et 90 filles âgés de plus de 12 ans, 48 garçons et **60* filles âgés de moins de 12 ans (dans la paroisse 469 personnes : 1 prêtre, 170 hommes, 184 femmes, 48 garçons et *66* filles âgés de moins de 12 ans) ; en l'an XIII, 600 habitants ; au 31 décembrel831,653 habitants; au 31 décembre 1836, 776 habitants.

Les registres de l'état civil remontent à l'année 1610.

Agriculture.

Les grandes exploitations agricoles sont la *Ferme du Chapitre* (110 hect.), tenue par la veuve Maubille, appartenant à la veuve Dubois de Bruxelles ; la *Ferme Cochet* (105 hect.), tenue par M. Vigneron (E.) propriétaire; la *Ferme du Clacbois* (101 hect.), tenue par M. Demanet (E.), appartenant à M. Verrié de Strasbourg; la *Ferme de la Croix Hayette* (59 hect.), tenue par M. Orens (C), appartenant au conseiller Marcq; la *Ferme Bonaparte* (57 heel.), tenue par M. Delferrière (P.-B.), appartenant à M. Lisart; la ferme de *Dieu seul (5k* hect.), tenue par MM. Minne frères propriétaires.

Le nombre des animaux domestiques constaté à Baulers par les recensements généraux s'élevait à :

	1846.	1856.
Race chevaine	**183**	**192**
— asine et muline	2	?
— bovine	30»	317
— ovine	150	255
— porcine	**184**	1CJ
— caprine	»	?

Les terres exploitées par les cultivateurs de la commune se réparlissaient ainsi.

	1846.	1856.
Froment	187 h. 60	**194** h. 06
Seigle	109 98	107 4i
Orge et escourgeon	75 99	83 80
Avoine	107 21	117 92
Pois, vesces et mélanges	15 67	4 55
Fèves et fé vérole s	48 05	56 40
Pommes de terre	20 07	26 7i
Navets etc.	4 89	
Carottes et panais	» »	(4 15
Betteraves fourragères	» »	)
Trèfles, luzerne etc	98 50	105 75
Prairies	103 33	....
Vergers	13 00	(101 u0
Betteraves à sucre	1 00	8 50
Lin	8 43	11 20
Colza etc	7 15	2 00
Chicorée	» »	2 30
Jachères	56 59	46 70
Terrains légumiers	14 63	15 38
Parcs, bois, pépinières etc.	51	2 10
TOTAL.	ITTT. 60	892 hT'49

Ce chiffre total se subdivisait en biens exploités :

	1846.	1856.
A titre de propriété ou d'usufruit	153 h. 56	173 h. 70
A titre de location	719 04	**918** 70

En moyenne l'hectare de terre était estimé :

	4830.	1835.	4840.	1846.	4850.	1856.
Valeur rénale. . .	2,500	3,000	4,000	4,000	4,800	5,100
Valeur locativc. .	05	. 75	90	100	100	130

L'ancienne verge linéaire a 16 1/2 pieds de Nivelles.

Industrie et commerce.

Il existe deux moulins à eau : le *Moulin Labyioez* et le *Moulin Bouillon,* établis tous deux sur la Thines et ayant chacun 1 roue et 3 paires de meules; ils broient environ 8,000 hectolitres par an.

Le premier de ces moulins, qui s'appelait jadis le *Moulin Nobywez,* était tenu en fief de l'abbesse deNivelles ; il paraît être le même que le *moulin de Baulers nommé le Samyelte,* que Philippe Vanderlinden prit à cens du chapitre de Nivelles, et qui payait à la seigneurie de Rognon, « pour le cours de l'eau », un cens de deux chapons.

Le second, dit à cette époque le *Moulin de la Fauvette,* était démoli en l'année 4 680. Le 4 septembre 1827, M. Dangoneau, alors bourgmestre de Nivelles, fut autorisé à établir un moulin à blé en cet endroit, en remplacement d'une usine située plus en aval et qui venait d'être convertie en scierie de pierres.

Baulers possède aussi une huilerie, qui fabrique annuellement 125 hectolitres et emploie des chevaux pour moteurs.

Voies de communication.

Le chemin de fer de Manage à Wavre traverse le territoire de Baulers sur 2,950 mètres; un pont en fer a été construit pour franchir un chemin vicinal.

La route de Nivelles à Waterloo traverse le territoire sur 2,200 m.; celle de Nivelles à Hal le traverse sur 300 m. et le longe sur 150.

On compte 26 chemins vicinaux et 23 sentiers, mesurant ensemble 41,829 m., dont 5,000 m. environ étaient pavés au 31 décembre 4859. Deux ponts et un aqueduc sont établis sur ces chemins. Le 16avTil 1850, la commune a été autorisée à percevoir, pendant dix ans, sur les quatre chemins pavés rayonnants du centre du village, un péage s'élevant aux deux cinquièmes du droit de barrière ordinaire.

Antiquités, faits divers.

Lors de la construction du chemin de fer de Manage à Wavre, on trouva à proximité de la Thines, à l'endroit dit le *Pré al Core* ou *Pré al Cour,* des débris de bâtiments antiques et particulièrement des tuiles. Ce pré dépendait de l'ancienne ferme du chapitre de Nivelles et était tenu en fief de l'abbesse de cette ville.

Baulers faisait partie de la dotation primitive du chapitre de Nivelles, à qui des diplômes impériaux en confirmèrent la possession, en 877, 897, 1059 et 1136. C'est donc une erreur de dire, avec Gramaye, qu'il l'acquit en 1180.

Un particulier, nommé Walter Bonnevie, et sa femme Catherine soutenaient que l'obédience et mairie *[obediencia et vUlicatio)* de Baulers était leur propriété, et entrèrent à ce sujet en contestation avec le chapitre. On choisit quatre arbitres : le chanoine Henri de Beaumont, le sacristain *(custos)* Y. (c'est-a-dire Ywain). maître B., prêtre de l'église Saint-Maurice, et S. Oillez, bourgeois, et les parties s'engagèrent à exécuter leur décision, sous peine d'une amende de 100 livres de Nivelles (mercredi avant la Saint-Nicolas, en 1224). Dans une assemblée solennelle qui se tint en la salle capitulaire en présence des echevins de Baulers et de ceux de Nivelles, du duc Henri et de son fils aîné, de l'évêflue de Liège et d'autres grands personnages, Walter et Catherine reconnurent qu'ils n'avaient aucun droit à cette mairie, ni à ses dépendances en terres, prés, eaux, cens, justices, revenus, moulins etc. Par contre, il leur fut alloué une pension viagère de 20 muids de seigle et 15 muids d'avoine, plus une autre pension de même valeur, qui prendrait cours à la mort d'Heiwide, mère de Catherine (mars 1225, et confirmation du mois de décembre 123V).

Une autre convention conclue à l'amiable détermina certaines redevances que devaient les mansionnaires ou tenanciers du chapitre *{super lignis in quibus nobis tenebantur).* Chaque quartier (ou journal) de terre fut taxé à 5 sous de Nivelles, par an, mais on remit aux tenanciers la taxe de 2 sous à laquelle vingt-cinq d'entre eux étaient tenus. A la demande du chapitre, son avoué (c'est-à-dire le duc de Brabant) apposa à cet accord son sceau qui dut aussi tenir lieu de celui des mansionnaires, qui n'en avaient point (juin 1231).

Les ducs ne tardèrent pas à empiéter sur les droits du chapitre ; leurs baillis causèrent à celui-ci des dommages, ce que, en 1253, le duc Henri **111** s'engagea à ne plus tolérer.

En l'année 1488, tout le village fut brûlé, sauf trois maisons, et quand la guerre civile eut cessé, personne ne voulut y demeurer «pour les gendarmes (ou soldats) « régnant audit lieu et y est, dit un registre de cette « année, tout le labeur trys et vaghe ».

Pendant les troubles de religion, Baulers fut de nouveau déserté par sa population, à partir du mois de janvier 1578.En 4582,'la censedu chapitre était brûlée, ainsi que la censé de Lossignol, qui fut alors confisquée par les Espagnols sur Jean Des Champs et Charlotte le Prince.

En 1669, une maladie contagieuse sévissant dans la ferme de Clacbois, les echevins du fief de Rognon défendirent d'y « converser ». Ils ne levèrent cette prohibition qu'après la production d'une déclaration de santé, le 25 août.

Le village souffrit considérablement des marches des troupes alliées pendant la guerre, qui se termina par le traité de Nimègue. Les Impériaux, les Espagno.s et les Hollandais réunis y campèrent en 4674. L'année suivante, les marsages y furent consommés par les armées de Hollande et d'Espagne à leur retour de Binche; ces armées vinrent de Hal y fourrager les 17 et 18 août et y séjournèrent encore le 7 septembre. En 1676, ces mêmes armées restèrent à Baulers pendant dix jours à partir du 2 juillet et y revinrent le 5 août 4677. Les paysans que les ravages des Français avaient chassés d'autres localités, causèrent également de grands torts à ceux de Baulers, comme ceux-ci le disent dans une requête en date du 18 mars 1678.

Organisation judiciaire et administrative.

Baulers ressortissait jadis à la mairie de Nivelles, et les echevins suivaient la coutume de cette ville, où ils allaient à chef de sens.

Anciennement la juridiction y était partagée entre le duc de Brabant, le seigneur du fief de Rognon et le chapitre de Nivelles. Au premier appartenait la haute justice, au moins sur une partie du territoire.

Lors de la grande engagère des seigneuries pendant le règne de Philippe II, le domaine abandonna, en 1558-1569, aux Vander Eycken ou Du Chesne, seigneurs de Malihan, la haute, moyenne et basse justice sur treize maisons et hôpitaux et sur leurs dépendances, situés en grande partie à Baulers, le tout considéré comme relevant de la cour féodale de Lotringe ou Lothier; c'étaient : La Brye, qui toutefois avait moyenne et basse justice, la Croix Hayette, une moitié du moulin de Berra (sur Nivelles), Lossingnol, la maison dite Le Chaisne, la Tour de Bauler, la maison de Jean Deschamps, celle des hoirs de Guillaume Florent, les hôpitaux de Saint-Nicolas, du Saint-Sépulcre

et de Robelet, de Nivelles, la maison de la Charité (dans la même ville) et la ferme de l'Abbaye, à Monstreux. Six ans plus tard, les Du Chesne cédèrent leurs droits au chapitre de Nivelles, de qui le domaine les racheta en 1642. En 1630, on annonça la mise en venie de la haute justice de Baulers, mais elle ne s'effectua pas, et nous voyons, dans un rapport daté du 47 novembre 4 783, la chambre des comptes réclamer pour le souverain la haute justice à Baulers dans tout le territoire qui n'y élait pas tenu en fief du duché (la basse justice restant au chapitre] et la haute, moyenne et basse juslice dans les fiefs de cette nature.

Ce que l'on appelait le *fief de Rognon* constituait une très-grande seigneurie avec haute, moyenne et basse justice, s'étendant sur presque toute la banlieue de Nivelles et sur une partie des villages voisins. En 1219, en confirmant la donation d'un bois situé à Rapoit *(Rapoet juxta Balerium),* faite à l'abbaye d'Aywières par noble homme Eustache de Henripont au moment d'entreprendre un voyage outre-mer *(ultra mareiter),* c'est-à-dire en Palestine, Othon, sire de Trazegnies, et Godefroid, le frère du châtelain de Bruxelles Léon, déclarent que ce bien dépendait du fief de Rognon, ainsi que l'avaient attesté les échevins qui rendaient la justice dans ce fief *(qui de eodem feodo habent judicare).* Le duc de Brabant l'ayant acquise des sires de Trazegnies en 4324, la seigneurie de Rognon fut annexée au domaine de Nivelles jusqu'en 4558-4559, qu'elle fut donnée en engagère. Rachetée en 4612, elle fut cédée au seigneur de Bornival en 4658, reprise par ledomaine après la mise sous séquestre de l'héritage de celui-ci, et de nouveau vendue, cette fois au marquis de Roben. en 4 769.

Déjà au XVI[e] siècle, on n'était pas d'accord sur les prérogatives qui y étaient annexées. Les officiers de justice du prince"soutenaient que l'échevinage et le receveur du domaine au quartier de Nivelles, par qui cet échevinage était présidé, ne pouvaient connaître des cas criminels. Maurice Durvau, demeurant à Baulers, ayant élé cité devant le lieutenant-bailli du Brabant wallon comme coupable d'avoir fait violence à une veuve, le receveur obtint du conseil de Brabant des lettres closes ordonnant au lieutenant-bailli de laisser la procédure en surséance jusqu'à ce qu'on eût jugé le procès soulevé entre le receveur et le bailli, « au sujet des appréhensions faites sur le fief Rongnon emprès Nivelles » (1517-1549). Plus tard, une autre querelle s'éleva entre le marquis de Roben, seigneur de Bornival et du fief de Rognon, et le chapitre deNivelies, au sujet du droit de chasse. Une transaction l'assigna au premier dans la partie du territoire de Baulers située au sud et à l'ouest de la Thines, et au second dans la partie située au nord et à l'est de cette petite rivière. La séparation était complétée par une ligne partant du pont de Bouillon sur la Thines vers le Grand Merli. aboutissant ensuite à un chemin près de l'auberge *l'Empereur,* puis traversant l'ancien chemin d'Alsemberg supprimé, se dirigeant enfin vers la grosse borne qui se trouvait près du chemin du Grand Bailli et de là vers le chemin de Nivelles à Bois-Seigneur-Isaac (5 octobre4784). Mais à cette occasion on rappela au gouvernement les droits qu'il aurait dû posséder à Baulers. La chambre des comptes ayant représenté comme des usurpations les prétenlions des seigneurs de Rognon et du chapitre de Nivelles à la possession de la haute justice de ce village, le conseil des finances lui ordonna de faire opérer une reconnaissance des limites de la seigneurie de Francstaux à Nivelles, avec laquelle le domaine avait jadis engagé la haute justice sur les treize maisons et hôpitaux, et de charger le fiscal de Brabant de provoquer l'annulation de la transaction dont nous venons de parler (27 novembre 1783).

En 4 782, Biourge, le maire du fief de Rognon, ayant, accompagné des échevins de ce domaine, visité la plupart des chemins du village, on signala ce fait au chapitre de Nivelles comme un empiétement sur ses droits (23 août 4 782). Suivant les avocats de ce dernier, à lui seul appartenait le droit d'exercer à Baulers, par l'intermédiaire de ses officiers et gens de loi, tous actes de juridiction et notamment ceux qui se rapportaient à la visite des chemins. Au fief de Rognon, ajoutait-on. étaient annexés des cens à Baulers, mais sa juridiction n'y était que foncière. La partie adverse apporta vainement des preuves nombreuses à l'appui de ses allégations; le conseil de Brabant décida en faveur du chapitre, en condamnant aux dépens le seigneur de Bornival (30 janvier 4790).

Les droits du seigneur de Rognon reposaient cependant sur les aliénations faites à son profit par le domaine et dont les actes authentiques attribuent à son fief la haute, moyenne et basse justice, tandis que ceux du chapitre pouvaient être facilement contestés. D'après les *Comptes des baillis du Brabant wallon* des années 4403 etsuivantes, il n'avaitàBaulers que «cens, rentes, « lois et amendes », et le duc y possédait la haute justice. Dans le compte pour 1410, on lit à la marge : « le bailli a relaté qu'ils (c'est-à-dire les chanoines et « les chanoinesses) n'y doivent avoir que justice fon- « cière, et ils n'en demandent plus avant ». Dans le siècle suivant naissent déjà des contestations. En 4514, le jour de la dédicace du village, le maire du chapitre, étant ivre, s'approcha d'un nommé René Delporte et le prit à la gorge en criant : « Je vais te calenger »; René l'ayant blessé en résistant, les échevins le condamnèrent à avoir le poing coupé. Mais comme ils n'avaient pas « connaissance des cas criminels », l'accusé s'adressa à la chambre des comptes, qui, au nom du souverain, lui accorda des lettres de grâce, moyennant 48 livres de Flandre et un pèlerinage aux Trois Rois, à Cologne.

Les engagères successives des possessions domaniales à Baulers contribuèrent à obscurcir les droits réels des différents seigneurs de ce village. Au milieu du XVII[e] sièc'e, le chapitre se prétendait haut-justicier, et cependant quel était son titre? En 4682, les habitants demandèrent à ce corps un terrain pour une place publique, qui servirait aux réjouissances publiques et de lieu d'exécution; ils avouent dans leur requête que cela s'était fait jusqu'alors sur un terrain dépendant du fief de Rognon (a la *Justice de Mafihan,* citée plus haut, p. 7) et ils ajoutent que cela n'était pas convenable, puisque le chapitre était haut-justicier. Le chapitre céda à la communautéunepiècede terre dépendant de la *Censé <u<hapitre,k* la condition qu'elle l'approprierait à ses frais à sa nouvelle destination (3 septembre 4682). Les officiers du prince tolérèrent depuis les usurpations du chapitre ou les combattirent sans énergie.

En qualité d'avoué du chapitre à Baulers, le duc de Brabant y prélevait sur chaque maison située dans les domaines de ce corps et de plus dans la seigneurie de La Bry une redevance consistant en trois vaisseaux d'avoine et une poule. Le nombre des maisons sujettes à cette taxe s'élevait : en 4406. à 9; en 1453, à 11 ; en 1561, à 12. Dès le commencement du XVI[e] siècle, les habitants se refusèrent à la payer, et ce différend, porté devant le conseil de Brabant, s'y éternisa sans recevoir de solution. Le 14 juillet 4576 et le 4 juillet 1590, le conseil déclara que la cause ne pouvait encore se juger, et la chambre des comptes reconnut bientôt qu'il y avait impossibilité de la terminer, les pièces du procès ne se retrouvant plus.

Le chapitre eut aussi un débat avec la ville de Nivelles à propos du « stordoir » ou tordoir à huile de Baulers, qu'il avait donné en ferme pour 200 ans à Arnoul le Stordeur et à sa postérité. Arnoul ayant renoncé à l'exploiter et cédé ses droits à Baudouin De Four, la ville prétendit lèvera ce propos une «maltôfe» (ce qui ici signifie évidemment un droit de mutation) sur la valeur de l'objet ayant donné lieu à la transaction. Mais le chapitre allégua ?es immunités et le

conseil de Brabant lui donna raison (22 décembre 1 434).

Le 18 juillet 1687, les limites respectives des dîmes du chapitre de Nivelles à Baulers et du chapitre de S.iinte-Waudru de Mous à Haut-lttre furent déterminées. La ligne de séparation , venant du bois de Nivelles, passait à une épine qui se trouvait au milieu de la campagne, se dirigeait derrière la *Censé du laid Pattar* vers l'angle d'une parcelle ayant été le *Bois de la Haie,* puis suivait une haie jusqu'au chemin deBois-Seigneur-lsaac, et ce chemin jusqu'à l'angle du *Bois planté,* qui était sur Baulers. Aujourd'hui le territoire de Nivelles se prolonge entre cette dernière commune et Haut-lttre.

Un chirographe du 10 avril 1323, passé par devant les « échevins del court del aumonne de Bauleir » et le maire Henri Dasonleville, est déjà rédigé en français. Les anciens registres de ces échevins, qui d'ordinaire s'intitulent simplement « d'échevins de Baulers », commencent en 1630 et se trouvent au greffe du tribunal de Nivelles. Les archives locales possèdent un atlas cadastral levé en 1813.

Après avoir eu longtemps les mêmes répartiteurs que Thines, Baulers en fut-séparé sous ce rapport vers l'année 1500. Depuis l'établissement de la domination française, en l'an III, il a ressorti aux mêmes circonscriptions administratives et judiciaires que ce village.

Le budget de la commune, pour 1859, présente les chiffres suivants :

Recettes de toute nature	fr.	2,103	28
Produit de la taxe personnelle	»	200	00
Revenu des biens et rentes	»	180	«0
Dépenses obligatoires	»	2,156	78
Budget de l'instruction publique	»	8i0	00
Budget de la voirie et des cours d'eau	»	2,41 **i**	89

Seigneuries et châteaux.

La seigneurie du chapitre de Nivelles comprenait, en 1787, outre la juridiction, un livre censal produisant 289 florins; la chasse, qui était alors louée moyennant 42 florins; la *Censé du Chapitre,* avec 90 bonniers de terres et 16 bonniers de prés, le tout affermé 1,496 florins'; 38 bonniers de terres, provenant du curé du lieu, qui, en retour, avait reçu une compétence; la grande dlme (sauf quatre dixièmes appartenant à l'abbaye d'Afflighem et à l'hôpital Saint-Nicolas de Nivelles), valant 2,435 florins; la petite dîme, par indivis avec l'hôpital précité, valant 153 florins. La ferme et 72 bonniers furent vendus par la république à Christophe Ducamps, de Paris, moyennant 59,000 livres, le 8 prairial an VIII.

Des autres tenures moins importantes, les unes, comme la Tour de Bauler, La Bry, Le Change, Lossignol, relevaient de la cour féodale du duché de Brabant; d'autres, comme La Haie et Bouillon, ressort issaient à la cour féodale de l'abbesse de Nivelles.

Des vassaux du- nom de Baulers figurent dans plusieurs anciens diplômes : Hugues Boller, en 1151 ; Rase et Nicolas de Balleir, en 1160; Gillard de Basler, en 1204; Herman, chevalier de Baler, en 1242. Ce dernier comptait parmi ses feudataires Guillaume de Baler et son frère Egide ou Gilles.

Une maison avec tour, située près de l'église, à proximité du chemin conduisant à Nivelles, formait un premier fief relevant du duché et que l'on taxa, en 1474, pour le service féodal, à un combattant à pied. Après Henri d'Aillés (vers 1312), il passa à Gérard , fils aîné de Baller ou Baulers (vers 1350), dont le fils Jean fut surnommé *de Turri* ou de la Tour et figura parmi les chefs de l'armée ducale à Bastweiler. Un siècle et demi plus tard, Jean de la Tour vendit ce bien à Eustache le Prince (r. du 14 décembre 1524), dont le petit-fils Jacques le céda à Guillaume Wauthy (r. du 24 oclobre 1565). Sire Antoine de Witthem, seigneur d'Overyssche, en devint ensuite acquéreur (r. du 25 juin 1574), puis les seigneurs de Neufrue, et ensuite Jeannp-Adrienne Grart, femme de Jean Saint-Paul (r. du 4 novembre 1688). Il y a quatre-vingts ans, c'était la propriété de Jeanne Monnoyer (par relief du 4 juin 1783). En 1688, l'habitation était complètement ruinée.

Le fief de La Brye ou *de Brye* se composait d'une seigneurie ayant moyenne et basse justice, maire, tenables, sergent, lois et amendes, droit de congé, cens (71 bonniers payaient chacun 10 deniers) ; le bien lui-même comprenait 17 autres bonniers. De Martin de Promelles La Brie passa à Marguerite, fille de Jean de Malines et femme de Philippe Hinckaert ; ce dernier le vendit à Jean Mohier, qui le revendit à Jean Kunal dit de le Brie (r. de 1404-1405). Un grand nombre de familles, entre autres les Estienne (1473-1474-1505) et les Surhon (1591-1688), se le transmirent successivement. Jean-Guillaume Du Houx en hérita de maître Adrien-François de Surhon (r. du 3 juillet 1688), et Jean-Charles Tilman de sa tante Hélène Du Houx (r. du 2 mai 1763). En 1784, la ferme de La Brye appartenait à Auguste Narrez.

Une da me Ma rie des Changes *(de Cambis),* de Nivelles, laissa à sa sœur Aleyde un grand fief, qui prit depuis le nom de *fief des Caxjnges* ou *le Change.* Aleyde le transmit à son fils naturel Gérard (vers 1312). Jean, fils de messire Baudouin de Pottes, puis le chevalier Jean de la Neuve-Rue (r. du 26 décembre 1398) possédèrent ce bien. Lorsque Rombaut de la Tour en fit le dénombrement, le 28 mai 1440, on y comprenait une maison avec dépendances, 33 bonniers de terres, valant par an 12 muids de blé et 12 griffons ; il y avait jadis existé 14 masures, qui payaient au seigneur 31 chapons et 31 sous, mais ce revenu ne se percevait plus, « pour la destruction d'icelles, faite par guerres du temps passé ». Quatorze hommages, d'une contenance totale de24 bonniers 3 journaux de terres, et qui payaient, en cas de mutation, le produit d'une année sur trois, dépendaient du fief du Change. Des de la Tour, ce dernier passa aux de Prince ; Charles-Maximilien de Prince, seigneur de Dhove, le vendit à maître Rombaud Vanderborght, docteur de la chambre de rarchiducLéopold-Guillaume(r.du12septembre1657), dont les biens se sont confondus dans le patrimoine des Poederlé. Marie d'Olmen, femme du comte de la Plesnove, demeurant à Paris, en fit le relief la dernière, le 28 juillet 1784.

Plus considérable encore était la tour et manage de Baller, appelée ensuite le fief de Foussingnoul (1530), de Lossignol (1597, 1693) ou de Rossignol (1723,1727). C'était, au siècle dernier, une belle ferme avec tour, « construite en forme de maison de plaisance »; 8 bonniers de prés, 36 b. de terres, 2 b. de bois, un cens de 12 deniers de bonne monnaie et des hommages y étaient annexés. Jean, fils de René de Boller, en est le premier possesseur connu. Bernard, sire de Bornival, le laissa à messire Jean de Bornival, à qui succéda son cousin, le chevalier Roland de Bornival. Celui-ci le vendit au chevalier Thierri de Heetvelde, dont le fils, qui portait le même nom, en fit le relief en 1400-1401, puisjecéda à sa soeur Elisabeth (r du 13 septembre 1415). Jeanne en hérita de sa sœur Elisabeth (r. du 25 février 1423-1424) et, de concert avec son mari Jean Boxhoren, le vendit à Hubert Gérart de le Cauchie (r. du 16 juillet 1434). Nous le voyons ensuite en possession de la famille Berthinchamps (de 1443 à 1502), puis de différentes lignées, dont la dernière fut celle des Snaegels.

Parmi les vassaux de l'abbesse de Nivelles, on cite, au XIII^{e} siècle, le chanoine Gérard de Hodeberges, qui fonda la chapellenie de Sainte-Gertrudedans la collégiale de Nivelles et en assigna la dotation sur son manoir de Baulers, qu'il vendit ensuite à Daniel de Baulers pour 100livresde Louvain (acte datéde la veille de Saint-George, on avril 1280). Ce manoir n'était autre, sans doute, que le fief de La Haye, qui avait un maire, des tenanciers jurés, que l'on nommait hostes,

un sergent, droit de percevoir les amendes, lots et congés, deux hommages, 23 bonniers de terres et de pâturages au chemin qui menait du Chêne Sohier de Gand à LaBrye et à la Thines, un cens de 31 chapons, 36 vieux gros, 4 sous de bonne monnaie, I maille de Hollande. Gertrude de Roheignies ou Hossignies transmit ce fief à son petit-fils Werner de Davefe ou Davre. seigneur de Bois-Seigneur-Isaac, dont les descendants le possédèrent pendant plus de deux siècles. Le baron d'Ebleghem le vendit, y compris la ferme de Hildebroux, à Barthélemi Monnoyer (r. du 18 juillet 1680), qui le transmit à sa postérité.

Un autre fief tenu de l'abbesse s'appelait la *Motte* et *Thoure à Bauler*, avec9 journaux de prés, de pâturages, d'eau, une tour de pierre couverte d'ardoises. .Après Catherine Delrue, veuve de Jean Loys, il appartint à Adrien Bouillon (r. du 25 février 1558) ; il resta longtemps dans la famille de ce dernier et il en adopta le nom. « Le Motte et Tour de Baulers, dite communé- « ment *Bouillon*»,était unie, en 175:'}, au fief de La Haye. C'est aujourd'hui une belle villa, environnée de riantes prairies et d'étangs, et dont est possesseur M. Dangoneau , fils de l'ancien bourgmestre de Nivelles sous le gouvernement des Pays-Bas.

Culte.

L'église médiane de Saint-Remi à Baulers est citée dès l'année 1059. Après avoir fait partie du diocèse de Liège et du concile deFIeurus, elle fut comprise dans le diocèse de Namur et le concile ou doyenné de Nivelles. Du temps des Français, le curé Jean-Baptiste Waulier prêta serment à la république. Après le concordat, elle devint une succursale de la cure primaire de Braine-l'Alleu.

Le chapitre de Nivelles était collateur de la cure; à ce titre il payait au curé une compétence qui fut successivement portée à 550 (8 avril 1775) et 600 florins (7 avril 1781) et encore augmentée de 170 florins (23 septembre 1788). La cure possédait jadis 37 bonniers 1 journal de terres,'1 b. de prés et en outre 2 b. 3journaux déterres sous Promelles, mais ces biens cessèrent de lui appartenir, ainsi que les revenus des cbapelJenies de Notre-Dame et de Saint-Nicolas (cette dernière dite de la seconde fondation et chargée de 26 messes par an), qui lui avaient été unies le 21 mars 1682. Les revenus de la fabrique s'élevaient, en 1787, à 75 florins seulement; ils étaient, en 1846. de 3,305 francs, provenant en partie du produit de 33 hectares 47 ares 50 centiares.

L'église de Baulers souffrit considérablement des troubles du XVI^{e} siècle. On la répara en 1596, et, le 13 septembre 1609, AntoineOffreman s'engagea envers Je chapitre, moyennant 100 florins, à en reconstruire le clocher, dont, la charpente devait être entièrement en chêne. La croix que l'on plaça au sommet de cette flèche fut fournie par M^{e} Nicolas Tordeur. Pour se procurer une cloche les habitants avaient été autorisés à vendre un bien communal (14 janvier 1603); la cloche décimale fut refondue en 1724. L'édifice actuel ne date que de la fin duXVIII^{e} siècle. Dès l'année 1778, l'autorité ecclésiastique signala l'insuffisance de l'église, et peu de temps après, à lu demande du curé et des habitants, le chanoine Trico exposa au chapitre de Nivelles que l'église de Baulers était trop petite et les murailles de la nef en fort mauvais état; le chapitre consentit à agrandir l'église (12 avril 1783), mais la commune ayant répudié d'abord toute solidarité dans la demande faite par le curé, ce ne fut que l'année suivante qu'une résolution définitive fut prise à ce sujet (17 janvier 1784).. La tour existante, qui était « ancrée, soufflée, hors d'aplomb et de ciment, » devait être réédifiée, mais les habitants se refusèrent à contribuer dans cettedépense, et décidèrent qu'ils feraient enlever la cloche qui leur ! appartenait, et que le chapitre serait prié de remplacer la cloche décimale par une autre plus grande, afin qu'on pût l'entendre dans toute la paroisse (9 mars). Lorsqu'on commença la démolition, une nouvelle démarché fut faite auprès de la communauté, mais celle-ci refusa de nouveau, et consentit à ce que l'on rebâtit l'église avec un simple beffroi (12 mai). Sur une requête du curé et de quelques habitants, on décida également la reconstruction du chœur, qui, suivant eux, offrait un aspect hideux et n'était pas moins caduc que la nef; seulement on en laisserait subsister le toit (10 juillet). Cette dernière restriction ne put être maintenue. Pendantla nuit du 10 au 11, des «malintentionnés» jetèrent bas la moitié des murs du chœur, dont deux fenêtres furent brisées et le toit enfoncé. Le chapitre ordonna de procéder contre eux (12 juillet), mais le mai était fait: il fallut construire un chœur nouveau. La dépense totale pour la construction de l'église de Baulers s'éleva à 9,060 florins 16 sous, dont Afflighern paya un dixième et le chapitre et l'hôpital Saint-Nicolas le restant, savoir : le chapitre 14/20, soit 5,436 florins 10 sous, et l'hôpital 6/20, soit 2,718 florins 5 sous. L'édifice n'offre rien de remarquable : il ne comprend qu'une nef de quatre travées, et un chœur de deux travées, terminé par une abside à trois pans. Les autels latéraux sont dédiés à la Vierge et à saint Nicolas.

Charité, instruction, fétea.

La table des pauvres était jadis administrée par un mambour que le chapitre de Nivelles nommait et révoquait à son gré, comme il le fit notamment le 14 janvier 1603. Ses revenus s'élevaient, en 1787, à 304 florins.

Le budget du bureau de bienfaisance, pour l'année 1859, a été fixé comme suit :

Nombre de personnes secourues	432
Recettes et dépenses de toute nature	fr. 4,516 22
Receltes ordinaires. Revenu des biens (26 hect. 86 ares 42cent, de terres, 56 ares, 20cent.de prés) etc.	3,777 ï9

Le bâtiment servantde maison communale et d'école date de 1825. Parmi les instituteurs du canton, c'est celui de Baulers, M. G.-J. Jadin, qui a obtenu le prix au concours de 1841.

Le nombre des enfants pauvres qui ont été admis par la commune en 1858-1859, à recevoir l'instruction, s'est élevé à 97: 46 garçons et 51 filles.

La fête principale se célèbre le deuxième dimanche de septembre, la fêle secondaire le premier dimanche dejuin.

Bornival.

Nom : Variantes, étymologie.

Le village de Bornival était dans le principe connu sous le nom de Pourbais *(Porpais* ou *Porbais,* 1209; *Pourbais,* 4244) ; au commencement du XIV[e] siècle apparaît son nom actuel, qui s'écrivit successivement *Bornevaus* ou *Borynevaus* (1315) ; *Borgnevals* (1325); *Borgnevaul* (1366, 1404, 1409) ; *Borgnevail* (1366) ; *Bourgneval* (1371, 1400, 1418, 1526); *Bourgnevauls* (1371); *Bomgeval* (1377); *Borgneval* (1383); *Bourgeval* (1387,1397,1477); *Bourgecaille (Brabantsche yeeslen); Bourgnival* (1429,1494,1536, 1550 1563,1575); *Bourgevaul* (1480);*Bornival* (1650,1659 .Cettedénomination peut s'être formée de *born* ou *borre,* fontaine, source, et de *val,* vallée. On prononce en wallon *Bornivau.*

Situation.

La commune de Bornival est limitrophe de celles de Nivelles, Monstreux, Arquennes (Hainaut), Feiuy (Hainaul), Ronquières (Hainaut) et litre.

Bornival esta 1 1|2 kilomètre de Monstreux, 4 k. de Nivelles. 5 k. de Ronquières, 6 k. d'Arquennes, 7 k. de Feluy et d'ittre, 34 1|2 k. de Bruxelles.

L'église de Bornival se trouve située par 56 grades 22 de latitude N. et 2 grades 15 de longitude E. L'altitude .du sol est de 65 mètres à 1,800 m. S.-O de l'église, au confluent de la Thines et de la Samme.

Territoire.

Le cadastre divise le territoire de Bornival en 2 sections : la *section A* ou du *Croiseau,* la *section B* ou *du Village.* Au 1[er] janvier 1859, ces sections se trouvaient morcelées en 660 parcelles, appartenant à 129 propriétaires, donnant un revenu cadastral de 27,439-00 fr. *{sol* 23,884-00; *bâtiments* 3,555-00) et ayant une contenance de 456 hectares 74 ares 40 centiares *(imposable* 445 hect. 4380; *non imposable* 11 hect. 3060).

Cette contenance globale se subdivisait ainsi en 1834:

	n.	A.	c.	
Terres arables	285	34	00	(En 1686,161 bonn. 3 j.)
Jardins légumiers	8	94	70	
Prés et pâtures	33	93	20	(En 1686,198 b. 2 j.)
Vergers	101	44	40	
Bois	8	22	40	(En 1686,101b. 1 j.)
Etangs				{En 1686, 3 b.)
Bâtiments et cours	3	72	60	
Cimetière		7	60	
Chemins et canaux navigables	11	bl	50	
Rivières et ruisseaux	1	36	90	
TOTAL	4>6	63	30	(En 1686,464 b.2j.)

Dépendances.

On comptait à Bornival, en 1374, 50 ménages; en 1436,28 loyers ; en 1464, 32 foyers ; en 1472,19 foyers ; on 1492,12 foyers; en 1525, 40 maisons, plus 2 inhabitées ; en 1686, 38 maisons, plus 1 moulin ; en 1769, 48 maisons, outre celle des échevins ; en 1856,104 maisons.

Sections ou *hameaux.* — Les maisons sont disséminées sur toute l'étendue du territoire et ne forment pas même d'agglomération autour de l'église, qui occupe le haut d'un coteau, près de l'endroit où s'élevait jadis le château de Bornival. On peut cependant citer, outre le centre de la commune, quelques petits groupes qui portent un nom collectif, ce sont : le *Chêne,* à 800 m. N. de l'église; le *Clokeman,* à 1,200 m. O.-S.-O.; le *Warechais,* à 1,200 m. O.; *Choupère,* à 600 m. N.-O.; la *Basse-MasseviIle,* à 1,100 m. N.-O.; la *Haute-Masseville (Haute-MarviUe,* 1766), à 1,400 m. N.-O.; le *Croiseau,* à 1,800 m. N.-O.; le *Hututu,* à 1,300 m. N.-N.-O.

Maisons isolées — Pour ne point citer toutes les maisons connues sous une désignation particulière et qui seront énumérées d'ailleurs parmi les *lieux dits.* nous nous bornerons à mentionner les habitations isolées les plus importantes. A 1,100 m. S.-S.-O. de l'église, la *Papeterie Severs;* — à 1,600 m. S.-O., le *Moulin de Bornival ;* — à 1,600 m. O.-N.-O., la *Ferme Lisart; — k* 1,800 m. O.-N.-O., la Ferme *delà Barrette;* — à 2.000 m. N.-O., la *Ferme Pourbais;* — à 1,100 m. N.-N.-O., la *Ferme du Tilleid.*

Lieux dits. — Sohi champ ; Champ du Bosquet; Château de la Micholte ou *Muchotte; Petit pré; Ferme de la Fontaine ; Mascauou Maison Deghaye; Beau rivau; Jean Ladriére; Champ de Marcou fosse ; Petit berger;* la *Verte; Bois d'en haut; Bois d'en bas; Jean De fer ; Pierre Hubert; Chou de Bontet; Polhié; Parée; Dechamp; Beda/le* ou *Bedaille; Malhias Delalieu; Grand François;* le *Rond cheval* ou *Grand Baillieu; Pelscneer; Cortil bruyère; Tom* ou *Hanin; Van Os;* la *Douce; Marie Boucher ; Jean Culot; A tout vent;* la *Ronce ;* le *Trixhe;* le *Jardinier; Ferme du Château* ou *Basse-Cour; Ferme de la Brique; Trou de mon cul; Péchières; Poulet; Champ du Gai; Patiau; Jean Delalieu ; Faveresse; Beau pré; Cougniot ; Goul ; Ferme Dubois; Ferme du Clokeman; Petit Clokeman; Baraque ; Ferme Baudet* ou *Grande ferme du Croiseau; Ferme Havaux* ou *Petite ferme du Croiseau; Bontet (Censé de Bonté,* 1733; *Censé Bonté,* 1674) ou *Tri Galet; Au Canal; Maisons Tombeur; Chemin de la Margante; Ruelle Berteau; Petit Paradis; Avenue du Champ du Château; Avenue Boudarl; Avenue de l'Ecole; Maison du Curé; Vieux Clerc; Champ Paul; Maison Druet; Pré de la Basse-Cour; Pré du Château; Champ del Tour; Jean-Pierre Robert; Pré Lizon; Long pré; Pré Colau; Pré Marie Boucher; Pré Pierre Boucher; Planche à Cabiaux; Sentier Pierre Delalieu ; Pré Hicquel; Sentier de Tournai; Pré du Moulin; Prairie Persin ; Maison Gréï* (Grier?) ; *Petit Bosquet; Six journaux; Chapelle N.-D. de Luxembourg ; Chapelle N.-D. de Consolation; Chapelle N.-D. de Lorette: Chapelle Sainte-Wivine,* en wallon *Bouvine; Chapelle Saint-Pierre; Chapelle Saint-Hubert.*

Lieux dits anciens *AeMousqucti; Bois Jean de Gages.*

Sol.

Le terrain est sillonné de vallées orientées dans toutes les directions et donnant naissance à un grand nombre de sources; on remarque deux plateaux élevés que sépare le Ri Mathieu Simon : l'un d'eux est occupé par les maisons de Choupère, l'autre par le Croiseau. quj est le point culminant de la commune et des alentours. Le sol est généralement fertile.

Le système coblentzien n'apparaît qu'à l'E. de l'église, sur la rive droite du Ri de la Brique. Le système eifélien suit la Thines sur tout son parcours, dans la partie

inférieure de la vallée ; en s'élevant, il disparaît sous le limon hesbayen du système diluvien. Plus haut, le limon fait place à l'étage supérieur du système yprésien, auquel succède le système bruxellien, qui est recouvert à son tour par le limon hesbayen.

Depuis deux ans, on exploite par la poudre, pour en faire des pavés, les psammites du syslème eifélien; la carrière est voisine de la Thines. On extrait du sable près du Chêne. On prétend qu'il existe du minerai de 1er dans le bois d'En bas.

Hydrographie.

Tout le territoire de Bornival appartient au bassin de l'Escaut ; les cours d'eau qui arrosent cette commune sont : la *Samme*, le *Ri de Rond Cheval, le Ri Mathieu Simon*, le *Ri du Clokeman*, la *Thines* et le *Ri de la Brique*.

La *Samme* vient de Feluy et sur toute son étendue est mitoyenne entre cette commune et celle de Bornival ; elle reçoit le *Ri Mathieu Simon* (r. dr.) au moment de devenir limitrophe de Ronquières.Son cours, dirigé du S.-E. au N.-O., avait primitivement un développement de 800 m. ; lors de la construction du canal de Charleroi, pour redresser une courbe, on a réduit cette longueur de 200 m., et les 100 m. formant le lit nouveau se trouvent sur le territoire de Feluy, de sorte qu'actuellement la partie intéressant Bornival n'a plus que 500 m.

Le *Ri de Rond Cheval* prend sa source près de la maison qui lui donne son nom, reçoit (r. g.) les eaux de la fontaine Hanin et pénètre sur le territoire de Ronquières, après un parcours de 300 m. dans la direction duN. au S.

Le *Ri Mathieu Simon* prend sa source près de la ferme du Tilleul, se grossit des eaux de la fontaine de Masseville (r. dr.) et de celle du Warechais (r. g.), devient mitoyffn avecRonquières, rentre sur le territoire de Bornival, reçoit (r. g.) le *Ri du Clokeman*, passe sous Je canal et se réunit à la Samme (r. dr.). Son parcours, dirigé du N.-E. au S.-O., a un développement de 2,700 m., y compris 550 m. limitrophes de Ronquières.

Le *Ri du Clokeman* prend sa source près du Clokeman et se réunit au Ri Mathieu Simon (r. g.), après un Parcours de 700 m. dans la direction de l'E.-N.-E. à O.-S.-O. Avant la construction du canaL, il se rendait directement dans la Samme ; on l'a dérivé pour éviter la construction d'un aqueduc.

La *Thines* vient de Monstreux et sur toute son étendue est mitoyenne entre Arquennes et Bornival ; elle active la papeterie Severs par une chute de 2 m. 83 et le moulin de Bornival par une chute de 3 m. 31 ; puis pénètresurle territoire d'Arquennes, où elle passe sous le canal et se réunit à la Samme (r. dr.). La partie de son cours qui intéresse Bornival a une longueur de 1,100 m. dans la direction de l'E. à l'O.

Le *Ri de la Brique* prend sa source à la fontaine du Chêne; devient bientôt limitrophe de Monstreux; reçoit (r.dr.), près de la ferme de la Brique, les eaux de la fontaine du Bois d'En haut etde la fontaine de la Ronce, grossie elle-même de celle de l'École; puis abandonne le territoire de Bornival pour entrer à Monstreux. Son parcours, dirigé du N. au S., est de 1,100 m., dont 900 m. sont mitoyens.

Les habitants emploient l'eau des fontaines qui donnent naissance aux divers ruisseaux de la commune.

On remarque un petit étang dans une prairie située entre l'école et l'église. L'étang qui entourait le château et celui dit *du Cabinet* (1761) formaient jadis des dépendances de la seigneurie.

Le canal de Charleroi traverse le territoire sur une longueur de 500 mètres.

Habitants.

On comptait, en 1785-, dans la commune, 387 personnes : I prêtre, 141 hommes, 142 femmes, 55 garçons et 48 filles âgés de moins de 12 ans; en l'an XIII,*338 habitants; au 31 décembre 1831 , 498 habitants; au 31 décembre 1856, 489 habitants.

Les registres de l'état civil remontent à l'année 1 703 ; mais un grand nombre de feuillets en ont été arrachés, sous le gouvernement français, à l'effet de soustraire les jeunes gens à la conscription militaire.

Agriculture.

Trois bois dépendaient jadis de la seigneurie de Bornival : le *Bois d'en haut*, près de Grambais, contenant 40 bonniers ; *\eBois d'en bas*, de 61 bonniers, qui occupait, derrière le château , la rive orientale du ruisseau; et le *Bois Jean de Gages*, de 2 bonniers d'étendue. En 1761 , le premier était très-peuplé de chênes, de hêtres, de charmes, de boules (ou bouleaux) et de bois blancs. Les hêtres y croissaient parfaitement et en nombre infini; les chênes y venaient moins bien, la nature sablonneuse du sol, en différents endroits, retardant leur croissance. Le deuxième bois s'étendait sur un terrain pierreux et accidenté. Ces deux bois et le *Bosquet de la Longue Borne* ne couvrent plus que 5 hectares environ.

La seule grande exploitation agricole est la *Ferme Baudet* ou *Grande ferme du Croiseau* (60 hect. en 1856, 75 aujourd'hui), tenue par M. Baudet (J.-F.), propriétaire. On citait autrefois la *Ferme de Bonté*, qui fut séparée de la seigneurie et cédée à Joseph De Lalieux le 16 mai 1733.

Le nombre des animaux domestiques constaté à Bornival par les recensements généraux s'élevait à :

	1846.	1856.
Race chevaline	86	73
— asine et muline	»	?
— bovine	231	237
— ovine	176	220
— porcine	128	118
— caprine	4	?

Les terres exploitées par les cultivateurs de la commune se répartissaient ainsi :

	1846.	1856.
Froment	76h.01	82h.l0
Méteil	6 05	8 33
Seigle	63 48	74 00
Orge et escourgeon	9 88	11 10
Avoine	69 23	46 32
Pois, vesces et mélanges	1 93	3 20
Fèves et féveroles	19 98	24 03
Pommes de terre	13 27	20 26
Navets etc	3 31)	
Carottes et panais	5 [	6 12
Betteraves fourragères	32 /	
Trèfles, luzerne etc	44 39	36 40
Prairies	38 77 I	1ftQ fi-
Vergers	109 62 I	1U" m
Houblon	16)	
Tabac	12 J	2 50
Chanvre	» /	
Colza etc	21	3 23
Jachères	26 29	40 16
Terrains légumiers	10 25	17 37
Parcs, bois, pépinières etc.	4 86	3 78
Total.	503 h.08	488hl3

Ce chiffre total se subdivisait en biens exploités :

	1846.	1856.
A titre de propriété ou d'usufruit	62h.49	86h.21
A titre de location	440 59	402 62

En moyenne l'hectare de terre était, estimé :

	1830.	1835.	1840.	1846.	185Q.	1856.
Valeur vénale.	2,000	2,300	2,600	2,400	2,500	3,500
Valeur localive	60	70	80	80	75	90

L'ancienne verge linéaire a 10 lj2 pieds de Nivelles.

Industrie et commerce.

Deux usines sont établies sur la Tliines : la *Papeterie Severs* ou *Papeterie Marloy et C^ie^*, qui est exploitée par M. De Nayer et fabrique annuellement 60,000 kilogr. de papiers de pliage, au moyen de 2 piles activées par 1 roue hydraulique ; le *Moulin de Bornival,* qui compte 3 couples de meules mues par 2 roues et peut broyer 4,000 kilogr. de grain en 24 heures, lorsque l'eau ne manque pas. Le "moulin de Bornival a une troisième roue servant de moteur à une foulerie située sur le territoire d'Arquennes. Le moulin à grains, ancien moulin seigneurial, a été maintenu en activité par un arrêté de la députation permanente en date du 30 août 1838; le 26 juillet précédent, l'établissement de la papeterie avait été autorisé.

Voies de communication.

On compte 14 chemins vicinaux et 43 sentiers, mesurant ensemble 33,095 m., dont! ,150 m.étaieut pavés au 31 décembre 1850 ; plusieurs chemins ont été empierrés, maison ne s'en aperçoit plus. Le chemin de grande communication n° 74 traverse la commune sur 2,574 m.

Le canal de Bruxelles à Charleroi traverse l'extrémité S.-O. du territoire sur 500 m. environ.

Antiquités, faits divers.

Le village de Bornival s'est formé d'une ancienne seigneurie qui se trouvait isolée au milieu des domaines de l'abbaye de Nivelles et des seigneurs d'Enghien. Son nom n'apparaît qu'à la fin du XIII^e^ siècle et remplace alors celui de Pourbais, dont plusieurs actes antérieurs font mention.

Le manoir féodal de Bornival acquit une certaine importance lorsque ses possesseurs obtinrent de l'influence à la cour des ducs de Brabant et, plus encore, quand leur patrimoine passa aux comtes de Saint-Pol, seigneurs d'Enghien. Il fut pris et repris pendant les guerres qui ensanglantèrent la minorité de Philippe le Beau. « Le château de Borgnival, dit Molinet, appar- « tenant, aux hoirs de monseigneur le connétable, étoit « occupé par les ennemis (il s'agit ici des ennemis des « Bruxellois, alors en guerre contre le roi Maximilien « d'Autriche), qui y avoient un grand nombre de com- « pagnons, entre autres un vieu routier de guerre « nommé Gaignaige, jadis archer du duc d'Autriche et « jouant si bien du trait à poudre qu'il tua pendant le « siège 4 à 5 hommes. Un des assiégés ayant déserté et « annoncé que la place étoit mal munie de poudre et de « vivres, elle fut rudement assaillie et prise, et Gai- « gnaige pendu avec quatre autres ». L'année suivante, peu de jours avant la reprise du château de Genappe, celui de Bornival fut également emporté par les princes de Saxe et de Chimai.

Lorsque Isabelle de Zuylen devint abbesse de Nivelles, ce fut au château de Bornival qu'elle passa la nuit qui précéda sa prise de possession de sa nouvelle dignité.Elle y fut conduite, le20 mars 1624,par quelques parents et amis et par les échevins de la ville; ceux-ci retournèrent immédiatement à Nivelles, mais en laissant au château une compagnie de bourgeois, chargés d'y faire bonne garde jusqu'au lendemain.

Organisation judiciaire et administrative.

Bornival ressortissait à la mairie de Nivelles et on y suivait la«coutume de cette ville.

De toute ancienneté, les seigneurs y avaient la haute justice, des cens, rentes, lois et amendes, et le duc de Brabant y possédait la souveraineté, « que on ne peut « composer, traiter, ni rien quitter sans son octroi et « consentement », c'est-à-dire qu'il n'était pas facultatif au seigneur ou à ses officiers d'y accorder des rémissions ou grâces aux criminels sans le consentement du duc ou de ses mandataires.

Les registres des échevins de Bornival se trouvent actuellement au greffe de Nivelles ; ils commencent en l'année 1525.

Depuis l'an III de la république française, Bornival a fait partie des mêmes circonscriptions administratives et judiciaires que Monslreux.

Le budget de la commune, pour 1859, présente les chiffres suivants :

Recettes de toute nature	fr.	i)65 91
Produit de la taxe personnelle		550 00
Dépenses obligatoires		870 51
Budget de l'instruction publique		100 00
Budget de la \oiric et des cours d'eau		2,050 04

Seigneuries et châteaux.

On lit dans une chronique manuscrite intitulée *Antiquités de Nivelles,* que, du temps de l'abbesse Ode, vers l'année 1126, la seigneurie de Bornival fut cédée par le chapitre de Sainte-Gertrude aux religieux de Saint-Adrien à Grammont, à charge d'un cens annuel de 68 florins. Nous ne savons où le chroniqueur a puisé ce détail, dont nous n'avons retrouvé de traces nulle part ailleurs.

Au commencement du XIII^e^ siècle, les grandes et les petites dîmes de Pourbais, nom que l'on donnait alors à Bornival, étaient tenues en fief de l'abbesse de Nivelles par le chevalier Godefroid de Hodeberge (ou Huldenberg), sa femme Béatrix et les filles de celle-ci, Joie, femme du chevalier Gérard du Bois-Seigneur-Isaac, et Ode, femme du chevalier Nicolas de Slrépy. Le 1^er^ décembre 1209, cette famille renonça à ces dîmes, au profit du monastère de Cambron, qui s'assujettit a payer à perpétuité un cens annuel de 12 deniers de Nivelles à Berlhe et aux dames qui lui succéderaient dans la dignité abbatiale. Berthe étant absente lorsque la donation fut faite, Godefroid et sa famille s'engagèrent à accomplir la cession des dîmes, dans la quinzaine après son retour. Hugues, évêque de Liège, approuva, en 1211, cette transaction, qui, plus lard, donna lieu à quelques débats devant la cour laïcale de l'abbesse de Nivelles. Le chevalier Nicolas del Famelgeus Rues ou de Familleureux, seigneur du Bois *(de Bosco),* et Jean, son héritier, furent déboutés de leurs prétentions sur les dîmes précitées (6 décembre 1244), et, après y avoir renoncé à Nivelles, accomplirent la même formalité devant la cour de Mons *(in Curia Montensi),* en présence de plusieurs nobles du Hainaut et du bailli de ce comté, Thierri de Thion (le dimanche après les octaves de l'Epiphanie, en 1244-1245).

Blondeaumentionne un HuguesdeBournival, qui aurait vécu en 1235, mais nos documents ne commencent la lignée de ce nom qu'à René. Ce seigneur et ses gens ayant interdit aux moines de Cambron d'emporter leurs « dismes de Borgnevauls que on dist de Porbais », sous prétexte qu'elles avaient été affermées et assemblées dans ce village, le bailli, Jean de Sombreffe, cita les parties à comparaître devant lui, et, comme René et les siens n'alléguaient en leur faveur qu'un vieil usage, il se prononça pour l'abbaye, à laquelle il conduisit lui-même le produit de ces dîmes (octobre 1315). Dix ans plus tard, une charte du duc Jean III confirma la décision du bailli (jour de Saint-Barthélemi 1325). René de Bornival avait épousé Marguerite, héritière de Pamele, mais leur fils, nommé Bernard, fut, de gré ou de force, amené à renoncer à l'héritage maternel, au profit d'un de ses frères utérins, Jean, fils de Marguerite et de Jean Meeuwe, enfant naturel du duc de Brabant Jean I^r^ Peut-être est-ce en indemnité de

cette spoliation qu'on assigna à Bernard une rente de 200 écus sur le produit des assises de Nivelles.

L'extrait suivant d'un *Cartulaire du comté de Hainaut* nous apprend qu'à la suite d'un homicide commis parlai, Bernard de Bornival dut contracter l'obligation de servir le comte de Hainaut avec dix hommes d'armes et à ses frais, chaque fois qu'il en serait requis. « Mesires Biernars de Borgnevaus doit servir M. le « conte Willaume, se de monsieur defalloit pour un « appaisement domicides a dis hommes d'armes non « moins, à son coust, à le semonse de l'un de nos « deus signeurs, quant il en aront à faire, si com dit « est. Là furent comme homme de fief de Haynnau le <« sires de Potles, li sires de Manchicourt et mesire « Thieris de VVallecourt, ki ledis chevalier raplega de « cestecose. »

Plus tard, Bernard joua un rôle considérable. Sous le règne du duc Jean III, il fut l'un des commissaires chargés de fixer les limites du duché de Brabant du côté de Heusden. On le voit ensuite figurer parmi les témoins de la joyeuse entrée de Jeanne et de Wenceslas ; combattre à Scheut à la tète des milices de Louvain ; de concert avec d'autres nobles, se constituer la caution du duc envers Thierri, sire de Heynsberg, pour une somme de 6,611 couronnes (1356) ; sceller la charte remettant au comte de Hainaut le soin de conclure la paix entre le Brabant et la Flandre (1357); occuper les fonctions de sénéchal ou drossard du duché; siéger dans le conseil du duc, de 1361 à 1370 ; assister, à Enghien, en 1366-1367, aux diètes convoquées pour assoupir le différend qui s'était élevé entre le duc Albert de Bavière et le seigneur de cette ville ; approuver la grande Charte de Cortenberg, en 1372 ; et enfin, figurer de nouveau comme conseiller du duc dans les négociations de Braine-l'Alleu, en 1374.

Le chevalier Bernard, sire de Bornival, épousa Gertrude Van Redingen; lorsqu'il mourut, en décembre 1376. on l'enterra au couvent des récollets à Louvain. Outre le bien dont il portait le nom, il laissa à son fils Roland le fief de Grambais à Nivelles (relief de l'année 1377-1378), celui de la terre et demeure dite depuis de Lossignol, à Baulers (r. de 4381-1382), et la rente précitée de 200 vieux écus. Jean, le cadet, eut pour sa part une moitié du fief à Baulers.

Jean et Roland se distinguèrent également par leur dévouement au duc Wenceslas. Le nom du premier se lit en tète de la liste des patriciens louvanistes, qui, en 1362-1363, promirent fidélité à ce prince; le second accompagna à Bois-le-Duc, en 1366, une troupe que conduisait dans cette ville le bailli du Brabant wallon, Libert de Liroul. Tous deux combattirent à la journée de Bastwei 1er. Roland devintà sorr tour bailli du Brabant wallon, le 29 janvier 1375-1376, et l'était encoreen 1378. Le 15février 1375-1376,il partit pour Yvoix dans le Luxembourg, à la (été de 43 cavaliers, parmi lesquels se trouvaient *dixc/laives :* lui Roland, messire Pierre de Vertaing, messire Jean de la Neuve-Rue, Gilles de la Tour, Gérard de Marbais, Thierri de Rokegnies, Jean de Habeche, Renechon de la Tour et Macaire Schellart. L'expédition était dirigée contre les compagnies ou bandes d'aventuriers, dont le pays audelà delà Meuse était infesté; elle dura 26 jours et coûta au trésor ducal 145 1/4 moutons, outre les fournitures qui furent faites aux combattants brabançons.

Par leurs alliances, les Bornival se virent mêlés aux sanglantes querelles qui divisaient la ville de Louvain ; mais, tandis que Bernard de Bornival s'était plutôt efforcé de jouer le rôle de médiateur, son fils Roland se montra le défenseur acharné de la faction patricienne, et il fut l'un de ceux qui, en 1378, se réfugièrent à Aerschot et guerroyèrent de là contre les plébéiens. Ce chevalier ayant en un différend awsez grave avec un de ses voisins, Jean d'Ittre, le duc Aflbert de Bavière chargea le bailli de Hainaut et le sénéchal de Brabant de rétablir entre eux la concorde (Binche, le 13 fenaul ou juillet 1371). Sa famille entra aussi en contestation avec celle de Rohegnies, et leurs débats allèrent si loin qu'on se vit alors dans la nécessité de faire escorter chaque année la grande procession de Nivelles.

Roland eut de Marguerite de Crainhem, dame de Bierges, trois enfants : Roland, Marie, femme de Franc Vandendale ou de la Vaux, et Elisabeth, femme de Guillaume T'Servrancx, puis de Barthélemi T'Seraels. Le partage de ses biens se fit en l'an 1400. Elisabeth hérita de la terre de Bierges, près de Wavre; Jean, fils de Franc de la Vaux et de Marie, reçut de son parent Philippe de Bornival, chanoine de Nivelles, qui était aussi fiis du second Roland de Bornival, la seconde moitié du fief de Baulers (r. de 1400-1 Î01). Quant à Ro.and, sa carrière ne fut marquée que par des revers. Lorsque l'armée ducale alla assiéger Grave, en 1383, les sires de Bornival et de Grez se portèrent au-delà de la Meuse à la tète de 10,000 hommes; mais, attaqués à l'improviste par les Gueldrois, ils furent vaincus et pris. Peut-être est-ce pour payer sa rauçon que Roland vendit sa seigneurie de Grambais (en*1393), sa rente féodale (r. du 12 juillet 1397) et son fief à Baulers, "qui devint, ainsi que cette rente, la propriété de sire Thierri de Heetvelde. Ayant ensuite provoqué le courroux du duc Antoine, qui fit saisir la maison et les biens de Bornival, Roland se soumit, le 12 juin 4409, « au dit des conseillers du duc et des échevins de la viile de Bruxelles, sur toutes les fourfaitures par lui, sa femme et ses serviteurs perpétrées à rencontre de la seigneurie du duc ».

Sire Roland fut l'un des nobles qui portèrent, le 15 août 1420, une senlence de condamnation contre les conseillers du duc Jean IV. En 4 425, il était bourgeois de Louvain. Il laissa plusieurs enfants: Roland, Jean, et Marguerite, femme d'Égide Raes, qui partagèrent ses biens le 4 9 mai 4422, et qui continuèrent avec honneur la race dont ils étaient issus, mais sans en conserver les domaines. Bornival passa, on ne sait par suite de quelles circonstances, à Werner de Daules, qui, le premier, en fit le relief à la cour féodale de Brabant (14 mai 4429), et le céda à sire Pierre de Luxembourg, seigneur d'Enghien. Ce dernier eut pour succesSeurs :

Sire Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol (r. du 47 décembre 1451);

Pierre de Luxembourg, comte deBraine (r. du 6 avril 1477 et du 22 avril 1480);

Marie, sa fille aînée, et son mari, le comte de Romont (r. du 4 décembre 1480) ;

Charles de Luxembourg, évoque de Laon, par partage avec la comtesse de Vendôme, sa nièce (r. du 18 février 1494-1495);

François, fils naturel du précédent, avec cette clause que s'il mourait son père hériterait du fief, et que s'il était fait prisonnier, celui-ci pourrait grever Bornival pour payer sa rançon (r. du 17 juin 1504) ;

Jean de Tenremonde ou Termonde, maître de l'artillerie sous le règne de Charles-Quint, par cession du chevalier François, bâtard de Luxembourg, du consentement de son cousin, Charles de Luxembourg, comte de Brienne, et de sa cousine, la duchesse de Vendômois, consentements qui avaient été respectivement donnés, au château de Brienne, le 1er octobre, et à la Fère, le 14 septembre (r. du 16 novembre 1526). Jean de Termonde, ainsi que nous l'apprend M. Henné, le nouvel historien de Charles-Quint, se distingua au - ervice de ce prince. 11 fut, en 1508, gouverneur d'Arnhem, qui avait été pris sur les Gueldrois. Pus tard, il obtint les importantes fonctions de maître de l'artillerie, aux gages de 30 sous par jour (outre son droit sur les villes et châteaux conquis, droit qui, en 1522, lui fut racheté 2,000 livres, pour deux années), et ensuite, en vertu de lettres patentes dafées de Burgos le 1er juillet 1525, et après quel'empereur lui eut faitdon de 1,000 ducats d'or, aux gages de 36 sous par jour, outre une pension

de 600 livres. Jean de Termonde fut plusieurs fois chargé d'inspecter ou d'améliorer les fortifications des villes des Pays-Bas; en 1528, il compléta celles de Tournai et il s'occupa des moyens de perfectionner celles d'Utrecht ;

Pierre Vanderhofstadt dit de Tenremonde, par la mort de Jean, son frère (r. du 30 juin 1536);

Michel, son fils (r. du 31 août 1545), et sa belle-sœur, Françoise Le Princhc, veuve de François de Tenremonde, agissant au nom de ses enfants, Pierre et François (r. du 43 septembre 1545);

La même Françoise (r., pour son usufruit, du 4 7 octobre 1550), et son second mari, Antoine Van Mons, dont nous avons cité l'épitapheà l'article MONSTRELX.

François Vanderhofstadt, par la mort de Pierre, son frère (r. du 17 septembre 1563);

Marie, sa fille (r. du 1er octobre 1575), qui épousa François d'Erly ou d Arlin ;

Simon-Paul d'Arlin, leur fils (r. du 16 juin I640);

Anne-Isabelle d'Arlin, fille du précédent (r. du 10 décembre 1650);

Garcia de Yllan, marchand portugais, par achat à Isabelle-Alardine de Rodoan, veuve de Simon-Paul d'Arlin (r. du 17 juillet 1652);

Don Ferdinando de Yllan, par cession du précédent (r. du 13 novembre 1654). Ce seigneur fit d'énormes dépenses pour rehausser l'importance de la terre de Bornival. Après l'avoir agrandie au moyen de coûteuses acquisitions et après avoir reconstruit avec luxe le château, il prit en engagère du gouvernement espagnol la seigneurie des fiefs de Rognon (r. du 19 mai 1659), ainsi que les biens appartenant au domaine dans le ressort de la recette de Nivelles, et particulièrement une part dans les bois de Nivelles, de Hasoy, de Bossut et de Hez (r. du 6 septembre 1674). Bornival, ainsi accru, lui coûtait plus de 160,000 florins, lorsqu'il en sollicita l'érection en baronnie, en faisant valoir, comme un titre à cette faveur, l'alliance qu'il avait contractée avec Adrienne-Henriette de Wiltz, petite-fille d'un gouverneur du duché de Luxembourg (lettres patentes du 2 juillet 1674 et relief du 12 septembre suivant).

L'époque était peu favorable à de pareilles entreprises. Les courses des Français et les marches des armées alliées ruinaient le pays ; les terres ravagées et dépeuplées ne rapportaient presque rien. Aussi le baron de Bornival, dont on raconte encore des traits insensés de dissipation, eut-il bientôt dévoré la fortune que son père avait laissée. Dès le 10 août 1676, il greva la baronnie d'une hypothèque de 40,000 florins de Brabant, qui, sept ans après, s'était accrue de plus de 70,000 florins. Bientôt, il se trouva dans l'impossibilité de payer ses dettes, et, en 1690, ilabandonna ses biens à ses créanciers, qui consentirent à lui payer une pension alimentaire. Lorsqu'il mourut, et comme il ne laissait pas d'héritier, ses biens furent mis sous séquestre et ce lut le procureur Arnoul Adriani, qui, au nom de ses créanciers hypothécaires, releva ses fiefs (r. du 2 mars 4 707). Les créanciers ayant administré avec peu de soin, la seigneurie fut adjugéeau gouvernement autrichien, par déshérance, à la suite d'un arrêt du conseil de Brabant, qui ordonna aux créanciers de consigner leurs titres (13 janvier 1730). Une transaction conclue devant des commissaires de cette cour reconnut la validité d'une créance de 45,000 florins de change, créée le 10 avril 1680, par le baron de Bornival, au profit de Diego Nunez Henriquez, mais, de leur côté, les ayants droit de celui-ci réduisirent de 400,000 à 80,000 florins la somme qu'ils réclamaient à titre d'arrérages de cette créance (23 juin 4735). Enfin, pour terminer une affaire qui menaçait de s'éterniser, les créanciers renoncèrent à toute réclamation de quelque nature qu'elle fût, et le gouvernement s'engagea à payer àBenjaminTeixeira, l'acquéreur de leurs droits, 45,000 florins de change et 45,000 florins de Brabant. Cet accord reçut, le 29 décembre 4 755, l'approbation du gouverneur général, mais la guerre empêcha l'entière exécution des promesses faites à Teixeira, et pour une de ces deux sommes, il fallut se borner à lui compter les arrérages à quatre pour cent, soit 2,250 florins.

Le 6 avril 4769, les états de Brabant, qui avaient alors en main l'administration du domaine de cette province, vendirent Bornival et le fief de Rognon au vicomte de Flodorp, seigneur de Clabecq, moyennant 445,833 florins argent courant ou 125,000 florins de change. Le vicomte n'était que le prèle-nom de messire Henri de Loutzen, marquis de Roben, brigadier au service d'Espagne, colonel du régiment de Pavie (dragons), et de sa femme, née de Saive. Le gouverneur général approuva celte aliénation le 15 du même mois, puis autorisa les états à remettre aux acquéreurs tous les titres qui concernaient Bornival et Rognon, pour autant que ces titres seraient relatifs à la succession du baron de Bornival, et à leur permettre de faire copier les comptes rendus par les administrateurs de cette succession (10 décembre 1778). Quelques difficultés s'étant élevées au sujet de la remise de ces archives, un nouveau décret, du 1er juillet 1782, stipula qu'on ne restituerait que les comptes concernant uniquement Bornival et le fief de Rognon et non ceux où il serait fait mention d'autres parties du domaine, à la condition que les possesseurs de Bornival seraient tenus d'en laisser prendre inspection aux délégués de la chambre des comptes ou aux créanciers du baron, lorsque cela serait nécessaire. Par ce dernieracte, le gouvernement approuva en tous points la manière dont les états avaient administré les domaines vendus, et s'engagea à ne jamais leur susciter de difficultés de ce chef.

Bornival a depuis appartenu aux MM. de Saive, qui l'ont vendu le 20 novembre 1829 ; il est aujourd'hui la propriété de Mme de Lalieux delà Roque.

Cette seigneurie avait haute, moyenne et basse justice sur environ 500 bonniers, le patronat de l'église paroissiale, la chasse, la pêche, les amendes et forfaitures, droit d'hériter des aubains (ou étrangers) et des bâtards, droit d'allbrage des boissons (consistant en deux pots par aime), droit de lever une poule sur chaque feu du village (sauf leséchevins qui étaient exempts de cette redevance) et d'exiger une corvée de chaque habitant. Elle comprenait, d'après le dénombrement du 13 septembre 4674, un beau château avec plusieurs belles tours, une basse-cour, avec une autre tour, une brasserie (dont la chaudière seule existait en 4769), un jardin, le tout enfermé dans une enceinte de murs; 46 4/2 bonniers de prés et de pâturages, 33 bonniers déterres, 403 bonniers de bois, un cens produisant 257 florins 464/2sous, 480 chapons, 3 poules, 6 oisons, 2 muids 5 vaisseaux de blé, 45 vaisseaux d'avoine, un quartaut de pois, un quarteron d'oeufs; un moulin banal pour les habitants du village, rapportant 2 rasières de blé par semaine; la censé de Bonté, avec 12 4/2 bonniers de pâturages et 26 bonniers de terres; plusieurs arrière-fiefs etc. Vers l'année 1769, on évaluait le revenu de la seigneurie à 1,942 florins. Les cens, les rentes et les droits seigneuriaux produisaient alors 301 florins ; l'affermage des biens 771 florins ; les coupes de bois et de raspe 870 florins. La censé de la Basse-cour était louée 440 florins, le moulin 219 florins, le vivier duCabinet4 florins, le vivier du Château 20 florins, quelques chambres du château également 20 florins, les jardins, allées et pâturages (d'une contenance totale de 4 1/2 bonniers) 40 florins.

Le beau château de Bornival, qui, en partie, datait probablement de l'époque de Jean de Termonde, et dont les ouvrages de Le Roy et de Cantillon nous offrent une représentation fi 161e, n'existe plus, et les plus vieux habitants de la localité n'en ont jamais vu que les ruines. Vers l'année 1765, on débattit la question de savoir s'il serait plus avantageux de le détruire que de le restaurer. Les uns le représentaient comme un

chaos de bâtiments sans règle ni architecture ; on ajoutait que les matériaux seuls valaient 42,450 florins, tandis que les travaux de démolition ne coûteraient pas plus de 2,000 florins. Selon d'autres, cette démolition devait occasionner une assez forte dépense, et on en attribuait l'idée au curé, qui projetait l'agrandissement de son église et qui serait charmé de se procurer des matériaux à vil prix; il valait mieux, disaient ceux-ci, conserver le château, dont les souterrains étaient très-beaux et avaient coûté des sommes énormes ; où, d'ailleurs, placer les matériaux, qui ne se vendraient que lentement? Une et même trois des tours ne suffiraient pas pour placer la charpente seule. Ces discussions n'étaient pas terminées lorsque Je domaine vendit la seigneurie, dont les acquéreurs négligèrent également l'entretien du manoir. Insensiblement on prit l'habitude d'en enlever les débris pour les utiliser tant bien que mal, et actuellement on peut à peine distinguer l'emplacement des fossés, que l'on a drainé pour les dessécher plus complètement, et celui d'un puits. Le manoir consistait en un carré de bâtiments flanqué d'un tourelle ronde à chaque angle; un grand donjon, la *Tour au Lion*, s'élevait sur un des côtés ; deux tourelles ornaient la porte d'entrée conduisant à ce manoir et deux autres la façade de la ferme. Ces dernières subsistent encore; elles sont de forme ronde, assez élevées et entièrement en briques; le fermier y habite et se sert aussi de quelques bâtiments adjacents formant une longue aile, à l'extrémité de laquelle on remarque les arcades, actuellement bouchées, d'une galerie. Les alentours offrent de grandes avenues et des sites magnifiques.

Culte.

L'église de Saint-François, à Bornival, fut fondée par le seigneur du lieu, François d'Arlin, qui fut autorisé à y faire célébrer l'office divin le 43 janvier 4603. L'inscription suivante rappelle le souvenir de l'enfant qui le premier y reçut le baptême, puis la sépulture : « Cny gist Fran | çois filz à Huber | Durât lequel a | esté baptisé le | premier en ceste) église levé par | le S^r^ du lieu et | ensevely le | premier le XII^e^ | doctobre 4603». Le ressort spirituel de la nouvelle paroisse comprit le lerritoire de la seigneurie, qui, au spirituel, dépendait auparavant de Monstreux. Après le Concordat, l'église devint une succursale de la cure de Sainte-Gertrude, à Nivelles.

Le curé recevait dumonastèredeCambron, principal décimateur, 4 4 7 florins 6 sous et 4 rasières de seigle (ou 6 florins); du seigneur, 90 florins; de la commune. 62 florins ; de la table des pauvres, 4 0 florins et 10 muids de seigle (ou 54 florins). Au total, ses revenus s'élevaient a 465 florins 48 deniers et ceux de la fabrique (qui sont aujourd'hui de 574 francs) à 442 florins. Le 4 4 octobre 1669, don Antonio Feyo y Lossada, contador de la chambre des comptes, fonda un bénéfice dont il se réserva la collation et qu'il dota d'une rente, à charge *de* célébrer par an 4 00 messes basses. Le presbytère a été élevé en l'année 4777 avec les débris du château, comme l'indique un chronogramme inscrit sur la façaiie vers le jardin : *CastrI eXlnanltlo | DoMVs pastoraLls | (Vit ereCtlo.* Ce bâtiment coûta 3,000fl orins à l'abbaye de Cambron.

L'église ne consiste qu'en une chapelle de peu d'importance. Elle date du commencement du XVII^e^ siècle, sauf les petites nefs, qui ont été ajoutées" vers 4780. L'édifice a la forme basilicale et se compose d'un chœur et d'une nef de 4 travées. Il n'a qu'un cloche-Ion, contenant 2 petites cloches. Les autels latéraux sont consacrés, l'un au patron du temple, saint François d'Assises; le second, à Notre-Dame du Rosaire, dont une confrérie y fut érigée le I^er^ novembre 4665. A gauche de la porte d'entrée se trouve, dans la muraille, une armoire-autel, dont les volets,à l'intérieur, offrent de vieux portraits de famille. On conserve à l'église un superbe lutrin, en cuivre, représentant un aigle. Les orgues et la balustrade du jubé proviennent de l'abbaye de Nizelle.

Dans le chœur, le long des stalles, on voit les quatre épitaphes suivantes : Icy gist François Darlin I en son temps S^r^ de | Bourgnival et de grand | bais chevalier et du con | seil de guerre de sa Majes | té catholique en ce^s^ pais j bas et fondateur de cest | Eglise quy trépassa Je j 23 de mei 4644 priez I Dieu pour son âme.— 2° Icy gist Messire Simon Paul | Darlin baron deBourgni | val S^r^ de Grambais en son | temps Coronel pour le | service de sa M^10^ Impérial | quytrespassa le 9^e^ de j iuing 4649 priez Dieu | pour son âme. — 3° Cy gist Dame Marye de | Termonde an son | lamps Dame de Borni | valle et de Granbey | laquelle trépassa | le 22^me^ d'ocbre 4639 | Pries Dieu pour son | âme. — 4° Icy repose Messire Michel | Joseph de Beyeiis seigneur | de Grambais décédé le 9^e^ | de février 4 745. Quartiers : Beyens , Magistris , Maillot, Delplano; — Roly, Croy, lïappart, Delplano; — Roly, Portquin, Croy, Tendremonde ; — Happart, van Royen , Delplano, Menciers. Le pavement de la nef présente encore quelques inscriptions, notamment celles-ci: 4° Cy gist Mademoiselle Marg^e^ Darlin quy fut enfant du seigneur et de la dame de Bornivalle quy trépassa le 44 décembre 4638.— 2° Icy repose le corps de | Madamoiselle Barbe | de Herzelle Fille de | feu Messire Gabrielle | de Herzelle Baron | de Fontaine elc qui j trespassa le 15^e^ jour | de may de l'an 4652 j Priez Dieu pour son | âme.

Charité, instruction, fêtes.

La table des pauvres de Bornival avait, en 1787, 246 florins de revenus. Par testament mystique daté du 4 7 novembre 4 824, la marquise de Roben lui a donné une redevance de 3 muids 46 litrons de seigle et une rente de 42 florins 85 4/2cents (arrêté roval du 21 juillet 4826).

Le budget du bureau de bienfaisance, pour l'année 4859, a été fixé comme suit :

Nombre de familles secourues		2fi
Nombre de personnes secourues		.138
Recettes et dépenses de toute nature	fr. TO	34

En 4785, le curé Ferdinand Goffin fonda une école sur un journal de prairie nommé le *Try du Château*, que le seigneur lui avait abandonné à cet effet pour aussi longtemps que l'école subsisterait. Cette école est entretenue au moyen de revenus particuliers légués par le même curé* le 4^er^ août 4794, en faveur des enfants pauvres et qui s'élèvent à 344 francs 60 centimes. Le curé et l'un des descendants de l'ancien seigneur ont la collation de la fondation, dont le rétablissement a été autorisé le 7 juin 4843.

Le nombre des enfants pauvres qui ont été admis parla commune, en 4858-1859,à recevoir l'instruction, s'est élevé à 40 :49 garçons et 24 filles.

La fête communale se célèbre le premier dimanche de septembre, Les habitants du village ont la réputation de ne pas être sains d'esprit, ce qui leur a valu le sobriquet de *Fous de Bornivau, Blancs bâtons de Bornivau.* Cette qualification se rattache sans doute à une tradition d'après laquelle le seigneur et le curé du lieu seraient devenus fous en même temps; le curé fut chassé de l'église par ses paroissiennes et le seigneur alla se pendre dans le bois de Nivelles.

Thines.

Nom : Variantes, ôtymologie.

La commune de Thines, qui a pour homonymes celles de Thisnes lez Hannut et de Thynes lez Dinanl, a vu son nom s'écrire successivement : *Thienes* (1209,4014), *Tenis* (-1234), *Thiennes* (4404, 4602, 4641), *Tiennes* (1442), *Thynes* (1489), *Thines* (1547), *Thienne* (4 566), *Thine* (1576), *Thynncs* (4582), *Thisnes* (4602), *Thinnes* (VANDKR STEGKN).

L'orthographe primitive porterait à rattacher ce nom au mot wallon *tienne,* qui signifie montagne, si la prononciation *Tine,* où *Ye* ne se fait nullement sentir, n'engageait plutôt à le rapprocher de *Thienen,* désignalion flamande de Tirlemont.

Situation.

La commune de Thines est limitrophe de celles de Baulers, Vieux-Genappe, Loupoigne, Houtain-sur-Dyle et Nivelles.

Thines est à 3 kilomètres de Baulers et de Nivelles, 4 k. de Houtain, 5 4/2 k. de Vieux-Genappe, 6 k. de Loupoigne, 34 4/2 k. de Bruxelles.

L'église de Thines se trouve située par 56 grades 22 de latitude N. et 2 grades 26 de longitude E. L'altitude du seuil de la porte de l'église estde 4 29 mètres.

Territoire.

Le cadastre divise le territoire de Thines en 4 sections : la *section A* ou *du Village,* la *section B* ou *du Dois de Vaillampont,* la *section C* ou *du Château de Vaillampont,* la *section D* ou *de la Vieille Cour.*

Au 4[er] janvier 1859, ces sections se trouvaient morcelées en 367 parcelles, appartenante 68 propriétaires, donnant un revenu cadastral de 50,763-37 fr. *(sol* 48,309-37; *bâtiments* 2,454-00) et ayant une contenance de 766 hectares 25 ares 30 centiares *(imposable* 752 hect. 3340 ; *non imposable* 13 hect. 9490).

Cette contenance globale se subdivisait ainsi en 4 834 :

	H.	A.	C.	
Terres arables. . . .	594	96	00	(en 1686,311 bonn. 3joum.)
Jardins légumiers . .	7	91	80	
Prés et pâtures . . .	33	43	60	(en 1686, 63 b. 3j.)
Vergers.	31	43	20	
	81	98	90	(en 1686,106 b., outre le bois du Hasoy, 83 b.).
Etangs cl marcs . . .		43	70	(en 1686, 3 b.).
Bâtiments et cours . .	4	13	30	
Cimetière		6	30	
Houles, chemins et rues.	10	98	70	
Bivières et ruisseaux.		71	20	
TOTAL. . .	766	13	70	(en 1686, 484 b. 2 j . , outre le bois du Hasoy, qui comprenait 83 b.).

Dépendances.

On comptait : en 4374, 48 ménages; en 1436, en 4164 et en 4472 (voyez Baulers) ; en 4492,49 foyers; en 4 526, 22 maisons ; en 4686,16 maisons, plus 2 fermes, 4 moulin, 1 franche taverne, 4 forgerie de maréchal ; en 4856, 73 maisons.

Sections ou *hameaux.* — Le village de Thines se compose d'une suite de maisons et de fermes qui s'élèvent sur la rive droite du ruisseau du même nom que-la commune. Bien que ces habitations soient échelonnées sur une longueur de 4,200 à 1,300 mètres, on ne peut considérer comme de véritables hameaux les principaux groupes qu'elles constituent et qui sont, en commençant par le sud, le *Pavé,* le *Culot de la Piedseule, Thines,* le *Culot du Moulin* et les *Baraques.*

Maisons isolées. — A 2,000 mètres E.-N.-E. de l'église, le *Rouan* ou *Ruant,* cabaret sur la route de Genappe que l'on nomme aussi la *Maison du Bois* et la *Correspondance des Gendarmes;* — à 4,800 m. S.-E., la *Ronce* (en wallon , *Ronchc);* — à 4,000 m. S., *Vaillampont (Valionpont,* 1209, 4220; *Valienpont,* 4265, 4364; *Valianpont,* 4 284; *Wai/lanpont,* 4290 ; *Valliopont,* 4335; *Valeonpont,* 4370; *Vatiompont,* 4604 ; *Vaillampont,* 4649,4741), ancienne commanderie de l'ordre de Malte, dont les bâtiments sont occupés aujourd'hui par deux fermes; — à 4,200 m. S., la *Ferme de la Brassitie;*— à 1,900 m. S., les *Maraches;*—à 2,200 m. S., la *Ferme de la Vieille Cour.*

Lieux dits. — Dix bonniers; Plat pré; Fond du Culot; Fond de l'Aunoit; Bois de Bourdia; Grosse borne ; Buisson mon cousin; Bois de Vaillampont ; le *Rapoit; Jérusalem; Cinq bonniers; Pré des vaches;* la *Boulette;* le *Sarli;* le *Tri; Rue M ah aux; Chemin du Clerc ; Bois du Hasoy; Chemin de Bruxelles; Chemin des vaches; Chemin du Grand Bailli; Chemin de la Bruyère; Ferme Coureur ; Moulin de Thines; Chapelle Sainte-Anne; Chapelle Saint-Hubert; Chapelle Thumas* ou *de la Sainte-Famille ; Chapelle Binet* ou *de la Sainte Vierge.*

Lieux dits anciens : *Prestre haie* (4234); la *Garenne* (4773).

Sol.

Le terrain est généralement sec et fertile ; il est peu accidenté, sauf aux abords du ruisseau de Thines, qui coule dans une vallée assez profonde. Le point culminant parait être près de la ferme de la Vieille Cour.

Le territoire est presque entièrement recouvert par le limon hesbayen du système diluvien ; une bande étroite du système bruxellien se montre sur la rive droite de la Thines. On extrait sur plusieurs points de la marne employée à amender les terres.

Hydrographie.

Tout le territoire de Thines appartient à l'extrémité supérieure du bassin de l'Escaut; le seul cours d'eau qui arrose celte commune est la *Thines.*

La *Thines* prend sa source près de la ferme de la Vieille Cour, passe au pied de l'ancienne commanderie de Vaillampont, traverse la route de Nivelles à Namur, reçoit (r. dr.) le tribut de la fontaine Thumas au centre du*village, active le moulin de Thines par une chute de 6 m. 80 à peu de distance au-dessous de l'église, devient mitoyenne avec; Baulers, puis entre complètement sur le territoire de cette commune. Son parcours, qui suit la direction du S. au N., est de 3,550 mètres, y compris 4 50 m. mitoyens avec Baulers.

Les principales fontaines sont celles de *Sainte-Marguerite, Thumas, Cul Lorin* (Laurent),*Madame, Gilles.*

11 y a de petits étangs à la ferme de la Vieille Cour et au moulin de Thines.

Habitants.

On comptait, en 1784, dans la commune, 276 habi-

tanls : 1 prêtre, 105 hommes, 83 femmes, 40 garçons et 47 filles âgés de moins de 12 ans (dans la paroisse, 252 personnes : 1 prêtre, 85 hommes, 86 femmes. 37 gairons et 43 filles âgés de moins de 12 ans); en l'an XIII, 240 habitants; au 31 décembre 1831, 350 Iia-bilants; au 31 décembre 1856, 384 habitants.

Les registres des naissances commencent en 1610; des décès, en 1669; des mariages, en 1758.

Agriculture.

Une grande partie du territoire de Thines était couverte de bois. Vers l'est se trouvait celui du *Hasoy (FIassoit,* 1403; *Hasoit,* 1416; *Azoy,* 1686, 1687), que les ducs de Brabant et le chapitre de Nivelles possédaient par indivis et qui formait avec ceux dits de Nivelles (au sud de la ville de ce nom), de Bossulet de Fiez (surBaisy), une juridiction séparée. Le bois du Hasoy s'étendait aussi sur Loupoigne, où se trouve la ferme dont il avait emprunté le nom. En 1761, il comprenait encore 83 bonniers, où le fond était uni et des meilleurs, la raspe plus belle que dans le bois de Bossut, parce qu'elle était mieux gardée, et la grande futaie, tant en chênes qu'en hêtres, très-l'orle.

Le bois de Nivelles empiélait jadis sur Thines, mais le duc Jean 1[er], du consentement de son fils Jean et du chapitre de Nivelles, en vendit 112 bonniers aux « maître et frères de Vaillampont, de la chevalerie du « Temple », afin de payer l'argent dû à des personnes « de qui il a voit ce bois racheté » et de « rapproprier « le bois qu'on dit de Nivelles, lequel étoit gasté et « abandonné à bêles et à hommes qui le vastoient » (ou dévastaient). Ces 112 bonniers se trouvaient en partie « dallez le voie si com on va de Nivelles à Genappe » et en parlie « devant le Vieucourt ». Ils furent mesurés « au pied et à la verge de Rognon ». Les Templiers les payèrent 100 sous de Louvain le bonnier, s'engagèrent à payer dorénavant au domaine ducal un cens de 2 deniers par bonnier et renoncèrent à tous leurs droits et usages dans les bois voisins. Ils furent autorisés à défricher et à Vendre le bois, et à y établir des forestiers ayant les mêmes droits que ceux du duc dans la forêt de Soigne (charte du mois d'août 1290).

En 1773, l'ordre de Malle (qui avait hérité des Templiers) avait encore à Thines le *Bois de Sartiau (Bois deSarteau,* dit à présent *de Vaillantpont,* suivant un acte du 25 août 1662) et celui *de la Bruyère,* qui comprenaient, le premier 51 , le second, qui était enclavé dans lebois du Hasoy, 65 bonniers. A propos d'un arbre à moitié abattu par l'orage, il s'éleva un procès, qui fut terminé par une transaction passée par devant les jurés des bois du domaine et du chapitre de Nivelles et les échevins de Thines (Nivelles , le 25 août 1662), puis approuvée par le chapitre de Nivelles, par frère Gabriel DaunetDesmaretz, commandeur de Chantraine, et par la chambre des comptes de Brabant. 11 se fit alors un nouvel abornage entre le bois du Hasoy d'une part, ceux de Sartiau et de la Bruyère d'autre part. Tous les trois ont disparu, et ces 200 bonniers de forêt sont réduits à un petit bois âgé de six ans et d'une contenance d'un hectare, nommé le *Bosquet de la Brassine.*

Les grandes exploitations agricoles sont : la *Ferme de la Vieille Cour* (180 hect.), tenue par M. Tumerelle (H.), apparlenant à la comtesse de Grunne; la *Ferme de la Brassine* (115 hect.), tenue par M. Deburges (P.), appartenant à M. Charles Glibert, de Bruxelles; la *Basse-Cour de Vaillampont* (102 hect.). (enue par M. Dîneur (H.), appartenant au comte Emile Cornudet; *Y Hôtellerie* ou *Ferme Coureur* (93 hect.). tenue par M. Glibert (H.), appartenante l'hospice du Saint-Sépulcre, de Nivelles, et qui, avec 103 bonniers de terres et 10 bonniers de prés, élait louée 1,645 florins en 1787 ; le *Château de Vaillampont* (80 hect.), tenu par M. Dekein (J.-J.), appartenant à M[me] Charlotte Dineur; le *Moulin de Thines* (77 hect.), tenu par M. Orens (H.) propriétaire.

Le nombre des animaux domestiques constalé à Thines par les recensements généraux s'élevait à :

	1846	1856
Race chevaline	1*7	134
— asine et niulinc	„	?
— bovine	11.7	171
— ovine	7Ù8	743
— porcine	117	Uâ
— caprine	»	?

Les terres exploitées par les cultivateurs de la commune se répartissiiient ainsi :

	I846	1856
Froment	123h. 78	l(:3h.43
Seigle	yi 77	US 00
Orge el escourgeon	79 00	80 75
Avoine	93 80	1,7 9»
Pois, vesees et mélanges	23 59	24 23
Fèves et féveroles	55 *Ta*	<i0 00
Pommes de terre	9 54	lo 05
Navets etc	4 00	» »
Carottes et panais	73	» „
ïrèllcs, luzerne etc	73 27	90 35
Prairies	« 61	(.. 5
Vergers	15 16	I 61 o2
Betteraves à sucre	» »	4 00
Tabac	3 03	4 00
Chicorée	3	» „
Jachères	75 50	28 00
Terrains légumiers	10 96	18 <13
Parcs, bois, pépinières etc	24	2 00
TOTAL	704 14	749 ~ 07

Ce chiffre total se subdivisait en biens exploités :

	1846	1856
A titre de propriété ou d'usufruit	153 h.42	152h.85
A titre de location	KO 72	596 22

En moyenne l'hectare de terre était estimé :

	1830	1835	1840	1846	1850	1856
Valeur vénale	4,000	4,000	4,500	5,000	4.500	6,000
Valeur localive	100	100	110	120	85	100

L'ancienne verge linéaire a 16 1/2 pieds de Nivelles.

Industrie et commerce.

La seule usine est un moulin à grain (le *Neufmolin de Valionpont,* cité en 1271), mù par l'eau et ayant 3 paires de meules.

Voies de communication.

La route de Nivelles à Namur longe le territoire de la commune sur 650 m. et le traverse sur 2,350 m. ; celle de Nivelles à Wavre le traverse sur 2,200 m.

On compte 15 chemins vicinaux et 18 sentiers, mesurant ensemble 24,014 m., dont la dixième partie environ élait pavée au 31 décembre 1859.

Antiquités, faits divers.

Thines n'apparaît dans l'histoire qu'au XII[e] siècle, lorsque les Frères du Temple s'y établirent. En 1181, le duc Godefroid confirma a ceux-ci *(fratribus Templi manentibus ajmd Nivellam)* leurs possessions et s'engagea à les protéger. Le nouvel établissement prit le nom de Vaillampont et s'accrut bientôt à tel point que presque toute la localité en devint une dépendance.

Thines fut souvent un lieu choisi pour le campement des armées. Vers l'année 1374, le duc Wenceslas prit position à Vaillampont, d'où son armée exerça de

grands ravages en Haiuaul, ainsi que nous l'apprend un traité négocié entre ce prince-et le duc Aubert de Bavière.

Lors de la guerre que Jean IV fit au comte de Glocester et à Jacqueline de Bavière, les biens de l'ordre de Malte, en Brabant, subirent des pertes énormes, pour plus de 3,000 florins de Rhin. Les maisons qui lui appartenaient furent dévastées et ses terres fourragées (charte de Philippe de Saint-Pol, du 31 août 1429), notamment à Thines, sansdoute, car les hostilités étaient surfont engagées à proximité du Hainaut.

Après les troubles de 1488 et 148!), Thines ayant été de nouveau ravagé et incendié, la commanderie de Chantraine et l'hôpital du Saint-Sépulcre, à Nivelles, obtinrent, remise pour trois années, la première, des cens qu'elle devait au domaine, comme propriétaire du fief de Rognon; le second, des cinq jours de corvées (pie la ferme de Thines devait au même domaine.

Lorsque le prince d'Orange marcha au secours de Mons révolté contre le duc d'Albe, en septembre 1572, il passa par Thines, dont la population fut en partie ruinée, puis décimée par les privations. Les soldats chargés de la défense du pays contribuèrent encore à aggraver la misère des campagnes, et les sauvegardes qui furent fréquemment délivrées au village do Thines et aux maisons et censés de l'ordre de Malte (23 avril 1574, 27 mars 1594, 22 janvier 1597, 7 avril 1600. "2 novembre 1637) restèrent souvent impuissantes.

A cette époque, un différend d'une extrême gravilé s'éleva entre frère Jacques de Mesme, dit Marolles, commandeur de Chantraine, et les États de Brabant. Le receveur de ces derniers prétendait que les biens de la commanderie devaient participer au paiement de la cote du village dans l'aide; le commandeur, de son côté, arguait de la guerre que l'ordre soutenait alors contre les infidèles dans l'intérêt général de la chrétienté, de l'exemption générale dont il jouissait partout ailleurs en Brabant, du peu d'importance de la somme en litige, la cote de Thines n'étant que de 48 florins par an dans une aide de 720,000 florins. Albert et Isabelle jugèrent en faveur de l'ordre (Nieuport, le 27 mars 1602). Mais comme l'aide avait été imposée aux privilégiés comme aux non privilégiés, les États tinrent bon; de nouveaux ordres leur furent encore adressés de la part des archiducs le 12 mai 1602 et le 30 juillet 1605. Vainement les États, à qui s'étaient joints l'abbesse de Nivelles, en qualité de surintendante de l'hôpital du Saint-Sépulcre, et la communauté des habitants, alléguèrent que la commanderie possédait la plus grande partie du village et, sauf depuis 12 à 13 ans, avait toujours contribué dans les aides; que la localité était peu importante et serait désertée par les habitants si ceux-ci restaient seuls chargés de payer l'impôt; ils furent déclarés non recevables (14 juin î 614).

En l'an VIII, les habitants de thines demandèrent, mais sans succès, la réunion de leur commune à celle deNivelIes. Lalimitede Thines vers le territoire decette ville a été'fixéepar des arrêtés en date du 22 prairial an XII et du 30 juillet 1807, et celle vers Houlain-le-Mont en 1808, par un décret du 11 janvier de cette année et un arrêté du 11 mai suivant.

En 1815, on établit à Vaillampont un hôpital où on plaça environ 140 malades, faisant partie des troupes alliées, la plupart galeux ; ils causèrent quelques dégâts dans la commanderie.

Organisation judiciaire et administrative.

Le village de Thines ressortissait anciennement à la mairie de Nivelles. « Toutes les amendes s'y jugeaient « selon la loi de la cour des hommes de Genappe ».

Ces amendes, suivant les anciens *Comptes de la mairie de Niïelles,* appartenaient en entier au souverain. A partir de l'année 160!>, on les signale comme une propriété du commandeur de Chantraine, dont le nom est remplacé, en 1649 , par celui de commandeur de Vaillampont. Nous ignorons comment la seigneurie de Thines devint haut-justicière. Elle ne l'était pas encore au seizième siècle, mais elle essayait de le devenir. Le maire du village ayant condamné un nommé Jérôme Hustein à porter un cierge d'une livre entre deux sergents, en guise d'amende honorable, et à se rendre ensuite en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice et à Saint-Nicolas de Warangeville; cette sentence ne put recevoir d'exécution. Hustein, qui était sergent juré du souverain, s'adressa au lieutenant du bailli du Brabant wallon , et, à la demande des hommes de fief de Genappe, cet officier l'exempta d'effectuer les pèlerinages mentionnés plus haut, afin de montrer au maire de Thines « qu'il n'avoit semblable connais- « sance » (1547-1549). Celui-ci ne se tint pas pour vaincu, car, vingt ans plus tard, Melchior Duchaisne, son successeur, disputait encore au souverain , représenté par le lieutenant-bailli, la jouissance des amendes et des confiscations. La contestation sera sans doute restée indécise et le domaine aura laissé tomber ses prétentions; un de ses agents soutenait cependant, à la fin du siècle dernier, que la commanderie n'avait à Thines qu'une basse seigneurie ou seigneurie foncière.

Le gruyer de Brabant ayant cité devant le consistoire de la Trompe, à Bruxelles, un des fermiers de la commanderie, dont le bétail était entré dans les jeunes tailles du bois de Vaillampont, le commandeur considéra cet acte d'autorité comme un empiétement sur ses droits et en demanda l'annulation au conseil de Brabant, qui invita le gruyer à répondre à celte réclamation (20 décembre 1611). On voit que l'autorité du souverain allait toujours en s'affaiblissant à Thines, grâce aux empiétements successifs des commandeurs.

Le greffe de Nivelles possède les registres aux adhéritancesdeséchevins de Thines à partir de l'année 1612.

D'abord compris, le 14 fructidor an III, dans le canton de Nivelles, Thines, de même que Baulers , en fut séparé, le 27 frimaire an IV, pour être annexé à celui de Genappe. Le 19 nivôse an X, on les plaça tous deux dans le deuxième arrondissement de justice de paix de Nivelles. Depuis les commencements de la domination française, le village s'est agrandi de la majeure partie* du bois du Hasoy, qui faisait partie d'une autre juridiction, ainsi que nous l'avons dit plus haut (p. 2).

Le budget de la commune, pour 1859, présente les chiffres suivants :

Receltes de toute nature	fr.	1,400 17
Produit de la taxe personnelle	»	740 110
Dépenses obligatoires	»	1,490 38
Budget de l'instruction publique	»	T78 00
Budget de la \oirie et des cours d'eau	»	l.loo 47

Seigneuries et châteaux.

La maison de Vaillampont dut ses principaux accroissements à un chevalier de la famille d'Arquennes, famille qui possédait de grands domaines aux environs de Nivelles, aux seigneurs de Trazegnies et aux châtelains de Bruxelles, qui possédèrent longtemps, par indivis, ce que l'on appelait le fief de Rognon, aux portes de la même ville.

En 1209, Franco d'Arquennes. sa femme Agnès et leurs fils cédèrent aux Templiers tout ce qui constituait le fief de Thines, sans y retenir le moindre cens ou la moindre juridicliou, de l'aveu de Hugues d'Arquennes, leur suzerain, de Walter de Rosaive, suzerain de Hugues, et du duc Henri I", leur suprême seigneur. Le châtelain Godefroid, en présence des échevins de Rognon et de ceux de Nivelles, renonça au droit de gîte qu'il réclamait de la maison de Vaillampont (1213), et Othon de Trazegnies. qui avait hérité de son père, Égide, la moitié du village , scella une renonciation

semblable s'étendant à la fois aux gîtes *(hcrbergagia),* aux exactions et à ses prétentions de toute nature, te cens seul excepté; sa charte reconnaît en outre aux frères le droit de prendre le bois mort, et de faire pâturer le bétail dans le bois de Nivelles, à charge de payer par an un pain et une poule (avril 4220).

Bien que Henri I[er] eût pris sous sa protection les frères du Temple demeurant près de Nivelles *[fratres Templi juxta Nivellam degentes),* ils eurent quelquefois ù se plaindre de l'autorité ducale. On les voit, en 4265, plaider contre la duchesse Aleyde et ses fils, patdevant des juges institués parle Saint-Siège. En 1284, Vaillampont était dirigé par *un précepteur* du nom de George *(Georgius, præceptor mititiæ templi domus de Valionpont).*

Lors de la suppression de l'ordre, Vaillampont fut donné à l'ordre de Malte et annexé à la commanderie de Cbantraine, près de Jodoigne. Lorsque, en 4335, les monastères de Brabant et leurs biens furent exemptés d'exactions arbitraires, moyennant un nombre fixe de corvées par an, cette maison et celle de Walsbergen (sur Wommerson) furent taxées à 20 corvées, tandis que Mont-Saint-Jean (sur Waterloo) et Villeroux (sur Chastre) ne le furent qu'à 10 corvées.

La plupart des commandeurs de Chanlraine furent, plus tard, choisis parmi les chevaliers français, aussi ne les voit-on qu'exceptionnellement résider en Belgique. Toutefois, Jacques Martinet dit Pinabau (qui mourut en 16i-0) y demeura, et De l'Au, seigneur deBettembourg, agent du commandeur de Colberl, y séjournait en 1687. En 1773, les revenus de la commanderie paraissant excessifs, on en fit trois commanderies distinctes : celles de Vaillampont, de Chantraine et de Tirlemont. Vaillampont eut pour dernier chef M. Charles-François de Prudhommed'Hailly, chevalier de Nieuport. membre de l'Académie des sciences et belles lettres de Bruxelles.

Sa dotation, dont le produit s'élevait à 13,490 florins de Brabant, comprit tous les biens de l'ordre aux environs de Nivelles, de Genappe et de Chastre, et notamment la seigneurie de Thines, avec haute, moyenne et basse justice (sauf remise du condamné au grand bailli du Brabant wallon), la nomination du maire, des échevins, du greffier, la chasse, la pèche, le droit de congé, des cens et des rentes, le château ou commanderie, les fermes de la Basse-Cour, de la Brassine et de Vieux-Cour, qui se louaient, la première avec 465.bonniers de terres et 40 de prairies; la deuxième, avec 80 bonniers de terres et 11 de prairies; la troisième, avec 493 bonniers de terre et 28 de prairies ; un bois de 416 bonniers, 4 bonniers d'étangs, une brasserie, une forge. Les biens de Vaillampont devaient au domaine 48 sous de Louvain, par an, des corvées, et un cens particulier en faveur de la vénerie, consistant en 3 florins d'or, un gîte (rédimible moyennant 9 livres 47 sous) et un muid de blé.

La république française les confisqua et les morcela. La Basse-Cour et le château furent vendus, le 42 pluviôse an VI, la première, moyennant 458,000 livres, le second, moyennant 437,000 livres, à Jean-Joseph Des Landes, « pour lui ou son command ». Depuis, ces biens retournèrent au domaine, par défaut de paiement; la Basse-Cour fut achetée par le citoyen Chanvais, au prix de 70,500 livres (23 floréal an VIII) ; son propriétaire actuel est M. le comte Emile Cornudet. Quant au château, après avoir appartenu à M. Léonard Vandevelde, de Bruxelles, il fut acheté, en 4824, avec ses dépendances, par M. Dineur, père.

Cette commanderie forme un ensemble de constructions qui occupe un coteau à l'est de la Thines et qui se divise en trois parties : au sud, le château ; au nord, la Basse-Cour, qui se compose de vieux bâtiments très-vastes ; et entre les deux, un pavillon, avec l'ancienne chapelle. Après de longues années d'abandon, le château, diminué de cette partie mitoyenne, a été restauré et converti en ferme. On y remarque le corps de logis principal, dont la façade orientale, percée de gigantesques croisées, conserve les armoiries des Caumartin ; à l'intérieur un escalier en forme de vis, construit de pierres bleues, s'élève jusqu'au grenier. En retour vers l'ouest se trouvent deux petits bâtiments, dont les fenêtres septentrionales ont été murées parce qu'elles prenaient le jour dans la cour du pavillon ; la façade dont elles faisaient partie était assez élégamment bâtie et est encore ornée de deux pierres sculptées. La première de ces pierres offre la croix de Malle entre deux écussons, et la date 4 639 ; la seconde, un autre écusson soutenu par deux Hercules.

L'ancienne chapelle, où l'on avait réuni plusieurs fondations et où on disait la messe tous les jours, a cessé de servir au culte pendant la domination française; elle s'élève en prolongement du château, vers le nord, et sert aujourd'hui de remise et d'écurie. Elle était terminée par une abside à trois pans et éclairée par des fenêtres cintrées que l'on distingue encore à l'est et sur lesquelles se lit la date 4663. On y avait accès par un vestibule allant de la cour au jardin et où se trouve la porte d'entrée de la chapelle, avec l'année 4632. Pour percer la porte delà remise on a dû enlever de la muraille du chœur une belle pierre grise sur laquelle se trouve l'inscription suivante: Révérend seigneur F. Hierosme de hombelieres chelz | et thresorier de l'ordre de sainct Jehan de | Jherusalem commandeur de chantraine et de | sours fist fere ceste chapelle en lhonneur j de nostre dame de Iorette en lan | de nostre seigneur MV[C]XXXI | et trespassa lan MV[e]XXXIII le | XVI dapril. priez dieu pour son ame. Au centre de cette inscription se trouve un écusson écartelé, et au-dessous de l'inscription, sur la moulure qui l'entoure, on lit : Transféréeà Vaillampont le 7 septembre 4739. Cette chapelle est séparée par une grande cour d'un pavillon carré construit tout récemment sur les plans deM. l'architecteCoulon et où habite M"[e]CharlotteDineur, à qui appartient aussi l'ancien château. On conserve dans ce pavillon deux portraits de commandeurs, dont l'un porte ces mots : Fr. Antoine Manoel de Vilhena soixante et cinq. C< M[c] 4722. Deux autres portraits de commandeurs existent également à la Basse-Cour. Le parquet du salon, orné d'une grande croix de Malte, provient d'une des pièces du château.

L'abbaye de Villers avait à Thines une seigneurie foncière.

Culte.

Le territoire de Thines fit d'abord partie de la paroisse de Nivelles. Lorsque celle-ci fut partagée en un grand nombre de fractions, dans l'année 4234, il en forma une, et on assigna au prêtre, chargé de la desservir, la partie delà dîme qui y appartenait à l'investi ou curé de Nivelles, toute la petite dîme et deux bonniers situés au lieu dit *Prestre haie.* Ce ne fut toutefois qu'en 4590. en vertu d'une décision de l'évêque de Namur, que Thines devint une paroisse tout à fait séparée du celles de Nivelles ; le chapitre de cette ville nomma alors curé Nicolas Tyrmont (2 mai 4 590). Après le concordat, le village ayant été réuni à la paroisse du Saint-Sépulcre à Nivelles, le conseil communal sollicita la conservation de l'église, en Rengageant à payer par an 500 francs au prêtre qui y exercerait les fonctions de curé (22 novembre 4808, 24 novembre 4 823). Mais elle ne fut officiellement reconnue comme chapelle que le 28 septembre 4825, et on ne l'érigea en succursale que le 44 juillet 4842.

La grande et petite dîme de Thines « près de Vaillampont et Vieuxcourt », rapportait, en l'année 4787, 811 florins au prévôt de Nivelles; dans d'autres documents on attribue la propriétéde ce revenu au chapitre de Saint-Paul, dont ce prévôt était le chef. Le patronat appartenait aux curés de Nivelles,dont la paroisse deThines

formait un vicariat perpétuel ; en 4 787, ce dernier payait à chacun de ces curés, qui étaient alors au nombre de trois, une redevance consistant en un muiddc froment pour le curé de Notre-Dame, en 4 chapons pour celui de Saint-Nicolas, et en 2 chapons pour celui de Saint-Jacques. Le curé donnait en outre au marguillîer deux muids de seigle et deux d'avoine, et jouissait d'un revenu annuel de 821 florins 4 4 sous, dans lequel un canton de la grande dîme figurait pour 720 florins 4 7 sous, et la menue dîme pour 50 florins. La fabrique avait un revenu de 99 florins, qui s'élèvent actuellement à 684 francs ; elle possède un hectare 70 ares.

L'église de Sainte-Marguerite à Thines est petite et délabrée, et ne consiste qu'en une nef et une abside. Elle reçoit le jour par huit fenêtres qui sont cintrées, sauf deux vers le sud, qui ont conservé leur forme élancée et ogivale. En 1613, le conseil deBrabant condamna le chapitre de Nivelles à contribuer « aux réfec- « tions et à l'entretien de cet édifice, à rate du revenu « de la dîme » (26 février) ; puis l'obligea à abandonner à cet effet deux années du revenu total de sa dîme à ïhines et à fournir à l'église une cloche pouvant être entendue dans tout le ressort du dîmage (10 septembre). Vers l'année 1774, on travailla de nouveau à l'église et à la cure.

L'ornementation de ce petit temple paroissial se réduit à peu de chose. Les trois autels sont dédiés : le principal, au Saint-Sacrement, etlesautels latéraux, à la Vierge et à sainte Marguerite. Un devant d'autel et un lutrin provenant de la chapelle de Vaillampont décorent le jubé qui est plus que rustique, et sous lequel sont placés deux beaux confessionnaux en chêne qui ornaient jadis l'église de Notre-Dame, à Nivelles. Au-dessus du petit portail latéral donnant accès à l'église, on lit, sur une pierre avec écusson : *F. P. Bastin Cuveli,* 1635, *alors manbours,* inscription qui rappelle probablement la date de l'édification du porche. Le baron Le Roy signale à Thines l'existence d'une tombe élevée, de marbre,avec inscription en lettres gothiques, en mémoire d'Edmond d'Emmechoven, maître de Cliantraine, mort le 29 juin 1468, mais ailleurs le même écrivain place ce monument dans l'église de Saint-Jean près du château de Louvain. Au pied du maître-autel, à'gauche, deux pierres portent : 1° Icy gist noble personne | Marc Antoine Du Four | ayant en son vivant esté | admodiuteur delacomman | derie de ChantrayDc par | l'espace de 35 ans qui trespas | sa le 46 janvier IG16. Prie Dieu | pour son âme. — Quartiers :Du Four, Augo, Hohart.... 2°Cy gist mamoiselic | Anne de Maillen qui | trespassa le V^e^de mars | lof 6, Pries Dieu pour | son âme.—Quartiers : Maillen, Chariot, Du Four, Marot, Moset. Sur une pierre encastrée dans le pavement de la nef on lit, autour d'un écusson : Cy repose le corps de feue madame Barbe-Marguerilte Immens espouze à Balduin de Lau, escuyer, seig^r^ de Bettembourg, agent de l'ordre de Malte, laquelle trespassa le XVIII X>™ MVI'LXXXVI. L'église se trouve entre la cure qui s'étend vers le nord et le cimetière qui la borne à l'est. Dans ce dernier on remarque une vieille croix de pierre assez élégante, et un monument de marbre blanc, adossé à l'église, avec l'inscription suivante : A la mémoire de Monsieur | Jean-Albert-Joseph Dîneur, né à | Wilterzéele9avril 1765, fermier deWaillampont | sous Thines pendant l'espace de 55 ans | pieusement décédé en cette commune le 2 décembre | 4849 | et | de dame Marie-Rose Josine son | épouse née à Witterzée le 4 4 février 1764 | pieusement décédée à Thines le 22 février 4827.

Charité, instruction, fêtes.

En l'année 4787, le village ne possédait pas « un liard » pour les pauvres, circonstance qui était d'autant plus affligeante que presque tous les habitants vivaient dans la misère.

Le budget du bureau de bienfaisance pour l'année 4859 a été fixé comme suit :

Nombre de personnes secourues	11
Kecetles et dépenses de toute nature	fr 1,(558 â!)
Recettes ordinaires : Revenu des biens (l hecl. C0 ares), rentes etc	» 388 43

Une chambre commune avec école a élé construite près de l'église en 4850.

Le nombre des enfants pauvres qui ont été admis parla commune, en 4858-1859, à recevoir l'instruction, s'est élevé à 53 : 31 garçons, 22 filles.

La fête communale se célèbre le dimanche après le 20 juillet.

Monstreux.

Nom : variantes, étymologie.

La *Villula* ou le hameau de *Monasteriolum*, comme on le nomme en 877, doit son nom, selon l'opinion vulgaire, à un monastère qui y aura existé. On a aussi écrit *Monasterioul* (897), puis *Mosterols* (4059), *Monstrouls* (44 36), *Monsterul* (1209), *Monstruet(\ï25*, 4440, 1412,1547), *Mosteruel(i2U), Monsteroul(VM9),Monstruel* (1409), *Monstreuil* (LE ROY) et *Monstrueux,* qui ne sont que des altérations successives de la dénomination primitive. On prononce en wallon *Moustieu.*

Situation.

La commune de Monstreux est limitrophe de celles de Nivelles, Arquennes (Hainaut) et Bornival.

Monstreux est à I 1/2 kilomètre de Bornival, 2 1/2k. de Nivelles, 4 1/2 k. d'Arquennes, 33 k. de Bruxelles.

L'église de Monstreux se trouve située par H6 grades 22 de latitude N. et 2 grades 17 de longitude E. L'altitude du sol est de 78 mètres à 500 m. N.-E. de l'église, au confluent du Ri Saint-Pierre et de la Thines.

Territoire.

Le territoire de Monstreux ne forme qu'une section cadastrale, la *section A* ou *de Monstreux.* Au 1er janvier 1859, cette section se trouvait morcelée en 341 parcelles, appartenant à 79 propriétaires, donnant un revenu cadastral de 21,141-25 fr. *{sol* 17,825-25; *bâtiments* 3,316-00) et ayant une contenance de 323 hectares 10 ares 40 centiares *(imposable* 310 hect. 9P00; *non imposable* 12 hect. 1140).

Cette contenance globale se subdivisaifainsien 1834:

	188	62	60	(en 1686, 178 bonniers.)
Jardins légumiers .	6	34	30	
	46	61	80	en 1686,42 b.)
	43	28	20	
	24	83	10	(en 1686, 6 b.)
Bâtiments et cours .	2	48	30	
		12	20	
Routes et chemins .	0	84	10	
Rivières et ruisseaux	**1**	«l2	30	
TOTAL	323	07	30	(enl686,3nb.2journ., dont 9 b. 3 j. de communaux et 8) b. 3 j. appartenant aux pauvres du village et à ce titre cotisés à part.)

Dépendances.

On comptait à Monstreux, en 4 374, 31 ménages ; en 1436, 22 foyers; en 4 464, 34 foyers; en 4472. 27 foyers; en 1492, 7 foyers ; en 1526,35 maisons, plus 2 inhabitées et 4 à 2 foyers ; en 4686, 25 maisons, plus 4 moulin et 4 taverne; en 4856, 63 maisons.

Sections ou *hameaux.* — Sauf une trentaine de maisons voisines de l'église et des boçds de la Thines, on ne trouve pointa Monstreux d'agglomération qui mérite le titre de hameau.

Maisons isolées. •— A 700 mètres N. de l'église, le *Petit Bel Air* ou le *Facteur;* — a 600 m. N., le *Maréchal;* — à 400 m. N.. la *Neuve Censé;* — à 600 m. N.-E., le *Vieux Moulin* et la *Barrière des Champs-Elysées;* — à 400 m. N.-E., le *Fourneau;* — à 700 m. E.-N.-E., la *Fouler.'e;* — à 1,000m. E., *l'Enfant; —à* 600 m. E.-S.-E., la *Censé de Bel Air* (autrefois, *Del Lare,* 1403 ; *Bellaire,* 1787), petite ferme qui appartenait jadis à l'abbave de Wautier-Braine; — à 700 m. S.-E., la *Verte; —à* 800 m. S.-S.-E., les *Maisons des Haies,* que l'on écrit ordinairement les *Wayes* ou *Wailles* (en 1234, on mentionne Simon et Godin de la Waille), a cause de la prononciation wallonne; — à 2,000 m. S.-S.-E., la *Barrière Saint-Michel;*— à 1,200 m. S. la *Ferme de la Tuilerie,* qui seprononce en wallon *Tuileréie* d'où l'on a fait *Tilleraye* et *Tyrrhée ;* — à 1,300 m. S., *Arbeaux* ou *Arbeau,* et la *Ferme du Bas-Puison (le Puisson,* 1580; *Puissons,* 1787), que l'on prononce *Pugeon* en wallon, et qui doit l'épithète de *bas* au voisinage du *Haut-Puison* situé sur le territoire d'Arquennes; — à 700 m. S.-O.. la *Maison du Garde;*— à 400 m. O., *Maubitte* ou *Maubit;* — à500 m. O., le *Moulin Pierrart;* — à 1,000 m. N.-O., la *Bourgogne ;* — à 700 m. N.-O., les maisons *Bobert* et *Pain-blanc;*—à 600 m.N.-O., *Mille Pensées;*—à600 m. N.-N.-O., *Malgré moi; —h* 500 m. N.-N.-O., *Wargny.*

Lieux dits. — Pré du Chêne ; Champ du Charlier ; Saint-Pierre ; Grand Champ Sart ; Vieille Monnaie; Prés de la Brique; Bosquet du Curé ; Pré du Curé ; Planche à Belles tetles; Préaux F réchaux; Pré Mousset; Frais pâchis; Pré des Veaux; Pré Rognon; Pré Ernoulet ou *Hiernoulet; Pré de la Larme; Pré d'en haut ; Pré du Clerc ; Closière Nizette ; Pré aux Moutons; Champ des Mottes; Communes; Onze bonniers; Ferme de l'Abbaye; Bac de Sainte-Gertrude ; Trente bonniers; Pré aux frênes; Pré au buisson; Bois du Plantis* ou *de l'Hôpital; Trois bonniers; Pré Jean Minne; Bosquet de la Tuilerie ; Champ de la Boulette; Quatorze bonniers ; Neuf bonniers; Pont à Mousson* ou *Pont des Coucous* ou *Pont Jacquet; Chemin du gendarme; Chemin Boulevin; Vieux chemin deSoignies; Pavé de Mons ; Sentier des voleurs ; Chapelle Saint-Adrien ; Chapelle de la Sainte-Famille.*

Lieux dits anciens : *Argenteau (Argential,* 1339 ; *Argenteaux,* 4531 ; *Argcntiau,* 4547); *Malonnes; Grand chemin du bailli de Nivelles* (XVIe siècle).

Sol.

Le terrain est généralement humide et stérile ; il est accidenté vers les bords de la Thines qui serpente au milieu de prairies médiocres. Le point culminant semble être à la barrière Saint-Michel.

" Le système coblentzien se montre sur les deux rives de la Thines ; mais en aval de l'église il est remplacé par l'étage quartzo-schisleux inférieur du système eifélien. Le système yprésien borde au S. et au N. le système coblentzien ; il remonte vers la ferme de la Tuilerie, mais disparaît bientôt sous le limon hesbayen du système diluvien, qui recouvreaussi une grande partie du système eifélien et s'efface un moment, aux environs de la barrière Saint-Michel, pour livrer passage au système bruxellien.

M. Dumont a signalé le premier l'existence à Monstreux d'un typhon plutonien qui parait être entièrement composé d'albite phylladifère. Lorsqu'on suit le

chemin de Monstreux à Petit Bel Air, dit le savant géologue, on trouve, à environ 300 mètres N. de l'église, d'abord 45 m. d'un phyllade gris-jaunâtre un peu verdâtre, renfermant quelques bancs de quartzite feuilleté, analogue à celui d'Enghien, et qui ont jusqu'à 0.45 m. d'épaisseur; puis environ 5 m. de phyllade subcompacte, gris, qui, près du typhon, offre quelques zones de phyllade rougeâtre de 0.05 m. environ d'épaisseur ; on trouve ensuite du phyllade gris-verdâtre pâle, qui, au contact avec la roche plutonienne, est friable, quasi pulvérulent, sur une épaisseur de 1.50m. (dir. = 64°, incl. S. 2ti°0. = 75u). Le typhon présente, sur le bord du chemin, une section triangulaire, de 5 m. de base sur 3 m. de hauteur, dont les côtés ont une inclinaison d'environ 50°. La roche dont ce typhon est composé consiste en cristaux d'albite, blancs, translucides, de 0.00-1 à 0.002 m. de grandeur, entremêlés de phyllade gris-verdâtre ; elle est massive, grenue, gris-verdâtre pâle, traversée par des veines brunâtres ferrugineuses. Lorsque les cristaux d'albile sont décomposés, elle est un peu celluleuse, jaune et friable ; enfin elle se délite en boule vers la surface du sol. Au N. du typhon se trouve un phyllade tendre, schislo-terreux, rouge lie-de-vin, uniforme ou zone de gris-verdâtre pâle, dont la longueur horizontale est d'environ 15 m. (dir. =70°, incl. S. 20°O. = 73°); il présente des joints parallèles au côté septentrional du typhon (dir. = 77°, incl. N. 13° E. = 53°), que l'on prendrait aisément pour des joints de stratification, si les zones rouges et vertes (que l'on retrouve dans le chemin du moulin Pierrart) n'existaient pas. Enfin , on rentre dans des phyllades schisto-terreux gris jaunâtres un peu verdâlres, passant au psammile, qui ne paraissent pas avoir éprouvé d'altération ignée.

Deux carrières de pierres à paver ont été pratiquées dans les couches psammitiques du système eifélien, à la lisière septentrionale du bois du Plantis. On a extrait du sable dans le voisinage de la barrière Saint-Michel; on prétend y avoir tiré aussi de la marne.

Hydrographie.

Tout le territoire de Monstreux appartient au bassin de l'Escaut ; les cours d'eau qui arrosent cette commune sont : la *Thines*, le *Ri du Puison*, le *Ride la Brique*, le *Ri des Corbeaux*, le *Ri des Communes* et le *Ri Saint-Pierre*.

La *Thines* vient de Nivelles et forme un instant la limite entre cette commune et celle de Monstreux ; elle active le moulin de la Foulerie par une chute de 2 m. 63; reçoit (r. dr.) le *Ri Saint-Pierre*, près du Vieux Moulin ; active le moulin de Monstreux par une chute de 2 m. 82 et reçoit (r. g.) le *Ri des Corbeaux ;* passe à une petite distance de l'église; se grossit (r. dr.) des eaux de la Fontaine du Maréchal; active le moulin Pierrart par une chute de 2 m. 13 ; reçoit (r. dr.) le *Ri de la Brique* puis (r. g.) le *Ri du Puison;* devient mitoyenne avec Arquennes; puis finit par abandonner complètement le territoire de Monstreux. Son cours, dirigé de l'E.-N.-E. à l'O.-S.-O., a un développement de 3,500 m., y compris 400 m. mitoyens avec Nivelles et 800 m. mitoyens avec Arquennes.

Le *Ri du Puison*, que l'on nomme aussi *Ri du Pont à Mousson*, prend sa source au S.-E. de la ferme de la Tuilerie, près d'un bosquet qui vient d'être défriché ; bientôt il sert délimite avec Arquennes; traverse le chemin de fer ; puisse réunità la Thines (r. g.), sous le bois du Plantis, aprèsavoir reçu (r. g) le tribut de trois petits ruisseaux. Son cours, dirigé du S.-E. au N.-O., a un développement de 2,600 m., dont 2,200 sont mitoyens avec Arquennes.

I>e *Ri de la Brique* vient de Bornival et forme la limite avec cette commune ; il ne pénètre sur le territoire de Monstreux qu'au moment de se réunir à la Thines (r, dr.), en aval du moulin Pierrart. Son parcours, dirigé du N. au S., estde 1,000m., doul 900 m. sont mitoyens avec Bornival.

Le *Ri des Corbeaux* (le *Rieu del Corre*, signalé en 4569, comme voisin du chemin de Nivelles à Soignies), prend sa source à la fontaine des Corbeaux, sert de limite avec Nivelles, traverse le chemin de fer, pénètre entièrement sur le territoire de Monstreux, reçoit (r. g.) le *Ri des Communes*, passe au pied de la "ferme de l'Abbaye et de l'église, et se réunit à la Thines (r. g.), après un parcours de 1.800 m. dans la direction du S.-S.-E. au N.-N.-O.. y compris 800 m. mitoyens avec Nivelles.

Le *Rides Communes* prend sa source à la fontaine du Tonnerre, traverse le chemin de fer, et se réunit au Ri des Corbeaux (r. g.), après un parcours de 1,300 m. dans la direction du S. au N.

Le *Ri Saint-Pierre (Rieu à Argentiaulx)* vient de Nivelles, et ne traverse le territoire d'Arquennes que sur une longueur de 400 m. pour se réunira la Thines (r. dr.), près du Vieux Moulin.

Les principales fontaines sont celles *du Maréchal, des Corbeaux, du Tonnerre.* 11 va deux petites pièces d'eau aux fermes de l'Abbaye et de la Tuilerie.

La maison d'Argenteau, où résidait jadis l'abbessede Nivelles, comprenait dans ses dépendances deux viviers, qui étaient affermés 400 placques, en 4534-4532. et séparément, en 456r-l570: le premier, moyennant 4 florins 4 patars 8 deniers : le second, moyennant 4 6 patars 16 deniers.

Habitants.

On comptait en 4784, dans la commune, 476 habitants : 4 prêtre, 30 hommes, 34 femmes, 30 garçons et 37 filles âgés de plus de 42 ans, 49 garçons et 35 filles âgés de moins de 12 ans (dans la paroisse, 490 personnes : 4 prêtre, 63 hommes, 72 femmes, 49 garçons et 35 filles âgés de moins de 42 ans); en l'an XIII, 486 habitants; au 31 décembre 1831, 287 habitants; au 31 décembre 4856, 329 habitants.

Les registres des naissances commencent en 1720 ; des mariages et des décès, en 4740.

Agriculture.

Il existe un bois d'environ 40 hectares, nommé le *Bois du Plantis* ou *de l'Hôpital.* C'est une fraction de l'ancien *Bois de Saint-Nicolas* qui s'étendait, en partie sur Monstreux, en partie sur Arquennes, et qui comprenait, en 1787, 71 bonniers ; ce bois, avec le *Bois de Cinq Bonniers* (sur Arquennes), donnait un revenu de 626 florins.

La seule grande exploitation agricole est la *Ferme de l'Abbaye(81* hect.), tenue par M. Dutilleul (A.), appartenant aux hospices de Nivelles.

Le nombre des animaux domestiques constaté à Monstreux par les recensements généraux s'élevait à :

	1846.	1856.
Race chevaline	71	53
— asine et muline	1	?
— bovine	132	123
— ovine	«0	»»
— porcine	73	67
— caprine	4	?

Les terres exploitées par les cultivateurs de la commune se répartissaient ainsi :

	4846.	4856.
Froment	82 h. 24	61 h. 97
Seigle	33 20	36 03
Orge et çscourgeon	7 10	6 83
Avoine	33 16	3G 62
Sarrasin	1 23	» »
Pois, vesces et mélanges	o 84	3 50

Tèves cl févcroles	18	93	19	60
Pommes de terre	8	21	11	03
Navets etc		63	»	»
Betteraves fourragères		31	»	»
Trèfles, luzerne etc	26	65	27	18
Prairies	73	71	66	68
Jachères	80	39	8	10
Terrains légumiers	9	01	10	92
Parcs, bois, pépinières etc.	Si	*ai*	»	»
Sarts, bruyères etc	1	01	»	»
Total.	3Î6~		289	40

Ce chiffre total se subdivisait en biens exploités :

	-1846.		1856.	
A litre de propriété ou d'usufruit	**29 h.**	**20**	**14 h**	**07**
A titre de location	287	**16**	273	**33**

En moyenne l'hectare de terre était estimé :

	1830.	1835.	1840.	1846.	1850.	1856.
Valeur vénale	2,130	2,300	2,800	3,000	4,000	6,000
Valeur locative	60	70	80	80	80	100

L'ancienne verge linéaire a 16 1/2 pieds de Nivelles.

Industrie et commerce.

Trois usines sont établies sur la Thines : le *Moulin de la Foulerie* (ainsi nommé d'après son ancienne destination), ayant une roue et 3 couples de meules, dont 2 broient les grains, 1 les écorces ; le *Moulin Jacquet* ou *Moulin de Monstreux,* ayant 2 roues dont l'une active une fabrique de papier "gris, et l'autre fait tourner 3 couples de meules à grain ; le *Moulin Pierrart.* ayant I roue qui fait mouvoir une pile à broyer les chiffons et 2 paires de meules à farine. Les meules du moulin Pierrart sont inactives; les chiffons qu'il triture sont transportés à Nivelles, au moulin Godron, où l'on en fabrique du papier gris.

L'endroit que l'on appelle le *Vieux Moulin* parait devoir ce nom à un établissement qui a disparu, le *Moulin d'Argenteau,* qui, en 1569-1570, était affermé moyennant 42 patars : un tiers au profit du chapitre de Nivelles, un deuxième tiers au profit des « quotidiennes» des chanoinesses, et le troisième tiers au profit de la fabrique de l'église Sainte-Gertrude. Une autre usine, « le moulin à blé et aux écorces, dit vulgairement le *Moulin de Monstreux*», relevait de la cour féodale de l'abbesse de Nivelles ; Philippe Du Chesne ou Vaudereycken, puis Adam le Thème Je possédèrent au XVI[e] siècle, en même temps qu'un stordoirou moulin à huile contigu. En l'an X, un marchand de fer, Bardeau de Nivelles, érigea à proximité de l'héritage du Vieux Moulin un moulin à foulon, dont le maintien fut décrété le 28 novembre 1808, par le préfet du département, et le 2 mars 1809, par le ministre de l'inférieur; les frères Dubois d'Arquennes en changèrent la destination en l'année 1826. Le troisième des moulins actuels s'éleva au lieu dit la *Planche à belles lettres [sic],* en vertu d'une autorisation accordée le I[er] octobre 1821, à Eloi Pierrart.

Voies de communication.

Le chemin de fer de Manage à Wavre traverse le territoire de Monstreux sur 1,300 mètres.

La route de Nivelles à Manage longe le territoire de la commune sur 700 m. Une barrière y est établie.

On compte 12 chemins vicinaux et 39 sentiers mesurant ensemble 25,818 m., dont la dixième partie environ était pavée au 31 décembre 1859. Un droit de barrière s'y perçoit au profit de la ville de Nivelles. Le chemin de grande communication n° 74 traverse la commune sur 1,120 mètres.

Antiquités, faits divers.

Monstreux est très-certainement une localité fort ancienne, quoique simplement qualifiée de village de peu d'importance, *villula,* en l'an 877. En remuant le sol du cimetière, en 1859, on y a trouvé une urne en poterie noire, haute d'environ 25 centimètres, et qui renfermait les ossements d'un tout jeune enfant, ossements qui n'avaient pas été réduits en cendres. Par malheur, les ouvriers les ont dispersésen brisantl'urne. On prétend aussi avoir trouvé des débris de poteries anciennes dans le bois du Planlis. Mais la plus curieuse des antiquités que le village ait conservées, consiste en un des plus beaux chênes qu'il soit possible de voir; il se trouve à 800 mètres à l'ouest de l'église, dans la vallée de la Thines, à l'endroit dit le Pré des Fréchaux. Il n'a pas moins de six à sept mètres de circonférence, et sa couronne, qui commence à deux ou trois mètres de terre, présente de loin l'aspect d'un bouquet d'arbres.

Il y a deux siècles et demi, on croyait généralement à Monstreux que Pépin de Landen y était né et on y montrait la chambre où ce célèbre maire du palais avait reçu le jour. On y voit, ajoutent Gramaye et Le Roy, les ruines d'un grand et spacieux bâtiment que les vieillards désignent comme étant les restes du palais de Pépin. D'autres pensent que c'est le lieu où le monastère de Sainte-Gertrude fut primitivement fondé et ils appuyent leur opinion sur ce que la censé qui y est située s'appelle la *Censé de l'Abbaye,* quoiqu'elle appartienne à l'hôpital Saint-Nicolas. Le fermier prend vulgairement le nom d'abbé.

Ces débris et ces souvenirs n'ont pas complètement disparu. Près de la ferme de l'Abbaye le sol recèle encore des fondements considérables, et on appelle cet endroitia *Vieille Cour.* Quant aux traditions actuelles, elles se rattachent plutôt à sainte Gertrude. Dans une prairie à l'ouest de la ferme, le drainage a fait disparaître une source que l'on nommait le *Bac Sainte-Gertrude,* parce que cette sainte, dit-on, y venait battre son beurre. Les paysans prétendent que le vendredi l'eau y devenait blanchâtre.

De l'ensemble de ces données diverses, on pourrait conclure qu'elles reposent sur un fait réel. La désignation sous laquelle le village même était déjà connu il y a dix siècles, constitue aussi un argument sérieux ; toutefois le mot latin *monasterium,* en vieux français *moustier,* ne signifie souvent qu'église, dans les documents du moyen-âge, et Monstreux pourrait n'équivaloir qu'à *petite église.* Cette dernière hypothèse paraît d'autant plus admissible que tous lesdocuments connus placent à Nivelles même la résidence de la communauté monastique fondée par sainte Gertrude.

Parla charte de l'année 877, qui partagea les possessions du chapitre de Nivelles entre ce chapitre, l'abbesse, qui en avait la présidence, et l'hôpital, ce dernier obtint la possession du village de Monstreux, et actuellement encore, presque toute la partie méridionale de la commune fait partie de la dotation de l'hôpital Saint-Nicolas, qui y avait, en 1787, outre le bois de Saint-Nicolas, dont nous avons parlé (p. 13), les fermes de l'Abbaye, de la Tuilerie ou Tilraye et Paissons, comprenant, la première, 107 bonniers de terres, 21 b. de prés, 5 b. de prés sans regain (loués 1,558 florins); la deuxième, 39 bonniers de terres, 15 b. de jardins et de prés et 2 b. de bois (loués 760 florins); la troisième, 5 bonniers de terres et 12 b. de prairies (loués 200 florins).

La grande et belle ferme de l'Abbaye devait au domaine ducal 104 corvées par an, et elle était assujettie a fournir un porc gras aux habitants du village, tous les ans, le jour du dimanche gras. Les habitants s'étant plaints de ce que cette redevance ne leur était pas fournie régulièrement, les échevins de Monstreux, après avoir consulté les échevins'de Nivelles, déclarèrent que,

suivant l'usage, lorsqu'il s'agirait de « mettre .ledict « porchiau en graisse », il devait valoir 2 vieux moulons d'or et être exhibé en public, en présence des échevins; l'engraissement durait quarante jours, pendant lesquels le porc recevait de la nourriture à trois reprises, chaque jour; à l'expiration de ce terme, on l'examinait de nouveau pour s'assurer s'il était «valable, pour faire ladite distribution ». Ainsi le décidèrent, le 7 mars 1492, en présence du maire Godefroid de Bertenchamps, les échevins Josse du Joncquoy, Colard de Same,ChristopheDelcourt, Jacquemart Dart, dit Taillan, Guillaume Hane, Jean Fenould et Colard Henné. Le 15 janvier 1701, l'hôpital Saint-Nicolas reconnut devoir cette prestation, qui a été depuis remplacée par une distribution d'argent. Le porc se partageait par portions égales entre tous les habitants, sans distinction de riches ou de pauvres.

L'abbesse Yolende de Steyne se fit construire une habitation à l'endroit appelé Argential ou Argenteau, sur un terrain dont elle acheta la moitié à Mairial de Monsteroul, fils de Guillaume Hurtemoulle. Par son testament, qui porte la date du 4fr avril 4 339, elle déclara donner au chapitre ses droits sur la motte d'Argential et sur la maison « qui, dit-elle, siet sus, que «j'ai fait faire du mien ». Celte résidence, où les abbesses passaient la nuit avant d'entrer solennellement dans Nivelles, était fort « caduque » à l'avènement d'Adriennc de Saint-Omcr. Bientôt elle se trouva « du tout ruinée», en sorte qu'il aurait fallu, pour la restaurer, la rebâtir de fond en comble. Mais le chapitre, à la demande de l'abbesse, l'exempta de faire celle dépense, en considération des fortes sommes qu'elle avait employées à élever de beaux édifices (29 octobre 4547). Aujourd'hui on ne trouve plus de traces de cette demeure, ni du moulin contigu, ni des étangs qui l'environnaient. Seulement, en été, lorsque l'herbe se dessèche sous l'influence de la chaleur, on s'aperçoit qu'elle a moins de vigueur en certains endroits où se trouvent encore des restes de fondements, près de la Thines, vis-à-vis du confluent du ruisseau de Saint-Pierre.

Le 3e jour complémentaire de l'an VII, le curé Jean-Baptiste Decoux, vieillard de 80 ans, fut arrêté comme prêtre réfractaire. Ce ne fut qu'à la suite de démarches incessantes, faites au nom des agents municipaux et autres fonctionnaires, qu'on obtint.du commissaire du pouvoir exécutif près de l'administration centrale du département de la Dyle l'autorisation de le retenir dans la prison de Nivelles, « pour autant qu'il ne pourrait « être transporté à Bruxelles » (2 et 4 vendémiaire an VIII).

Juridictions.

Monslreux ressortissait jadis à la mairie de Nivelles ; on y suivait la coutume de cette ville, où les échevins de la localité allaient à chef de sens.

L'abbesse de Nivelles nommait ces échevins, ainsi que le mayeur ou maire, un greffier et un sergent ; elle y levait le droit d'affouage (lequel ne produisit rien en l'année 1787), des cens, des rentes, les lois et amendes. Le duc de Brabant y avait la haute justice. Selon Blondeau, il la vendit en l'année 1630, et plus fard l'abbesse de Nivelles se qualifia de dame de Monstreux ; il n'existe toutefois aucune trace de cette aliénation.

En qualité d'avoués du chapitre, nos ducs exigeaient de chaque maison de Monstreux « où on faisaif feu », un denier payable à la Saint-Jean, et un pain, que le sergent du fief de Rognon gardait, à titre d'émolument. En 4576-1577, le droit de « vouwerie » de Monstreux fut payé par 25 chefs de ménage, savoir : Jean le Parmenthier. censier de Montifaux ; Lucas leParmenthier, censier de Houler; Frédéric de Prusse, Isabeau Le Bruele, Antoine Sibille, demeurant à la censé de Thielrye ; Michel de Celle, Frédéric de Preitz, censier de la censé de Loze; Roland Le Brua, demeurant, al Spinette: André Le Clercq, Jean Hannicque, en Bourgogne; le censier de la censé de Jehan Sart, appartenant au sire de Bornival ; Pierre Lefebure, pour son moulin : Jacques Cellie; André Francq, Jean Delporte, d'abord pour sa maison la Grande Roze, puis pour celle dite la Petite Roze; Guillaume Delporte, Jacques Tielman, Gaspar Haillart, Géry de Tournai, la veuve dePasquier de Franne, Isambert le Verly, Martin Hayne, François de Dieghem, et VincentBosquet, de la ferme de Monstreux. Ce droit ne fut pas compris, en 1560, dans l'engagère de la seigneurie de Rognon, et bientôt il cessa de se percevoir. Lorsque, en 4780, le receveur du domaine prétendit le revendiquer, les habitants s'y refusèrent, en alléguant qu'on ne le leur avait pas demandé depuis cent ans et plus.

Ainsi qu'on peut s'en assurer, en comparant les localités citées dans la liste ci-dessus et une carte moderne, Monstreux comprenait autrefois une partie du territoire actuel de Nivelles. Le domaine ducal y prélevait, en outre, à la Saint-Jean, pour sauveté ou sûreté : 48 sous de Louvain sur la Ferme de l'Abbaye ; 2 sous sur le Moulin de Monstreux ; 3 sous sur la Maison Dellare (ou Bellaire), appartenant aux religieuses de Wauthier-Braine. Nous avons vu, à l'article BAULERS, que la justice dans les dépendances de la Ferme de l'Abbaye fut, de 1558 à 4612, engagée aux Vander Eycken ou Du Chesne, puis au chapitre de Nivelles.

Dès l'année 4 234, on mentionne le maire et les échevins de Monstreux. Les registres de ces derniers, pour les années 4605 à 4796, se trouvent au greffe de Nivelles. Les archives locales contiennent un assez grand nombre de vieilles pièces processales.

Du temps des Français, Monstreux et Bornival furent d'abord annexés au canton de Nivelles. On les en sépara ensuite (27 frimaire an IV) pour les joindre au canton de Tubise, puis on les restitua, en l'an X, au premier arrondissement de justice de paix de Nivelles. A cette époque, les habitants des deux villages demandaient leur réunion complète à cette ville sous le rapport administratif.

Le budget de la commune, pour 4859, présente les chiffres suivants :

Recettes de toute nature	fr.	1,368 !)i
Produit de la laie personnelle	»	660 00
Revenu des biens ;35 arcs'; et renies	»	109 00
Dépenses obligatoires	»	'.193 71
Budget de l'instruction publique	»	720 00
Budget de la voirie et des cours d'eau	»	1,812 02

Culte.

L'église de Saint-Remi (aujourd'hui, de Saint-Michel) à Monstreux n'était jadis qu'une quarte chapelle, quoique son territoire paroissial fût assez étendu : outre Grambais, Holers, la Loge, le Flacon etc., qui en dépendent encore, il comprenait Bornival, qui n'existe comme paroisse que depuis 4603. D'autre part, l'autorité spirituelle du curé ne s'étend pas sur la Ferme de la Tuilerie et autres habitations voisines, qui ressortissentà Sainte-Gerlrude deNivelles.Monstreux a successivement fait partie des doyennés de Fleurus (de l'évèchéde Liége)etde Nivelles(de l'évéché de Namur). Le concordat l'annexa à la paroisse du Saint-Sépulcre à Nivelles. Toutefois, les habitants obtinrent la conservation de leur temple en s'en gageant à payer au curé un traitement annuel de 500 francs (25 novembre 4 808). Des arrêtés royaux l'ont reconnu comme chapelle (28 septembre 1825), puis comme succursale (25 septembre 4 839).

Le curé percevait seul la dime, qui lui fut abandonnée, pour lui servir de compétence, par le chapitre, agissant au nom de l'hôpital Saint-Nicolas (26 novembre 1685 ; elle valait, en 4787, 800 florins par an, ce qui, joint au produit, de6bonniers de terres, de 5 jour-

naux de prairies, de 6 journ. ux de bois, portait les revenus de la cure à 963 florins. Ceux de la fabrique montent aujourd'hui à 598 francs, provenant en partie de la location d'un hectare 57 ares de terres.

En qualité de seul décimaleur, le curé était anciennement tenu d'entretenir l'église. Lorsque nous la visitâmes il y a deux ans, ce n'était qu'une modeste construction à une seule nef, terminée par un chœur à mur plat. La date 1759, inscrite sur le plafond, rappelait une restauration considérable faite au siècle dernier ; il n'y avait d'ancien que les murs mêmes, où l'on distinguait encore, de chaque côté de la nef, une petite baie en ogive et murée. L'édifice actuel a été reconstruit, en 1858-1859, sur les plans de M. l'architecte Coulon. Il consiste en un vaisseau composé de trois travées, divisé, dans sa longueur, en trois parties par deux rangées de colonnes, et terminé par un chœur de peu d'étendue. La nef même est à voûte d'arête, tandis que les collatéraux ne sont recouverts que d'un plafond. Le clocher seul reste à construire.

En allouant des subsides pour l'édification du nouveau temple de Monstreux, le gouvernement eut soin de prescrire le placement dans les murs extérieurs de l'eglisedes anciennes pierres tumulaires.il assigna àcet efl'et une somme de 250 francs. Les travaux de démolition amenèrent la découverte d'une belle pierre que l'on a posée à l'intérieur du temple; elle est ornée d'un écusson chargé de trois roses, et porte l'inscription suivante : En ce lieu gist par | mort q(ui) tout côsome | Anlhoine de Mons pries Dieu pour. . . . | qui jadis fut archier bone personne | a Charle V^e^ sans nuls blasme | durant sa vie en bon reno et famé | le premier jo^r^ de jullet tout cochit | lan mil V<- chincqX noef morut. Nous n'avons rien à dire de l'ornementation intérieure de l'église, si ce n'est que le maître autel est dédié an patron et les autels latéraux à la Vierge et à saint Roch.

Charité, instruction, fêtes.

En 1787, les revenus des pauvres, qui, cent ans auparavant, consistaient en 82 bonniers 3 journaux de terres, se réduisaient à une redevance de 8 muids 3 vaisseaux de seigle, hypothéquée sur la Ferme de l'Abbaye.

Le budget du bureau de bienfaisance, pour l'année 1859, a été fixé comme suit :

Nombre de personnes secourues	140
Recettes et dépenses de toute nature	fr. 384 82

La petite maison communale de Monstreux comprend une salle d'école et un logement pour l'instituteur ; elle date de 1851.

Le nombre des enfants pauvres qui ont été admis par la commune, en 1858-1859, à recevoir l'instruction, s'est élevé à 37 : 11 garçons et 26 filles.

La fête communale se célèbre le quatrième dimanche de septembre. Jadis le clergé de Nivelles se rendait en procession à Monstreux le troisième jour des Rogations.

Situation.

l«i distance de chaque commune aux communes limitrophes est itinéraire, c'est-à-dire qu'elle représente la longueur du chemin conduisant d'un clocher à l'autre.

La latitude et la longitude sont extraites de la carte de Belgique au 80,000* dressée par Gérard, à moins d observation contraire.

L'altitude est la hauteur du sol au-tlessus du niveau moyen di? la mer.

Dépendances.

Les chiffres indiquant le nombre de ménages, de maisons ou de foyers, pour différentes époques, au moyen âge, sont empruntés à d'anciens *Comptes des aides:* ceux pour Tannée 1686. à un grand travail concernant le duché de Brabant, exécuté par ordre des États de cette province.

f*» distance des hameaux et maisons isolées au centre de la commune est mesurée à vol d'oiseau.

Les noms placés entre parenthèses ont été fournis par les documents dont la date suit immédiatement ou par d'anciens auteurs.

Agriculture.

Les renseignements statistiques sont extraits des recensements de 1846 et 1856. Les terres exploitées par les cultivateurs de chaque commune changeant d'une année à l'autre et n'étant point toutes comprises dans les limites du territoire, le total des diverses cultures n'est point invariable et ne coïncide pas avec le chiffre de la contenance cadastrale.

Seigneuries et châteaux.

On a compris sous ce titre les annales particulières des seigneuries et des grands domaines, a tin do ne pas les mêler à ce qui concerne particulièrement l'histoire ou l'organisation de la commune entière.

Le mot relief, que son initiale r. remplace fréquemment, rappelle l'hommage qu'un seigneur devait à'*son suzerain, c'est-à-dire à celui de qui il tenait sa seigneurie en fief, lorsqu'il entrait en possession de ce fief, par héritage ou par acquisition. Il payait, en celte occasion, un véritable droit de mutation.

Observation générale.

Les auteurs n'ont pas cru devoir accompagner leur travail de citations, parce que celles-ci, pour être suffisantes, en auraient considérablement augmenté la longueur.

TARLIER ET WAUTERS

GEOGRAPHIE ET HISTOIRE

DES

COMMUNES BELGES

VILLE DE NIVELLES

L'Eglise Collégiale de Sainte-Gertrude, Chanoinesses Nobles à Nivelles.

1.1.
TAR
12.09
G
Nivr

02 142

LA BELGIQUE ANCIENNE ET MODERNE.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

DES

COMMUNES BELGES,

PAR

JULES TARLIER,
I-BOFEMRUR DE GZOCBAFBIB A L'URITEBMTÉ DR BBUIBLLBS.

ALPHONSE WAITERS,
ABCaiVISTI 01 LA T1LL1 DE BBUULLB», C1BTAL1E» DR L'OBDBB Kl LBOPOLB ,

MKMBRKS DE LA COMMISSION DB STATISTIQUE DU BHABAKT.

OUVRAGE
PUBLIÉ SOUS LE PATRONAGE DU GOUVERNEMENT

PROVINCE DE BRABANT.

VILLE DE NIVELLES

MUSEE
BIBLIOTHEQUE
VILLE DE NIVELLES

BRUXELLES.
A. DECQ, ÉDITEUR, RUE DE LA MADELEINE, 9

MAI 1862.

AVANT-PROPOS

A une époque où le progrès économique et social galope à toute allure, où nous voyons nos paysages bouleversés et des vestiges dupasse saccagés, il devient impératif de sauvegarder notre patrimoine culturel, de retrouver et préserver nos racines.

L'étude de l'histoire notamment, nous permet de nous situer, de nous identifier, d'être de quelque part; nous y puiserons les raisons de mieux comprendre le présent et la force de mieux préparer l'avenir.

Le présent ouvrage, publié par Tarlier et Wauters en 1859, servit souvent de référence de base aux différents travaux d'histoire locale entrepris depuis lors.

Même si quelques erreurs de détail font que l'on ne peut pas toujours lui accorder une confiance aveugle, même si l'on peut regretter que les auteurs ne citent que rarement leurs sources, il n 'en reste pas moins que le «Tarlier et Wauters» représente une somme impressionnante de renseignements historiques et un précieux «état des lieux» des années 1850. Sa réédition de 1963, aujourd'hui épuisée, ne touche que le public limité des érudits et des bibliophiles.

Mais notre ambition d'aujourd'hui est à la fois plus modeste et plus large : mettre un ouvrage fondamental à la portée de tous ceux qui se sentent amoureux ou curieux de leur ville, de leur région.

Plus encore, nous voudrions que cette publication constitue un point de départ et un encouragement pour tous ceux qui désirent approfondir la connaissance de notre histoire locale.

Les AUTEURS

Jules TARLIER (1825 / 1870)

E minent géographe et cartographe qui se fit remarquer par son inlassable et féconde activité; on lui doit de nombreux ouvrages, dont l'Atlas général de géographie moderne.

Professeur à l'Université de Bruxelles. Il publia «Les ruines de l'Abbaye de Villers» en 1856 et fut bourgmestre de Villers-la-Ville de 1864 à 1869.

Alphonse WAUTERS (1817 / 1898)

Il fréquenta l'Etablissement géographique Vander Maelen, à ce moment cénacle des intellectuels de la capitale.

Sa curiosité scientifique devait le conduire rapidement à la Commission Royale d'Histoire et au Bureau Paléographique II devient à 25 ans archiviste de la Ville de Bruxelles. Parmi ses très nombreux ouvrages, citons une monumentale «Table chronologique des chartes et diplômes imprimés» à laquelle il travailla depuis 1858 jusqu'à sa mort.

Il fut l'un des plus éminents représentants de la première école historique belge du XIX^{e} siècle

L'OEUVRE

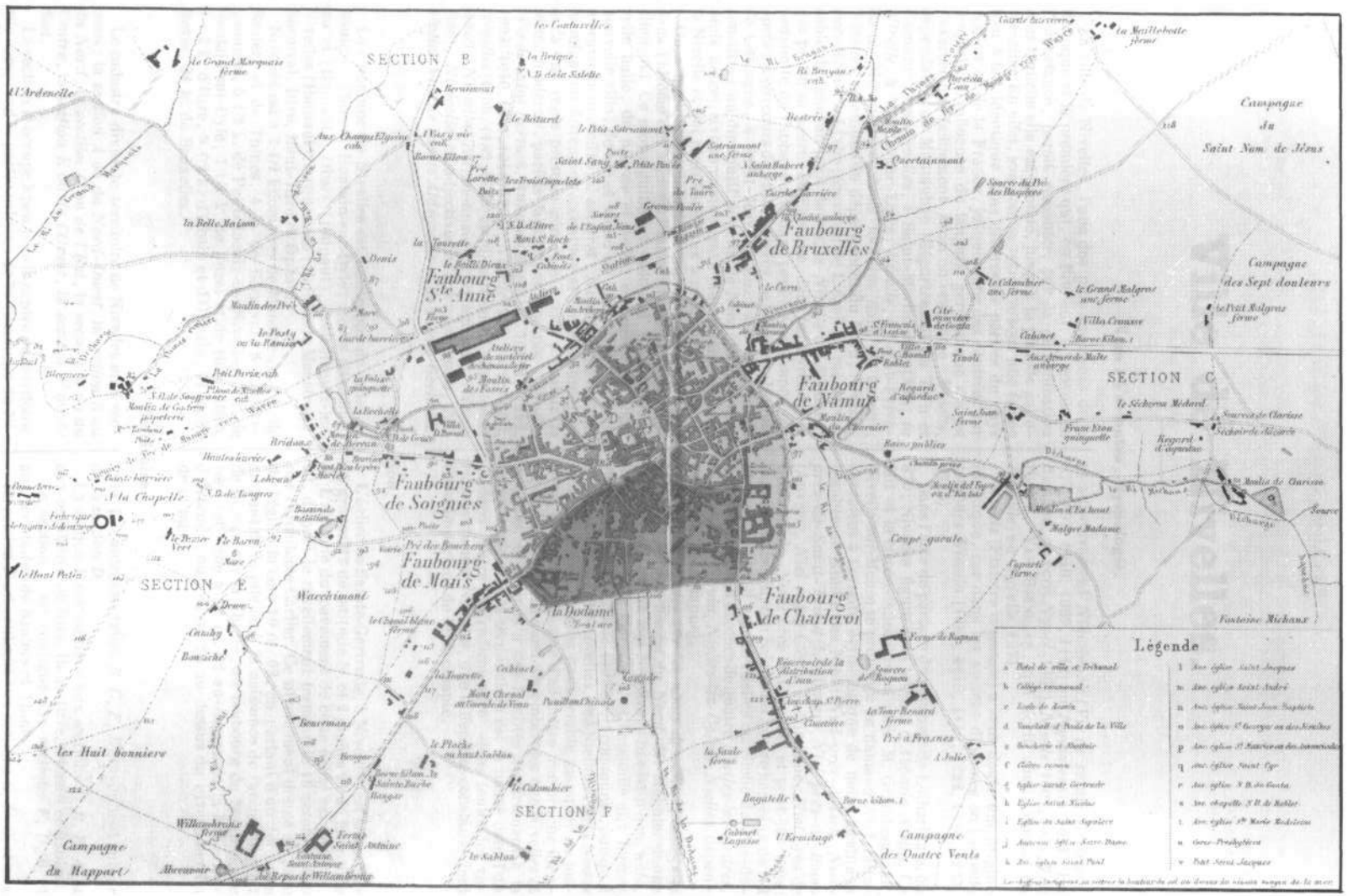
Alphonse Wauters était convaincu, à tort ou à raison, que l'histoire générale du pays ne pouvait être écrite que lorsqu'on connaîtrait dans le détail celle de chacune de nos villes.

De son côté, Jules TARLIER conçut un plan d'une étonnante hardiesse : composer une description détaillée de toutes les communes de Belgique.

Les deux jeunes savants s'associent en 1855 pour réaliser un projet immense : celui d'une «Géographie et Histoire des Communes belges».

En novembre 1859 sortit le premier volume : le canton de Genappe suivi peu après du canton de Nivelles ainsi que de ceux de Wavre, Perwez et Jodoigne

La mort prématurée de TARLIER interrompit cette fructueuse collaboration; néanmoins, WAUTERS acheva seul les cantons de Tirlemont, Glabbeek et Léau.



Plan de la Ville de Nivelles

LA BELGIQUE ANCIENNE ET MODERNE par J. TARLIER et A. WAUTERS